



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

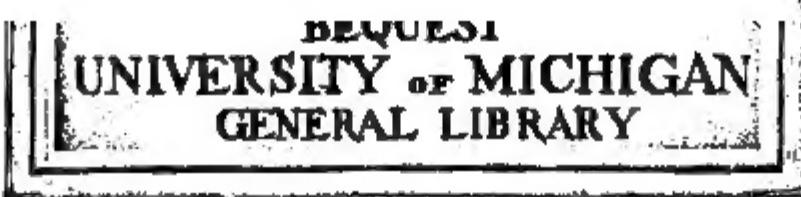
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

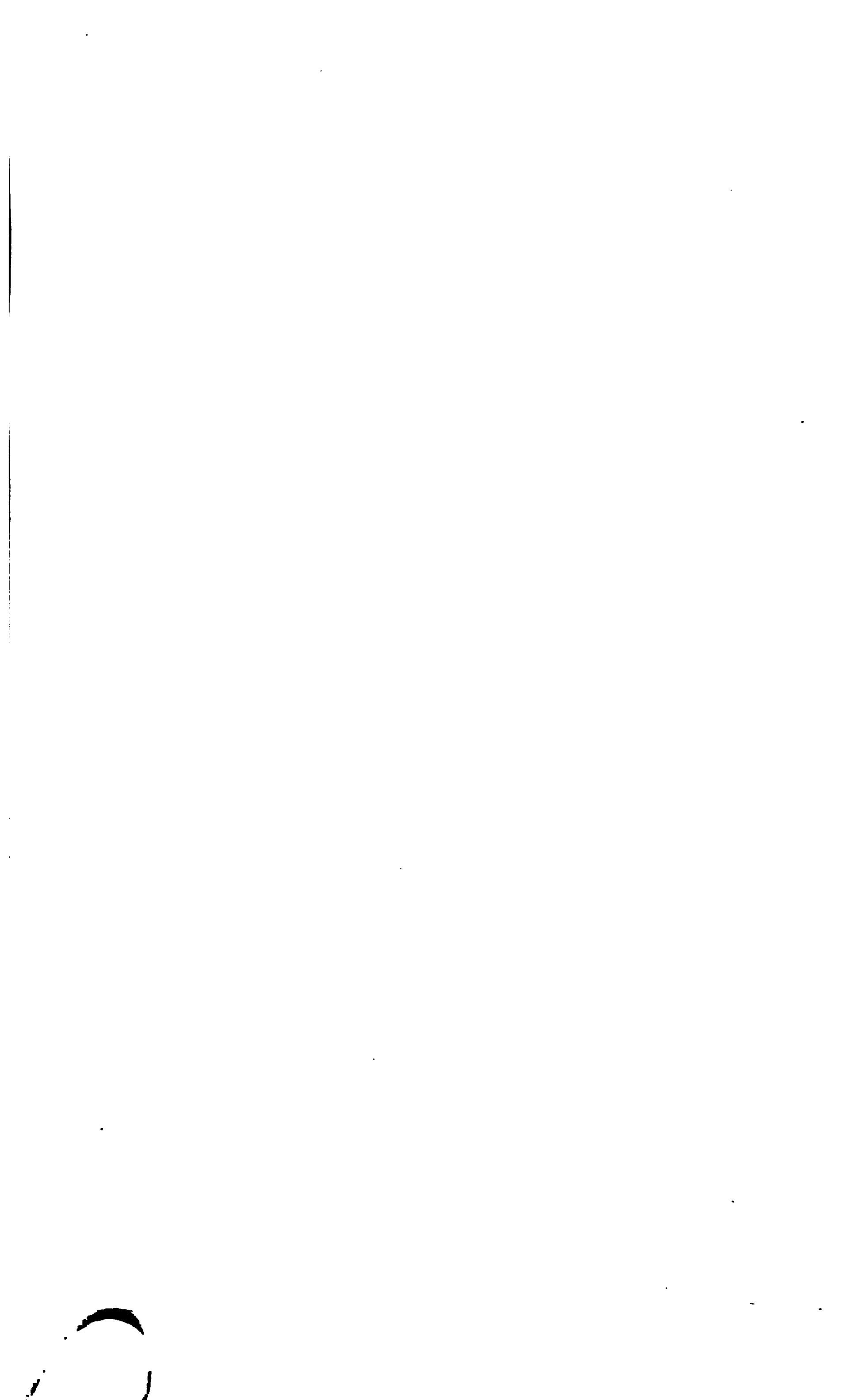
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



S
5
.566



SOCIÉTÉ CENTRALE

DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

Les mémoires et articles insérés au présent Bulletin n'engagent la responsabilité de la Société qu'autant que les opinions qui y sont émises ont été consacrées par un vote.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

VINGTIÈME ANNÉE. — 1876.

AUXERRE
IMPRIMERIE DE GUSTAVE PERRIQUET
—
1877

WU

Dunning
Nish.
4.9.31
21310

LISTE DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

Au 31 décembre 1876.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

- BARAT, entrepreneur, à Auxerre.
BARBIER, fermier, à Festigny.
BARDOUT-GAILLARD, prop., à Coulanges-la-Vineuse.
BARILLON, propriétaire, à Cheny.
BAUCHER, syndic, à Auxerre.
BAUDOIN ainé, propriétaire, à Auxerre.
BERGÉ, marchand de graines, à Auxerre.
BERNOT Théodore, propriétaire, à Neuvy-Sautour.
BERTIN, propriétaire, aux Baudières (Héry).
BÉTHERY DE LA BROSSE, propriétaire, à Avallon.
BILLY (De) Louis, propriétaire, à Auxerre.
BURET DE SAINTE-ANNE, propriétaire, à Champvallon.
BURET DE SAINTE-ANNE fils, à Champvallon.
BOGARD (De), ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
BONNAULT, propriétaire, à Chevannes.
BONNEVILLE, ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
BOULARD DE VAUXCELLES, propriétaire, à Villefargeau.
BOURGEON, propriétaire, à Auxerre.
BOURY (Comte de), au château du Bouchet (Bazarnes).

- BUSSON-BILLAULT, avocat, à Paris.
BRINCARD, conseiller général de l'Yonne, à Paris, rue Castellane, 4.
BRUNOT, propriétaire, à Hauterive.
CABASSON, ancien avoué, à Auxerre.
CAILLAT, propriétaire, à Pien (Sougères).
CHALLE, ancien maire d'Auxerre.
CHALLE Edmond, à Auxerre.
CHAILLEY, banquier, à Auxerre.
CHÉREST, avocat, à Auxerre.
CLERMONT-TONNERRE (Duc de), à Ancy-le-Franc.
COSTEL, ancien juge de paix, à Ancy-le-Franc.
COTTEAU, juge honoraire, à Auxerre.
DAVID-GALLEREAUX, propriétaire, à Chablis.
DAVION, propriétaire, à Neuvy-Sautour.
DÉCOCHAND, propriétaire, aux Chaudins (Gy-l'Évêque).
DELIGAND, conseiller général, à Sens.
DELAGNEAU Alexandre, propriétaire, à Vorgigny (Esonn).
DELIONS, propriétaire, à Brannay.
DEMADIÈRES (Baron), à Auxerre.
DOUCET, propriétaire, à Toucy.
DURAND-DESBORDEAUX, propriétaire, à Cheny.
ESCLAVY Charles, propr., à la Gruerie (Fontenouilles).
ESPINAS Eugène, à Saint-Florentin.
FÉLIX fils, propriétaire, à Appoigny.
FOACIER, conseiller général de l'Yonne, à Paris, quai Malaquais, 19.
FOËX, directeur de la Station agronomique, à Auxerre.
FONTAINE (De) Louis, maire, à Fontaine-la-Gaillarde.
FRANÇOIS, à Auxerre.
FRÉMY, directeur de la Société algérienne, à Paris.
GALLOT, inspecteur des eaux et forêts, à Auxerre.
GAMET fils, propriétaire, à Montigny.
GAUDET-PRECY, propriétaire, à Diges.

- GAUTHERIN-RAMPONT, ancien maire, à Chablis.
GIGOT Albert, préfet de Meurthe-et-Moselle.
GILLET, propriétaire, à Saint-Aubin Château-Neuf.
GIRARD, notaire, à Auxerre.
GUÉNIER, maire, à Saint-Bris.
GUÉNIER Jules, à Auxerre.
GUÉNIER, horticulteur-pépiniériste, à Flogny.
GUERCHY (De), propriétaire, à Treigny.
GUIBLIN, avoué, à Auxerre.
GUICHARD Victor, député, à Soucy, près Sens.
GUILLIER, propriétaire, à Avallon.
HÉLIE, ancien maire, à Saint-Florentin.
HERMELIN, ancien juge de paix, à Saint-Florentin.
HOUDAILLE, conseiller général à St-Martin-des-Champs.
HOURNON Auguste, propriétaire, à Villemeyer.
HOUZELOT, inspecteur du Crédit foncier, à Paris.
JACQUILLAT, maire, à Chemilly-sur-Serein.
JACQUILLAT, conseiller général, maire, à Irancy.
JAMES, à Auxerre, esplanade du Temple.
JAVAL, conseiller général de l'Yonne, à Paris.
JEANNEZ Édouard, propriétaire, à Vermenton.
JEANNEZ ainé, propriétaire, à Crisenon (Prégilbert).
JOLY Charles, receveur municipal, à Auxerre.
KIRWAN (De), sous inspecteur des forêts, à Varzy.
LABRUNE, architecte, à Auxerre.
LACOUR, propriétaire, à Saint Fargeau.
LALLIER, président du tribunal civil, à Sens.
LAMBERT Eugène, propriétaire, à Tanlay.
LAPROSTE-GALLOIS, propriétaire, à Ligny.
LAURENT-LESSERÉ, négociant, à Auxerre.
LAVOLLÉE, juge de paix, à Toucy.
LAVOLLÉE, propriétaire, à Champignelles.
LEBLANC D'AVAU, ancien ingénieur en chef, à Auxerre.
LECHICHE, fabricant d'ocre. à Diges.

- LEPÈRE Charles, député, président du Conseil général de l'Yonne, à Auxerre.
- LETHORRE Félix, greffier du tribunal de commerce, à Auxerre.
- LIMOSIN, ancien notaire, à Auxerre
- MARTENOT Charles, agriculteur, à Maulne.
- MARTIN, propriétaire, à Venizy.
- MATHIÉ Marie, propriétaire, à Pourrain.
- MESSAGER Augustin, propr., à Montpierreux (Auxerre).
- MÉTAIRIE, président du tribunal civil, à Auxerre.
- MILON, ancien notaire, à Carisey.
- MIMARD Alexandre, propriétaire, à Villeneuve-sur-Yonne.
- MONCEAUX, pharmacien, à Auxerre..
- MONTACHER, ancien maire, à Turny.
- MOREAU DE GRÉSIGNY, propriétaire, à Beauvilliers.
- PAQUEAU, docteur médecin, maire, à Toucy.
- PAULTRE DE LA MOTTE (Vte), à Meaux (Seine et-Marne).
- PAILLERET, fermier, à Villegargeau.
- PERREAU (HARLY-), propriétaire, à Paron.
- PERRIQUET, imprimeur, à Auxerre.
- PICARD, maître de poste, à Villevallier.
- PIÉTRESSON, ancien notaire, à Auxerre.
- DE PIEYRES, maire, à Lain.
- PIGNON, avocat, à Paris, rue de la Victoire, 43.
- PINARD Gustave, maître de poste, à Auxerre.
- PINARD-MIRALDT, agriculteur, à Labrosse, p. Auxerre.
- PRÉAUDOT-JORAN, grainetier-herboriste, à Auxerre.
- PRÉCY Napoléon, propriétaire, à Fontenouilles.
- PRUDOT, à Coulanges-la-Vineuse.
- RABÉ, à Maligny.
- RAIGECOURT (Marquis de), au château de Fleurigny.
- RAOUL, propriétaire, à Auxerre.
- RAMPONT-LECHIN, sénateur, à Paris.
- RAPIN, à la Métairie-Foudriat (Coulanges-la-Vineuse).

IX

- RAUDOT, propriétaire, à Orbigny (Pontaubert).
RAVEAU, conseiller général, à Merry-sur-Yonne.
RAVIN, notaire, à Villiers-Saint-Benoit.
RIBIÈRE, sénateur, à Auxerre.
RICHARD, propriétaire, à Monéteau.
ROBLOT, propriétaire, à Auxerre.
ROCHECHOUART (Comte de), propriétaire, à Valléry.
ROGUIER, propriétaire, à Tanlay.
SAULNIER-MONTMARIN, maire, à Charnoy.
SAVATIER-LAROCHE fils, avocat, à Auxerre.
SÉGUIER (Baron), conseiller général, au château d'Haute-seuille (Malicorne).
SIBILAT, propriétaire, à Saint-Sauveur.
SONNET, propriétaire, à Toucy.
TANLAY (Marquis de), conseiller général, à Tanlay.
TARTOIS, propriétaire à Senan.
TEXTORIS, au château de Cheney.
THÉNARD (Baron), place Saint-Sulpice, à Paris
THÉVENOT, notaire, à Migé.
THIERRY Eugène, à Noël, p. Briennon
THIERRY Georges, à Noël, p. Briennon.
THIERRY, vétérinaire, à Tonnerre.
TOUTÉE, docteur médecin, à Saint-Fargeau.
TRIPIER, maire, à Saint-Léger.
TRUTEY-MARANGE, négociant, à Auxerre.
VERNADÉ, propriétaire, à Saint-Martin-sur-Ouanne.
VIGNON, ingénieur en chef, rue Madame, 26, à Paris.
VIGREUX, ancien vétérinaire, à Auxerre.
VIVIERS (De), propriétaire, à Viviers.
-

X

BUREAU

Président d'honneur : M. le PRÉFET de l'Yonne.
Vice-présidents : MM. A. CHALLE et A. CHÉREST.
Secrétaires : MM. RAOUL et GUÉNIER.
Trésorier : M. Ch. JOLY.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

ARRONDISSEMENT D'AUXERRE.

MM. PINARD et DAVID-GALLEREUX.

ARRONDISSEMENT D'AVALLON.

MM. CORDIER et RAUDOT.

ARRONDISSEMENT DE JOIGNY.

MM. LACOUR et PICARD.

ARRONDISSEMENT DE SENS.

MM. DELIGAND et DELIONS.

ARRONDISSEMENT DE TONNERRE.

MM. TEXTORIS et duc de CLERMONT-TONNERRE.

MEMBRE HONORAIRE

CHAMBLAIN, conseiller d'État, ancien préfet de l'Yonne.

MEMBRES CORRESPONDANTS

Le comte de LA LOYÈRE, président du Comice de Beaune.
ARNOULT, président de la Société d'agriculture d'Alger.
ROBIOU DE LA TRÉHONNAIS, directeur de la *Revue agricole*.

GIMEL, directeur des contributions directes, à Lille.

TALLON Eugène, avocat, à Riom.

PELTIER, ancien instituteur,	à Auxerre.
LANIER, inspecteur de l'instruction primaire,	à Tonnerre.
JUSSOT, instituteur,	à Auxerre.
FÈVRE	—
CAMUS	—
AUBERT	—
LESEUR	—
MICHAUT	—
BERAULT	—
CONSTANT	—
DEZERVILLE	—
CHALIN	—
PROT	—
PETIT	—
SOMMET	—
DESSIGNOLLES	
DELIGNE	—
FILLIEUX	—
JEUBERT	—
COLSON	—
POUILLOT	—
GILLET	—
JAYS	—
LONGUET	—
CHAMOIN	—
REGOBY	—
PERDIJON	—
MONTANDON	—
VIEUTIN	—
DURLOT	—
LESPAGNOL, instit.	à Noyers.
GAUTHIER	—
	—
	Coulanges-la-Vineuse.
	Coulanges-sur-Yonne.
	Monéteau.
	Prégilbert.
	Saint-Florentin.
	Saint-Sauveur.
	Toucy.
	Vermenton.
	Quarré-les-Tombes.
	Vézelay.
	Bléneau.
	Brinon.
	La Ferté-Loupière.
	Joigny.
	Saint-Julien-du-Sault.
	Villeneuve sur-Yonne.
	Chéroy.
	Pont-sur-Vanne.
	Pont-sur-Yonne.
	Sens.
	Sergines.
	Villeneuve-l'Archevêque.
	Ancy-le-Franc.
	Cruzy.
	Flogny.
	Tonnerre.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

YONNE.

I. Sociétés et Comices d'arrondissement.

Comice agricole de l'arrondissement d'Auxerre.
Comice agricole de l'arrondissement d'Avallon.
Société d'agriculture de l'arrondissement de Joigny.
Comice agricole de l'arrondissement de Sens.
Société d'agriculture et d'industrie de l'arrondissement de Tonnerre.

II. Sociétés et Comices de cantons.

Comice agricole d'Ancy-le-Franc.
Société d'agriculture du canton de Briennon.
Comice agricole et viticole du canton de Chablis.
Comice agricole de Flogny.
Comice agricole de Noyers.

PARIS ET DÉPARTEMENTS.

I. Paris.

Société générale des agriculteurs de France.
Société nationale et centrale d'agriculture, à Paris.
Société nationale et centrale d'horticulture, —
Société nationale et centrale d'apiculture, —
Société protectrice des animaux, —

II. Sociétés départementales.

Association normande, à Caen.
Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation de Nice et du département des Alpes-Maritimes.
Société d'agriculture d'Alger..
Société d'agriculture de l'Allier.
Société d'agriculture de l'Ardèche.

xiii

Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.

Société d'agriculture de la Charente.

Société d'agriculture de la Charente-Inférieure.

Société d'agriculture du Cher.

Société d'agriculture et d'industrie agricole et viticole de la Côte-d'Or.

Société d'agriculture et d'industrie agricole et viticole de la Drôme.

Société d'agriculture et d'horticulture du Gers.

Société départementale d'agriculture et d'horticulture d'Ile-et-Vilaine.

Société d'agriculture de l'Isère.

Société d'agriculture de Maine et-Loire.

Société d'agriculture, du commerce, des sciences et arts de la Marne.

Société d'agriculture de la Mayenne.

Société d'agriculture de la Nièvre.

Société d'agriculture de l'Orne.

Société centrale d'agriculture du Pas-de-Calais.

Société d'agriculture de la Haute-Saône.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise.

Société d'agriculture de Vaucluse.

III. Sociétés et Comices d'arrondissements et de cantons.

Comice agricole de l'arrondissement d'Alençon.

Société d'agriculture de l'arrondiss. de Bagnères-de-Bigorre.

Comité d'agriculture de l'arrondissement de Beaune.

Comité agricole de l'arrondissement de Blois.

Société d'agriculture de Châteauroux.

Comice agricole de l'arrondissement de Clamecy.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Compiègne.

Comice agricole du canton d'Ervy.

XIV

Comice agricole de l'arrondissement de Lille.
Société d'agriculture de l'arrondissement d'Orléans.
Comice agricole de l'arrondissement de Provins.
Société d'agriculture de l'arrondissement de La Rochelle.
Société d'agriculture de l'arr. de Saint-Pol (Pas-de-Calais).
Comice agricole de l'arrondissement de Saint-Quentin.

**COMMISSION DE SURVEILLANCE DE LA VIGNE
D'ESSAI**

SAVATIER-LAROCHE Arthur, avocat.
RAOUL, propriétaire.
BARAT, entrepreneur.
LETHORRE, greffier.
FOËX, directeur de la Station agronomique.

SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

SÉANCE DU 10 MARS 1876

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE, VICE-PRÉSIDENT.

En l'absence de M. le Président de Rochechouart, qui s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la réunion, la séance est présidée par M. Challe, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance étant lu et adopté, la parole est donnée à M. de Bogard, rapporteur de la Commission du budget. Le rapporteur fait l'exposé de la situation financière de la Société et, après en avoir constaté l'état satisfaisant, demande à la réunion de prendre des mesures énergiques pour faire rentrer dans la caisse de la Société un certain nombre de cotisations très arriérées, que M. le Trésorier s'est vainement efforcé de toucher depuis plusieurs années.

M. Trutey-Marange ne croit pas qu'il y ait de moyen permettant de vaincre le mauvais vouloir des débiteurs auxquels le rapport vient de faire allusion. M. de Madières est d'avis qu'aux demandes réitérées du receveur-trésorier la Société mette une sanction qui serait celle-ci : Tout membre refusant, après une mise en demeure, de payer sa

cotisation, verra son nom inséré au procès-verbal. M. Métairie se range à l'avis de M. de Madières ; il cite des membres qui, depuis six ans, ont refusé de payer et qui, néanmoins reçoivent le Bulletin. La proposition de M. de Madières est adoptée.

M. le Trésorier établit comme suit l'état des finances de la Société :

Les recettes ont été de 13,174 fr. et les dépenses de 12,270 fr., le reliquat est de 904 fr.

M. Challe, vice-président, rapporteur de la Commission chargée d'examiner les modifications qui pourraient être apportées à la loi sur la taxe unique des boissons, donne lecture de son rapport.

Suivant M. le rapporteur, la loi qui a substitué dans les villes de 10,000 âmes et au-dessus, aux droits d'entrée, d'octroi et de vente au détail sur les vins, une taxe unique, payable à l'introduction dans le lieu sujet ou à la sortie des entrepôts intérieurs, et qui avait pour buts principaux de diminuer les frais de perception, d'égaliser les achats à la pièce et dans les débits de boisson, de diminuer la fraude et par là d'accroître les droits du Trésor, n'a produit jusqu'ici aucun de ces résultats.

Les frais, au lieu de diminuer, ont augmenté dans les villes non abonnées. Les prix n'ont pas diminué dans les débits, ou s'ils ont baissé, c'est, dans la plupart des cas, pour le plus grand profit des habitués de cabaret, dont le nombre est infiniment plus considérable que celui des acheteurs à la bouteille. La fraude n'a pas diminué, et le nombre des villes abonnées, sur lesquelles le Trésor comptait, ne s'est pas accru ; loin d'y gagner, le Trésor y a perdu.

En outre, la loi nouvelle est pour les villes viticoles

une cause d'appauvrissement et de ruine. Elle établit, bien plus encore que la loi ancienne, qui imposait un droit d'entrée dans les villes au-dessus de 4,000 âmes, une inégalité choquante entre les habitants des villes et des campagnes. De plus, elle libère, sans profit pour l'ordre et la moralité publique, les débitants et les désœuvrés du cabaret, d'un impôt auquel tous étaient habitués, pour le reporter dans les villes viticoles, sur les producteurs, qu'elle surcharge dans une énorme proportion.

Les abonnements pratiqués sous l'ancienne législation étaient d'une modicité qui les rendait partout possibles, certaines villes allaient même jusqu'à renoncer à leur droit d'octroi pour rendre plus complet le dégrèvement de ses producteurs.

Aujourd'hui, malheureusement, les abonnements ne sont plus possibles sans ruiner le budget. Ainsi à Auxerre, sans les bénéfices d'une transaction bienveillante, la ville n'eût pu s'abonner à moins de 60,000 fr., soit dix fois plus que la moyenne de ses abonnements antérieurs.

Mais, poursuit M. le rapporteur, si les villes se refusent à un abonnement aussi ruineux, que fera la régie pour percevoir le droit unique sur un nombre de producteurs qui, à Auxerre, par exemple, s'élève à plus du quart de la population ? et comment parviendra-t-elle à se faire payer à l'entrée de la ville un droit qui égale parfois la valeur du produit, par des vignerons très obérés pour la plupart, et qui viennent d'épuiser leurs dernières ressources pour payer les frais de la vendange et l'achat des tonneaux.

Ces derniers devront-ils laisser perdre leur récolte, à moins que, cédant aux funestes inspirations du désespoir,

ils ne forcent, par la violence, la libre entrée qu'on leur refusera ?

Que l'on ne croie pas non plus, nous dit le rapporteur, qu'une vente prompte et assurée couvre promptement le vigneron de ces droits onéreux. La vente est lente, rarement elle se fait dans l'année et, en tout cas, elle ne pourra le rembourser dès droits payés sur ce qui a été consommé par lui, sa famille et ses ouvriers.

On objectera qu'il peut demander l'entrepôt, et, par là, n'acquitter le droit qu'à la fin de l'année et seulement sur les produits dont la sortie par vente ne sera pas constatée par des acquits à caution. Mais alors c'est l'exercice à domicile, avec ses graves inconvénients, ses gênes et ses vexations. L'abonnement seul peut abolir cette gêne intolérable, mais M. le ministre des finances ayant déclaré qu'il ne pourrait continuer l'an prochain les larges réductions à l'aide desquelles on avait transigé cette année, il ne reste que l'exercice sur le droit d'entrée.

Quant la loi sur les bouilleurs de cru est revenue devant l'Assemblée nationale, un de ses membres, M. Bocher, invoqua de puissantes raisons, dit M. le rapporteur, pour abolir cette loi, cause de plaintes, de vexations, de procès innombrables.

Les raisons puissantes invoquées par M. Bocher pour faire rapporter la loi sur les bouilleurs de cru, et qui l'ont fait rapporter, militent avec non moins d'énergie contre la loi du droit unique sur les vins appliqués aux villes viticoles.

En conséquence, dit le rapporteur dans ses conclusions, la Société centrale d'agriculture, organe des villes viticoles du département de l'Yonne, sollicite avec instance, ou que la loi du 9 juin 1875 soit rapportée, ou du moins

qu'elle soit modifiée, soit dans son texte, soit dans son application, en ne l'appliquant qu'aux vins qui entrent tout fabriqués et non au raisin récolté qui entre non pressuré.

Ces conclusions du rapport étant adoptées, il est décidé qu'un exemplaire de ce rapport sera envoyé aux ministres de l'agriculture et des finances, et à chacun des députés et sénateurs de l'Yonne.

L'ordre du jour appelle la lecture du rapport de M. de Bogard sur les cartes agronomiques.

Après avoir constaté combien les cartes agronomiques peuvent rendre de services aux jeunes gens des écoles primaires qui se destinent à l'agriculture, M. de Bogard communique à la Société ses remarques sur une carte agronomique faite par M. Soret, instituteur à Escamps, et sur laquelle les distinctions du sol, du sous-sol, sont représentées au moyen de teintes qui permettent d'embrasser facilement la composition géologique de la couche arable de la contrée.

Selon le rapporteur, ce travail mérite un encouragement et une récompense spéciale. Il croit, en outre, que la carte de M. Soret, aussi bien comprise que peut l'être une œuvre aussi nouvelle, pourrait être communiquée aux instituteurs du département, auxquels elle pourrait servir de guide, ou tout au moins donner d'utiles indications pour la mise en œuvre de travaux analogues.

Après une échange d'observations entre MM. Ravin, Challe, Tarlois et Chérest, il est décidé que la carte de M. Soret, après avoir été soumise à l'approbation du bureau, pourra être communiquée aux instituteurs du département après les modifications qu'il sera jugé utile d'y apporter.

M. Challe fait un exposé de la situation du phylloxera, de sa marche et de ses ravages, d'après un travail de M. Mouillefert, délégué par l'Académie des sciences à Cognac. Le rapport de M. Mouillefert n'est pas rassurant ; suivant lui, rien ne pourra arrêter la marche du fléau, qui doit, dans un temps plus ou moins éloigné, amener l'extinction totale des vignobles. Les moyens sérieusement répressifs sont, en effet, très rares et d'une application peu facile. La submersion seule donne de bons résultats. Quant aux traitements par les sulfocarbonates, leur effet est loin d'être insensible, mais ils sont d'une application très dispendieuse pouvant s'élever à trois mille francs par hectare.

L'ordre du jour étant épuisé, M. le président donne la parole à M. Ravin pour une communication.

M. Ravin propose à la Société de formuler un vœu pour encourager la plantation des ormes sur les routes nationales et communales. Cette essence menace de faire complètement défaut à l'industrie, dit M. Ravin, et des plantations nouvelles paraissent donc nécessaires.

M. Richard dit qu'un vœu absolument contraire a été émis par le conseil d'arrondissement d'Auxerre, en raison des propriétés épuisantes pour les terres riveraines des racines de l'orme. Le vœu de M. Ravin est modifié en ce sens que les plantations d'ormes devront avoir lieu sous forme de massifs forestiers.

La séance est levée à 4 heures.

CONCOURS DÉPARTEMENTAL DE JOIGNY.

Les 25 et 26 juin, la Société centrale, unie au Comice de Joigny, tenait son concours agricole dans la ville de Joigny.

Favorisée par un temps splendide, cette solennité empruntait encore un attrait particulier à l'éclat de la fête patronale de la ville qui, cette année surtout, avait été organisée avec un grand luxe de réjouissances et de mise en scène.

La municipalité et les habitants n'avaient rien négligé, en effet, pour attirer une nombreuse foule de visiteurs, par des ornementations du plus heureux effet, par des illuminations de toutes sortes, et principalement par une fête nautique illuminée qui fit le plus grand honneur au goût artistique de la jeunesse Jovinienne.

La population agricole de tout l'arrondissement et une foule considérable de visiteurs venus de tous les points du département, avaient donc tenu à assister à cette double fête qui laissera un vivant souvenir chez ceux qui acceptèrent pendant ces deux journées l'hospitalité de la ville de Joigny.

La Société des agriculteurs de France, dont la sollicitude et l'appui envers les sociétés départementales sont bien connus, avait tenu à honneur de se faire représenter à cette solennité par le plus considérable de ses membres, par son président lui-même, l'honorable M. Drouyn de Lhuys.

Aussi, le deuxième jour du concours, après la série des

expériences habituelles, après l'examen des commissions sur le champ d'exposition, la présidence de la cérémonie de la distribution des médailles fut-elle offerte par MM. de Rochechouard et Tartois, présidents de la Société centrale et du Comice, à M. le Président de la Société des agriculteurs de France.

Sur l'estrade préparée pour cette solennité, avaient déjà pris place M. Hendlé, préfet du département, M. Limpérani, sous-préfet de Joigny, M. Bonnerot, maire et conseiller général, M. le commandant de Ravel, comme représentant de M. le colonel de Planhol, alors absent de Joigny, M. Montarlot, procureur de la République, M. le capitaine de gendarmerie, MM. Lepère et Dethou, députés, MM. Brincard, Deligand, Coste et Javal, conseillers généraux, M. le secrétaire général de la préfecture, MM. les sous-préfets de Sens et de Tonnerre et divers membres des deux Sociétés d'agriculture.

M. Drouyn de Lhuys prit place à côté de M. le Préfet, et, sur l'invitation expresse de ce dernier, occupa le fauteuil de la présidence. Puis, la séance ouverte, il proclama un remarquable discours, qui fut souvent interrompu par des applaudissements. Après lui, M. le Préfet de l'Yonne, M. le Président de la Société centrale de l'Yonne et M. le Président de la Société d'agriculture de Joigny, prirent successivement la parole et furent également applaudis par l'assistance.

DISCOURS DE M. DRÖUYN DE LHUY'S.

Mesdames, Messieurs,

Je ne vous ferai pas un long discours. Je suis venu ici, non pour enseigner, mais pour apprendre. Il y aura pour

tout le monde plus de profit à voir ce que vous faites qu'à entendre ce que je dis. Le programme de votre concours est, en effet, si judicieusement conçu, qu'il présente en quelque sorte l'encyclopédie de la vie rurale.

Dans la distribution de vos récompenses, vous avez placé en première ligne les mérites de l'ordre moral, et je vous en félicite sincèrement.

Le principal intérêt de l'agriculture est de combattre la déplorable tendance qui attire vers la ville les habitants des campagnes. Aussi le digne président de la Société centrale offre-t-il un beau prix aux pères ou mères de familles qui ont élevé de la manière la plus convenable le plus grand nombre d'enfants restés attachés à la culture.

A cette récompense la Société des agriculteurs de France s'est empressée d'ajouter une médaille destinée à la femme qui, par ses soins, son travail et ses économies, aura le plus contribué au succès d'une importante exploitation rurale et à la prospérité d'une famille agricole.

Ces encouragements ne seraient pas nécessaires si l'homme des champs connaissait son bonheur. Je ne vous rappellerai pas à ce propos les vers de Virgile, mais vous me permettrez de vous citer quelques strophes d'un poète contemporain qui rend heureusement cette pensée :

En ville on a la fièvre, on s'agit sans trève ;
Aux champs, l'œuvre du jour s'arrête avec la nuit.
En ville, on risque tout, sans atteindre son rêve ;
Aux champs, semez un grain, vous en cueillez le fruit.

En ville, nul n'a rien qu'aux dépens de sa bourse,
Tout s'achète ou se vend, tout est faux ou surfaît ;

Le vin sent peu la grappe et l'eau sent peu la source ;
La fleur s'y faue en chambre et meurt dans un bouquet.

Quelle erreur de quitter les sentiers solitaires
Où d'un air libre et pur le poumon se remplit,
Pour le trottoir aride, aux odeurs délétères,
Que l'éternel passant use, encombre et salit !

Loin d'un monde affairé, sans ordre ni mesure.
Reste, fier villageois, dans ton humble maison ;
La voyant de plus près, imite la nature,
Où tout vient à son heure et dure sa saison.

Le famille n'est pas limitée aux parents et aux enfants. Par une juste et touchante extension, les Romains et quelques peuples modernes comprennent les serviteurs sous cette dénomination. Vous l'entendez ainsi, messieurs, car immédiatement après les pères de famille, vous inscrivez dans votre programme les serviteurs des deux sexes les plus méritants, qui comptent les plus longs services dans la même maison.

Cette pensée a inspiré un généreux membre de notre grande association. M. Droche, banquier à Lyon, a fondé un prix annuel destiné aux serviteurs ruraux, et qui doit être décerné en son nom, sous les auspices et par les soins de la Société des agriculteurs. Ce prix, dont la valeur s'élève pour 1876 à la somme de 4,000 fr., a été distribué dans les départements de la Marne et de l'Aube. « Le travail, disait M. Droche dans la lettre par laquelle il m'annonçait cette noble intention, le travail ne fait jamais défaut à celui qui l'aime ; il lui donne l'aisance, la considération, l'indépendance et la vraie liberté. « L'amour du travail inspire l'amour de Dieu et de la patrie, il fait les honnêtes gens et les bons citoyens. Je

« le vois par moi-même ; parti comme simple soldat du travail, je n'ai jamais eu d'autre protecteurs ; c'est par lui que j'ai conquis tous mes grades, même celui de la Légion d'honneur. »

La bonne tenue d'une ferme dépend non-seulement de la perfection des instruments matériels, mais encore et surtout de l'intelligente collaboration d'agents dévoués. Ces deux éléments se trouvent-ils réunis ? Ils produisent des miracles, comme le prouve cette anecdote racontée par Pline l'Ancien. Un affranchi nommé Crésinus obtenait des récoltes plus belles que ses voisins. Ceux-ci l'accusèrent de sortilége et le firent comparaître devant le juge Albinus. Crésinus amena au Forum, pour sa défense, ses vigoureux fils, des domestiques robustes et bien vêtus, des instruments solides et habilement construits, des bœufs en parfait état, et dit : « Voilà, Romains, quels sont mes sortiléges et mes maléfices ; mais il en est d'autres que je ne puis pas vous montrer, que je n'ai pu apporter au Forum : mes longues veilles, mes préoccupations pénibles, mes sueurs, mes durs travaux. » Ai-je besoin d'ajouter qu'on l'applaudit et qu'il fut absous ? Vous faites mieux encore, Messieurs, en pareil cas ; non contents d'absoudre, vous récompensez.

Mais il est une autre classe de serviteurs qui a des droits particuliers à votre bienveillance. Je veux parler de ces enfants que le mystère de leur origine jette au milieu des rudes épreuves de la vie, sans soutien, sans guide et quelquefois sans nom. C'est là le comble de l'infortune, et si le paganisme lui-même avait attribué au malheur un caractère sacré, *res sacra miser*, que fera la charité chrétienne pour venir en aide à ces déshérités du sort ? Améliorer la terre par l'homme n'est que la moindre

partie de notre devoir : il faut encore s'efforcer d'améliorer l'homme par la terre. De là le soin qu'a pris l'administration de consacrer à l'agriculture les enfants assistés. Vous avez voulu veiller sur eux et les suivre au sein des familles rurales qui les recueillent. Des médailles sont la récompense des propriétaires-cultivateurs ou fermiers qui ont pris chez eux des enfants des hospices et qui leur ont donné la meilleure éducation.

Ah ! messieurs, ce témoignage d'une paternelle sollicitude me rappelle un des titres de gloire de Joigny. N'est-ce pas ici qu'en 1618 saint Vincent de Paul fonda sa première association de charité ? Jeune encore, celui que l'on appelait alors M. Vincent était aumônier et précepteur des enfants du comte de Gondy, seigneur de Joigny. Il créa une double association charitable. La première était composée de quarante dames qui, sous le beau nom de *servantes des pauvres*, allaient à domicile et à l'hôpital porter des secours et des consolations aux indigents. Leur nombre, à la fin du XVII^e siècle, était de soixante-trois. La seconde association comprenait les hommes avec le titre semblable de *serviteurs des pauvres*. Le comte et la comtesse de Gondy étaient inscrits les premiers sur les rôles de cette admirable confrérie.

Revenons à notre programme. L'amélioration de l'agriculture suppose le respect de la propriété. Les Romains l'avaient si bien senti que, dans leur religion, la première divinité agricole était le dieu Terme qui garantissait l'inviolabilité de la limite des héritages. Nos gardes champêtres sont plus modestes : ils n'ambitionnent pas les honneurs divins, mais ils aspirent à l'estime publique, et ils sont assurés de l'obtenir, lorsqu'ils remplissent bien leurs devoirs. Aussi figurent-ils au nombre de vos lauréats.

La carrière de l'agriculture, plus qu'aucune autre peut-être, exige une vocation que l'éducation première contribue puissamment à déterminer. J'ai appris par la lecture du rapport de la commission de l'enseignement agricole au concours de Vermenton, en août 1875, que l'instruction primaire était une de vos plus vives préoccupations, et que vos efforts tendaient à lui imprimer un caractère essentiellement rural. « Il est nécessaire, disait votre « rapporteur, pour l'avenir du pays, pour celui des « enfants, de leur faire aimer le foyer, le champ paternel, « et par conséquent de développer en eux le goût de « l'agriculture.... Pour atteindre ce but, un moyen vraiment pratique, réellement efficace, serait de mettre « sous les yeux de l'enfant une carte géologique-agricole « de sa commune.... Il serait facile au maître, soit en « conversation, soit en commentant les auteurs, d'intéresser les élèves, de faire pénétrer dans les esprits les « notions essentielles de l'agriculture. Ces notions s'y fixeraient d'autant mieux que, à l'aide de cette carte, « la leçon serait faite en quelque sorte sur le terrain.... « La carte communale deviendrait la base d'une carte « cantonale à échelle moindre, qui servirait elle-même « à dresser les cartes d'arrondissement ou de département. »

Les instituteurs ont répondu à cet appel et sont entrés dans cette voie. Vous leur offrez un nouvel encouragement, en ouvrant un concours entre toutes les écoles de l'arrondissement de Joigny, sur les questions d'agriculture pratique pour les garçons et sur des questions d'économie domestique pour les filles. Votre haute estime de la science agronomique s'était manifestée déjà par la fondation d'une Station à Auxerre, et par l'établissement

d'un cours d'agriculture à l'école normale de cette ville. Enfin, votre conseil départemental de l'instruction publique a résolu, dans sa séance du 17 juillet dernier, sur la proposition de l'inspecteur d'académie, que l'enseignement de l'agriculture serait obligatoire dans toutes les écoles primaires publiques.

La Société que j'ai l'honneur de représenter devant vous, convaincue de la nécessité d'une intime alliance entre la théorie et la pratique, ne peut qu'applaudir à ces importantes mesures. Elle a secondé cette salutaire tendance du monde rural, soit en favorisant la fondation de Stations agricoles, ainsi qu'elle l'a fait dans le département de l'Yonne, soit en organisant elle-même un laboratoire agronomique à la colonie de Mettray, soit en distribuant des prix aux instituteurs dans les campagnes. Par une heureuse innovation, elle a décidé, dans sa dernière session, que le crédit pour ce chapitre serait augmenté, afin de pouvoir étendre aux institutrices ces récompenses. Nous ne devons pas oublier que si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs, et qu'on ne saurait prendre trop de soins pour conserver cet admirable type de la *ménagère*, si bien décrite par Olivier de Serres dans son *Théâtre d'agriculture*. Pour l'année 1876, ce concours sera ouvert dans le départements de l'Yonne, la Creuse, la Corrèze, le Cantal et le Puy-de-Dôme.

Je vous avais annoncé, messieurs, quelques paroles seulement, et voilà que je tombe dans le discours ! Je n'ai fait cependant qu'effleurer une petite partie de votre programme. Pour tenir ma promesse, il faut donc que je ne dise rien du labourage et du pâturage, ces deux mamelles de l'Etat ; de votre belle exposition de bestiaux,

qui révèle les heureux effets de croisements judicieux ; de ces produits de la basse-cour qui sont l'apanage et la gloire de la fermière ; des instruments et des machines, que j'ai appelés ailleurs l'artillerie de l'agriculture ; de l'exposition horticole, qui est comme le bouquet de cette fête ; des prix d'ensemble ; des améliorations de toute nature et de la bonne tenue des fermes, auxquelles la Société des agriculteurs offre avec joie ses médailles ; de l'irrigation et du drainage, ces deux moyens de discipliner les masses liquides et de transformer un fléau en un utile auxiliaire ; l'eau, suivant le proverbe chinois, est un ennemi dangereux et un excellent ami. Je dois donc passer également sous silence la sylviculture, qui tient une si grande place dans la richesse de ce pays ; l'industrieuse république des abeilles, ce petit bétail des presbytères et des modestes exploitations.

Et la viticulture ! Puis-je n'en pas faire mention ! Paraître devant un auditoire bourguignon sans parler de la vigne, n'est-ce pas, comme on dit, aller à Rome sans visiter Saint-Pierre ? J'hésite cependant à traiter ce sujet, car il a ses tristesses.

La viticulture et le commerce du vin traversent en ce moment deux épreuves difficiles : le phylloxera et le renouvellement des traités de commerce. Pour vaincre l'implacable et imperceptible ennemi de nos vignobles, comptons sur les persévérandes études des savants et sur l'infatigable énergie des vignerons. Malgré les ravages du puceron dévastateur, la production du vin a été, l'an dernier, plus abondante que jamais, comme si les efforts d'une culture intelligente avait neutralisé les effets d'une néfaste influence.

Que ne peut, en effet, l'active industrie de l'homme ?

Laissez-moi vous citer à ce propos une histoire que raconte l'agronome romain Columelle. Un agriculteur nommé Publius avait deux filles. Lorsque l'aînée se maria, il lui donna en dot la moitié de la seule vigne qu'il possédait. Il redoubla d'activité et de travail ; bien-tôt, par ses soins, la moitié de vigne qui lui restait produisit autant que la vigne entière. La seconde fille fut à son tour demandée en mariage. Le père se trouva fort embarrassé, mais comme il ne voulait pas la traiter moins bien que la première, il lui donna la moitié de la partie qu'il avait conservée, et se vit ainsi réduit à la possession du quart. Cependant, il fit si bien par la manière intelligente avec laquelle il prépara le vin produit par cette portion de vigne, qu'il en tira un revenu égal à celui qu'il avait obtenu primitivement de la totalité.

Quant aux conventions commerciales, la Société des agriculteurs de France s'en est vivement occupée. Elle a ouvert une vaste enquête, confiée à une commission qui doit recueillir l'avis des personnes les plus compétentes, et dans laquelle siégent un nombre considérable de vignerons. Nous comptons sur l'habileté de nos négociateurs, dûment renseignés, pour ouvrir de larges débouchés aux produits de vos coteaux. Dans cette tâche, ils seront aidés puissamment par l'irrésistible attrait de ces vins incomparables, qui sont devenus, dans le monde entier, un impérieux besoin de civilisation. J'en ai pour garants deux illustres ministres de la Grande-Bretagne.

Lord Derby souffrait cruellement d'une affection goutteuse. Son médecin, mal inspiré, attribuait cette disposition morbide à un vin trop généreux, et voulut y substituer un breuvage indigène. Comme il demandait au noble malade ce qu'il pensait de la recette : « Cher

docteur, répondit celui-ci, décidément j'aime mieux la goutte. »

Voulez-vous entendre le témoignage de M. Gladstone ? Il est encore plus topical. Parlant un jour devant ses électeurs du traité de commerce avec la France et de l'abaissement des droits sur les vins français, il leur dit qu'à la fin du siècle dernier, un auteur anglais composait un recueil de chansons, et qu'on avait remarqué que cette publication s'était arrêtée, juste au moment où l'élévation du tarif avait diminué la consommation du vin. « Espérons, ajouta l'orateur, que l'usage de cette boisson, rendu plus facile par le nouveau tarif, ramènera en Angleterre la gaieté et les chansons. »

Restons-en, messieurs, sur ces favorables augures, et associons-nous aux espérances de ce grand homme d'État.

DISCOURS DE M. LE PRÉFET

Messieurs,

Je profite avec empressement de l'occasion qui m'est offerte pour la première fois de prendre la parole au milieu de vous, et suis heureux d'apporter aux populations de l'arrondissement de Joigny un témoignage de la sollicitude et de la sympathie du gouvernement. Vous venez d'entendre la parole d'un homme éminent qui, après s'être longtemps consacré aux affaires publiques et avoir rempli un grand rôle dans l'État, se consacre tout entier à l'œuvre du progrès agricole en France, encourageant les agriculteurs par son exemple et par ses conseils, et dont nous avons tous applaudi l'allocution pleine de charme. Je n'ajouterai rien à ce qu'il vous a dit du travail des champs avec une compétence toute particulière. Mais

je tiens, messieurs, à ce que vous soyez pénétrés de cette pensée que d'année en année, de jour en jour davantage, tous les hommes éclairés, que préoccupe le souci de la grandeur nationale, ont à cœur de travailler au développement du génie agricole de notre pays, de cette France si laborieuse et si riche, si variée dans ses horizons et dans ses produits, si féconde en ses efforts et qui, malgré les malheurs passagers dont elle a tant souffert et dont elle se relève aujourd'hui, est restée brillante dans le domaine des arts, sans rien perdre du rang élevé qu'elle occupe au milieu des nations productives. Et parmi nos populations intelligentes, il n'en est pas qui soient plus intelligentes et plus laborieuses, ni qui fassent plus d'honneur au pays que celle du département de l'Yonne et de l'arrondissement de Joigny. Cet hommage vous est dû, messieurs, et il est justifié par l'exposition remarquable qui attire un si grand nombre de spectateurs sympathiques.

Mais qu'il me soit permis de vous dire, messieurs, que dans le domaine du travail comme dans celui de la pensée, le progrès ne s'arrête jamais : l'effort est incessant, perpétuel, vers de plus grands résultats, et en sortant de cette solennité, chacun de vous, ceux-là surtout qui emporteront la récompense de leurs efforts passés, sentiront le besoin d'ajouter aux services rendus, aux progrès accomplis de nouveaux progrès, aux succès remportés de nouveaux succès. Bientôt, ce n'est pas seulement dans ce rayon restreint, mais en face des représentants du travail dans tout le monde civilisé que vous aurez à produire votre œuvre. L'exposition universelle de 1878 doit nous préoccuper dès à présent, et que vous faut-il, messieurs, pour y jeter un vif éclat ? Il vous faut

la certitude que rien ne viendra troubler désormais vos tranquilles efforts de chaque jour. Il vous faut la paix à l'extérieur, la sécurité à l'intérieur. La paix et la sécurité ! Il dépend de nous, de nous seuls, de notre esprit de conduite, de notre sagesse, de les rendre durable. Le Maréchal-Président et le gouvernement de la République n'ont pas d'autre souci que d'assurer à la France et aux générations nouvelles ce double bienfait.

DISCOURS DE M. DE ROCHECHOUART

Messieurs,

En m'appelant à la présidence de votre Société, vous m'avez donné pouvoir de parler en votre nom. Le premier usage que je ferai de cette délégation sera de témoigner de notre gratitude à l'homme éminent qui se consacre actuellement tout entier à l'agriculture. M. Drouyn de Lhuys a pris, en 1868, la direction de la Société des agriculteurs de France, qui venait de se fonder, et depuis cette époque il n'a jamais cessé de présider soit les congrès annuels de Paris, soit les congrès réunis des différentes villes de France, soit les concours de machines, comme à Mettray. Il vient nous donner une nouvelle preuve de son dévouement à l'agriculture en acceptant la présidence de notre réunion. Il a voulu constater vos progrès, il emportera, je l'espère, une bonne opinion de nos cultures.

Je remercierai aussi en votre nom M. le Préfet, qui me répondait, alors que je l'invitais à notre fête : « Je me ferai un plaisir et un devoir de me rendre à Joigny. » Espérons donc que son concours nous est tout acquis et qu'il ne négligera aucune occasion de

favoriser les intérêts agricoles de notre beau département.

Je veux remercier aussi la ville et la municipalité de Joigny de la gracieuse hospitalité qui nous a été offerte. La délicieuse soirée vénitienne, les décorations si nombreuses et si variées ont donné un vif éclat à notre fête.

Merci à toutes ces commissions qui ont fonctionné avec tant de zèle et qui nous ont fourni des rapports si intéressants ; merci à la Société de Joigny, qui a préparé avec tant de soin cette réunion si complète.

Ce devoir de gratitude accompli, permettez-moi, messieurs, de vous entretenir un peu de nos affaires. Je vous parlerai d'abord de la Station agronomique, qui ne fonctionne que depuis l'automne dernier. Les analyses de terres, d'engrais, de récoltes, ont été fort nombreuses ; la Station répond donc à un pressant besoin de notre agriculture, notre Société doit être fière de ce résultat ; car elle en a eu la première idée, elle a donné une somme importante pour l'installation et a coopéré dans une large proportion au budget annuel. Notre savant directeur paraît aussi avoir obtenu un grand succès dans ses conférences cantonales. Tous ceux qui y ont assisté cette année se promettent d'y retourner et entraîneront leurs voisins. Merci donc à notre sympathique conférencier, il fera pénétrer dans nos communes les méthodes perfectionnées et des enseignements qui augmenteront le rendement de nos récoltes. Permettez-moi de vous signaler à ce sujet ce qui a été fait dans le canton de Chéroy : des amis de l'agriculture ont offert au Comice de Sens des médailles et une somme d'argent pour récompenser les élèves des écoles qui, ayant assisté à la conférence, ont su en faire le meilleur résumé. Cinq prix ont été distri-

bués, et la commission qui a classé les travaux a déclaré en avoir trouvé de fort remarquables. Je vous signale cette innovation, qui me paraît féconde en heureux résultats.

Je terminerai, messieurs, en parlant des récoltes dans l'arrondissement de Joigny. Vos vignes sont belles et promettent une belle récolte, inférieure en quantité à celle de l'année dernière, mais probablement supérieure en qualité ; vos fourrages et vos blés donneront une bonne moyenne, vos avoines et vos orges sont très belles, vos betteraves sont faibles, mais bien levées. La situation est donc bonne ; nous nous en réjouissons avec vous, vous serez récompensés de vos labeurs. Continuez à travailler avec courage, et puisse le ciel bénir chaque année vos travaux.

DISCOURS DE M. TARTOIS

Une foule nombreuse assiste à nos concours ; à côté des populations de nos campagnes, nous y trouvons des magistrats, les autorités du département et de la ville, les représentants de l'armée, des hommes distingués qui ont été revêtus des plus hautes fonctions.

Il est donc bien certain que l'on prend un grand intérêt aux travaux des champs.

Et cet intérêt se manifeste par des récompenses offertes au nom de l'État, par des dons particuliers généreusement apportés.

Pourquoi donc une hésitation que je ne saurais expliquer rend-elle les concurrents peu nombreux, même lorsqu'on va les solliciter jusque dans leur demeure ?

Des primes sont offertes aux grands propriétaires, aux fermiers, aux petits propriétaires cultivant par eux-mêmes,

et rarement l'empressement pour prétendre à ces primes répond aux avances qui sont faites.

Pourquoi cette abstention ? Serait-ce parce que, pour quelques-uns, les concours restent en dehors des applications pratiques ?

Il faut réagir contre cette résistance au mouvement, contre ce manque d'initiative. C'est ce que font les commissions chargées de visiter les exploitations rurales, de recueillir les renseignements ; mais cela ne suffit pas, il serait à désirer que chaque membre de la Société pût réagir dans le milieu où il se meut, de proche en proche, et il arriverait à réagir contre lui-même.

Qu'on me pardonne ces réflexions, qui ne sont pas un reproche, mais un appel à bien faire.

Les bonnes choses ne manquent pas, je dis seulement qu'elles restent trop cachées.

Et je les crois si nombreuses que je me hâte de reconnaître que, partout où la commission de la visite des fermes a été appelée, elle a trouvé une culture bien entendue, des bestiaux en bon état, l'application intelligente de méthodes nouvelles, et puis aussi des usages que l'on est heureux de voir conservés, bien qu'ils ne tiennent pas uniquement aux pratiques agricoles.

Un jour, la commission, après avoir parcouru les champs d'un domaine, les prairies, les pâcages où s'élevaient presque librement de jeunes chevaux, rentra au logis.

La cour était bien rangée ; dans l'intérieur de la maison, de la laiterie, chaque chose était à sa place. Il régnait un silence d'ordre qui annonçait les bons rapports des habitants entre eux. Puis, dans une chambre, la plus belle de la maison, sur un lit bien propre et à demi

abrité par des rideaux, était couchée une femme âgée au visage tranquille : c'était l'aïeule qui, arrivée à l'époque de la vie où le travail n'est plus possible, recevait de ses enfants les soins qu'elle leur avait donnés autrefois. Ces soins, rendus respectueusement à de vieux parents, ne disent-ils pas que si le culte et la coutume de la famille venaient à s'affaiblir, ce qu'à Dieu ne plaise, il y aurait espoir de les retrouver chez ceux qui n'ont pas quitté le sol que cultivaient leurs pères.

Les durs travaux n'affaiblissent donc pas toujours chez l'homme attaché à la terre les bons sentiments du cœur ; ils n'empêchent pas non plus l'instruction de pénétrer dans les campagnes. Ceux qui suivent le mouvement qu'impriment nos écoles savent ce qu'elles font déjà. Le progrès est certain ; grâce à des efforts persévérandts et honorables, il gagne chaque jour du terrain.

Mais à côté de ce bien, car l'instruction sera toujours un bien, il est un mal qui, espérons-le, ne sera que passager. Trop souvent l'instruction enlève de nos campagnes ceux auxquels on est venu l'apporter. .

Un jour, on reconnaîtra que le travail de la terre n'est ni plus humble, ni plus voué à l'ignorance que le commerce ou toute autre profession aujourd'hui recherchée.

On commence bien un peu déjà à le reconnaître, assez seulement pour recommander aux autres ce dont on continue à s'abstenir.

Et cependant les champs, après avoir donné les choses matérielles nécessaires à la vie, ne donnent-ils pas la santé, la force physique qu'il faut bien tenir en une certaine estime, car elle ne nuit pas au développement de

l'intelligence, et, aux jours d'épreuve, le pays doit compter avec elle.

Et cependant, sans qu'on le dise bien haut, l'homme des champs continue à être regardé comme inférieur à l'homme des villes ; chacun, dès qu'il le peut, fuit l'inferiorité et les champs continuent à être abandonnés.

Mais, grâce à l'instruction, celui qui restera attaché à la culture de la terre saura rendre ses travaux moins pénibles et les dépouillera de ce qu'ils ont de grossier ; il restituera à la femme son rôle véritable, qui est celui de gardienne du logis, des enfants. Le culte de l'ordre, de l'élégance, ne lui sera pas refusé, le culte même de quelques fleurs. Qu'on me permette de le dire, les fleurs ont une influence sur la douceur des mœurs, le calme de la vie, la bonté.

Tout récemment, cette pensée faisait ouvrir, en Angleterre, un concours horticole auquel étaient appelés de jeunes enfants pauvres qui, privés de jardins à eux, cultivaient des fleurs sur leurs fenêtres.

Devenu plus instruit, l'homme des champs saura se ménager des loisirs ; il comprendra le besoin de ces loisirs pour songer et aimer.

La science dit tous les jours le secours qu'elle apporte aux travaux des champs ; elle le dit non-seulement dans les livres bien faits, qu'on lit trop peu, mais elle vient faire entendre sa voix dans des conférences publiques, où elle nous apporte presque malgré nous ce qu'il nous importe de savoir.

Son langage ne nous est pas familier à tous, et surtout à ceux d'entre nous qui ne sont plus jeunes ; mais, dans un temps qui n'est pas bien éloigné, sa parole sera com-

prise de ceux qui nous suivent, car ils auront fréquenté nos écoles.

A côté de l'enseignement qu'elle répand, la science nous montre souvent de belles et larges applications pratiques dont on ne sait pas encore entièrement profiter. Et même, à la place du lit d'une rivière autrefois trop souvent à sec, ne voyons-nous pas un cours d'eau large, constamment plein, qui coule majestueusement et lentement, comme s'il attendait qu'on vint lui demander tout ce qu'il peut donner ?

Les eaux conduites et aménagées ne sont pas seulement un chemin qui marche, elles sont une puissance motrice sans cesse renouvelée ; elles charrient aussi sans réclamer aucun frais de transport d'énormes quantités de matières qu'elles ont brisées, pulvérisées, rendues solubles, assimilables, fertilisantes : et ces matières, nous les laissons trop souvent sans profit pour les pays qu'elles traversent. Elles s'engloutissent dans la mer.

Espérons que la science, qui marche en avant, jettera quelquefois les yeux en arrière, et nous rappellera ce qu'à des époques éloignées on a su tirer du limon et des grands travaux d'irrigation.

L'irrigation, c'est l'aménagement et la distribution des eaux. Eh bien ! à côté de cette belle rivière dont les eaux sont si largement aménagées, ne voyons-nous pas un faible ruisseau amené de bien loin et distribué sur les points les plus élevés de la ville ?

Du rapprochement de ces deux travaux remarquables, n'y a-t-il pas quelques conclusions à tirer en faveur des irrigations ? .

Faisons tous nos efforts pour que l'instruction pénètre dans nos campagnes, pour qu'elle y reste, et n'oublions

pas qu'elle doit être donnée à l'homme pour le rendre meilleur et plus heureux, et quand nous saurons beaucoup, ne croyons pas tout savoir ; ne croyons pas que ceux qui étaient avant nous ne savaient rien ; puis, après les luttes de la science, regagnons toujours le terrain tranquille où nous pouvons dire : aimons Dieu, aimons-nous les uns les autres.

Ce soir, après les fatigues de la journée, nous nous trouverons réunis à un banquet frugal, mais ami.

Qu'il nous donne le repos, le repos de bien des choses ! Que les coupes remplies soient la marque de notre union ; disons tranquillement avec ceux dont les cheveux ont blanchi :

Nunc est bibendum.

Pour les jeunes, ajoutons :

*Nunc pede libero pulsanda
Tellus....*

Puis, s'il restait quelques soucis, quelques nuages, écartons-les en répétant les dernières paroles du poète :

Cras ingens iterabimus æquor.

Après ces sages et loyales allocutions, et une fois le silence rétabli, M. Coquet, secrétaire-adjoint de la Société d'agriculture de Joigny, fit l'appel des lauréats, qui vinrent recevoir leurs récompenses suivant l'ordre du programme.

Pendant les intermèdes, la musique du 4^e régiment de dragons se faisait entendre près de l'enceinte réservée, et recevait aussi les applaudissements de la foule en échange de son bienveillant concours.

Dès que la liste des récompenses fut épuisée, les

membres des deux Sociétés d'agriculture, accompagnés de leurs honorables invités, se rendirent en corps sous les belles voûtes de la halle au blé, qui avait été spécialement appropriée pour la recevoir, et où les attendait un banquet préparé par M. Hornez, maître d'hôtel à Ville-neuve-sur-Yonne. Un grand nombre d'invités faisaient défaut et avaient envoyé des lettres d'excuse. De ce nombre étaient les présidents des différents Comices du département, des députés et les sénateurs de l'Yonne, enfin plusieurs magistrats et hauts fonctionnaires de la même circonscription. Environ quatre-vingts convives prirent place à table, sous la présidence, cette fois, de M. le préfet de l'Yonne, qui avait à sa droite M. Drouyn de Lhuys, M. le sous-préfet de Joigny, MM. Pinard-Mirault, Picard et Bouvet ; à sa gauche, M. de Rochechouart, M. le commandant de Ravel et M. Challe. En face était M. Tarlois, président de la Société d'agriculture de Joigny, ayant à sa droite M. Lepère, vice-président de la Chambre des députés, M. Bonnerot, maire de Joigny, M. Dethou, député de l'Yonne, et M. Coste, conseiller général ; à sa gauche, M. Montarlot, procureur de la République, et M. le capitaine de gendarmerie.

Pendant toute la durée de ce banquet, la plus cordiale entente ne cessa de régner entre tous les convives, et la musique du régiment, établie dans la cour de la halle, fit encore entendre les plus beaux morceaux de son répertoire.

Au dessert et suivant la coutume, plusieurs toasts furent portés à différentes adresses, savoir : par M. le préfet de l'Yonne à M. le maréchal de Mac-Mahon, président de la République française ; par M. Drouyn de Lhuys aux deux Sociétés agricoles ; par M. le comte de Rochechouart aux

lauréats ; par M. Tarlois à M. Drouyn de Lhuys ; par M. le sous-préfet à la ville de Joigny, et par M. Challe, ancien maire d'Auxerre, à la population de Joigny.

Nous relatons ici tous ces toasts, qui nous ont été communiqués par leurs auteurs et qui sont dignes à tous égards d'être conservés dans les archives de la Société.

TOAST DE M. LE PRÉFET

Messieurs,

M. le président du Comice de Joigny nous a invités, en termes gracieux empruntés à une ode d'Horace, à oublier ce soir tout ce qui peut nous diviser et à ne faire entendre que des paroles d'union et de conciliation.

Je serai fidèle à cette pensée en suivant un usage depuis longtemps consacré chez nos voisins, et qui tend chaque jour à pénétrer dans nos mœurs. Cet usage consiste à réservier le premier toast à celui que le respect de tous environne, au chef de l'État. En portant ce toast, je trouve l'occasion d'exprimer au Maréchal mes sentiments de respect, d'admiration et de reconnaissance personnelle : Au Président de la République ! Au maréchal de Mac-Mahon !

M. le préfet s'est levé une seconde fois pour remercier les membres du Comice de leur hospitalité, et pour les féliciter du succès de la solennité à laquelle sont venus assister de toutes parts les populations des environs de Joigny et du département, et que plusieurs représentants de l'Yonne à la Chambre des députés ont bien voulu honorer de leur présence.

TOAST DE M. DROUYN DE LHUY'S

Messieurs,

Je vous remercie des témoignages de sympathie dont

vous m'avez comblé, depuis mon arrivée dans votre beau et bon pays ; je vous remercie des applaudissements par lesquels vous avez, à plusieurs reprises, salué le nom de la Société des agriculteurs de France, que j'ai l'honneur de représenter devant vous.

Ce matin, je contemplais l'écusson des armoiries de cette cité ; on y voit une porte ouverte près de laquelle se trouve un maillet. Comme je demandais l'explication de cet emblème, on m'a répondu qu'il faisait allusion au tempérament impétueux des habitants de Joigny, qui jadis avaient brisé une porte rebelle à leurs sommations.

Je vous avouerai, messieurs, que cette interprétation n'est pas de mon goût, et vous me permettrez d'y substituer un sens plus pacifique. Cette porte ouverte m'offre l'image de l'accueil amical que vous faites à vos visiteurs. et ce maillet rappelle les vastes tonneaux où vous puisez libéralement le vin généreux que vous versez à vos convives.

Honneur donc à la splendide et cordiale hospitalité de la ville de Joigny !

TOAST DE M. DE ROCHECHOUART

Il me semble qu'un président ne peut pas mieux terminer une journée si bien remplie qu'en portant la santé des lauréats. Je le fais avec bonheur.

A vous donc, habiles fermiers, qui avez su si bien améliorer vos terres ; à vous, bons et loyaux serviteurs qui, par vos longs et fidèles services, facilitez le travail de vos maîtres ; à vous, modestes iustituteurs qui élevez et instruisez nos enfants ; à vous, habiles éleveurs qui avez amené de si beaux animaux ; à vous, intelligents mécaniciens qui venez suppléer aux bras de l'homme,

manquant; à vous tous qui avez été couronnés aujourd'hui.

A vous aussi qui êtes entrés en lice et qui avez été vaincus; ne vous découragez pas, redoublez d'efforts et de travail, et vous deviendrez lauréats de nos futurs concours; et vous, vainqueurs d'aujourd'hui, persévérez, ne vous endormez pas ou vous ne triompherez plus. Travaillez donc tous avec énergie.

C'est dans cette pensée d'encouragement et de stimulant que je réunis dans mon toast les lauréats de l'avenir à tous les lauréats de cette journée!

TOAST DE M. TARTOIS

Avec vous tous, messieurs, je porte la santé de M. Drouyn de Lhuys, président de la Société des agriculteurs de France.

Les Sociétés d'Auxerre et de Joigny sont heureuses de le voir au milieu d'elles, et de lui témoigner leur reconnaissance pour toutes les marques d'intérêt qu'il ne cesse de leur donner.

TOAST DE M. LE SOUS-PRÉFET

Messieurs,

Après les toasts qui viennent d'être prononcés, il en est un qui vient naturellement. Je suis heureux de saisir l'occasion de le porter. C'est, en effet, une bonne fortune pour moi, nouveau venu parmi vous, que d'avoir pu, dès les premiers jours de mon arrivée, admirer la réunion des richesses de votre beau département. Je n'ai point à revenir sur l'impression durable que nous laissera à tous cette fête d'un intérêt si varié. Je suis assuré que je suis l'interprète sinon autorisé, du moins fidèle, de vos senti-

ments, en disant une fois encore combien nous sommes reconnaissants de l'hospitalité charmante des habitants de Joigny. Je vous proposerai donc, messieurs, la santé de la ville de Joigny.

TOAST DE M. CHALLE

Je crois qu'il y a place encore pour un toast, après ceux que nous venons d'entendre. M. le président du concours a dignement remercié l'administration de la ville de Joigny, pour la réception splendide qu'elle a offerte aux délégués de l'agriculture. M. le sous-préfet a proposé en conséquence de boire à la prospérité de la ville, ce que nous avons fait avec enthousiasme. Moi, je demande la permission d'y ajouter le toast de la reconnaissance envers les habitants, pour leur empressement, la bonne grâce et le bon goût de leur coopération personnelle dans les apprêts et l'exécution des fêtes qui viennent de nous charmer. Nous avons tous, à notre entrée dans la ville, été vivement impressionnés en voyant avec quel zèle chacun des habitants s'était empressé de parer la façade de sa maison, insigne de bienvenue et de bon accueil. Pour moi, qui suis entré par le plus humble quartier de la ville, celui des vignerons de Saint-André, j'ai été émerveillé des guirlandes de mousse ou de feuillage, des gracieux bouquets de fleurs dont étaient décorés les plus modestes maisons, et puis des arcs de triomphe, des lustres et autres ornements des rues destinés à donner à l'étranger une haute opinion de la cordialité, de l'accueil hospitalier et du bon goût de tous les habitants. Ils ont voulu ensuite nous offrir une fête dont le goût artistique enlevait tous les suffrages, et, à l'exemple de leurs voisins d'Auxerre, entreprendre cette difficile et brillante

création de ce que ceux-ci appellent assez pauvrement une *partie illuminée*. Ils se sont dit qu'on pouvait se dispenser de faire crotter, dans les rues, les admirateurs des merveilles d'art que l'on aurait disposées en transparents, ce qui, à la vérité, eût été assez difficile dans une ville dont les rues ont en général si peu de largeur, de rectitude et d'horizontalité, mais qu'on pourrait, en les installant sur la rivière, en rendre l'aspect plus brillant par l'aspect des eaux, et dispenser de toute fatigue les milliers de spectateurs paisiblement appuyés sur les parapets du pont et des quais. Je dois avouer que, grâce à cette heureuse idée, nous avons été battus, et que votre exhibition d'illuminations flottantes a eu plus de succès et d'effet que nos fantassins, cavaliers, chars ou édifices roulant sur le pavé.

En effet, cette flottille de pirogues, de gondoles, de kiosques orientaux, et autres merveilles fantastiques tout habillées de feu, glissant en silence sur l'eau du bassin, évoluait, se croisait, allait et venait, sans cesser un seul instant de montrer à l'immense multitude de spectateurs ses formes gracieuses et ses splendides lumières. L'annonce s'y était un peu mêlée; mais où ne la trouve-t-on pas aujourd'hui? L'industrie y avait sa part, dans un merveilleux moulin à vent, et l'agriculture aussi, dans l'ingénieuse machine à battre des petits cultivateurs. La critique y prenait sa part. Cette figure avinée, nourrisson de la mère Jacques, dont, comme l'a dit le poète, le menton fleurit et le nez trognonne, à cheval sur son tonneau, c'était sans doute la critique du vice de l'ivrognerie? Et c'était probablement une critique aussi, la critique de tous les genres d'exagération, que cette lourde et grosse figure de mère Gigogne, dont les jupes, dans leur ampleur, couvraient tout un bateau, et dont l'étrange coiffure, sem-

blable à un casque, étonnait beaucoup de personnes?

Tout cela c'était de l'art, et en général un art élégant et exquis. C'est que, comme pour le pavage des rues et des maisons, les nombreux artisans de cette œuvre splendide étaient animés du noble orgueil de faire aux étrangers les honneurs de leur ville. C'était l'amour de leur pays qui éclatait dans leurs créations. Messieurs, cet amour du pays natal, qu'en vain on a voulu ridiculiser sous le nom d'esprit de clocher, et qui rayonne à Joigny plus que dans aucune autre ville du département. Votre histoire présente, à toutes les époques, des exemples admirables du dévouement à la ville natale, et des grands sacrifices nés de ce noble amour du pays. Il y a cinq cents ans, un de vos compatriotes, qui était à la fois un homme de guerre et un riche négociant, après avoir servi de son bras la cause de la France contre l'invasion anglaise, et de son crédit et de ses larges subsides les efforts du roi Charles V pour relever le pays de ses malheurs, mourait à Paris, en laissant un testament d'après lequel il voulait être inhumé à Joigny, dans l'église Saint-Thibault, et il laissait une grande part de sa fortune pour construire dans cette église, pour les membres de sa famille, une chapelle que, de son nom, l'on appela la chapelle des Porcher, et pour construire et fonder un grand hôpital pour les pauvres malades. J'ai vu, dans ma jeunesse, la chapelle, qui depuis est tombée de vétusté. Le donateur y était représenté à genoux sur son tombeau. On a pu heureusement conserver la statue de ce grand citoyen, de ce grand bienfaiteur des pauvres, et je l'ai ce matin saluée avec une profonde vénération dans l'église de Saint-Thibault.

Ses exemples n'ont pas été perdus, et l'on a vu depuis,

à plusieurs reprises, vos compatriotes s'inspirer, dans leurs sacrifices pour leur pays natal, de ses généreuses traditions.

C'est ainsi qu'au siècle dernier, Davier, qui a laissé une savante et précieuse histoire de votre ville, a donné toute sa fortune pour l'entretien de votre collège et l'amélioration de votre cité.

Et, de nos jours, nous avons vu un homme d'un grand cœur, un de vos meilleurs concitoyens, M. Lesire, instituer sa ville natale pour légataire universel d'une fortune qui n'était pas moindre de 800,000 fr.

Vous conserverez précieusement, messieurs, le souvenir de ces nobles bienfaiteurs, et, dans les petites circonstances comme dans les grandes, il vous inspirera toujours des sentiments d'amour et de dévouement pour la terre natale. Ce sentiment, qui a aujourd'hui présidé à vos fêtes, à vos efforts et à vos travaux, pour rendre si splendide la réception que vous nous avez faite, a droit à notre admiration et à notre reconnaissance. Aussi, je porte un toast à la gratitude qui est bien due à vous tous pour la bonne grâce, la magnificence et le bon goût de votre accueil.

LISTE DES RÉCOMPENSES

PREMIÈRE PARTIE

Primes réservées aux concurrents de l'arrondissement.

AMÉLIORATIONS AGRICOLES DE TOUTE NATURE

Prime d'honneur accordée tant par M. le ministre de l'agriculture et du commerce que par le conseil général du département de l'Yonne, une somme de 1,500 fr. en argent et un objet d'art d'une valeur de 500 fr., M. Thierry Toussaint, à la ferme de Bouy-Vieux, commune de Briennon.

Mention très honorable à M. Normand, propriétaire de la ferme de Bouy-Vieux, pour l'ensemble des bâtiments qu'il a fait construire et notamment pour une bergerie de récente création.

2^e prix, une médaille d'argent offerte par la Société des agriculteurs de France, M. Henry Durand, propriétaire à Champcevrais.

3^e prix, une médaille d'argent, M. Blanchon, à Arblay, commune de Cudot.

Établissement de silos et conservation de fourrages verts par l'ensilage des maïs :

Prix spécial, médaille d'or donnée par M. Drouyn de Lhuys, président de la Société des agriculteurs de France, M. Houette, propriétaire à Bléneau.

Mention très honorable et rappel de médailles, M. Houette, pour ses améliorations agricoles.

Prix spéciaux pour les fermiers :

Au fermier qui, étant depuis longtemps dans la même ferme, aura entretenu les meilleurs rapports avec le propriétaire et aura réalisé le plus d'améliorations dans la propriété :

1^{er} prix, une médaille d'or et 100 fr., M. Guillet, fermier aux Calons, commune de Mézilles.

2^e prix, une médaille d'argent, M. Ambroise Trouvain, à Camerolles, commune de Saint-Privé.

BONNE TENUE DES FERMES

A l'exploitation de cinquante hectares au moins qui sera jugée la mieux tenue sous tous les rapports :

Prix unique, une médaille d'or offerte par M. le ministre de l'agriculture au nom de M. le maréchal de Mac-Mahon : M. Soyer, propriétaire de la ferme des Sèves, près Saint-Julien-du-Sault.

A la femme qui, par ses soins, son travail et ses économies, aura le plus contribué au succès d'une importante exploitation rurale et à la prospérité d'une famille agricole :

Prix unique, une médaille d'argent offerte par la Société des agriculteurs de France, madame Guillet, fermière aux Calons, commune de Mézilles.

TROUPEAU D'ENSEMBLE

Au meilleur troupeau d'ensemble trouvé sur le lieu d'exploitation, mais qui devra être amené sur le champ du concours :

Prix unique, une médaille d'or de 100 fr., M. Dominique Thierry, à Briennon.

PRAIRIES IRRIGUÉES

Aux propriétaires ou fermiers qui, avec le plus de soin et de succès, auront créé dans l'arrondissement des prairies permanentes et en auront le mieux dirigé les irrigations :

1^{er} prix, une médaille d'argent, M. Soyer, à la ferme des Sèves, déjà nommé.

2^e prix, une médaille d'argent, M. Guillet, fermier aux Calons commune de Mézilles.

Aux domestiques ou manœuvres qui auront dirigé avec le plus d'intelligence les irrigations confiées à leurs soins :

1^{er} prix, une médaille d'argent et 10 fr., M. Auguste Chevalier, à Senan.

2^e prix, une médaille d'argent, Louis Perrier, gendre Valtat, à Rousson.

3^e prix, une médaille de bronze et 10 fr., Lazare Rétif fils, gendre Tenoncin, au même lieu.

4^e prix, une médaille de bronze et 5 fr., Charles Labbe, au même lieu.

5^e prix, une médaille de bronze, Labbe, gendre Toupot, au même lieu.

COMPTABILITÉ AGRICOLE

Au propriétaire ou fermier qui aura la meilleure comptabilité, et dont les livres seront les mieux tenus :

Prix unique, une médaille d'argent, M. Houette, propriétaire à Bléneau.

CULTURE FOURRAGÈRE

Au petit propriétaire cultivant lui-même, ou au fermier qui, proportionnellement à son terrain, aura habituellement récolté le plus de fourrage, nourri le plus de bestiaux et dont la culture sera le mieux tenue :

Prix unique, un livret de caisse d'épargne de 50 fr. et une médaille d'argent d'une valeur de 20 fr. donnés par madame Leblanc, de Villeneuve-sur Yonne, en souvenir de son mari, décédé vice-président de la Société d'agriculture de Joigny, M. Nicolas Billault, fermier au Marché-Linois, commune de La Ferté-Loupière.

ENGRAIS CHIMIQUES ET COMMERCIAUX

Au propriétaire ou fermier qui aura employé pendant plusieurs années des engrains chimiques ou commerciaux seuls et en aura obtenu les meilleurs résultats :

Prix unique, une médaille d'argent, M. Blanchon, à Arblay, commune de Cudot.

DRAINAGE

Aux propriétaires ou fermiers qui auront drainé leurs terrains avec le plus d'intelligence et de succès :

1^{er} prix, une médaille d'argent, M. Houette, propriétaire à Bléneau.

2^e prix, une médaille d'argent, M. Guillet, fermier aux Calons, commune de Mézilles.

VITICULTURE

Aux propriétaires-vignerons, cultivant par leurs mains, dont les vignes seront les mieux tenues :

1^{er} prix, une médaille d'argent, Charles Vignot, gendre Maure, vigneron à Joigny.

Prix spécial, une médaille d'argent, M. Blaise-Vincent Guibert, à Champvallon, pour avoir, étant domestique, planté des vignes avec ses économies et les avoir conservées depuis en excellent état d'entretien.

Aux vignerons travaillant pour autrui, qui auront le mieux entretenu les vignes confiées à leurs soins :

1^{er} prix, une médaille d'argent et 50 fr., M. François Fouffé, vigneron à Joigny.

2^e prix, une médaille de bronze et 40 fr., M. Etienne Frémy, gendre Cibois, vigneron à Joigny.

3^e prix, une médaille de bronze et 30 fr., M. Edme Carré, gendre Fondard, vigneron à Joigny.

4^e prix, une médaille de bronze et 25 fr., M. Michel Paquerot, vigneron à Villeneuve-sur-Yonne.

5^e prix, une médaille de bronze et 20 fr., M. Etienne Poitrat, vigneron à Saint-Julien du-Sault.

6^e prix, une médaille de bronze et 10 fr., M. Xavier Valtat, gendre Dufut, vigneron à Rousson.

7^e prix, une médaille de bronze et 5 fr., M. Etienne Bouche-ron, à Villevallier.

8^e prix, une médaille de bronze et 5 fr., M. Antoine Pousset, vigneron à Champvallon.

EMPLOI DE LA CHARRUE A VIGNE

Aux vignerons de Joigny qui auront fait le meilleur usage de la charrue dans la culture de leurs vignes :

1^{er} prix, une médaille de vermeil, M. Lacoste-Frémy, vigneron à Joigny.

TONNELLERIE ET ENTRETIEN DES VINS

Aux tonneliers travaillant pour autrui, qui seront restés le plus longtemps au service de la même maison et qui produiront les meilleurs certificats :

1^{er} prix, une médaille de bronze et 30 fr., Burat, ouvrier tonnelier chez M. Bonneville-Duché, à Villeneuve-sur-Yonne.

MISE EN VALEUR DE TERRAINS INCULTES

1^{er} prix, une médaille d'argent, M. Picard, propriétaire à Villevallier.

2^e prix, une médaille d'argent, M. Célestin Auberger, propriétaire à Joigny.

SYLVICULTURE ET REBOISEMENT

1^{er} prix, une médaille de vermeil, M. Auguste Genty; propriétaire à Joigny.

2^e prix, une médaille d'argent, M. Massé, à la Tuilerie de Saint-Aubin-sur-Yonne.

CONSTRUCTION ET ENTRETIEN DE ROUTES

1^{er} prix, une médaille d'argent, MM. Benard et Couturier, de Joigny, propriétaires à La Ferté-Loupière.

2^e prix, une médaille d'argent, M. Alexandre Salmon, à la Brûlerie, commune de Rogny.

HORTICULTURE

1^o Jardins d'agrément.

Aux jardiniers travaillant pour autrui qui auront le mieux entretenu les jardins confiés à leurs soins et auront le mieux dirigé la taille des arbres fruitiers :

Hors concours, une médaille d'argent, M. Perruche, jardinier de M. Coste, à Saint Julien du-Sault.

1^{er} prix *ex æquo*, chacun une médaille d'argent, MM. Adam, jardinier de madame de Chateaubourg, à Château, commune de Villeneuve-sur-Yonne, et Pichery ainé, horticulteur à Villeneuve-sur-Yonne.

2^e prix *ex æquo*, chacun une médaille de bronze et 10 fr., MM. Louis Charron, Jardinier de M. Jubert, à Villevallier, et Théodore Doussot, jardinier de M. Bazot, à Saint-Julien-du-Sault.

2^o Jardins potagers.

Aux jardiniers et maraîchers qui auront le mieux entretenu leurs jardins et qui en auront retiré le meilleur produit (point de 1^{er} prix) :

2^e prix, une médaille de bronze et 10 fr., M. Aimé Pichery, jardinier à Cézy.

PLANTATIONS ET PÉPINIÈRES

1^o Pépiniéristes-Maîtres.

1^{er} prix *ex æquo*, chacun une médaille d'argent grand module, MM. Octave Delamour, pépiniériste à Bléneau, et Montarlot, pépiniériste à Joigny.

2^e prix, une médaille d'argent, M. Jules Pichery, pépiniériste à Villeneuve-sur-Yonne.

2^o Ouvriers pépiniéristes.

Prix unique, une médaille de bronze et 20 fr., M. Désiré Maréchal, chef de culture chez M. Delamour, à Bléneau.

ENSEIGNEMENT HORTICOLE ET JARDINS D'INSTITUTEURS

1^{er} prix, une médaille de vermeil, M. Carré, instituteur à Laroche.

2^e prix, une médaille d'argent, M. Jeubert, instituteur à Joigny.

Rappel de médaille d'argent, M. Boulmeau, instituteur à Champlay.

Mention très honorable, M. Cholat, instituteur à Villemer.

DEUXIÈME PARTIE

Prix offerts aux concurrents de tout le département.

FAMILLES AGRICOLES.

Aux pères ou mères de famille qui ont élevé de la manière la plus convenable le plus grand nombre d'enfants restés attachés à la culture :

Prix unique offert par M. le comte de Rochechouart, président de la Société centrale, une médaille d'or ou 200 fr., au choix du lauréat, Pierre Frémyn, gendre Pavillon, vigneron à Joigny.

MORALITÉ ET BONS SERVICES

§ 1^{er}. — Hommes.

Aux plus méritants parmi les hommes de service à gages ou parmi les domestiques et manœuvres attachés à la culture et qui auront les plus longs services dans la même famille :

Domestiques, laboureurs et charretiers.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 60 fr., Louis Frappin, domestique agricole chez Etienne Branger, à la ferme du château de Chevillon.

2^e prix, une médaille d'argent et 50 fr., Etienne Tourlier, domestique agricole chez madame la marquise de La Rochejacquelain, au château de Vallery.

3^e prix, une médaille de bronze et 40 fr., Théodore Lurol, domestique agricole chez M. Montmarin, à Charmoy.

4^e prix, une médaille de bronze et 30 fr., François Bierne, laboureur chez M. Forgeot, à M. Forgeot, à Joigny.

5^e prix, une médaille de bronze et 20 fr., Lazare Champenois, domestique agricole chez M. Martin, à Venizy.

6^e prix, une médaille de bronze et 20 fr., M. Galichet, domestique à Senan.

Bergers.

1^{er} prix, une médaille de bronze et 40 fr., Ambroise Trottin, berger chez M. Piat, à Villemer.

2^e prix, une médaille de bronze et 30 fr., François Desseaux, berger chez M. Gatellier, à Charmoy.

3^e prix, une médaille de bronze et 20 fr., Jean-Louis Lardon, berger chez M. Jossier, à Vigny, commune de Venisy.

§ 2. — Femmes.

Aux plus méritantes parmi les femmes de service à gages, attachées à la culture et qui auront les plus longs services dans la même famille :

1^{er} prix, une médaille d'argent et 60 fr., Cécile Roy, chez M. Martin, à Venisy.

2^e prix, une médaille d'argent et 50 fr., Adèle Longin, domestique à Saint-Martin-d'Ordon.

Gardes champêtres.

Aux gardes champêtres qui auront le mieux rempli leurs devoirs sous tous les rapports :

1^{er} prix, une médaille de bronze et 30 fr., Edme-Jean-Baptiste Calmus, garde champêtre à Chassy.

2^e prix, une médaille de bronze et 20 fr., Charles Torchebœuf, garde champêtre à Saint-Julien du-Sault.

ENTRETIEN DES ENFANTS ASSISTÉS

Aux propriétaires, cultivateurs ou fermiers qui auront pris chez eux des enfants des hospices, et qui leur auront donné les meilleurs soins et la meilleure éducation.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 40 fr., Abdon Barrault, aux Barrats, commune de Dixmont.

2^e prix, une médaille de bronze et 30 fr., Charles Baudon, fermier au Casseau, commune de Grandchamps.

LABOURAGE DES TERRES A LA CHARRUE

1^{er} prix une médaille de bronze et 40 fr., Paul Gauthier, domestique chez M. Masson, à Migennes.

2^e prix, une médaille de bronze et 30 fr., Charles Forgeot, cultivateur à Joigny,

LABOURAGE DES VIGNES A LA CHARRUE

1^{er} prix, une médaille de bronze et 40 fr., Jules Charretier, domestique chez M. Joseph Créné (charrue Leroux).

2^e prix, une médaille de bronze et 30 fr., M. Jules Pavillon, vigneron à Joigny (charrue Leroux).

3^e prix, *ex æquo*, une médaille de bronze et 15 fr. chacun : MM. Célestin Renard, d'Héry, constructeur de sa charrue, et Victor Morin, vigneron à Paroy-sur-Tholon (ancienne charrue Messager).

Prix spécial, une médaille d'argent, M. Jean-Baptiste Delagneau, à Cheny, pour une binette pouvant rendre de grands services à la culture de la vigne.

MARÉCHALERIE

Aux maréchaux qui auront pratiqué le ferrage des chevaux avec le plus de succès.

1^{er} prix, une médaille de bronze et 20 fr., Salmon, maréchal à Bussy-en-Othe.

2^e prix, une médaille de bronze et 15 fr., Foudrier, maréchal à Neuilly.

3^e prix, une médaille de bronze et 10 fr., Breuillé, ouvrier maréchal à Joigny.

4^e prix, une méd. de bronze et 5 fr., Monas, maréchal à Cudot.

5^e prix, une méd. de br. et 5 fr., Toyer, maréchal à Joigny.

6^e prix, une méd. de br. et 5 fr., Lemur, maréchal à Senan.

EXPOSITION DE BESTIAUX

RACE CHEVALINE

Étalons.

1^{er} prix, une médaille d'argent offerte par M. le ministre de l'agriculture au nom de M. le maréchal de Mac-Mahon, et 50 fr., M. Breuillé, fermier à Toucy, pour son étalon noir.

2^e prix, une médaille de bronze et 100 fr., M. Léon Thillière, aux Souchons, commune de Tannerre (étalon demi-sang).

Juments poulinières suétées.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 60 fr., M. Ravier, fermier à Toucy.

2^e prix, une médaille d'argent et 50 fr., M. Chevalier, à la Brosse, commune de Toucy.

3^e prix, une médaille de bronze et 40 fr., M. Lange, à Milly, commune de Foissy.

Poulains et pouliches de 1 à 2 ans nés et élevés chez l'exposant.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 50 fr., M. Guillet, fermier aux Calons, commune de Mézilles.

Point de 2^e prix.

3^e prix, un médaille de bronze et 30 fr., M. Parfait Callet, cultivateur à Champlay.

Poulains et pouliches de 2 à 3 ans.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 50 fr., M. Trouvain, à Camerolle, sur Saint-Privé.

2^e prix, une médaille de bronze et 40 fr., M. Chevalier, à la Brossé, commune de Toucy.

RACE BOVINE

Taureaux âgés de plus de 30 mois.

Hors concours, rappel de médailles aux concours régionaux, M. Barillon, propriétaire, à Cheny.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 80 fr., M. Billault, fermier aux Marchais-Linois, sur la Ferté-Loupière.

2^e prix, une médaille de bronze et 50 fr., M. Alexandre Delapierre, marchand de chevaux, à Beon.

Taureaux âgés de moins de 30 mois.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 60 fr., M. Toussaint Thierry, lauréat de la prime d'honneur, à Bouy-Vieux (Brienon).

2^e prix, une médaille de bronze et 40 fr., M. Masson, propriétaire, à Migennes.

Vaches nées et élevées chez les exposants, et appartenant à des exploitations de 25 hectares au moins.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 80 fr., M. Barillon, propriétaire à Cheny.

2^e prix, une médaille de bronze et 50 fr., M. Billault, fermier au Marchais-Linois, commune de la Ferté-Loupière.

Vaches nées et élevées chez les exposants et appartenant à des exploitations de 5 hectares au moins,

Point de 1^{er} prix.

2^e prix, une méd., d'argent et 40 fr., M. E. Creveau, à Brienon.

3^e prix, une médaille de bronze et 30 fr., M. Eugène Masson, propriétaire, à Migennes.

Vaches nées et élevées chez les exposants et appartenant soit à de petits cultivateurs exploitant moins de 5 hectares, soit à des éleveurs ou à des manœuvres.

Point de 1^{er} ni de 2^e prix.

3^e prix, une méd. de br. et 30 fr., M. H. Bourdin, à Champlay.

4^e prix, une médaille de bronze et 20 fr., M. Rigollet, meunier à Saint-Julien-du-Sault.

Veaux et génisses nés et élevés chez les exposants et appartenant à des exploitations de 5 hectares au moins.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 40 fr., M. Blanchon, à la ferme d'Arblay, commune de Cudot.

2^e prix, une médaille de bronze et 20 fr., M. Emile Rollet, propriétaire, à Champlay.

Veaux et génisses nés et élevés chez les exposants et appartenant soit à de petits cultivateurs exploitant moins de 5 hectares, soit à des vignerons ou à des manœuvres.

Point de 1^{er} prix.

2^e prix, une méd. d'argent et 20 fr., M. E. Masson, à Migennes.

Prix d'ensemble. — Une belle médaille de bronze offerte par la Société des agriculteurs de France, décernée au plus bel ensemble d'animaux de la race bovine, lequel devra comprendre au moins quatre animaux pouvant servir à la reproduction, quels que soient leur âge et leur sexe, M. Barillon, à Cheny.

RACE OVINE

Béliers de 1 à 2 ans.

Hors concours, M. Pinard-Miraud, béliers exceptionnels; M. Médard.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 40 fr., M. Barillon, propriétaire, à Cheny.

2^e prix, une médaille de bronze et 30 fr., M. Masson, propriétaire, à Migennes.

Béliers de 2 à 3 ans.

Hors conceurs, M. Médard.

1^{er} prix, une médaille d'argent et 40 fr., M. Arrault, propriétaire, à Joigny.

Brebis et agneaux possédés par les exposants depuis 6 mois au moins.

§ 1^{er}.

Au plus beau troupeau de 20 têtes au moins appartenant à des propriétaires ou à des fermiers :

1^{er} prix, une médaille d'argent et 50 fr., M. Barillon, propriétaire, à Cheny.

2^e prix, *ex aequo*, une médaille de bronze et 30 fr., MM. Arraud, propriétaire, à Joigny, et Masson, propriétaire, à Migennes.

Prix spécial, hors concours, M. Pinard-Miraud (lot d'agnelles).

Brebis et agneaux possédés par les exposants depuis 6 mois au moins.

§ 2.

Au plus beau lot de deux têtes au moins appartenant soit à des petits cultivateurs, soit à des vignerons ou à des manœuvres :

1^{er} prix, une médaille d'argent et 40 fr., M. Lauré, à Béon.

2^e prix, une méd. de bronze et 20 fr., M. L. Poupard, à Senan.

Prix d'ensemble, une belle médaille de bronze offerte par la Société des agriculteurs de France, décernée au plus bel ensemble d'animaux de la race ovine, lequel devra se composer de trente têtes au moins, M. Barillon, propriétaire, à Cheny.

VOLAILLES ET PRODUITS DE BASSE-COUR

Prix unique, une médaille d'argent et 10 fr., M. Barillon, propriétaire, à Cheny.

INSTRUMENTS ET MACHINES AGRICOLES

Moissonneuses.

1^{er} prix, une médaille d'argent à la moissonneuse Samuelson et Pilter, de Paris, présentée par MM. Rativeau frères, de Briennon.

2^e prix, *ex aequo*, médailles d'argent : 1^o à la Française, de la

maison Peltier, de Paris, présentée par M. Perrin-Longbois, de Joigny ; 2^e à la Bundsch-Osborn, de Paris, présentée par M. Léon Pérille, de Joigny.

FAUCHEUSES

Prix *ex aequo*, médailles d'argent : 1^e à la Kirby, présentée par M. Léon Pérille, de Joigny ; 2^e à la Wood, présentée par MM. Rativeau frères, de Brienne ; 3^e à la Française, présentée par M. Perain-Longbois, de Joigny.

AUTRES INSTRUMENTS

Une médaille de vermeil à M. Bellot, mécanicien à Joigny, pour sa belle exposition d'instruments agricoles, la mise en mouvement de ces instruments et pour son hâche-paille.

Une médaille de vermeil à M. Lagoutte, fabricant d'instruments agricoles à Joigny, pour l'ensemble de son exposition.

Rappel de médailles à M. Pellet, de Gurgy, pour ses charrues à vigne perfectionnées.

Une médaille de vermeil à M. Léon Pérille, de Joigny, pour sa belle collection d'instruments agricoles, la mise en mouvement de ses instruments et notamment pour ses batteuses.

Une médaille d'argent et 30 fr. à M. Amyot, de Bonnard, pour ses pressoirs et ses appareils à faire le vin.

Une médaille d'argent et 30 fr. à M. Robert, fabricant à Auxerre, pour l'ensemble de ses instruments agricoles et pour ses moulins.

Une médaille d'argent et 20 fr. à M. Picard, mécanicien à Auxerre, pour ses pompes de divers systèmes.

Une médaille d'argent et 20 fr. à M. Renard, d'Héry, pour ses charrues à vigne.

Une médaille d'argent et 10 fr. à M. Arsène Rigollet, maréchal à Volgré, pour ses charrues à terre et ses charrues à vigne.

Rappel de médailles et 40 fr. à M. Mauny, de Sens, pour sa collection d'instruments aratoires.

Rappel de médailles et 50 fr. à M. Fortin, de Montereau, pour

ses machines à battre mues par la vapeur et pour ses puits tubulaires ou instantanés.

Une médaille d'argent à M. Grappin, constructeur-mécanicien à Voulaines (Côte-d'Or), pour son batteur articulé, battant, vannant et mu par un manège de deux ou trois chevaux.

Une médaille d'argent à la maison Pipet fils, d'Abilly (Indre-et-Loire), dirigée par M. Henry, successeur, pour son manège de machines à battre et pour sa moissonneuse.

Une médaille d'argent à M. Perrin-Longhois, de Joigny, déjà nommé, pour sa bonne collection d'instruments agricoles.

Une médaille de bronze et 25 fr. à M. Ciavelta, de Seignelay, pour ses machines à battre.

Une médaille de bronze et 20 fr. à M. Bounon, de Toucy, pour sa pompe à chaîne.

Une médaille de bronze et 20 fr., à M. Baillot, d'Égriselles, près d'Auxerre, pour ses charrues à vigne.

Une médaille d'argent et 20 fr. à M. Pernet, de Gurgy, pour même cause.

Une médaille de bronze et 20 fr. à M. Pujol, maréchal-ferrand à Villevalier, pour l'ensemble de son exposition.

Une médaille de bronze et 20 fr. à M. Leroux, de Chamvres, pour ses charrues à tranchant mobile.

Une médaille d'argent à M. Armand Fournier, d'Aillant-sur-Tholon, pour ses pompes à chaîne perfectionnées.

Une médaille de bronze à M. Bardeau, de Tonnerre, pour son coupe-racines, à l'usage de la petite culture.

Une médaille d'argent à M. Guilloton, de Saint-Sauveur, pour son merrain scié à la mécanique.

Une médaille de bronze à M. Colleson-Pinteau, de Joigny, pour son tonneau à vendange.

Une médaille de bronze à M. Raimbault, de Sens, pour ses ruches à compartiments.

Une médaille de bronze et 20 fr. à M. Baudot, charron à Senan, pour son pont volant.

Une méd. d'arg. à M. Rollet, de Bussy, pour ses barattes.

Une médaille de bronze et 10 fr. au sieur Alexandre Dumaine fils (16 ans), de Beauvoir, pour une baratte perfectionnée.

Une médaille de bronze et 10 fr. au sieur Narcisse Michot, charroux-forges à Chevannes, pour le même objet.

Une mention honorable et une médaille de bronze à M. Barbe, de Beauvoir, pour ses charrues à vigne.

Une mention honorable et une médaille de bronze à M. Lugues fils, bourrelier à Joigny, pour son collier à cheval.

Une médaille d'argent à M. Jean-Baptiste Delagneau, de Cheny, pour une binette pouvant rendre de grands services à la culture de la vigne. (Voir labourage des vignes à la charrue.)

EXPOSITION AGRICOLE ET HORTICOLE

1^{er} prix, une médaille de vermeil et 20 fr., M. Montarlot, horticulteur à Joigny.

2^e prix, une médaille d'argent et 15 fr.. M. Adam, jardinier chez M^{me} de Châteaubourg, à Villeneuve-sur-Yonne.

3^e prix, une médaille de bronze et 10 fr., M. Paul Riboulot, jardinier chez M. Bouron, à Joigny.

Une médaille de bronze et 5 fr., M. Michel Moreau, jardinier chez M. Baillot-Renon, maître d'hôtel à Joigny, pour une belle exposition de fraises.

Une médaille d'argent et un ouvrage de botanique, M. Conat, instituteur à Fleury, pour un herbier très bien conservé et classé (plantes recueillies à Fleury et dans les environs).

Une médaille d'argent, M. Bècle, marchand d'engrais à Auxerre, sous la surveillance de la Station agronomique.

TROISIÈME PARTIE

Enseignement agricole et concours entre toutes les écoles primaires de l'arrondissement.

INSTITUTEURS

1^{er} prix, une médaille de vermeil et un dictionnaire de Bouillé, M. Arbinet, instituteur à Venizy.

Rappel de médaille d'or, M. Gautrot, à Saint-Fargeau.

2^e prix, une médaille d'argent grand module, M. Gironde, instituteur à Saint-Martin-d'Ordon.

3^e prix *ex aequo*, chacun une médaille d'argent petit module, MM. Vallot, instituteur à Dixmont, et Corau, instituteur à Chailley.

4^e prix *ex aequo*, chacun une médaille de bronze, MM. Thorin, instituteur à Neuilly, et Javey, instituteur à Paroy-en-Othe.

INSTITUTRICES

1^{er} prix, une médaille de vermeil et un dictionnaire de Bouillé, M^{me} Gautrot, institutrice à Saint-Fargeau.

2^e prix, une médaille d'argent grand module, M^{me} sœur Julie, à Bassou.

3^e prix, une médaille d'argent petit module, M^{me} Poirson, à Branches.

4^e prix, une médaille de bronze, M^{le} Boyer, à Champlost.

Prix supplémentaires accordés à divers instituteurs de l'arrondissement et du département :

Une médaille d'argent offerte par M. le ministre de l'agriculture au nom du maréchal de Mac-Mahon, et un grand ouvrage donné par la Société centrale de l'Yonne, M. Soret, instituteur à Escamps, près d'Auxerre, pour l'heureuse innovation et la remarquable exécution de sa carte agronomique de la commune d'Escamps.

Une médaille d'argent, M. Chollat, instituteur à Villemér, pour la carte agronomique de sa commune.

Une médaille d'argent, M. Gourliau, instituteur à Saint-Maurice-Thizouailles, pour institution d'une société protectrice des oiseaux utiles à l'agriculture.

Une médaille de vermeil et un ouvrage d'agriculture offerts par le *Nord-Est*, journal de Troyes, M. Deligne, instituteur à Brienon, en récompense de son zèle à propager dans son école et dans sa commune les connaissances agricoles et horticoles.

ÉLÈVES DES DEUX SEXES

Prix consistant en ouvrages d'agriculture ou d'économie domestique et accessoires consistant en cartes ou mentions susceptibles d'en-cadrement.

1^o Garçons âgés de moins de 14 ans.

PREMIERS PRIX

Henri Rameau, Saint-Fargeau ; — Jules Néron, Venizy ; — Louis Fouchères, Villemer ; — Auguste Mortier, Arces ; — François Fouffé, Joigny (école de M. Jeubert) ; — Eugène Chambault, Saint-Fargeau ; — Henri Quentin, Champlost ; — Léopold Lorot, Venizy ; — Maximilien Berault, Mormont (Saint-Maurice-Thizouailles) ; — Victor Pézent, Saint-Fargeau ; — Auguste Martin, Saint-Fargeau ; — Clément Gallet, Saint-Maurice-Thizouailles ; — Charles Naudot, Cézy ; — Paul Dussault, Villiers-Saint-Benoit.

DEUXIÈMES PRIX

Paulin Dechambre, Dixmont ; — Gaëtan Commergnat, Saint-Fargeau ; — Albert Duveau, Dixmont ; — Emile Frontier, Bassou ; Armand Dumay, Aillant ; — Aristide Moutard, Branches ; — Prudent Madoire, Neuilly ; — Valentin Bourdin, Dicy ; — Léon Thibault, Paroy sur-Tholon ; — Benjamin Hattier, Joigny (école de M. Jeubert) ; — Louis Montassier, Saint-Fargeau ; — Martial Commergnat, Saint-Fargeau ; — Albert Ganneau, Saint-Fargeau ; — Jules Frou, Saint-Julien-du-Sault ; — Gustave Hodry, Vaudreurs ; — Louis Paré, Lavau ; — Jules Greslé, Joigny (école des frères) ; — Simon Sallot, Venizy ; — Jules Arcade, Briennon ; — Henri Géboin, Joigny (école de M. Jeubert) ; — Clotaire Adam, Paroy-en Othe ; — Damas Robert, Fleury ; — Charles Roy, Cézy ; — Alphonse Guinebault, Villefranche ; — Ernest Rameau, Saint-Fargeau ; — Marcel Pillard, Saint-Martin-des-Champs ; — Camile Félix, Joigny (écoles des frères) ; — Lucien Gey, Joigny (école des frères) ; — Emile Clouzy, Villefranche ; — Louis Durand, Saint-Martin-des-Champs ; — Maxime Ficatier, Bassou ; — Léon Lenoble, Villiers-sur-Tholon ; — Jules Farcy, Guerchy ; — Jules

Cumont, Neuilly ; — Charles Mercier, né à Turny (école de Briennon) ; — Henri Robin, Bléneau ; — Georges Auberger, Bassou.

ACCESSITS

Bruno Jalouzot, Saint-Fargeau ; — Amable Garard, Saint-Fargeau ; — Emile Rossignol, Saint-Fargeau ; — Emile Delafin, Prunoy ; — Joseph Pissier, Dixmont ; — Armand Foutrier, Bléneau ; — Clément Mizier, Guerchy ; — Auguste Bourlet, Césy ; — Alcide Moutard, Guerchy ; — Paul Galley, Dixmont ; — Léon Montagne, Villiers-sur-Tholon ; — Paul Pouillet, Chailley ; — Louis Viltard, Briennon ; — Joseph Morel, Fournaudin ; — Paul Chappelière, Vaudevanne ; — Arthur Deligne, Fournaux ; — Ernest Lenoble, Aillant ; — Lucien Ablon, Joigny (école de M. Jeubert) ; — Henri Cadet, Chailley ; — Léon Bertrand, Talouan (Villeneuve-sur-Yonne) ; — Paulin Mérot, Talouan (Villeneuve-sur-Yonne) ; — Moïse Guidon, Bléneau ; — Alphonse Gibert, Saint-Aubin-Château-Neuf ; — Narcisse Limousin, Briennon ; — Henri Nébout, Chailley ; — Eugène Gay, Bussy-en-Othe ; — Anatole Girard, Saint-Martin d'Ordon ; — Edouard Joly, Lavau ; — Georges Noël, Lavau ; — Octave Cornisset, Saint-Denis-sur-Ouanne ; — Louis Fouché, Joigny (école des Frères) ; — Ernest Mossot, Cerisiers ; — Ernest Delagneau, Briennon ; — Albert Guyot, Saint-Martin-d'Ordon ; — Vincent Romain, Grandchamp ; — Lucien Barat, Saint-Martin-des-Champs ; — Emile Vérien, Saint-Julien-du-Sault ; — Louis Berlot, Briennon ; — Ferdinand Charpentier, Bussy-en-Othe ; — Paul Javey, Paroy-en-Othe ; — Arthur Fouché, Joigny (école des Frères) ; — Emile Didout, La Celle-Saint-Cyr ; — Raoul Letherault, Bléneau ; — Arthur Dufus, Armeau ; — Octave Raquin, Cézy ; — Georges Leprêtre, Mercy ; — Emile Sené, Cézy ; — Louis Dubois, Joigny (école des Frères) ; — Georges Fromenteau, Cuamvres ; — Jules Vieillot, Villevieille ; — Armand Valodin, Bassou ; — Georges Baillet, Joigny.

2^e Jeunes filles âgées moins de 14 ans.

PREMIER PRIX

Léonie Cagnat, Saint-Fargeau (école laïque) ; — Louise David,

Epineau-les-Voves ; — Zoé Briot, Saint-Fargeau (école laïque) ; — Marie Pardet, Saint-Fargeau (école laïque) ; — Eugénie Cloche, Bassou ; — Angèle Boudon, Saint-Fargeau (école laïque) ; — Adèle Boutaud, Saint-Martin-des Champs ;

DEUXIÈME PRIX

Louise Guillaume, Villemer ; — Zélie Rétif, Rousson ; — Camille Quéron, Arces ; — Alexia Fourtier, La Grande-Jarrounée (Bœurs-en-Othe) ; — Eugénie Deveau, Saint-Fargeau (école laïque) ; Jeanne Cagnat, Saint-Fargeau (école laïque) ; — Noémie Privé, Fournaudin ; — Aurèle Ravisé, Saint-Fargeau (école laïque) ; — Marcelline Guerbois, Branches ; — Judith Durand, Charmoy ; — Blanche Chanvin, Branches ; — Henriette Bertrand, Saint-Martin-d'Ordon.

ACCESSITS

Andrée Demets, Aillant ; — Marie Bressol, Bléneau (sœur Chantal) ; — Mélina Thomas, Saint-Romain-le Preux ; — Marie Lœuillot, Champvallon ; — Louise Martin, Aillant ; — Rosa Travelly, Fleury ; — Eugénie Raclot, Joigny ; — Louise Ficatier, Bassou ; — Maria Lefrançois, Aillant ; — Angèle Labbé, Rousson ; — Marie Plaisir, Charny ; — Nelcy Martyré, Saint-Denis-sur-Ouanne ; — Claire-Gravereau, Aillant ; — Meline Maury, Neuilly ; — Marie Félix, Venisy ; — Isabelle Dufour, Brienon ; — Denise Fourrey, Bléneau (sœur Chantal) ; — Aurèle Machavoine, Villefranche ; — Charlotte Ladoué, Bassou ; — Louise Durand Joigny ; — Marie Grenet, Villeneuve-sur-Yonne ; — Florine Perrignon, Bussy-en-Othe ; — Marie Fournier, Bléneau (sœur Chantal) ; — Elise Ladoué, Bassou ; — Angèle Bertrand, St-Martin-d'Ordon ; — Marie Lesire, Bléneau (sœur Chantal).

3^e Garçons âgés de plus de 14 ans.

PREMIER PRIX

Henri Robin, Saint-Fargeau ; — Ernest Miné, Saint-Fargeau ; — Henri Fourrey, Bléneau ; — Alexandre Roy, Villeneuve-sur-

Yonne ; — Célestin Dalouzeau, Saint-Julien-du-Sault ; — Paul Raveau, Saint-Privé ; — Camille Guinant, Aillant.

DEUXIÈME PRIX

Georges Deschamps, Villiers-sur-Tholon ; — Charles Henry, Brieton ; — Eugène Dubois, Neuilly ; — Alfred Bourreau, Prunoy ; — Alphonse Villetard, Brieton ; — Emile Méreau, Dixmont ; — Armand Amiot, Villemér ; — Victor Moreau, Bligny-en-Othe ; — Alphonse Rebourg, Brieton ; — J. Chapelle, Arces ; — Léon Breton, Saint-Fargeau ; — Henry Barbier, Paroy-en Othe ; — Paul Paupert, Venizy ; — Marcel Philippon, Villeneuve-sur-Yonne ; — Théophile Trout, Laveau ; — Edouard Grimard, Saint-Maurice-le-Vieil ; Antonin Moreau, Chêne-Arnoult ; — Julien Desleau, Saint-Fargeau ; Constantin Châlons, Aillant ; — Eudoxe Moreau, Fleury ; — Gustave Chatelain, Venizy ; — Anatole Gillier, Brieton ; — Alexandre Richard, Champignelles ; — Octave Gobert, Sommeçaise ; — Ferdinand Messager, Chamvres ; — Emile Charpentier, Cézy ; — Alphonse Cornebise, Villeneuve-sur Yonne ; — Arthur Mocquot, Chailley ; — Alexandre Millon, Prunoy ; — Alexandre Millon, Prunoy ; — Alexandre Lenain, Saint Martin-d'Ordon ; — Arthur Renon, Aillant ; — Paul Barbier, Joigny (M. Jeubert) ; — Désiré Verdot, Chassy ; — A. Veau, Migennes ; O. Courtois Chassy.

ACCESSITS

Albert Besse, Lavau ; — Henri Viltard, Brieton ; — Aristide Gobry, Aillant ; Zéphire Barthélémy, Brieton ; — Amédée Mérat, Venizy ; — Charles Peyronon, Venizy ; — Louis Pautré, Joigny (Frères) ; — P. Brunet, Bléneau ; — Emilien Bourgoin, Bléneau ; — Ernest Gourliau, Saint-Maurice-Thizouailles ; — Daniel Guieu, Joigny (Frères) ; — Léon Palémon, Joigny (Frères) ; — Jules Gagnières, Epineau-les-Voves ; — Gustave Ragon, Charmoy ; — Alcide Girard, Grande-Jarrounée (Bœurs-en-Othe) ; — Ernest Vignal, Paroy-sur-Tholon ; — Henri Pique, Brieton ; — Charles Tissier, Joigny (M. Jeubert) ; — E. Basset, Bassou ; — Charles

L'Excellent, Saint-Julien-du-Sault ; — Armand Renaud, La-Celle-Saint-Cyr ; — Henri Fraudin, Cérisiers ; — Maximilien Sauvanet, Venizy ; — Albert Gauge, Chailley ; — Alphonse Léclan, Saint-Martin-d'Ordon ; — Jules Radeck, Mézilles.

1^o Jeunes filles âgées de plus de 14 ans.

PREMIER PRIX

Victorine Briot, Saint-Fargeau (école laïque).

DEUXIÈME PRIX

Amélie Largeau, Saint-Aubin-sur-Yonne ; — Adeline David, Branches.

ACCESSITS

Maria Michaux, Champlost (Vachy) ; — Flore Rougemont, Villegien ; — Fernande Langin, Joigny ; — Amanda Chicanne, Talouan (Villeneuve-sur-Yonne) ; — Anna Demetz, Aillant ; — Léonie Montassier, Villemer ; — Marie Boursin, Champlost ; — Octavie Señange, Dixmont ; — Maria Senange, Saint-Cydroine ; — Eugénie Huguenin, Joigny ; — Arthémise Rhodez, Aillant ; — Anaïs Denis, Champvallon ; — Ernestine Bézine, Champlost ; — Virginie Coladon, Villeneuve-sur-Yonne ; — Denise Bouard, Looze ; — Camille Lalande, Saint-Aubin-Château Neuf (mado-moiselle Poulet) ; — Berthe Charrier, Joigny ; — Clara Dubois, Vaudeurs.

PRIX SUPPLÉMENTAIRES

1^o Une médaille de bronze à Auguste Martin, élève de l'école publique de Saint Fargeau, dirigée par M. Gautherot, pour dessins d'animaux domestiques.

2^o Médaille de bronze à Ernest Miné, de la même école, pour dessins d'animaux et d'oiseaux utiles à l'agriculture.

RAPPORT DE LA COMMISSION CHARGÉE DE VISITER LES EXPLOITATIONS CONCOURANT A LA PRIME D'HONNEUR ET AUX PRIX OFFERTS POUR LES AMÉLIORATIONS AGRICOLES, LA BONNE TENUE DES FERMES, LE MEILLEUR TROUPEAU D'ENSEMBLE, ETC.

(*M. de Bogard, membre de la Société d'agriculture de l'Yonne, Rapporteur*).

Messieurs,

Plus on parcourt le département de l'Yonne, plus on pénètre avant dans les différentes contrées qui le composent, plus on demeure persuadé qu'il est au nombre des départements privilégiés.

Son climat, malgré quelques nuances, est, on peut bien le dire, tempéré à toutes les altitudes.

Son sol accidenté, à constitution variée, est favorable à la végétation d'un grand nombre de plantes croissant spontanément ou cultivées.

Sa flore est d'une grande richesse.

Notre département offre donc à l'agronome, à l'agriculteur, un vaste champ d'études intéressantes, et au voyageur, à l'artiste, des sites à l'aspect riant ou sévère, mais toujours gracieux.

L'arrondissement de Joigny n'est pas un des moins bien partagés, l'agriculture y est en honneur, aussi la terre procure-t-elle au travailleur intelligent et assidu une double rémunération : la satisfaction et l'aisance.

La commission — composée de membres des deux sociétés, — chargée de visiter les exploitations des con-

currents à la prime d'honneur et aux divers autres prix offerts par la Société centrale, s'est rendue partout où sa présence avait été réclamée.

Guidée, encouragée par un homme aussi modeste que distingué, à l'esprit fin et bienveillant, inspirant le respect et la sympathie, elle s'est transportée d'une extrémité à l'autre de l'arrondissement en le sillonnant en tous sens.

Le trajet était souvent bien long, mais personne ne songeait à s'en plaindre, tant il était abrégé par l'affabilité des relations existant entre tous, par la vue de charmants paysages, notamment en Puisaye, pays mammonné, ombragé, fertile — méconnu il y a peu d'années encore, — dont les vallons et les collines sont disposés de telle sorte, que la Providence paraît s'être complue à en déterminer les contours.

C'est par le riche pays de Puisaye que nous avons commencé.

Faisant un circuit, afin de se réunir, dès le matin du premier jour, à leurs collègues de la Société d'arrondissement, les commissaires désignés par la Société centrale se rendirent à la gare de Joigny. lieu du rendez-vous.

Partant de cet endroit, la commission se mit en marche en suivant la vallée du Tholon, prit, en passant à Senan, M. Tartois, président de la commission de Joigny, traversa Aillant et se rendit à Grandchamp, où le propriétaire du château, M. Defrance, lui fit le plus aimable accueil et lui adressa une invitation qu'elle eut le regret de ne pouvoir accepter.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les étables bien tenues, garnies de bêtes croisées de différents âges, en

bon état, et admiré dans le château le groupe qui décore le dessus du poêle de la salle à manger, elle se dirigea sur Champignelles ; et de là, — après avoir pris à la hâte un déjeuner promptement préparé et rapidement servi, — sur Champcevrais, sa première étape.

La propriété de Champcevrais, que nous allions visiter, appartient à M. Henri Durand, maire de cette commune ; elle est dirigée par le propriétaire, qui fait, en outre, valoir une tuilerie, exploite des bois et surveille la direction de deux autres fermes, louées à moitié fruits.

M. Durand a, pour le seconder, un chef de culture ; il utilise pour les charrois nécessités par ses diverses exploitations, les chevaux entretenus dans la propriété qu'il habite.

Son exploitation agricole a une contenance totale de 164 hectares, dont 150 hectares environ en terre, et 14 hectares en pré.

Le tiers des terres est ensemencé en céréales divers, le surplus est : en prairies artificielles, 43 hectares ; en légumes et maïs, 10 hectares ; en herbes, pour pâturage, destinées à être en partie renversées, pour faire place au blé, 28 hectares ; et enfin, 5 hectares sont en soinbre.

La principale industrie de M. Durand consiste à élever des chevaux, à dresser et à engraisser des bœufs ; quant à l'espèce ovine, M. Durand, en raison du sol argileux, humide, tenant aux pieds du mouton, préfère engraisser qu'élever, aussi son troupeau, composé de 134 têtes, a-t-il été déjà deux fois renouvelé, depuis le commencement de l'année.

Les bâtiments d'exploitation sont vastes, de construc-

tion récente, composés de deux bâtiments parallèles et d'annexes.

Dans celles-ci ont été établis un moulin, une huilerie et divers instruments qu'une locomobile met-en œuvre ; tout auprès est un fournil, dans lequel est réuni ce qui est nécessaire pour écraser les tourteaux et faire cuire la nourriture destinée aux animaux.

On ne nous attendait pas, à Champcevrais ; les écuries et les étables n'avaient donc pas été parées avec le même soin que là où nous étions annoncés ; elles renferment 20 bêtes espèce chevaline, parmi lesquelles nous avons compté 1 étalon, 1 poulain et 2 élèves, et 90 bêtes espèce bovine, de races diverses, dont 4 taureaux, 8 bœufs de travail et 34 bêtes d'engrais.

En attendant le retour de M. Durand, absent au moment de notre arrivée, nous avons visité l'intérieur des bâtiments, guidés par le chef de culture, et nous avons remarqué qu'on avait eu soin de pratiquer dans les étables des puisards, dans lesquels on recueille le purin.

Ce purin est employé à l'arrosement du fumier, le surplus est répandu sur une prairie qu'il fertilise et que l'on fauche deux fois, ou est conduit comme engrais dans les terres.

En revenant de parcourir les prairies artificielles de différents âges, les champs de céréales diverses, ou en culture, M. Durand nous montra son jardin potager, situé derrière son habitation. Le terrain en est bien utilisé ; nous y vîmes de belles planches de plants de choux bran- chus bien soignés, bien venants, destinés à être repiqués dans un champ spécialement préparé.

Le personnel est suffisant pour exécuter les travaux ordinaires, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. M. Durand

lui adjoint, lorsque cela devient nécessaire, des journaliers, qu'il se procure d'autant plus facilement, que sa maison a la réputation bien méritée d'être toujours hospitalière.

Malgré les soins qu'il donne à sa culture, notamment à la production des fourrages, M. Durand est quelquefois obligé d'avoir recours au marché pour parfaire la quantité de paille et de fourrage qui lui est nécessaire.

En outre des fumiers de ferme, M. Durand emploie des engrais de commerce, spécialement pour les betteraves.

Il répandit, en supplément, sur 6 hectares ainsi cultivés, 1,500 kilogr. de Guano légèrement enterré; le résultat a répondu à son attente.

M. Durand habite une contrée qui jadis, nous a-t-on dit, était couverte de genêts, de ronces; dans laquelle le nombre de terres en culture était restreint.

Il a depuis longtemps entrepris de modifier cet état: son exemple a donné l'élan et entraîné les populations qui l'entourent.

M. Durand n'a pas voulu que des terres qu'il croyait fertiles restassent incultes; à force de travail, il les a débarrassées des plants et des plantes parasites; il les a cultivées avec intelligence et persévérance et aujourd'hui on voit, partout où des semences ont été confiées au sol, chez les voisins de M. Durand, comme chez lui, une végétation puissante promettre d'abondantes récoltes.

Les bâtiments de la ferme, ainsi que je l'ai déjà dit, sont de création nouvelle et complets; M. Durand n'a rien édifié pour lui, mais n'a rien négligé de ce qui pouvait être utile à son exploitation agricole. La commission vous propose, messieurs, de décerner à M. Henri Durand,

pour ses améliorations agricoles, la médaille d'argent offerte par la Société des agriculteurs de France.

Après nous être éloignés de Champcevrais, nous avons touché aux confins du département en nous transportant au-delà de Rogny, pour répondre à l'appel de M. Salmon, propriétaire à la Brûlerie.

M. Salmon surveille sa ferme, exploitée par un métayer et favorise l'amélioration des chemins qui l'avoisinent ; il a fourni, depuis vingt-huit ans, 1500 mètres de cailloux en sus de ses prestations.

Il a aussi opéré dans sa propriété le redressement d'un chemin dont il a rendu la viabilité moins difficile. Ce chemin longe les terres au lieu de les traverser, suit une ligne droite et a une largeur d'environ 6 mètres.

Les chemins vicinaux à la construction desquels M. Salmon a concouru, pour sa part, sont en très bon état et contribuent au développement de la richesse du Gâtinais, jadis si mal percé, maintenant accessible et en voie de progrès. L'élan est donné, M. Salmon n'a pas été des derniers à s'associer au mouvement que nous avons constaté dans le cours de notre tournée, nous l'en félicitons, nous l'encourageons à continuer, à parfaire ce qu'il a bien commencé et nous vous proposons de lui accorder une mention honorable et une médaille de bronze.

Avant d'arriver chez M. Salmon, nous avions aperçu, à faible distance de sa propriété, les sept écluses étagées à l'aide desquelles les bateaux descendent de la partie supérieure du canal de Briare, reliant le bassin de la Loire au bassin de la Seine, dans celle qui occupe la vallée du Loing, en contre-bas de 20 mètres environ.

Nous nous sommes donc dirigés, avant de reprendre

la voiture qui nous attendait au bas de la côte, vers la partie supérieure du canal; entraînés par le désir de mieux examiner toutes les parties de ce magnifique travail commencé en 1603, par ordre de Henri IV et de Sully, terminé et livré au public en 1642, un an après la mort du grand ministre.

Après avoir de nouveau traversé Rogny, nous nous sommes engagés sur la route qui mène à Bléneau, où nous devions prendre gîte.

On est heureux de voir, alors que l'industrie se développe, les hommes qui ont su mener à bonne fin de grandes entreprises, augmenter leur avoir et se créer de grandes ressources, prendre part aux travaux agricoles.

Leur expérience des affaires entrant en lutte avec les difficultés que rencontre chaque jour le cultivateur, ne peut produire pour l'intérêt général que des effets salutaires.

Ayant en main un puissant levier, ils peuvent tenter des essais successifs, ne pas être découragés par une série d'échecs et violenter le succès.

Quel que soit le prix de revient du résultat, l'échec, la réussite, sont pour le public une leçon, un exemple, en somme, un enseignement qui ne lui coûte rien.

Il est donc à la fois juste et utile de faire ressortir les travaux des hommes d'initiative qui confient à la terre le capital dont ils disposent — ce capital fut-il du superflu — et d'honorer ceux qui les accomplissent.

Telles sont les pensées qui viennent à l'esprit en visitant la propriété de la Mothe, commune de Bléneau et celle des Sèvres, commune de Saint-Julien-Sault, transformées, créées à grands frais, l'une par M. Houette, l'autre par M. Soyer.

Le voyageur qui a visité le domaine de la Motte il y a vingt ans et qui y rentre aujourd'hui, ne le reconnaît plus. Tout y a changé d'aspect, le château, les bâtiments de ferme, les terres elles-mêmes.

Telle fut mon impression en revenant dans cette propriété, que je n'avais pas revue depuis 1856.

Les bâtiments de ferme voisins du château sont, comme celui-ci, construits sur une éminence, ils forment un vaste parallélogramme et paraissent suffisants pour le faire-valoir, dont la consistance est de 120 hectares, dont 406 hectares en terres, 10 hectares en prés vieux et 4 hectares en prés neufs.

Le régisseur, M. E. Gonde, venait de s'absenter lorsque nous sommes arrivés dès le matin, mais le chef de culture, M. Célestin Grossier, se mit à notre disposition, nous renseigna autant que cela lui fut possible et nous a fort intéressés.

M. Célestin Grossier, basse-courier et chef de culture, habite au centre de l'un des grands côtés du parallélogramme, il domine toute la cour : à gauche de son habitation, dans le même bâtiment, est l'écurie des chevaux et à droite, à la suite de la laiterie, l'écurie des bœufs : en face, se trouvent les bergeries, à l'angle desquelles est un bâtiment en forme de colombier carré, recouvrant un puits artésien et supportant un réservoir alimenté par l'eau que puise une pompe mue par une locomobile. A gauche est le bâtiment des granges, dans le sens de la largeur de la cour, auquel sont adossés des hangars renfermant l'un, la locomobile, l'autre un manège à chevaux et un troisième servant de remise ; enfin, à droite, deux étables, système de Vincennes, avec ces dispositions particulières :

1° Qu'il existe un **terre-plein** derrière les vaches, sur lequel on établit des boxes mobiles pour les veaux ;

2° Que les auges devant chaque animal sont divisées : en auges destinée à recevoir la nourriture et en auges à eau avec un robinet spécial pour la remplir.

La plate-forme pour le fumier occupe le milieu de la cour ; sur l'un des côtés existent des water-closets et aussi une fosse à purin, contenant 27 mètres cubes, à laquelle est adaptée une pompe Noël.

La porcherie, qui a son importance, dont les vingt cases renferment 50 bêtes, y compris les porcelets, a la forme d'un chalet en rotonde, ayant au centre une pièce d'eau et à l'extérieur devant chaque case, des promenoirs pour les porcs ; deux entrées placées en face l'une de l'autre, surmontées d'un pavillon, conduisent à la partie centrale. Au premier étage de l'un des pavillons, est une chambre pour le porcher ; au rez-de-chaussée de l'autre, existe un fournil où on prépare la nourriture des porcs. Ces dispositions, qui ont leur bon côté, nous ont paru moins heureusement comprises que celles adoptées pour les étables.

La culture est divisée en :

Céréales diverses.....	43	hectares.
Prairies artificielles, minettes pour pâture, vesces.....	44	—
Maïs.....	10	—
Betteraves.....	6	—
Terres labourées.....	4	—

La proportion des prairies artificielles et des plantes fourragères est assez élevée pour l'étendue de la ferme ; il en est de même de la proportion du bétail entretenu, se composant de :

Espèce chevaline.....	6
-----------------------	---

Espèce bovine, dont 8 bœufs (Charollaise avec croisement Durham et Normande)..... 34

Espèce ovine (dishley, berrichonne)..... 600

La quantité des engrais de ferme, bien que considérable, n'est pas encore suffisante, en raison de la quantité d'engrais enfouis dans chaque hectare mis en culture; ainsi, tous les ans on fume 20 hectares à environ 45,000 kilos de fumier à l'hectare.

M. Houette, achète moins d'engrais commerciaux qu'autrefois, il préfère le fumier de ferme.

Dans ses terres très argileuses, en général compactes et à sous-sol imperméable, le fumier de ferme augmentant la somme d'humus, a une action particulièrement favorable. Cette action est d'autant plus marquée, que les terres ont été drainées et qu'elles ont reçu 60 mètres cubes de marne à l'hectare.

M. Houette n'a pas seulement fait drainer 110 hectares de la ferme qu'il exploite, mais encore 12 hectares dans une autre ferme. Nous devons dire en passant que trois autres fermes, dépendant de la propriété, sont, l'une d'elles, conduite par un basse-courier et les deux autres louées à moitié fruits.

Quant aux prés, ils reçoivent comme amendement, des cendres de four à chaux.

Toutes les terres ont été drainées, toutes les terres ont été marnées, les prés reçoivent des amendements et sont autant que possible arrosées par le trop plein du réservoir qui dessert les bâtiments et que l'on a mis par un conduit souterrain, en communication avec le sommet d'un pré situé au-dessous de la ferme.

Restait à résoudre la question de viabilité, M. Houette s'en est préoccupé, il a créé et empierré des chemins

agricoles, 1,500 mètres environ, partout où étant sur son terrain, il lui était loisible de le faire.

L'exploitation est nantie d'un certain nombre d'instruments de culture remisés sous un hangar spécial, tels que charrue brabançonne double, extirpateur, scarificateur, herse articulée, distributeur d'engrais et seoir de Schmitz, rouleau Croskill et rouleau plombeur, etc. Enfin, des instruments servant à préparer la nourriture, plus ou moins souvent utilisés, tels que : concasseur Turner, casse-tourteaux Lecointe, hache-paille et coupe-racine Albaret, laveur Laurent fils aîné, etc., etc. Enfin, une machine à battre portative Albaret, et un hache-paille du même fabricant, à bouche mobile, pouvant aussi servir à hacher le maïs.

La maréchalerie est installée à quelques pas de la porcherie. Un peu plus loin est un espace occupé par des silos, avec des dispositions particulières, desquelles je vous entretiendrai tout à l'heure.

Je me souviens de deux faits qu'il est utile de signaler :

1° L'essai, qui n'a pas réussi, de nourrir les porcs avec des tourteaux ;

2° Le mode de cuisson des légumes destinés aux animaux, à l'aide d'un jet de vapeur emprunté à la locomobile qui met journallement en œuvre la pompe, au besoin la batteuse et quelques autres instruments.

L'apparence des récoltes, sauf pour les blés, est en général satisfaisante.

Le temps n'était pas favorable lors de notre visite, pour juger les semis de betteraves et de maïs, la sécheresse ayant rendu le labourage difficile et même en quelques endroits impossible. Les terres préparées pour être semées

en maïs, se ressentaient de cette difficulté de donner des façons.

Or, les betteraves et le maïs ont, à La Mothe, pour l'alimentation des animaux de ferme, une importance considérable : ainsi, pour ne parler que des étables, la consommation s'élève à 35 kilos par tête et par jour.

Il ne suffit pas de produire et de récolter des plantes fourragères en abondance, il faut encore savoir les conserver. M. Houette l'a compris et a recherché le mode de conservation le meilleur et le plus profitable.

Il paraît s'être bien trouvé jusqu'à ce jour de celui qu'il a adopté.

En effet, le rendement a été, l'an dernier, de 72,000 kilos de maïs à l'hectare, soit pour 10 hectares, 720,000 kilos, et M. E. Gonde, le régisseur, a pu, le 18 mai dernier, répondre à M. Tartois, notre président, qui lui avait demandé quelques renseignements : « Tout mon bétail, « les chevaux exceptés, a été nourri pendant l'hiver avec « du maïs et s'en trouve très bien ; il m'en reste encore « pour une partie du mois de juin. »

Le mois de juin est arrivé, les animaux mangent de l'herbe nouvelle, ils ne touchent plus que du bout des dents au maïs et aux betteraves conservés en silos, on le comprend, mais le fait est qu'ils ont vécu de cette nourriture depuis le commencement de l'hiver jusqu'à présent et qu'ils sont en bonne santé.

Voici comment M. Houette a procédé :

Il a choisi un terrain à proximité de la ferme, facilement abordable et disposé de telle façon que les silos pussent être adossés à un tertre accessible aux voitures.

Il a fait construire des silos en maçonnerie, à ciel

ouvert, au nombre de quatre ; trois de ces silos ont une largeur de 2 m. 50 c., la largeur du quatrième, destiné à recevoir le maïs, est de 5 mètres. Tous ont une longueur de 40 mètres et une hauteur de 2 m. 30 c. et sont pavés en brique, avec une rigole d'écoulement au milieu.

Chaque silos a, du côté de la façade, une porte clôturée au moment de la mise en silos, avec des planches à l'intérieur et des briques à l'extérieur, et qui n'est ouverte que lorsque la consommation des conserves va commencer.

À l'époque de la récolte des betteraves et du maïs, le coupe-racine et le hache-paille à bouche mobile, Albaret, sont installés sur le tertre, prêts à fonctionner.

Au fur et à mesure que les voitures amènent la récolte de betteraves, celles-ci sont coupées et mises en silos, mélangées avec des balles et de la paille hachée, ainsi qu'elles devront être servies aux animaux.

Des rails mobiles et des wagonnets facilitent la main-d'œuvre, soit au moment de l'ensilage, soit au moment de la consommation.

Quant au maïs, aussitôt que les voitures l'ont déposé sur le tertre, il est haché et mis en silos par couches d'environ 0 m. 30 c. ; chaque couche est saupoudrée de sel gris, de telle sorte que le maïs reçoit pour 10,000 kilos une addition de sel de 100 kilos.

Le tout est bien foulé et, lorsque les silos ont reçu ce qu'ils doivent renfermer, est recouvert :

- 1° Avec une couche de balles d'une épaisseur de 0 m. 10 c. ;
- 2° Avec une couche de paille de 0 m. 20 c. ;
- 3° Enfin, avec de la terre en quantité suffisante et disposée en ados.

L'étude du meilleur procédé de conservation des fourrages verts est une question qui préoccupe les agriculteurs de France. J'ai pensé qu'en entrant dans les détails de ce que nous avons vu, je vous intéresserais.

Je ne dois pas terminer le compte-rendu concernant l'exploitation de la Mothe, sans vous parler de la comptabilité.

M. Célestin Grossier, chef de culture, nous a montré :

Le livre-journal sur lequel il inscrit chaque jour le travail quotidien et ce qui est dépensé chaque jour en dehors des gages. Ce livre est émargé par le régisseur chaque fois qu'il est reporté au grand livre.

Le livre de la consommation journalière, paille, litière, vesces, fourrage vert, betteraves, etc., etc., est tenu par catégorie, soit :

Consommation par la vacherie ;

Id. par les bœufs ;

Id. par les chevaux, etc.

Sortie des fumiers, etc., etc.

Enfin, le livre de compte des journaliers.

Le régisseur résume les comptes et tient le livre sur lequel se trouve le résultat : Doit et Avoir.

Parmi les travaux exécutés à la Mothe, la création des silos, pour la conservation des betteraves et des maïs, est certainement un des plus saillants, des plus réussis ; il a captivé l'attention de la Commission et a obtenu tous les suffrages.

Vous penserez avec elle qu'il est juste de donner à M. Houette une mention très honorable, avec rappel des médailles déjà obtenues, pour l'ensemble de ses travaux ; de lui décerner pour l'établissement, pour la disposition de ses silos, pour la conservation satisfaisante des plantes

fourragères, notamment de 700,000 kilos environ de maïs, la médaille d'or offerte par la Société des agriculteurs de France, et aussi, pour sa comptabilité, pour son drainage, les premiers prix annoncés par le programme du concours.

Avant de quitter Bléneau, nous avons répondu à l'invitation qui nous fut adressée, de visiter la vaste pépinière de M. Delamour :

Je n'en dirai qu'un mot, une commission spéciale étant chargée de vous faire des propositions.

Cette pépinière a une étendue de 9 hectares, le sol en est compact, difficile à cultiver, mais fertile.

La végétation des nombreux jeunes sujets que nous avons vus, la bonne direction qui leur est donnée ; le terrain en bonne façon malgré la sécheresse, nous ont favorablement impressionnés.

On insère dans tous les baux la clause suivante : « le fermier jouira des biens affermés en bon père de famille. » Elle vient naturellement à la pensée du rédacteur le moins expérimenté et résume en quelques mots les devoirs du locataire.

Cette clause imposée par les notions les plus élémentaires de la morale, à toute personne qui détient le bien d'autrui, à quelque titre que ce soit, a une portée plus élevée encore lorsqu'il est question des biens ruraux ; en effet, le fermier n'est pas seulement comptable vis-à-vis du bailleur des biens dont il jouit, qu'il doit entretenir et laisser en bon état, il l'est aussi vis-à-vis du pays que la richesse ou l'appauvrissement du sol intéresser.

Les bons rapports entre le fermier et le propriétaire

touchent, par un côté essentiel, à l'intérêt public : ils ont pour effet de maintenir, d'accroître la prospérité de l'exploitation rurale et d'assurer, par l'abondance et la qualité des produits nécessaires à l'alimentation et au bien-être, la prospérité du pays.

L'étude à laquelle nous nous sommes livrés pour répondre à votre programme a confirmé la pensée qui vous a inspiré sa rédaction.

Les exploitations dirigées par MM. Guillé et Trouvain montrent les résultats heureux, pour tous, que le bon accord existant entre le fermier et le propriétaire peut produire.

La famille Guillé est depuis cinquante ans dans la ferme des Calons, commune de Mézilles.

Cette ferme a une contenance totale de 60 hectares, dont 52 hectares de terres et 8 hectares de prés.

La culture des terres est en ce moment ainsi divisée :

20 hectares sont en céréales diverses et 26 hectares sont en prairies artificielles de différents âges, fauchables ou servant de pâturage, ou en légumes ; 3 hect. 50 ares sont en sombre.

M. Guillé se prête volontiers à réaliser les améliorations désirées par son propriétaire qu'il encourage lui-même au prorata de ses forces.

Ainsi le propriétaire des Calons, M. Picart, ayant fait drainer 1 hectare 95 ares de terre, M. Guillé lui paie 4 0/0 de la dépense et lui sert également l'intérêt du prix de revient d'un nivellation de pré, alors que de son côté il a effectué avec les pierres enlevées de ses champs, disposées dans des fouilles et recouvertes de mousse, 7 à 800 mètres de drainage pour retirer l'humidité de trois pièces de terre.

M. Guillé, suivant les errements de son père, a créé quelques parcelles de prairies. Le total des terres converties en pré, tant par le père que par le fils, est de 1 hectare 65 ares environ.

Il a, de plus, fait des tentatives d'irrigation en recueillant, partout où cela lui était possible, les eaux s'écoulant des terres et des chemins. Dans ce but, il a établi de petits aqueducs sous les chemins passant au-dessus des prairies et a creusé des rigoles pour aménager et diriger les eaux.

M. Guillé élève et nourrit ses écuries, renfermant quatorze bêtes chevalines, dont sept de travail, d'un bon modèle, croisées races du pays avec percheronne et demi-sang ; il élève des veaux et des porcs et vend des bœufs, des vaches et des moutons gras.

D'après le chiffre qui nous a été donné, il entretiendrait $\frac{3}{4}$ de tête de gros bétail par hectare.

M^{me} Guillé seconde activement son mari ; ce qui est du ressort de la femme révèle ses habitudes d'ordre ; elle exerce autour d'elle une salutaire influence. ; l'union règne dans la famille à laquelle elle donne le bon exemple en prodiguant à la vieille mère de son mari des témoignages de respect et des soins vraiment filiaux.

M. Guillé et sa famille ne sont pas seuls à avoir des égards pour la vieille mère malade ; le hasard m'a fait surprendre, au moment du départ, alors que la commission s'était déjà éloignée, l'adieu affectueux que le propriétaire des Calons, resté tout exprès en arrière, lui adressait :

La famille Guillé est depuis un demi-siècle dans la ferme des Calons, les renseignements concordent pour certifier que les bons rapports ne cessent pas d'exister

entre le fermier et les propriétaires ; les terres sont bien cultivées, la propriété est améliorée, l'exemple de M^{me} Guillé contribue à donner à ses enfants des habitudes d'ordre et de travail et à resserrer les liens qui existent entre tous les membres de la famille. Vous partagerez, messieurs, l'opinion de la commission, en décernant à M. Guillé le prix spécial au fermier, consistant en une médaille d'or de 100 fr.; le second prix pour prairies créées et irriguées, pour le drainage ; et à M^{me} Guillé la médaille d'argent offerte à la bonne ménagère par la Société des agriculteurs de France.

M. Trouvain Ambroise, fermier de M. Léon de Chasseval à la ferme de Camerolles, commune de Saint-Privé, entretient, lui aussi, les meilleurs rapports avec son propriétaire.

Il est depuis douze ans à Camerolles, à prix d'argent, succédant à son père qui fut, pendant vingt-cinq ans fermier à moitié ; il a récemment renouvelé son bail pour une période de douze ans.

Son propriétaire, auquel j'ai demandé des renseignements, m'a adressé une lettre et un certificat concordant avec le langage que nous avions entendu. Cette lettre et ce certificat témoignent de la confiance que M. de Chasseval accorde à M. Trouvain et à sa famille qui s'en montrent dignes.

Il nous a été dit que la sœur de M. Trouvain était fermière d'un domaine appartenant à M. de Chasseval.

La ferme de Camerolles a une contenance de 89 hectares, dont 85 hectares de terre et 4 hectares de pré.

M. Trouvain, ancien élève de la ferme-école de l'Orme-du-Pont, tire un bon parti des terres argileuses à sous-sol

argileux d'une culture difficile, mais fertiles ; ainsi, d'après sa déclaration, il récolterait environ 30 à 35 hectolitres de blé à l'hectare, autant d'avoine, et environ 3,000 kilogrammes de luzerne en moyenne à la première coupe.

Il n'a pas encore entièrement supprimé la jachère, les terres qu'il laisse en cet état sont utilisées comme pâtures. Il a soin, toutefois, de créer des prairies artificielles et, son assolement comprend 40 hectares 80 ares produisant des fourrages et des légumes et 5 hectares de pâtures, plus de la moitié des terres.

Il sème assez volontiers, comme culture dérobée, de la minette associée avec du ray-grass.

M. Trouvain est activement secondé par sa femme ; sa jeune famille, assez nombreuse, ne peut encore lui venir en aide.

L'industrie du fermier de Camerolles est l'élevage des veaux et des poulains et l'engraissement des moutons.

Il possède un troupeau de 100 bêtes ovines, race de Sologne, avec quelques traces de croisement Southdown, acheté en renouvellement depuis peu de temps ; vingt-trois bêtes bovines de races diverses et huit de l'espèce chevaline dont six de travail ayant du sang percheron et du demi-sang.

Nous espérons, Messieurs, que vous voudrez bien encourager M. Trouvain et lui décerner, en raison des excellents rapports qu'il entretient avec son propriétaire et pour sa culture, une médaille d'argent.

Après avoir quitté Mézilles, notre dernière étape dans la Puisaye, nous nous sommes transportés dans le can-

tion de Briénon, pour, en partant de cette ville, parcourir la partie Nord de l'arrondissement de Joigny.

La première ferme que nous ayons visitée est à proximité de Briénon, au nord du canal de Bourgogne, celle de Bouy-Vieux, dont les bâtiments, de création récente, sont élevés à l'extrémité d'un triangle rentrant, formé par les terrains d'alluvion de la vallée de l'Armançon et arrosé par le ru de la fontaine du Boret.

La ferme de Bouy-Vieux, propriété de M. Normand, est louée par M. Toussaint Thierry, que vous connaissez.

Ses terres ne sont pas éloignées de l'habitation, mais sont enchevêtrées dans celles de la ferme de Bouy-Neuf, assise à quelques centaines de mètres au bas de la colline, à proximité de la vallée. Elles sont, en général, argilo-calcaires, et, en quelques endroits, la charrue atteint un sous-sol marneux-crayeux, se délitant facilement. Ces terrains, soumis à une bonne culture, à laquelle ils se prêtent, produisent par hectare cultivé en blé, en luzerne, trèfle, sainfoin ou en betterave, une moyenne de 20 hectolitres de blé, de 3,000 kilogrammes de fourrage artificiel première coupe, de 35,000 kilogrammes de betteraves.

M. Toussaint Thierry fait valoir 123 hectares 80 ares, dont : 97 hectares de terres à la ferme, 23 hectares de terre à lui appartenant, 3 hectares de prés à la ferme, et 80 ares de vigne à lui appartenant.

Les bâtiments d'habitation et d'exploitation appartiennent à M. Normand, par qui ils ont été entièrement édifiés ; le plan général, sauf quelques détails, est satisfaisant : l'habitation est à l'entrée, isolée, dans l'axe de la cour ; elle comprend les appartements du fermier, un pied-à-terre pour le propriétaire et fait face au passage qui conduit de cette première cour dans une seconde

destinée spécialement au service d'une vaste bergerie.

Des différentes pièces de l'habitation le chef de l'exploitation et la fermière peuvent surveiller le mouvement du service intérieur.

Le bâtiment en entrant, à droite, long d'environ 55 m., comprend une bergerie et une écurie occupant une longueur de 35 m. et une remise de 20 m. de long, ouverte en partie comme un hangar.

A la suite de la remise occupant l'angle disponible formé par ce bâtiment et celui en retour, un hangar, construit par le fermier, abrite le manège qui met en mouvement la machine à battre.

Les granges, détruites, il y a quelques années, par un incendie, ont été relevées ; elles forment deux bâtiments en retour, séparés l'un et l'autre par le passage, de sept mètres de largeur, qui conduit de la grande cour de la ferme dans celles des bergeries.

Ces granges sont construites en retrait, leur mur de façade seul est en alignement avec le mur extérieur de la remise ; on a utilisé l'espace resté vide à droite et à gauche du porche, de chacune des granges, formant un avant-corps de 3 m. 50 c., en y établissant des pôcheries, un poulailler, une chambre pour préparer les buvées.

Il serait facile d'isoler chaque bâtiment en cas de sinistre.

Le bâtiment de gauche renferme : une étable double avec mangeoires et rateliers, une écurie simple, dans lesquelles M. Thierry a fait creuser des puisards pour recueillir le purin ; une petite écurie et la remise du propriétaire ; l'escalier conduisant au grenier ; un fournil et la laiterie.

Dans toutes les fermes la maîtresse a sous sa direction les élèves, la laiterie et le poulailler ; selon qu'elle est plus ou moins active et entendue, elle tire parti de ce que, dans son ensemble, on appelle la basse-cour, et concourt ainsi, dans une large mesure, par les produits de toutes sortes qu'elle réalise ou qu'elle prépare, à assurer le bien-être autour d'elle et à accroître les profits.

L'ordre, Messieurs, règne à Bouy-Vieux ; M^{me} Thierry ne laisse rien perdre ; elle sait le prix de chaque chose, elle livre à la consommation, sous la forme la plus lucrative, le lait provenant de la belle vacherie normande qu'elle a créée avec ses élèves, et elle approvisionne le marché du produit de son poulailler qui, tous les ans, fournit environ 400 volailles bien nourries.

M^{me} Thierry a déjà, dans un précédent concours, reçu le prix offert aux bonnes fermières, alors que son mari, concourant pour la prime d'honneur, obtenait le deuxième prix.

Revenant à la disposition des bâtiments, j'ajouterai que la fosse à fumier occupe le milieu de la cour principale ; elle est à la portée de toutes les écuries.

Quant à la seconde cour, elle a la longueur du bâtiment de la bergerie, 42 m. ; sa largeur est de 24 m. ; une porte de sortie spéciale s'ouvre sur une avenue aboutissant au chemin de Brienon à Dixmont.

La bergerie a dix portes à coulisses desservant autant de compartiments séparés par des rateliers doubliers laissant, d'un même côté l'espace nécessaire pour établir au besoin une communication.

Enfin, en dehors de la ferme, du côté de l'entrée, également sous la vue de l'habitation, est un hangar sous lequel sont remisés divers instruments.

Je me suis étendu, Messieurs, sur la description des bâtiments parce qu'il m'a paru bon, en général, de signaler les modèles qu'il peut être utile de connaître, et de faire ressortir, ce qu'on reconnaît à Bouy-Vieux, les efforts du propriétaire et ceux du fermier :

L'un, consacrant un capital important ainsi placé, comme tout le monde le sait, en majeure partie à fonds perdus, à créer des bâtiments considérables dont l'entretien sera onéreux, devant servir à l'exploitation de ses cent hectares de propriété et des 28 hectares 80 centiares appartenant au locataire.

L'autre venant en aide, par un certain nombre de charrois, par le paiement d'un chiffre d'intérêt débattu avec le propriétaire, et en se livrant à une culture plus intense et plus productive. La possibilité d'entretenir un plus grand nombre d'animaux, et, partant, de donner aux terres plus d'engrais, est une cause certaine d'amélioration.

Il n'est pas besoin de vous dire que l'industrie agricole, dans le canton de Brienon, diffère, par suite de la nature du sol, de celle de la Puysaie : l'élevage de l'espèce ovine peut y être pratiqué en grand et les races choisies s'y comportent bien.

De plus, une sucrerie établie à Brienon favorise la culture de la betterave ; elle achète celle-ci et rend, à prix fait, les pulpes au cultivateur, qui tire ainsi un produit rémunérateur des racines par leur vente tout en assurant à ses animaux une nourriture suffisante, de bonne qualité, et qui lui revient à un prix modéré.

Un mot, en passant, touchant une réflexion qui nous a été exprimée et que les chiffres semblent corroborer :

Le canton de Brienon est un pays de production de blé, les terres des côtes, au nord du canal de Bourgogne, est-

il dit dans l'ouvrage de MM. Raulin et Leymerie, sont appelées « terres de Beauce ; » le rendement moyen des blés, semés après la récolte des betteraves, ne serait cependant, à Bouy-Vieux, que de 20 hectolitres à l'hectare, tandis qu'à Camerolles, aux Calons, où on nous a déclaré se bien garder de faire succéder le blé aux betteraves, le produit en moyenne est de beaucoup supérieur.

Ne serait-il pas exact de partager l'opinion des cultivateurs qui nous ont ainsi parlé et de croire avec eux que les blés semés après l'enlèvement des betteraves sont faits tardivement, qu'ils souffrent, à moins d'une saison très-favorable, des intempéries de l'hiver et ne peuvent se défendre d'un printemps, tel que celui de cette année, trop pluvieux d'abord et ensuite trop sec ?

La famille Thierry est depuis vingt-trois ans dans la ferme de Bouy-Vieux.

M. Toussaint Thierry a succédé à son père en 1863. La première période du bail a été de neuf années, moyennant un prix de 3,800 francs qui fut augmenté de 500 francs lors des premières constructions, puis porté, après de nouveaux travaux, à 5,000 fr. et enfin à 8,000 fr. il y a de cela trois ans.

Le père de M. Thierry possédait :

Espèce chevaline.....	5
Espèce bovine.....	16
Espèce ovine.....	240

Mais celui-ci a aujourd'hui :

12 bons chevaux de travail, percherons,
20 bêtes, espèce bovine, de race normande, élevées
chez lui et issues d'une souche bien choisie.

740 bêtes, espèce ovine, métis mérinos, également
élevées chez lui, dont 540 mères et 200 agneaux
de l'année.

Il nourrit chaque année, cinq porcs pour la consommation de sa maison.

Deux faits sont à relever :

1^o La différence qui existe entre ces chiffres en faveur de M. Toussaint Thierry.

2^o L'amélioration des deux troupeaux de l'étable et de la bergerie due à la direction intelligente de M. Toussaint Thierry.

Il y a là un bénéfice visible, incontestable et produisant lui-même des intérêts.

La culture pratiquée par M. Thierry, des 123 hectares, se décompose ainsi :

Blé.....	35	h.	a.
Seigle.....	3	»»	
Avoine.....	15	»»	
Orge.....	3	50	
Luzerne.....	19	»»	
Trèfle et sainfoin.....	16	»»	
Betteraves.....	20	»»	
Minette pour pâture.....	10	»»	
<hr/>			
	421	h. 50	a.

Toutes les terres sont donc utilisées : je vous ai déjà, il vous en souvient, donné leur rendement moyen en blé, en fourrage artificiel et en betteraves à l'hectare ; je n'ai pas à y revenir.

Je dois cependant vous faire remarquer que sur les 20 hectares de betteraves, il en est dix qui sont cultivés pour la sucrerie de Briennon suivant les conditions qu'elle impose.

Nous avons parcouru les terres ; les blés laissaient à

désirer, les avoines souffraient et demandaient de l'eau, les betteraves semées dans des terres en très-bonne façon commençaient à y lever malgré la sécheresse, mais irrégulièrement, les herbes artificielles se ressentaient également de cette sécheresse.

Tout à l'extérieur comme à l'intérieur dénotait que le regard du maître ne laissait rien passer qui ne fût bien. Pourquoi ne citerai-je pas, à l'appui de cette observation, l'état de la terre dite du Puits de Brie ou les Treize Arpents, labourée à plat, unie ainsi que le serait un pré.

M. Thierry s'est muni de l'outillage nécessaire pour donner les diverses façons, tel que, charrue brabançonne, extirpateur de Châtillon, de Converset ; bineuse à betteraves de Delahaye, de Liancourt ; rouleau en fonte pesant 650 kilogrammes, ayant un diamètre de 60 centimètres, de Dubois père et fils de Saunière (Loire).

Il est aidé par ses fils qui, rentrés chez lui après avoir fait de bonnes études, se destinent à suivre la profession si honorable et si honorée de leur père.

Quant à la comptabilité, je dois avouer que nous ne l'avons pas vue et qu'il ne nous est pas possible de corroborer, par les écritures, notre opinion sur la prospérité que révèle l'ensemble de l'exploitation.

M. Thierry nous a déclaré qu'il avait une comptabilité, mais que, pour prévenir les indiscretions, il la tenait de façon que lui seul pût s'y reconnaître, établir la balance des dépenses et des recettes et par conséquent le chiffre des profits. Nous avons dû nous contenter de cette réponse à laquelle est venue se joindre l'affirmation de l'un de nos collègues de l'arrondissement de Joigny.

En résumé, la Commission a trouvé à Bouy-Vieux un résultat acquis : M. Toussaint Thierry, ayant débuté avec

un petit avoir, n'a pas craint d'accroître ses charges annuelles pour servir au propriétaire l'intérêt des sommes enfouies dans les constructions dont il a la jouissance.

Il a, en quelque sorte, tiré profit du poids des engagements qu'il a demandé lui-même à contracter.

Le fermier a encouragé le propriétaire par son travail, par son intelligence, par son exactitude, et le propriétaire a largement répondu aux avances du fermier.

La Commission a constaté non-seulement la très-bonne tenue intérieure de la ferme, les constructions nouvelles pour lesquelles M. Thierry paye des intérêts ; le bon état, le nombre et le choix des animaux ; la culture entendue et productive des terres ; l'emploi judicieux des instruments perfectionnés ; le travail agricole auquel s'adonnent tous les membres de la famille Thierry, mais aussi le succès et l'aisance acquis.

Elle est d'avis de reconnaître le mérite de cet ensemble, de le signaler tout particulièrement, en décernant à M. Thierry Toussaint, fermier de M. Normand, à Bouy-Vieux, la prime d'honneur consistant en une somme de 1,500 fr., accordé par le Conseil général, et un objet d'art de 500 fr., donné par M. le Ministre de l'agriculture, et à M. Normand, une mention très-honorale, hors concours, pour ses constructions utiles à l'exploitation agricole, notamment pour la magnifique bergerie qu'il a récemment édifiée.

En sortant de Bouy-Vieux où nous avions passé la matinée, nous nous rendîmes à la ferme de Noël, située sur la gauche de la rivière de l'Armançon, en plein terrain d'alluvion.

Cette ferme appartient à M. Vérollet, de Briennon, et est louée à M. Thierry, habile agriculteur, qui, cette année, n'est pas inscrit sur la liste des concurrents.

M. et M^{me} Thierry nous attendaient ; Nous savions, comme vous, messieurs, qu'il est de tradition chez eux de ne rien négliger de ce qui se rattache à un titre quelconque à l'exploitation ; la réception qu'ils nous firent nous a prouvé qu'ils ont aussi pris soin, en organisant leur intérieur, de ne rien oublier de ce qui peut être agréable à leurs hôtes.

Tant bien soit-on en un gîte, lorsque le devoir le commande, on n'y doit demeurer que le temps strictement nécessaire. Nous ne fîmes donc pas un long séjour à Noël, d'où nous n'avons pas voulu cependant partir sans nous donner, avant de reprendre le chemin de Briennon, le plaisir de jeter un regard dans l'intérieur de l'étable et de la laiterie. Le choix du bétail, la tenue de l'étable et celle de laiterie ne laissaient rien à désirer.

Aussitôt arrivés à Briennon, nous nous sommes présentés chez MM. Clérin-Cerneux et Thierry Dominique ; le premier réside au centre du pays, le second a son habitation dans le faubourg de Saint-Florentin.

M. Clérin-Cerneux nous a entretenus de l'emploi de divers engrais commerciaux demandés à plusieurs maisons ou, tel que le phospho-guano, pris en dernier lieu chez lui-même.

Quels motifs ont déterminé le choix des engrais ? Les résultats sont-ils concluants ? La Commission, suivant en cela la jurisprudence de la Société, ne saurait se prononcer sur ce qui lui paraît n'être encore qu'à l'état d'étude.

Elle reconnaît que de semblables essais offrent un réel

intérêt, mais elle pense qu'ils doivent être faits avec le plus grand soin, en tenant compte de la composition du sol, des éléments qu'il renferme, de la semence qu'on doit confier à la terre, et qu'ils doivent être suivis : que dès le début il doit être pris note de tout, afin de pouvoir établir une comparaison, non-seulement avec les cultures voisines, mais encore entre les expériences successives.

M. Clérin-Cerneux nous a en outre exposé :

Qu'il exploite 35 hectares de terrain, dont 33 hectares de terre et 2 hectares de prés ;

Que depuis deux ans sa culture est ainsi divisée :

Blé, avoine et orge.....	14	hectares.
Luzerne	5	—
Betteraves et pommes de terre.....	7	—
Sainfoin, trèfle, minette et vesces.....	7	—
Et qu'il nourrit en moyenne 22 têtes de bétail.		

Nous avons accueilli sa communication sans nous y arrêter, n'étant pas appelés à porter un jugement sur la culture des plantes sarclées ; les prix destinés aux propriétaires fermiers et petits cultivateurs qui, proportionnellement à leur terrain, auront produit le plus de plantes sarclées en lignes, soit à l'aide d'instruments maniés par la main, soit avec des instruments attelés, étant affectés spécialement au canton de Joigny.

Nous ne vous entretiendrons, messieurs, de l'exploitation de M. Dominique Thierry, que pour appeler votre attention sur ce qui a particulièrement fixé la nôtre.

M. Dominique Thierry s'est acquis une notoriété comme éleveur.

Le beau troupeau, espèce ovine, qu'il a fourni et qu'il entretient, justifie sa bonne réputation.

Les agriculteurs-éleveurs l'apprécient et recherchent ses bétiers, qu'ils achètent ou qu'ils louent.

Le type de ce troupeau, de race métis-mérinos, est conservé et autant que possible amélioré par le choix des bétiers achetés chez M. Japiot-Cotton, à Châtillon, et par celui, comme élèves, des meilleurs sujets.

M. Thierry vend de jeunes bétiers aux éleveurs et livre à la boucherie les animaux qu'il réforme.

La nourriture est réglée et distribuée selon que le permet la saison.

En hiver, il donne une ration déterminée de betteraves, de pulpes de betteraves et de foin, et en outre de la paille à discrédition.

Il ne fait consommer d'orge qu'après l'avoir aplatie.

L'étable répond à la bergerie.

Notre présence à Briennon coïncidait avec le jour de la grande foire et en même temps de la révision.

M. Dominique Thierry était absent de chez lui, mais M^{me} Thierry, qui ainsi que ses deux parentes de Bouy-Vieux et de Noël, a certainement l'habitude de venir en aide à son mari, nous a reçus; répondant avec une grande obligeance à nos questions, elle nous a donné les renseignements que nous désirions.

Le troupeau de M. Dominique Thierry nous a paru mériter le prix offert au meilleur troupeau d'ensemble trouvé sur le lieu de l'exploitation.

En conséquence, nous vous demandons de décerner une médaille d'or à M. Dominique Thierry, de Briennon.

Les bâtiments de la ferme de Pré-Martin, appartenant à M. le baron Grand d'Esnon, louée par M. Hunot, bor-

dent la route que nous avons prise pour nous rendre de Brianon à Bussy-en-Othe.

Cette ferme est située, comme celle de Noël, dans la vallée, mais sur la droite du canal de Bourgogne.

Nous savions que M. Hunot, suivant les traditions qu'il a reçues, s'adonnait à l'élevage de l'espèce ovine.

Nous nous sommes donc arrêtés et nous avons visité son beau troupeau, composé de 400 bêtes, en majeure partie métis-mérinos. Le nombre des agneaux était tombé de 140 à 101.

Cette perte nous fit penser à la prime que vous donnez aux bons serviteurs et combien vous avez raison de récompenser les bergers fidèles qui ont tant de peine à amener à profit un troupeau, tandis que par la négligence et la rudesse il est facile de l'amoindrir.

M. Hunot élève des bêliers qu'il vend ou qu'il loue selon les demandes qu'il reçoit.

Il a essayé du croisement Southdown-mérinos et n'en n'a pas été satisfait.

Les derniers bêliers qu'il a achetés et qu'il possède, lui viennent des étables de M. Japiot-Cotton, de Châtillon.

Nous atteignimes Bussy-en-Othe vers six heures, M. Charpentier n'était pas encore de retour de Brianon, mais il ne tarda point à nous rejoindre sur le terrain communal, lieu dit des Placeaux, où son gendre nous avait conduits.

La commune possède en cet endroit 13 hectares de terres jadis incultes. M. Charpentier en prit à bail, en 1851, pour dix-huit ans, une parcelle de 4 hectare 78 ares (4 arpents 42 ares) il l'a cultivée et en a tiré profit. La commune a depuis lors mis en adjudication la

location de sa propriété, et adjugé, à dix ou douze locataires des parcelles d'inégales contenances.

Dans les champs cultivés par M. Charpentier et par ses co-locataires, les récoltes nous ont paru assez satisfaisantes.

M. Charpentier fait valoir environ 30 hectares 40 ares, et son bétail se compose de :

Espèce chevaline 3, dont 2 poulains et un cheval.

Espèce bovine 7, dont 1 taureau.

Espèce ovine 200, dont un bélier métis-mérinos, acheté chez M. Marteau, de Cuy.

En rentrant à Bussy, M. Charpentier nous fit voir son bétail, assez nombreux, surtout en raison de l'étendue et des dispositions peu favorables des bâtiments qu'il peut lui consacrer.

Le jour tombait lorsque nous quittâmes Bussy, et nous n'arrivâmes que fort tard à Joigny, où nous avons accepté le repas improvisé que nous offrirent très gracieusement M. et M^{me} Couturier, avant de nous faire conduire à notre destination.

Après avoir pris, à Villevallier, à peine cinq heures de repos, sous le toit hospitalier de M. Picard, nous nous rendîmes dès le matin à Saint-Julien-du-Sault, où nous reçumes notre actif et dévoué président, pour nous rendre avec lui d'abord à Cudot.

La journée devait être laborieuse.

M. Blanchon, fermier de M^{me} la comtesse de Saint-Phal, à Arblay, commune de Cudot, se mit, aussitôt notre arrivée, avec empressement à notre disposition.

Nous avions un réel plaisir à l'écouter, à suivre le récit de ses bons rapports avec la famille de Saint-Phal, des

améliorations apportées à la propriété, de son mode de culture, des soins qu'il donne aux animaux de ferme.

M. Blanchon tient à bail, par période de neuf années, la ferme de Arblay et fait valoir, en outre, quelques terres lui appartenant.

L'étendue de l'exploitation est, au total, de 58 hectares 80 ares, dont 47 hectares 4 ares au propriétaire et 11 hectares 76 ares à lui, se divisant en 55 hectares 44 ares de terres et 3 hectares 36 ares de prés, dont environ 1 hectare 66 ares en prés vieux et 1 hectare 70 ares en prés neufs.

Arblay est à l'extrême du canton de Saint-Julien-du-Sault et à une faible distance de la limite du département.

Quelques veines de terrains crétacés s'étendent jusqu'à cet endroit, qui est en partie formé de terrains argileux et argilo-siliceux.

M. Blanchon a transporté comme amendement, pendant la durée du premier bail, environ 12,000 mètres cubes de terre, et pendant la seconde période, 3,000 mètres cubes de marne, dont l'extraction fut payée par le propriétaire.

Il divise ainsi sa culture :

Céréales diverses..... 31 h. 50 a.

Luzerze, trèfle, sainfoin..... 10 50

Pâtures en majeure partie en culture dérobée..... 6 72

Légumes..... 1 05

Sombres..... 5 67

Il possède 420 bêtes ovines de race berrichonnes, 15 bêtes bovines de races diverses et 4 bêtes chevalines.

M. Blanchon n'a pas une comptabilité dans le sens

général de ce mot : il a un agenda sur lequel il écrit les recettes et les dépenses, le mouvement de chaque jour ; il établit ses comptes et règle ses ouvriers à la fin de la semaine.

Mme Blanchon élève annuellement de deux à trois douzaines de dindons, une quantité égale de canards, et environ 200 poulets ; elle achète, à la veille de la moisson, 100 jeunes oies qui, en outre du produit qu'elle tire de la plume, lui donnent le bénéfice du croît.

Elle a deux grandes filles et deux petites. Les ainées s'occupent avec elle de la basse-cour.

M. Blanchon poursuit toujours les améliorations qu'il a commencées et qui lui valurent le premier prix de culture, une médaille d'or, décernée par la Société de Joigny, en 1872, au concours de Saint-Julien-du-Sault.

La Société centrale d'agriculture de l'Yonne voudra aussi reconnaître l'intelligence et le travail de M. Blanchon, en lui décernant une médaille d'argent pour les améliorations qu'il a réalisées et pour ses efforts persévérandts.

La ferme des Martineaux, où nous nous sommes ensuite rendus, dépend de la commune de Saint-Martin-d'Ordon ; elle appartient à M. Fouet et est louée à M. Berlot Constant, succédant depuis deux ans à son père, qui l'a cultivée pendant dix-huit ans.

Le sol est dans quelques parties argileux et renferme des cailloux siliceux ; en quelques autres parties, il est argilo-siliceux.

M. Berlot a une exploitation de la contenance de 26 hectares 17 ares 45 centiares, appartenant à M. Fouet, et de 2 hectares 50 ares lui appartenant.

Ne possédant que des terres, M. Berlot doit commencer par créer, en adoptant un assolement raisonné et suivi, des ressources pour la nourriture du bétail.

Les céréales diverses occupent un peu moins de la moitié de la contenance totale, soit 11 hectares 36 ares 73 centiares ; le colza, 43 ares 45 centiares.

Les prairies artificielles :

Luzerne	2	h.	16	a.	08	c.
Trèfle	2		09		25	
Sainfoin	1		41		02	
Les terres préparées pour légumes.	4		01		45	
Id. en guéret.....	3		63		96	

M. Berlot nourrit :

Espèce chevaline, 3 ; espèce bovine (race Normande), 9 dont 3 élèves ; espèce ovine (race du Berry), 125 ; espèce porcine, 2 truies.

Parmi les objets composant le matériel de l'exploitation, on distingue un battoir de M. Bertin, de Montereau, et un coupe-racine.

M. Berlot ne succède, ainsi que je l'ai dit plus haut, que depuis deux ans à son père ; il a de l'entrain ; nous espérons bien le retrouver dans l'avenir parmi les concurrents.

Selon que l'indiquait l'itinéraire que nous avons suivi, nous nous fimes conduire, en sortant de la ferme des Martineaux, à la ferme des Sèves, commune de Saint-Julien-du-Sault, appartenant à M. Soyer, qui l'a créée et qui la fait valoir par un régisseur.

Cette ferme a une étendue totale de 203 hectares, dont 180 hectares de terres et prés provenant d'un défrichement de bois ; 7 hectares 54 ares de terres et 16 hecta-

res 65 ares de prés anciens, dans la vallée de l'Yonne.

Les 180 hectares de bois défrichés se divisent aujourd'hui en 13 hectares 43 ares 30 centiares de prés de nouvelle création et 166 hectares 56 ares 70 centiares de terres arables.

Les bâtiments sont considérables et construits sur le plateau avec un luxe apparent.

L'étable, système de Vincennes, est remarquablement organisée ; elle communique au centre avec une pièce dans laquelle se font les mélanges, les préparations pour distribuer les rations ; les serviteurs ont tout à leur portée ; il y a économie de temps et exactitude assurées.

A gauche en entrant est une immense bergerie, divisée en compartiments par des rateliers douliers.

Les compartiments consacrés aux bœufs sont subdivisés en boxes carrés, bien combinés comme dimension et agencement.

A droite est la grange : ce bâtiment, long de 44 mètres, ayant 11 travées que les voitures peuvent traverser et dans laquelle elles peuvent aisément tourner — même attelées de trois chevaux — est entouré par une voie agricole.

Le poulailler et les logements pour les lapins, etc., etc., avec une cour spéciale, sont à gauche de la grange. Il existe à droite un hangar pour remiser les instruments.

L'habitation sous laquelle sont la laiterie, la cave, etc., occupe un des côtés de la cour et fait face à l'entrée ; le centre, en forme de pavillon avancé, a des jours ouverts de tous côtés.

L'appartement du premier étage est réservé à M. Soyer ; la cuisine et la salle commune pour le personnel, au rez-de-chaussée, sont confortables.

A gauche de ce bâtiment, à proximité et cependant ne pouvant incommoder, est la porcherie, traversée à l'intérieur, au milieu, par un corridor d'où on peut surveiller à la fois toutes les cases et faire le service ; à droite sont les écuries des chevaux et les remises ; derrière a été créé un jardin potager de 70 ares.

La place à fumier, creusée en forme de bateau, est à peu près au milieu de la cour dans le sens de la longueur.

Plus à gauche qu'à droite, à portée des étables, sur l'un des bords, est construite une fosse à purin dont le trop plein s'échappe par un conduit qui le jette dans les prés de récente création ; une pompe Noël est adaptée à cette fosse.

Il existe deux bascules : l'une d'elles est dans la cour, facilement abordable, au centre, près de la plate-forme à fumier, pour peser les voitures ; l'autre est près de la bergerie et sert à peser les bestiaux ; l'utilité pratique de ces bascules est généralement reconnue.

Je n'entrerai pas, messieurs, dans des détails qui ferait double emploi avec le très intéressant mémoire rédigé par le régisseur du domaine des Sèves, M. Gonde, frère du régisseur de M. Houette. Le mémoire qu'il nous a présenté est tellement serré et précis, qu'il serait difficile de l'analyser sans passer quelques notes essentielles.

Vous le lirez, et vous y verrez que l'assolement est de six ans, avec les modifications que réclament les circonstances, que 92 hectares 48 ares 30 centiares, tant en prairie ancienne que de nouvelle création, en prairies artificielles, racines, etc., fournissent des aliments pour le bétail ; que le bétail entretenu équivaut à 441 têtes de gros bétail.

Il vous fera connaître l'emploi des engrais de ferme, de ceux du commerce et des amendements ; l'entretien des fumiers et la culture à laquelle sont soumises les terres de composition argilo-siliceuse reposant en général sur un sous-sol argilo-ferrugineux peu perméable ; enfin les projets qu'il compte réaliser.

Je n'énumérerai pas tous les instruments mis à la disposition du régisseur, tels que : battoir de Bertin, de Montereau, avec une machine Durward ; semoir ; herse articulée ; charrue Dombasle et charrue Brabançonne double, etc., etc. Cette dernière est fréquemment employée.

Tout a été combiné pour l'aisance de la ferme et le service des terres.

M. Soyer a eu soin, lors du défrichement, de conserver près de la ferme un petit bois à l'ombre duquel les animaux peuvent se reposer et prendre l'air.

Le créateur du domaine des Sèves a compris l'utilité des voies de communication ; il a ouvert et empierré pour faciliter les transports, trois voies agricoles d'une longueur totale de 2,800 m., qui desservent les diverses parties de l'exploitation.

Une aussi vaste entreprise que l'établissement d'une exploitation rurale telle que celle des Sèves demande au moins autant d'ordre, en toutes choses, que pour une exploitation industrielle.

Le capital de premier établissement, les frais de culture et les produits sont soigneusement annotés ; les livres sont constamment tenus à jour, et M. Soyer peut, lorsqu'il le désire, obtenir facilement la balance entre les dépenses et les recettes.

La Commission a décidé de vous proposer de décerner

à M. Soyer, des Sèves, pour la tenue et la culture de la ferme qu'il fait valoir, pour l'emploi raisonnable des engrais, pour les chemins de culture qu'il a ouverts dans sa propriété et pour la création importante et réussie de 43 hectares 43 ares de prairie :

1^o La médaille d'or, offerte par M. le ministre d'agriculture au nom de M. le maréchal de Mac-Mahon ;

2^o Le premier prix pour la création de prairies permanentes et leur irrigation par les eaux pluviales mélangées avec le trop plein de la fosse à purin.

Les irrigations artificielles pratiquées à la ferme des Sèves m'amènent à faire mention de la coutume suivie par les propriétaires de prés de la commune de Rousson, canton de Villeneuve-sur-Yonne.

Cette coutume, qu'il serait bon d'introduire partout où les prés occupent les rives d'un cours d'eau et peuvent être irrigués, consiste à charger, à l'entreprise et pendant toute l'année, des ouvriers appelés *foiniers* de donner des soins aux prairies.

Ces *foiniers* surveillent les prairies, les nettoient, abattent les buttes formées par les taupes, les irriguent en se conformant au règlement, procèdent au fauchage et à la rentrée des récoltes ; il y a là comme une entente entre les propriétaires et les *foiniers* et tout se passe avec ordre.

Vous serez appelés, Messieurs, à récompenser ceux-ci.

Cet usage est aussi, je le crois, pratiqué par quelques propriétaires à Senan.

Il me reste à vous parler, Messieurs, d'une ferme également de création récente, composée de terrains

défrichés, mais cultivée par un fermier à moitié fruits, M. Billaud Nicolas, colon partiaire de MM. Besnard et Couturier.

M. Billaud a un grand mérite, il exploite courageusement, avec sa famille, les terres du Marché-Linois, commune de La Ferté-Loupière, et travaille efficacement à les mettre en valeur, en même temps qu'il accroît la valeur du cheptel, composé d'animaux élevés dans la ferme et de race choisie.

Le cheptel, augmenté d'un grand nombre d'animaux élevés dans la ferme, se compose aujourd'hui de :

9 bêtes espèce chevaline ;

33 — espèce bovine de race normande ;

265 — espèce ovine de race berrichonne-Southdown, y compris un bélier berrichon-dishley, venant de chez M. Genty.

4 bêtes espèce porcine, race craonnaise.

Nous n'avons pas à entrer dans les conditions du bail passé entre M. Billaud et les bailleurs ; disons seulement que la culture promet, comme la basse-cour, des bénéfices.

Nous pensons, Messieurs, qu'il est juste d'encourager M. Billaud, et nous vous demandons pour lui le prix offert par M^{me} Leblanc, consistant en un livret de 50 fr. et une médaille d'argent de 20 fr.

La propriété est sillonnée par 2,500 m. de routes agricoles, entretenues ainsi que le sont les chemins vicinaux. Vous accorderez pour ce fait aux propriétaires MM. Besnard et Couturier, une médaille d'argent.

Une commission spéciale vous entretiendra, Messieurs, de la tentative faite par M. Petit, géomètre dans le canton

de Villeneuve-sur-Yonne, pour faciliter, en s'étayant de la loi de 1867 et en constituant des syndicats, la construction et l'entretien des chemins ruraux.

Le projet qu'il nous a exposé pendant qu'il remplissait avec nous la mission que vous lui aviez confiée, nous a intéressés ; nous souhaitons que M. Petit réussisse et que son exemple soit suivi.

Je ne dois pas, Messieurs, clore ce rapport si long, et peut-être trop détaillé, sans donner, au nom de la Commission tout entière, à M. le président Tarois, dont l'activité et la bienveillante aménité nous entraînait, un témoignage de respect, sans le remercier de sa cordiale réception à Senan, lors de notre réunion.

« Château de Lamothe, le 18 mai 1876.

« Monsieur et honoré président,

« J'ai bien reçu votre lettre et m'empresse de vous donner les renseignements que vous me demandez.

« Autant que possible, je donne un premier labour avant l'hiver et un second au printemps, pour enfouir le fumier, lorsque la terre destinée à être semée en maïs (1) n'a porté qu'une récolte ou deux au plus et sur une bonne fumure je mets 400 kilog. de superphosphate de chaux à l'hectare ; dans le cas contraire, c'est-à-dire lorsque la terre est déjà épuisée, je mets 30,000 kilog. de fumier à l'hectare.

(1) Note sur la culture du maïs, adressée par M. E. Gonde, régisseur du domaine de la Mothe, près Bléneau, à M. Tarois, président de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Joigny, membre de la Société centrale d'agriculture de l'Yonne.

« Je sème dans la seconde quinzaine de mai, au semoir, à raison de 65 à 70 kilog. de semence à l'hectare ; les lignes sont espacées de 50 centimètres, afin de pouvoir passer la houe à cheval ; j'ai eu l'année dernière un rendement moyen de 72,000 kilos à l'hectare.

« Tout mon bétail, les chevaux exceptés, a été nourri pendant l'hiver avec du maïs et s'en trouve très bien ; il m'en reste encore pour une partie du mois de juin à faire consommer.

.....
.....

« Signé : E. GONDE. »

FERME DES SÈVES, PAR SAINT-JULIEN-DU-SAULT (1).

L'étendue totale de la ferme est de 203 hectares 59, dont 180 hectares de bois défrichés. Les 23 hectares 59 ares formant le complément sont située dans la vallée de l'Yonne : 16 hectares 65 ares sont en prairie naturelle et 7 hectares 54 ares en terres arables. Ces dernières terres ne sont pas soumises à un assolement régulier.

Les 180 hectares défrichés présentent aujourd'hui, savoir :

Prairies permanentes.....	13	h.	43	a.	30	c.
Terres arables sous diverses cultures et jachère.....	166		56		70	
Total.....	180		»		»	

(1) Ce mémoire a été remis par M. Gonde, régisseur de la ferme des Sèves, à la commission chargée de visiter les exploitations.

Assolements.

Cette superficie de 166 hect. 56 ares 70 cent. est soumis à un assolement de six ans servant de base à notre culture, mais aux règles duquel il est dérogé chaque fois que les circonstances l'exigent. Il est ainsi composé : Première année, jachère fumée ; deuxième année, blé avec semis de fourrage (trèfle et ray-grass mêlés, minette, sainfoin, suivant la nature du sol) ; troisième année, prairies artificielles ; quatrième année, avoine ; cinquième année, racines tuberculeuses, jachère et fourrages verts (maïs, seigle, vesces, trèfle incarnat, etc.) ; sixième année, blé ou seigle avec demi-fumure, soit avec fumier, conduit avant les semis de racines et de fourrages, soit en engrais de commerce, pour les parties qui n'ont pas reçu de fumier.

Cet assolement subit presque chaque année diverses modifications sur certaines étendues de terrain : c'est ainsi, par exemple, qu'une portion de sol restera à tour de rôle sous luzerne ou sainfoin, pendant la durée de ces plantes fourragères. De même la portion de la sole dite de fourrages verts, enseignée en racines ou plantée en pomme de terre, reçoit, au lieu d'un blé d'automne après la récolte racines, une céréale de printemps avec sainfoin ou luzerne, à quelques exceptions près.

Pour l'exercice 1876, notre culture comprend :

Prairies de l'Yonne.....	16	h.	05	a.	»	»	c.
Prairies créées sur défrichement...	13		43		30		
Prairies artificielles.....	38		»		»		
Fourragères vertes.....	19		»		»		
Racines tuberculeuses.....	6		»		»		
<hr/>							
Total en cultures fourragères...	92	h.	48	a.	30	c.	

<i>Report</i>	92 h.	48 a.	30 c.
En jachère, blé, seigle, avoine et orge.	111	10	70
Total.....	203 h.	59 a.	»»

Spéculations animales.

Les spéculations animales suivies dans la ferme sont l'élevage, l'entretien et l'engraissement des bêtes à cornes (des femelles seulement), l'élevage du mouton et du porc et quelquefois leur engraissement, et l'éducation de la volaille.

Animaux de travail.

Nous employons concurremment les chevaux et les bœufs ; les derniers sont presque exclusivement occupés aux labours. Nous ferons remarquer, en passant, qu'ils conviennent beaucoup mieux que les chevaux pour l'exécution des labours profonds. Six bœufs attelés sur un double brabant, conduits par un seul homme, nous donnent par jour un cube de terre remuée qu'on obtiendrait difficilement avec six chevaux. Les bœufs, bien conduits et suffisamment nourris, ne le cèdent en rien aux chevaux pour les labours légers. Il est néanmoins certains travaux où l'emploi du cheval est préférable. En occupant, comme nous le faisons, l'une et l'autre espèce, nous pouvons, suivant le cas, les affecter alternativement au service qui leur convient le mieux.

Nombre d'animaux entretenus dans la ferme.

Nous occupons en moyenne 8 chevaux et 8 bœufs, soit

16

Animaux de rente :

Vaches et génisses de 28 à 32, soit l'équivalent

<i>Report</i>	16
en gros bétail, de.....	28
Brebis et moutons, moyenne, 650 ; équivalent.	65
Porcs, de 10 à 30 ; équivalent.....	2
Equivalent en gros bétail.....	111

L'étendue de la ferme étant de 203 hectares, la quantité d'animaux entretenus par hectare est supérieure, comme on le voit, à une demi-tête de gros bétail, cette quantité s'accroîtra chaque année, comme le passé nous le prouve et nous en donne l'espoir, au fur et à mesure de l'augmentation de nos ressources alimentaires qui, elles aussi, augmentent graduellement chaque année ; sans la pénurie de fourrages qui se fait sentir depuis deux ans, nous devrions pouvoir entretenir l'équivalent de 150 têtes de gros bétail, tandis que nous avons dû, au contraire, restreindre l'élevage pendant les deux derniers exercices écoulés.

Engrais et amendements employés dans la ferme.

Les engrais employés sont : le fumier de ferme, quelques fumiers achetés et des engrais de commerce (engrais chimiques, phospho-guano) ; comme amendements, la marne en première ligne, puis la cendre et la chaux à l'occasion.

Entretien des fumiers.

Autant que possible, à leur sortie des étables, les fumiers des diverses espèces d'animaux, transportés dans une fosse à ce destinée, y sont mélangés ensemble, de façon à produire un tout homogène. Là, au moyen d'urines et purins recueillis dans une citerne étendue et munie d'une pompe Noël, les fumiers reçoivent des arro-

sages fréquents, soit pour en hâter la décomposition et ajouter à leur qualité, mais surtout pour les prémunir contre le blanc ou moisissure qui leur enlèverait la plus grande partie de leurs propriétés fertilisantes. A défaut de purin, si le besoin s'en fait sentir, on arrose avec l'eau d'une citerne recevant les égouts des toits et disposée à cet effet à proximité de la fosse à fumier.

Autant que faire se peut, les fumiers sont conduits dans les champs à l'état de demi-décomposition, puis répandus et enfouis de suite.

Les excès de purin sont dirigés au moyen de conduits souterrains dans une prairie permanente située près de la ferme ou mêlés aux eaux d'égout des terrains supérieurs ; ils constituent un excellent arrosage. Inutile d'ajouter que ce n'est qu'en hiver seulement que ces excédants se produisent.

Assainissement des terres.

Notre sol de composition argilo-siliceuse repose en général sous un sous-sol argilo-ferrugineux peu perméable. Des essais de drainage ont été faits sur une étendue d'environ 20 hectares. L'effet produit, bien que très sensible, n'a cependant pas paru suffisamment rémunérateur pour permettre d'étendre davantage cette opération à toutes les terres humides de la ferme. Nous espérons obtenir de bons résultats d'assainissement au moyen des labours profonds. D'ailleurs, les terrains imperméables situés dans les parties déclives, ceux qui ont le plus à redouter un excès d'humidité sont ou seront transformées en prairies permanentes. Nous sommes convaincus, en effet, qu'aujourd'hui plus que jamais, en présence de la rareté de la main-d'œuvre, de l'augmentation constante

de son prix qui en est la conséquence, de la dépréciation du prix de nos principales céréales, le blé et le seigle, dépréciation qui a pour cause l'accroissement continual du chiffre de cette production dans les pays exportateurs, où ces denrées peuvent être produites à plus bas prix que chez nous ; nous sommes convaincus, dis-je, que la culture française doit rechercher dans la production d'autres plantes plus rémunératrices, une nouvelle source de profits. Pour notre compte, tous nos efforts tendront désormais à augmenter notre production fourragère et à diminuer les travaux de main-d'œuvre par la création de prairies permanentes partout où leur établissement sera possible.

RAPPORT PRÉSENTÉ PAR M. CHALLE

*Sur la Carte agronomique de la commune d'Escamps, dressée par
M. Soret, instituteur de cette commune.*

- Les sociétés agricoles de notre département ont, à plusieurs reprises, provoqué, auprès des instituteurs, la confection, dans chaque commune, d'une carte géologique de son territoire. C'était, en effet, un moyen sérieux de développer l'enseignement agricole et de faire comprendre aux élèves, pour la comparaison de la carte avec le terrain, ce que c'est que l'argile, le calcaire et la silice dont il était question dans leurs leçons. Mais, pour enseigner le traitement qui convient aux diverses natures des terrains, une carte purement géologique n'offre qu'un secours insuffisant.

C'est ce qu'exprimaient, dès 1852, MM. Dufresnoy et Elie de Beaumont, dans un programme officiel des cartes géologiques agronomiques.

« Le sous-sol, disaient-ils, est ordinairement l'objet direct et souvent unique de la géologie qui fait abstraction de la terre végétale. La terre végétale est généralement l'object direct et souvent unique des agronomes, surtout de ceux qui sont étrangers à la géologie. Mais le sol et le sous-sol ont entre eux de nombreux rapports, et le sous-sol influe puissamment sur la nature de la terre végétale et sur tout ce qui s'y passe. Les végétaux croissent sous l'influence combinée du sol et du sous-sol, et une carte agronomique est, par suite, une sorte de corollaire de la carte géologique de la contrée à laquelle elle se rapporte. Si la végétation

« dépend de la nature du sol, c'est en partie parce qu'elle
« dépend essentiellement de la nature des eaux qui bai-
« gnent la racine des végétaux. Or l'abondance, la teneur
« chimique et le mode de filtration des eaux dont la terre
« végétale est plus ou moins pénétrée, dépendent presque
« nécessairement de la nature du sous-sol, en même
« temps que de celle du sol. La terre végétale, quoi-
« qu'elle ait souvent une origine indépendante du sous-
« sol, et qu'elle ait été modifiée par le travail des hommes,
« a, cependant, de nombreux rapports avec le sous-sol.
« Elle reste la même tant que le sous-sol ne varie pas.
« Elle varie lorsque le sous-sol change. »

Ces considérations étaient sans doute présentes à la pensée de M. Soret, instituteur à Escamps, qui, bien des fois déjà a été, pour les services qu'il a rendus à l'enseignement agricole, honoré de récompenses en médailles et en livres, tant par l'administration que par nos sociétés, quand, sous les inspirations et avec l'aide des conseils éclairés de notre collègue, M. de Bogard, il a entrepris de dresser la carte agronomique du territoire de sa commune, et dans la notice dont il a accompagné cette carte que vous avez sous les yeux, il a ainsi précisé les causes des différences qui peuvent exister entre la nature du sol et celle du sous-sol.

« Ce serait une erreur de croire qu'en chaque point la composition du sol dépend uniquement de celle de la roche sous-jacente. Elle est, en réalité, un dépôt distinct, d'origine relativement moderne, et dont la formation se continue encore sous nos yeux. Elle est due à des causes multiples et variées, parmi lesquelles nous citerons l'influence des agents atmosphériques qui parviennent à désagréger les roches les plus dures, le

« mouvement des eaux qui arrachent au sol sur lequel elles coulent, des matières qu'elles transportent parfois à de grandes distances, l'action chimique exercée par l'eau et par l'air, et qui modifie, à la longue, la composition de certaines substances, l'entraînement par les vents des particules les plus légères, et enfin les éboulements de la culture. »

Frappé de l'avantage qu'offrirait dans chaque commune une carte qui reproduirait dans le plus grand détail, avec la nature du sous-sol des diverses parties de son territoire, celle plus compliquée de son sol arable, M. Soret en a voulu donner l'exemple dans la sienne, et, pour ce'a, il a entrepris le vaste travail d'étudier partout le sous-sol dans les tranchées ou les fouilles déjà existantes, ou dans celles qu'il a fait ouvrir, lorsque l'état des lieux ne lui en fournissait pas de toutes faites, puis d'aller dans chaque climat, dans chaque champ, rechercher, en recourant, dans l'occasion, aux opérations d'analyse sommaire indiquées dans les traités d'agriculture, la composition ou simple ou mélangée d'argile de sable ou de chaux du sol végétal; de mesurer partout la profondeur de ses couches, de constater s'il était ou non mélangé de cailloux, de vérifier la nature, la grosseur et le plus ou moins d'abondance de ces pierres, la couleur du sol, sa plus ou moins grande perméabilité ou imperméabilité. Et cette œuvre, mise à fin, il en a transporté les résultats sur une copie du plan cadastral, qu'au préalable il a rectifié pour les modifications survenues depuis sa confection dans les constructions, l'état des cours d'eau, les routes et la voirie vicinale et rurale.

A la suite de ses recherches, pour donner et disposer clairement des indications relativement nombreuses,

notamment celles concertées avec M. Foëx, directeur de la station agronomique d'Auxerre, favorable à la pensée de la création des cartes agronomiques communales. Il a pu dresser ainsi le plan que vous voyez, et qui, avec une exactitude parfaite de l'état actuel des lieux, et avec l'indication de l'altitude des plateaux, empruntée à la carte du dépôt de la guerre, présente, au moyen des teintes variées et des hachures dont la légende donne la signification :

1° La nature du sol, ses éléments dominants : argile, sable, calcaire, dans l'ordre de la prédominance.

Ainsi pour les terrains où l'argile domine : argilo-siliceux, argilo-calcaire, argilo-silico-calcaire, argilo-calcaire-siliceux ; et de même pour les terrains où dominent la silice ou le calcaire,

2° La profondeur du sol arable ;

3° La couleur du sol ;

4° La nature des cailloux, plus ou moins abondants et plus ou moins gros ;

5° La nature du sous-sol ;

6° La plus ou moins grande perméabilité du sol ;

7° L'altitude des plateaux ;

8° Les carrières ouvertes, et la nature des pierres que l'on en extrait ;

9° Les bois.

Ce beau travail a été vivement apprécié par M. Ducrest de Villeneuve, qui était alors préfet de l'Yonne et qui a sollicité en sa faveur, de M. le ministre, une médaille à titre de récompense. M. le ministre a délégué à la Société centrale d'agriculture de l'Yonne la faculté d'accorder en son nom cette récompense, en disposant, en faveur de

M. Soret, d'une des médaille d'argent que M. le ministre avait accordées à notre concours.

La Société centrale du département et la Société d'agriculture de Joigny, en décernant, en conséquence, à M. Soret une des grandes médailles d'argent données par M. le ministre de l'agriculture, a cru devoir ajouter à cette faveur le don à M. Soret d'un exemplaire du *grand cours d'agriculture* de M. le comte de Gasparin.

En donnant votre approbation à cette décision, vous ne ferez que suivre l'exemple de la Société d'encouragement au bien, qui, ces jours derniers, vient de décerner à M. Soret, pour son innovation si féconde, la médaille fondée en faveur des innovations utiles, par M^{me} la baronne de Pages, nièce de Philippe de Girard, le célèbre inventeur de la machine à filer le lin.

DE L'ACTION DU FROID SUR LE LAIT
ET LES PRODUITS QUI EN DÉRIVENT

Expériences de M. Tisserand.

L'industrie beurrière a pris un tel accroissement en France depuis un certain nombre d'années, l'exportation du beurre atteint aujourd'hui un chiffre si considérable (pour l'année 1875 elle dépasse 80 millions), qu'il importe de ne rien négliger qui puisse augmenter encore la prospérité de cette branche de notre production agricole.

Sous ce rapport, les expériences si intéressantes faites par le savant directeur au ministère de l'agriculture, M. Tisserand, doivent donc trouver une place dans notre recueil.

De nombreuses recherches ont déjà été faites, dit M. Tisserand dans son mémoire communiqué à la Société centrale d'agriculture de France, pour déterminer la composition chimique du lait des diverses espèces animales et fixer sa composition physique. L'objet de cette note n'est pas de tracer l'historique de la question, mais de présenter quelques faits de nature à intéresser l'industrie rurale et plus particulièrement les cultivateurs qui s'occupent de la production du lait et de la conversion de ce produit en beurre et en fromage.

I. — Lorsque l'on soumet, immédiatement après la traite ou peu de temps après cette opération, le lait d'une vache à des températures différentes comprises entre 0 et 36 degrés, et qu'on le maintient pendant 24 ou 36 heures à la même température initiale, on constate les faits suivants :

1° La montée de la crème est plus rapide quand la

température à laquelle a été exposé le lait se rapproche plus de 0 ;

2° Le volume de crème obtenu est plus grand si le lait a été soumis à un plus fort refroidissement ;

3° Le rendement en beurre est aussi plus considérable quand le lait a été exposé à une température plus basse ;

4° Enfin, le lait écrémé, le beurre et le fromage sont de meilleure qualité dans ce dernier cas.

Pour démontrer l'exactitude de ces faits, il n'y a qu'à répéter l'une des nombreuses expériences que depuis plusieurs années nous avons effectuées sur ce sujet, en France et dans le nord de l'Europe.

Le lait est, immédiatement après la traite, passé au tamis de crin, puis versé dans des éprouvettes graduées de façon à y occuper le même volume. Ces éprouvettes, placées dans des bains d'eau de températures constantes, mais différentes, sont observées à des intervalles de temps égaux, afin de constater les volumes de crème obtenus.

Voici quelques-uns des faits que nous avons constatés :

1^{re} série d'expériences faites en hiver. Expériences sur le lait d'une vache bretonne à la fin du mois de novembre :

Trois éprouvettes ont reçu chacune 200 centimètres cubes de lait de la traite du matin. L'éprouvette n° 1 a été placée dans un bain d'eau maintenue à la température de 22 degrés centigrades ; l'éprouvette n° 2 dans un bain à 15 degrés, et la troisième dans un bain dont la température était de 2 degrés.

Les volumes de crème obtenus dans chacune de ces éprouvettes sont consignés dans le tableau ci-après.

Volume de crème obtenu de 200^e de lait
maintenu aux températures de

Heures d'observation	22° centigrades. Eprouvette n° 1.	15° centigrades. Eprouvette n° 2.	8° centigrades. Eprouvette n° 3.
Après 1 heure de repos.....	4 ^{ee}	7 ^{ee}	29 ^{..}
2	—	5	25.5
3	—	6	24
4	—	7	22
5	—	7	21.5
6	—	7.25	20.5
7	—	7.5	20.5
8	—	7.5	20
9	—	7.5	20
13	—	10	19
22	—	11.5	17.5
27	—	11.5	17.5
28	—	11.5	17.5
29	—	11.5	17.5
30	—	11	17.5
31	—	11	17.5
32	—	11.5	17.5
33	—	11.5	17.5
37	—	11	17
48	—	11	17
52	—	11	17
		12.3	17

2^e série d'expériences faites au printemps. Dans une série d'expériences que nous résumons, nous avons obtenu, après 10 heures de repos, les quantités de crème qui suivent :

Pour 100 de crème.		
1. Dans une éprouvette dont le lait a été constamment maintenu à	3° c.	19
2. —	8° c.	14.5
3. —	11° c.	12.8
4. —	16. c.	11
5. —	30° c.	8

3^e série d'expériences faites en été. Nous résumons ci-dessus les résultats de la dernière expérience faite ; nous avons opéré en Alsace-Lorraine sur le lait d'une vache fribourgeoise en plein lait.

Numéros des éprouvettes.	Températures auxquelles ont été refroidies les éprouvettes et auxquelles elles ont été maintenues pendant 24 heures consécutives.	Volume de crème obtenu de 100 litres de lait	
		après 12 heures de repos.	après 24 heures de repos.
1	2 degrés centigrades.	16	14.5
2	3	15	14
3	4	14	13.5
4	7	13.6	12.8
5	10	9.8	11.2
6	11	8.6	10.5
7	13	9	9.9
8	20	5.7	6.5
9	26	5.5	6

Le lait contenu dans des éprouvettes exposées à l'air libre se comporte comme celui qui se trouve dans une éprouvette immergée dans un bain d'eau ayant la même température.

Nous pourrions citer un plus grand nombre d'expériences sur ce sujet ; toutes accusent les mêmes effets, quels que soient le pays où l'on opère et la race qui fournit le lait : les chiffres varient quant aux volumes et crème obtenus, mais les proportions relatives dues à l'influence des températures sont à peu près constantes.

Il résulte de l'ensemble de ces expériences :

1° Que la séparation de la crème est presque complète au bout d'une heure, quand le lait a été refroidi à 2 degrés après la traite ; la montée de la crème est d'autant plus rapide que la masse de lait prend plus vite la température du bain. C'est au bout d'une à deux heures de repos qu'on obtient le plus grand volume de crème quand on fait intervenir la glace dans le refroidissement du lait de façon à arriver à 2 degrés ; à ce moment la crème est très légère, très fluide ; abandonnée à elle-même, la crème se concentre, s'épaissit et diminue de volume.

2° Il faut en moyenne de 5 à 6 heures pour obtenir la couche maximum de crème quand le lait est refroidi à 4 ou 5 degrés ; et ce n'est qu'au bout de 9 heures qu'on y arrive quand le lait est traité à 7 ou 8 degrés.

3° Il faut au lait maintenu à 15 degrés 24 heures pour donner toute la crème qui doit monter, et 27 ou 28 heures aux températures plus élevées.

Quand on observe non plus des éprouvettes, mais des brocs de lait de 40 litres et plus, le refroidissement de la masse est plus lent, il faut 24 heures pour que le lait refroidi à 6 degrés donne toute sa crème et 36 heures au moins au lait abandonné au repos à la température de 14 à 15 degrés ; avec un refroidissement de 2 degrés, une douzaine d'heures suffit.

En traitant le lait à basse température, on peut donc faire l'écrémage quelques heures après la traite ; il n'est nullement besoin d'attendre 36 heures, comme on est obligé de le faire avec la méthode actuelle.

On n'obtient pas seulement plus de crème en refroidissant énergiquement le lait après la traite, on en tire encore plus de beurre. Il résulte, en effet, d'une analyse que nous devons à l'obligeance de M. Roussille, l'habile et zélé professeur de chimie à l'école d'agriculture de Grand-Jouan, que 100 parties de lait écrémé provenant de l'éprouvette n° 1, maintenue pendant 52 heures à la température de 22 degrés, renfermaient 0.944 de matières grasses, tandis que le lait écrémé de l'éprouvette maintenue pendant le même temps à 15 degrés, en contenait 0.760, et celui qui a été soumis à la température de 2 degrés, 0.292 :

Dans le 1^{er} cas, la crème a enlevé au lait 79,02 pour 100 de matières grasses.

Dans le 2 ^e cas,	—	83,11	—
Et dans le 3 ^e cas,	—	93,51	—

Ce résultat a été corroboré par une expérience directe dans une série d'observations faites avec le lait d'une même vacherie. Il a été constaté qu'il fallait, pour avoir 1 kilog. de beurre :

De 21 à 22 litres de lait refroidi et maintenu à	2 degrés pendant 36 heures.
23 à 24	— 4 —
25	— 6 —
25 à 26 1/2	— 9 —
27 à 28	— 11 —
28 à 29	— 14 —
34 à 36	— 22 —

M. Dahl, directeur de l'école d'agriculture d'As, en Norvège, nous a rapporté avoir obtenu d'une expérience faite en grand, avec la crème de 3,204 litres de lait maintenu pendant 36 heures à la température de 3 à 4 degrés centigrades, 121 k. 800 de beurre, soit 1 kilog de beurre par 26 litres 1/2 de lait, tandis que 862 litres 1/3 de lait de même provenance, mais tenu à la température de 18 degrés centigrades ne lui ont donné que 30 kil. 1/2 de beurre, ou 1 kilog. par 28 litres 1/3 de lait. L'écart de rendement eût été encore plus grand si, au lieu de laisser le lait crémer 36 heures, on l'eût écrémé après 24 heures et surtout après 12 heures, comme le permet le refroidissement.

L'action du froid sur la qualité du lait et des produits qui en dérivent n'est pas moins remarquable : on sait déjà que pour empêcher le lait de tourner pendant les chaleurs, l'un des meilleurs moyens consiste à le refroidir avec de la glace ; pour lui faire parcourir de grandes distances sans altérer ses qualités et son goût en vue de l'approvisionnement des villes, le refroidissement est encore un des plus efficaces procédés.

L'examen des éprouvettes de la première série de nos

expériences révèle ce qui se passe pour la crème et la caséine quand le lait est soumis à des températures différentes.

Au bout de 52 heures, la crème de l'éprouvette n° 2 (refroidie à 2 degrés) était restée parfaitement douce, d'un goût fin et agréable ; elle était de consistance légère, fluide et avait le parfum des crèmes de premier choix ; sa couleur était blanche avec une légère nuance rosée, la crème formée pendant les 12 premières heures est si légère qu'une simple agitation avec une baguette suffit pour l'émulsionner de nouveau et reconstituer un lait pur ayant toutes les qualités du lait frais. Le lait de l'éprouvette n° 2, qui a été exposé à la température de 15 degrés, a donné une crème moins légère, moins fluide, mais aussi moins fine et moins délicate au goût ; à la 36^e heure d'observation, elle était aigre et il s'en échappait une légère odeur de rance, qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à la fin de l'expérience. Sa couleur était jaunâtre.

La crème de l'éprouvette n° 1 (à 22 degrés) était épaisse ; à la 12^e heure d'observation, il s'en dégageait déjà une odeur désagréable ; au bout de 24 heures, elle présentait les caractères d'une vieille crème ; à la 36^e heure, sa saveur était piquante et amère, et son odeur infecte ; à la fin de l'expérience, sa consistance était butyreuse et sa couleur jaune sale. Elle présentait à sa surface une pellicule pâteuse formant un ménisque concave.

Quant au lait sous-jacent à la colonne de crème et qui n'était autre que du lait sans sa crème, il était resté, dans l'éprouvette n° 3 (à deux degrés) d'excellente qualité ; sa couleur était d'un beau blanc opalescent, sa saveur exquise ; il était agréable à boire au point qu'on ne l'aurait pas cru privé de sa crème. Le lait des éprouvettes

maintenues aux températures de 15 et 22 degrés était aussi d'une couleur opalescente, mais la nuance n'était plus la même que dans le premier cas ; elle était un peu terne, moins translucide ; le goût de ce lait était aigre et peu agréable ; au bout de 30 heures, il s'en dégageait, surtout du lait maintenu à 22 degrés, une odeur repoussante qui rappelait celle du lait avarié.

Dans la 2^e série de nos expériences (en été), le lait des éprouvettes 1, 2 et 3 était resté doux ; au bout de 24 heures, il était encore excellent, tandis que celui des éprouvettes exposées à 16 et à 30 degrés, était devenu aigre et s'était coagulé ; dans la 1^{re} éprouvette (16 degrés) au bout de 10 heures, et dans la 2^e (30 degrés) au bout de 6 heures ; le temps, il est vrai, était lourd, très chaud et orageux.

Toutes nos expériences nous ont donné des résultats analogues.

Enfin, le beurre, provenant de la crème du lait fortement refroidi, a toujours été plus fin, plus délicat et d'une consistance plus ferme, tout en étant plus onctueux au toucher que le beurre provenant de la crème de lait non refroidi ou insuffisamment refroidi (13 à 20 degrés). Il jouit surtout d'une propriété qui doit le faire rechercher par les ménagères, celui de se conserver frais plus long-temps.

Le fromage maigre participe aussi à ces avantages ; celui qui provient du lait énergiquement refroidi ou simplement abaissé à la température de 4 à 6 degrés, est d'une qualité supérieure ; il fermente plus régulièrement, se fait mieux, il est aussi plus fin de goût.

II. — *Examen microscopique du lait.* — Ces divers faits, déduits de très nombreuses expériences, sont faciles à expliquer. Lorsque l'on examine, en effet, une goutte de

lait de vache au microscope, on constate qu'elle est formée d'une multitude de globules flottant dans un liquide transparent. Ces globules sont la matière grasse du lait, et le liquide, le sérum. Ces globules ne sont pas toutes de la même dimension : on en voit dont le diamètre est de 0^m,04 ; d'autres ont 0^m,005 ; les plus petits mesurent à peine 0^m,0016 de diamètre. Ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux. Pour 40 gros globules, nous avons compté 36 globules moyens et 119 petits. La quantité de globules en suspension dans le lait est telle qu'il n'y en a pas moins de 45,000 de toutes grandeurs, dans une goutte de lait de 1 milligramme, et leur poids varie de 0^{gr}, 00000049 à 0^{gr}, 00000000165. Ils présentent d'assez grands intervalles entre eux. Dans le champ du microscope, une goutte de lait offre assez bien l'aspect d'un ciel très étoilé. Réunis et serrés les uns contre les autres, les globules de lait n'occuperaient que 7 à 8 pour 100 du volume total du lait dans lequel ils flottent, comme on peut aisément le calculer. Les globules n'ont pas la même densité que le lait ; cette densité est inférieure à celle de l'eau ; elle est comprise entre 0,94 et 0,95, tandis que celle du sérum est un peu supérieure à celle de l'eau ; enfin, les globules du lait ont une consistance huileuse à la température de 36 degrés ; à 48 degrés, ils sont mous ; à 12 degrés, ils commencent à durcir.

Quand le lait est laissé en repos pendant un temps suffisant, les globules montent à sa surface en vertu de la différence de leur densité avec celle du sérum ; leur force ascensionnelle est évidemment d'autant plus grande que l'écart entre leur densité et celle du sérum est plus fort et la vitesse d'ascension croît uniformément avec

l'espace parcouru, suivant la loi de la chute des corps ; le mouvement de bas en haut du globule est uniformément accéléré. Or, quand le lait est soumis à une température très basse, le serum se contracte et sa densité augmente ; les globules, de leur côté, durcissent, et le microscope n'indique pas de changement appréciable dans leur volume ; leur force ascensionnelle augmente par le fait, et la vitesse du mouvement de bas en haut augmente à chaque instant pendant le trajet à parcourir. Les gros globules montent les premiers, repoussant devant eux les petits globules, et entraînant même une certaine masse de matière caséuse, qui s'en séparera ensuite par un repos prolongé ; les moyens et les petits globules ne tardent pas eux-mêmes à prendre part au mouvement ascensionnel. De là : 1^o montée immédiate de la crème pendant la première heure avec un fort refroidissement, et 2^o diminution de volume pendant les quelques heures qui suivent : de là encore, comme application, utilité d'avoir recours à des vases à crémer en métal, c'est-à-dire bons conducteurs de la chaleur, afin que le lait prenne le plus rapidement possible la température du bain.

L'examen microscopique du lait écrémé prouve bien d'ailleurs que les choses se passent ainsi et concordent avec les données de l'analyse : le microscope nous montre, en effet, qu'il reste encore beaucoup de globules de toutes dimensions dans le lait écrémé des éprouvettes qui n'ont pas été refroidies ; tandis qu'il n'y en a plus qu'un petit nombre dans le lait écrémé des éprouvettes soumises à une basse température ; les gros globules ne s'y voient plus ou sont très rares, on n'y trouve que de petits globules. Les figures 62 et 64 représentent les aspects

qu'offraient dans le champ du microscope les laits écrémés des éprouvettes 1, 2 et 3 de la première série des expériences rapportées plus haut.

III. — *Détermination du maximum de densité du lait.* — Si le sérum du lait se comportait comme l'eau, ce serait évidemment à 4 degrés qu'il conviendrait de refroidir le lait pour obtenir la montée la plus rapide et la plus abondante de crème; mais les expériences citées plus haut montrent qu'il n'en est pas ainsi, puisqu'à 2 degrés la séparation est plus complète qu'à 4 degrés.

Ce fait nous a conduit à rechercher la température à laquelle correspond le maximum de densité de la partie liquide du lait; pour faire cette détermination, j'ai encore eu recours à l'obligeance de M. Roussille qui a bien voulu se charger des détails de l'expérience. Un petit ballon muni d'un tube de verre engagé dans son col à l'aide d'un bouchon a été rempli de lait pur à 22 degrés jusqu'à l'orisice supérieur du tube. L'appareil a été ensuite placé dans un bain d'eau à 7° qu'on a refroidi progressivement et de façon à ce que le lait qu'il contenait prît la température du bain. La colonne liquide a baissé rapidement dans le tube par suite de la contraction du lait; la baisse a été rapide d'abord, puis plus lente :

Entre 6 et 5 degrés, la contraction apparente fut de 0°0707		
5 et 4	—	0.08363
4 et 3	—	0.03535
3 et 2	—	0.02828
2 et 1	—	0.02191
1 et 0	—	0.02191

Le ballon ayant été maintenu pendant quelque temps à 0 degré, fut enlevé du bain et placé immédiatement dans un mélange réfrigérant de sel et de glace. Au bout de quelques secondes, le lait était remonté avec une grande

vitesse dans le tube et avait fini par se déverser par son orifice supérieur. A ce moment la température du lait au centre du ballon était de — 0°,3. Sur sa paroi interne, il s'était formé une pellicule de glace qui n'avait pas un demi-millimètre d'épaisseur :

La capacité du ballon, à la température de 4 degrés a été trouvée de 137 cc.648	
— Le coefficient de dilatation cubique du verre étant de 0,0000276, la capacité du ballon à 22 degrés était de	137cc.645
Et à 0 degré	137 561
Difference	0 084

La hauteur du tube de l'appareil vidée par contraction a été de 0°140 et l'aire intérieure de ce tube étant de 0,0707 centimètres carrés, il s'en suit que le volume du vide apparent dû à la contraction a été de	9cc.900
Le volume du vide dû à la contraction du verre étant de	0 084
La contraction totale du lait a été de	1 074

Par conséquent 137cc 645, à la température de 22 degrés sont devenus 136cc 574 à la température de 0°, ou, si on veut, 1 de lait à 0 degrés devient 1,00786 à 22 degrés.

Dans les mêmes conditions Despretz a trouvé que 1 volume d'eau à 4 degrés devient	1,0001289 à 0 degrés.
Et	1,00222 à 22 —

Il résulte de cette expérience que le maximum de densité du lait pur est situé un peu au-dessous de 0 degré; à — 0°,3 environ, et que son coefficient moyen de dilatation cubique entre 0 degré et 22 degrés est de 0,0003572727.

Cette détermination prouve enfin que pour obtenir le maximum d'effet par le refroidissement du lait, il faut se rapprocher le plus possible de 0 degré.

IV. — En ce qui concerne la qualité qu'acquièrent le lait, le beurre et la caséine par le traitement du lait à

basse température, nos expériences ne sauraient évidemment en donner la solution.

Les belles découvertes de M. Pasteur sur les fermentations, sur leur origine, sur les circonstances qui favorisent ou arrêtent leur développement, sur les altérations qu'ils produisent dans les milieux où ils se trouvent, nous semblent avoir ici leur application. Il est assez probable, ainsi que nous le faisait remarquer M. Boussingault, que le refroidissement énergique arrête l'évolution des organismes vivants qui constituent les fermentations et empêche les altérations dues à leur action de se produire. Ce traitement déterminerait dans le lait des effets analogues à ceux qui se manifestent dans la fabrication et la conservation à basse température de la bière de Vienne, si remarquable par sa qualité. Il y a là, au reste, un vaste champ de recherches à explorer : nous n'avons voulu que l'indiquer pour le moment.

V. — Quoiqu'il en soit, les faits qui précèdent suffisent pour démontrer combien sont erronées les idées qui ont cours en France sur le crémage du lait et sur la fabrication du beurre, à savoir qu'il faut tenir le lait destiné à être écrémé à la température de 12 à 13 degrés et ne pas aller au-dessous de cette température, parce qu'alors la crème monte mal, etc. Les applications à en tirer sont nombreuses, elles se déduisent assez d'elles-mêmes pour que nous n'ayons pas à insister.

Le lait de nos vaches est généralement d'une qualité supérieure ; mais, à l'exception de quelques départements, on n'en tire presque partout que des produits (surtout le beurre) plus ou moins défectueux. Pour avoir des produits supérieurs, il faut réaliser deux conditions, une propreté extrême et le traitement du lait par le froid.

On conçoit ce qu'une amélioration, même légère, dans une industrie dont la production annuelle est de 1 milliard et demi de francs et l'exportation en beurre de près de 100 millions de francs, présenterait d'avantages pour notre agriculture. Nous avons à nos portes un vaste marché qui ne demande qu'à recevoir et à consommer le double ou le triple de ce que nous lui envoyons et à en payer la qualité.

On a déjà reconnu, dans le nord de l'Europe, ainsi que je l'ai dit dans une précédente communication, qu'il fallait abandonner les anciennes pratiques. On y a été amené à refroidir le lait à 8 degrés et à 6 degrés à l'aide de grands bassins remplis d'eau de source et même au moyen de glace. Ce n'est pas un refroidissement suffisant encore, comme le démontrent nos expériences. Mais c'est déjà un progrès qui a eu les plus heureuses conséquences en étendant jusqu'à l'extrême Orient la zone d'exportation des beurres préparés en Danemark, en augmentant le prix de ce produit et du fromage maigre et en les faisant rechercher de plus en plus sur les marchés étrangers. Cette réforme a permis, d'autre part, de diminuer les frais de production en réduisant les frais de main-d'œuvre (il y a un écrémage de moins et l'emploi de grands brocs de 50 litres rend les lavages plus expéditifs), en supprimant les installations coûteuses de calorifères, la dépense de combustible en hiver, et les frais assez dispendieux pour l'achat et l'entretien d'un nombre considérable de petits vases à crème.

Nous ne devons pas nous complaire dans notre situation et nos succès présents. A côté de nous on travaille, il faut suivre la même voie si nous voulons développer notre industrie laitière et ne pas nous laisser distancer.

Le traitement du lait à basse température y est tout aussi facile qu'ailleurs ; il y sera tout aussi économique et avantageux ; il n'y a qu'à utiliser dans ce but les eaux de source et de puits les plus froides et à se servir de la glace quand on a besoin de les refroidir au degré convenable. L'emmagasinement de la glace constitue sans doute une dépense ; mais celle-ci est minime ; la glace se recueille à un moment où les travaux de la campagne sont considérablement ralentis et où les loisirs sont longs dans les fermes. On peut, d'autre part, se servir de silos peu coûteux, comme cela se pratique dans les exploitations du nord de l'Europe. Ce n'est jamais d'ailleurs le travail qui a fait reculer nos laborieuses populations rurales, quand on leur a signalé une sérieuse amélioration à réaliser.

DE L'ÉCORCEMENT ARTIFICIEL DES BOIS

Par M. CH. DE KIRWAN,
S.-Inspecteur des Forêts.

Un prix de mille francs a été décerné par la Société des Agriculteurs de France, dans sa session de mars 1876, à M. de Nomaison, ingénieur civil, pour son appareil de décorticatiou artificielle des bois en dehors du temps de sève.

La Société avait mis au concours, dans sa session de l'année précédente, cette grave question de l'écorcement artificiel, et en la résolvant, l'habile ingénieur a planté le germe d'une amélioration considérable dans l'exploitation des bois. Il a aussi préparé l'extension de la production des écorces à tan, cet agent dont l'importance s'accroît sans cesse avec l'importance même de la production des cuirs dont la consommation devient de jour en jour plus forte.

En quoi donc consiste le système d'écorcement de M. de Nomaison? Quels avantages présente-t-il sur l'ancien

procédé d'écorcement en temps de sève, et quels sont les vices de ce dernier ?

Mais d'abord, qu'est-ce que le procédé d'écorcement en temps de sève ?

I

Personne n'ignore que, chaque année, au retour du printemps, les arbres et les arbrisseaux, sollicités par les ardeurs renaissantes du soleil, sortent de leur repos hivernal. Leur sève se met en mouvement. Elle monte par les parties externes du tissu ligneux, du fond des racines jusqu'à l'extrême des derniers ramules de la cime, pour redescendre aux racines par les tissus les plus internes de l'écorce, puis remonter et redescendre encore jusqu'à ce que la foliation soit complète. La circulation de la sève, sans s'arrêter alors, — elle ne s'arrêtera qu'en automne à la chute des feuilles, — se ralentit toutefois et n'a plus qu'un cours uniforme et tranquille.

On appelle *temps de sève* le moment du printemps, où tous les éléments élaborés par la végétation de l'année précédente, et solidifiés ou épaissis dans l'intérieur des tissus, s'amollissent, se dissolvent, et, se joignant aux liquides puisés dans la terre par les racines, sont emportés avec eux par une puissance d'ascension extraordinaire. On a pu mesurer la force de propulsion de cette végétation ascendante sur l'une des espèces ligneuses où elle est le plus remarquable. Un cep de vigne fut coupé net à 0^m,50 au-dessus du sol, à ce moment du retour de la végétation qui produit l'écoulement aqueux connu sous le nom de *pleurs de la vigne* ;

on adapta sur la partie coupée un tube de verre à double courbure verticale ou manomètre (fig. 1); l'une des

Fig. 1.

branches ascendantes de ce tube, formant en quelque sorte le prolongement de la tige coupée, voyait monter en elle la sève qui continuait ainsi le mouvement d'ascension commencé dans le cep; cette sève, suivant les contours du tube, redescendait ensuite dans la courbure inférieure, laquelle se trouvait occupée par une certaine quantité de mercure. Or, telle était la vigueur d'impulsion de la sève, que l'Anglais Hales, — le premier qui ait fait cet essai expérimental, — a vu la colonne de mercure chassée par elle, s'élever jusqu'à la hauteur de 1 mètre dans la troisième branche verticale du tube. On sait que le mercure pèse quatorze fois plus que l'eau,

et Hales a calculé que la force qui poussait ainsi la sève dans la vigne est cinq fois plus grande que celle qui pousse le sang dans une grosse artère de cheval (1).

Tous les végétaux ligneux, sans doute, ne lancent pas leur sève printanière avec une force égale, et cette force est moindre au sommet de la tige et des rameaux qu'au voisinage du sol. Mais il est facile de comprendre que quand un courant analogue, même moins fort (il l'est souvent plus), fait circuler ainsi le liquide séveux entre le bois et l'écorce, l'adhérence entre ces deux parties d'une tige ou d'une branche soit nulle ou à peu près. Aussi n'avait-on jamais imaginé, si ce n'est depuis une dizaine d'années, de choisir un autre moment que le printemps, pour dépouiller de leur écorce les arbres et rejets dont l'enveloppe corticale est réclamée par les besoins de l'industrie. Lors de l'exploitation des coupes de bois, qui se fait normalement de novembre à mars ou avril, on laisse sur pied tous les brins, tiges et rejets bons pour être écorcés, c'est-à-dire très principalement les sujets d'essence chêne (2). Puis, dès

(1) Adrien de Jussieu. — *Botanique.*

Bouquet de la Grye. — *Les Bois indigènes et étrangers.* Paris, J. Rothschild.

(2) Le chêne est loin d'être la seule essence forestière dont l'écorce soit utilisable par l'industrie. Mais c'est la plus riche en tanin et partant la plus recherchée pour la préparation des cuirs. Certaines parties de l'écorce comme le *liber* (tissu interne) en contiennent jusqu'à 16 pour cent; le *rhytidome*, ou partie extérieure morte, en contient encore 4 pour cent, et l'ensemble de l'écorce d'un vieux chêne, toujours moins abondante en tanin que celle des jeunes arbres, en fournit 6,3 pour cent. (A. Mathieu. — *Flore forestière.*)

Dans le nord de l'Europe, on recherche beaucoup aussi

que, par l'effet du réveil de la sève, l'adhérence de l'écorce au bois se trouve momentanément détruite, c'est-à-dire aux approches de mai et jusqu'au milieu ou à la fin de juin, on procède à l'opération de l'écorçement. Pour cela faire, l'ouvrier, dès que sa cognée a détaché une branche d'une tige ou celle-ci de sa souche, pratique, du côté du gros bout de cette tige ou de cette branche, une incision longitudinale à l'aide d'un biseau en os, en bois ou même en fer. Cette incision, une fois commencée, se poursuit sans effort jusqu'à l'autre extré-

l'écorce de bouleau (1,6 pour cent de tannin), qui communique au cuir la couleur et l'odeur caractéristiques des cuirs dits *de Russie*. La partie blanche de cette écorce renferme en outre près de moitié de son poids d'une résine particulière appelée *bétuline*. — Dans les mêmes régions, là où le chêne fait défaut, on utilise aussi pour la tannerie l'écorce des saules, principalement du saule marceau, celle du sapin argenté (*abies pectinata*), de l'épicéa, des jeunes mélèzes. (Ibid.)

L'écorce de l'arbrisseau appelé « Sumac des corroyeurs » est employée à la préparation des cuirs dits *marocains*.

Bien d'autres écorces encore, quoiqu'on les utilise peu, contiennent du tannin : le marronnier d'Inde, 1,8 pour cent (Davy) ; le merisier (cerisier sauvage), 10 pour cent, d'après Gassicourt ; le cornouillier mâle, 8,7 pour cent, et l'aune commun, 16,5 pour cent (plus même que la meilleure et plus fine écorce de chêne), d'après le même ; le peuplier b'auc (*ypréau*), 3 pour cent environ. (Ibid.)

Certaines écorces peuvent aussi rendre d'autres services. Ainsi l'écorce du houx, dont on extrait la glu, et celle de la bourdaine, qui fournit une matière tinctoriale rougeâtre. Enfin l'orme champêtre et surtout le tilleul ont un liber fibreux et tenace avec lequel on peut fabriquer des nattes et des cordages grossiers, mais plus résistants que ceux qui sont faits avec le liber du chanvre ou du lin.

mité de la tige, bûche ou pièce de bois; après quoi celle-ci est enlevée rapidement du fourreau d'écorce qui l'entourait et qui conserve après l'enlèvement l'apparence extérieure du fragment d'arbre qu'il enveloppait naguère.

Telle est la manière de procéder pour écorcer les bois en temps de sève.

C'est le procédé ordinaire, le seul et unique jusqu'à ces dernières années; on pourrait l'appeler le procédé *naturel*. L'écorce, en effet, se détache naturellement et comme d'elle-même, au premier contact de la main de l'ouvrier armée d'un outil presque insignifiant, tandis qu'avant ou après le moment de la sève, elle adhère fortement au bois. Pour l'enlever alors, sans avoir fait subir aux brins à écorcer une préparation préalable, il faudrait se servir d'outils tranchants qui ne détacheraient que la portion d'écorce avec laquelle ils seraient en contact. Par là on verrait s'élever la main-d'œuvre à un taux excessif, qui dépasserait hors de toute proportion la valeur du produit. L'écorcement naturel exige donc impérieusement la coupe en temps de sève des bois qu'on veut dépouiller de leur enveloppe corticale.

C'est ce que l'on évite en recourant au procédé artificiel ou écorcement par la vapeur.

Mais quel intérêt y a-t-il à éviter d'écorcer, de *faire de l'écorce*, pour employer l'expression populaire, pendant le temps de la sève?

Cet intérêt est considérable et de deux natures : intérêt cultural, intérêt économique.

II

Le fait d'exploiter les bois pendant le temps de la sève, en mai et juin, au lieu d'employer à ce travail les mois d'automne et d'hiver, a d'abord, au point de vue forestier, un inconvénient majeur ; il serait mieux de dire : une série d'inconvénients.

Le moindre d'entre eux consiste dans la perte de *recrû* qui résulte d'une exploitation trop tardive. Quand la coupe des bois a été faite avant le réveil de la végétation, les souches des arbres et brins abattus donnent des rejets dès la fin d'avril ; et comme ces rejets correspondent au maximum d'activité du mouvement de la sève, ils acquièrent promptement une assez grande élévation. On en voit parfois qui, dès le mois de juin, ont atteint un mètre et plus de hauteur.

Il est clair que ce rejet des souches, que ce *recrû* est perdu lorsque l'exploitation a lieu en mai et juin. La sève, au lieu de s'amonceler au pied de la souche coupée pour gonfler ou faire sortir les bourgeons proventifs ou latents, cachés sous l'écorce et tout autour de cette souche, se répand dans la tige encore sur pied, sans d'ailleurs pouvoir l'en faire profiter, puisque cette tige est abattue au moment même, et avant que la sève qu'elle vient de recevoir ait eu le temps de déposer autour du bois une nouvelle couche de tissu ligneux.

A la vérité, un second appel de sève, qui, ayant lieu habituellement en juillet et août, est connu sous le nom de *sève d'août*, réparera partiellement ce dommage. Mais enfin le *recrû* de la première année ne sera que de

la moitié de ce qu'il devait être si la coupe eût été effectuée pendant les mois d'hiver. La perte peut donc s'évaluer assez exactement à *la moitié d'une sève ou d'une feuille*, c'est-à-dire à la demi production ligneuse d'une année.

Cet inconvénient de l'écorcement en temps de sève est le moindre, avons-nous dit. Il en est un autre, beaucoup plus grave, bien que moins immédiatement apparent. Il provient de la fatigue considérable, de l'espèce d'épuisement qu'éprouvent les souches par suite de l'abattage des bois pendant le mouvement de la sève. On a fait ressortir plus haut quelle est la vigueur extrême d'impulsion, au retour du printemps, des liquides organiques contenus dans les tissus ligneux. Coupés pendant que durent les effets de cet élan, ces tissus laisseront s'écouler au dehors la totalité de la sève qu'ils avaient mission d'envoyer dans tout le corps et jusqu'aux dernières ramifications du sujet abattu. De là le liquide devait revenir à cette même souche, enrichi de nouveaux éléments qu'il aurait puisés dans l'air atmosphérique par l'action respiratoire et d'absorption des organes foliacés (1). L'arbre ou le rejet étant coupé, il est clair que l'écoulement de sève qui lui succède se fera en pure perte. A la longue, sans doute, l'orifice des vaisseaux, fibres et cellules, tranchés sur la souche, finira bien par s'obstruer et s'oblitérer ; et quand, en fin juillet ou en août, aura lieu un second appel de la

(1) Voir, sur les fonctions de respiration et d'absorption des feuilles, le remarquable traité de physiologie végétale de M. Bouquet de la Grye, dans *Les Bois indigènes et étrangers*. Un vol. in-8°, Paris, J. Rothschild.

sève, des bourgeons préventifs sortiront de l'écorce tout autour de la souche. Mais celle-ci n'en aura pas moins subi l'épuisement résultant de tout ce qu'elle aura perdu sans compensation (1). Dans un taillis s'exploitant à 18 ou 20 ans par exemple, et soumis chaque fois à l'écorcement naturel, les souches seront usées bien avant l'âge, et après avoir fini par ne donner que des rejets chétifs et languissants, elles périront tout à fait. Pour peu que ce grave déchet ne soit pas compensé par la pratique d'un choix rationnel et suffisant d'arbres de réserve, voire par des repiquements de glands ou de jeunes plants dans l'hiver ou au printemps qui suit l'exploitation de chaque coupe, celle-ci ne verra pas s'écouler plus de trois ou quatre retours d'exploitation ou *révolutions*, sans qu'à un taillis bien venant et complet n'aient succédé des vides, des clairières, qui s'agrandiront d'année en année jusqu'à la ruine définitive de la forêt.

Tel est, avec le temps, l'effet de l'écorcement pendant la sève ; et cet effet est singulièrement activé par un troisième et non moins grave inconvénient qu'il nous faut signaler.

Quand on tarde jusqu'en mai et juin pour procéder à l'abattage d'une coupe de bois, tous les bois abattus, leurs branchages, leurs écorces, etc., s'étalent sur le

(1) Cette perte, non compensée, est d'autant plus grande que le liquide séveux, qui obéit au mouvement ascensionnel du printemps, contient en dissolution cette sève solidifiée appelée *réserve alimentaire*, qui s'était déposée, à l'entrée de l'hiver, dans les tissus du bois. Il y a donc perte, non-seulement de la sève de formation récente ou actuelle, mais encore de cette sève élaborée de la saison précédente, la plus riche en éléments constituants du tissu ligneux.

partie de la coupe au moment de la végétation et, en suspendent l'essor partout où ils recouvrent les souches, leur interceptant l'air et la lumière. Ce n'est pas tout. Il faut enlever ces produits, et pour cela introduire bêtes et charriots dans l'intérieur de la coupe. Les dégâts que causent les charrois dans une coupe exploitée en temps de sève sont incalculables. Le bois des souches et des racines courant à fleur de terre est plus tendre, l'écorce soulevée en quelque sorte par le passage de la sève se détache au moindre choc, et le frottement des roues, le poids des chargements, les pieds des chevaux, brisent les bourgeons et les rejets, écorchent ou éclatent les souches et les étocs, aggravant ainsi, dans une large mesure, le dommage résultant d'une déperdition de sève déjà ruineuse par elle-même.

Ces considérations, d'un intérêt majeur pour le propriétaire, touchent moins l'exploitant, le marchand de bois. Il lui importe assez peu que le fonds, sur lequel il exerce son industrie, mais qui ne lui appartient pas, doive souffrir, par la suite, de son mode d'exploitation.

Voici des faits qui sont de nature à l'impressionner davantage.

L'époque de l'ascension de la sève n'est ni absolument constante, ni de longue durée. Elle est fréquemment interrompue par les variations atmosphériques. Elle correspond toujours à une époque de l'année où la reprise des travaux agricoles absorbe beaucoup de bras et où, partant, rares sont les ouvriers et chère est la main-d'œuvre. Il faut donc, le moment venu, écorcer à tout prix et faire vite, employer, par conséquent, un grand nombre d'ouvriers à la fois. Vienne un regain

de froid, un coup de bise, un brouillard : la sève s'arrête. L'ouvrier doit s'arrêter aussi. Au moins, n'écorce-t-il qu'à grand'peine et n'a-t-il réalisé, au bout de la journée, qu'une somme de travail insuffisante. On évalue, à un quart au moins, la proportion des bois qui, destinés chaque année à la décortication, restent non écorcés par suite des empêchements résultant des fluctuations de la sève, sous l'influence des intempéries. Il y a plus, les menus brins du taillis désignés sous le nom de *charbonnette*, parce qu'on les emploie ordinairement à la fabrication du charbon, ne sont pas généralement compris dans les bois à écorcer : à longueur égale, un brin de faible diamètre est presque aussi long à décortiquer qu'un brin beaucoup plus gros, et le temps manque forcément pour extraire l'écorce de ces brindilles, bien qu'elle soit la meilleure et la plus riche en tannin. Mais si l'on est obligé de s'abstenir d'écorcer un quart des arbres et brins dont on avait ajourné l'exploitation dans ce but, à plus forte raison ne peut-on songer à en augmenter la quantité.

Il y a donc, au point de vue économique, tout aussi bien qu'au point de vue cultural, un intérêt considérable à pouvoir écorcer en toute saison, sans subordonner la coupe et l'exploitation des bois à l'écorcement, ni l'écorcement au caprice des mouvements de la sève.

Pour cela, il s'agit de faire subir au bois coupé en temps ordinaire une préparation qui, sans l'altérer ni dans le bois proprement dit, ni dans l'écorce, détruise cependant l'adhérence de l'une à l'autre.

Tel est le but pleinement atteint par l'immersion de ce bois dans un bain de vapeur surchauffée. Tel est le but de l'appareil de M. de Nomaison dont il nous

reste à parler et que nous décrirons d'après le *Rapport* sur les conclusions duquel la Société des Agriculteurs de France a accordé un prix de mille francs à l'inventeur (1).

III

La première idée de l'écorcement artificiel des bois n'appartient pas à M. de Nomaison. Mais il en a considérablement perfectionné l'application, grâce à un appareil nouveau, facilement transportable, peu encombrant, et d'un prix relativement faible.

C'est en 1864 qu'un maître de forges de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), M. Maitre, imagina d'employer la vapeur d'eau pour détruire l'adhérence de l'écorce au bois qu'elle recouvre. Il s'était demandé si, en trouvant

(1) La section de la Société ayant la sylviculture pour attributions et présidée par Mgr le duc d'Aumale, avait fourni les membres de la commission chargée de se livrer à une enquête minutieuse sur le procédé de M. de Nomaison.

Cette commission était ainsi composée :

Mgr le duc D'AUMALE, président; MM. BARBIÉ DU BOCA GE, vice-président; PISSOT, conservateur du Bois de Boulogne secrétaire; CLAVÉ, MAURICE VILMORIN, DE WAILLY, DE BALKHON, BEZEL, REGNAULT, DE BERTIER, vicomte DU ROSCORT, baron DE L'ESPÉE.

M. Pissot, secrétaire de la commission, a rédigé et lu en assemblée générale le rapport de cette commission, lequel a été ensuite publié sous ce titre :

Écorcement des bois par la chaleur. — RAPPORT présenté à l'assemblée générale des agriculteurs de France, le 15 mars '876, au nom de la Section de sylviculture, par M. PISSOT, inspecteur des Forêts, conservateur du Bois de Boulogne. — Paris, imprimerie centrale des chemins de fer. A. CHAIX et C°.

un moyen d'écorer en toute saison, on n'arriverait pas à augmenter, dans une forte proportion, la production des écorces, cette marchandise dont le prix va toujours croissant. Il essaya de faire passer un courant de vapeur, à moyenne pression, dans une caisse remplie de bois coupés depuis un temps plus ou moins long, et put constater qu'après un certain nombre d'instants d'immersion dans le bain de vapeur, ces bois offraient la même facilité d'écorcement que s'ils eussent été coupés au moment même et pendant le mouvement de la sève. Ceux qui ont vu, comme nous, fonctionner l'appareil de M. Maître en 1867, à Billancourt, à l'annexe agricole de l'exposition universelle, peuvent dire avec quelle facilité et quelle promptitude fonctionnait cet appareil. Des expériences nombreuses permirent de constater que la qualité des écorces ainsi obtenues n'était pas inférieure à celle des écorces faites en temps de sève, et que leur prix de revient ne s'éloignait pas sensiblement des conditions normales.

Cependant le procédé de M. Maître ne dépassa pas le champ des expériences ou de quelques exploitations d'essai ; il n'entra point dans le domaine de la pratique. La routine, cette passion de fait dans un pays qui a la passion théorique du progrès, est la première cause de cette froideur. Elle n'est pas la seule, il le faut reconnaître. Le générateur dans lequel M. Maître préparait sa vapeur était lourd et compliqué ; son appareil, peu portatif, ne pouvait guère fonctionner que dans des centres de grandes agglomérations de bois : on ne pouvait que difficilement songer à le transporter de forêt à forêt, moins encore de coupe à coupe dans une même forêt. On reprochait, en outre, au procédé,

les effets probables ou au moins possibles de l'humidité qui pouvait dissoudre une partie du tannin contenu dans l'écorce et diminuer par conséquent la richesse de celle-ci, autrement dit sa qualité. On vit même des tanneurs refuser, pour cette raison, les écorces extraites à l'aide des appareils de M. Maître. Celui-ci ne se découragea point. Pour parvenir à améliorer pratiquement ses appareils, le maître de forges fit appel à un ingénieur; et M. de Nomaison, ancien élève de l'école centrale des arts et manufactures, ingénieur au service de la compagnie du chemin de fer d'Orléans, reprit à son compte l'idée de M. Maître pour en perfectionner l'application en la rendant plus facile et moins coûteuse.

Il fut d'abord amené à admettre que ce ne serait point, comme eau à l'état de gaz, mais bien comme véhicule de la chaleur, que la vapeur agit sur le bois et sur l'écorce. De là, double conséquence : supprimer la pression de la vapeur, ce qui permettait d'alléger, à l'abri de tout danger, l'appareil, en amincissant ses parois; remplacer cette pression par une surélévation de la température et, la vapeur étant sèche, anéantir par là l'objection tirée de la dissolution d'une partie du tannin.

M. de Nomaison construisit, en conséquence, un générateur de dimensions relativement minimes et dont le poids, au lieu des 1,200 kilogrammes, que pesait celui de M. Maître, n'en accuse guère que 500. C'est une réduction de près des deux tiers. L'appareil est disposé de façon à pouvoir, au moyen d'une suffisante surface de chauffe, produire en très-grande quantité la vapeur. Celle-ci est portée à la température minima de 130°, qui, suffisante pour produire l'effet voulu de disjonction de

l'écorce avec le bois, n'altère ni l'une ni l'autre : ce n'est qu'à 200° que le bois commence à se décomposer par combustion. Mais à la température de 130 à 170°, les liquides contenus dans le bois entrent en ébullition, s'épandent au-dessous de l'écorce qu'ils dilatent et qui cesse ainsi d'être adhérente.

C'est dans ces conditions nouvelles que la Société des agriculteurs de France (section de sylviculture) fut saisie de la question de l'écorcement artificiel, et qu'une commission désignée par elle se livra, en avril 1873, à diverses expériences à ce sujet dans le bois de Vincennes et à Viroflay. Le résultat constaté par la commission fut seulement la *possibilité* de l'écorcement artificiel en forêt. Elle ne voulut pas encore se prononcer plus catégoriquement : tout en approuvant le principe de l'appareil de MM. Maître et Nomaison, elle croyait y remarquer des défauts d'application et de détail, et fit part aux constructeurs de ses observations.

L'ingénieur et le maître de forges se remirent courageusement à l'œuvre, apportèrent au générateur les perfectionnements qui leur avaient été indiqués, et méritèrent qu'après nouvel examen la Société des agriculteurs de France leur décernât, en 1874, une médaille à titre de récompense.

C'était une adhésion implicite, mais certaine, au procédé nouveau.

L'esprit de routine ne fut pas, pour cela, désarmé. L'envie, d'ailleurs, ce serpent acharné contre tout ce qui est utile et bon, n'épargne personne, et c'est l'honneur des gens de bien d'être ordinairement en butte à ses morsures. Dans la région parisienne, les tanneurs et les marchands de bois refusaient systématiquement

toute efficacité au nouveau procédé, toute qualité suffisante aux écorces par lui obtenues.

Ce ne fut donc pas, cette fois, de Paris que nous vint la lumière, au moins sur ce point.

Mais en différents lieux de la province, des Ardennes au Périgord, de la Touraine au Finistère, l'écorcement artificiel fut apprécié, et aujourd'hui de nombreux appareils y fonctionnent, qui donnent les résultats qu'on en pouvait espérer.

La Société des agriculteurs de France, cependant, ne perdait pas de vue cette importante question, et c'est sur ces entrefaites qu'elle décida, dans sa session de l'année 1875, l'allocation d'un prix de mille francs à décerner, l'année suivante, à l'inventeur du meilleur procédé d'écorcement artificiel des bois. Seul concurrent sérieux, M. de Nomaison (1), après de nouveaux perfectionnements apportés à son appareil, remporta ce prix,

(1) Un ancien inspecteur des forêts, actuellement en retraite, qui s'occupe aussi d'une manière assidue de la question de l'écorcement artificiel, avait cru devoir se retirer, après avoir eu d'abord l'intention de concourir. Toutefois, ce retrait n'impliquait de la part de l'honorable concurrent, ni adhésion sans réserve au précédent Nomaison ni abandon de son système à lui.

Il n'est pas partisan de l'emploi *exclusif* de la vapeur sèche sans aucune pression : il voudrait que l'usage de celle-ci ne fit pas abandonner la vapeur humide sous une certaine pression, dans beaucoup de cas plus économique, suivant lui. — Les considérations très développées et très sérieusement motivées qu'il nous a fait l'honneur de nous communiquer à ce sujet nous sont parvenues trop tard pour que nous ayons pu les utiliser dans le corps du présent travail. Mais elles nous seront précieuses dans le cours d'études ultérieures sur cette importante et grave question.

en mars dernier, comme nous l'avons dit en entrant en matière.

Cette haute approbation, cet encouragement imposant ne furent pas les seuls.

L'Administration s'est préoccupée, elle aussi, de l'amélioration considérable qu'apporterait avec elle la propagation d'une telle méthode. Une commission officielle, où figuraient des hommes de la valeur et de la compétence de MM. Meynier et Lorentz, administrateurs à la direction générale des forêts; Serval, conservateur des forêts, à Paris; Lévy, président du syndicat des bois, des marchands de bois, des tanneurs, etc., a expérimenté, en décembre 1873, dans le bois de Viroflay, et en présence de M. le Directeur général des forêts, ainsi que d'un grand nombre de propriétaires de bois et d'exploitants, le système de l'écorcement artificiel. L'impression générale produite sur les assistants a été des plus favorables; de chaleureuses félicitations ont été adressées à l'habile ingénieur, et l'Etat, à la suite de ces expériences, a fait l'acquisition d'un de ses appareils pour l'Administration des forêts. La commission officielle a été ainsi mise à même de suivre, dans une série d'exploitations régulières, l'application pratique de cet ingénieux système.

Des expériences théoriques et pratiques ont été faites sur la qualité, sur la richesse en tanin des écorces ainsi obtenues. Des savants, tels que M. Mouillefert, professeur de chimie à l'école d'agriculture de Grignon, M. Grandea, professeur de chimie agricole à la faculté de Nancy, M. Nanquette, directeur de l'École forestière de Nancy, M. Rabourdin, chimiste à Orléans, M. Maret, chimiste à Paris, se sont chargés des premières. Ils ont

constaté qu'il n'existe pas de différence appréciable entre les écorces de chêne extraites par le procédé naturel et celles obtenues à l'aide de la vapeur quant à la richesse en tannin. M. Mouilletfert, même, précisant ses conclusions dans un chiffre, fixe à 7,14 pour cent la proportion de tanin qu'il a trouvée dans les écorces de chêne soumises à son analyse, aussi bien dans celles qui avaient été levées en temps de sève que dans celles qui avaient été détachées par la chaleur artificielle. M. Maret, lui, trouve une différence, mais bien faible, qui serait en faveur de l'écorcement en temps de sève, celui-ci produisant du tanin dans la proportion de 7,80 pour cent, et l'écorcement par la chaleur n'en donnant que 7,57, soit 0,23 pour cent en moins. Avions-nous tort de dire que la différence, si elle existe, n'est pas appréciable (1) ?

Quant aux expériences pratiques, c'est à des tanneurs qu'elles revenaient. Un grand nombre de ces industriels, après expérimentation en grand, ont rendu les témoignages les moins équivoques sur l'égalité sensible de qualité entre les écorces des deux provenances. On peut citer MM. Fortier-Beaulieu, à Paris, Jodeau-Labbé, à Château-Renault, Vincent, à Nantes, Parent et Decron-Donneau, à Givet, Barrier, au Mans, Rossignol, à Vierzon, et enfin Gérard-Becket, à Maestricht. Leurs attestations se rapportent toutes aux deux années 1875 et 1876. Mais, dès 1866, plusieurs tanneurs français attestaienr que les écorces obtenues par le chauffage à la vapeur humide (procédé Maître) étaient aussi bonnes que les autres, et plus tard, l'Administration prussienne

(1) Voir le rapport précité, p. 8 et 10.

ayant fait, pour son compte, étudier la question à Wiesbaden par une commission où figuraient notamment un tanneur, un forestier et un chimiste, est arrivée aux conclusions suivantes :

Des poids égaux de peaux traitées par des écorces de l'une et l'autre origine ont produit des poids sensiblement égaux de cuirs et de qualité égale. Rapport du tanneur.

Le bois de chêne exploité en hiver pèse plus que celui coupé en été : un mètre cube, coupé en cette dernière saison, pèse 892 kilog. et fournit 128 kilog. d'écorce ; coupé en hiver, il donne 165 kilog. d'écorce et pèse 1,027 kilog. — Les rejets de chêne, dans les coupes exploitées en hiver, dépassent ceux des coupes exploitées en été dans la proportion de 1^m90 à 1^m05. Rapport du forestier.

La vapeur et l'eau de condensation n'enlèvent aux écorces que 2 à 5 pour cent de leur tannin. La qualité du tannin ne varie pas sensiblement dans les différents mois de l'année, et l'écorce du bois coupé en hiver vaut l'autre, lorsque son extraction par la vapeur ne se fait qu'au printemps. Rapport du chimiste (1).

IV

Donnons ici, d'après le rapport de M. Pissot, cité plus haut, la description de l'appareil de M. de Nomaisson.

Cet appareil consiste en une chaudière verticale, tu-

(1) Ibid, p. 10 et 11.

bulaire et cylindrique, à foyer intérieur. La figure 2 en représente l'aspect extérieur. « Un réservoir d'eau entoure la boîte à fumée, ce qui permet d'alimenter avec de l'eau chaude. De nombreux tubes en cuivre donnent

FIG. 2. — Vue de la machine laissant voir la pompe d'alimentation, et l'un des tourillons servant à la suspendre sur le chariot de transport.

une surface de chauffe considérable. L'eau descend jusqu'au fond du générateur et entoure complètement le foyer. Subissant l'action directe des gaz du foyer, ces tubes chauffent et sèchent la vapeur qui vient les lécher sur toute leur surface.

« La vapeur arrive ainsi à la partie supérieure, dans un surchauffeur (boîte en cuivre rouge), et de là sort à la température d'environ 170 degrés, entre dans les cuves à 130 degrés, et s'en échappe ayant près de 100 degrés.

« Un tube de niveau en verre, placé à l'extérieur, permet de voir la hauteur de l'eau dans la chaudière.

« On alimente à l'aide d'une pompe qui refoule l'eau du réservoir supérieur et la fait pénétrer dans la machine.

« La vapeur, étant utilisée au fur et à mesure de sa production, n'a pas de pression sensible, de sorte qu'il n'y a jamais à redouter le moindre danger d'explosion.

« L'appareil est d'un poids relativement faible, moins de 400 kilog., de manière à être facilement transporté à travers les coupes (fig. 3).

Fig. 3. — L'appareil posé en suspension sur son chariot de transport.

« Les bois à écorcer sont placés dans des cuves ou récipients en bois (il y en a quatre en général), disposés symétriquement autour de la chaudière ; la vapeur pénètre à la partie inférieure de chaque cuve au moyen d'un tuyau partant du surchauffeur de la machine. Ce tuyau porte un boisseau muni d'une cléf, qui permet de régler l'admission de la vapeur.

« Ces cuves cylindriques varient de dimensions avec la longueur des bois à écorcer ; ainsi on peut leur donner depuis 1^m 20 jusqu'à 4 ou 5 mètres et même plus de longueur. Seulement, il faut alors réduire la circonférence de manière à ce que la capacité soit toujours la même et ne dépasse pas un mètre cube ou 1^m 250, au moins pour les générateurs actuellement en usage.

« Ces cuves sont disposées sur de petits chevalets, avec une légère inclinaison, pour laisser s'écouler par un petit trou les jus ou les liquides qui s'échappent du bois sous l'action du calorique.

« Chaque cuve, remplie de bois, n'en contient que 0^m 750, à cause des vides qui résultent de l'empilage.

« Au moment où la vapeur est introduite pour la première fois dans chaque cuve au commencement de la journée, elle est absorbée par le bois, de sorte qu'il s'écoule environ deux heures avant que l'écorçage puisse se pratiquer facilement. Mais lorsqu'on fait l'opération la seconde fois, il suffit que le bois soit soumis une heure et demie à la vapeur pour que l'opération puisse se faire. Cela tient à ce que les cuves étant déjà échauffées, il y a bien moins de refroidissement et la vapeur conserve toute son action. Du reste, cet intervalle varie sensiblement suivant la dimension des bois et le temps depuis lequel ils sont abattus. Plus les bois sont gros, plus on

s'éloigne de l'époque de l'abattage, plus il faut de temps. La durée de l'opération varie aussi avec le combustible qu'on emploie ; car plus le combustible donne de chaleur dans un même temps, plus la vapeur est rapidement échauffée et produit rapidement son effet. Du reste, pour s'assurer du moment où l'on peut commencer l'opération, il suffit de retirer une bûche et de l'essayer. On a reconnu aussi que le bois commence à être à point dès qu'il s'écoule du jus et que la vapeur tend à s'échapper par les joints. Quand on retire le bois, après le temps voulu, l'écorce se détache aisément sous forme de fourreaux complets, lisses à l'intérieur, sans lanières ni déchirures.

« Dès qu'une caisse est vidée, on la remplit de bois nouveau et on passe à la suivante qui se trouve être prête, puis à la troisième et ainsi de suite. Il s'établit, par suite, un roulement continu, de façon qu'il n'y a jamais de temps perdu pour les ouvriers (fig. 4).

FIG. 4.— L'appareil avec ses accessoires, fonctionnant ou prêt à fonctionner.

« Quatre hommes peuvent, en vingt minutes, effectuer l'écorçage des bois contenus dans une cuve. On peut dire que c'est le temps maximum pour des bois de dimensions moyennes, c'est-à-dire de 0^m 20 à 1^m 40 de circonférence. Comme il faut dix minutes pour recharger les cuves, c'est donc une demi-heure que dure l'opération pour chaque cuve. De telle sorte qu'en deux heures les quatre cuves peuvent être vidées et remplies, et que quand la dernière est vidée on peut revenir à la première, où l'on trouvera des bois prêts à être écorcés. En une journée de dix heures de travail, on peut ainsi vider cinq fois les quatre cuves et écorcer 15 stères de bois.

« Il est bon de faire remarquer qu'il serait sans inconvénient de donner aux cuves une capacité telle qu'elles continssent exactement un stère, de telle sorte qu'on pourrait écorcer 20 stères de bois; mais alors il faudrait employer deux écorceurs de plus. Un stère donnant en moyenne 100 kilogrammes d'écorces, c'est donc 1,500 à 2,000 kilogrammes d'écorces qu'on pourrait produire par jour avec une machine. Soit 75 à 100 bottes, puisque chaque botte pèse 20 kilogrammes.

« Comme, outre les quatre ou les six manœuvres employés à l'écorçage, il faut un chauffeur pour alimenter la machine et un homme pour retirer le bois des cuves, il en résulte qu'on produit 12 à 13 bottes par jour et par homme. Or, par le procédé ordinaire, un homme ne peut pas faire plus de 8 à 10 bottes. Il y a donc, par l'emploi de la machine, augmentation de produit.

« Voyons maintenant quel sera le prix de revient.

« Il résulte des expériences faites, que, pendant la journée, on brûle 200 kilogrammes de charbon de terre

ou un peu plus d'un stère de bois, que l'on peut prendre dans la coupe même où l'on opère, car il a été reconnu qu'il ne fallait pas employer du bois sec, lequel brûle trop vite et donne pendant un certain temps trop de chaleur. En outre, il faut 60 litres d'eau par heure pour entretenir la machine, soit 600 litres par jour.

« Prenant ces différents chiffres pour base, nous pouvons ainsi établir la dépense moyenne pour 75 bottes d'écorce ou pour 1,500 kilogrammes :

Un chauffeur.....	Fr. 5	»
Quatre hommes à 3 francs.....	12	»
Une femme.....	2	50
Un enfant.....	1	50
Combustible.....	10	»
Transport de l'eau.....	2	»
Frais généraux et d'amortissement (Empiler les bois, lier les écorces)	6	»
<hr/>		
Total.....	Fr. 39	»

« Ce qui porte le prix de revient des 1,000 kilogrammes d'écorces à 25 fr. 50 c. environ, tandis que certainement, par l'opération en temps de sève, ils reviendraient, dans les mêmes circonstances, au moins à 30 francs.

« Si au lieu de cuves contenant seulement 0st 750, on en avait contenant 1 stère de bois, ce qui permettrait de faire 2,000 kilogrammes d'écorces par jour, le prix de revient se trouvant augmenté du prix de la journée de deux hommes, soit de 6 fr., les 1,000 kilogrammes d'écorces coûteraient à peine 23 francs (1).

(1) L'honorable expérimentateur dont nous avons parlé conteste formellement ces chiffres. D'après les données sur

« On voit, continue M. Pissot, que le prix des écorces obtenues par le procédé artificiel est inférieur au prix obtenu par le procédé ordinaire. M. Bourdon-

lesquelles il s'appuie, le prix de revient des 1,000 kil. d'écorce à la vapeur ne ressortirait pas, en mettant les choses au mieux, à moins de 33 fr. .93. Précisant d'avantage et tenant compte de détails que M. Pissot, suivant lui, n'aurait pas dû négliger, il arrive au chiffre de 39 fr. 45 pour prix de façon des 1,000 kil. d'écorce à la vapeur, soit, ajoute-t-il, 31 fr. 50 0/0 d'excédant sur le prix de l'écorce faite en sève, que M. Pissot établit à 30 fr.

Sans contester la valeur de ses arguments, sans entrer d'avantage dans l'examen détaillé et critique de ses chiffres et de ses calculs, ce qui nous entraînerait trop loin, — nous dirons, néanmoins, que ses conclusions nous paraissent pour le moins exagérées. Rien n'est plus variable, d'une localité à une autre, que les frais de main-d'œuvre. En comparant les chiffres qu'il adopte lui-même pour prix de revient de l'écorce à vapeur sèche avec le chiffre indiqué par M. Pissot comme prix de l'écorce en sève, ne tombe-t-il pas involontairement dans quelque paralogisme?

Ce qui nous porterait à le croire, c'est que, depuis qu'il nous a honoré de ses bienveillantes communications, nous avons pu assister à des exploitations d'écorces par la vapeur faites sur une très grande échelle ; or, le prix de revient des 1,000 kil. y ressort à un chiffre très voisin du chiffre final de notre honorable correspondant, c'est vrai ; mais, — et c'est là le point important, — l'écorcement en sève revient, dans les mêmes localités, exactement au même prix.

Hâtons-nous d'ajouter que son argumentation n'est pas, d'ailleurs, dirigée contre l'écorcement à la vapeur lui-même, mais seulement contre l'emploi exclusif, à cette fin, de la vapeur sèche sans aucune pression. Il préconise un système, pour lequel il a pris un brevet d'invention, et qui consiste-rait dans une application combinée du principe de chacun des deux systèmes Maitre et Nomaison.

Nanquette, de Charleville, qui emploie les appareils de M. de Nomaison depuis 1873, a trouvé, comme différence du prix de revient en faveur de l'écorçage par la chaleur, seulement 10 pour cent, mais il espère arriver à plus de 30 lorsqu'il emploiera les machines perfectionnées. »

Tel est l'appareil d'écorcement artificiel, son mode de fonctionnement et le prix de revient de l'écorce calculé sur des données moyennes qui paraissent plausibles.

Négligeons la diminution acquise, ou même à accroître, dans ce prix de revient : bornons-nous à le considérer comme égal à celui de l'écorce obtenue par l'ancien procédé. Il n'en reste pas moins établi ce fait énorme, à savoir que l'écorcement artificiel par la chaleur donne, *sans augmentation de prix*, de l'écorce de qualité égale à celle obtenue par la décortication naturelle. Dès lors, si l'on veut bien se reporter aux considérations sur lesquelles nous avons établi plus haut l'importance majeure qu'il y aurait, au point de vue cultural, à supprimer l'écorcement en temps de sève, on devra reconnaître que la solution de ce problème est aujourd'hui trouvée. Il faut convenir aussi qu'à égalité de prix de main-d'œuvre entre les deux méthodes, l'intérêt économique, celui des exploitants, trouve également son compte dans la méthode artificielle. Plus de gêne ni d'arrêt dans l'opération par l'effet des variations atmosphériques; plus de nécessité d'opérer pendant une époque climatériquement irrégulière et très courte; plus d'empêchement de choisir son temps et de travailler à loisir quand la main-d'œuvre est moins rare et moins chère; plus de non-valeurs, c'est-à-dire plus de tiges restant en bois

gris (1) par défaut de durée du temps de sève ; plus de menus brins abandonnés non écorcés à la carbonisation, quoique les plus riches en principes tannifères.

V

Malgré le poids d'une approbation donnée par une autorité aussi compétente et aussi haut-placée dans l'opinion que la Société des Agriculteurs de France, le système de la décortication des bois par la vapeur n'est encore entré que partiellement dans la pratique des exploitations. Faut-il s'en étonner ? La routine, en France, ne se tient pas si vite pour baſtue. Ce n'est que peu à peu et de proche en proche que toute amélioration, tout progrès, parviennent à acquérir droit de cité dans le domaine agricole.

D'ailleurs, invention nouvelle et mode de procéder encore à ses débuts, l'écorcement artificiel soulève quelques objections de détail qu'il serait puéril de passer sous silence.

L'écorce levée en hiver ne sèche pas ou sèche mal ; c'est du moins ce que prétendent les opposants ; et personne n'ignore qu'il suffit d'un peu de fermentation, de quelque moisissure, pour ôter aux écorces presque toute leur valeur. Pour qu'une dessication convenable s'opère sur les écorces, il faut qu'elles soient aussitôt exposées à un air suffisamment chaud et sec, ce qui nous reporte au mois de mai. Mais si l'écorcement

(1) *Bois gris* se dit des bois façonnés en chauffage sans avoir été dépouillés de leur écorce. On nomme au contraire *bois pelards* ceux qui ont été préalablement écorcés.

artificiel est reculé jusqu'en mai, que devient son avantage? A égalité de main-d'œuvre, j'aurai toujours profit à écorcer par le procédé naturel, qui ne demande aucune mise de fonds préalable, plutôt que par la méthode artificielle, qui m'oblige à user d'un appareil dont le prix d'acquisition est de 3,000 francs (1).

L'objection, il en faut convenir, ne laisse pas que d'avoir un côté sérieux, et nous n'aurons garde de la méconnaître. Cependant, en ne considérant même que les résultats pratiques, cette objection n'est pas majeure; et, comme le fait très judicieusement remarquer M. Pissot, si M. Bourdon-Nanquette, qui, depuis trois ans, emploie le procédé Nomaïson pour l'obtention des écorces, ne les avait pas livrées bien sèches, viendrait-on maintenant les lui acheter 10 pour cent plus cher que celles obtenues par les procédés ordinaires (2)?

« Le meilleur moyen de sécher l'écorce et le plus

(1) M. de Nomaïson avait d'abord construit une machine d'un petit modèle, au diamètre de 0 m. 67 et du poids de 300 kil., avec soixante tubes, laquelle ne permettait d'employer que trois cuves et de produire que 1,000 kil. d'écorces par jour.

MM. Mouchelet frères, à qui M. de Nomaïson a cédé ses brevets, et qui seuls ont droit de les exploiter aujourd'hui, ne construisent plus que la machine grand modèle qui leur est exclusivement demandée.

Le poids de cette machine est de 500 kil., et son diamètre de 0 m. 80. Ses quatre-vingt-dix tubes lui donnent une surface de chauffage considérable qui lui permet d'alimenter quatre cuves et de subvenir à la production de 2,000 kil. d'écorce par jour. C'est ce dernier appareil dont le prix est de 3,000 fr., y compris le chariot de transport.

(2) *Loc. cit.*, p. 12.

économique, dit M. Bourdon-Nanquette, est de la laisser à l'air libre et d'attendre qu'elle soit sèche. Tout dépend de la manière de l'arranger pour qu'elle se conserve par le mauvais temps.

« Du reste, l'écorce en hiver ne s'avarie pas ; la fermentation n'a lieu que par la chaleur et la privation d'air. J'ai trouvé que décembre et janvier étaient deux mauvais mois pour ce travail ; je me borne, en ce moment, à faire abattre le bois, que je fais ensuite écorcer en février et en mars ; à cette époque, l'écorce est parfaitement sèche 24 heures après l'écorcement (1). »

Voilà un fait, et il appert de là que la difficulté de la dessication ou du séchage de l'écorce obtenue par la méthode artificielle n'est pas une difficulté insurmontable. A la vérité, M. Bourdon-Nanquette n'explique pas comment il s'y est pris pour faire sécher ses écorces : c'est peut-être son secret, et s'il le garde il est dans son droit. Mais un de ses confrères, M. Barrier, marchand de bois au Mans, indique un procédé. Il s'exprime ainsi :

« Le séchage m'a longtemps préoccupé ; la rosée détériorait l'écorce lors même qu'elle était sèche. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai fait exécuter à la porte de chaque cuve un hangar fait avec des poteaux ronds, et recouverts par des panneaux garnis de genêts. Je préférerais un hangar en volige et charpente boulonnée, d'un déplacement facile. Ce hangar abrite d'abord les ouvriers employés à l'écorcement, qui, ainsi, peuvent travailler par tous les temps. A la suite, je place un autre hangar de 5^m 50 de largeur et de 10 mètres de lon-

(1) Lettre à M. Pissot, citée par lui dans son *Rapport*.

gueur ; il est destiné à recevoir les écorces que je fais sécher dans un four de mon invention et dont l'installation ne doit pas coûter plus d'une centaine de francs. Ainsi j'arrive à faire sécher les écorces au fur et à mesure qu'on les produit, de telle sorte que, dès le lendemain, je puis les livrer (1). »

Ici nous avons une dessication artificielle complétant l'écorcement artificiel, chose rationnelle et logique. Mais d'ailleurs, et cette remarque est fondamentale, rien n'oblige à écorcer de suite après avoir exploité. Le bois coupé en novembre, décembre, janvier, février, peut s'écorcer en mars et avril, où, d'ordinaire, le soleil est déjà plus chaud, le vent plus vif et plus sec. Pourvu que les mesures soient prises de telle façon que les bois, avant l'écorcement, n'aient pas été desséchés par les hâles et les chaleurs relatives de ces deux mois, ce qui rendrait leur décortication difficile, il paraît certain que les écorces artificiellement extraites précisément en présence de ces premières effluves, seront dans d'aussi bonnes conditions de dessèchement que celles qu'on aurait extraites quelques semaines plus tard par la méthode ordinaire.

Par conséquent les procédés, quels qu'ils soient, employés par M. Bourdon-Nanquette et par M. Barrier, pour la dessication artificielle de leurs écorces détachées par la vapeur sèche, ne sont pas le corollaire indispensable de l'écorcement par la chaleur. On peut s'en passer en choisissant, pour écorcer le bois exploité et façonné dans le cours de l'hiver, l'époque précédant immédiatement celle de l'écorcement naturel, c'est-à-dire les mois de mars et d'avril. Et par là tombe à néant l'objection

(1) Ibid.

tirée de la difficulté du séchage pendant les mois d'hiver. On n'est pas tenu d'écorcer avant le printemps les bois exploités de novembre à mars.

Que si, par suite de telle ou telle circonstance particulière, l'exploitant avait intérêt à écorcer sans attendre le retour du printemps, on arriverait sans grand' peine à trouver des moyens de dessication artificielle plus simples et plus économiques que celui de M. Barrier. Ce n'est plus, ici, qu'une question de détail, une question accessoire, qui, par la force des choses, se résoudra d'elle-même (1).

Une deuxième objection, en l'état actuel de la question, se présente relativement aux bois éloignés de tout cours ou réservoir d'eau quelconques. Pour pro-

(1) « Si cependant, dit M. Pissot, on trouvait quelqu'avantage à procéder à l'écorcement même pendant les très mauvais temps d'hiver, on pourrait, sans recourir aux hangars, employer un moyen très simple d'abriter les écorces.

« Ce moyen, le voici :

« Planter en terre des piquets de 1^m 50 à 2 mètres de hauteur, les relier par des traverses provenant des bois mêmes de la coupe, mettre au-dessus une faitière et des solives sur lesquelles on fera une espèce de toit, soit avec des genêts, soit avec des bruyères, soit avec tous autres produits de cette nature que l'on trouve toujours dans les forêts, de manière à empêcher la pluie d'atteindre les écorces, et à les abriter suffisamment pour qu'elles puissent, sans danger, sécher à l'air libre.

« Il est bon de faire remarquer, d'ailleurs, que cette dessication devra s'opérer d'autant plus facilement que quand les écorces viennent d'être extraites elles sont échauffées à près de 100 degrés et que, par conséquent, elles doivent rapidement perdre, par l'évaporation, la plus grande partie de l'humidité dont elles sont imprégnées. » (Rapport précité.)

duire de la vapeur il faut avoir de l'eau, et pour la produire dans de bonnes conditions économiques, il faut que cette eau ne soit pas à une distance telle que son transport à pied d'œuvre augmente les frais dans une proportion sensible.

Cette objection a, dans certains cas, une réelle valeur.

Nous ne la croyons pas de nature, cependant, à opposer un obstacle grave à la diffusion des procédés artificiels d'écorcement. Elle pourra en retarder la généralisation sur quelques points, non l'empêcher. Car, premièrement, les méthodes de décortication artificielle, malgré les progrès qu'elles ont déjà réalisés, en sont encore à leur période de début et d'essai : elles se perfectionneront, et de manière à dépasser un jour les prévisions actuelles, comme il arrive pour toute invention répondant à un réel besoin social ou industriel ; ainsi le daguerréotype est devenu héliographie et photogravure, et la pile de Volta a abouti à la télégraphie électrique.

En second lieu, quand l'écorcement artificiel sera répandu dans toutes les forêts où l'eau est d'un accès facile, on arrivera probablement à écorcer aussi en chantier, c'est-à-dire sur le bord des cours d'eau, au moyen desquels bois et écorces seront ensuite transportés séparément à leurs destinations respectives : le manque d'eau en forêt ne sera plus alors un obstacle.

Mais même dans les conditions actuelles, et indépendamment de tout perfectionnement ultérieur, le problème de l'écorcement artificiel est, à nos yeux, pratiquement résolu. Il faut maintenant, pour que la solution s'étende et se généralise, qu'elle soit plus connue, qu'elle soit vulgarisée, et qu'on l'apprécie partout

comme elle mérite de l'être. Sans doute la routine, toujours vivace et obstinée, ne battra en retraite que lentement, pied à pied et en résistant le plus possible ; mais elle cédera à la longue, comme il est toujours arrivé chaque fois que ses résistances ont eu pour objet un progrès considérable et incontesté.

Puissions-nous, dans notre sphère modeste, avoir contribué à préparer cet utile résultat !



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME DE 1876

LISTE des Membres titulaires de la Société.....	v
— — du bureau.....	x
— — du Conseil d'administration.....	xi
— — honoraires	
— — correspondants.....	
— — des Sociétés correspondantes....	xii
— — de la commission de surveillance	
de la vigne d'essai.....	xiv

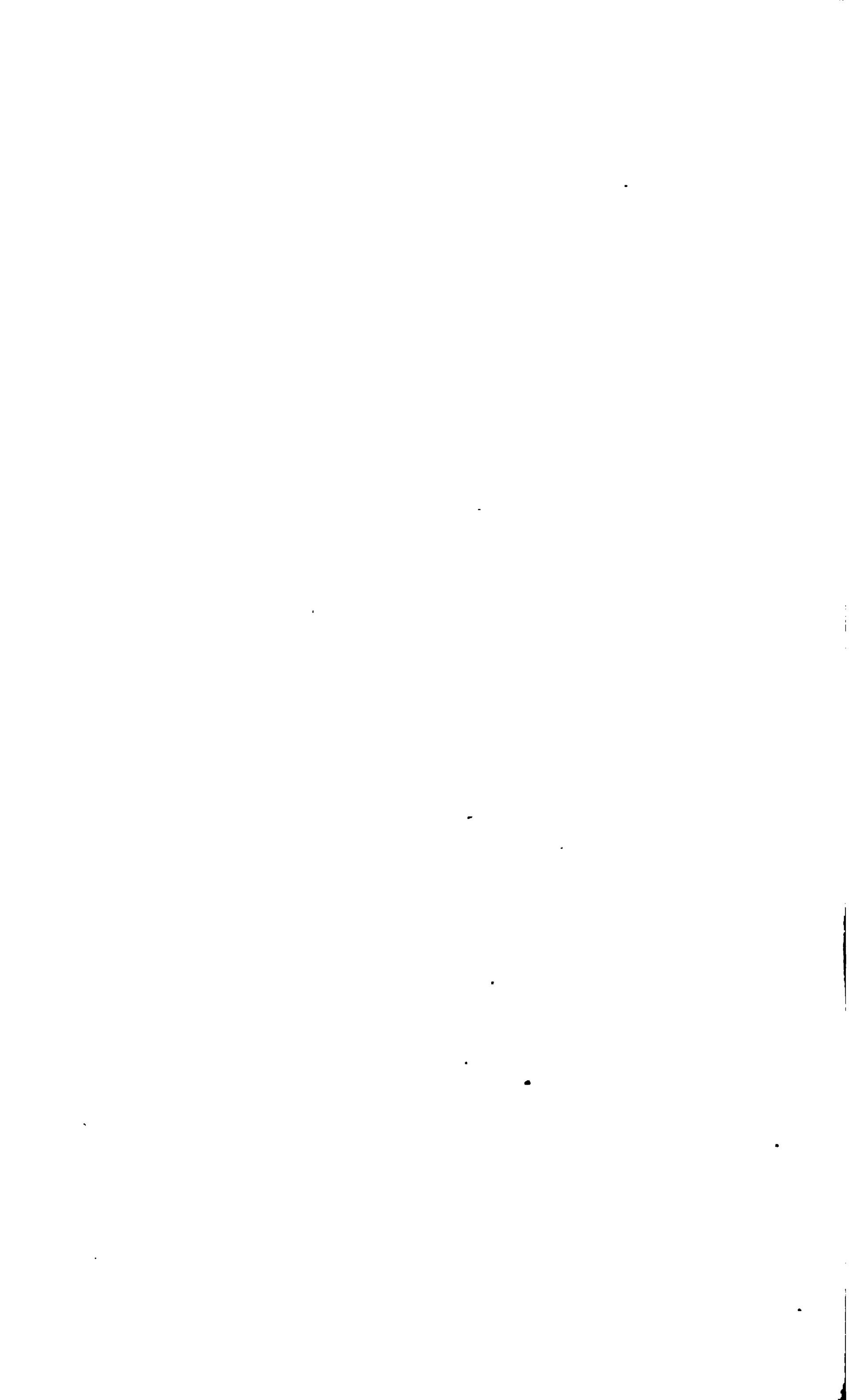
SÉANCE DU 10 MARS 1876. — En l'absence de M. de Rochechouard, empêché, M. Challe préside la séance. — Après la lecture du procès-verbal, la parole est donnée à M. de Bogard, rapporteur de la commission du budget. Il constate d'abord l'état satisfaisant de la situation financière, puis il prie la Société de prendre des mesures énergiques pour faire rentrer dans la caisse de la Société un certain nombre de cotisations très arriérées. Après une discussion à ce sujet et à laquelle prennent part MM. Trutey-Marange et de Madière, la réunion accepte la proposition de ce dernier, portant que tout membre en retard pour le paiement de sa cotisation verra son nom inscrit au procès-verbal. — Le Trésorier établit ensuite l'état des finances de la Société. — M. Challe donne lecture du rapport, dont il a été chargé, sur la modification à apporter à la loi sur la taxe unique des boissons, rapport dont les conclusions sont adoptées. — La parole est ensuite donnée à M. de Bogard pour la lecture de son rapport sur les cartes agronomiques, lecture qui donne lieu à un échange d'observations entre MM. Ravin, Challe, Tartois et Cherest, ensuite desquelles

la Société décide que la carte Soret, après modification, sera communiquée aux instituteurs du département. — M. Challe fait un exposé sur la situation du phyloxéra, sa marche et ses ravages, d'après un rapport de M. Maillefert, rapport peu rassurant, puisque, d'après son auteur,, le phyloxéra, dans un temps plus ou moins éloigné, devrait amener l'extinction de tous les vignobles. — L'ordre du jour étant épuisé, la parole est donnée à M. Ravin pour une communication. M. Ravin propose à la Société de formuler un vœu pour encourager la plantation d'ormes sur les routes nationales et communales, cette essence devenant fort rare et menaçant de manquer à l'industrie. M. Richard fait remarquer que le conseil d'arrondissement d'Auxerre a émis un vœu absolument contraire, à cause des propriétés épuisantes, pour les riverains, des racines de l'orme ; après cette observation, le vœu de M. Ravin est modifié en ce sens que les plantations d'ormes auront lieu sous forme de massifs forestiers

1

Concours départemental de Joigny.....	7
Liste des récompenses distribuées à ce concours.....	38
Rapport de la commission chargée de visiter les exploitations concourant à la prime d'honneur, aux prix pour améliorations agricoles, etc.....	57
Rapport de M. Challe sur la carte agronomique de la commune d'Escamps.....	104
De l'action du froid sur le lait et les produits qui en découlent.....	109
De l'écorcement artificiel des bois par M. C. de Kirwan, sous-inspecteur des forêts.....	124
Table des matières contenues dans le bulletin de la Société pour 1876.....	139





SOCIÉTÉ CENTRALE

DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

Les mémoires et articles insérés au présent Bulletin n'engagent la responsabilité de la Société qu'autant que les opinions qui y sont émises ont été consacrées par un vote.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

VINGT-UNIÈME ANNÉE. — 1878

AUXERRE
IMPRIMERIE DE GEORGES ROUILLET
—
1878



LISTE DES MEMBRES
DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE
Au 31 Décembre 1877

MEMBRES TITULAIRES

MM.

- ADAM, agriculteur, à Mailly-la-Ville.
BARAT, entrepreneur, à Auxerre.
BARDOUT-GAILLARD, prop., à Coulanges-la-Vineuse.
BARILLON, propriétaire, à Cheny.
BAUDOIN ainé, propriétaire, à Auxerre.
BERGÉ, marchand de graines, à Auxerre.
BERNOT Théodore, propriétaire, à Neuvy-Sautour.
BÉTHERY DE LA BROSSE, propriétaire, à Avallon.
BIARD-JEANDEL, professeur à Auxerre.
BURET DE SAINTE-ANNE, propriétaire, à Champvallon.
BOGARD (De), ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
BOIVIN, entrepreneur, à Auxerre.
BONNAULT, propriétaire, à Chevannes.
BONNEVILLE-DUCHÉ, à Villeneuve-sur-Yonne.
BOULARD DE VAUXCELLES, propriétaire, à Villefargeau.
BOURGEON, propriétaire, à Auxerre.
BUSSON-BILLAULT, avocat, à Paris.
BRINCARD, conseiller général de l'Yonne, à Paris, rue
Castellane, 4.
BRUNOT, propriétaire, à Hauterive.

BRUNOT Alexandre, au Mont-Saint-Sulpice.
BRUNOT Paul, au Mont-Saint-Sulpice.
CAILLAT, propriétaire, à Pien (Sougères).
CHAILLEY, banquier, à Auxerre.
CHAPRON, boucher, à Auxerre.
CHEVALLIER, agriculteur, aux Chesnez, près Auxerre.
COSTE, conseiller général, à Saint-Julien-du-Sault
DÉCOCHAND, propriétaire, aux Chaudins (Gy-l'Évêque).
DELAGNEAU Alexandre, propriétaire, à Vorgigny (Esonn).
DÉLIONS, propriétaire, à Brannay.
DÉLIONS Albert, agriculteur, à Brannay.
DOUCET, propriétaire, à Toucy.
DURAND-DESBORDEAUX, propriétaire, à Cheny.
DURAND-DÉSORMEAUX, conseiller général, à Saint-Julien-du-Sault.
ESMELIN, notaire, à Auxerre.
ESCLAVY Charles, propr., à la Gruerie (Fontenouilles).
FAURE, secrétaire-général, à Auxerre.
FÉLIX fils, propriétaire, à Appoigny.
FLANDIN, conseiller général, à Domecy-sur-Cure.
FOACIER, conseiller général, à Paris, quai Malaquais, 19.
FOËX, directeur de la Station agronomique, à Auxerre.
FONTAINE (De) Louis, maire, à Fontaine-la-Gaillarde.
FRANÇOIS, propriétaire, à Auxerre.
FRÉMY, directeur de la Société algérienne, à Paris.
GALLOT, inspecteur des eaux et forêts, à Auxerre.
GAMET fils, propriétaire, à Montigny.
GAUTHERIN-RAMPONT, ancien maire, à Chablis.
GESTE Théodore, agriculteur, à Auxerre.
GIGOT Albert, préfet de police, à Paris.
GIRARD, notaire, à Auxerre.
GRAND, vétérinaire, à Briennon.
GUÉNIER, ancien maire, à Saint-Bris.
GUÉNIER Jules, à Auxerre.

- GUÉNIER, horticulteur-pépiniériste, à Flogny.
GUIBLIN, avoué, à Auxerre.
GUICHARD Victor, député, à Soucy, près Sens.
GUICHARD Jules, conseiller général, à Soucy, près Sens.
GUILLIER, propriétaire, à Avallon.
HÉLIE, ancien maire, à Saint-Florentin.
HERMELIN, ancien juge de paix, à Saint-Florentin.
HEROLD Paul, avocat, à Auxerre.
HOUDAILLE, conseiller général à St-Martin-des-Champs.
HOURNON Auguste, propriétaire, à Villemer.
HOUZELOT, inspecteur du Crédit foncier, à Paris.
HUNOT, propriétaire, à Briennon.
JACQUILLAT, maire, à Chemilly-sur-Serein.
JACQUOT Eugène, propriétaire, à Auxerre.
JAVAL, conseiller général, à Paris, 25, rue St-Roch.
JEANNEZ Édouard, propriétaire, à Vermenton.
JEANNEZ ainé, propriétaire, à Crisenon (Prégilbert).
LABRUNE, architecte, à Auxerre.
LACOUR, propriétaire, à Saint Fargeau.
LALLIER, président du tribunal civil, à Sens.
LAURENT-LESSERÉ, négociant, à Auxerre.
LAVOLLÉE, juge de paix, à Toucy.
LAVOLLÉE, propriétaire, à Champignelles.
LECHICHE, fabricant d'ocre, à Diges.
LEPÈRE Charles, député, président du Conseil général de l'Yonne, à Auxerre.
LORDEREAU Ferdinand, fermier, à Sainte-Procaire, près Pontigny.
MARTENOT Charles, agriculteur, à Maulne.
MARTIN, propriétaire, à Venizy.
MATHIÉ Marie, propriétaire, à Pourrain.
MAYERHOEFFER, brasseur, à Auxerre.
MESSAGER Augustin, propr., à Montpierreux (Auxerre).
MÉTAIRIE, président du tribunal civil, à Auxerre.

VIII

MONCEAUX, pharmacien, à Auxerre.
MOREAU-DROIN, propriétaire, à Héry.
PAQUEAU, docteur-médecin, maire, à Toucy.
PAULTRE DE LA MOTTE (Vte), à Meaux (Seine et-Marne).
PAILLERET, fermier, à Villesargeau.
PATINOT Alphonse, à Prunoy.
PERREAU (HARLY-), propriétaire, à Paron.
PERRIQUET, président du tribunal de commerce, à Auxerre.
PETIT, géomètre, à Villeneuve-sur Yonne.
PETIT-AUGÉ, à Auxerre.
PICARD, maître de poste, à Villevallier.
DE PIEYRES, maire, à Lain.
PIGNON, avocat, à Paris, rue de la Victoire, 43.
PINARD Gustave, maître de poste, à Auxerre.
PINARD-MIRAUT, à Auxerre.
PINARD Paul, agriculteur, à Labrosse.
POULAIN Eugène, agriculteur, à Vermenton.
PRÉAUDOT-JORAN, grainetier-herboriste, à Auxerre.
PRÉCY Napoléon, propriétaire, à Fontenouilles.
PRUDOT, à Mailly-le-Château.
RAIGECOURT (Marquis de), au château de Fleurigny.
RAMPONT-LECHIN, sénateur, à Paris.
RAPIN, à la Métairie-Foudriat (Coulanges-la-Vineuse).
RAUDOT, propriétaire, à Orbigny (Pontaubert).
RAVEAU, conseiller général, à Merry-sur-Yonne.
RAVIN, notaire, à Villiers Saint-Benoit.
RIBIÈRE, sénateur, à Auxerre.
RICHARD, propriétaire, à Monéteau.
ROBLOT, propriétaire, à Auxerre.
ROUGEMONT, propriétaire, à Seignelay.
ROMAND, conseiller général, à Gurgy.
SAULNIER-MONTMARIN, maire, à Charnoy.
SAUTUMIER, notaire, au Mont-Saint-Sulpice.

IX

SAVATIER-LAROCHE fils, avocat, à Auxerre.
SAVOT Louis, agriculteur, à Vermenton.
SÉGUIER (Baron), au château d'Hautefeuille (Malicorne).
SIBILAT, propriétaire, à Saint-Sauveur.
TARTOIS, propriétaire à Senan.
TEXTORIS, au château de Cheney.
THILLIÈRE, maire à Merry-Sec.
THIERRY Eugène, à Noël, p. Briennon
THIERRY Georges, à Noël, p. Briennon.
THIERRY Toussaint, fermier, à Bouyvieux, p. Briennon.
TOUTÉE, docteur-médecin, à Saint-Fargeau.
TRIPIER, maire, à Saint-Léger.
TRUTEY-MARANGE, négociant, à Auxerre.
VALLIER, avocat, à Auxerre.
VERNADÉ, propriétaire, à Saint-Martin-sur-Ouanne.
VIDAL, chef du cabinet du préfet, à Auxerre.
VIGNON, ingénieur en chef, rue Madame, 26, à Paris.
VIGREUX, ancien vétérinaire, à Auxerre.
VIVIERS (De). propriétaire, à Viviers.

BUREAU

Président d'honneur : M. le PRÉFET de l'Yonne.

Président : M. GUICHARD, député.

Vice-présidents : MM. PICARD et SAVATIER-LAROCHE.

Secrétaire : M. J. GUÉNIER.

Trésorier : M. CHAILLEY.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

ARRONDISSEMENT D'AUXERRE.

MM. PINARD et RICHARD.

ARRONDISSEMENT D'AVALLON.

MM. CORDIER et RAUDOT.

ARRONDISSEMENT DE JOIGNY.

MM. LACOUR et PICARD.

ARRONDISSEMENT DE SENS.

MM. DE FONTAINE et DÉLIONS.

ARRONDISSEMENT DE TONNERRE.

MM. TEXTORIS et duc de CLERMONT-TONNERRE.

MEMBRES HONORAIRES

CHAMBLAIN, conseiller d'État, ancien préfet de l'Yonne.

THIERRY, ancien vétérinaire, à Tonnerre.

MEMBRES CORRESPONDANTS

Le comte de LA LOYÈRE, président du Comice de Beaune.

ARNOULT, président de la Société d'agriculture d'Alger.

ROBIOU DE LA TRÉHONNAIS, directeur de la *Revue agricole*.

GIMEL, directeur des contributions directes, à Lille.

TALLON Eugène, avocat, à Riom.

PELTIER, ancien instituteur,	à Auxerre.	
LANIER, inspecteur de l'instruction primaire,	à Tonnerre.	
JUSSOT, instituteur,	à Auxerre.	
CAMUS	—	
FÈVRE	—	
PÈLELADAS	—	
AUBERT	—	Coulanges la-Vineuse.
LESEUR	—	Coulanges sur-Yonne.
MICHAUT	—	Monéteau.
BERAULT	—	Prégilbert.
CONSTANT	—	Saint-Florentin.
DEZERVILLE	—	Saint-Sauveur.
CHANLIN	—	Toucy.
PROT	—	Vermenton.
PETIT	—	Quarré les-Tombes.
SOMMET	—	Vézelay.
DESSIGNALLES	—	Bléneau.
DELIGNE	—	Brienon.
FILLIEUX	—	La Ferté-Loupière.
JEUBERT	—	Joigny.
COLSON	—	Saint-Julien du-Sault.
POUILLOT	—	Villeneuve sur-Yonne.
GILLET	—	Chéroy.
JAYS	—	Pont sur-Vanne.
LONGUET	—	Pont-sur-Yonne.
CHAMOIN	—	Sens.
REGOBY	—	Sergiues.
PERDIJON	—	Villeneuve-l'Archevêque.
MONTANDON	—	Ancy-le-Franc.
VIEUTIN	—	Cruzy.
DURLOT	—	Flogny.
LESPAGNOL, instit.	à Noyers.	
GAUTHIER	—	Tonnerre.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

YONNE.

I. Sociétés et Comices d'arrondissement.

Comice agricole de l'arrondissement d'Auxerre.

Comice agricole de l'arrondissement d'Avallon.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Joigny.

Comice agricole de l'arrondissement de Sens.

Société d'agriculture et d'industrie de l'arrondissement de Tonnerre.

II. Sociétés et Comices de canton.

Comice agricole d'Ancy-le-Franc.

Société d'agriculture du canton de Briénon.

Comice agricole et viticole du canton de Chablis.

Comice agricole de Flogny.

Comice agricole de Noyers.

PARIS ET DÉPARTEMENTS.

I. Paris.

Société générale des agriculteurs de France.

Société nationale et centrale d'agriculture, à Paris.

Société nationale et centrale d'horticulture, —

Société nationale et centrale d'apiculture, —

Société protectrice des animaux, —

Le Journal des Cultivateurs, —

II. Sociétés départementales.

Association normande, à Caen.

Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimation de Nice et du département des Alpes-Maritimes.

Société d'agriculture d'Alger.

Société d'agriculture de l'Allier.

Société d'agriculture de l'Ardèche.

XIII

Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.

Société d'agriculture de la Charente.

Société d'agriculture de la Charente-Inférieure.

Société d'agriculture du Cher.

Société d'agriculture et d'industrie agricole et viticole de la Côte-d'Or.

Société d'agriculture et d'industrie agricole et viticole de la Drôme.

Société d'agriculture et d'horticulture du Gers.

Société départementale d'agriculture et d'horticulture d'Ille-et-Vilaine.

Société d'agriculture de l'Isère.

Société d'agriculture de Maine et-Loire.

Société d'agriculture, du commerce, des sciences et arts de la Marne.

Société d'agriculture de la Mayenne.

Société d'agriculture de la Nièvre.

Société d'agriculture de l'Orne.

Société centrale d'agriculture du Pas-de-Calais.

Société d'agriculture de la Haute-Saône.

Société d'agriculture de la Vienne.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise.

Société d'agriculture de Vaucluse.

III. Sociétés et Comices d'arrondissement et de canton.

Comice agricole de l'arrondissement d'Alençon.

Société d'agriculture de l'arrondiss. de Bagnères-de-Bigorre.

Comité d'agriculture de l'arrondissement de Beaune.

Comité agricole de l'arrondissement de Blois.

Société d'agriculture de Châteauroux.

Comice agricole de l'arrondissement de Clamecy.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Compiègne.

Comice agricole du canton d'Ervy.

XIV

Comice agricole de l'arrondissement de Lille.
Société d'agriculture de l'arrondissement d'Orléans.
Comice agricole de l'arrondissement de Provins.
Société d'agriculture de l'arrondissement de La Rochelle.
Société d'agriculture de l'arr. de Saint-Pol (Pas-de-Calais).
Comice agricole de l'arrondissement de Saint Quentin.
Comice agricole de l'arrondissement de Vitry-le-Français.

**COMMISSION DE SURVEILLANCE DE LA VIGNE
D'ESSAI**

SAVATIER-LAROCHE Arthur, avocat.
JACQUOT EUGÈNE, viticulteur, à Auxerre.
BARAT, entrepreneur.
GUÉNIER, agriculteur.
FOËX, directeur de la Station agronomique.

SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

SÉANCE DU 22 JANVIER 1877.

PRÉSIDENCE DE M. DE ROCHECHOUARD.

Le procès-verbal étant lu et adopté, M. le Président prend texte de la fin de ce procès-verbal, traitant du phylloxera, pour informer la réunion de la mesure prise par l'administration préfectorale à ce propos, à savoir : la nomination d'une commission départementale, dite du phylloxera, chargée de prendre toutes les mesures de précaution et de surveillance nécessitées par l'approche de ce fléau. M. le Président rappelle, en outre, que cette commission a déjà tenu séance, et rend compte des résolutions auxquelles elle s'est arrêtée dans cette première réunion.

M. Foëx demande à apporter une rectification au procès-verbal, à propos de l'intention prêtée au Ministre de l'agriculture de créer un dépôt d'étalons dans le département. Le Ministre, dit M. Foëx est prêt à favoriser l'établissement d'un dépôt d'étalons ; mais il n'est pas disposé à en provoquer lui-même la création. En outre, et dans l'esprit du Ministre, ces étalons seraient des demi-sang,

mais des demi-sang aussi massifs et aussi volumineux que possible.

La rectification qui précède fournit à M. Pinard l'occasion de signaler à la réunion l'urgence qu'il y aurait, suivant lui, à réclamer du Conseil général les allocations qu'il accordait précédemment aux concours d'étalons et de juments poulinières. Dans les départements voisins, les assemblées départementales ont reconnu l'utilité de ces subventions, destinées à favoriser l'élevage du cheval.

Dans la Côte-d'Or, le Conseil général accorde 10,000 fr. ; dans la Nièvre, c'est 12,000 fr. qui sont annuellement votés pour cet usage. M. Pinard conclut en disant que ce n'est qu'au moyen des primes qu'on arrivera à encourager sérieusement la production chevaline.

M. le Président, revenant sur les observations présentées par M. Foëx, à propos du dépôt d'étalons et des demi-sang, demande à l'Assemblée si elle est disposée à accueillir favorablement les ouvertures du Ministre.

M. Pinard répond qu'il serait très disposé à accepter ces propositions ; toutefois il fait remarquer que les tendances des éleveurs de la Puysaie ne les portent nullement vers des étalons demi-sang.

M. Challe partage également cet avis. Le demi-sang ne paraît pas appelé, suivant lui, à réussir en Puysaie ; il y a là une question de fourrage qui s'y oppose. Il est également de l'avis de M. Pinard en ce qui concerne les anciennes allocations du Conseil général en faveur des concours hippiques. Suivant M. Challe, la suppression des primes doit amener, tôt ou tard, la ruine de l'industrie chevaline dans l'Yonne.

M. le Président lit, à ce même propos, une lettre de M. Béthery de la Brosse, président du Comice d'Avallon,

dans laquelle les mêmes observations se trouvent présentées.

M. Challe donne ensuite lecture d'un projet de délibération aux termes duquel ressortent les grands inconvénients qui doivent résulter de la suppression des primes dans les concours hippiques.

Le rapport constate que l'allocation de 6,500 fr. votée précédemment par le Conseil général du département, et supprimée l'année dernière, avait considérablement aidé au développement et à l'amélioration de la race chevaline dans les deux contrées de la Puysaie et de l'Avallonnais.

Dans ses conclusions, le rapport exprime le vœu : que le Conseil général voudra bien obvier aux graves inconvénients qui résultent de la suppression des primes, en accordant, dans la session d'avril, au concours agricole départemental que doivent tenir, à la fin de juillet de cette année, la Société centrale et le Comice, une subvention extraordinaire pour les étalons et juments poulinières amenés au concours de tout le département.

La Société ne formule aucun chiffre sur cette demande, c'est au Conseil général qu'il appartiendra de le fixer dans sa prudente appréciation. Il suffirait maintenant qu'il admette le principe de cette décision, sauf à ordonner dans sa session d'avril que le paiement en serait pris sur les articles du budget restés sans emploi.

Les considérants de ce rapport sont unanimement approuvées, et de l'avis général il ressort que les concours hippiques ont produit de grandes améliorations et donné de sérieux résultats.

M. Ravin propose de remplacer le système des primes données aux chevaux par une innovation heureusement

employée à propos des bêtes bovines; il cite les bons résultats obtenus par le Comice de Joigny dans ses achats de reproducteurs qu'il revendait à perte aux lauréats; il propose d'affecter l'argent des primes à l'achat de bons étalons qui seraient revendus à des éleveurs méritants et dans lesquels la Société pourrait avoir confiance.

MM. Challe et Pinard, tout en approuvant le fond de la proposition, ne la croient pas applicable en ce qui concerne les étalons. L'argent est rare et les étalons coûtent cher. Un bon taureau coûte 300 fr., mais un étalon de valeur vaut 6,000 fr. et plus.

M. Ravin croit cependant qu'on peut avoir de bons étalons pour des prix moins élevés. Il fait observer qu'avec 6,000 fr. on peut avoir successivement plusieurs étalons, puisque les reproducteurs sont revendus avec une perte qui est quelquefois minime.

M. le Président propose de renvoyer cette discussion après la suite qui aura été donnée par le Conseil général aux conclusions du rapport de M. Challe, qu'il demande à l'assemblée d'adopter.

Après une longue discussion, à laquelle prennent part MM. Richard, Chérest, Foëx, Ravin, Pinard et Challe, sur une modification à apporter dans les conclusions de ce rapport, la réunion adopte le rapport sans aucune modification.

La Société centrale décide, en outre, sur la proposition de M. Foëx, qu'elle fera une demande pour l'Exposition de 1878, de façon à permettre aux fabricants d'instruments agricoles de se grouper et de réunir des collections d'instruments qui seront présentées sous le couvert et au nom de la Société centrale.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le prochain

concours agricole. M. Challe informe la Société que les bureaux de la Société centrale et du Comice agricole ont décidé de faire coïncider le jour du concours avec celui de la fête d'Auxerre. Cette date sera probablement fixée au 28 juillet ou au 5 août.

Quelques observations sont soumises au sujet du programme agricole. M. Challe rappelle que M. le Président accorde personnellement une prime de 200 fr. au père de la plus nombreuse famille élevée dans l'agriculture.

M. Laurent-Lesseré appuie la proposition d'une demande à adresser au Conseil général, à l'effet d'obtenir qu'il veuille bien continuer la subvention précédemment accordée pour distribuer des primes aux éleveurs de la race chevaline. Cette mesure est d'un intérêt général pour la remonte de la cavalerie.

M. Laurent-Lesseré propose ensuite de donner aux pères de famille qui maintiennent un grand nombre de leurs enfants dans la culture du sol des primes importantes en argent, à titre d'encouragement. A cet effet, il désirerait qu'une forte subvention fût votée, à laquelle, dans ce cas seulement, il joindrait une souscription de 200 fr. Il ajoute que les primes, si libéralement distribuées, depuis de longues années, aux fabricants de machines, ayant atteint le but proposé, pourraient être réduites et données, de préférence, aux pères pauvres chargés d'une nombreuse famille, pour les aider à acheter des machines. Il serait même à désirer qu'il leur fût, sur leur demande, accordé une réduction d'impôts.

Un abonnement au très instructif *Journal des Campagnes*, lequel ne coûte que 5 fr. par an, pourrait aussi être donné en prime aux lauréats, notamment aux instituteurs.

M. Challe expose ensuite quelques remarques sur le journal *le Nord-Est*, que la Société a substitué depuis deux ans au *Sud-Est*. Le prix du premier de ces journaux va être augmenté. En outre, s'il est intéressant pour les horticulteurs et les jardiniers, les agriculteurs et les viticulteurs n'y trouvent point ce qu'ils y cherchent. Ces raisons, présentées par plusieurs membres, amènent M. le Président à demander s'il ne serait pas utile de revenir au *Sud-Est*. C'est également l'opinion de l'assemblée, qui décide qu'après la fin de l'abonnement courant, la Société s'abonnera au *Sud-Est*.

M. le vice-président lit quelques passages d'un intéressant mémoire de M. de Kirwan, sous-inspecteur des forêts, sur l'écorçage des bois par la vapeur surchauffée. Ce mémoire a paru dans le précédent Bulletin.

L'intérêt qui s'attache à ce mémoire décide la réunion à en ordonner la publication dans le Bulletin.

La séance est levée à 4 heures.

RÉUNION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Le mercredi 20 juin, le Bureau de la Société centrale, sous la présidence de M. Challe, se réunissait dans le lieu ordinaire des réunions de la Société, à l'effet de procéder à la nomination des commissions qui devaient prendre part au concours donné par la Société centrale et le Comice agricole dans les journées des 4 et 5 août.

Voici la composition de ces commissions. A côté figurent également les noms des commissaires nommés par le Comice de l'arrondissement d'Auxerre :

Améliorations agricoles. — Visite des fermes.

MEMBRES NOMMÉS PAR LA SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Martin, Tartois, Picard, Pailleret, de Bogard, Richard, Guénier, Pinard Gustave.

MEMBRES NOMMÉS PAR LE COMICE : MM. Foëx, Geste, De-france, Chevallier, Bonnet, Adam, Savot.

Améliorations viticoles.

SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Raoul, Rapin, Messager, David-Gallereux, Félix fils, Lethorre.

COMICE : Barat, Guyou, Momon-Duchamp, Graverot, Péchenot, Hugot-Livras, Eugène Jacquot, Roy.

Horticulture et apiculture.

SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Caillat, Doucet, Piétresson, James, Ravin.

COMICE : MM. Bardout-Gaillard, Berdin-Truchon, Charles Jeannez, Cambuzat.

Enseignement horticole.

SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Challe, Chérest, de Fontaine, Métairie.

COMICE : MM. Foëx, de Bogard, Raoul, Chavance, Crochot ainé, Guénier Jules, Laurent-Lesseré, Rapin, Richard, Robert, Savatier-Laroche, G. Pinard.

Serviteurs agricoles.

SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Bonneville, Laurent-Lesseré, Pinard-Mirault.

COMICE : MM. Moriamé, Barillon, Rollet, J. Barat.

Labourage des terres.

SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Décochand, Pailleret, Barillon, Thierry Georges.

COMICE : MM. Thévenin, Aillot Prix, Paulvé, Pinard Paul, Geste Jules, Campenon Arthur.

Labourage des vignes.

SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Barat, Lethorre, Gamet, Messager, Roblot.

COMICE : MM. Laurent Coquibus. Jacquot, Jaudé Auguste, Durand, Berlhaud, Devillaine, Momon-Duchamp, Guyou.

Bétail et volailles.

SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Bonneau, Brunot, Pailleret, Thierry Eugène, Picard.

COMICE : MM. Barillon, Belhomme, Crochot jeune, Boulet, Lordereau, Connat, Defrance, Rapin, J. Mathieu, Béguignié.

Instruments et produits.

SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Esclavy, Guiblin, Prudot, Raoul, Rabé, Monceaux, Trutey-Marange.

COMICE : MM. Foëx, Pinard père, François Thillièvre, Rollet, Gamet, Edouard Jeannez, Geste.

Expérimentation de machines.

SOCIÉTÉ CENTRALE : MM. Foëx, François, Guénier Jules,
Charles Jeannez.

COMICE : MM. Pinard Gustave, Pailleret, Adam, Paul Brunot.

La direction de l'Exposition horticole est confiée à MM. Oberti
et François.

CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE
ET DU COMICE AGRICOLE D'AUXERRE

Tenu pendant les deux journées des 4 et 5 août par les deux Sociétés agricoles réunies , le concours avait été favorisé par un temps magnifique qui avait singulièrement ajouté à l'éclat de la fête.

Visiteurs et exposants étaient donc venus de fort loin. Les uns pour examiner, les autres pour faire connaître et apprécier leurs produits.

L'exposition du bétail péchait peut-être par le nombre des sujets, mais ce défaut était amplement compensé par la qualité hors ligne des animaux exposés. De l'avis des plus difficiles, il y avait dans le nombre des animaux dignes de figurer avec honneur dans les plus brillants des concours régionaux.

L'exposition des machines et instruments était fort bien fournie. Nous citerons entre autres les intéressantes collections de MM. Robert, Renard, Pellet, Crépain, etc., et plusieurs autres instruments perfectionnés, dans la catégorie des faucheuses et moissonneuses exposées par des constructeurs de la localité.

Les concours des charrues ont eu leur succès habituel. C'est, comme toujours, dans la vigne de la Société centrale qu'ont eu lieu les expériences auxquelles ont pris part un nombre inusité de concurrents. Le travail, comme toujours, a été excellent, et le jury d'examen avait une

tâche plus que difficile quand il s'est agi de se reconnaître au milieu de tant d'expériences si bien conduites.

Le concours de moissonneuses qui a eu lieu sur la route de Monéteau, avait attiré un nombre de curieux très considérable. Presque tous les instruments qui ont fonctionné ont accompli leur tâche à la satisfaction générale.

Du reste, il est permis de dire aujourd'hui, devant les résultats si démonstratifs obtenus par ces instruments, que leur emploi dans les moyennes et même les petites cultures est aujourd'hui chose bien et dûment acquise.

Comme dans ses concours précédents, c'est sur le vaste emplacement de l'Esplanade qu'avaient lieu les expositions de machines et de bestiaux.

L'équité nous oblige à reconnaître que l'attrait de cette exposition se trouvait singulièrement rehaussé par le voisinage d'une exposition horticole, où figuraient de magnifiques collections de plantes d'appartement, de geraniums et de cactées.

Sous l'habile direction de M. Oberti, toutes les merveilles horticoles que renferment les serres de MM. Cotteau et Tréfoux, l'emplacement compris entre la maison de l'Arquebuse et la route de Villefargeau était disposé en une suite de massifs de geraniums éblouissants, se mariant dans un harmonieux dessin avec le vert des pelouses et des belles plantes qu'une main savante avait ça et là disposées.

Pendant toute la durée de l'exposition, la musique du 46^e est venue gracieusement ajouter aux charmes de l'endroit en y venant jouer chaque jour les plus beaux morceaux de son répertoire.

La distribution des prix a eu lieu le dimanche, à cinq

heures, sous les arbres de l'Arquebuse. La cérémonie était présidée par M. le Préfet de l'Yonne, assisté de MM. les Présidents et Vice-Présidents des deux Sociétés agricoles. Sur l'estrade, on remarquait M. Ribièvre, sénateur, M. le Maire de la ville d'Auxerre, plusieurs conseillers généraux et tous les membres des deux Sociétés.

Après quelques paroles de M. le Préfet, M. de Rochechouard, président de la Société centrale, a prononcé le discours suivant :

« MESSIEURS,

« Je commencerai par remercier, en votre nom, la municipalité et la ville d'Auxerre de la cordiale réception qui nous est faite aujourd'hui. Réjouissons-nous de ces fêtes, elles cimentent l'union des villes et des campagnes, si nécessaire à l'intérêt de tous. La ville voit les recettes de son octroi s'améliorer, les négociants trouvent, dans cette agglomération, une occasion de vendre, et nous, agriculteurs, une plus grande consommation de tous nos produits.

« Comme Société d'agriculture, nous rentrons ici dans notre rôle complexe d'intermédiaire entre le consommateur et le producteur, entre l'industriel et le cultivateur ; de même que dans nos réunions trimestrielles nous sommes vos intermédiaires près de l'administration et près des Chambres ou Conseils électifs.

« Nos concours annuels se divisent en deux parties : l'exposition des animaux et l'exposition et essai des machines. Pour les animaux, nous primons les plus appréciés par les consommateurs. En suivant nos expositions, vous avez pu comparer, vous avez constaté la supériorité de certaines races, et vous vous êtes empressés de les

introduire dans vos étables . Sans nos concours , les machines ne se seraient certainement pas répandues aussi rapidement. Les fabricants amènent leurs instruments et leurs machines, vous les voyez fonctionner, vous vous rendez rapidement compte du côté pratique, le travail des hommes spéciaux vous guide en vous faisant ressortir les perfectionnements apportés chaque année , vous achetez donc sciemment l'instrument indispensable avec la rareté de la main-d'œuvre.

« L'enseignement agricole devient aussi une nécessité : le bien-être accroît la consommation dans une proportion énorme; la France est obligée, chaque année, d'exporter de nombreux capitaux qui vont enrichir nos voisins, il faut donc éléver les produits de la terre au niveau des besoins généraux. Mais le sol ne pouvant produire indéfiniment de lui-même, il faut rendre à la terre ce qu'on lui prend, ou lui donner ce qui lui manque. Telles sont les notions que l'on cherche à enseigner à vos enfants ; je le dirai avec orgueil, nous sommes arrivés à un brillant résultat. Le progrès n'est constaté que par la comparaison, aussi la Société des Agriculteurs de France ouvre-t-elle annuellement un concours d'enseignement agricole entre cinq départements. Cette année entraient en lice : le Cantal, la Corrèze, la Creuse, le Puy-de-Dôme et l'Yonne. Sur 8 médailles d'or, l'Yonne en a eu 5 ; sur 10 médailles d'argent, nous en avons enlevé sept, et toutes les médailles de bronze. Ce succès si remarquable, nous le devons au zèle de nos instituteurs, qui ont répondu avec un dévouement sans bornes à notre appel. Je veux en citer un parmi les plus méritants : M. Boudard, instituteur à St-Maurice-aux-Riches-Hommes, obtenait encore cette année le premier prix d'enseignement agricole

donné par le Comice de Sens, ce vaillant champion était couronné pour la douzième fois ! Aujourd'hui tous les départements sont entrés dans cette voie, il faut conserver le rang que nous avons conquis ; ayons confiance dans l'avenir, une jeune génération d'instituteurs s'élève à l'école normale, elle reçoit des leçons plus complètes de notre éminent professeur et directeur de la Station agronomique. Ces leçons se répandront dans nos campagnes et maintiendront le niveau de l'enseignement à la hauteur des progrès continuels.

« Nos rapports avec l'administration sont des plus cordiaux, M. le Préfet, par sa présence, par les paroles qu'il vient de prononcer, vous donne un gage de son profond dévouement à l'agriculture. Remercions-le, Messieurs, et soyons convaincus que, comme ses prédécesseurs, il défendra toujours nos intérêts. L'administration nous a donné une preuve de sa vigilance, en réunissant, aussitôt après la constatation du phylloxera à Orléans, une commission d'études, composée des présidents et des membres les plus compétents de vos Sociétés d'agriculture. Pour le moment, notre rôle se borne à des mesures de précaution. Nous avons réclamé l'exécution rigoureuse d'un arrêté interdisant l'entrée dans le département des plants de vigne, sarments, feuilles, etc., etc. M. Foëx, qui dans le Midi a pu suivre les ravages de ce cruel ennemi, nous a promis une notice sur les premiers symptômes de l'invasion, nous nous empresserons de la publier. Espérons surtout que nous échapperons à ce fléau, contre lequel on ne connaît pas encore de remèdes pratiques.

« Nous avons protesté en votre nom, Messieurs, contre la suppression des primes données à la race chevaline et

nous avons demandé leur rétablissement. Nous pensons que ce système a donné de bons résultats, le Conseil général ne partage pas notre opinion. Il a nommé une commission lors de la dernière session, elle devra étudier le meilleur mode d'encouragements. Nous croyons le système des primes bon, mais nous serons enchantés si on nous en offre un meilleur. Ce que nous désirons, comme le Conseil général, comme tous les comices d'arrondissement, c'est le développement de l'élevage du cheval ; les besoins de notre armée sont immenses, il s'agit donc d'une œuvre patriotique et nous savons que le Conseil général ne faillira pas à son devoir.

« Si, maintenant, Messieurs, jetant un regard en arrière, nous nous reportons à l'année 1871, nous voyons une situation presque désespérée. Vos étables étaient vides, les animaux avaient été requis par l'invasion étrangère, ou succombaient à une épidémie terrible apportée par elle, vos récoltes étaient nulles, vos vignes gelées. Vous n'avez cependant pas perdu courage, vous avez redoublé d'efforts, et le Ciel a bénî vos travaux. Aujourd'hui, vos étables sont pleines de magnifiques animaux, vous avez des fourrages abondants pour les nourrir, vous rentrez de riches moissons, vos vignes sont fort belles, tous vos produits restent à des prix rémunérateurs ; or, le cultivateur oublie ses sueurs quand la terre qu'il aime tant et avec tant de raisons le récompense dans ses fruits. Est-ce à dire pour cela que vous ne reverrez pas de mauvais jours ? Si, Messieurs, mais quand ils reviendront vous saurez lutter contre l'adversité. Ces luttes continues m'amènent à vous parler de Mathieu de Dombasle, dont on fêtait le centenaire, il y a quelques jours, à Nancy, à la suite du concours régional.

« Né en 1777, Mathieu de Dombasle fonda en 1810 une des premières fabriques de sucre de betterave ; plus tard, il devint fermier de Roville ; là, il joignait l'enseignement à la pratique, il fondait le premier comice agricole, il construisait des instruments et en particulier la charrue qui gardera son nom, il entretenait avec le monde agricole une correspondance qui forme 6,000 pages in-f°, il publiait ces annales de Roville qui servent encore aujourd'hui de manuel aux cultivateurs ; voilà, en résumé, l'homme qu'il s'agissait de fêter. Nancy, qui avait déjà élevé, sur une de ses places, une statue au grand agronome français, voulut profiter du centième anniversaire de sa naissance pour poser sur la statue une couronne d'or. Tous les fonctionnaires du département, les délégués du ministère de l'agriculture et de presque toutes les sociétés agricoles de France, de nombreux amis venus de l'étranger donnaient à cette réunion un caractère général.

« M. Heuzé, inspecteur général de l'agriculture, a fait un éloquent éloge du héros de la fête, il l'a suivi pas à pas dans sa vie intime, nous montrant ses travaux et ses déceptions. M. Heuzé a insisté sur le caractère chrétien de l'agronome, nous le montrant presque abattu par les échecs, et ne se relevant que par sa foi.

« Après ce discours, M. Noël, âgé de 86 ans, le plus ancien élève du maître vénéré, un des fondateurs du premier Comice de Nancy, a posé sur la tête de la statue la couronne d'or, au milieu des applaudissements de tous et des salves d'artillerie ; il est difficile, paraît-il, de décrire l'enthousiasme général.

« Lisez tous, Messieurs, le discours de M. Heuzé, faites-le lire autour de vous, que tous apprennent à imiter

et à vénérer l'homme qui a consacré sa vie, sa fortune et son génie à faire du bien à ses semblables, oubliant les siens, à ce point que tout dernièrement les ministres des finances et de l'agriculture ont dû assurer l'existence de sa petite-fille ! »

M. Fabien Rapin, vice-président du Comice agricole, a pris ensuite la parole en ces termes :

« Messieurs,

« J'éprouve le plus profond regret qu'une cause indépendante de sa volonté retienne loin de nous le Président du Comice de l'arrondissement d'Auxerre, l'honorable M. Pinard, et que vous soyez ainsi privés d'entendre une voix beaucoup plus autorisée que ma faible parole. Aussi me hâterai-je de solliciter votre indulgence, que je vous prie de m'accorder en raison de ma bonne volonté et de mon amour bien sincère pour l'agriculture.

« Je vais tenter de vous indiquer brièvement quels ont été les travaux du Comice, quels sont les efforts faits en faveur du progrès et du développement de l'industrie agricole.

« Je suis d'abord heureux de constater l'empressement des cultivateurs à se grouper autour des associations agronomiques, l'accroissement rapide du nombre des adhérents. Il y a là une tendance des plus rassurantes qui, je l'espère, grandira et s'affermira de plus en plus. Ils ont enfin compris que par l'association, par des réunions, ils s'éclaireront les uns par les autres, qu'ils perfectionneront plus vite leurs méthodes de culture, qu'ils pourront ainsi exposer leurs besoins et leurs vœux; provoquer, au sujet de leurs intérêts, la bienveil-

lance et la sollicitude du gouvernement, en attendant qu'ils occupent dans les Conseils électifs du pays une situation, une influence en rapport avec leur nombre et l'importance de leur industrie.

« Ils sentent qu'il est juste de récompenser tous ceux qui se distinguent par des inventions utiles, un travail intelligent et opiniâtre, une existence honnête, toute de travail et de dévouement, qu'il est bon de les honorer, de les glorifier par des distributions, des fêtes solennelles, et de crier bien haut : Ceux-là font bien, ceux-là suivent la vraie voie, imitons-les !

« Le Comice, continuant en cela l'exemple de la Société centrale, à laquelle il se trouve heureux d'être aujourd'hui réuni, stimule et récompense le zèle des institutrices et des instituteurs en ce qui concerne l'enseignement de l'agriculture et de l'économie domestique, il provoque l'émulation des élèves par des concours, des distributions de livres agronomiques.

« Les plus heureux résultats ont déjà été obtenus dans cette voie; nous devons, à mon avis, non-seulement y persévérer, mais étendre notre sphère d'action aussitôt que nos ressources nous le permettront. Est-ce que nous ne devons pas faire tous nos efforts pour initier nos enfants, dès le jeune âge, aux meilleures pratiques, aux découvertes nouvelles d'une agriculture raisonnée, progressive, aux saines notions élucidées par la science, leur inspirer l'amour de l'agriculture, afin qu'ils demeurent au foyer de leurs pères et qu'ils y trouvent une existence tranquille, honorée, et la juste rémunération due à leur intelligence et à leurs travaux ? Pour atteindre ce résultat si désirable, nous comptons sur la bonne volonté des institutrices et des instituteurs, car nous savons tout ce

qu'on peut attendre de leur activité et de leur dévouement.

« La Société centrale et notre Société se sont encore trouvées réunies dans une même pensée lorsqu'elles demandèrent l'établissement, au chef-lieu du département, d'une Station agronomique. Je n'ai pas besoin d'insister sur les avantages que nous pouvons en retirer. Vous savez que parmi les engrais commerciaux offerts à l'agriculture, une portion, malheureusement, était composée de matières inertes et sans valeur, qu'une autre partie ne contenait pas une quantité d'azote, d'acide phosphorique ou de potasse en rapport avec le prix de vente, qu'en somme l'agriculteur était trompé et que cette fraude, pratiquée sur une vaste échelle, causait à l'agriculture une perte considérable.

« Désormais il n'en sera plus ainsi, puisque le cultivateur pourra exiger le contrôle de la Station agronomique.

« Et de plus, lorsqu'un agriculteur voudra connaître quelles sont les substances qui conviennent le mieux à son sol, quels seraient les amendements préférables, quelle est la composition des différentes sortes de marne et de chaux qui sont à sa disposition, lorsqu'il aura besoin d'un renseignement pour une amélioration agricole, quelle qu'elle soit, il trouvera toujours en M. le Directeur de la Station un guide éclairé, empressé toujours, toujours dévoué.

« Je puis dire aujourd'hui que prochainement des preuves certaines, incontestables seront produites qui mettront en évidence les résultats pratiques, avantageux, rémunérateurs, obtenus sous l'influence des conseils puisés à la Station, et démontreront que les déductions

tirées de la science pure peuvent avoir pour l'agriculture les plus heureuses applications.

« Je ne peux pas ne pas vous parler aussi, Messieurs, tant il est urgent d'attirer votre attention sur ce grave sujet, d'un ennemi excessivement petit, presque invisible à l'œil nu, ennemi cependant terrible, dont les sombres phalanges s'avancent et semblent devoir nous atteindre bientôt. Le phylloxera est à nos portes, il est à Mancey, dans Saône-et-Loire; il existe, il se développe plus près de nous encore, à Orléans. Vous entrevoyez comme moi les désastres qui suivraient la présence de cet insecte dévastateur au milieu de nos riches vignobles, la ruine d'un grand nombre de familles, la dépopulation de la contrée, une diminution considérable des ressources publiques.

« Depuis plusieurs années déjà, prévoyant ce danger, le Comice d'Auxerre a prié M. le Préfet de vouloir bien interdire l'importation dans le département de toutes boutures de vignes et plants enracinés, quelle que soit leur provenance, et, plus récemment, nous demandions que la prohibition s'étendît aux feuilles mêmes de la vigne; et c'est ainsi que deux arrêtés préfectoraux ont été publiés, conformément aux vœux exprimés par le Comice, et, en dernier lieu, par la commission du phylloxera. Mais, pour que ces arrêtés soient efficacement protecteurs, il faut que chaque propriétaire les observe scrupuleusement; il ne faut pas que, sous le prétexte spécieux de la non-constatation du phylloxera dans tel département, on tire quelques nouveaux cépages de cette contrée. N'oublions pas que ce puceron dévastateur peut vivre pendant un certain temps sans déceler évidemment

sa présence, et qu'à Orléans, il existait déjà depuis deux ou trois ans lorsqu'il a été officiellement reconnu.

« Je voudrais pouvoir dire à chaque propriétaire de vigne de notre département : Contentons-nous des cépages que nous possédons et qui peuvent parfaitement nous suffire : pour un gain douteux ne compromettons pas l'avenir de nos vignobles, l'avenir de nos familles ! Etudions, examinons dans nos vignes toute tache qui semble prendre de l'extension, toute maladie présentant un caractère contagieux, et si nous découvrons le phylloxera, combattons-le sans relâche, par tous les moyens, de manière à éteindre ce foyer qui peut s'étendre comme un incendie et ne laisse ainsi que des ruines partout où il passe !

« Oh ! je sais bien (et je dois le dire, puisque cela est vrai, quoique à peine croyable) qu'à Orléans quelques propriétaires se sont opposés à ce qu'on appliquât un traitement quelconque à leurs vignes phylloxérées, mais il faut bien espérer que, dans l'intérêt général, nos prochaines assemblées législatives nous donneront, par une loi, le moyen de triompher d'aveugles résistances et de combattre le phylloxera par les procédés les plus efficaces, les plus énergiques, et même l'arrachage.

« Un autre fléau, d'origine américaine, le *Doryphora decemlineata*, dont la présence vient d'être reconnue en Allemagne, menace notre agriculture ; il est aussi redoutable pour l'agriculture que le phylloxera l'est pour la vigne. Il est à craindre que ces invasions d'insectes dévastateurs ne viennent arrêter l'essor de notre industrie agricole et entraver ses progrès.

« Jusqu'à ce jour, en effet, notre agriculture a continué de progresser, et les progrès de la mécanique agricole

sont surtout incontestables. Tous les instruments d'intérieur et d'extérieur de ferme se perfectionnent chaque jour, les batteuses elles-mêmes reçoivent d'ingénieuses modifications ; mais ce qui est surtout remarquable, je dirai presque merveilleux, c'est le fonctionnement des faucheuses et des moissonneuses. Le conducteur, tranquillement assis, dirige ses chevaux, mais ce sont ces derniers qui moissonnent, qui font la javelle, et qui bientôt laisseront la gerbe toute liée prête à être rentrée à la ferme. L'homme s'est affranchi d'un travail lent et pénible au détriment du cheval, et bientôt il affranchira le cheval lui-même ou plutôt il le supprimera comme moteur en le remplaçant par des moteurs inanimés, par la vapeur, l'électricité, le vent, l'air comprimé, par d'autres agents peut-être que nous ne soupçonnons pas encore. L'homme intelligent commandera, dirigera, et l'instrument obéira. Ce sera le moment du triomphe de l'esprit sur la matière, comme il sera aussi sans doute celui du triomphe, sur la force brutale, du droit et de la justice.

« Que demandent les agriculteurs pour accélérer leurs progrès et approcher de cet idéal dont je viens de vous parler ?

« Ils demandent la paix, la paix à l'intérieur comme à l'extérieur ; ils déplorent, ils exécrent les guerres faites par ambition, par esprit de conquête, tout en reconnaissant que cette guerre-là est sainte qui est entreprise pour l'indépendance de la nation. Ils redoutent aussi tous troubles, toutes perturbations intérieures.

« Oui, ils demandent la paix, car la paix seule est féconde, et sans elle les peuples ne peuvent être heureux et libres.

« La paix crée et produit, la guerre détruit tout ; la paix

donne les douces joies de la vie de famille, la guerre brise et disperse la famille, elle fait couler des pleurs, elle fait couler du sang..., elle est une honte pour notre civilisation !

« Espérons que cette paix précieuse pourra nous être conservée, et qu'à l'aide des institutions actuelles de la France, qui assurent à chaque citoyen sa liberté, son indépendance, le développement de toutes ses facultés intellectuelles et morales, nous pourrons voir encore grandir et prospérer notre chère patrie, la République française. »

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

PRIME D'HONNEUR

Une somme de 1,500 francs et un objet d'art accordés tant par M. le Ministre de l'agriculture que par le Conseil général de l'Yonne, à M. Jules Brunot, propriétaire à Hauterive, pour la bonne tenue de son intérieur de ferme, l'excellente direction de sa culture modèle, le choix de ses troupeaux, dont les produits de race ovine, bovine et porcine, ont amélioré et tendent encore à améliorer les races du pays.

PREMIÈRE PARTIE

PRIX OFFERT AUX CONCURRENTS DE TOUT LE DÉPARTEMENT

Famille agricole.

1^{er} prix. Une médaille d'or ou 200 fr. à M. Mourlon père, de Pontigny.

2^e prix. 100 fr. à M. Lamy Alexandre, à Gy-l'Évêque.

MORALITÉ ET BONS SERVICES

Hommes.

1. prix. Une médaille d'argent et 60 fr. à M. Dupré Adolphe, chez M. Bourgoin Félix, propriétaire à Rebourseaux.

2. prix. Une médaille d'argent et 50 fr. à M. Morier, aux Barats, commune de Diges.

3. prix. Une médaille de bronze et 40 fr. à M. Chocat Alexandre, à Beauvoir.

4. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. à M. Duvert Jean, à Pontigny.

5. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. à M. Allard Étienne, à Merry-Sec.

BERGERS ET VACHERS

1. prix. Une médaille d'argent et 60 fr., M. Holdener François, à la ferme des Iles.

2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Chaberdier Jules, à Festigny.

Femmes.

1. prix. Une médaille d'argent et 60 fr., M^{me} Delanoue Cécile, à Pien.

2. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M^{me} Bresson Irma, à Ormoy.

3. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M^{me} Lamballot Cécile, au Néré.

LABOURAGES

LABOURAGE DES VIGNES A LA CHARRUE

1. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Logé Jules, aux Chesnez.

2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Thomas, à Ville-fargoau.

3. prix. Une médaille de bronze et 20 fr., M. Courcou, chez M. Pinard Paul.

4. prix. Une médaille de bronze et 10 fr., M. Marie Sallé, à la Métairie Foudriat.

LABOURAGE DE LA VIGNE A LA CHARRUE

1. prix. Une médaille d'argent et 35 fr., M. Laurent Petit, aux Chesnez.

2. prix. Une médaille de bronze et 35 fr., M. Bretagne Aldrique, à Gy-l'Évêque.

3. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Martin Victor, aux Chesnez.

4. prix. Une médaille de bronze et 20 fr., M. Renard Célestin, d'Héry.

5. prix. Une médaille de bronze et 15 fr., M. Vrain Julien, à Migé.

6. prix. Une médaille de bronze et 10 fr., M. Charles Roux, à Auxerre.

Mentions honorables à MM. Boivin d'Auxerre, Brunet Zéphir de Jussy, Petit Gustave de Coulanges-la-Vincuse.

EXPOSITIONS DE BESTIAUX

RACE BOVINE

Taureaux.

Prix hors concours, M. Brunot.

1. prix. Une médaille d'argent et 60 fr., M. Petitjean, à la ferme des Iles.

2. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Théodore Geste, à Auxerre.

3. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Paul Pinard, à Auxerre.

Vaches laitières.

Prix hors concours pour l'ensemble de son exposition bovine, M. Brunot.

1. prix. Une médaille d'argent et 50 fr., M. Petitjean.

2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Théodore Geste.

3. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Paul Pinard.

4. prix. Une médaille de bronze et 20 fr., M. Chevallier.

Vaches.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr., M^{me} Michaux, à Villefargeau.

2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Barat, à Auxerre.

Veaux et Génisses.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr., M. Barat.

2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Chevallier.

Prix spécial. Une médaille d'argent et 40 fr., M. Paul Pinard.

Prix d'ensemble. Une médaille d'argent, M. Théodore Geste.

RACE OVINE

Béliers de 1 à 2 ans.

Prix hors concours, MM. Brunot et Barillon.

Béliers de 2 à 3 ans.

1. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Lordereau, à Sainte-Procaire.

Brebis et Agneaux.

1. prix. Une médaille d'argent et 50 fr., M. Paul Pinard.

2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Lordereau.

Prix d'ensemble. Grande médaille d'argent, M. Paul Pinard.

ESPÈCE PORCINE

Prix hors concours, M. Brunot.

Truies.

1. prix. Une médaille d'argent et 30 fr., M. Letourneau.

VOLAILLES ET PRODUITS DE BASSE-COUR

Une médaille d'argent, M. Brunot.

1. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M^{me} Finot.

2. prix. Une médaille d'argent, M^{me} Jeanne Gestc.

3. prix. Une médaille de bronze et 5 fr., M. Gabel.

4. prix. Une médaille d'argent, M. Defrance.

PREMIÈRE EXPÉRIMENTATION

INSTRUMENTS

MACHINES ET INSTRUMENTS AGRICOLES

Moissonneuses.

Médaille de vermeil, M. Renard, d'Héry, pour sa moissonneuse Walter-Wood.

Médaille d'argent, M. Robert, d'Auxerre, pour sa moissonneuse Walter-Wood, à un cheval.

Faucheuses.

Médailles d'argent, MM. Robert et Renard.

DEUXIÈME EXPOSITION

Médaille d'or, M. Robert, pour l'ensemble de son exposition d'instruments agricoles.

Médaille de vermeil, M. Léger, à Auxerre, pour son pressoir.

Médaille de vermeil, MM. Crépain frères, à Chevannes, pour la bonne confection de leur charrue bi-socle.

Médaille d'argent, M. Bounon, à Toucy, pour sa pompe perfectionnée.

Médaille d'argent, M. Picard, mécanicien à Auxerre; pour sa pompe à godet.

Médaille d'argent, M. Renard, constructeur à Héry, pour sa collection d'instruments agricoles.

Médaille d'argent, M. Pellet, à Gurgy, pour sa collection d'instruments agricoles.

Médaille d'argent, M. Roux aîné, à Auxerre, pour sa collection d'instruments agricoles.

Médailles de bronze, MM. Coulon et Gabel, à Auxerre, pour leurs batteuses.

Médaille de bronze, M. Bardeau, à Auxerre, pour ses trieurs et casse-noix.

Médailles de bronze, MM. Frémion, à Auxerre, et Bounon, à Toucy, pour leurs barattes.

Médaille de bronze, M. Mémain-Duvoye, à Auxerre, pour ses voitures agricoles.

Médaille de bronze, M. Chollat, à St-Florentin, pour l'ensemble de son exposition d'instruments horticoles et viticoles.

Mention honorable, M. Jouanisson, à Auxerre, pour sa pompe.

Médaille de bronze, M. Amiot, à Bonnard, pour sa râpe à pommes à cidre.

PRODUITS

Médaille d'argent, M. Tissier, à Chablis, pour son exposition apicole, ruches et miels.

Médaille de bronze, M^{me} Mauvage, à Héry, pour son plancher en briques paleçons.

EXPOSITION AGRICOLE ET HORTICOLE

Médaille d'or de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, M. Tréfoux, à Auxerre, pour l'ensemble de son exposition de conifères, ses plantes d'appartement, ses plans et décors de jardin.

Médaille de vermicil et 40 fr., M. Breuillé, jardinier de M. Cotteau, pour l'ensemble de son exposition.

Médaille de bronze, M. Chaignet, pour sa collection de roses coupées.

Médaille d'argent, M. Jouanisson Paul, à Auxerre, pour son appareil de chauffage de serres.

— 29 —

Médaille d'argent, M. Préaudot-Joran, à Auxerre, pour sa collection de graminées et leur étiquetage.

Médaille d'argent, M. Bergé, à Auxerre, pour sa collection de graines agricoles et horticoles.

Médaille de bronze, M. Perreau, à Auxerre, pour son exposition d'instruments.

Médaille de bronze, M. Préaudot, à Mézilles, pour son exposition de maïs fourrager.

DEUXIÈME PARTIE

Prix d'arrondissement.

Une grande médaille d'argent, M. Barbier, à Festigny.

Prix spécial aux Fermiers.

Médaille d'or offerte par M. le Ministre de l'Agriculture, M. et M^{me} Siméon Gabriel, à Pesteau, commune de Merry-Sec.

BONNE TENUE DES FERMES

Médaille d'argent, grand module, M. Thillièvre, à Merry-Sec.

Aux Fermières.

Médaille d'argent de M. le Ministre de l'Agriculture et 100 fr., M^{me} Siméon Gabriel.

PETITE CULTURE

Médaille de bronze, M. Moreau, à Festigny.

VITICULTURE

1. prix. Une médaille de vermeil, M. Eugène Jacquot, à Auxerre.

2. prix. Une médaille d'argent, M. Alépéc Claude, à Perrigny.

Aux propriétaires-vignerons.

Médaille d'argent, M. Petit Ulysse, à Coulanges-la-Vineuse.

Aux vignerons travaillant pour autrui.

1. prix. Une médaille d'argent et 30 fr., M. Leviste Germain, vigneron de M. Esmelin, notaire à Auxerre.

2. prix. Une médaille de bronze et 20 fr., M. Beaufumé Grégoire, vigneron de M. Périer ainé, à Vincelles.

3. prix. Un diplôme et une prime de 20 fr., M. Camus, vigneron de M. Barat, à Auxerre.

4. prix. Une prime de 20 fr., M. Beaufumé, gendre Maiseau, vigneron de M. Périer.

5. prix. Une prime de 15 fr., M. Thierry, vigneron de M. Le-thorre, à Auxerre.

6. prix. Mention honorable et 10 fr., M. Rapinot, vigneron de M. J. Guénier, à Saint-Bris.

HORTICULTURE

Jardin d'agrément. — Aux jardiniers travaillant pour autrui.

1. prix. Une médaille de vermeil, M. Breuillé, jardinier de M. Cotteau.

ARBORICULTURE

Une médaille d'argent, M. Heurley, instituteur à Perrigny, pour son cours pratique d'Arboriculture.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE

PRIX D'ARRONDISSEMENT

Garçons.

Prix, un ouvrage d'agriculture, Bouquigny Fernand, 12 ans, école communale d'Auxerre Est, tenue par M. Camus.

Une médaille d'argent, grand module, offerte par M. le Ministre de l'Agriculture, M. Camus, instituteur du quartier Saint-Pierre, à Auxerre.

Une mention honorable, M. Regnard Camille, de l'école de Ligny-le-Châtel.

Filles.

Prix, ouvrages d'économie domestique, M^{me} Berthe Savry, 13 ans, école Saint-Eusèbe d'Auxerre Est, tenue par M^{me} Ferrand.

Une médaille d'argent, offerte par M. le Ministre, M^{me} Philomène Ferrand, institutrice de l'école communale du quartier St-Eusèbe, à Auxerre.

Une mention honorable, M^{me} Quittot Armandine, de l'école de Chichée.

PRIX CANTONAUX. — CANTON EST D'AUXERRE

Garçons.

Le prix de canton se confondant avec le prix d'arrondissement, il n'y a point de prix de canton.

Une mention honorable, Arthur Lecourieux, de l'école de M. Camus.

CANTON OUEST D'AUXERRE

Prix, Pirouelle Louis, 14 ans, école de Perrigny.

Mention honorable, Belle Louis, école de Chevannes.

Une médaille d'argent est décernée à l'instituteur M. Heurley.

Une médaille d'argent est décernée, ainsi qu'un abonnement au *Journal des Campagnes*, à tous les instituteurs dont les élèves ont obtenu des prix cantonaux.

LIGNY-LE-CHATEL. — Prix, Regnard Camille, 14 ans, école de Ligny.

Mention honorable, Pigé Henry, même école.

M. Demon, instituteur à Ligny, médaille d'argent.

TOUCY. — Prix, Lallemand Clément, 13 ans, école de Toucy.

M. Chanlin, instituteur à Toucy, médaille d'argent.

VERMENTON. — Prix, Roubier Arthur, 12 ans, école d'Accolay.

Mention honorable, Bonnerot Fernand, école d'Accolay.

M. Vallée, instituteur à Accolay, médaille d'argent.

CHABLIS. — Prix, Vinot H., 14 ans, école de Chablis.

Mention honorable, Bonnote, école de Chablis.

M. Boulotte, instituteur à Chablis, médaille d'argent.

Saint-Florentin. — Prix, Valette Raphaël, 13 ans, école de Saint-Florentin.

Mention honorable, Lorey Emile, école de Saint-Florentin.

M. Constant, instituteur à Saint-Florentin, médaille d'argent.

Saint-Sauveur. — Prix, Antheaume Fernand, 15 ans, école de Saint-Sauveur.

Mention honorable, Gobert Gustave, école de Perreuse.

M. Dézerville, instituteur à Saint-Sauveur, médaille d'argent.

Signelay. — Prix, Filey Narcisse, 12 ans, école d'Héry.

Mention honorable, Philippe Henry, école de Seignelay.

M. Colin, instituteur à Héry, médaille d'argent.

COULANGES-LA-VINEUSE. — Prix, Hugot Élie, 11 ans, école de Coulanges.

Mention honorable, Vildieu Edmond, école de Migé.

M. Aubert, instituteur à Coulanges, médaille d'argent.

COULANGES-SUR-YONNE. — Prix, Thierry, 14 ans, école de Coulanges.

Mention honorable, Delinon, école de Coulanges.

M. Leseur, instituteur à Coulanges-s-Yonne, médaille d'argent.

COURSON. — Prix, Paquereau Edmond, 15 ans, école de Mouffy.

Mention honorable, Bonnotte Germain, école de Courson.

M. Paquereau, instituteur à Mouffy, médaille d'argent.

Filles.

Pas de prix pour le canton Ouest d'Auxerre, ce prix étant confondu avec celui d'arrondissement, obtenu par M^{me} Savry, élève de M^{me} Ferrand.

Mention honorable, Louise Rollinat, de l'école de Charbuy.

AUXERRE EST. — Prix, Eugénie Treillé, cours annexe à l'école normale d'institutrices d'Auxerre.

Mention honorable, Alice Guyard, école de M^{me} Paris.

M^{me} Grand, institutrice de l'école annexe, médaille d'argent.

COULANGES-LA-VINEUSE. — Prix, Mélanie Hugot, 12 ans, école de Coulanges.

Mention honorable, Véret Constance.

Hors concours, Marie Moine, école d'Irancy.

M^{me} Moreau, institutrice à Coulanges, médaille d'argent.

SAINT-FLORENTIN. — Prix, Albertine Chattez, école de Germigny.

Mention honorable, Esther Gibier, école de Germigny.

M^{me} Gorget, institutrice à Germigny, médaille d'argent.

LIGNY-LE-CHATEL. — Prix, Louise Angis, 13 ans, école de Pontigny.

Mention honorable, Marie Gaudin, école de Ligny.

M^{me} Duseu, en religion sœur Ernestine, institutrice à Pontigny, médaille d'argent.

SEIGNELAY. — Prix, Marie Bernard, 14 ans, école du Mont-St-Sulpice.

Mention honorable, Clémence Paulvé, école d'Héry.

Sœur Théodore, née Milliard, institutrice au Mont-St-Sulpice, médaille d'argent.

VERMENTON. — Prix, Valentine Anceau, école de Sainte-Pallaye.

Mention honorable, Aglaé Roy, école de Vermenton.

M. Hébert, tenant une école mixte à Sainte-Pallaye, médaille d'argent.

SAINT-SAUVEUR. — Prix, Marie-Berthe Therrain, 14 ans, école de Saints-en-Puisaye.

Mention honorable, Isabelle Brault, école de Saints-en-Puisaye.

M^{lle} Callé, en religion sœur Augustin, institutrice à Saints-en-Puisaye, médaille d'argent.

COULANGES-SUR-YONNE. — Prix, Emélie Fointiat, 11 ans, école de Trucy-sur-Yonne.

Mention honorable, Marie Bertrand, 13 ans 1/2, école d'Etais.

M. Foin, école mixte de Trucy-sur-Yonne, médaille d'argent.

TOUCY. — Prix, Yvonne Poupart, 14 ans, école de Toucy.

Mention honorable, Marie Cheminant, école de Toucy.

Hors concours, Maria Feuilley et Eva Chanlin.

Sœur Joséphine, née Richet, institutrice à Toucy, médaille d'argent.

COURSON. — Prix, Lucie Hugot, 14 ans, école de Courson.

Mention honorable, Angèle Allard, école de Merry-le-Sec.

M^{lle} Rouard, institutrice à Courson, médaille d'argent.

CHABLIS. — Prix, Armandine Quillot, 13 ans, école de Chichée.

Mention honorable, Emilienne Picq, école de Chablis.

M^{lle} Bureau, institutrice à Chichée, médaille d'argent.

CONCOURS SUR LA STATISTIQUE AGRICOLE

DES CANTONS EST ET OUEST D'AUXERRE

Médaille d'or, M. Michaut, instituteur à Monéteau, pour son mémoire sur la statistique agricole sur le canton ouest d'Auxerre.

Médaille de vermeil, M. Brunot, maître-adjoint de l'école d'Ap-

poigny, pour ses études statistique et sa carte agricole de la commune d'Appoigny.

Médaille d'argent, M. Moreau, instituteur à Vallan, pour ses études agricoles de la commune de Vallan.

Médaille d'argent, M. Foin, instituteur à Trucy-sur-Yonne, pour ses travaux de statistique agricole sur le canton de Coulanges-la-Vineuse.

Médaille d'argent, M. Lesire, instituteur à Charbuy, pour ses cartes agricoles.

Médaille d'argent, M. Girault, instituteur à Montigny-la-Resle, pour l'ensemble de son enseignement géographique agricole.

Mention honorable et un ouvrage d'agriculture à M. Chalmeau, instituteur à Sainpuits, pour son cours d'entomologie aux élèves de son école.

Médaille de bronze, M. Paul Foin, élève de l'école de Trucy-sur-Yonne, pour sa carte sur la commune de Trucy-sur-Yonne.

RAPPORT DE LA COMMISSION DE VISITE DES FERMES

RAPPORTEURS : MM. RICHARD ET GUÉNIER

Messieurs,

Votre Commission des améliorations agricoles, composée de MM. Picard, président, Pailleret, J. Guénier, G. Pinard, Defrance, Geste, Chevalier, Bonnet, Adam et L. Richard, a procédé, les 26 et 27 juin dernier, aux opérations de visite des fermes et exploitations agricoles de l'arrondissement d'Auxerre, dans lesquelles elle avait été appelée par le vœu des fermiers ou propriétaires concourant aux primes et récompenses promises à cet effet par la Société centrale et le Comice d'Auxerre.

Il faut d'abord nous exprimer avec franchise vis-à-vis de nos collègues et tous autres fermiers ou agriculteurs de l'arrondissement d'Auxerre, sur la réserve ou peut-être l'indifférence qui les tiennent à l'écart ou leur font dédaigner la lutte dans notre concours des améliorations agricoles.

Nous avons le regret de constater que bien peu, il arrive même que pas un seul ne se présente de lui-même, et que la Commission est forcée d'aller de l'avant pour triompher des scrupules ou de l'indifférence de chacun. C'est mal comprendre le but de notre institution ; nous considérons les améliorations et les perfectionnements apportés dans l'art agricole comme un bien commun ; nous les recherchons, non-seulement pour les récompenser dans la personne de ceux qui les ont produits ou développés, mais encore pour les vulgariser et en faire

profiter la grande, la moyenne, et jusqu'à la petite culture.

Nos visites de fermes ont donc une importance réelle. Nos commissions, composées d'hommes compétents, de praticiens expérimentés, comprennent bien le rôle qui leur est confié : leur curiosité est discrète, leur critique bienveillante. Ils donnent aussi souvent qu'ils empruntent ; s'ils constatent parfois de bons exemples à signaler, d'utiles expériences à préconiser, ils ne ménagent point les judicieuses réflexions et les conseils pratiques, pour le plus grand profit des cultivateurs qu'ils visitent. Aussi n'est-il pas rare de voir des fermiers remercier avec reconnaissance les membres des commissions, et s'applaudir de l'occasion qui leur avait été offerte d'être mis en relations avec eux.

Ces considérations nous sont inspirées par la crainte que le but si louable et si utile de notre institution de la prime d'honneur ne soit point apprécié comme il mérite de l'être.

Il ne manque certes point, dans l'arrondissement d'Auxerre, de vastes fermes, d'exploitations bien dirigées, en un mot, de fermiers et de propriétaires méritants ; et pourtant, si notre visite, cette année, a été intéressante et agréable, elle a été courte et rapide, deux journées seulement ont suffi à la Commission pour accomplir consciencieusement sa besogne.

La Commission a commencé sa tournée par la ferme de Péteau, commune de Merry-Sec, canton de Courson.

Cette ferme appartient à M. Bouillié de Chéry. Elle est cultivée par M. Gabriel Siméon.

M. Siméon est déjà une ancienne connaissance ; en

1872 il obtenait un premier prix pour l'ensemble de son troupeau.

Nous avons constaté avec plaisir que, depuis, il a prospéré et qu'il est dans une excellente voie pour ne point s'arrêter de longtemps.

Jeune encore, actif, d'une très grande bonne volonté, il aime sa profession ; il entretient les meilleurs rapports avec son propriétaire, il possède une nombreuse famille, sept enfants, dont cinq garçons et deux filles ; trois de ses fils le secondent déjà dans les travaux de ferme, nous les avons vus tous à l'œuvre ; mais son aide le plus précieux, le plus sûr, le plus puissant, c'est sa femme : M^{me} Siméon est le modèle accompli de la fermière, elle joint le tact fin et délicat de la femme bien élevée à la simplicité, à la franchise, et aussi à la vivacité d'esprit de la femme de la campagne habituée à commander et qui sait commander sans prétention et sans orgueil. Sa grande aptitude des choses de la ferme, son intelligence prompte et active lui permettent d'embrasser à la fois les diverses parties de l'exploitation ; elle sait se multiplier sans effort et sans peine. Son intérieur de ferme est des mieux tenus ; la vaste laiterie qui se construit chez elle, aux frais du propriétaire, est disposée d'après les plans et indications de la fermière. Les étables, qui comprennent un certain nombre de têtes de gros bétail, sont dirigées par elle, soignées sous sa surveillance ; la basse-cour, qui compte 240 pièces de volaille, produit tous les ans un très beau bénéfice. La culture elle-même des céréales, des fourrages et des légumineuses ne la trouve pas indifférente, car elle sait que tout s'enchaîne, se lie en agriculture, que pour produire du blé il faut des

engrais, pour avoir des engrais il faut des bestiaux, pour nourrir les bestiaux, des fourrages et des légumes.

Les nombreuses questions qu'avec une avide et intelligente curiosité elle posait à la Commission prouvent quel intérêt elle attachait à sa visite; c'était pour elle comme une bonne fortune de recueillir, de la bouche de nos praticiens les plus expérimentés, des renseignements, aussi bien sur des procédés nouveaux pour elle, touchant la confection de fromages gras, que sur le choix et le fonctionnement des machines agricoles que son mari se proposait d'acheter.

C'est sans nul doute en grande partie au concours de cette compagne active et dévouée que M. Siméon a dû et doit l'aisance dont il jouit actuellement et la prospérité croissante de sa maison.

Il y a quinze ans environ que les époux Siméon entraient dans la ferme de Péteau avec de faibles économies. Les premières années furent dures à passer; la terre était rebelle à la culture, une grande partie des friches furent retournées. Mais si le courage et l'ardeur des travailleurs ne faiblirent point, la bourse et l'épargne s'épuisèrent à lutter contre des entreprises coûteuses. Le propriétaire les comprit, il vint en aide à ses laborieux fermiers, qui bientôt reprirent le dessus. Ils possèdent aujourd'hui une petite fortune, ainsi qu'il est justifié par la comptabilité tenue par M^{me} Siméon.

Le bail à ferme vient d'être renouvelé avec M. Bouillé pour 21 ans.

La superficie de la ferme comprend 120 hectares de terres labourables, 5 hectares de pré, 10 hectares environ de friches.

L'assolement est triennal.

Les emblaves de l'année comprennent :

15 hectares de blé ;
15 — de méteil ;
27 — 50 ares d'avoine et orge ;
50 — de prairies artificielles ;
5 — de racines.

Le reste est conservé pour le pâturage.

Le rendement en blé et méteil est en moyenne de 15 hectolitres l'hectare ; en orge et avoine, de 20 à 25 hectolitres ; en fourrages, de 600 bottes l'hectare ; en betteraves, de 80,000 kilog.

L'outillage agricole se compose de 2 charrues Dombasle, 3 charrues du pays, de herses en bois, de rouleaux, scarificateur, battoir, moissonneuses, etc.

L'aspect du terrain, à sol argileux-calcaire, les coteaux pierreux indiquent une exploitation difficile. M. Siméon, à force de travail et de persévérance, a amélioré sensiblement sa culture par des labours profonds, des fumures abondantes, des épierrements répétés, et a augmenté la quantité des terres arables par des défrichements importants dont la superficie ne s'élève pas à moins de 35 hectares, depuis son entrée à la ferme de Péteau.

L'installation de ses bestiaux est bonne ; les écuries contiennent 10 juments, 2 chevaux et 1 poulain.

La vacherie, objets de soins vigilants de la part de M^{me} Siméon, est bien disposée, et les bêtes de race charolaise et normande croisée sont bien choisies ; elle comprend 2 taureaux, 2 génisses, 2 veaux et 13 vaches laitières.

La porcherie n'est destinée qu'à l'engraïs des bêtes propres à la nourriture de la ferme ; elle renferme 3 porcs de race du pays.

La basse-cour comprend enfin un assez grand nombre de volailles, dindons, canards et poules.

Ce produit ainsi que celui de la laiterie entretiennent la maison, et le surplus s'élève annuellement à un chiffre qui permet de payer en grande partie le fermage.

La bergerie, séparée du corps principal des bâtiments de la ferme, est assez modeste comme disposition; elle compte 120 brebis mères, 120 agneaux de 1 an, 90 de 2 ans, au total 330 têtes en bon état, race disley-mérinos.

Au-dessus de la bergerie est une source que M. Siméon, avec le concours des quelques habitants du hameau, a su utiliser pour les besoins communs, en établissant une fontaine et un lavoir, et pour le service particulier de la ferme, en faisant passer un petit cours d'eau, toujours égal, au-dessus de la bergerie et d'un grand pré qui domine la propriété et qui sert de pâturage aux chevaux et juments.

Les granges sont en assez mauvais état; le propriétaire de Péteau a bien commencé quelques constructions pour l'agrandissement de la ferme; dans les bonnes dispositions où il est avec son fermier, il n'est point douteux qu'il lui accordera ce qui lui est indispensable pour une installation appropriée aux améliorations croissantes qu'il y apporte.

Malgré le mérite indiscutable du fermier, nous avons encore à constater chez lui une lacune, c'est le mauvais entretien des fumiers et la perte des purins, quand il serait si facile de tirer parti à peu de frais de cette richesse acquise, qui ne coûte presque rien à recueillir. Acheter des engrains artificiels, c'est bien; mais ce serait mieux encore d'utiliser, sans en rien perdre, les engrains de ferme, qui peuvent gagner ou perdre 100 ou 200 pour

cent et plus, selon qu'ils sont ou ne sont pas bien aménagés. Les propriétaires ou fermiers sont réellement trop indifférents à ce sujet ; ils savent bien tout le profit qu'ils peuvent tirer des purins, et ils les négligent sans souci des avantages qu'ils procurent.

Ferme des Drillons (commune de Merry-Sec).

Propriétaire : M. Thillièvre.

De Péteau la Commission se rendit à Merry-Sec, dans la propriété de M. Thillièvre.

Cette exploitation, dirigée par le propriétaire lui-même, se compose de 56 hectares environ de pièces de terre morcelées.

Son assolement est triennal. Il comprend pour cette année :

18	hectares de prairies artificielles;
8	— d'avoine ;
5	— d'escourgeon ;
2	— d'orge de printemps ;
10	— de blé ;
4	— de vesces d'hiver ;
1	— 50 de trèfle incarnat hâtif et tardif ;
1	— vesces d'été ;
1	— de maïs géant caragua ;
2	— de betteraves et carottes ;
1	— de pommes de terre et haricots ;
3	— de jachères.

Les instruments composant le matériel de culture sont :

1° Pour le service d'intérieur : Machine à battre, tarare, cylindre trieur, cribleur, coupe-racines, fourneau à légumes, pressoir mécanique.

2° Pour le service des champs : Charrues Dombasle et autres, charrues à vigne, herses, rouleaux, rayonneur, scarificateur, charriots gerbiers, charrettes guimbardes, tombereaux, etc.

Le propriétaire a fait observer à la Commission qu'au moment où il a pris possession de la ferme, l'exploitation était en très mauvais état, que les écuries étaient mal-propres et sans aération, que la cour était petite, accidentée, n'ayant qu'un accès difficile, que l'assolement, d'autre part, était irrégulier, que les diverses pièces qui componaient le faire-valoir étaient entrecoupées de friches incultes, que le matériel était défectueux et insuffisant. Et qu'au contraire, depuis 1870, tout a été modifié, les écuries et étables appropriées; la cour, aplanie et agrandie, a plusieurs issues, où viennent aboutir des chemins construits par le propriétaire lui-même; que 3 hectares environ de terrains incultes ont été défrichés et couverts de terres végétales, des mergers épars ont été enlevés et ont servi en partie à être répandus sur les terres froides, en partie à l'assainissement de la cour et à la construction des chemins. Enfin, que l'assolement a été régularisé et que le rendement général a plus que doublé.

Il expose encore qu'avant 1870, les écuries de la ferme ne comprenaient que 6 vaches, 3 juments de travail, 150 moutons et quelques volailles.

Aujourd'hui elles renferment 18 bêtes à cornes, vaches, génisses et taureaux, quelques-unes de race normande croisée, et les autres de la race du pays, 5 juments de trait, 250 brebis, moutons et agneaux.

Le produit de la vacherie, en beurre et fromages, se vend à Courson.

M. Thillière élève aussi toutes les bêtes de son étable qui lui paraissent bonnes.

Le troupeau de moutons donne tous les ans un produit de 700 fr. en laines, et de 1,500 fr. par la vente des moutons.

Les terres donnent en moyenne : en blé, 25 hectolitres ; en avoine, 32 hectolitres ; en escourgeon, 32 hectolitres ; en orge de printemps, 25 hectolitres l'hectare, et les prairies artificielles, 600 bottes de fourrage, luzerne ou sainfoin.

Le potager et le rucher, qui compte 14 paniers, ont été créés, l'un en 1870, l'autre en 1874.

En résumé, la culture est bonne, bien et intelligemment dirigée. M. Thillière a fait des améliorations, non-seulement par ses défrichements, mais encore par l'introduction d'un assolement plus raisonné, qu'il comprend bien et qui lui a permis, tout en amendant sa chose, de donner à ses voisins un exemple assurément profitable.

Toutes les récoltes sur pied sont excellentes ; l'intérieur de la ferme est bien tenu et prouve du goût et de l'ordre sans lesquels l'agriculteur ne saurait prospérer.

Ferme de Festigny.

Propriétaire : M. Mère Ernest, de Lunéville. — Fermier : M. Barbier fils.

En quittant Merry-Sec, la Commission se rendit à Festigny, dont le territoire est en partie absorbé par les propriétés de M. Mère, cultivées par MM. Barbier, et qui constituent la ferme importante et bien connue de Festigny.

Elle compte 150 hectares environ de terre, aujourd'hui en totalité livrés à la culture, grâce aux soins, à l'activité

et à la persévérance de M. Barbier père, qui, pendant trente années, l'a progressivement amendée et améliorée.

C'était autrefois une ferme bien modeste ; elle est devenue, par le travail et l'aptitude d'un homme, une des exploitations les meilleures de l'arrondissement. M. Barbier père était un des fermiers les plus connus, les plus appréciés de l'Yonne. Quoique jeune encore, il se repose de ses fatigues dans une jolie maison qu'il a fait construire non loin de la ferme et d'où il peut prêter encore à son fils le concours précieux et éclairé de son expérience.

M. Barbier fils, qui a pris la ferme à son compte au mois de mai 1876, n'est pas un jeune homme de 30 ans ; il a pendant de longues années collaboré avec son père, et il a su acquérir, sous cette sage et habile direction, l'habitude du travail, le savoir-faire et le savoir-commander.

Nous avons dit que la superficie totale de la ferme était de 150 hectares de terre, sol léger et pierreux d'une part, argilo-siliceux d'autre part.

L'assolement est triennal.

Cette année les emblaves présentent :

35 hectares en blé;

5 — en seigle ;

2 — en vesces d'hiver ;

40 — en avoine ;

10 — en orge ;

18 — en luzerne ;

8 — en sainfoin ;

6 — en trèfle ;

10 — en fourrages divers, minette et ray-grass ;

- | | | |
|----|---|--------------------------|
| 2 | — | 50 en prés-pâtures ; |
| 5 | — | en betteraves ; |
| 2 | — | 50 en pommes de terres ; |
| 2 | — | en vesces de printemps ; |
| 11 | — | en prés ; |

Le rendement des terres, à l'hectare, est de : 20 hectolitres en blé ; 28 en avoine ; 25 en orges ; 18,000 kilog. de betteraves, 700 bottes de fourrages.

La chaux a été abondamment employée et a produit d'excellents effets.

Le drainage a été pratiqué dans les parties humides au moyen de fossés de 1^m50 de profondeur, remplis à 1^m de hauteur de pierres ramassées dans les champs ; double avantage : épierrement, d'une part, assainissement, d'autre part.

Les engrains artificiels, tels que sels de potasse, guanos, sont employés de plus en plus et rendent de grands services, malgré la quantité de fumiers de ferme produite par les troupeaux.

Les écuries contiennent 18 chevaux et juments, plus 3 poulains de l'année.

Les étables contiennent 13 vaches à lait et 1 taureau, plus 12 veaux ; tous les bons produits sont élevés à la ferme.

La bergerie compte 350 moutons et brebis, dont 125 agneaux.

La porcherie, qui est en réparation, contient 6 femelles et 1 verrat.

Toutes les récoltes en céréales, légumineux et fourrages sont magnifiques ; il ne nous a point été donné de voir nulle part ailleurs un ensemble de récoltes aussi uniformément et aussi absolument satisfaisant. Ce résultat ne

peut tenir exclusivement à la température de l'année, qui a bien son influence, mais qui ne saurait agir d'une façon aussi générale; on doit l'attribuer à la bonne culture et au travail soutenu et persévérand des fermiers.

Le jardin est admirablement bien tenu.

L'outillage agricole se compose de : 6 grosses charrues Dombasle, 5 légères, 6 herses Dombasle, 1 noël à 4 chevaux, 1 arrache-pommes de terre, scarificateur, hache-paille, rayonneur, houes à cheval, 3 tarares, 4 rouleaux, 2 machines à battre, 3 coupe-racines, fauchuse Wood, moissonneuse, rateau Howard, moulin à moudre Pilter, grand crible pour colza, parc pour les moutons, forge outillée dans l'intérieur de la ferme, gros matériel en charriots, guimbardes, tombereaux, etc.

En présence de la culture modèle de cette propriété, des améliorations dues aux efforts de l'habile et courageux praticien qui a précédé d'un an seulement un fils digne de lui succéder, la Commission, tout en rendant hommage au mérite de M. Barbier père, exprime le regret de n'avoir point eu à récompenser en lui, cette année, une carrière agricole si longue et si laborieusement et heureusement parcourue.

Sans doute M. Barbier fils lui inspire la plus grande confiance, il marche et continuera longtemps à marcher sur les traces de son père, il dirige bien son exploitation, il a déjà par lui-même beaucoup fait depuis le peu de temps qu'il tient la ferme : prairies très heureusement aménagées et arrosées par les égouts et purins de la ferme, près et au-dessous des bâtiments, chemins, cours, il a créé ou amélioré des choses de la plus grande utilité pour lui. Ce nous est un bon signe, et il est bien permis d'espérer qu'en persévérand dans cette voie,

M. Barbier fils obtiendra, dans un avenir prochain, la récompense due à son amour du travail et de sa noble profession.

PETITE CULTURE.

M. Moreau, de Festigny.

M. Moreau, de Festigny a fait visiter par la Commission quelques arpents de terre composant son exploitation, qui comprend en totalité 10 hectares de terres.

M. Moreau a exposé qu'il a défriché et mis en culture près de 2 hectares de friches, desquelles il a enlevé, non sans de grandes fatigues et dépenses, une quantité énorme de pierres.

Il possède 2 juments, 1 pouliche et 2 vaches prêtes à vêler.

Ferme de Grand-Champ.

Le second et dernier jour de ce voyage agricole fut consacré, par votre commission, à la visite de la ferme de Grand-Champ, appartenant à M. Jules Brunot et située sur la commune d'Hauterive, canton de Seignelay.

S'il était permis au rapporteur de votre commission de se livrer à un court aperçu agronomique de la contrée, il vous rappellerait, messieurs, qu'Hauterive appartient à cette zone si riche et si fertile qui fait des cantons de Seignelay et de Briennon les cantons les plus populeux et les plus prospères de notre département. Par sa situation intermédiaire entre les plaines à céréales de l'Armançon et les terrains viticoles des coteaux de la vallée de l'Yonne, le sol d'Hauterive se prête avantageusement à la culture du grain en même temps que, dans une certaine mesure, à celle de la vigne.

Toutefois, ses préférences et ses aptitudes le portent davantage à la culture des céréales et des prairies artificielles.

La ferme de Grandchamp participe largement de ces qualités propres à la commune d'Hauterive.

Placée sur une des parties culminantes du plateau, elle présente une situation bien faite pour charmer le regard du cultivateur et du touriste. Tandis qu'au nord et devant la ferme s'étendent de belles pièces de terre couvertes des plus riches moissons ; au midi, le terrain descend brusquement en pente pour s'étendre en une belle plaine ombragée de beaux arbres, dans laquelle un ruisseau court en capricieux méandres.

Cette situation, déjà fort agréable par ses agréments naturels, se trouve singulièrement rehaussée par la construction d'une ferme convenablement aménagée et la présence d'une maison de maître construite selon toutes les exigences du confort et du goût.

Telle est, messieurs, l'impression première ressentie par votre commission en entrant dans le domaine de Grand - Champ, impression tout à l'honneur de celui qui a su tirer de la disposition des lieux tout ce qui pouvait contribuer à faire de ce domaine une des plus belles résidences de la contrée.

Ces considérations préliminaires énoncées, nous arrivons de suite, messieurs, à ce qui faisait plus exclusivement l'objet de la visite de votre commission.

La ferme de Grand-Champ appartient, depuis quinze ans environ à M. Brunot. Au début de l'acquisition, elle ne se composait tout d'abord que d'une exploitation de 40 hectares et de bâtiments dans le plus mauvais état.

Dans cette situation elle fut exploitée jusqu'en 1866 par un fermier.

Par suite d'achats successifs de terrains et notamment de l'acquisition d'un moulin situé dans la vallée, l'étendue du domaine fut progressivement portée de 40 à 103 hectares ; et c'est quant le propriétaire de Grand-Champ eut ainsi augmenté l'étendue primitive de son domaine, qu'il se décida à raser les anciennes constructions et à édifier sur cette place une ferme aux vastes dépendances et une maison de maître.

C'est de cette époque aussi — 1866 — que date l'exploitation directe de la nouvelle ferme par M. Brunot, avec l'aide de M. Juré, son régisseur.

L'exploitation de Grand-Champ vise à deux produits principaux : le blé et la viande.

Un troisième est venu pendant quelque temps s'ajouter à ces deux autres : celui de la betterave. Mais aujourd'hui que la sucrerie de Briennon, débouché habituel de ces racines, a suspendu ses travaux, la ferme de Grand-Champs ne produit plus de betteraves autrement que pour la consommation des animaux.

Comme votre commission a pu s'en assurer par un conscientieux examen des terres de la ferme, la culture de Grand-Champ est faite avec soin et intelligence. Malgré la fécondité presque proverbiale de ses terres, M. Brunot a compris que leur merveilleuse aptitude à produire des céréales et des légumineuses ne pouvait le dispenser de les soigner, de les fumer et de les engraisser en proportion directe des efforts qu'il leur demandait.

Aussi la proportion de bétail est-elle des plus satisfaisantes, étant donné la superficie des terres labourables.

Au début de son entrée en ferme, comme l'attestent les inventaires dressés à cette époque, M. Brunot comptant 60 têtes de gros bétail, soit 3/5 de tête par hectare. Aujourd'hui et indépendamment des achats d'engrais commerciaux qui sont, chaque année, plus considérables, cette proportion a été sensiblement dépassée et atteint 3/4 de tête de gros bétail par hectare.

Voici la récapitulation des terres en culture que votre commission a pris soin d'examiner :

Blé.....	30	hectares	76	ares.
Seigle.....	3	—	28	—
Avoine.....	10	—	42	—
Luzerne.....	18	—	53	—
Sainfoin, trèfle et minette...	8	—	50	—
Maïs pour ensiler.....	5	—	26	—
Betteraves.....	10	—	03	—
Pommes de terre.....	6	—	15	—
Vesces	2	—	17	—
<hr/>				
Total.....	94	—	92	—
Vignes.....	2	—	25	—
<hr/>				
Total général.....	97	—	17	—

Toutes ces récoltes, sauf peut-être les betteraves, dans lesquelles, malgré deux semis successifs, on remarquait beaucoup de vides produits par les limaces, offraient le plus bel aspect.

Les blés, malheureusement, n'offraient plus le magnifique coup d'œil qu'ils présentaient avant qu'un désastreux orage, survenu dix jours plus tôt, n'en eût couché les plus beaux et les plus fournis. Malgré ces conditions défavorables, votre commission a pu néanmoins apprécier la remarquable venue de ces blés, par la grosseur de leur tige et la longueur inusitée de leur épis.

Les regains de luzerne visités par votre commission annonçaient des terres portées à un remarquable degré de culture et d'engraissement. Cette constatation était rendue particulièrement évidente par la comparaison des champs de luzerne de M. Brunot avec ceux des propriétaires immédiatement voisins. La supériorité des premiers sur les seconds étant la meilleure démonstration que l'on put fournir de l'excellence des procédés employés pour leur mise en culture.

Les champs de maïs ont été également très appréciés. A ce propos votre commission vous fera remarquer, Messieurs, que M. Brunot, depuis plusieurs années, cultive avec succès cette plante précieuse, qu'il fait manger par les animaux, soit à l'état vert, soit à l'état de maïs haché et conservé en silos. L'exemple de M. Brunot a trouvé aussi de nombreux imitateurs.

Les pommes de terre que votre commission a pris soin de visiter, sur une étendue de six hectares, sont également dignes d'une mention spéciale. Semées sur d'anciens bois défrichés par M. Brunot, ces tubercules annonçaient, par l'ampleur et la vigueur de leurs tiges, que le terrain, ainsi conquis à la culture, avait été l'objet des soins les plus complets et les mieux entendus.

Sur cette partie de la ferme, en effet, M. Brunot a fait répandre, depuis deux ans, près de 600,000 kilogrammes d'écume de défécation de sucrerie dont la puissante énergie éclate sous forme de nombreuses et vigoureuses tiges de pommes de terre. Là encore, votre commission a constaté, une fois de plus, la preuve du soin et de l'habileté qui préside à l'exploitation générale de la ferme de Grand-Champ.

La situation du cheptel et la tenue intérieure de la

ferme n'ont pas semblé moins satisfaisantes que l'état extérieur de l'exploitation.

Mais avant d'aborder ce sujet, donnons quelques mots d'explication sur les dispositions générales de la ferme. Les bâtiments d'exploitation affectent la forme d'un vaste parallélogramme au milieu duquel se trouvent l'abreuvoir et les fosses à purin.

Le bâtiment principal, situé à droite de la porte d'entrée, comprend l'écurie, la bergerie et les étables ; le tout surmonté de vastes greniers. A l'extrémité de ce bâtiment est établie la porcherie.

En face la porte d'entrée : les hangars, les cases à porcs et à bœliers. Sur le troisième côté du rectangle, les granges et le manège. Enfin sur le quatrième côté, la maison d'habitation avec laiterie et grenier à grains.

L'écurie comprend huit chevaux entiers.

Les étables contiennent une vingtaine d'animaux de races normande et hollandaise choisis parmi les meilleurs types de l'espèce. Plusieurs de ces animaux ont été achetés directement en Normandie. Aussi les jeunes veaux qui en dérivent se ressentent-ils de la qualité des parents.

Les étables de Grand-Champ sont bien construites. Au moyen d'un large couloir, séparant deux rangées d'animaux se faisant face, la nourriture peut être servie avec autant de facilité que de promptitude.

La porcherie qui leur fait immédiatement suite a été construite avec un égal souci de la commodité de ses hôtes, et de la facilité de la surveillance et de l'alimentation.

Cette branche de la production animale a pris à Grand-Champ une importance certainement grandis-

sante. Ainsi en 1866, elle reposait sur 10 truies mères tandis qu'aujourd'hui elle s'appuie sur 23 mères, ayant produit cette année plus de 200 jeunes porcs, vendus à l'âge de six semaines à deux mois au prix de 20 à 30 francs.

C'est donc, d'après l'avis de votre commission, une source fort importante de profits que s'est ainsi créée le propriétaire de Grand - Champs. Tous les animaux de la porcherie sont de race croisée yorkshire-craonnais, c'est-à-dire du type réunissant dans une proportion convenable et le lard et la viande.

Quelques mots sur le troupeau.

Avant de viser au grand nombre de bêtes à laines, M. Brunot a eu l'heureuse idée de se préoccuper également de la qualité. Aussi s'est-il depuis longtemps attaché à infuser dans son troupeau une dose suffisante de sang anglais pour donner aux jeunes agneaux plus d'aptitude à faire de la chair et plus de longueur de mèche. Cette préoccupation s'est accrue davantage dans ces dernières années. Ainsi M. Brunot achète depuis trois ans à Grignon des béliers Dishley-Mérinos, dosant près de 60 0/0 de sang anglais, d'une valeur considérable et dont il n'est plus permis de méconnaître, aujourd'hui, la très heureuse influence sur le troupeau.

Votre commission a donc cru que de ce côté encore le propriétaire de Grand-Champ était entré dans la bonne voie.

Ce constant souci d'utiliser tout ce que le progrès agricole réalise dans sa marche ascendante ne pouvait laisser M. Brunot indifférent aux grands progrès obtenus dans la mécanique agricole.

C'est ce que votre commission a immédiatement

constaté en entrant dans la cour de la ferme, où à côté des charrues et des herses de différents modèles se trouvaient un semoir, de puissants rouleaux, de date non point récente, mais achetés par le propriétaire à son entrée en ferme.

Dans un pareil ensemble d'instruments utiles devaient nécessairement figurer une faucheuse et une moissonneuse mécaniques. Aussi votre commission n'a-t-elle point été surprise de les trouver, non pas à l'état d'instruments de collection, mais comme outils d'un maniement actif et régulier.

En poursuivant son examen dans l'intérieur de la ferme, votre commission a visité le manège à battre sur l'emplacement duquel elle a cru devoir faire une remarque relative à son trop grand éloignement des meules et des granges à blé.

La laiterie, dans laquelle on arrive par la cuisine, est placée immédiatement au-dessus de la cave.

Cette disposition a permis de produire une puissante aération en pratiquant sous la table centrale une ouverture dans la voute de la cave. Au travers de cette ouverture, recouverte d'un grillage, et les fenêtres de la laiterie un courant d'air frais circule constamment. Cette partie de la ferme est entretenue avec tous les soins qu'elle comporte; aussi, pour permettre d'obtenir une propreté presque absolue, M. Brunot a-t-il fait recouvrir les tables et les rigoles de lames de plomb, sur lesquelles l'acide lactique ne peut laisser de traces.

Tout le produit de la laiterie est consommé, soit à l'état de lait, de beurre et de fromage gras ou frais, par la ferme ou la maison de maître. Il en est de même des produits de la basse-cour et du clapier.

La comptabilité tenue par M. Juré, l'intelligent auxiliaire de M. Brunot, tient un compte rigoureux de ces fournitures et les fait figurer aux chapitres qu'elles comportent.

En résumé, Messieurs, votre Commission a pensé que M. Brunot, par la bonne tenue et le soin apportés par lui dans la plus grande partie des détails de son exploitation, par l'excellent exemple qu'il a donné aux agriculteurs de la contrée dans son emploi des engrais commerciaux, des outils perfectionnés, des animaux de choix, dont il a diffusé les grandes qualités dans un large rayon autour de lui, a mérité la plus haute récompense et vous propose de lui accorder la prime d'honneur.

ÉTUDE SUR LA SITUATION AGRICOLE
DU CANTON D'AUXERRE (OUEST)

Par M. MICHAUT, instituteur à Moncetou.

La terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent ; son sein fécond ne peut s'épuiser.

(FÉNELON).

Le Comice agricole de l'arrondissement demande aux instituteurs de la circonscription une étude sur la situation agricole du canton ouest d'Auxerre et sur les améliorations qu'elle peut comporter.

En 1875 et en 1876, ce travail ayant été proposé de la même manière dans d'autres cantons, plusieurs instituteurs ont rédigé des mémoires fort appréciés par MM. les membres du Comice, qui en ont félicité les auteurs. Mes confrères vont sans doute se mettre à l'œuvre, car ils savent qu'on leur en saura gré.

Sans chercher à surpasser ce qui a été fait par des hommes compétents, ni à obtenir un succès que je n'ambitionne pas, je veux pourtant essayer de traiter cette question pour les deux raisons suivantes :

1° L'enseignement agricole est obligatoire dans les écoles : il faut donc que l'instituteur possède en agriculture des connaissances suffisantes et variées, afin de rendre ses leçons attrayantes et profitables, et de leur

donner, selon l'expression d'une circulaire ministérielle, « *une couleur agricole*, » et, je pourrais même ajouter : *locale*. Mais, n'est-il rien qui puisse intéresser les enfants des écoles primaires rurales plus que les travaux de leurs parents et de ceux qui les entourent ? Est-il bien difficile, quand on les entretient des travaux de la ferme, de faire naître en eux la curiosité de savoir ce qui se pratique dans la commune voisine ou dans le canton ? Le plus sûr moyen d'obtenir ce résultat est, sans contredit, que l'instituteur s'intéresse lui-même aux questions agricoles et en fasse une étude sérieuse.

2^e Du reste, l'exemple lui est donné par des hommes éminents qui ne négligent rien pour mener à une bonne fin la tâche qu'ils se sont imposée : améliorer les méthodes de culture, introduire de nouvelles plantes utiles, des races perfectionnées d'animaux domestiques, développer chez les habitants des campagnes le désir de s'instruire et leur faire aimer l'agriculture en leur apprenant à en tirer de beaux profits.

Appréciant au plus haut point ces nobles efforts, je voudrais les seconder dans la mesure de mes forces, en répondant à l'appel de MM. les Membres du Comice agricole d'Auxerre.

Certain d'être accueilli avec bienveillance, j'ose leur adresser ce modeste travail, réclamant toute leur indulgence en faveur de ma bonne volonté.

I. — ÉTAT DE L'AGRICULTURE DANS LE CANTON OUEST D'AUXERRE

Aspect du Canton.

Le canton ouest d'Auxerre, situé en grande partie sur la rive gauche de l'Yonne, est compris, dans sa plus

grande étendue, dans la vallée de cette rivière, la plus fertile des deux cantons en céréales et en plantes sarclées. Deux autres vallées le traversent : 1^o la petite vallée du ru de Vallan, séparée de l'Yonne par la commune de Vaux qui produit d'excellents vins rouges ; 2^o la vallée plus étendue du ru de Baulches, aux fertiles et magnifiques prairies naturelles, séparée de cette dernière et de l'Yonne par les célèbres coteaux qui nous donnent les vins renommés de Boivin, de Chaînette, de Migraine, de Queutard et de Chapotte. Le nord-ouest du canton est en partie couvert de bois. On y remarque les belles forêts de Chaumois, des Hauts-Bois, de St-Marien et de Beaulches. Une seule forêt du canton se trouve sur la rive droite de l'Yonne : celle des bois nationaux du Thureau-du-Bard, à Monéteau.

Le canton d'Auxerre ouest est donc surtout viticole ; mais il produit aussi beaucoup de céréales et des bois pour une grande partie de sa consommation. La culture maraîchère, faite en grand à Charbuy et à Appoigny, approvisionne Auxerre, et exporte même jusqu'à Troyes, Clamecy et Paris.

Voies de Communication.

Le canton ouest d'Auxerre est un des plus favorisés sous le rapport des voies de communication. D'Auxerre rayonnent dans toutes les directions des routes bien entretenues qui permettent à chaque commune du canton de transporter ses denrées au chef-lieu et de communiquer avec les villes environnantes. De nombreux chemins de moyenne et de petite communication relient directement les communes entre elles. Par la route nationale n° 77, chaque commune tire de Courson la pierre de taille

nécessaire à ses constructions, et, par la route 65, amène de Toucy les paixseaux pour l'emmérinage de ses vignes. Une route départementale lui permet de fréquenter la petite ville commerçante d'Aillant.

Le chemin de fer avec ses gares d'Auxerre, de Monéteau, de Chemilly, l'Yonne ouverte à la navigation continue, assurent, en outre, aux populations un écoulement facile de leurs produits.

Les chemins ruraux sont nombreux, mais laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'entretien. Espérons que le code rural que prépare le Sénat leur consacrera quelque ressource en obligeant les communes à leur affecter quelques centimes. Cette loi est vivement désirée par les cultivateurs; le besoin de chemins ruraux en bon état se fait de plus en plus sentir avec les progrès de l'agriculture.

Mais sans attendre cette loi, et avec un peu plus d'initiative individuelle, les cultivateurs pourraient améliorer eux-mêmes, presque sans frais, la plupart des chemins ruraux. Souvent un bout de fossé ouvert à frais communs, un autre curé à temps, suffiraient pour assainir un chemin rural et le rendre très-praticable; quelques tombeaux de pierres achèveraient de le mettre en bon état. Perdons cette vieille habitude que nous avons en France de laisser à l'autorité le soin de tout faire.

Division de la Propriété.

Le canton ouest a une surface totale de 17,719 hectares et comprend 1,200 hectares de terrains non imposables et 2,750 hectares de bois. La surface cultivable est de 12,500 hectares, possédée par environ 8,500 propriétaires. Sur ces 8,500 propriétaires, 24, à peine, possèdent plus de 50

hectares, 50, de 20 à 50 hectares et 168 de 10 à 20 hectares. Le surplus est possédé par les petits propriétaires dont le nombre s'est augmenté de 34 pour cent depuis l'origine du cadastre 1808-1809. Chacun de ces petits propriétaires posséde plusieurs parcelles, mais qui, réunies, ne forment souvent qu'un hectare ou deux.

Le morcellement de la propriété n'est arrivé à l'extrême que sur la commune d'Appoigny, où l'on voit des parcelles de deux mètres de largeur. Dans les autres communes, la contenance moyenne est d'environ 23 ares par parcelle.

Les cultivateurs semblent avoir compris les inconvénients du trop grand morcellement. Par des échanges fréquents, ils augmentent l'étendue de leurs parcelles ; et, dans les successions, ils ne partagent que rarement une pièce de terre ; ils estiment chaque parcelle, font des lots d'égale valeur, et chaque intéressé s'attribue le sien par le sort. On ne voit plus, comme cela se pratiquait encore il y a une dizaine d'années, partager un champ de 10 ares entre 4 ou 5 héritiers.

La grande division du territoire est en elle-même avantageuse. Le journalier, l'homme qui ne possède pas, à la perspective de pouvoir facilement acquérir. Il est alors plus porté à l'économie : il entasse avec soin ses petites épargnes, et le jour où il peut acheter un lopin de terre, il est véritablement heureux. Il se dit fièrement en lui-même : « Moi aussi, je suis propriétaire, moi aussi, j'ai au soleil un champ que je laisserai à mes enfants ! » et il le cultive avec soin.

“ ne laisse nulle place
“ Où la main ne passe et repasse
“
“ si bien qu'au bout de l'an
“ Il en rapporte davantage.

Cette division du territoire, jointe aux progrès de l'agriculture, contribue plus que l'émigration vers les villes à la rareté des ouvriers agricoles. Il n'est pas rare de voir aujourd'hui 10 ou 15 familles vivre à l'aise dans 25 hectares de terre provenant du morcellement d'une ferme qui, il y a vingt ans, pouvait à peine nourrir le petit fermier qui la cultivait. Mais cette division a aussi ses inconvénients. Elle ne permet guère l'emploi des instruments perfectionnés et des bonnes méthodes, et nuit par là au progrès.

Les fermes sont peu nombreuses dans le canton. Mais quelques-unes sont très-bien tenues. J'aurai plusieurs fois occasion de parler de celle de Villefargeau.

Assolements.

Les principaux fermiers du canton ont seuls un asselement régulièrement établi. Quant aux petits cultivateurs, la plupart ne se sont jamais même demandé ce qu'on entend par asselement. S'ils en suivent un, c'est, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Ils cultivent et ensemencent les terres selon les besoins de leur famille. Cependant l'introduction des prairies artificielles et des plantes sarclées leur a fait faire dans la culture un notable progrès.

Les asselements le plus généralement suivis sont ceux ci :

1^{er} Asselement triennal, 1^{re} année. Blé. — 2^e année. Jachère, trèfle, sainfoin ou plantes sarclées.

2^e Asselement biennal, 1^{re} année. Blé. — 2^e année. Avoine ou blé. — 3^e année. Plantes sarclées, trèfle, sainfoin, le plus souvent jachère.

Dans les terres les plus fertiles de la commune d'Au-

xerre et de quelques autres communes, on emploie la méthode suivante : Luzerne d'une durée de huit ans environ, puis une année d'avoine et blé pendant six ou sept ans de suite, et nouvelle luzerne. Les sept années de blé sont quelquefois alternées avec des plantes sarclées. Mais, en résumé, l'assolement triennal l'emporte.

Cette culture est défectueuse ; on s'en convaincra aisément.

Le blé revenant tous les deux ou trois ans ne peut qu'épuiser le sol. Il faudrait, avec ce système, une grande quantité d'engrais, et on en manque puisqu'on ne nourrit pas assez de bestiaux. D'un autre côté, deux années de céréales laissent le terrain garni de mauvaises herbes. Il n'est donc pas étonnant que le trèfle qui suit soit envahi par le chiendent et autres plantes nuisibles. Et comment un nouveau blé peut-il venir sur un tel trèfle ?

L'assolement triennal pur avait au moins un avantage sur le nouveau : la jachère venant toujours après la deuxième céréale, la terre se trouvait toujours parfaitement débarrassée des mauvaises herbes. On peut donc dire avec M. Dombasle, que, dans l'assolement triennal, il n'y a point de bonne place pour le trèfle. Doit-on en conclure que les cultivateurs doivent l'abandonner ? Non. Qu'ils gardent le trèfle, mais changent l'assolement.

Je crois ne pouvoir mieux terminer ce paragraphe qu'en faisant connaître l'assolement suivi par M. Pailleret dans sa ferme ; peut-être la petite culture se laissera-t-elle entraîner par son exemple ?

M. Pailleret a partagé les diverses terres de sa ferme en trois parties distinctes, et a donné à chacune d'elles l'assolement qui paraît lui convenir. C'est toujours ainsi qu'on doit procéder.

Voici le classement de ses terres : 1^o Terres très-fortes ; 2^o Terres argilo-calcaires ; 3^o Terres argilo-siliceuses.

Et les assolements sont ceux-ci :

1^o Terres très-fortes. Assolement de quatre ans avec un cinquième des terres en luzerne. 1^{re} année, jachère. — 2^e année, froment fumé dans la jachère avec 22,000 kilogrammes de fumier et 300 kilogrammes de phosphoguano par hectare. — 3^e année, jarats, sans fumure. — 4^e année, avoine, sans fumure.

Les jarats donnent de très bons résultats. Ils sont cultivés pour la graine. Elle se vend assez cher à Paris pour la nourriture des pigeons. Les avoines sans fumure sont toujours belles.

En prenant la ferme, en 1872, M. Pailleret a trouvé 72 hectares de jachère ; il n'en a plus que 12 cette année, et il espère pouvoir la supprimer entièrement d'ici quelques années. Il aime mieux laisser en jachère les terres qu'il ne peut fumer à une forte dose. « Il faut, dit-il, pour que les fumiers produisent tous leurs effets, que la terre soit, pour ainsi dire, saturée d'engrais. » Il est d'accord avec M. Lecouteux, l'éminent rédacteur du journal d'*Agriculture pratique*, qui dit : « Pour la production du blé, par exemple, 100 kilos de fumier donnent jusqu'à 45 kilos de froment dans une terre de haute fertilité ; 10 kilos dans une terre moyenne et 5 kilos seulement et au-dessous dans une terre pauvre. »

2^o Terres argilo-calcaires.

Assolement de cinq ans avec un tiers des terres en sainfoin. — 1^{re} année, jachère. — 2^e année, froment, avec même fumure des terres fortes. — 3^e année, seigle, avec fumure de 300 kilos de phosphoguano. — 4^e année, jarats, sans fumure. — 5^e année, avoine, sans fumure.

3^e Terres argilo-siliceuses.

Assolement de cinq ans. 1^{re} année, betteraves fumées avec 22,000 kilos de fumure et 300 kilos de phospho-guano. — 2^e année, froment, avec fumure de 300 kilos de phospho-guano. — 3^e année, seigle, sans fumure. — 4^e année, sainfoin. — 5^e année, avoine, sans fumure.

La succession des deux céréales, dit M. Pailleret, me donna dans ces terres de bons résultats.

Les luzernes des terres fortes sont converties en pâtrages deux ou trois ans avant d'être retournées; et les sainfoins des terres argilo-calcaires donnent, pendant les deux premières années, la première coupe pour fourrage et la deuxième pour graine. La troisième année ils servent de pâtrages.

Culture des Céréales. — Année 1875.

BLÉ

NOMBRE d'hectares cultivés.	SEMENTE par hectare (hectol.)	PRODUIT par hectare		PRODUIT total.	
		en grain hect.	en paille quint.	en grain litres.	en paille quint.
32 ^h 05	1.90	17.12	17	54869	54485
MÉTEIL					
29 ^h 0	1.85	16.10	17	4669	4960
SEIGLE					
58 ^h 2	1.60	16.10	18.60	9370	10825.2
ORGE					
30 ^h 9	1.75	19.10	11.07	5901	3420.6
AVOINE					
11 ^h 80	1.75	21.60	14.30	25488	16874

Blés. — Les principales variétés de blés cultivées dans le canton sont : le blé rouge, le blé de Saumur, paille grise, et le blé bleu. Ce dernier, très répandu depuis quelques années, donne de très bons produits. Il se sème aussi au printemps. Il a même à peu près remplacé toutes les autres variétés de blé de printemps.

Le blé est placé le plus souvent sur jachère, après trois ou quatre labours faits avec soin. On le sème aussi après les plantes sarclées, pommes de terre, betteraves (et c'est là sa véritable place), et quelquefois sur un trèfle rompu. Les semaines se font à la volée ; le semoir n'existe que chez quelques fermiers, MM. Chevalier et Pailleret l'emploient et en sont très satisfaits. Le semoir donne sur la semence une économie de 40 0/0. Le blé talle mieux, monte plus uniformément, et l'air circulant mieux, il vient plus beau.

Les semaines ont lieu généralement en octobre ; c'est l'époque la plus favorable. La quantité de semence est en moyenne de 1 hect. 90 par hectare, quantité recommandée par les meilleurs agronomes.

La semence est toujours chaulée ou arrosée d'une solution de sulfate de cuivre ; la maladie des grains est ainsi évitée. Le roulage des blés n'est usité que par les fermiers, la plupart des petits cultivateurs ne le pratiquent pas. Le sarclage du blé ne se fait pas dans le canton. Les ménagères, qui, au printemps, manquent de fourrages verts, vont seulement enlever une partie des mauvaises herbes. Le hersage de blés au printemps n'est pas assez employé non plus ; c'est pourtant une excellente pratique. On ne saurait trop la recommander ; faite par un temps sec elle donne d'excellents résultats par la culture de la terre et l'arrachage des mauvaises herbes. Le cultivateur

ne doit pas s'effrayer de la quantité de pieds de blés entraînés par les dents de la herse. Cela est au contraire avantageux : les pieds qui restent tallent avec plus de vigueur ; surtout si on roule après ce hersage.

Le canton produit, année moyenne, 54,869 hectolitres de blé ; or sa population est de 16,000 habitants et chaque personne consomme en moyenne 4 hectolitres de blé, ce qui nous donne en moyenne 64,000 hectolitres. La semence nécessaire, année moyenne, est de 6,090 h. Les besoins annuels sont donc de $64,000 + 6,090 = 70,090$ hectolitres. On voit alors que le canton ouest ne fournit pas ce qui est nécessaire à sa consommation.

Seigle. — La quantité de seigle cultivée dans le canton est peu considérable ; elle ne dépasse pas 582 hectares. La commune d'Auxerre en cultive à elle seule 215 hectares, celle de Charbuy 210 et celle de Perrigny 50, et chacune des autres communes 15 hectares en moyenne.

Cette céréale, beaucoup moins importante que le froment, rend cependant de réels services, surtout dans les trois communes citées plus haut. Les terres légères et calcaires, pierreuses ou sablonneuses, qui ne donneraient que des récoltes misérables en blé, lui conviennent parfaitement.

La paille du seigle est très recherchée. Sa longueur et sa ténacité la rendent propre à une foule d'usages. Elle sert à faire des liens, des paillassons, à garnir les chaises et surtout à attacher les vignes. Elle n'est plus que rarement employée pour les toitures.

La culture du mûteil est moins répandue. Sur les 290 hectares semés dans le canton, 180 se trouvent sur le territoire de Charbuy. Cette culture devrait être abandonnée. Le seigle mûrissant plus tôt que le blé, il est impossible

de moissonner ces deux plantes à un degré convenable de maturité. Ou il est trop tôt pour l'une, ou il est trop tard pour l'autre.

La moisson commence généralement sept ou huit jours trop tard. Le blé, coupé dès que les épis et la paille ont une couleur jaunâtre, est plus gros, meilleur pour la mouture et a plus de poids ; il pèse souvent de 3 à 4 kilos de plus par hectolitre que le même blé coupé à sa complète maturité. Et à ce moment la faux et la moissonneuse ne l'égrènent pas.

Orge. — L'orge d'hiver est peu répandue dans le canton. On ne cultive guère que l'orge de printemps. On la sème ordinairement en avril, sur un seul labour. Mais l'orge demande plus que toute autre céréale une terre bien travaillée. Il vaudrait mieux donner un premier labour avant l'hiver, après la plante sarclée à laquelle on veut la faire succéder, et un deuxième labour avant de semer. Dans une terre bien ameublie, le rendement de l'orge augmente dans une grande proportion.

L'orge n'est plus employée dans le canton pour l'alimentation. Elle sert à la fabrication de la bière, à la nourriture des volailles et à l'engraisement des bestiaux.

Avoine. — L'avoine d'hiver commence à se répandre. Cette espèce graine bien. Elle craint moins la sécheresse que l'avoine de printemps et réussit plus régulièrement ; car si les mois d'avril et mai ne sont pas humides, cette dernière produit peu.

On sème quelquefois l'avoine après un blé. Mais on la sème surtout sur un trèfle ou une luzerne retournée par un seul labour. Elle donne là ses plus beaux produits.

Le canton ne récolte, année moyenne, que 25,488 hec-

tares d'avoine. Comme il emploie 4,367 chevaux pour l'agriculture, il est facile de remarquer que cette récolte est insuffisante. Les cultivateurs donnent aux chevaux avec trop de parcimonie cette nourriture si substantielle. Et les vaches, les agneaux et les moutons en sont toujours privés.

La paille de l'avoine est assez nutritive ; les cultivateurs la donnent aux vaches.

Maïs. — Le maïs est très peu cultivé dans le canton. Cette plante rendrait cependant de réels services à l'agriculture. Son grain engraisse les volailles, les porcs et les bêtes à cornes avec une grande rapidité ; ces animaux le mangent tous avec avidité. Les chevaux même l'aiment beaucoup. La Compagnie des Petites-Voitures de Paris a remplacé, dans la nourriture de ses chevaux, une certaine quantité d'avoine par du maïs. Elle a ainsi réalisé, en une seule année, plus de 300,000 francs d'économie, tout en donnant à ces animaux un plus grand air de fraîcheur.

Certaines espèces à grandes tiges donnent un fourrage vert très abondant et très nutritif. M. Pailleret a cultivé le maïs pour fourrage pendant quelques années. Le maïs, coupé au hache-paille et mélangé avec des balles de blé, s'est parfaitement conservé en silos. Les résultats obtenus ont été excellents. M. Pailleret n'a pas continué cette culture parce que sa très grande quantité de prairies naturelles (60 hectares), lui rendait ce supplément de fourrage inutile.

Il n'est pas une commune du canton qui n'aurait quelques terres riches où il réussirait. Les terres à chênevierie de Charbuy, les meilleures terres argilo-sableuses de

Villefargeau, de Chevannes, de Saint-Georges, de Perrigny et de Monéteau, les terres si fertiles de la plaine des Conches, à Auxerre, lui conviendraient parfaitement.

Prairies

A toutes les époques, les agronomes ont reconnu les avantages des prairies. Mais aujourd’hui que le bétail est devenu la production principale et la plus rémunératrice, l’utilité en est encore plus grande. La production d’une grande masse de fourrage doit être la préoccupation incessante d’un bon cultivateur. Il doit toujours se dire :

- 1° La création des fourrages permet d’obtenir des produits animaux pour de grandes valeurs ;
- 2° Elle réduit les surfaces à cultiver et les frais ;
- 3° Elle procure des engrais qui donneraient beaucoup de céréales.

Prairies naturelles. — Les prairies du canton ouest sont peut-être les meilleures du département sous le rapport de la qualité des produits. Elles occupent une surface de 1,220 hectares. C'est, à quelques hectares près, la même surface qu'à l'origine du cadastre. Les plus estimées sont celles de Chevannes, de Perrigny et de Saint-Georges. Presque tous les prés du canton sont livrés à la vaine pâture, depuis la fauchaison jusqu'au commencement de février. Ils reçoivent par là une grande masse d'engrais qui a la plus heureuse influence sur leur végétation. Le rendement moyen est de 180 quintaux à l'hectare ou de 219,600 quintaux en totalité. Ce rendement pourrait être sensiblement augmenté en n'abandonnant pas les prés à eux-mêmes. Voici les principaux soins à donner :

Etablir des rigoles destinées à tirer l'eau des ruisseaux

et à la répandre sur toute la surface du pré ; en creuser d'autres pour l'écoulement des eaux surabondantes ; niveler autant que possible le terrain ; répandre, dans les endroits humides, des cendres, de la marne. Les plâtras, qu'on peut se procurer si facilement à Auxerre, favoriseraient aussi la végétation des graminées et de toutes les bonnes plantes, et étoufferait les mauvaises ; étendre à la fin de l'hiver, dans les endroits les plus secs, des fumiers consommés ou des composts.

Le moment le plus favorable pour la fauchaison est celui où la plus grande partie des plantes sont en pleine fleur. Si on fauche plus tôt, on perd sur la quantité, si on fauche plus tard, on perd sur la qualité. Dans une fauchaison trop tardive, presque toutes les espèces de graminées sont desséchées et ont perdu la plus grande partie de leurs qualités nutritives.

Prairies artificielles. — Les prairies artificielles ont pris, depuis quelques années, un grand développement. Le nombre d'hectares cultivés est maintenant de 4,000 environ. Il y a encore, sous ce rapport, beaucoup de progrès à réaliser. Que de terres en jachère qui seraient utilement employées en prairies artificielles et en plantes sarclées !

Les principales herbes artificielles sont : la luzerne, le trèfle et le sainfoin. Il y a d'autres espèces moins importantes, telles que le trèfle incarnat, la minette, les vesces, les bisailles. Ces trois dernières servent quelquefois d'engrais verts.

La luzerne donne une récolte abondante, souvent dans ses deux premières coupes, 6,500 kil. à l'hectare. Le trèfle, 4,500 kil. Le sainfoin, 3,500 kil.

Les cultivateurs font régulièrement les plâtrages ; ils répandent environ 300 kilog. de plâtre à l'hectare. La quantité pourrait être portée à 350 kil.

La fauchaison des prairies artificielles a lieu généralement trop tard. Elle doit se faire au commencement de la floraison. A ce moment, la plante conserve ses feuilles et toutes ses qualités nutritives ; plus tard, elle se dessèche et perd ses feuilles intérieures. L'engrais que les feuilles tombées peuvent donner au sol n'est qu'une bien faible compensation de la perte faite sur la quantité et la qualité du fourrage.

Sauf le plâtrage, aucun soin n'est donné aux prairies artificielles. J'ai souvent remarqué que dans les champs de luzerne, les pieds s'éclaircissent au bout de quelques années et sont remplacés par de mauvaises herbes. Si l'on n'y remédie promptement, une bonne luzerne peut se changer, en peu de temps, en pré de mauvaise qualité. Il ne faut pas même attendre que le mal soit commencé. Lorsqu'une luzerne a atteint une certaine force, faites-y passer avant l'hiver, et à plusieurs reprises, une forte herse à dents de fer, et renouvez ce hersage au printemps. Les mousses, les mauvaises herbes se trouveront détruites, la terre se laissera plus facilement pénétrer par la chaleur et l'humidité ; la multiplication des tiges sera favorisée, et la luzerne durera plus longtemps. Mais, lorsque malgré vos soins, votre luzerne dépérira, n'hésitez pas à la retourner.

Le purin étendu d'eau, répandu sur les prairies artificielles avant l'hiver ou au printemps, en augmenterait énormément le produit. Il serait bon de donner aussi, au printemps, un hersage au sainfoin.

Plantes-Racines.

Les plantes-racines cultivées dans le canton sont : la pomme de terre, la betterave et la carotte.

Pommes de terre. — La surface cultivée en pommes de terre, était, en 1860, de 304 hectares ; elle est maintenant de près de 450 hectares. Il y a progrès : c'est une augmentation de moitié. Et, cependant, c'est encore trop peu. Elle devrait faire partie d'un bon assolement. La pomme de terre sert à l'alimentation de l'homme et des animaux et rend de grands services.

La plantation se fait généralement à la charrue. Une grande personne ou un enfant dépose les tubercules dans une raie ouverte par la charrue, et la terre retournée d'un deuxième sillon recouvre la pomme de terre.

La distance entre chaque rangée n'est jamais inférieure à 0^m80. Souvent aussi les cultivateurs plantent des lignes de pommes de terre éloignées de 3, 4 ou 5 mètres les unes des autres, dans une terre en jachère. On dirait qu'ils n'osent abandonner la méthode vicieuse de la jachère. Cultivateurs, un peu plus de hardiesse !

La plantation se fait aussi à la main. Un ouvrier armé d'une pioche fait, en suivant une raie, des trous éloignés de 0^m50 environ et y dépose des tubercules.

Les tubercules à planter doivent toujours être choisis avec soin ; les préférables sont ceux de moyenne grosseur.

Les soins donnés pendant la végétation consistent en un binage et un buttage fait, le plus souvent, à la charrue.

Les principales variétés cultivées sont la pomme de

terre Chardon ; elle est très productive ; et la pomme de terre Saint-Jean pour l'alimentation domestique. D'autres variétés moins importantes sont encore cultivées.

Betteraves. — Il y a progrès pour la culture de la betterave. La surface cultivée dans le canton n'était, en 1860, que de 85 hectares ; elle était, en 1875, de 227 hectares. La commune de Vaux n'en cultive pas ; d'autres communes en cultivent de quantités insignifiantes. C'est un tort. La betterave est une plante engrassante et aimée des animaux.

La manière de conserver la betterave en tas est connue de tous les cultivateurs. Inutile d'insister.

Voici la méthode employée par M. Pailleret pour la culture de la betterave : Avant l'hiver, la terre est mise en billons distants de 0^m 60, à l'aide de la ruelleuse à vigne, et fouillée dans la raie qui sépare chaque billon avec la charrue fouilleuse. Quelque temps après seulement, alors que l'air a déjà pénétré dans la terre, le fumier est mis dans la raie et recouvert ensuite par la terre de l'ados, de sorte que la terre se trouve de nouveau billonnée. Au printemps, la houe à cheval passe dans chaque raie, remue superficiellement la terre, détruit les mauvaises herbes, et un coup de herse achève de l'ameublir. Ces deux dernières opérations ont beaucoup diminué la hauteur de l'ados. C'est à ce moment que se répand, à la volée, l'engrais chimique. La charrue-buttoir passe de nouveau dans la raie et relève la terre. Le semoir place ensuite la graine sur deux billons à la fois, à 0^m 25 de distance. On comprend, qu'avec un tel procédé, M. Pailleret obtienne d'excellents résultats. La betterave trouve, en se développant, d'abord l'engrais chimique très assimilable, ensuite le fumier de ferme et la terre défoncee.

Il est facile de concevoir que, dans une terre aussi bien préparée, la betterave doit atteindre un volume considérable. M. Pailleret sème ses betteraves en trois fois, de quinze en quinze jours, pour donner à ses bineurs le temps de donner les façons, sans que les betteraves soient envahies par les mauvaises herbes.

La méthode employée par M. Person, de la ferme de Baulches, est différente. Il défonce à 0^m 35 avec la fouilleuse, met 30,000 kilog. de fumier à l'hectare, et n'ayant pas à redouter un excès d'humidité, il enterre le fumier par un labour à plat. A l'aide d'un scarificateur privé de quelques-uns de ses fers, il trace des rayons et sème, dans les rayons seulement et par hectare, un engrais composé de 150 kilog. de phospho-guano, et 150 kilog. de tourteaux, le tout bien mélangé. Les résultats obtenus sont aussi très bons.

Carottes. — La carotte est très peu cultivée. Cependant, dans le canton, que de terrains légers, riches et profonds qui lui conviendraient ! Elle est plus nutritive que la betterave. Les chevaux la mangent avec avidité. Elle est très propre aussi à l'engraissement des porcs.

Légumes secs.

On cultive dans le canton environ 200 hectares de haricots et très peu de lentilles. Ces plantes, comme toutes celles dont la graine est récoltée sèche, sont très épuisantes. Une forte fumure est nécessaire après leur récolte pour que la céréale qui leur succède réussisse bien.

Chanvre.

La seule commune de Charbuy cultive le chanvre, et encore une bien petite quantité ; trois hectares environ.

Plantes oléagineuses.

La culture de ces plantes n'est guère plus répandue ; on trouve seulement 8 à 10 hectares de colza et 2 à 3 d'œillette. Cependant l'huile d'œillette est très bien fabriquée dans les environs, est excellente à manger et remplacerait parfaitement l'huile de noix, qui manque souvent. L'œillette donne de bons produits. Plusieurs cultivateurs ont retiré 50 litres d'huile de 25 ares d'œillette. Pour la culture, une seule observation à faire : Semez en lignes et non à la volée. Les binages seront plus faciles et vous pourrez donner un buttage à la charrue ruelleuse. Cela vous permettra aussi de cueillir plus facilement, sans faire tomber les graines, les têtes arrivées les premières à maturité.

Culture maraîchère. — Jardinage.

La culture maraîchère a lieu en grand à Appoigny. Quelques chiffres en donneront une idée. Plus de soixante hectares sont cultivés en asperges, la même surface en petits pois récoltés en vert, et pour plus de 40,000 francs de cornichons sont expédiés à Paris, année moyenne. Culture généralement très bien faite, emploi judicieux du guano, de la poudrette, des engrains chimiques. Une seule observation : le morcellement est trop grand. Quelques parcelles ont une largeur à peine suffisante pour la culture de deux lignes d'asperges.

Les jardiniers d'Auxerre ont des jardins bien tenus, cultivés avec soin et intelligence et dont le rendement paraît arrivé à son maximum.

Quelques riches propriétaires ont aussi des jardins bien soignés.

Le jardin du cultivateur et du vigneron est généralement mal cultivé, souvent inculte. La culture d'un jardin serait pourtant un travail agréable et qui augmenterait les ressources du ménage.

Basses-cours.

L'élevage des volailles a pris, depuis quelques années, une grande extension dans les fermes, mais est restée stationnaire dans la petite culture. Des croisements faits au hasard ou avec inintelligence ont donné des produits inférieurs à la poule commune. La poule Crèvecœur est aujourd'hui connue de tous les cultivateurs. M. Bonneau, avec un empressement digne des plus grands éloges, a fait tout ses efforts pour procurer aux cultivateurs des œufs de la poule Crèvecœur. C'est une race pure dont les fermiers peuvent tirer le plus grand profit; aussi tend-elle à se propager de plus en plus. Quelques fermiers, entre autres M. Chevalier, possèdent aussi la poule de Houdan.

Vignes.

La culture de la vigne est avec celle du froment la plus importante du canton. La statistique indique 3,470 hectares de vigne. A l'origine du cadastre, cette surface n'était que de 3,000 hectares. C'est une augmentation de 170 hectares.

Il y a vingt ans, la surface des vignes cultivées dans la plaine était bien plus considérable qu'aujourd'hui. Ces vignes donnaient, chaque année, une récolte d'une abondance extraordinaire. Elles étaient très recherchées du propriétaire-vigneron. Aussi avaient-elles atteint un prix très élevé. Mais, depuis cette époque, sont venues de fréquentes gelées. En moyenne, deux récoltes sur trois étaient

perdues. Après avoir payé une vigne fort cher et fait beaucoup de dépenses, le vigneron, ruiné par ce contre-temps, devait se décider à l'arrachage, et c'était encore le plus sage parti à prendre. Une bonne récolte de céréales ou de prairies artificielles, chaque année, est préférable à une récolte abondante de vin tous les trois ou quatre ans. Que tous nos vigneron se décident donc à arracher leurs vignes basses.

Les vignes sont généralement bien cultivées dans le canton. Les ceps sont plantés par perchées éloignées les unes des autres de 80 à 85 centimètres. Un seul échalas soutient toutes les branches du cep. Les cultures se donnent encore en grande partie à la pioche. Cependant, depuis quelques années, un assez grand nombre de charrues se sont répandues. Le ruillage se fait presque partout à la charrue. Elle est moins employée pour les autres façons.

Pour pouvoir donner à la vigne toutes les façons à la charrue sans causer de dommage aux ceps, il serait nécessaire d'apporter quelques changements à la manière de planter et de tailler la vigne. Voici les principaux :

1° Donner aux ceps une largeur moindre et une plus grande longueur ; 2° mettre plusieurs échalas à chaque cep dans la direction de la perchée. Par cette méthode, le cheval et la charrue passeront sans briser les membres du cep, l'air circulera facilement entre les différentes parties du cep, le raisin mûrira mieux, et sera encore suffisamment recouvert de feuilles pour ne pas griller dans les grandes chaleurs ; 3° Pour les nouvelles vignes, planter les perchées à 1^m 30 les unes des autres.

Le sulfatage des échalas se fait maintenant en grand

dans toutes les communes du canton. C'est une économie pour le vigneron. Les branches de saule et de peuplier, qui n'avaient qu'une faible valeur comme bois de chauffage, donnent, bien injectées, un échafaudage d'une durée égale à celle de l'échafaudage en cœur de chêne.

La principale récolte est le vin rouge.

Les vignes pour vin blanc ne sont cultivées en grand que sur la commune de Vallan. Et dans cette commune même, les nouvelles plantations se font le plus souvent pour vin rouge. Ce vin est d'une vente plus facile que le blanc.

Les principaux cépages sont le tressseau, le gamay et le franc-noir pour vin rouge. Le gamay prend toujours beaucoup de fruit et donne assez régulièrement. Le vin en est très ordinaire et augmente peu de qualité en vieillissant. Mais il est agréable à boire dès qu'il est clair. Cette qualité le fait rechercher des marchands et en rend la vente assez prompte. Beaucoup de vignerons ont remplacé le pineau noir par des cépages donnant plus abondamment. Quelques riches propriétaires, heureusement, n'ont pas suivi cet exemple. Leurs vignes de pineau bien entretenues, mais non fumées, donnent un vin de première qualité dont la réputation n'est plus à faire. La tendance à rechercher la quantité au lieu de la qualité s'explique par la trop faible différence de prix que font les marchands entre les bons vins et les vins ordinaires.

Les cépages blancs sont : le bon-blanc, le damery et le pineau blanc.

Les vignerons fument tous les huit ou dix ans, et même dans plusieurs communes tous les quatre ou cinq ans.

La taille est généralement courte. La partie Est du département taille plus long. Le provinage est exécuté chaque année sur une grande échelle. Il permet de remplacer les mauvais céps. C'est une bonne méthode. Par elle on peut donner aux vignes une durée presque indéfinie.

Les procédés recommandés pour préserver les vignes de la gelée ne sont pas employés : point de nuages artificiels, point de paillassons ni de planchettes ; la taille tardive est abandonnée. Faite par quelques vignerons en 1875 et 1876, elle a donné de mauvais résultats. Un système mixte serait préférable. On pourrait laisser à chaque cep un ou deux sarments entiers. S'il y a gelée, ils seront enlevés à la taille suivante ; si la température est favorable, on les taillera dès que les gelées ne seront plus à craindre. Par ce moyen, la vigne conservera sa forme normale, et l'effet de la gelée sera atténué.

Les vendanges commencent à la parfaite maturité du raisin, mais elles durent trop longtemps.

Les vignerons n'ont pas assez de cuves. Dès que celles qu'ils possèdent sont pleines, ils doivent attendre que le vin soit cuvé avant de pouvoir continuer la cueillette du raisin. Ils sont obligés de faire ainsi deux vendanges, et quelquefois trois, dans les années d'abondance, comme en 1875. Le froid, la pluie peuvent arriver et perdre une grande partie de la récolte. Trop de jours sont mis aussi à remplir une cuve. La fermentation qui commence est arrêtée pendant huit jours par les derniers raisins cueillis. Il n'y a pas économie : car huit vendangeurs pendant quatre jours ne coûtent pas plus que quatre pendant huit jours.

Il y a encore beaucoup de progrès à faire dans le canton

pour la culture, la taille de la vigne et la vinification. Sur ce sujet, j'appelle, de tous mes vœux, des conférences de l'éminent directeur de la Station.

Bétail.

Avec ses fertiles et nombreuses prairies naturelles et artificielles, notre canton devrait avoir un nombre considérable de bestiaux. Il a bien 5,265 têtes de gros bétail ; mais c'est encore un chiffre trop faible, quoique supérieur à celui de beaucoup d'autres cantons.

Les cultivateurs admettent que deux têtes de gros bétail produisent le fumier nécessaire à un hectare de céréales, et que dix têtes de petit bétail donnent autant de fumier qu'un cheval ou une vache. Alors les 5,352 hectares de céréales exigent $2 \times 5,352 = 10,704$ têtes de gros bétail. Ajoutons un tiers en plus pour la production des engrais donnés aux vignes, nous obtiendrons le chiffre de 14,252 têtes de gros bétail qu'il serait utile d'élever pour produire la quantité d'engrais nécessaire.

Or, il n'y en a que $5,265 + \frac{4904}{40} = 5,755$ têtes, c'est donc une différence en moins de 8,497. Ce déficit explique assez pourquoi tant de terres demeurent encore en jachère.

Quelques fermiers seulement possèdent une race bovine perfectionnée. M. Person a de magnifiques vaches de la race suisse Schwitz et Uri. Cette race, qui existe depuis longtemps à Chevannes, a régénéré toutes celles de cette commune. M. Chevalier, de la ferme des Chésnez, a 4 vaches normandes, 2 vaches hollandaises et 1 taureau normand-hollandais. M. Pailleret n'a pas de races de choix. Se livrant spécialement à l'engraissement, il achète des vaches de toute race, toutes les vaches qui

semblent devoir lui donner, dans le plus bref délai possible, les plus beaux profits. Il choisit cependant, de préférence, la race qu'il appelle nivernaise, qui s'engraisse bien.

Dans la petite culture, c'est un peu un mélange de toutes les races ; mais la race commune y est le plus souvent élevée. Généralement bien soignée, elle est encore belle et conserve des qualités laitières moyennes.

Dans les environs des fermes, les croisements avec ces races suisse, normande et hollandaise commencent à améliorer la race du pays.

Les cultivateurs qui sont éloignés de ces fermes n'auraient-ils pas aussi un moyen de se procurer des sujets de bonne race ? MM. Person et Chevalier vendraient avec plaisir, pour l'élevage, aux propriétaires du canton, les veaux qu'ils destinent au boucher. Nos cultivateurs auraient ainsi, au bout de deux ans, sans augmentation de dépense, une belle vache suisse ou normande.

Les chevaux appartiennent un peu à toutes les races, cependant les plus répandues sont les races bretonne, nivernaise et berrichonne.

On n'élève des poulains que dans quelques fermes. Que nos cultivateurs réfléchissent aux prix (700, 900 et 1,000 fr.) que sont payés les chevaux pour la remonte de l'armée, et ils verront de quels beaux profits ils se privent en n'élevant pas de poulains !

Presque tous les moutons du canton sont de race commune. La race mérinos n'existe plus guère chez nos fermiers. Pratiquant aussi l'engraissement pour les bêtes ovines, ils achètent de toutes les races.

Chaque ménage, à peu près, élève un porc en vue de

la viande nécessaire à sa consommation. Mais nulle part, pas même dans les fermes, on ne fait d'élèves pour la vente.

Fumiers.

Tous les cultivateurs reconnaissent l'utilité des engrais, et tous cependant ne prennent aucun soin de leur fumier. Qu'on explique cette inconséquence ! Le fumier, placé souvent sur un terrain en pente et lavé par les pluies, a perdu au moment de la semaille les deux tiers de sa valeur. Point de fosse à purin, peu ou point d'arrosage.

Les engrais végétaux sont peu employés.

Une grande partie des petits cultivateurs ne conduisent leurs fumiers dans les terres qu'une fois par an, pour les semaines d'automne, et les laissent souvent quinze jours et même un mois sans les épandre. « Impossible de faire autrement, disent-ils ; si nous attendions le moment de la semaille pour conduire le fumier, les chemins seraient souvent devenus impraticables, et, d'un autre côté, le temps nous manquerait pour nos labours d'ensemencement. » Eh bien ! alors, changez votre assolement, et conduisez vos fumiers au moins deux fois par an, la plus grande partie au printemps pour les plantes sarclées, et le reste pour les céréales d'automne, et l'inconvénient signalé sera évité.

Je n'ai remarqué nulle part de compost. Seul, M. Pailleret a une fosse en briques, en forme de cuve en pierre, dans laquelle il peut mettre et retirer l'eau à volonté. Il jette dans cette cuve les balayures de ses greniers, les poussières venant de sa machine à battre, les sciures de bois, etc., et il y laisse le tout jusqu'à parfaite décomposition. Il vide ensuite la fosse et emploie le contenu comme engrais.

Mécanique agricole.

Les principaux instruments employés sont la charrue et la herse, possédées par chaque cultivateur, et toujours bien conditionnées. Le rouleau est assez répandu dans la moyenne culture. C'est un rouleau ordinaire, un cylindre plein, en bois. Le rouleau articulé et denté n'est pas employé.

Tous nos fermiers possèdent des houes à cheval, des scarificateurs de diverses sortes, des coupe-racines, et presque tous des semoirs, des hache-paille, des faneuses et des râteleuses. Ils pourraient employer aussi les moissonneuses et les faucheuses.

J'ai remarqué, chez MM. Pailleret et Person, des charrues à trois fers, et chez M. Chevalier, dont les terres sont moins tenaces, un joli modèle de charrue fouilleuse araire et un crible Josse, pour blé, fonctionnant très bien. MM. Chevalier et Pailleret possèdent la herse Pilter, en fer, composée de plusieurs parties mobiles, qui travaille parfaitement bien. Par sa solidité et les excellents résultats qu'elle donne, elle est plus économique que la herse ordinaire avec monture en bois.

Les chevaux perdent en la mangeant une assez grande quantité d'avoine, parce qu'ils l'écrasent incomplètement sous leurs molaires et que les grains non broyés passent dans les organes digestifs sans être attaqués. Il serait donc utile d'employer dans nos fermes le concasseur ou l'aplatisseur. MM. Pailleret et Person, que j'aime à citer, préfèrent l'aplatisseur et seulement pour les vieux chevaux. « Quant aux jeunes, il faut, disent-ils, leur laisser broyer eux-mêmes leur nourriture, pour ne pas leur rendre l'estomac paresseux. » Pour les forcer à broyer

toute l'avoine, mieux pratiquer la mastication, M. Pailleret mélange l'avoine avec 25 0/0 en volume de paille hachée. Ce mélange produit d'excellents résultats. Les bouts de paille piquant le palais du cheval, le forcent à bien triturer sa nourriture avant de l'avaler et la digestion s'en fait toujours mieux.

Un certain nombre de petits cultivateurs ont acheté, depuis quelques années, un coupe-racines et une bascule pour la vente au poids du blé. L'ancien van est remplacé partout par le tarare. Il y a là progrès. J'espère qu'ils ne s'arrêteront pas en si bonne voie, et que le hache-paille, la houe à cheval, la faucheuse, la moissonneuse, le scariificateur, le semoir viendront bientôt.

Les machines à battre de toutes sortes, à bras, mues par des chevaux ou même par la vapeur, ont fait, depuis plusieurs années, leur apparition dans nos campagnes. Bientôt les poètes seuls parleront encore du son cadencé des fléaux.

On a conseillé aux cultivateurs de se réunir par société pour faire l'acquisition d'une faucheuse et d'une moissonneuse. Ceci, très bon en théorie, aurait des inconvénients dans la pratique. Que nos mécaniciens fassent plutôt pour les faucheuses et les moissonneuses ce qu'ils font pour les machines à battre roulantes. Leur avance de fonds leur rapportera d'aussi bons intérêts : ils verront, dès la première année, leur moissonneuse louée par les cultivateurs.

II. — AMÉLIORATIONS A INTRODUIRE DANS LA CULTURE DU CANTON.

Amendements.

Les travaux de culture que l'on exécute sur un terrain, les engrais que l'on y introduit ne peuvent produire tous

leurs effets que lorsque le sol réunit certaines qualités générales.

Le premier devoir d'un bon cultivateur est donc d'étudier les terres qu'il doit cultiver, d'en chercher les défauts naturels et de les corriger.

Les principaux défauts du sol sont : d'être trop compact, trop léger, trop humide et de manquer de calcaire.

Le *terrain trop compact*, trop argileux (terre forte), est difficile à cultiver, il devient dur et fendillé dans les temps de sécheresse, et les racines ne peuvent plus se développer.

On emploie, pour le modifier : 1^o La marne dure, que l'on répand sur le sol avant l'hiver. L'humidité et la gelée désagrègent, divisent la marne, et on l'enterre ensuite par un labour. De 50 à 70 mètres cubes peuvent suffire par hectare. 2^o des labours profonds donnés avant l'hiver. 3^o d'abondantes fumures pailleuses qui contribuent à le diviser.

Le *terrain trop léger* ne retient pas assez l'eau nécessaire à la végétation et laisse perdre promptement les propriétés fertilisantes des engrains. Des terres argileuses, des marnes argileuses et calcaires donneront plus de corps à ce terrain et le rendront plus productif.

Le *terrain qui manque de calcaire* ne produit que difficilement les fourrages tels que luzerne, trèfle, sainfoin.

Les cultivateurs de Saint-Georges, de Perrigny, de Charbuy, trouveront à Vieux-Champs et sur les deux petits plateaux de la Bretagne (Charbuy), les marnes grasses et les grèves calcaires nécessaires à l'amendement de leurs terres. Villefargeau et Auxerre ont leur marne dure, excellente pour les terres fortes.

Pour la marne dure, il est bon de la laisser en tas une

année entière, afin que la désagrégation soit faite avant de la conduire dans les champs, et de fumer abondamment les premières années. C'est ainsi qu'opèrent plusieurs cultivateurs.

Labours.

Dans le canton, les labours sont en général très bien faits. Les charrues perfectionnées employées sont très propres à leur bonne exécution, et chaque cultivateur, par amour-propre, tient à tirer un sillon bien droit et bien retourné.

Je n'ai qu'une seule observation à faire. Chaque cultivateur cherche à accroître son petit domaine en étendue ; qu'il commence par l'augmenter en *profondeur* et emploie ses économies à l'achat de bons instruments agricoles et d'animaux de race perfectionnée et ses bénéfices seront plus assurés.

En donnant plus de profondeur au sol, on en augmente la puissance, car : 1° le sol profond n'est jamais ni trop humide, ni trop compact ; 2° les racines ont plus d'espace pour se développer, et les tiges et les feuilles croissent en proportion ; 3° les blés sont moins sujets à verser.

Un bon cultivateur doit donc pratiquer des labours profonds de 30 centimètres au moins.

Il faut : 1° les donner autant que possible avant l'hiver ; 2° dans les premiers labours profonds, ne pas ramener la terre du fond à la surface, mais remuer seulement la couche inférieure. Si le cultivateur n'a pas de charrue fouilleuse, deux charrues se suivant dans la même raie donneront ce résultat : la première retourne 18 centimètres, et la deuxième, privée de son versoir, en remue 12 centimètres.

M. Person défone à la charrue fouilleuse, à 35 centimètres, le terrain qui doit recevoir ses betteraves. M. Pailleret défone à 10 centimètres seulement ; il augmente la profondeur chaque année, et pense arriver bientôt à 25 et même à 30 centimètres.

Avec les labours profonds, il ne faut pas plus d'engrais. Il suffit de faire le labour de semaille à la profondeur ordinaire, d'enterrer le fumier dans une couche de terre ne dépassant pas 15 centimètres.

Assolements.

Le choix d'un assolement demande de la part du cultivateur la plus grande attention ; la plus ou moins grande abondance des récoltes peut résulter de l'ordre dans lequel elles se succèdent.

Les plantes ne prennent pas toutes dans la terre les mêmes principes, la même nourriture.

Les fourrages tirent de l'air une assez grande partie des éléments qui les constituent, et vont chercher dans les couches profondes du sol les principes qui sont nécessaires à leur végétation. Ils donnent, en outre, au sol, par la chute d'une partie de leurs feuilles, les principes propres à la nutrition d'autres végétaux. Ils servent à la nourriture du bétail et produisent des engrais. Ce sont des plantes améliorantes.

Les céréales ont des racines traçantes qui demandent beaucoup à la surface du sol. Leur feuillage étroit ne tire presque rien de l'air. Ce sont des plantes épuisantes. Et, comme elles laissent facilement croître les mauvaises herbes, elles sont, de plus, salissantes.

Les fourrages qui, par leur feuillage épais, s'opposent à la croissance des mauvaises herbes, et les plantes-

racines, où elles sont détruites, sont des cultures nettoyantes.

De cet exposé, tout cultivateur comprendra qu'en règle générale il ne doit pas faire, dans une même terre deux récoltes épuisantes ou salissantes, sans interruption, mais alterner ses récoltes, en un mot, choisir un bon assolement.

Indiquer un assolement qui conviendrait à chaque commune du canton est une chose impossible. Nous avons vu que les fermiers intelligents choisissent un assolement différent pour chaque nature de terre.

L'assurement dépend encore du système de culture que l'on veut adopter, du matériel et des bâtiments d'exploitation dont on dispose, de la plus ou moins grande quantité de prairies naturelles dépendant de la ferme, des aptitudes particulières du fermier, etc. Ainsi, M. Pailleret, qui a de grandes connaissances pour l'achat et la vente des bestiaux et dont la ferme comprend 60 hectares de prairies naturelles, se livre en grand à l'engraissement. M. Bonnault, qui disposait également d'excellentes prairies naturelles, pratiquait l'élevage et la vente du laitage. M. Chevalier, qui manque de bâtiments d'exploitation et de prairies naturelles, se livre surtout à la vente du laitage. Et pour chacun d'eux l'assurement employé est différent.

Néanmoins, plusieurs successions de culture peuvent convenir au canton. Je vais, à titre de renseignements, en indiquer quelques-unes :

1^e Rotation de quatre ans. — 1^{re} année : Blé ou seigle, pour terre légère. — 2^e année : Trèfle par moitié; fourrages verts (vesces, pois, trèfle incarnat et maïs), par moitié. — 3^e année : Orge et avoine. — 4^e année : Plantes sarclées.

C'était l'assolement suivi dans le champ d'expériences de l'école normale d'Auxerre.

2^e Rotation de cinq ans. — 1^{re} année : Plantes sarclées (pommes de terre, betteraves fumées). — 2^e année : Blé. — 3^e année : Trèfle. — 4^e année : Blé avec demi-fumure, et navets après moisson. — 5^e année : Avoine avec demi-fumure.

Cet assolement, dans les terres bien cultivées et fumées, donne de très bons résultats.

3^e Rotation de six ans. — 1^{re} année : Plantes sarclées, fumées. — 2^e année : Blé. — 3^e année : Trèfle. — 4^e année : Avoine ou blé avec demi-fumure. — 5^e année : Fourrages verts. — 6^e année : Blé ou avoine avec fumure ou demi-fumure. Cet assolement est très riche.

Dans tous ces assollements, le trèfle est semé dans la céréale qui suit immédiatement après la plante sarclée. C'est la place qui lui convient. En dehors de chacun de ces assollements, on doit mettre un cinquième environ des terres en sainfoin.

Cultivateurs qui êtes soucieux de vos propres intérêts, abandonnez l'ancien assolement et choisissez-en un autre dans la culture alterne qui supprime la jachère et vous donne plus de plantes sarclées et de fourrages. Prenez celui qui convient le mieux à la nature de vos terres. Vous pouvez même arriver sans secousse à l'assolement que vous aurez choisi.

Commencez par semer plus de luzerne ou de sainfoin, plus de fourrage et vous pourrez faire des élèves de bétiaux. Quelques années après, votre étable, mieux garnie, vous donne plus d'engrais, et votre supplément d'engrais vous permet de remplacer une partie de vos jachères par des betteraves ou d'autres plantes sarclées. Celles-ci,

à leur tour, vous permettent d'augmenter encore le nombre de vos bestiaux. Et vous arrivez ainsi, au bout de quelques années, à avoir la quantité d'engrais nécessaire à votre assolement.

Un autre résultat aura encore été obtenu. L'augmentation progressive de votre bétail aura mis dans vos étables, sans rien dépenser, un capital productif tout prêt en cas de besoin. Et la vente du laitage, des veaux et d'une ou plusieurs vaches chaque année, sera un de vos plus beaux bénéfices et la récompense de l'amélioration de vos cultures.

Si le cultivateur se décide à adopter l'assolement de six ans, il peut passer sans secousse de l'ancien système au nouveau. Il lui suffit de diviser chacune de ses trois soles en deux parties égales et de suivre le plan de culture indiqué dans le tableau ci-dessous, que j'emprunte à M. Faucompré, le sympathique professeur d'agriculture du Doubs.

	1 ^e SOLE Ancienne.	2 ^e SOLE Ancienne.	3 ^e SOLE Ancienne.			
Etat des terres au printemps 1877.	BLÉ SEMÉ	CHAUME DE BLÉ	CHAUME D'AVOINE			
Trav. de 1878..	Blé. Semis de trèfle sur moitié de blé.	Avoine.	Fourr. verts. JACHÈRE et plantes sarclées.			
Trav. de 1877..	Trèfle.	Fourr. verts.	Plantes sarclées Avoine. Blé. Semis de trèfle.			
	3 ^e sole nouvelle	5 ^e sole nouvelle	1 ^{r^e} sole nouvelle	6 ^e sole nouvelle	2 ^e sole nouvelle	4 ^e sole nouvelle

Ainsi, au bout de deux ans, on arrive à l'assolement demandé : 1^{re} année, plantes sarclées ; 2^e année, blé ; 3^e année, trèfle ; 4^e année, blé ou avoine ; 5^e année, fourrages verts ; 6^e année, avoine ou blé.

Bétail.

Le perfectionnement du système de culture doit marcher de front avec la multiplication des bestiaux. Ces deux points sont inséparables. Avec plus de terres consacrées aux plantes sarclées et fourragères, on nourrit plus de bestiaux, qui donnent beaucoup plus d'engrais; on a moins de terres semées en céréales, elles donnent alors moins de frais et rapportent davantage, parce qu'elles sont mieux fumées.

Cultivateurs du canton, vos bestiaux sont déjà plus beaux que dans les autres cantons, vous les avez améliorés par une nourriture abondante et substantielle. Continuez de les bien nourrir, surtout pendant la gestation, et améliorez-les encore par des croisements. Ne craignez pas de faire une lieue de plus pour conduire vos vaches vers des taureaux de race perfectionnée ; ce ne sera pas du temps perdu. Car vous pourrez avoir ainsi, presque sans frais, des vaches encore meilleures laitières que les vôtres et se prêtant plus facilement à l'engraissement. Faites beaucoup d'élèves, ce sera le meilleur moyen de vous procurer beaucoup de bestiaux à peu de frais ; et au bout de quelques années vous serez vous-mêmes étonnés de la valeur du capital que vous vous serez ainsi amassé et qui tendra toujours à s'accroître.

Engrais.

Fénelon a dit dans son immortel Télémaque : « La terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux

« qui la cultivent ; son sein fécond ne peut s'épuiser.
« Cette bonne mère multiplie ses dons selon le nombre
« de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail. »
C'est là une vérité reconnue aujourd'hui incontestable ;
car la terre peut produire sans se reposer : il suffit de la
bien cultiver et de lui rendre par les engrais ce que les
récoltes lui enlèvent. Les cultivateurs doivent donc
apporter les plus grands soins à la fabrication des
engrais.

L'emplacement du fumier sera, autant que possible, à
proximité des écuries, et d'un accès facile aux voitures. Il
sera toujours imperméable et entouré d'une rigole desti-
née à recueillir les liquides et à les conduire dans la
fosse à purin placée dans la partie la plus basse. On
évitera que les eaux de la cour ou de la rue ne viennent
laver le pied du fumier ; la fermentation en serait arrêtée.
Il serait bon que la fosse pût recevoir l'urine venant des
étables. L'urine des bêtes à corne a une grande influence
sur la végétation ; elle est très riche en azote et en sels
alcalins. L'urine représente la moitié de l'engrais total
produit par une bête à corne. Il ne faut donc pas la laisser
perdre. Le purin est un engrais liquide très précieux,
soit pour arroser le fumier en été, soit pour arroser les
prairies.

M. Pailleret fait construire en ce moment, au milieu de
la cour de sa ferme, une fosse à purin d'une contenance
de 60 mètres cubes. Cette fosse, voûtée au niveau du sol,
recevra toutes les urines des écuries. Le fumier sera mis
sur la voûte même.

Lorsque la quantité d'engrais produite par une exploi-
tation est insuffisante, je recommanderai l'emploi du
guano. C'est un engrais puissant. Le phospho-guano

produit aussi d'excellents résultats ; il est même préféré au guano par plusieurs fermiers, tels que MM. Pailleret et Person, etc., qui l'emploient concurremment avec le fumier. Ils emploient même ces engrais sans mélange de fumier dans les terres éloignées ou dans celles qui n'ont que de mauvais chemins, et réservent tout leur fumier pour les terres les plus proches ou d'un accès facile. C'est une grande économie de temps, et en agriculture le temps c'est de l'argent.

On peut même cultiver indéfiniment la même terre avec des engrais chimiques et toujours avec un égal succès. Il suffit de choisir ces engrais de telle sorte qu'on rende à la terre un peu plus de phosphate de chaux, de potasse et de chaux que les récoltes ne lui en ont pris, et moitié environ de l'azote des récoltes, car les plantes tirent de l'air une partie de l'azote qui leur est nécessaire.

Les cultivateurs peuvent acheter les engrais chimiques sans craindre la fraude, puisque le Directeur de la Station se charge d'en faire l'analyse.

La terre rendant en proportion des engrais qu'on lui confie, il y a avantage à semer peu, pour employer beaucoup d'engrais.

« Supposons deux fermes, opérant dans les mêmes conditions de terrain, de climat, de débouchés, de loyer du sol, et suivant le même assolement à base de racines et de fourrages artificiels. L'une de ces fermes est limitée dans ses fumures et ne peut, en moyenne, récolter plus de 14 hectolitres de froment par hectare, tandis que l'autre *sume le sol au maximum, sature sa terre d'engrais* de manière à récolter, en moyenne, 28 hectolitres, quelquefois 30 et 35. Or, comme les frais généraux, les frais

de fumure et les frais de récolte, de charrois de gerbes, de battage et de magasinage, augmentent nécessairement, les uns avec la quantité de la fumure et les autres avec la quantité de la récolte et du capital d'exploitation, il s'ensuit que ces dépenses variables se montent pour la ferme aux petites fumures à 160 fr. par hectare, et pour la ferme aux grosses fumures, à 274 fr. Mais les frais fixes, c'est-à-dire proportionnels à la surface, quelle que soit la récolte, sont les mêmes dans chacune des deux fermes : ils montent de part et d'autre à 134 fr. par hectare.

	PETITE FUMURE.	FUMURE DOUBLE.
Frais fixes.	{ Loyer..... 45 " } 134 "	{ 45 " } 134 "
	{ Travaux de culture. 43 " }	{ 43 " }
	{ Semences 46 " }	{ 46 " }
Frais variables.	{ Fumure 74 " }	{ 148 " }
	{ Récolte et battage.. 34 " }	{ 56 " }
	{ Frais généraux 52 " }	{ 70 " }
Total des frais par hectare	294 "	408 "
A déduire, valeur de la paille.....	50 "	80 "
Reste à répartir sur le blé.....	244 "	328 "
Récolte à l'hectare (grain à l'hectol.)	14 "	28 "
Prix de revient de l'hectolitre	17 42	11 71

« Méditons ces chiffres : dépenser 294 fr. par hectare de froment, c'est dépenser 17 fr. 42 par hectolitre ; c'est diminuer ses bénéfices.

« Dépenser, au contraire, 408 fr. par hectare, c'est ne dépenser que 11 fr. 71 par hectolitre au lieu de 17 fr. 42. C'est donc, sur un seul hectare et moyennant 408 fr., obtenir la récolte qu'une prétendue *culture économique* doit demander à deux hectares et moyennant une avance de 588 fr. »

(LECOUTEUX).

Enseignement de l'agriculture.

Le Conseil départemental de l'Instruction publique a rendu obligatoire dans les écoles l'enseignement de l'agri-

culture et a fixé le temps minimum à y consacrer chaque semaine. De plus, une commission, ayant pour rapporteur l'éminent directeur de la Station agronomique, a rédigé un programme d'enseignement agricole. Les instituteurs n'ont qu'à suivre exactement ce programme, à se bien pénétrer des excellentes instructions qu'il renferme, et les résultats seront proportionnés à leur zèle et à leurs efforts. Que doivent-ils, en effet, se proposer ? De préparer des cultivateurs connaissant bien leur métier, des hommes capables de diriger les travaux d'une ferme, et assez instruits pour tenir une note exacte des bénéfices et des pertes de l'ensemble de leur exploitation et de chaque genre de récolte, en un mot, des hommes aimant l'agriculture parce qu'ils sauront y trouver une condition aisée et honorable.

Pour atteindre ce but, les traités d'agriculture les mieux conçus, les explications les plus judicieuses seront insuffisantes si le maître ne donne à tout son enseignement une direction agricole. Qu'il s'inspire des excellents conseils de M. Duruy : « Fusionner l'enseignement agricole avec l'enseignement primaire, au moyen de dictées, de lectures, de problèmes appropriés... »

L'enseignement par les yeux a pris, depuis plusieurs années, un très grand développement. On voit, dans toutes les classes, des sphères et des cartes murales, des tableaux d'histoire sainte et d'histoire de France, pourquoi l'agriculture n'aurait-elle pas les siens ? Que chaque école soit donc pourvue de tableaux représentant les meilleures races d'animaux, les instruments agricoles perfectionnés, les plantes-racines et les céréales les plus productives. L'instituteur y ajoutera la carte agronomique de sa commune, un plan indiquant l'ordre des récoltes dans les

diverses sols d'une ferme bien dirigée. Comme exercice de dessin, il fera graduellement copier ces tableaux. Ce travail sera des plus profitables. Et si, le jeudi, le maître conduit ses élèves dans une ferme, ils saisiront sans peine les explications qui leur seront données.

Pour l'enseignement agricole, je serais partisan d'un cahier spécial où chaque élève mettrait au net tout devoir se rapportant à l'agriculture : Résumé de la leçon, dictées, problèmes, définitions de mots techniques, dessins, cartes, récits des promenades agricoles, etc. L'élève quittant l'école conserverait ce cahier tenu avec soin, il aimerait à le relire de temps en temps, à le montrer à ses amis. Les parents, fiers du travail de leurs enfants, liraient eux-mêmes avec plaisir ce cahier qui remplacerait en partie pour eux les livres d'agriculture qu'ils ne lisent jamais. C'est un fait constaté que dans les campagnes on recherche fort peu les livres de sciences et que les excellents traités d'agriculture, entassés dans les bibliothèques, ne sont jamais demandés. Le cultivateur, après sa journée de travail ou dans les longues soirées d'hiver, ne lit que pour se distraire et rarement dans le but de s'instruire. S'il lit un ouvrage sérieux, c'est qu'il est court. Il n'entreprendra pas la lecture d'un volume sur les travaux de sa profession, mais lira avec plaisir un petit mémoire sur les mêmes travaux. Un seul article de M. Guénier, dans *la Constitution*, une seule conférence de M. Foëx, fait faire, dans le département de l'Yonne, plus de progrès à l'agriculture que tous les meilleurs ouvrages sur cette science.

Un bon journal d'agriculture, illustré, convenant à la région, devrait être reçu par chaque bibliothèque communale. Tous les numéros en seraient lus avec plaisir par

les cultivateurs, et le progrès s'en ressentirait. Nos auteurs n'auraient-ils pas encore quelque chose à faire ? Qu'ils s'inspirent, pour l'agriculture, de M^{me} Millet-Robinet, du genre créé par J. Verne, qui a su parler science et se faire lire par tous.

Attachons-nous à donner aux enfants de nos campagnes une instruction solide, des connaissances variées en agriculture, formons leur cœur et leur jugement, développons chez eux le sentiment religieux, prouvons-leur, par les résultats obtenus par leurs parents ou leurs voisins, qu'à la campagne on trouve l'aisance en conservant l'indépendance, et détournons leur jeune imagination de l'attrait des villes ; par là, nous contribuerons à rendre notre chère patrie riche, prospère, admirée de toutes les nations, et, après une guerre malheureuse, ce sera la plus belle des revanches !

Monéteau, le 10 juillet 1877.

MOUCHE DES BÊTES A CORNES

La Direction de l'agriculture a envoyé, dans le courant de l'année 1877, à toutes les Sociétés et Chambres agricoles la notice suivante pouvant servir d'instruction à l'effet de prévenir les redoutables accidents produits par la mouche des bêtes à cornes.

Voici cette notice, d'après les indications du Comité consultatif des épizooties :

« Tous les agriculteurs savent que des terreurs paniques saisissent quelquefois les animaux de l'espèce bovine ; ils ont vu l'épouvante gagner des troupeaux entiers et les animaux affolés s'enfuir, brisant ou renversant tout sur leur passage ; ils connaissent les graves conséquences que ces terreurs peuvent avoir lorsqu'elles se produisent parmi les bœufs et les vaches rassemblés dans les champs de foire, au milieu de la foule.

« Il est possible de diminuer les chances que ces accidents ont de se produire, et la présente instruction a pour objet de porter à la connaissance des agriculteurs les moyens à employer pour atteindre ce but.

« La plupart des terreurs paniques auxquelles le gros bétail peut être en proie sont produites par les attaques d'une mouche d'espèce particulière connue sous les noms de mouche des bêtes à cornes, cestre du bœuf, *hypoderma bovis* ; c'est effectivement lorsque cette mouche bourdonne autour des bœufs que l'on voit le troupeau s'enfuir en beuglant, le cou tendu, la queue relevée et agitée par des mouvements violents.

« L'œstre poursuit les animaux surtout dans les bocages et dans les bois ; il paraît attaquer moins fréquemment les bœufs qui paissent dans les plaines et semble s'écartier des terrains humides ; son vol est rapide et produit un sifflement particulier dont l'imitation par d'imprudents bouviers, même aux époques de l'année où il n'existe pas d'œstre volant, suffit à constituer un danger véritable, tant est forte et durable l'impression de terreur que l'insecte inspire au bétail.

« C'est pendant les mois de juillet, août et septembre que les bêtes de l'espèce bovine sont attaquées par l'œstre volant ; mais à ce moment de son existence cet insecte est difficile à atteindre, tandis qu'il est facile à détruire lorsqu'il est encore à l'état de larve.

« Il ne poursuit pas les bœufs pour se nourrir de leur sang, comme le fait le taon, avec lequel on l'a souvent confondu ; il cherche seulement à introduire ses œufs sous la peau de l'animal ; aussi est-ce la femelle seule de l'œstre qui jette le désordre dans les troupeaux.

« La larve qui sort de l'œuf ainsi abrité occasionne les tumeurs que l'on remarque particulièrement sur le dos des bœufs et des vaches et que quelques-uns regardent, à tort, comme un signe de vigueur et de santé. Les tumeurs, d'abord grosses comme un pois, puis comme une noisette et ensuite comme une noix, ont à leur sommet une petite ouverture qui permet la respiration de la larve et que l'on peut apercevoir en écartant les poils. La larve est un ver blanchâtre, plus gros à son extrémité antérieure ; elle séjourne sous la peau jusqu'au mois de juin et juillet de l'année suivante ; arrivée alors au terme de sa croissance et mesurant une longueur de vingt-cinq à vingt-sept millimètres, elle sort de sa de-

meure, tombe sur le sol et se cache dans l'herbe pour se transformer en nymphe; six ou sept semaines après, sa dernière métamorphose s'est accomplie, et un nouvel œstre s'enfle, qui, presque aussitôt, poursuit les bêtes bovines pour déposer sous leur peau les œufs destinés à perpétuer son espèce.

« On peut tuer cette larve avec une alène introduite par le petit trou qui existe au sommet de la tumeur; on comprime préalablement celle-ci avec les doigts, afin d'en resserrer la cavité intérieure, d'immobiliser la larve, et de faire, s'il est possible, saillir à l'entrée du trou le dernier anneau de son abdomen. Une fois percée, la larve se vide, meurt et est éliminée par la suppuration.

« Un autre procédé consiste à asphyxier la larve en obstruant avec un peu de térbenthine le trou dont il vient d'être parlé.

« Enfin, on peut extraire directement la larve en pressant la tumeur à sa base; il peut être utile dans ce cas d'agrandir préalablement l'ouverture de la tumeur avec un canif ou un couteau pointu et tranchant.

« L'œstre, atteint dans sa reproduction par les moyens qu'on vient de signaler, ne tarderait pas à devenir aussi rare que l'*hypoderma equi*, œstre des animaux de l'espèce chevaline, dont les conditions d'existence sont identiques et que beaucoup de nos éleveurs ne connaissent même plus; avec lui disparaîtraient ces accidents dont les propriétaires de bêtes à cornes, les bouviers et les pâtres sont souvent les premières victimes. »

UNE TOURNÉE AGRICOLE

Par M. DE BOGARD,

Délégué au concours régional de Vesoul, Membre de la Société centrale d'agriculture de l'Yonne, du Comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre et de la Société des Agriculteurs de France.

MESSIEURS,

Les fêtes de l'agriculture ont, pour toutes les personnes qui y prennent part, le charme des fêtes de famille.

En effet, les villes invitées tour à tour à offrir le champ du concours régional agricole leur donnent elles-mêmes, avec entrain, ce caractère. Ces villes prennent, à cette occasion, un aspect des plus riants ; elles se parent de joyeuses oriflammes, d'écussons rappelant à leurs hôtes les villes principales du département qu'ils habitent ; elles ménagent aux agriculteurs et aux étrangers qu'elles ont conviés les plus agréables surprises, en réunissant à côté du musée communal, dans un musée improvisé, les richesses éparses possédées par les familles, telles que tableaux de maîtres, objets d'art, collections ; en exposant dans un bazar, agencé et ornementé avec goût, les plus remarquables, les plus utiles, les plus délicieux produits de l'industrie locale ; en ordonnant une série de divertissements ayant, pour la plupart, l'attrait de la nouveauté.

Telle est l'impression que m'a laissée la tenue des

divers concours agricoles auxquels j'ai eu la satisfaction d'assister; telle est l'impression que je rapporte du concours de Vesoul.

Je devrais, Messieurs, apprécier d'autant mieux l'accueil fait à votre délégué, l'affabilité des relations, que je venais d'assister, dans le département de Seine-et-Marne, à Juilly, à l'une de ces réunions d'anciens camarades de collège, dans lesquelles l'homme se dégage de ses préoccupations, oublie les amertumes de la vie, recueille ses souvenirs, fait renaître par la pensée ceux qui l'ont aimé, et vit, pendant quelques instants, trop courts, hélas! des rêves de son enfance, des premières illusions de sa jeunesse.

Le collège de Juilly, où je me trouvais au moment de l'ouverture des opérations préliminaires de notre concours régional agricole, et d'où je suis parti pour me diriger vers Vesoul, est situé vers l'extrême nord-ouest de l'arrondissement de Meaux, sur le territoire de l'une des communes du canton de Dammartin, limitrophe du département de l'Oise, et tout à fait à l'opposé des confins du département de Seine-et-Marne et de celui de l'Yonne.

De Juilly à Auxerre, et d'Auxerre à Vesoul, le trajet est long, très long, et cependant, malgré le nombre d'heures employées à l'effectuer, il ne m'a pas semblé qu'il fût ainsi, tant la variété des terrains et des cultures, la beauté, et quelquefois l'aspect grandiose des sites, captivaient mon attention.

Ce que je voyais m'intéressait doublement, car je considérais, ayant l'honneur d'être chargé de vous représenter au concours de Vesoul, que je n'avais pas exclusivement pour mission d'assister, le 18 mai, à la

réunion des délégués, de parcourir l'exposition des animaux, des machines, des produits, et de vous entretenir, à mon retour, de ce qui est signalé dans les catalogues officiellement publiés. J'ai donc, durant le parcours, et partout où les circonstances m'ont conduit, regardé, interrogé, observé, et, autant que cela m'a été possible, j'ai étudié ce que des personnes obligeantes ou amies ont mis un gracieux empressement à me faire connaître.

J'ai beaucoup vu. — Ai-je beaucoup retenu?

Je crois remplir vos intentions, Messieurs, en n'imposant pas à mon récit les limites de l'exposition du concours agricole, en vous narrant, sans trop m'écartier du but principal de mon voyage, ce que la mémoire me dictera.

Excursion en Brie, et de Paris à Vesoul.

Je reviens donc au point d'où je suis parti, à ces plaines si riches de la Brie que j'ai visitées dès mon plus jeune âge, et que, pendant huit ans, comme écolier, j'ai parcourues chaque semaine le jeudi et quelquefois, par faveur, le mardi, jour de promenade.

J'entrevois encore Villeroy, résidence d'été d'une tante de ma mère, — c'est du plus loin que je me souvienne, — Son potager, le fruitier, les ombrages sous lesquels ma mère m'invitait à jouer, ses vastes plaines.

Dans la Brie la culture, dirigée par des hommes intelligents, actifs, ayant de la fortune, s'honorant d'exercer la profession si noble, si indépendante d'agriculteur, est avancée; elle était déjà intensive il y a plus de trente-cinq ans.

Je me rappelle avoir vu, jadis, de magnifiques atelages, — guidés par d'habiles laboureurs, — tirer de

puissantes charrues, traîner de larges herses, de lourds rouleaux en bois, « creuser profond et tracer droit », selon l'expression imagée du poète, diviser les mottes, niveler le sol et l'aplanir.

Les blés, les avoines que je cotoyais, en suivant les chemins bordés de pommiers aux rameaux étendus et donnant des fruits, me paraissaient élevés.

Les blés, dont le sommet avait été coupé ou fauché au printemps, étaient si hauts, si drus, si égaux, qu'ils cachaient, lorsque nous suivions les sentiers, un certain nombre de mes camarades ; la tête des plus grands paraissait émerger au-dessus des épis.

Le regard se portait volontiers sur ces plaines à la végétation luxuriante, aux coloris divers : céréales, prairies artificielles, vesces, colza, parant et enrichissant la contrée, on goûtait une joie réelle à les voir croître, fleurir, mûrir ; le premier mouvement de la sève, la maturité, marquaient des étapes appréciées de l'écolier, la fin de l'hiver, le temps des vacances.

Au moment de la rentrée des récoltes, la curiosité était particulièrement éveillée par les groupes disséminés de travailleurs.

D'une part, les faucheurs, les *sapeurs belges*, déployaient une activité et une adresse remarquables. On fauchait les blés, on se servait de la sape, dans la Brie, bien longtemps avant que nous ayons songé à suppléer au travail si lent et si pénible de la fauille.

D'autre part, les journaliers, après avoir lié les gerbes, les chargeaient sur d'immenses charrettes enlevées par trois forts chevaux et dirigées vers les ouvriers occupés à construire les meules.

Je vous l'ai déjà dit, Messieurs, les épis étaient pressés,

la paille était abondante, et, quoique considérables, les bâtiments ruraux n'eussent pu renfermer toute la récolte. — Les bâtiments représentent une mise de fonds, un capital important, improductif et même onéreux ; ils se détériorent, veulent être entretenus, et jamais un prix de vente ne rendra ce qu'ils ont coûté.

On utilisait donc les bâtiments recouvrant une étendue suffisante pour abriter le bétail. Les greniers recevaient les fourrages ; quant aux céréales, elles étaient entassées le plus possible dans les granges de chaque côté de l'aire, — on battait alors au fléau, — et la majeure partie était conservée en meules, ainsi que cela est pratiquée encore maintenant.

Ces meules ont la forme de cônes énormes, renflés au centre, rétrécis à la base ; elles sont disposées de telle façon que l'eau, glissant sur la surface supérieure arrangée telle qu'un toit de chaume, s'écoule sans pénétrer dans l'intérieur et tombe de la partie renflée sur le sol sans atteindre la partie inférieure de la meule qui reste ainsi toujours saine.

Les dispositions sont prises, on peut le dire, avec art, tant les dimensions, la forme du plus grand nombre de ces meules, sont régulières ; les personnes surprises au milieu des champs par une averse peuvent, sans crainte d'être mouillées, se mettre à l'abri dans l'espace compris entre le renflement et la base en retrait de la meule, — je le sais par expérience.

Les cultivateurs n'ont pas, dans notre pays, l'habitude d'élever des meules et, le cas échéant, ils parviendraient difficilement à leur donner les proportions qui garantissent l'équilibre, l'imperméabilité, qui défendent les parois depuis le sommet jusqu'à la base et, par consé-

quent, qui assurent la conservation totale de la récolte.

Laissez-moi vous dire en passant, Messieurs, que j'ai remarqué dans le département de l'Isère, entre Goncelin, Allevard et Poncharra, sur le flanc des montagnes tapisées de prairies, ornées de bosquets entourant les habitations, de petites meules en forme de cônes, très-régulières, construites pour conserver les fourrages.

Ces meules, à la base en retrait, mises à l'abri de l'écoulement des eaux, étaient soutenues par une forte et longue perche fixée en terre, leur servant d'axe, et autour de laquelle le foin était enroulé et tassé. Je recommande à l'attention de ceux d'entre vous qui voyageront de ce côté, celles qu'ils rencontreront sur leur chemin.

Dans la Brie, dans le Bourbonnais, notamment du côté de Saint-Pourçain, en Normandie, en Bretagne, on voit dans les champs, ou à portée des habitations, des meules fort bien faites ; en Bretagne, les meules de foin sont construites sur le même modèle que celles du département de l'Isère, mais elles sont plus volumineuses.

La richesse, jadis si grande de la Brie, s'est encore accrue. Cette richesse est due assurément au sol, naturellement fertile, énergiquement et profondément remué, aux façons que ce sol reçoit en nombre suffisant et en temps utile. Cette richesse est constamment entretenue et accrue par ces beaux troupeaux de moutons, bien conduits, que j'ai vus parcourant la plaine ou renfermés dans des parcs mobiles ; par ces bêtes à cornes, garnissant les étables, alimentant la laiterie, ou bien utilisées pour les labours, puis engrangées pour la boucherie ; par ces chevaux vigoureux et au poil luisant, toujours prêts pour le travail.

L'engrais de ferme pouvait être et était abondamment distribué. Il est abondamment distribué, et il n'est pas rare de voir les champs dépendants des belles fermes de Thieux, de Juilly, de Nantouillet, etc. etc, couverts d'une couche de fumier, épandu, au tiers consommé ; aussi la terre rend-elle au centuple les semences qui lui sont confiées.

Les labours profonds et répétés, — profonds partout où l'épaisseur de la couche arable le permet, — une abondante fumure, les sarclages en temps opportun, tels sont les secrets auxquels la contrée que je visitais doit sa fertilité constante et progressive ; tels sont les secrets de la transformation, en bonne voie, de notre Puisaye ; tels sont les secrets qui, partout où ils seront mis en œuvre, avec persévérance, développeront la puissance de production du sol, assureront au cultivateur une large rémunération de ses forces et de ses capitaux, judicieusement dépensés.

L'industrie, qui se porte là où elle perçoit des éléments favorables à son existence, au succès, est, elle-même, une source de prospérité pour les contrées où elle s'établit. Partout où elle a fondé une sucrerie, l'agriculteur appelé à lui fournir la matière première, la betterave, a dû se livrer à une culture plus soignée et a recueilli de ce fait un triple profit :

Tout d'abord, la vente assurée de sa récolte à un prix satisfaisant ;

Ensuite, la faculté d'entretenir ou d'engraisser un plus grand nombre de têtes de bétail, en raison de l'abondance et de la qualité de la nourriture qu'il obtient ;

Et, enfin, l'accroissement régulier de la valeur du sol mieux fumé, mieux cultivé et devenu plus fertile.

Ces résultats sont incontestables; les départements du nord de la France les ont depuis longtemps obtenus; on les constate depuis quelques années dans la Brie, et ils ont commencé à se faire sentir dans notre département, à Brienne.

Nous devons souhaiter, Messieurs, de voir réussir l'entreprise tentée dans cette ville, l'industrie à la tête de laquelle se sont récemment placés quelques-uns de nos collègues.

Vous connaissez, Messieurs, les riches terrains d'alluvions qui s'étendent de chaque côté de la Seine, avant Melun, puis au-delà ceux qui bordent notre rivière, l'Yonne, à partir de Montereau, encadrés par des collines crétacées, que le travail a modifiées, et qui sont ici couvertes de pampres, et là de céréales.

Je ne vous entretiendrai donc pas de cette culture qui donne à la plaine l'apparence d'un immense jardin, de ces labeurs intelligents qui, sur les côtes, désagrègent la roche, et augmentent de plus en plus l'épaisseur de la couche arable, fertilisée par des façons réitérées et par l'addition des engrais.

J'attirerai cependant votre attention sur les prairies des environs de Joigny, sillonnées par des rigoles qui coupent, de place en place, de petites vannes servant à diriger les irrigations et à une égale distribution des eaux.

Dans le Bourbonnais, en Auvergne, et en se dirigeant du département de l'Allier vers celui du Rhône, par Roanne et Tarare, on remarque l'importance attachée aux irrigations, les réservoirs créés toutes les fois qu'il

est possible de recueillir de l'eau aux points culminants des prairies, et la disposition des rigoles qui sont, presque partout, tracées avec l'aide du niveau.

L'irrigation bien pratiquée sert, non-seulement à entretenir le degré d'humidité nécessaire à la végétation de l'herbe, mais aussi à l'amendement des prairies. Elle les fait profiter des matières fertilisantes que les eaux des cours d'eau, et celles provenant de l'égout des terres, ou de l'égout des chemins, entraînent, notamment en automne et au printemps, et qu'elles déposent sur le sol.

Vous savez, Messieurs, qu'en Normandie, — on ne saurait trop le redire dans nos contrées, — les prairies ne sont pas abandonnées à elles-mêmes ; elles reçoivent, à tour de rôle, une distribution d'engrais, en outre de ceux que les animaux, au pâturage, y ont directement déposés et que, à des intervalles rapprochés, on prend soin d'épandre.

En Normandie et en Bretagne, les irrigations, et aussi les assainissements, sont effectués avec un soin tout particulier. Je citerai volontiers les dispositions prises dans les prairies situées entre Dreux et Verneuil, entre Argentan et Alençon, entre Rennes et Vitré.

D'Auxerre à Avallon, puis à Semur, et enfin aux Laumes, le paysage aux sites variés tient l'imagination éveillée.

Les vallées de l'Yonne, de la Cure et de l'Armançon, les collines qui limitent chacune d'elles, sont autant de ravissants tableaux et d'intéressants sujets d'études agricoles. Ainsi : les quinconces de cerisiers croissant dans la plaine de Champs ou sur les coteaux ; les jardins maraîchers de Gravant ; les vignobles de Vermenton et

d'Arcy; les sommets boisés que l'on voit après avoir franchi le tunnel creusé à travers le rocher abrupte, aux couleurs de feu, historique de Saint-Moré.

Les prés de nouvelle création, situés à la porte d'Avallon, dans lesquels on aperçoit du chemin de fer de magnifique troupeaux de bœufs charolais.

La plaine si bien cultivée et si fertile d'Époisses, à quelque distance de la pittoresque ville de Semur-en-Auxois, antique et imposante gardienne de la vallée de l'Armançon.

Les coteaux au-delà de Pouillenay, à la cime boisée, offrant sur leur flanc un vaste et nourrissant parcours.

La vallée de Laumes, arrosée par un ruisseau et s'étendant aux pieds de trois monts dont celui qui occupe le centre était autrefois le siège d'*Alesia*, et porte, aujourd'hui, sur le versant qui regarde le chemin de Dijon, un hospice, et au sommet la statue colossale de Vercingétorix.

Voici, en résumé, Messieurs, ce qui mériterait d'être l'objet de rapports spéciaux et détaillés.

Des Laumes à Vesoul, en passant par Dijon, Auxonne, Dôle et Besançon, le touriste, qu'il soit artiste, géologue ou agriculteur, est également saisi par la diversité des points de vue, par les accidents de terrain, par les roches surgissant à la surface ou que des tranchées mettent à nu ; par les côtes aux vignobles renommés et par ces plaines plus ou moins argilo-siliceuses et silico-argileuses, cultivées en quelques endroits, ainsi que dans la vallée de Loze, près de Mâlain, ou aux environs d'Auxonne, avec les soins minutieux d'un maraîcher.

Enfin, entre Besançon et Vesoul, la voie ferrée est en-

caissée par des murs naturels, par des roches jurassiques, ouvertes pour lui livrer passage; de temps à autre la vue se repose sur de petites et pittoresques vallées, aux vertes prairies, que parcourent des troupeaux de bêtes bovines de race femeline et de race lourache.

Vesoul. — Le Concours régional. — Les Expositions.

Vesoul, terme et but de mon voyage, est une ville de 7,579 habitants, très proprette, ayant un cachet particulier, mais rappelant peu son ancienne origine, tant elle a souffert des luttes du temps passé, des incendies successifs qui ont dévoré ses habitations.

M. le marquis de Lenoncourt, auquel je m'étais adressé, — et dont l'obligeance, devenue proverbiale, ne se lasse jamais, — eut l'amabilité de disposer en ma faveur, à l'hôtel de l'Europe, de la moitié de l'appartement qu'il y avait retenu.

Je retrouvai installé, dans cet hôtel, M. Tisserand, Inspecteur général de l'agriculture, directeur de l'Institut agronomique de France, duquel vous avez apprécié ici le savoir, la distinction, l'aménité, et M. l'Inspecteur, commissaire général du Concours régional, du Peyrat.

Dès mon arrivée, je me présentai à MM. les Inspecteurs de l'agriculture et à M. le Maire de la ville de Vesoul; ils accueillirent votre délégué avec une grâce parfaite de laquelle je conserve un reconnaissant souvenir.

Je rencontrais aussi nos vieilles connaissances des concours d'Auxerre et de Troyes : MM. Lachouille,

Marcon et Richard, commissaires du concours régional, que je revis avec plaisir; M. Foëx, chef de la station agronomique d'Auxerre, notre sympathique professeur d'agriculture, et M. de Roosmalen, sous-directeur de l'École d'agriculture de Grignon, avec lequel j'ai passé de bons instants.

La ville de Vesoul, baignée par la rivière du Durgeon, est assise au pied de la montagne de la Motte « un capriceux accident géologique, 382 m. 05 d'altitude, de formation calcaire, appartenant au premier étage jurassique, tandis qu'à sa base Vesoul et son territoire reposent sur l'étage supérieur du terrain liasique (1). »

Cette montagne « couverte de vignes et jadis de forêts, se dresse comme une majestueuse pyramide de ver- dure au milieu d'une vaste plaine que couronnent, à des distances variées, des collines gracieusement festonnées, » est surmontée d'une statue de la Vierge et d'une chapelle gothique érigées, en 1854, par la piété des Vésuliens.

Vue de l'appartement que j'habitais, la ville de Vesoul, ayant pour premier plan la chapelle de l'hôpital élevée sur la rive du Durgeon, et dédiée à l'apôtre de la Charité, et comme fond, la montagne de la Motte sur le sommet de laquelle se détachent les monuments religieux, la statue et l'oratoire, le tout éclairé, ainsi que je le vis, par les premiers et chauds rayons du soleil levant, a un aspect saisissant.

La belle place, dite Place-Neuve, formée sur les terrains du jardin de la Charité, au centre de laquelle

(1) *De Vesoul à Besançon*, par M. Édouard Girod.

s'élève un monument, œuvre d'un sculpteur de Jussey, à la mémoire des soldats de la Haute-Saône morts pendant la dernière guerre en défendant Belfort; la promenade du Cours datant de 1770, plantée de superbes platanes à la cime élevée et aux rameaux puissants, et le jardin anglais qui la termine; la halle aux grains, assez vaste, précédée d'un avant-corps ayant au premier étage de grandes salles destinées à abriter tous les soirs le nombreux personnel de l'École municipale de dessin et de sculpture; enfin les salles du rez-de-chaussée, l'escalier d'honneur et les salles du premier étage de l'Hôtel-de-Ville, se prenaient merveilleusement par leur dispositions, par leur proximité, à l'organisation d'un concours régional et à celle des diverses expositions dont les grandes assises de l'agriculture sont généralement l'heureuse occasion.

Notre département, Messieurs, placé à l'une des extrémités de la région agricole, est en partie isolé des départements avec lesquels il a le plus d'affinité, tels que la Nièvre, le Loiret et l'Aube, et est, — je ne puis dire mis en rapport, la distance est trop grande, les intérêts différents, — lié aux départements de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura. Ce sont de beaux départements sans doute, à la population laborieuse, intelligente, sympathique, mais auxquels nous n'emprunterons pas les races femeline, bressanne, ou celle dite de Montbéliard, et qui ne viendront pas nous demander notre race de pays bourguignon. Nous améliorons notre race bovine par une sélection bien entendue, par des croisements, et nous lui substituons volontiers, là où nous avons de gras pâturages, où nous obtenons de bonnes prairies artificielles et des betteraves, les race normande, charo-

laise, pures ou croisées Durham, ou encore la race hollandaise de taille moyenne.

Il est juste, Messieurs, avant de parler des exposants, de ce qu'ils ont présenté, de mentionner l'ordonnance prévue et réglée par MM. les commissaires du concours régional et des expositions. La circulation était facile, la vue était satisfaite, tout était si bien à sa place, et au large, que l'ensemble et chacune des parties du concours attiraient le visiteur, l'invitaient à s'y arrêter et à s'y livrer à l'étude.

Le concours et les expositions reçurent donc des visiteurs en grand nombre et méritèrent leurs suffrages ; je vais y pénétrer de nouveau et vous signaler ce qui m'a paru digne d'être particulièrement remarqué :

1^o A l'exposition du concours régional, des animaux, des machines, des instruments et des produits agricoles ;

2^o Au concours d'horticulture ;

3^o A l'exposition des beaux-arts ;

4^o A l'exposition de l'industrie ;

5^o A l'exposition scolaire.

CONCOURS RÉGIONAL

1^{re} DIVISION

ANIMAUX REPRODUCTEURS

Première classe. — Espèce bovine.

L'installation, sous les magnifiques ombrages de la promenade du Cours, des tentes destinées à abriter les diverses espèces d'animaux et les produits agricoles exposés pendant la durée du concours régional ; celle

des instruments aratoires, des machines, sur la place, en avant et sur le côté, loin de créer quelque chose de disparate, avaient ajouté un charme de plus au lieu de délassement habituellement fréquenté par les habitants de la ville de Vesoul.

Les citadins, en province, ne sont pas comme la majorité partie de la population parisienne qui, cependant, tend à revenir à d'autres errements, étrangers aux habitudes rurales, à ce qui est la richesse des campagnes et la cause première de l'aisance générale. La circulation était donc active autour des stalles, et les conversations prouvaient la part d'intérêt prise non seulement par les hommes, mais aussi par les femmes, aux efforts persévérandts des exposants, à leurs succès, à la splendeur de la fête agricole.

Certes, Messieurs, les spécimens exposés, rangés par divisions : animaux, produits, instruments, machines, tous de choix, appelaient les regards et fixaient l'attention sans occasionner de fatigue.

Une exposition, pour ainsi dire locale, occupait cent quinze des stalles réservées à l'espèce bovine ; cent quinze bêtes de la race femeline présentant un ensemble des plus remarquables. Elles avaient été amenées au nombre de vingt-huit par quatre agriculteurs des départements limitrophes : de l'Ain, du Doubs, du Jura, et au nombre de quatre-vingt-dix-sept par cinquante et un agriculteurs du département de la Haute-Saône, parmi lesquels trente-quatre n'ont exposé qu'une bête ; neuf, deux ; quatre, trois ; deux, quatre ; un, quinze ; un, dix.

Je relève avec une intention marquée ce fait que trente-quatre cultivateurs n'ont pas craint d'affronter,

en n'exposant qu'une tête de bétail, la solennité du concours régional, contrairement à ce qui se passe généralement; j'ajoute malheureusement.

Les grands agriculteurs qui donnent l'exemple et impriment l'élan, ont à leur disposition de sérieux éléments de succès à côté des risques qui menacent toutes tentatives nouvelles et, en conséquence, plus de chances à conquérir le prix. Il ne s'en suit pas que le petit cultivateur qui s'est inspiré de l'exemple, ou qui a suivi sa propre inspiration, doive s'éloigner du concours. Il peut être certain que si on le connaissait on irait le chercher, et qu'on se rendra avec empressement au-devant de lui toutes les fois qu'il se présentera.

Espérons que les cultivateurs qui possèdent une ou deux vaches et nourrissent un ou deux élèves, prendront l'habitude de venir aux concours cantonaux, d'arrondissement, de département; ne nous lassons pas, Messieurs, de les encourager en leur prouvant que, de même qu'au concours de Vesoul, où il a été créé des prix supplémentaires, tous les mérites entrent en ligne et qu'il est tenu compte de chacun d'eux.

La race charolaise vient, dans le programme, immédiatement après la race femeline. Une discussion très instructive s'est élevée à ce sujet dans la séance tenue le 18 mai par les délégués des Sociétés d'agriculture.

Les Francs-Comtois apprécient leur race femeline, race de la plaine, qui occupe les bords du Doubs, de la Saône, de l'Oignon et pénètre dans la Bresse, dont la race se confond avec elle. La comparant avec la race charolaise ils cotent haut ses qualités, même comme bête de boucherie, et lui accordent la préférence. Ils estiment que dans les programmes on ferait bien de lui

accorder, ainsi qu'au concours de Vesoul, le premier rang et une somme élevée de prime.

« Cette race, dit M. de Dampierre, après en avoir tracé les signes distinctifs, est docile ; elle a les mouvements agiles ; elle est facile à engraisser et fournit une viande de bonne qualité. » C'est bien là le thème qui a été développé et auquel on a opposé, en les énumérant, les qualités non moins appréciables, supérieures, de la race charolaise, « race grande, forte, rustique, énergique, et par conséquent éminemment propre au travail », et de plus, sobre, s'entretenant avec une nourriture relativement peu abondante ; précoce, engrasant dans les prés et disposée à la boucherie dès l'âge de quatre à six ans.

Il ne faut pas s'étonner du nombre considérable des animaux inscrits sous les titres de race comtoise, femeline, de Montbéliard, de race bressanne, suisse, et de leurs croisements divers, amenés au concours de Vesoul.

La race femeline, à la tête petite, aux formes légères, aux membres délicats, suffisamment laitière, recherchée des bouchers, et dont le cuir est d'une grande souplesse, peuple, ainsi que je l'ai déjà dit, les vallées de la Haute-Saône, du Doubs, les plateaux du Jura et pénètre dans la Bresse.

La race de Montbéliard, que je crois être la race tourache quelque peu transformée, à la tête puissante, aux formes accentuées, au poil rouge-foncé et frisé sur le dessus de tête, au fanon tombant, à l'œil vif, aux naseaux ouverts, aux pieds petits avec la corne dure, au jarret nerveux, est répandue dans les parties montagneuses du Doubs, du Jura et des confins de la Suisse.

La race bressanne, moins haute, moins élégante que la race comtoise, de taille moyenne, un peu plate, pas assez charnue, à la tête forte, au cou allongé, aux membres courts, au corps ramassé et développé vers les parties antérieures, se ressent des conditions relativement peu favorables dans lesquelles elle vit. Cette race se subdivise en race de la Haute-Bresse et race des Dombes. La première seule doit nous occuper ici. Voisine du département du Jura, et souvent mêlée à la race comtoise, elle a pris quelques-unes des qualités de celle-ci et parfois une similitude de forme et de robe. Apte au travail, laitière, s'engraissant avec facilité, la race bressanne, qui pêche par sa structure, mais que des croisements intelligents pourront améliorer, a des mérites appréciés.

Les *fruitiers*, qui tirent un bon parti de la race de Montbéliard, laitière et peu disposée à engraisser, possèdent en outre des animaux de race suisse dont le lait est favorable à l'industrie du pays, à la bonne confection du fromage de gruyère, fabriqué dans les châlets appelés *fruitières*.

Vesoul, chef-lieu du département de la Haute-Saône, l'une des villes principales de l'ancienne et belle province de Franche-Comté dont se sont formés les départements du Doubs, de la Haute-Saône, du Jura et une partie de celui de l'Ain, est un centre où doivent tout naturellement affluer les agriculteurs de la contrée.

Je vous ai donné, Messieurs, le détail, par département, des animaux de la race femelle pure figurant au concours régional au nombre de cent quinze. Le dénombrement serait incomplet et ne vous ferait

pas connaître la part prise par la Franche-Comté au mouvement agricole, si je m'abstenaient de relever le nombre des animaux de la race dite de Montbéliard exposés dans la catégorie des races françaises, celui des animaux de cette race et de ceux de la race femeline compris dans la catégorie des croisements Durham, ou encore sous la dénomination suivante : *Bandes de vaches laitières (en lait)*, ou enfin les races suisses introduites, acclimatées, à côté des races du pays.

La catégorie des races françaises comprend quarante et une bêtes de l'espèce bovine ; vingt et une appartiennent à la race de Montbéliard ; une à la race bressanne ; une est dite comtoise ; en tout, vingt-trois, plus de la moitié. Les agriculteurs du Doubs en ont envoyé dix, et ceux de la Haute-Saône treize.

Sur les cinquante-quatre animaux exposés dans la catégorie des croisements Durham, dix-neuf sont le produit des croisements des races Durham et femeline, une vache a du sang Durham-femelin-charolais, cinq autres sont Durham-bressanne, et une dernière est Durham-Ayr-bressanne.

Enfin, vingt vaches sont classées sous ce titre : *Bandes de vaches laitières (en lait)*. Huit d'entre elles, dont : quatre de race femeline et quatre de race de Montbéliard, sont nées chez les exposants de la Haute-Saône.

Il convient, pour compléter la statistique de l'exposition locale franc-comtoise, c'est-à-dire d'une partie distincte, notable, de la région agricole, de relater les animaux des races suisses exposés par quatorze agriculteurs des départements du Doubs, du Jura, de la

Haute-Saône et de l'arrondissement de Belfort. Ces animaux, au nombre de vingt et un, les uns de la race d'Appenzel, de la race fribourgeoise, de la race bernoise; d'autres, le plus grand nombre, de la race Schwitz, sont nés chez les exposants ou chez les agriculteurs voisins.

En additionnant tous ces chiffres, on obtient la somme de cent quatre-vingt-seize animaux, espèce bovine, de race femeline, de Montbeliard, bressanne ou suisse, exposés par les agriculteurs du pays franc-comtois, soit vingt et un de plus que la moitié du chiffre total des bêtes bovines amenées au concours.

Si les agriculteurs francs-comtois possèdent des races bovines du pays, au type accentué, répondant, suivant les diverses natures, les dispositions et les altitudes du sol aux besoins des populations, exécutant le travail qui leur est demandé, alimentant la boucherie, on n'en voit pas moins figurer leurs noms, dans divers catégories, à côté de ceux des exposants des départements de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Yonne : l'un d'eux a exposé dans la catégorie intitulée : Race charolaise.

Chaque race a ses aptitudes en raison du sol, du climat, du pays où elle réside. Les Francs-Comtois tiennent à leur race ; ils ont la race femeline dont la chair est fine et succulente; ils l'améliorent par la sélection et essaient le croisement Durham avec prudence ; on ne peut que les approuver.

La race bovine charolaise pure était représentée par trente-six individus, qui, pris dans leur ensemble, ou à part les uns des autres, étaient remarquables par la rondeur de leurs formes, par un état général prospère, état qu'il est, vous le savez, facile d'entretenir.

Le département de Saône-et-Loire, berceau de la race charolaise, voisin de celui de la Haute-Saône, n'avait, cependant, envoyé à Vesoul qu'un seul exposant ; en revanche, la qualité suppléait au nombre, et le nom de cet agriculteur a été proclamé cinq fois en même temps que ceux de ses concurrents de la Côte-d'Or. Un agriculteur de la Haute-Saône avait, lui aussi, fait admettre deux charolais au concours.

Les agriculteurs de département de l'Yonne ne sont pas restés en arrière du mouvement général ; ils s'étaient donné rendez-vous à Vesoul. Dans les diverses classes de la première division, animaux reproducteurs : 1^o espèce bovine, 2^o espèce ovine, 3^o espèce porcine, 4^o animaux de basse-cour. Dans la deuxième division, machines et instruments agricoles, et aussi dans la troisième division, produits agricoles et matières utiles à l'agriculture ; les animaux, les instruments exposés et les produits ont été remarqués ; beaucoup ont reçu, ainsi que la liste des prix en fait foi, un brevet de supériorité.

Tout ce qui, dans les différentes parties du concours, m'était signalé comme appartenant au département de l'Yonne, ou rappelait quelqu'un de nos compatriotes, m'intéressait, nous intéressait vivement. J'ai donc noté avec le plus grand soin les impressions des personnes avec lesquelles je fus en rapport, les prix, les mentions honorables décernés, et voici, en résumé, en procédant par division, par classe et par ordre alphabétique, les noms des agriculteurs de l'Yonne proclamés, et de plus, un aperçu de l'ensemble de chacune des expositions.

Il n'est pas un seul de ces agriculteurs qui ne nous soit bien connu.

M. Beau, lauréat lors du premier concours ouvert, il y a de cela vingt ans, par la Société centrale d'agriculture de l'Yonne, et aussi lauréat très applaudi du dernier concours régional en 1874, à Auxerre, avait exposé trois bêtes de l'espèce bovine : un taureau né chez lui ; une taureau Schwitz, âgé de quatorze mois, né chez M. Martenot, à Cruzy (Yonne), et une vache Schwitz, âgée de six ans, provenant de son étable.

M. Brunot (Jules), vice-président du comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre, duquel, à plusieurs reprises, les commissions chargées de visiter les exploitations les mieux tenues, vous ont signalé les travaux exécutés dans sa propriété de Grandchamp, commune d'Hauterive, avait envoyé au concours deux taureaux, trois genisses, et aussi une vache âgée de six ans, née chez lui, et ayant obtenu un troisième prix au concours régional de Troyes en 1875. Le tout, de race normande, est de robe bringée foncée.

M. Merle, de Châtel-Gérard, avait présenté deux beaux spécimens de la race bourguignonne, originaires de la partie méridionale de la Côte-d'Or (⁽¹⁾), race laitière et dont les veaux bien traités acquièrent un certain volume et de la qualité.

Le taureau et la génisse bourguignons de M. Merle prouvent ce que peuvent pour l'amélioration d'une race la sélection bien dirigée et une bonne alimentation.

Les animaux de l'espèce bovine, un véritable troupeau, appartenant à M. Lacour, de Saint-Fargeau, occupaient dix-neuf cases.

(1) M. Moll.

M. Lacour a une notoriété incontestée ; on le retrouve toujours actif : le bétail qu'il élève est, partout où il le conduit, l'ornement d'un concours.

Les dix-neuf animaux présentés par M. Lacour sont ainsi classés : trois males, cinq génisses et une vache de différents âges, race Durham pure ; deux males et deux génisses croisés Durham-charolais ; un mâle, une génisse et quatre vaches de race hollandaise.

M. Médard (Gustave), de Saint-Julien-du-Sault, avait fort à faire au concours pour surveiller soigneusement les expositions et répondre aux questions des éleveurs. Il ne possédait dans la division de l'espèce bovine que deux cases dans lesquelles figuraient une génisse race du Berry, et une vache gâtinaise, race du pays.

Nous retrouverons plus loin M. Médard en nombreuse compagnie.

La case n° 298, mise à la disposition de M. Rousseau, de Commissey, était occupée par une belle vache de race hollandaise, au poil noir et blanc, âgée de trente-huit mois et qui, au concours régional de Troyes, en 1875, avait obtenu, comme génisse, un premier prix.

M. Textoris, propriétaire à Cheney, dans le Tonnerrois, pays plus favorable à l'espèce ovine qu'à l'espèce bovine, a voulu néanmoins exposer dans la première et dans la deuxième classe ; mais il n'a demandé qu'une case, dans la sous-catégorie des races étrangères de grande taille, et on voyait au n° 287 un beau taureau de race hollandaise, âgé de vingt-huit mois, avec cette mention : né chez l'exposant.

Nous sommes Bourguignons, Messieurs ; le département de l'Yonne, riverain de celui de la Côte-d'Or, s'étend par l'Avallonnais sur une partie de l'Auxois ;

Semur et ses environs sont donc des nôtres à double titre : ils faisaient partie, comme nous, de la province de Bourgogne, et d'autre part, l'Auxois a formé l'arrondissement de Semur et celui d'Avallon.

Je puis donc, sans vouloir nous les approprier, vous signaler les mérites de nos voisins.

Ces mérites, nous pouvons les constater et y applaudir d'autant plus volontiers que nous les rencontrons chez un agriculteur qui nous touche de près, car il suit une voie dans laquelle quelques-uns de nos éleveurs se sont engagés, les uns luttant avec lui, les autres profitant de ses exemples.

Je veux parler, Messieurs, du comte de Massol, agriculteur à Souhey, proche parent du marquis Louis de Massol, de Trucy-sur-Yonne, si sympathique à toutes les personnes qui le connaissent.

M. de Massol était exposant en 1874 au concours régional d'Auxerre; son cousin nous mit alors en rapport; je l'ai retrouvé à Troyes, en 1875; je l'ai revu dernièrement au concours de Vesoul, ayant toujours la même ardeur et récoltant de nombreux et légitimes succès.

Dans la quatrième catégorie, race Durham, et dans la cinquième catégorie, croisement Durham, M. le comte de Massol possédait au total quinze stalles, dans lesquelles il avait réparti ses animaux, soit de race Durham : quatre mâles, cinq génisses et une vache de trente-huit mois vingt et un jours ; soit croisés Durham-charolais : un mâle, trois genisses et une vache de trente-sept mois dix jours. Ces animaux ont rapporté à M. de Massol dix prix, dont quatre premiers prix et un objet d'art, prix d'ensemble ; ils ont, en outre, valu au

sieur Valmont, pour les soins qu'il leur donne, une médaille d'argent et 60 francs.

Deuxième classe. — Espèce ovine:

Les animaux de la deuxième classe, espèce ovine, étaient moins nombreux que ceux de la classe précédente, mais, en raison de leur beauté, les visiteurs du concours se portaient volontiers vers eux et les entouraient.

Soixante et un parcs étaient occupés ; quarante-quatre par des mâles ou par des agneaux, et dix-sept par un lot de femelles ou d'agnelles.

Sept agriculteurs du département de la Haute-Saône avaient amené des animaux à ce concours ; quatre d'entre eux ont exposé : trois mâles de race comtoise, un mâle croisé wurtembergeois-comtois, un autre sans dénomination, et enfin deux mâles et un lot de femelles suisses.

Les exposants venus des départements de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Yonne, ont rencontré les concurrents du département de la Haute-Saône dans les diverses catégories.

Quarante-deux parcs renfermaient des animaux de race mérinos et métis-mérinos qui, à eux seuls, formaient plus des deux tiers de l'exposition des bêtes ovines. Sur ces quarante-deux parcs, les représentants de l'Yonne en possédaient : M. Médard, de Saint-Julien-du-Sault, cinq ; M. Textoris, de Cheney, onze ; total, seize ; plus du quart du chiffre total des parcs.

A côté de ces races figuraient plusieurs beaux spécimens :

1° De la race de Dishley, dont « les moutons sont

« peut-être, de tous, ceux qui s'engraissent le plus facilement ; »

2° De la race de Southdown, « la plus résistante à la pénurie accidentelle de pâturage, admirablement propre au climat de la France, soit pure, soit à l'état de croisement... », et qui, en effet, se comporte bien dans notre département.

3° Un bélier de la race charmoise créée par feu M. Malingié-Nouël, agriculteur très distingué.

4° De croisements divers.

Troisième classe. — Espèce porcine.

On pouvait craindre, Messieurs, que la place assignée dans le concours régional à la troisième classe, ne fût pas suffisamment remplie. La difficulté est, en effet, toujours grande de transporter des porcs, des truies, que celles-ci soient seules ou avec leurs porcelets, dans l'état d'embonpoint que vous savez, et, en conséquence, redoutant la chaleur qui les fait souffrir. Il n'en fut pas ainsi, et les organisateurs du concours durent faire construire quarante-sept cases en réponse aux déclarations parvenues au ministère de l'agriculture.

Les animaux qui se vautraient dans ces cases étaient la propriété de seize agriculteurs, habitant : neuf d'entre eux le département de la Haute-Saône ; cinq, celui de la Côte-d'Or ; un, celui de Saône-et-Loire ; un, celui de l'Yonne.

Un mâle et cinq femelles de race indigène pure, désignés dans la première catégorie sous la dénomination de comtois, et une femelle Middlesex-comtoise comprise dans la troisième catégorie, croisements divers

entre races étrangères et races françaises, appartiennent à M. Vernier Ferdinand, agriculteur à Lure (Haute-Saône), dont le nom est inscrit le premier dans le programme, et ensuite fréquemment cité.

La race française qui paraît être préférée dans la Haute-Saône, après celle du pays, est la race craonnaise blanche, soit pure, soit croisée avec un verrat anglais ; la race anglaise la plus généralement adoptée d'après le relevé de la deuxième catégorie, races étrangères pures ou croisées entre elles, et celui de la troisième catégorie, est la race Yorkshire.

C'est dans une des cases de la deuxième catégorie qu'on remarquait le verrat et la truie Yorkshire envoyés au concours par M. Brunot, de Grandchamp.

Je ne puis, Messieurs, terminer ce qui a rapport aux espèces bovines, ovines et porcines, sans vous arrêter un moment devant l'exposition, hors classement, de M. Cordier, directeur de l'École pratique d'agriculture de Saint-Remy (Haute-Saône). Le public se portait de ce côté : il admirait ses femelins mâles et femelles à la robe couleur froment, aux formes élégantes ; ses mérinos, ses Disley-mérinos que le croisement fera rechercher par la boucherie ; enfin, les Yorkshire et Berkshire, mâles et femelles, et une truie Yorkshire-comtoise, espoir du peuplement de la porcherie, d'un approvisionnement de 1^{re} qualité pour le charcutier en renom.

Quatrième classe. — Animaux de basse-cour.

Nous voici arrivés, Messieurs, à la quatrième classe, animaux de basse-cour, divisée en cinq catégories.

Je suis ici, je vous l'avoue, fort embarrassé. Je n'ai pu prendre, dans quatre-vingt-huit cages, le signalement

de chacun des nombreux animaux qui y étaient exposés, qui y vivaient fort à l'aise, en famille, chantant, caquant, gloussant, poussant des cris et roucoulant en essayant en vain de se cacher.

Cette agglomération de coqs et de poules, de dindons, d'oies, de canards, de pintades, de pigeons, de lapins et de léporides, logés par groupes distincts, côte à côte, s'appelant, se répondant, agissant sous les regards du public, prenant peur ou se rassurant, n'était certainement pas la partie du concours la moins curieuse, la moins attrayante, la moins récréative, et en même temps celle dont l'utilité fut la moins appréciée.

Quatre-vingt cages gardant un, ou plutôt deux, souvent trois, et quelquefois quatre sujets au plumage, à la forme, aux habitudes variés, m'entraînerait dans des développements que ne comporte pas ce rapport déjà si étendu. Je vais vous indiquer le moyen de suppléer très agréablement à ce que je ne saurais énumérer, tant la nomenclature serait longue et, pour être exacte, détaillée.

Ce moyen est bien simple : Rendez-vous chez M. Lacour, à Saint-Fargeau, et chez M. Médard (Gustave), à Saint-Julien-du-Sault, vous y serez certainement bien accueillis ; vous ne sortirez pas de chez eux sans que la curiosité satisfaite vous ait fait oublier les heures, peut-être sans vous être représenté l'une de ces belles volailles à la devanture de Chevet, et, si vous êtes amateur, sans demander à acquérir quelques couples qui seront l'ornement, puis la richesse de votre basse-cour.

Trois départements seulement, ceux du Doubs, de la Haute-Saône et de l'Yonne ont concouru dans la qua-

trième classe, représentés : le premier par un exposant, le second, par sept, et le troisième, par deux ; soit, en tout, onze éleveurs se disputant les prix.

MM. Lacour et Médard avaient meublé : l'un, neuf cages, l'autre vingt-neuf, le tiers de l'exposition générale ; en tout trente-huit cages garnies par le département de l'Yonne.

M. Tardy, directeur de la ferme-école de Laroche (Doubs), avait ses coqs et poules gris ; ses coqs et poules Brahma-poutra gris-blancs et de Padoues dorés ; ses oies, ses dindons, ses canards, ses lapins du pays, mâles et femelles, installés dans huit cages.

Enfin, M. Cornibert, l'un des huit éleveurs du département de la Haute-Saône, avait son nom inscrit dans chacune des catégories ; ses animaux de basse-cour garnissaient vingt-six cages et présentaient, avec ceux des autres exposants de son département, un groupe important.

2^e DIVISION

MACHINES ET INSTRUMENTS AGRICOLES

La seconde division du concours régional, machines et instruments agricoles, occupait dans l'enceinte du concours, à droite de l'entrée, un vaste espace, parfaitement distinct, faisant hache, et cependant relié aux allées par une tente spécialement élevée dans une partie en retrait, longeant la prairie ; cette tente abritait les instruments divers touchant de plus ou moins près à l'agriculture et d'une utilité presque journalière dans l'exploitation ou dans le ménage du cultivateur. Sept cent trente machines et instruments énumérés dans le catalogue,

déclarés par quatre-vingt-six exposants, étaient classés et rangés sur le terrain du concours.

Les dispositions arrêtées étaient telles, que le visiteur pouvait aisément se reconnaître au milieu de cette multitude d'objets, qu'il avait grand intérêt à voir, à examiner de près, à comparer.

Beaucoup de ces instruments vous sont connus, vous pouvez en voir au besoin fonctionner dans chacun des arrondissements de notre département, chez plusieurs de nos agriculteurs.

C'est dans le champ de la deuxième division, dans laquelle il était exposant, que j'ai eu le plaisir de rencontrer M. Robert.

J'ai visité en détail, et étudié avec notre collègue les machines et les instruments agricoles fabriqués dans la région et importés de Paris, de Lyon, et des départements de la Mayenne, de la Vienne, des Vosges, etc.

Je saisiss l'occasion qui se présente pour remercier de nouveau M. Robert fils du temps il a bien voulu me consacrer.

M. Robert avait, en effet, peu d'instants à lui. Les viticulteurs, après avoir pris connaissance de sa charrue vigneronne, l'entourèrent, l'interrogèrent sur le mode de culture pratiqué dans l'Auxerrois, lui firent des commandes, lui amenèrent des clients désireux d'obtenir à leur tour ses explications.

M. Robert travaille avec son père et fabrique des instruments aratoires. Ces instruments sont d'autant mieux établis que, mettant à profit ses études, il détermine autrement que par la routine la force de traction exigée pour les utiliser, le point exact où doit porter l'effort, la puissance d'action de chacun d'eux et les dispositions

à prendre pour les rendre plus maniables sans nuire à leur solidité.

Le prix qu'il a remporté de Vesoul est la sanction de ceux qu'il a obtenus dans de précédents concours, et la juste récompense d'un labeur intelligent et persévérant.

On comptait dans la deuxième division cinquante-trois exposants appartenant aux départements de la région, soit : un de l'Ain, huit de la Côte-d'Or, deux du Doubs, trente de la Haute-Saône, un de Saône-et-Loire, un de l'Yonne. M. Robert représentait seul notre département au milieu de ces concurrents et de ceux venus de tous les points de la France.

Il a dû s'apercevoir, tout modeste qu'il puisse être, de l'attitude bienveillante de la commission après qu'elle eut jugé ses instruments et qu'elle l'eut entendu, de l'empressement du public, de la considération dont il fut entouré. Il a dû comprendre, ce que je suis heureux de rapporter ici, qu'il faisait concevoir une bonne opinion des fabricants d'instruments agricoles de l'Yonne et que, en quittant Vesoul, il laisserait une impression favorable,

Je n'ai rien vu qui fût absolument nouveau, je n'ai donc rien à signaler particulièrement à votre examen. Quelques modifications ont été apportées dans la dispositions des engrenages d'une machine à faucher, pour agir sur la scie. Le conducteur conserverait dorénavant la liberté de ses deux mains pour conduire l'attelage ; une pédale, posée commodément à l'extrémité du pied, remplaçant avec avantage le système du levier, permettrait de régler aisément les mouvements de la scie, tout en dirigeant ou en maintenant les chevaux.

Mon attention s'est portée sur deux modèles de

moulins à blé pouvant être mis en mouvement soit par la main de l'homme, soit à l'aide d'un manège. Je connaissais de longue date, pour l'avoir vu dans le département des Ardennes, un objet assez petit, un moulin en fer forgé, composé d'une trémie au bas de laquelle était adapté un système, très médiocre pulvérisateur, mû par une clef de la même manière que les moulins à café ou à poivre. Ce petit instrument, fabriqué au temps de l'invasion de 1814, avait servi à cette époque dans la famille de la personne qui me le montrait ; il produisait une farine grossière mélangée de son.

Les moulins n° 5 et 6 de MM. Arcelin frères, de Lons-le-Saulnier (Jura), rendent une farine fine, bien distincte, et du son qui m'a semblé être de bonne qualité. Ces moulins peuvent servir dans une exploitation ou dans un ménage. Le modèle n° 6, avec manège, inscrit dans le catalogue sous le n° 35, a été plus spécialement remarqué et a fait décerner à MM. Arcelin une médaille d'argent.

La faucheuse Wood, portant le n° 516 du catalogue, et la facheuse Howard, n° 530, ont, chacune d'elles, rapporté à l'exposé un premier prix, médaille d'or.

La charrue bi-socs fixes, n° 508, de M. Pernet, à Brette (Haute-Saône), et la charrue bi-socs, n° 76, de M. Bouilly-Joly, à Bourbonne (Haute-Saône), ont été signalées : la première par une médaille d'or, la seconde par une médaille d'argent.

La machine à battre à bras, modèle D, n° 350, à laquelle peut s'adapter un manège, de MM. Jannel frères, à Martinville (Vosges), a été distinguée, et ses constructeurs ont reçu un troisième prix, médaille de bronze.

La construction des pompes, de plus en plus simplifiée,

leur manœuvre rendue moins pénible, et leurs prix abordables sont intéressants à constater.

Aussi, s'arrêtait-on volontiers devant la collection des pompes exposées par MM. Derosne, à Lairous (Haute-Saône), auquel sa pompe à chapelet, n° 208, a valu une médaille d'argent ; Lacombe et Reyz, à Chagny (Saône-et-Loire) ; Petelus (Élisée), à Lons-le-Saulnier (Jura), dont la pompe n° 1 à volant, n° 513, est douce à manœuvrer et peut, nous disait-on, puiser et débiter cent hectolitres par heure; Noël, dont une pompe à purin fonctionne probablement encore chez M. Martenot, propriétaire agriculteur à Cruzy-le-Châtel ; Petterjeune, à Paris, etc., etc.

N'arrivera-t-on pas à pouvoir utiliser les pompes pour l'irrigation des prairies situées en contre-haut, sur les bords d'un cours d'eau? (1) Telle est la question que je me posai en attendant annoncer la facilité de mettre en œuvre la pompe n° 513 et son débit considérable.

3^e DIVISION

PRODUITS AGRICOLES ET MATIÈRES UTILES A L'AGRICULTURE

La troisième division, produits agricoles et matières utiles à l'agriculture, était commodément installée sous une tente adossée à la rue qui longe la promenade. Cette tente, disposée ainsi qu'une galerie assez vaste pour contenir les objets exposés et les visiteurs, faisait face au concours.

(1) En Provence, notamment à Hyères (Var), on se sert avantageusement de *norias*, mises en mouvement par un cheval, pour arroser et irriguer.

Les produits déposés sous cette tente par quarante-huit exposants, dont trente-sept de la région et un hors concours, M. le directeur de l'École d'agriculture de Saint-Rémy, étaient classés, rangés, avec une entente parfaite.

Le cours d'arboriculture et de viticulture, en quarante tableaux, professé dans le pensionnat des frères des écoles chrétiennes de Dijon, composé par ceux-ci, tapissait les parois de la tente à la portée du public.

On suit, sur ces tableaux que j'ai examinés en détail, et qui m'ont intéressé : 1^o Toutes les opérations nécessaires pour faire réussir une plantation, pour éllever, pour tailler, pour ébourgeonner, pour diriger les arbres ; 2^o tous les soins à donner à la vigne : plantation, chevelées, boutures, marcottes, taillage, provinage, traitement des vieux céps, tous les systèmes pratiqués, culture et direction, etc., etc. Un tableau est consacré aux arbres résineux. Tous les détails sont relevés et bien indiqués dans ces tableaux dressés à une grande échelle, bien conçus pour enseigner par la méthode, — de beaucoup la meilleure, — qui fixe la leçon dans la mémoire en parlant aux yeux.

La collection de l'École d'agriculture de Saint-Rémy, très considérable, très intéressante, offrait à l'étude des échantillons de toutes sortes : blés divers en épis et égrenés en boyaux ; soixante-dix-sept spécimens de plantes fourragères des prairies naturelles, des prairies artificielles ; cinquante-huit spécimens de plantes médicinales cultivées ; des fromages, des liqueurs, et enfin quelques toisons de mérinos Dishley pesant cinq kilogrammes.

Selon que l'occasion m'était offerte, j'ai dégusté du fromage et du vin.

En ce qui concerne le fromage, j'ai particulièrement apprécié le fromage de gruyère fabriqué dans le pays.

Quant au vin, je préfère au vin rouge consommé sur place les vins blancs tels que ceux produits par les côtes d'Arbois, de Marneaux, et le vin jaune de Château-Chalon, qui ont un cachet particulier, de la finesse et du feu.

Je ne vous ferai pas, Messieurs, l'énumération des légumes, fruits, etc., etc., exposés par les agriculteurs de la région ; elle serait longue et sans grande utilité. Je vous dirai seulement que notre département fut représenté dans la troisième division, de même que dans les deux autres ; sur 156 numéros d'ordre relevés dans le catalogue, 31 s'appliquaient aux produits exposés par les agriculteurs de l'Yonne, soit un cinquième des numéros.

*Prix décernés aux exposants du département
de l'Yonne.*

Après avoir parcouru les trois divisions du concours et signalé ce qui, dans chacune des classes et des catégories, me paraissait pouvoir vous intéresser, je dois, avant de vous entretenir des expositions annexes et des exploitations qui ont obtenu le rappel de leur prime d'honneur, énoncer les prix remportés de haute lutte par les agriculteurs du département de l'Yonne.

Je vais donc transcrire ici, Messieurs, en suivant l'ordre du classement adopté dans le catalogue et lors de la distribution des récompenses, les prix et mentions

obtenus par MM. Beau, à Sambourg; Brunot (Jules), à Grandchamp, commune de Hauterive; Lacour (Alexandre), à Saint-Fargeau; Médard (Gustave), à Saint-Julien-du-Sault; Merle (Jean), à Châtel-Gérard; Textoris, au château de Cheney; Robert, à Auxerre.

PREMIÈRE DIVISION.

Animaux reproducteurs. — 1^{re} CLASSE. — Espèce bovine.

3^e Catégorie. Races françaises diverses : Bressanne, de Montbéliard, Normande, mâles et femelles. — 2^e Section : Génisses de 2 à 3 ans. 2^e prix, 150 fr., M. Merle, n° 180, 34 mois 5 jours, Bourguignon rouge.

4^e Catégorie. Race Durham, mâles. — 1^{re} Section : animaux de 6 mois à un an. 3^e prix, 250 fr., M. Lacour, n° 194, 10 mois 7 jours, Archibald (Bulletin n° 31).

2^e Section : animaux de 1 à 2 ans. 3^e prix, 250 fr., M. Lacour, n° 196, 12 mois 10 jours, Ribard (Bull. n° 30), rouge et blanc.

Femelles, 1^{re} Section : Génisses de 6 mois à 1 an. 1^{er} prix, 150 fr., M. Lacour, n° 214, 11 mois 10 jours, Albimir (Bull. n° 27), rouge et blanc.

2^e Section : Génisses de 1 à 2 ans. 1^{er}, prix, 250 fr., M. Lacour, n° 214, 13 mois 13 jours, Reine-Blanche (Bull. n° 27), rouge-rouanne.

3^e Section : Génisses de 2 à 3 ans. 1^{er} prix, 300 fr., M. Lacour, n° 221, 27 jours 20 mois, Belle-Nancy (Bull. n° 23), rouge et blanche.

5^e Catégorie. Croisements Durham, mâles. — 3^e Section : animaux de 2 à 3 ans. 1^{er} prix, 350 fr., M. Lacour, n° 244, 22 mois 2 jours, Durham-Charolais blanc.

Femelles. — 1^{re} Section : Génisses de 6 mois à 1 an. 2^e prix, 100 fr., M. Lacour, n° 247, 9 mois 19 jours, Durham-Charolaise rouge et blanche.

2^e Section : Génisses de 1 an à 2 ans. 1^{er} prix, 200 fr., n° 257, 14 mois 15 jours, Durham-Charolaise blanche.

6^e Catégorie (spéciale). Races étrangères laitières, à l'exclusion des races ayant une catégorie spéciale : 1^{re} Sous-catégorie, races de grande taille (Bernoise ou Fribourgeoise, Hollandaise et ana-

ogues). Mâles. — 1^{re} Section : animaux de 1 à 2 ans. Prix unique, 400 fr., M. Lacour, n° 283, 1 an, Hollandaise noire et blanche.

2^e Section : animaux de 2 à 3 ans. Mention honorable, M. Textoris, n° 288, 28 mois, Hollandais.

Femelles, 1^{re} Section : Génisses de 1 à 2 ans. Mention honorable, M. Lacour, n° 290, 24 mois, Hollandaise noire et blanche.

1^{re} Sous-Catégorie. Races moyennes et de petite taille (Schwitz, Appenzel et analogues). Mâles. — 1^{re} Section : animaux de 1 à 2 ans. 1^{er} prix, 400 fr., M. Beau, n° 304, 14 mois, Schwitz gris, né chez M. Martenot, à Cruzy-le-Châtel.

Bandes de vaches laitières (en lait). 2^e prix, 500 fr., M. Lacour, n° 330, 3 ans 2 mois, Hollandaises noires et blanches ; n° 331, 5 mois, Hollandaise grise et blanche ; n° 332, 5 ans 1 mois, Hollandaise noire et blanche ; n° 333, 5 ans 3 mois, Hollandaise noire et blanche.

2^e CLASSE. — *Race ovine.*

1^{re} Catégorie. Mérinos et métis-mérinos. — 1^{re} Section : animaux âgés de 18 mois au plus. Mâles. Prix supplémentaire, 125 fr., M. Textoris, n° 352, 14 mois.

Femelles (lots de brebis). 3^e prix, 150 fr., M. Textoris, n° 351, 15 mois.

2^e Section : animaux de plus de 18 mois. Mâles. Prix supplémentaire, 100 fr., M. Textoris, n° 364, 25 mois.

Femelles (lots de trois brebis). Prix supplémentaire, M. Textoris, n° 381, 27 mois.

2^e Catégorie : Races étrangères diverses (South-Hampshire, Down, Dislhey, Costwold, Newkent, etc.). Mâles. 1^{er} prix, 250 fr., M. Médard Gustave, n° 384, 17 mois, Dishley, né chez M. Hoblet.

3^e Catégorie : Races françaises diverses. Femelles (lots de trois brebis). 1^{er} prix, 250 fr., M. Médard, n° 394, 4 ans, Gâtinaises.

4^e Catégorie : croisements divers. Mâles. 1^{er} prix, 150 fr., M. M. Médard, n° 399, 20 mois, Dishley-Gâtinais.

3^e CLASSE. — *Espèce porcine.*

2^e Catégorie : Races étrangères pures ou croisées entre elles. Mâles. 2^e prix, 175 fr., M. Brunot, n° 429, 25 mois, Yorkshire blanche.

Femelles. 2^e prix, 150 fr., M. Brunot, n° 440, 25 mois, Yorkshire blanche.

Nota. — Tous les animaux primés des espèces ci-dessus sont nés chez les exposants. Nous avons pris soin d'indiquer, selon le Catalogue, ceux qui ont une autre provenance.

4^e CLASSE. — *Animaux de basse-cour.*

Les premiers prix sont accompagnés d'une médaille d'argent et les prix suivants d'une médaille de bronze.

1^{re} Catégorie. Coqs et poules. — 1^{re} Section : race de la Bresse.

2^e prix, 20 fr., M. Médard, n° 481, coq et poules noirs.

2^e Section : races françaises diverses. 3^e prix, 15 fr., M. Médard, n° 492, coq et poules de crève-cœur, noirs.

3^e Section : races étrangères diverses. 1^{er} prix, 25 fr., M. Médard, n° 512, coq et poules hollandais, noirs à huppe blanche.

2^e Catégorie. Dindons. — 1^{er} prix, 25 fr., M. Lacour, n° 519, un lot de Puisaye, noirs.

4^e Catégorie. Canards. — 3^e prix, 10 fr., M. Lacour, n° 529, un lot de Puisaye, gris.

5^e Catégorie. Pintades. — 1^{er} prix, 20 fr., M. Médard, n° 538, un lot gris ; 3^e prix, 20 fr., M. Lacour, n° 537, un lot gris.

6^e Catégorie. Pigeons. — 2^e prix, 15 fr., M. Médard, n° 544, pigeons bisets ; 3^e prix, 10 fr., M. Médard, n° 542, pigeons blancs.

Prix d'ensemble. — Au plus bel ensemble de lots de basse-cour, sans distinction de race. Un objet d'art décerné à M. Médard : pour les n°s 481, race de la Bresse ; 492 à 500, races de Crève-Cœur, de Houdan, de La Flèche, du Gâtinais, de Gournay ; 530 à 532, canards de Bourgogne, du Gâtinais, de Rouen ; 538 à 556, pintades, lapins.

DEUXIÈME DIVISION

Machines et Instruments agricoles. — Instruments divers.

(Médailles décernées conformément à l'article 16 de l'arrêté ministériel). Médaille d'argent à M. Robert, pour sa charrue vigneronne n° 579.

TROISIÈME DIVISION

Produits agricoles et Matières utiles à l'agriculture.

CONCOURS SPÉCIAUX.

2^e Beurres. Médaille d'or à M. Lacour, pour son beurre n° 84.

Produits non compris dans les concours spéciaux. Médaille d'argent à M. Médard, pour l'ensemble de ses produits agricoles.

Il ressort de ce tableau que les représentants du département de l'Yonne ont obtenu quatorze premiers prix, sept seconds prix, six troisièmes prix, un prix unique, trois prix supplémentaires, un objet d'art (prix d'ensemble), deux mentions honorables et, en outre, des médailles d'or, d'argent, de bronze afférentes à chacun des prix, une médaille d'or et une médaille d'argent. En tout trente-sept nominations.

EXPOSITIONS DIVERSES

I. — *Exposition horticole.*

Si du concours régional nous nous rendons aux expositions annexes, la première que nous rencontrons est celle organisée par les horticulteurs dans le jardin anglais qui fait suite à la promenade du Cours.

Ce jardin invitait par sa fraîcheur, par le gracieux agencement des plantes et des arbustes, les visiteurs à s'y reposer. Et, cependant, après avoir admiré les corbeilles garnies de fleurs variées, ingénieusement groupées, la collection des arbres à feuilles persistantes et les jeunes plants d'arbres résineux, on s'éloignait entraîné par la crainte de quitter Vesoul sans avoir vu, faute de temps, toutes les curiosités, tous les travaux réunis par les habitants en l'honneur de leurs hôtes.

II. — *Exposition des Beaux-Arts.*

En revenant du jardin par le concours régional, on se portait immédiatement à gauche, vers le bâtiment annexe de la halle, dans lequel l'exposition organisée sous le haut patronage de M. Gérôme, officier de la Légion

d'honneur, membre de l'Institut, enfant du pays, offrait un double attrait.

1° Une exposition de tableaux, de dessins, etc., etc., œuvres d'artistes vivants, quelques-uns décorés, nés pour la plupart dans les départements de la Haute-Saône, du Doubs, du Jura, de Belfort ;

2° Une exposition des œuvres anciennes prêtées par les amateurs de la ville, auxquels on ne saurait adresser trop de remerciements.

La première partie provoquait en même temps que la curiosité, un sentiment de sympathie, une critique bienveillante, disposée à applaudir le talent éclos, à encourager les débuts.

Dans la seconde partie : *la Sainte Famille*, de Breughel de Velours ; *un Intérieur hollandais*, de Téniers ; *Vénus et Adonis*, de l'Albane ; *Dalila et Samson*, de Rubens ; deux gravures, d'Albert Durér ; *les Chevaux*, d'Alfred de Dreux ; *des Enfants*, de Natoire ; *la Sainte Madeleine*, du Guide ; *la Vierge aux Anges*, de Franck ; *une Scène d'intérieur*, de Lenain ; *un Génie*, de Boucher ; *les Natures mortes*, d'Oudry ; *une Liseuse*, de M^{me} Lebrun ; *une jeune Femme*, de l'Espagnolet ; *une Marine*, de Joseph Vernet ; *un Combat*, de Bourguignon ; une sculpture sur bois, *Pieta*, provenant de l'abbaye de Marbach (Alsace) ; *un Paysage*, de Dietrich, etc., etc., composaient un riche et inappréhensible musée. Les yeux et l'intelligence charmés par ces œuvres si belles, éparses hier, rassemblées pour un jour, se détachaient avec peine de chacun de ces tableaux, feuillet précieux, parlant avec éloquence de l'histoire de la peinture.

III. — *Exposition industrielle.*

Tout ce que l'on apercevait en pénétrant dans le local de l'exposition industrielle, au sortir de celle des beaux arts, tels que : voitures, meubles, bijouterie, confiserie, liqueurs, vêtements, verrerie, échelles, cordages, poterie, systèmes de chauffage, etc., etc., et même des monuments funèbres, ramenait au côté positif de la vie.

La halle, ornée de guirlandes, était divisée selon le plan du bazar de l'Industrie, à Paris, en compartiments les uns adossés aux murs de la halle, et les autres occupant le centre, placés dos à dos, faisant face aux premiers ; les visiteurs, en circulant, voyaient ainsi, à droite et à gauche, des boutiques dans lesquelles les fabricants avaient rangé leurs produits.

IV. — *Exposition scolaire.*

La foule, avide de connaître, passait d'une exposition à l'autre, et se retirait emportant ce que celles-ci laissent toujours, une impression au moins latente qui sert à l'occasion celui qui l'a reçue. Cette foule se portait avec un empressement marqué vers l'hôtel de ville dans lequel, je l'ait dit plus haut, de grandes salles avaient été mises à la disposition de M. l'inspecteur d'Académie pour y installer l'exposition scolaire.

Cette exposition intéressait les familles au moins autant que le concours régional.

En effet, celui-ci s'adresse, pour ne parler que des agriculteurs, à des hommes éclairés possédant un capital plus ou moins considérable, une propriété plus ou moins étendue, mais marquant le pas ; il met en relief les essais, les améliorations, les faits acquis ; il signale particulièrement la direction d'une exploitation, un mode

de culture, des animaux choisis de races françaises ou étrangères, pures ou croisées, et laisse aux agriculteurs leur liberté de juger et d'agir.

Le concours ouvert entre les écoles primaires s'adresse au premier âge de l'homme, à des enfants, l'exposition scolaire se compose des travaux exécutés, la majeure partie par des enfants, et le surplus par leurs jeunes camarades, à peine sortis des bancs de l'école, ou par les maîtres.

L'enseignement primaire, qui comprend inévitablement l'éducation et l'instruction, façonne l'enfant, prépare l'avenir. C'est donc de la direction qui lui est imprimée que dépend le succès de nos constants efforts.

Tout le monde est d'accord aujourd'hui sur ce point et pense que l'enseignement primaire, dans les écoles rurales, doit être approprié aux besoins du plus grand nombre, c'est-à-dire aux besoins des familles des cultivateurs.

C'est bien là ce que les comices agricoles, les sociétés d'agriculture et la Société des agriculteurs de France n'ont cessé de demander.

Le département de la Haute-Saône est industriel et agricole ; les travaux exposés, que je regardai avec plaisir en détail, révélaient sa double tendance. Je dois reconnaître que l'exposition scolaire de Vesoul est une des plus complètes et des plus méritantes parmi celles que j'ai vues.

Je n'ai pu faire le dénombrement des écoles qui avaient envoyé des cahiers, des cartes, etc., et encore moins celui du nombre des élèves ; il serait pourtant intéressant de l'inscrire ici, car si notre département est

du nombre de ceux qui vont en avant, ainsi que les prix décernés à nos instituteurs par la Société des agriculteurs de France l'ont proclamé, il est bon de constater ce qui se fait de bien autour de nous.

Il est certain que les murs des deux immenses salles du bas de l'hôtel de ville, et une galerie au premier étage, consacrés aux garçons ; la grande salle du haut occupée par les travaux des filles, et aussi les murs du grand escalier, suffisaient à peine à contenir, soit accrochés aux murs, soit rangés sur des tables, les cartes, les dessins, les plans en relief, les cahiers, les herbiers, les ouvrages faits à l'aiguille, etc., etc., qui y étaient exposés,

Parmi les objets qui avaient leur place marquée à l'exposition scolaire, il s'en trouvait qui eussent figuré avec honneur à côté des tableaux pour l'enseignement de l'horticulture et de l'arboriculture, et des livres admis au concours régional.

Tels sont, par exemple : la carte géologique de la Haute-Saône, d'après Thirriat ; la carte économique minéralogique et géologique de ce département, par MM. Lissajous, recteur de l'Académie de Besançon, et Gaillard, inspecteur d'Académie à Vesoul ; celle cadastrale et agricole du territoire de Valay (1877) ; des plans en relief ; le musée scolaire et géologique de l'école supérieure de Champlit ; les minéraux, les plantes, etc., classés dans la vitrine de l'école de Jussey ; l'herbier de M. Ménéglair, instituteur à Navreuse, dans lequel sont inscrits : 1^o le nom scientifique de chaque plante ; 2^o son nom vulgaire ; 3^o ses propriétés ; l'herbier local de l'école des garçons de Faverney, contenant dans chaque dossier une note indiquant le jour et l'endroit où la

plante a été prise ; l'herbier de l'institutrice de Tienant ; les notions d'agriculture résumées dans les deux cahiers de M. Moll, instituteur public à Anoncourt ; le mémoire de M. Petit, instituteur communal à Cemboing, répondant à la question suivante : « *Comment un instituteur et ses élèves peuvent-ils rendre quelques services à l'agriculture ?* » (avril 1877) ; les travaux usuels à l'aiguille que j'ai entendu apprécier, tout particulièrement, par des mères de famille, tels que : confection de lingerie, reprises et pièces ajustées, faits par les élèves du couvent de Saint-Maur, etc., etc.

Ces cartes, ces collections servant à donner des leçons utiles ; ces mémoires, ces travaux divers nous prouvent que ce qui se rapporte au sol, à l'agriculture, à l'économie domestique, n'a pas été, n'est pas oublié.

Je me reprocherais ma précipitation, Messieurs, si j'omettais de faire mention des vingt-quatre vitrines de M. Henri Miot, substitut du procureur de la République près le tribunal de Semur, membre de la Société d'entomologie, etc., etc., auxquelles l'exposition scolaire avait donné l'hospitalité.

Ces vitrines renfermaient une collection considérable d'insectes très bien conservés, divisés en deux catégories : 1^o insectes auxiliaires ; 2^o insectes utiles. Le tout est classé avec un ordre méthodique, mis à la portée des personnes les moins compétentes en fait d'entomologie. Ainsi, j'ai écouté de jeunes élèves d'une école primaire qui, se pressant autour de l'exposition de M. H. Miot, reconnaissaient quelques insectes, devinaient ceux appartenant à la même famille et s'instruaient mutuellement en lisant l'exergue placée au-

dessus de chaque individu, en se communiquant ensuite leurs observations.

Une brochure destinée aux instituteurs accompagnait ces vitrines. On doit féliciter M. H. Miot de ses patientes recherches et désirer qu'il ait des imitateurs.

Avant de partir de Vesoul, j'ai visité ses monuments augmentés ou édifiés dans le courant du siècle dernier : le palais de justice à la façade imposante ; l'Hôpital, dont la chapelle décorée avec goût invite à prier ; l'église paroissiale, dont quelques parties rappellent l'architecture de l'église Saint-Roch, à Paris ; le jardin d'arboriculture, fondé il y a plus de vingt ans par la Société centrale d'agriculture, réorganisée en 1819, et depuis lors toujours active. Le jardin, situé sur un des versants du mont de la Motte, un peu au-dessus du Lycée, est bien entretenu ; ses arbres fruitiers sont dirigés selon toutes les règles : on a réuni en cet endroit, dit-on, cinq cents variétés des meilleurs fruitiers.

Rappel de primes d'honneur.

Répondant, avant de reprendre le chemin d'Auxerre, à l'aimable et séduisante invitation de M. Cordier, directeur de l'école d'agriculture de Saint-Remy, j'ais pris, un matin, avec MM. Marcon et de Roosmalen, le chemin de fer jusqu'à Faverney ; là, nous attendait une voiture confortable, attelée de deux forts chevaux étoffés comme le sont ordinairement les carrossiers du Mecklembourg.

Ce ne fut qu'après avoir profité de la permission de visiter les écuries du dépôt de remonte, garnies de beaux et bons chevaux, dont quelques-uns étaient des bêtes de choix, que nous avons pris, avec M. Cordier. la route de Saint-Remy, où le vigoureux attelage nous transporta rapidement.

De Vesoul à Saint-Rémy, la végétation, et parfois les points de vue, nous frappèrent et provoquèrent de notre part une expression de satisfaction ; mais, du haut du magnifique perron par lequel on arrive au bâtiment principal de l'école d'agriculture, du côté de la cour d'honneur dans laquelle on nous fit descendre, le regard embrasse, au premier plan, la vaste cour entourée par le bâtiment et les superbes ailes du château commencé dans le courant du siècle dernier, puis une prairie plantureuse, de création récente, ensuite une immense étendue bornée par les monts Faucilles, et, enfin, au loin, se perdant à l'horizon, le ballon d'Alsace.

L'école pratique d'agriculture de Saint-Rémy, dirigée par M. Cordier et par ses frères de Marie, est admirablement située sur un plateau, au milieu d'environ 150 hectares enclos de murs ; elle compte un nombreux personnel de maîtres et d'élèves, sous une direction intelligente et paternelle.

Les élèves sont répartis dans deux divisions : l'école d'agriculture et la ferme-école ; ils suivent des cours théoriques et pratiques. Une collection de petits modèles, un laboratoire, sont à leur disposition pour les leçons.

M. Cordier et les Frères, auxquels il donne l'impulsion, soumis au règlement qu'ils observent en même temps qu'ils le font observer, donnent partout l'exemple de l'ordre et du travail.

Libre de se mouvoir dans le domaine qu'il met en valeur, le directeur de Saint-Rémy a réalisé, en leur temps, ses projets d'amélioration et fait suivre à toutes les branches de l'exploitation une marche régulière et progressive ; il a fait défoncer le sol et augmenter sa fertilité en lui donnant des engrais et des amendements ;

il a obtenu de terrains difficiles à cultiver de belles luzernes, des légumes, du maïs ; il a tracé et construit des chemins agricoles et a effectué des plantations d'arbres fruitiers ; enfin, il tire de son potager les légumes qui alimentent le personnel de l'école.

Ses poiriers, plantés en espalier, dirigés obliquement, contre le mur séparant le premier potager, mi-partie de produit et d'agrément, du second entièrement cultivé en légumes, réussissent et donnent des fruits. Ce mode de direction nous a paru favorable à la fructification.

Si les travaux exécutés à l'extérieur, si les essais faits dans les champs sont intéressants, ce qui se passe dans l'intérieur des bâtiments ne l'est pas moins.

L'écurie, l'étable, la bergerie, la porcherie, sont établies largement et méritent d'être visitées : les animaux y sont installés à l'aise et dans de bonnes conditions hygiéniques.

Il est rare, par exemple, pour ne parler que de ce qui m'a le plus saisi, de rencontrer un ensemble de bêtes bovines tel que celui que présente l'étable de Saint-Remy. Je ne saurais indiquer le nombre des animaux, mais je puis dire qu'il est élevé, et ajouter qu'il n'est pas une de ces bêtes à cornes, appartenant à la race femeline, sauf quelques-unes croisées femelin-Durham, qui ne soit dans un état d'embonpoint remarquable et cependant normal.

Un tableau est affiché dans l'étable, sur lequel est inscrite, avec d'autres détails, la ration journalière. Or, une ration déterminée et la régularité sont favorables aux animaux comme aux personnes.

Quant à la porcherie, elle est immense, très bien organisée, avec de grandes cases et des cours pour les

mères, avec des cases pour les porcelets. Elle est traversée, dans toute sa longueur, par une allée qui dessert d'un côté les cases des mères, de l'autre celle des porcelets, et qui aboutit à la pièce dans laquelle on prépare la nourriture. L'eau peut circuler partout et tout entraîner ; malgré cela, il est surprenant qu'on ne soit affecté par aucune odeur en y pénétrant. Les porcs de races Yorkshire ou Berckshire ne sont ni plus ni moins malpropres que les autres. Cette réflexion est donc un éloge dû à la tenue de la porcherie et aussi de tout l'établissement, car, en parcourant ces vastes étables, ces écuries, etc., etc., nous admirions l'ordre parfait, la propreté parfaite, l'exactitude absolue que tout révélait et qui paraissait exister comme par enchantement.

Tout ce que nous voyions nous eût rappelé, si nous avions pu l'oublier, que la veille, M. Richard, secrétaire de la commission chargée de décerner la prime d'honneur, les prix cultureaux et les médailles de spécialité, avait proclamé le rappel de prime d'honneur des fermes-écoles, accordé à l'école pratique d'agriculture de Saint-Remy.

Après nous avoir montré le rez-de-chaussée du château approprié à différents services, en nous expliquant comment l'école se suffit à elle-même. M. Cordier nous offrit un excellent déjeuner ; l'appétit était aiguisé, chacun de nous en prit volontiers sa part.

Les heures s'étaient écoulées; nous avons dû, à notre grand regret, aussitôt le repas terminé, prendre congé de notre hôte qui nous fit conduire à la gare de Port-d'Atelier, où nous prîmes le train pour rentrer à Vesoul.

Le lendemain matin, après avoir serré des mains

que j'espére bien avoir l'occasion de presser encore, je me dirigeai vers Auxerre en voyageant d'étape en étape.

Arrivé à Besançon, vers une heure, je m'installai à l'hôtel de Paris et je me préparai, bientôt après, à partir avec l'un de mes amis, membre du jury du concours hippique d'Auxerre, en 1866, le comte d'Ollone, pour Bussières, où les châtelains, M. le marquis et M^{me} la marquise de Lenoncourt, nous offrirent une gracieuse et cordiale hospitalité que j'acceptai jusqu'au lendemain.

M. le marquis de Lenoncourt (1), agriculteur distingué, avait, l'avant-veille, obtenu un rappel de prime d'honneur pour son domaine de Bussières, un prix unique, quatre premiers prix, un troisième prix, un objet d'art, prix d'ensemble, pour ses animaux de l'espèce bovine, dont un taureau Durham, et pour ceux de l'espèce porcine, exposés au concours régional.

En attendant l'heure du dîner, qui attendit aussi pour sonner que nous fussions de retour, M. de Lenoncourt me fit visiter son écurie, puis son étable garnie d'animaux, la plupart de la race de Montbéliard, quelques-uns de la race Schwitz; ensuite sa porcherie semblable à celle que j'ai décrite, de Saint-Remy.

Le système adapté à toutes les cases, dans la porcherie, permet de nettoyer les auges et de les remplir du dehors sans être en contact avec les animaux.

Ce système, qui consiste en un quart de cylindre en fonte glissant dans une rainure, a été adopté, mais en le modifiant, par l'école d'agriculture. Le modèle exécuté

(1) M. de Lenoncourt fut, lors du concours régional d'Auxerre, en 1866, exposant et lauréat.

à Saint-Remy a la même forme, mais est établi en tôle soutenue par des lames de fer ; il tourne sur un axe et est, par conséquent, plus léger et plus facile à remuer.

Les races porcines préférées à Bussières sont les races anglaises Yorkshire et Berkshire, et leurs croisements avec la race craonnaise.

La chambre où se font les manipulations et la cuisson des légumes pour la nourriture des animaux est, de même qu'à Saint-Remy, à proximité de la porcherie.

L'installation des animaux est confortable. Le purin sortant des écuries et des étables est recueilli dans une même citerne ; il sert à arroser le fumier, et le trop-plein s'écoule dans les prés par une raie couverte construite à cet effet.

En parlant des prés de Bussières, je me souviens, et je crois très utile de le rapporter ici comme exemple, d'avoir entendu, lors de la distribution des récompenses, décerner une médaille d'argent à M. Médard, à Fallon, pour sa création de prairies naturelles en terres compactes et en pente.

Bussières est posé sur un des versants de la riche vallée de l'Oignon, dans une situation pittoresque. Toute la contrée ressemble à un immense parc dans lequel les vallonnements, les plantations, les éclaircies, seraient ménagés avec art et, soit que l'on se rende de Besançon à Bussières, soit que partant de Bussières on se dirige sur Besançon, on est agréablement impressionné.

Bussières a l'aspect d'un village aisé ; l'une des sources du bien-être des habitants est la fabrication du fromage de gruyère.

Je n'avais pas encore été à même de voir une *fruitière* ;

L'occasion qui m'avait fui jusqu'alors se présentait, je la saisiss, et après que nous eûmes visité, d'abord le bâtiment d'exploitation récemment édifié, pour recevoir des récoltes considérables de blé et de fourrage, puis le moulin auquel est annexé la machine à battre, M. de Lenoncourt me conduisit à la *fruitière*.

J'avoue que je fus un peu surpris en y arrivant ; je m'étais représenté, en lisant les auteurs qui parlent des chalets, une maisonnette ayant une certaine coquetterie à l'extérieur et à l'intérieur ; or, une *fruitière* (ou fromagerie) est une maison qui ressemble à toutes les autres, mais qui est tenue avec une très grande propreté par le fromager.

La première pièce est une cuisine dans laquelle une chaudière de grande dimension, suspendue au-dessus du foyer, à une potence mobile, sert à la fabrication du fromage de gruyère. Ce fromage est soigné dans la seconde pièce jusqu'au moment où il est assez fait pour pouvoir être vendu.

Le fromager a un lactomètre ou pèse-lait, une mesure et un registre qui lui sont indispensables pour la réception du lait et pour la comptabilité.

Le compte de chacun est tenu avec une très grande exactitude.

Cette *fruitière* crée une association entre les possesseurs de vaches. Elle accepte de chacun d'eux, pour en assurer la vente et en rendre le prix, ce que la famille n'a pas consommé ; elle est une sorte d'établissement d'épargne et, par conséquent, un bienfait.

Alors que nous revenions au château, un mouvement inusité, suite du concours régional, se fit à l'entrée du village, et bientôt anima la rue, puis le chemin du do-

maine et enfin celui-ci. Le concours était clos lorsque je partis de Vesoul, mais la fête agricole, terminée dans la ville, se prolongeait comme un écho dans la campagne, et j'eus le plaisir d'assister à la rentrée, à Bussières, des animaux exposés et primés, et de leur gardien, le sieur Rossier, récompensé à Vesoul par une médaille d'argent et 50 francs, des soins qu'il leur avait donnés.

Tous les animaux présentés au concours, huit de l'espèce bovine, sept de l'espèce porcine, avaient été distingués ; aussi les garçons de ferme, fiers et joyeux, avaient-ils décoré de feuillage, de rubans, les chariots portant les vainqueurs, et mis des cocardes à leurs attelages qu'ils conduisaient avec précaution ; le personnel de l'exploitation les entourait. C'était vraiment un beau et émouvant spectacle.

Après avoir passé une de ces bonnes soirées dont le souvenir ne s'efface pas, et goûté durant la nuit le repos que ma santé soudainement ébranlée réclamait, je fus prêt, dès cinq heures du matin, à retourner à Besançon.

Besançon. — Mouchard. — Salins.

Les heures s'écoulèrent rapidement dans l'ancienne capitale de la Franche-Comté, où j'eus le bonheur de rencontrer, — grâce à la très agréable surprise qui me fut ménagée, — un de mes plus anciens, de mes meilleures amis de collège, M. Amédée Beneyton, que je n'avais pas vu depuis près de trente ans.

Guidé par mes excellents amis, j'ai pu visiter, sans perdre de temps, les richesses que renferme Besançon : ses palais, la cathédrale et ses annexes, le musée archéologique si bien ordonné par M. le bibliothécaire Castan,

et celui de peinture, qui excitèrent ma curiosité et parfois mon admiration.

Le jour suivant, je pris le premier train se dirigeant sur Salins où je devais m'arrêter.

Les contrées que l'on traverse en se rendant de Besançon à la ville « tant prisée et aimée par les anciens « princes de la Bourgogne », sont en général fertiles. En nombre d'endroits cependant, notamment entre Byans et Mouchard, le terrain calcaire arrive presque à la surface, et la couche arable est peu profonde; mais la culture paraît soignée, et les récoltes ont une belle apparence.

Les versants des collines de Liesse et de celles de Mouchard sont favorables à la culture de la vigne, et produisent des vins de bonne qualité.

A Mouchard et à Salins, le mode de direction suivi pour la vigne diffère beaucoup du nôtre: les céps sont régulièrement alignés, mais on ne leur laisse qu'une tige et ils sont rognés à environ un mètre de hauteur. Il sort, près de la taille, un ou deux yeux qui forment une ou deux branches dont l'extrémité est ramenée vers le cep, ce qui donne à la tête de chaque tige l'apparence d'une crosse. La vigne taillée ainsi est productive.

Quel est le motif de cette direction toute particulière? On n'a pas su me le donner. Le climat est rude, la végétation est tardive; peut-être cherche-t-on à éviter la gelée ou à obtenir une maturité plus rapide.

Je n'ai pu accomplir mon dessein d'aller jusqu'à Pontarlier et de parcourir les forêts de sapins qui décorent ses environs; j'avais hâte de rejoindre ma famille. Après avoir séjourné vingt-quatre heures à Salins, jolie petite ville thermale, bâtie, tout en long, au fond d'une gorge

traversée par la Furieuse, gardée par les forts Belin et t-André, je pris le chemin encaissé, pittoresque, qui la petite et capricieuse rivière, et je gagnai la station de Mouchard, où je m'installai dans un wagon pour endre directement à Auxerre.

EMPLOI DES ENGRAIS DE COMMERCE EN AGRICULTURE.

S'il est une vérité absolument démontrée aujourd'hui, vérité que le cultivateur le moins éclairé n'ose plus mettre en doute, c'est que les matières fertilisantes produites sur un domaine agricole quelconque, de grande ou de petite culture, sont absolument insuffisantes, non-seulement pour accroître, mais encore pour maintenir à un degré constant les qualités productives des terres de ce domaine.

Et cette vérité s'accusera d'autant mieux, les conséquences en paraîtront d'autant plus démonstratives, que le domaine exportera davantage, sous forme de grains, de racines ou de viande. Il est même permis de dire que, plus la production visera aux grains non consommés sur place, et plus s'imposera la nécessité de se pourvoir au dehors d'engrais supplémentaires. Ce seront donc les grains, les betteraves, les pommes de terre qui, parmi les produits de la ferme, considérés au point de vue de leur pouvoir épuisant, se placeront au premier rang, tandis que les différentes graminées ou légumineuses, formant la base des prairies naturelles soumises au pâturage permanent, occuperont les derniers.

En d'autres termes, si nous considérons la terre comme une machine de transformation, nous dirons que plus on voudra obtenir d'objets fabriqués et plus il faudra lui fournir de matières premières. La matière première, ici, ce sont ces composés carbonés, azotés et minéraux, dont

le carbone, l'azote, l'acide phosphorique, la potasse et la chaux forment les principaux éléments. Matière première toujours trop rare, car elle se transforme à volonté sous la main de l'homme, aidée des agents du sol et de l'air atmosphérique, en grain de blé, en raisin, en laine ou en gigots de mouton.

Aussi devront donc être employés les engrais de commerce, dont les sulfates d'ammoniaque, les sulfates d'ammoniaque, les nitrates de soude, les superphosphates et les sulfates de potasse forment la base, ainsi que les guanos et les poudrettes, soit isolément, soit à l'état de mélange, de façon à appropier les qualités de ces éléments fertilisants aux exigences et aux besoins des plantes.

Aux céréales, aux prairies naturelles, les engrais plus spécialement azotés; aux plantes-racines, aux prairies artificielles, les engrais complexes, comprenant les trois éléments : azote, acide phosphorique et potasse.

Nous n'avons certes pas ici la prétention de donner des formules spéciales d'engrais avec lesquelles on puisse promettre d'obtenir à coup sûr, sur tels ou tels terrains, une récolte déterminée. Les données scientifiques agricoles n'autorisent pas une telle précision, et ce serait tromper étrangement soi-même et les autres, que de vouloir fixer imperturbablement l'agriculteur sur les résultats que devront produire certains engrais, même dans les milieux les mieux connus et les mieux étudiés.

C'est aux agriculteurs à faire l'analyse de leur sol et à procéder, chez eux, sur place, à ces analyses culturales, qui permettent, par la simple comparaison des résultats obtenus, de constater quels sont, des éléments fertilisants dont nous avons parlé plus haut, ceux dont l'action sur le sol a le plus d'efficacité.

Personne n'ignore que, sur le terrain de l'expérience, les formules du laboratoire sont quelquefois mises en défaut ; mais, en revanche, ce que chacun sait d'une façon certaine, c'est que tous les engrais de commerce non sophistiqués produisent des suppléments de récolte avec larges bénéfices, quand ils sont appliqués en temps utile et de façon raisonnée.

En ce qui concerne la pureté du produit, toute garantie peut être offerte aux cultivateurs, qui n'ont qu'à envoyer à la Station agronomique toutes les matières fertilisantes d'origine ou de nature suspecte.

De ce chef, sécurité absolue toutefois que l'on s'adressera aux fabricants et commerçants placés sous le contrôle de la Station ou à d'autres industriels et négociants consentant à laisser analyser le produit sur un échantillon pris sur marchandise livrée.

Si nous rangeons les céréales, les plantes-racines, parmi les plantes épuisantes par excellence, il ne faut pas se dissimuler qu'il est un arbre, fort en honneur dans nos contrées, dont les exigences en matières fertilisantes sont également bien connues : nous voulons parler de la vigne.

Tout vigneron sait que cet arbrisseau perd sa force et sa vigueur avec d'autant plus de rapidité que sa production aura été plus abondante, plus répétée, et que, sous forme de sarments et de raisins, elle aura plus exporté du sol.

Aussi la question serait-elle très simple et nos vignerons pourraient-ils parfaitement se passer des conseils des théoriciens, s'ils avaient sous la main, et à bon marché, tout le fumier dont ils peuvent avoir besoin pour entre-

tenir leurs vignes à ce degré de production qui seul peut rendre cette culture fructueuse et rémunératrice.

Malheureusement il n'en est pas ainsi et c'est toujours par ce côté que pèche cette branche agricole dont l'ensemble est, on peut le dire, parfaitement compris et parfaitement conduit.

Voyons donc si, à défaut de ce fumier d'étable, dont nos vignerons déplorent d'autant plus la rareté qu'ils le considèrent comme le seul engrais convenable au précieux arbuste, il n'existe pas des engrais commerciaux moins chers que le fumier et donnant des résultats presqu'aussi satisfaisants.

Rappelons encore une fois ce que nous avons eu déjà occasion de répéter bien souvent, à savoir que la vigne, pour se nourrir, pour former ses sarments, ses feuilles et ses raisins, n'offre rien qui ne soit absolument commun aux autres sujets du règne végétal, et que les phénomènes qui président à la formation de ses organes sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux qui accompagnent la formation du grain de blé ou de la tige de luzerne.

Comme les céréales, les légumineuses et les plantes-racines, la vigne exige, pour végéter convenablement, la présence dans le sol des éléments connus : potasse, soude, chaux, magnésie, acide phosphorique, oxyde de fer, pour la partie minérale, et carbone et azote pour la partie organique.

Mais, comme dans l'immense majorité des cas les éléments : soude, chaux, magnésie et carbone se trouvent dans leurs réservoirs naturels, le sol et l'atmosphère, en quantité presque inépuisable, l'attention se concentre forcément sur les corps : potasse, acide phosphorique et

azote, jouant l'un et l'autre un rôle prépondérant dans la constitution des organes de la vigne.

Ainsi, il est péremptoirement démontré aujourd'hui, à la suite des analyses des chimistes les plus distingués, que la récolte d'une vigne de 1 hectare enlève tous les ans au sol, par l'enlèvement de ses sarments, d'une partie de ses feuilles et de 100 hectolitres de vin, 24 kilog. d'acide phosphorique et 32 kilog. de potasse, ce qui donne par cep, en supposant 10,000 ceps à l'hectare, environ : azote, 2 grammes 50 centigrammes ; acide phosphorique, 2 grammes, et potasse, 3 grammes 50 centigrammes.

Quelles sont donc, étant admis, une fois pour toutes, que le fumier de ferme, cet engrais par excellence, n'est plus à la portée de notre bourse, les substances qui complèteront le mieux la richesse naturelle du sol et nous permettront de donner à nos vignes les éléments les plus propres, non-seulement à entretenir, mais aussi à accroître, dans une proportion fort appréciable, leur rendement de chaque année.

Ce seront les matières fertilisantes, vendues par le commerce, contenant les trois éléments cités plus haut, en proportions et à prix tels, que le supplément de récolte qu'elles produiront pourra donner des bénéfices raisonnables.

En premier lieu, le sulfate d'ammoniaque, les tourteaux de graines oléagineuses, substances remplaçant les engrais organiques azotés, facilement assimilables par les plantes et ayant cette propriété particulière de n'être point entraînées, comme les azotates alcalins, dans les couches profondes du sol.

Les superphosphate de chaux, engrais de commerce, dont l'emploi est déjà très répandu dans notre départe-

ment, fourniront l'acide phosphorique à un prix sensiblement égal à celui fourni par le fumier.

Les chlorure de potassium, les sulfates de potasse, les sels de Berr, de Stassfurt, fourniront la potasse à des prix modérés.

En combinant ces trois corps dans des proportions indiquées par la nature du terrain, c'est-à-dire en augmentant ou diminuant la présence d'un de ces éléments, suivant que le sol en sera reconnu plus pauvre ou plus riche, on arrivera à faire des formules très complètes pour un hectare de vigne avec les quantités suivantes de ces substances :

Sulfate d'ammoniaque.....	400 kilog.
Superphosphate.....	400 —
Chlorure de potassium.....	400 —
Total.....	<u>1.200</u> kilog.
Tourteaux.....	1.000 kilog.
Superphosphate.....	400 —
Sel de Berr.....	800 —
Total.....	<u>2.200</u> kilog.

Quand il sera possible d'ajouter ces substances à une certaine dose de fumier, on les emploiera dans les proportions suivantes :

Fumier de ferme.....	16.000 kilog.
Superphosphate.....	400 —
Chlorure de potassium.....	400 —
Total.....	<u>16.800</u> kilog.

Ou bien encore :

Fumier de bergerie.....	8.000 kilog.
Sel de Berr brut.....	400 —
Total.....	<u>8.400</u> kilog.

Les quatre combinaisons qui précèdent peuvent être employées l'une ou l'autre avec la plus grande chance de succès, sans que le prix de chacune de ces quatre fumures dépasse le chiffre de 300 à 350 fr. par hectare.

A quels résultats ce système de fumure permet-il d'arriver ?

M. Audouynaut, professeur à l'école de viticulture de Montpellier, indiquait récemment dans un journal agricole qu'un propriétaire des environs de Montpellier avait fumé, il y a deux ans, une partie de son vignoble, soit trois hectares, avec des engrais de commerce associés au fumier, dans la proportion de 5 k. de fumier par cep et 80 grammes de chlorure de potassium. La dépense de fumure avait atteint le chiffre de 2,000 fr. En revanche, la récolte était arrivée au chiffre respectable de 350 hectolitres, qui à 15 fr. l'hectolitre représentait la somme de 5,250 fr., sans compter bien entendu la somme d'engrais restant en terre pour subvenir aux besoins de la vigne, dans les années suivantes. Dans une autre partie du vignoble, une autre expérience fut faite :

Tout une partie de vigne fut traitée à raison de 100 grammes de chlorure de potassium et 250 grammes de tourteau par cep. La dépense ramenée à l'hectare fut de 280 fr. L'autre partie de la vigne resta sans fumure. Pendant les deux années 1875 et 1876 la partie de vigne fumée donna un rendement de 120 hectolitres à l'hectare et la partie non fumée un rendement de 67 hectolitres, c'est-à-dire une différence de près de moitié, se traduisant par 810 fr. de bénéfice brut. Le coût de l'engrais ayant été de 280 fr., le bénéfice réel atteignait donc le prix fort alléchant de 350 fr.

Nous pourrions encore citer d'autres expériences aussi

concluantes en faveur des engrais de commerce employés seuls ou mélangés avec le fumier de ferme. Dans le midi, où la culture de la vigne est aujourd'hui pour le moins aussi bien comprise et aussi bien traitée que dans le centre de la France, où l'on cherche à obtenir le rendement le plus élevé afin d'arriver à un prix de revient le plus bas, on emploie les engrais de commerce, notamment les sels de potasse, sur une échelle considérable et avec le succès le plus complet. S'il était permis d'invoquer notre expérience personnelle, nous pourrions dire que depuis quelques années que nous les employons, nos vignes s'en sont parfaitement bien trouvées.

C'est en mars et en avril que, dans les centres véritablement herbagers, dans les contrées où domine la production de l'herbe de prairie, on met la dernière main aux préparations d'engrais qui doivent recouvrir les prés fauchables ou les herbages d'embauche. Ce n'est point, il faut le reconnaître, ce qui se fait parmi nous et, dans ce département, où cependant la culture est, dans ses règles les plus essentielles, assez bien comprise, où l'on se rend un compte suffisamment exact des lois de la restitution au sol, on néglige d'appliquer aux prairies le quart des traitements et des soins que l'on prodigue si généreusement à d'autres variétés de culture certainement moins intéressantes et certainement moins lucratives.

C'est qu'en effet, quelque singulière que la chose paraisse, il n'est peut-être pas de département comme le nôtre, où le système d'entretien et d'amélioration des prairies soit aussi mal compris et aussi mal exécuté. Il semble vraiment que le pré fauchable ou paturable soit une fabrique d'herbe à jet continu, devant donner, tous les étés, de fort belles coupes, à l'automne, de très beaux

regains, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles.

Quand le terrain, fatigué de donner sans rien recevoir, diminue graduellement son rendement, le cultivateur s'étonne, ne comprend rien à ce ralentissement dans la production, et comme, en définitive, il faut une explication à tout, il met cette impuissance sur le compte des mauvaises plantes, des mousses qui ont envahi son terrain, étouffé les herbes, et, finalement, détruit la prairie.

Il faudra bien qu'un jour arrive, cependant, où les herbagers de nos contrées — à part un certain nombre qui sont très heureusement déjà lancés dans la bonne voie — reconnaissent que l'herbe de pré épouse le sol tout comme peuvent le faire le blé, l'avoine, la betterave ou la luzerne, et que les qualités des prairies ne peuvent être entretenues ou augmentées que par les apports fréquents et nombreux de matières fertilisantes quelconques contenant les éléments essentiels : azote, potasse, acide phosphorique. Aussi n'est-il pas nécessaire que ces engrais soient présentés sous forme de fumiers ou de composts ; à défaut des uns ou des autres, il sera toujours possible de faire usage des engrais de commerce, dont les avantages sont aujourd'hui surabondamment démontrés.

Nous allons en citer pour preuve l'expérience faite sur cet objet par MM. Laws et Gilbert, deux agronomes anglais dont nous avons déjà eu l'occasion de citer les belles recherches agricoles.

Sur une surface de 2 hectares de prairie divisée en plusieurs lots, ces expérimentations ont, pendant quatre années de suite, fumé les lots avec des matières différentes et comparé les résultats obtenus.

Le premier lot a été fumé pendant quatre ans avec du fumier de ferme. Le second avec des engrais minéraux seuls, tels que sels de potasse et phosphates de chaux.

Un troisième avec des engrais azotés seuls : sulfate d'ammoniaque et nitrate de soude; un quatrième avec des engrais minéraux et azotés, et enfin deux lots laissés sans engrais comme base de comparaison.

Sans entrer dans les chiffres complets de cette expérience, chiffres qui ne nous apprendraient rien de particulier, nous dirons seulement qu'il est résulté de ces quatre années d'expériences que l'application de l'engrais purement minéral a eu pour effet de faire développer les plantes appartenant à la famille des *légumineuses*, tandis que l'effet produit sur les *graminées* était peu apparent. Avec l'engrais azoté c'est au contraire le résultat inverse qui se produit : développement des graminées et stagnation des légumineuses.

La troisième observation était la suivante : c'est que le mélange des deux engrais minéraux et azotés donnait un maximum de rendement que l'emploi du fumier de ferme ne parvenait pas à égaler.

Traduits en chiffres, les résultats ont été les suivants :

Parcelle non fumée, rendement en foin. 895 k.

—	fumée au fumier d'étable.....	1,730
—	avec engrais azotés.....	1,250
—	avec engrais minéraux..	1,125
—	avec eng. azotés et min..	2,500

Tels sont les résultats obtenus par deux expérimentateurs, dont il est superflu de signaler la haute compétence, pendant une période de quatre années.

En Angleterre, comme cela se pratique aussi en France dans les terres schisteuses, granitiques, sableuses, ou

bien encore fortement argileuses, on emploie un compost qui donne le meilleur résultat, aussi bien au point de vue du rendement que de la qualité de l'herbe obtenue.

Ce compost est obtenu par le mélange intime du fumier et de la chaux.

L'idée d'utiliser la chaux en agriculture paraît, avons-nous dit, avoir pris naissance en Angleterre. A l'origine, elle fut appliquée dans le but de rendre à la terre l'élément calcaire qui lui est enlevé par les récoltes et les pluies ; mais bientôt on s'aperçut que la chaux vive exerçait sur les terres une action multiple et que, non-seulement elle restituait l'élément calcaire, mais avait encore bien d'autres modes d'action.

Elle s'unissait à l'argile qu'elle désagrégeait, rendait moins tenace et moins perméable ; elle décomposait et rendait soluble une quantité de matières organiques qu'elle transforme en engrais ; elle facilitait la décomposition des éléments minéraux du sol, produisait des silicates, des aluminates, et mettait en liberté des acides que les argiles contiennent souvent en notable quantité, enfin, elle neutralisait l'acidité du sol, détruisait les plantes aigres, comme les joncs, les oseilles, les renoncules, persicaires, etc. On remarquait aussi, que quand la mousse couvre le sol, il faut encore chauler, non plus seulement pour rendre au sol l'élément calcaire dont il a besoin, mais afin de décomposer rapidement des débris organiques qui couvrent le terrain et les transformer en engrais.

Pour faire un compost calcaire, dans les départements où ce mode d'engraissement des terres est employé, on commence par tracer un parallélogramme d'une surface en rapport avec la quantité de chaux qu'on veut employer

et on dispose un premier lit de quelques centimètres de hauteur avec du terreau, des curures de fossé, poussières de routes, balayures de cours, débris de démolitions, etc., etc., et sur ce premier plan on répand uniformément un lit de chaux vive qu'on recouvre immédiatement d'un nouveau lit de substances qui doivent former le compost, en alternant toujours un lit de chaux et un lit de substances diverses.

Dans la Sarthe, la Mayenne et toute la Normandie, ces composts sont forts appréciés et les herbages sont uniquement engrangés par ce genre de fumure. Toutefois il arrive que quand on a ni terreau, ni curures de fossés à sa disposition, on remplace ces substances par de la terre végétale et du fumier. On choisit, par exemple, dans une prairie soumise au pâturage un des côtés du champ où les animaux souvent attirés pendant la chaleur de l'été, par l'ombre et la fraîcheur d'une haie ou d'une ligne d'arbres, sont venus en cherchant le repos, déposer leurs déjections.

On lève alors de ce côté et d'un coup de charrue cinq ou six longues bandes de terre de 15 ou 20 centimètres de hauteur, qui forment le premier lit de compost. Sur cette première couche on en met une seconde de fumier d'étables une troisième de chaux, et on recommence par un autre lit de fumier et de chaux jusqu'à ce que la masse ait atteint la hauteur de 1 mètre à 1 m. 50.

Ceci fait, on a soin de battre les parois et de bomber le dessus, afin d'empêcher la trop grande pénétration de l'eau, on laisse le tout en repos pendant un mois ou deux, ensuite on recoupe verticalement, on brasse et mélange le tout de façon à opérer une masse homogène, et un

mois environ après cette deuxième opération on répand sur la prairie.

Ce système d'engrais est de tous points excellent et nous ne saurions trop engager les cultivateurs de nos pays à s'en servir dans les terres argileuses, granitiques ou sableuses.

Une fois qu'ils en auront fait l'essai, nous sommes convaincu que, séduits par ses bons résultats, ils n'hésiteront plus à l'employer sur tous leurs herbages.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME DE 1877.

LISTE des Membres titulaires de la Société.....	▼
— du bureau.....	x
— du Conseil d'administration.....	x
— honoraires	x
— correspondants.....	x
— des Sociétés correspondantes.....	xiii
— de la Commission de surveillance de la vigne d'essai.....	xiv

SÉANCE DU 22 JANVIER 1877. — Après la lecture du procès-verbal, M. le Président prend la parole pour informer l'Assemblée de la nomination d'une Commission chargée de prendre toutes les mesures nécessités par l'approche du phylloxera.— Une discussion s'engage ensuite, à propos de la création d'un dépôt d'étalons dans le département, entre MM. Foëx, Pinard, Challe, Ravin, Richard, Cherest. Cette discussion se termine par l'adoption sans modification des conclusions du rapport de M Challe. — Sur la proposition de M. Foëx, la Société décide qu'elle fera une demande à l'administration de l'Exposition universelle pour que tous les fabricants d'instruments agricoles puissent réunir une collection de ces instruments et les exposer sous son couvert et en son nom. — M. Challe informe l'Assemblée que la Société centrale et le Comice de l'arrondissement ont décidé de faire coïncider le jour du concours de 1877 avec celui de la fête d'Auxerre. — M. Challe rappelle qu'une prime de 200 fr. sera offerte par M. le Président au père de la plus nombreuse famille élevée dans l'agriculture. — M. Laurent-Lesseré appuie la demande au Conseil géné-

ral relative à une prime à accorder aux éleveurs de la race chevaline dans le département de l'Yonne ; il émet le désir de voir augmenter les primes à accorder aux pères de famille élèvant leurs enfants dans l'agriculture, primes auxquelles il ajouterait personnellement une somme de 200 fr. L'orateur conclut en émettant le vœu que la Société diminue sensiblement les primes accordées aux fabricants de machines agricoles, pour faciliter et aider les pères de famille dans le gène à acquérir des machines qui leur rendraient les plus grands services. — La Société décide qu'elle s'abonnera au journal d'agriculture le *Sud-Est* lorsque son abonnement au *Nord-Est* sera expiré. — Il est donné ensuite lecture de quelques passages d'un travail de M. de Kirwan sur l'écorçage des bois par la vapeur, travail dont l'insertion au Bulletin est ordonnée.....

1

Liste des Commissions qui doivent prendre part au concours de la Société et du Comice agricole, dans les journées des 4 et 5 août.....

7

Concours de la Société et du Comice.....

10

Liste des primes et récompenses distribuées à ce concours.....

24

Rapport de la Commission de visite des fermes, par MM. Richard et Guénier.....

35

Étude sur la situation agricole du canton ouest d'Auxerre, par M. Michaut, instituteur

56

Note sur la Mouche des bêtes à cornes.....

98

Une Tournée agricole, par M. de Bogard.....

101

Emploi des Engrais de commerce en agriculture.....

155

Table des matières contenues dans le Bulletin de 1877..

169

SOCIÉTÉ CENTRALE

DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

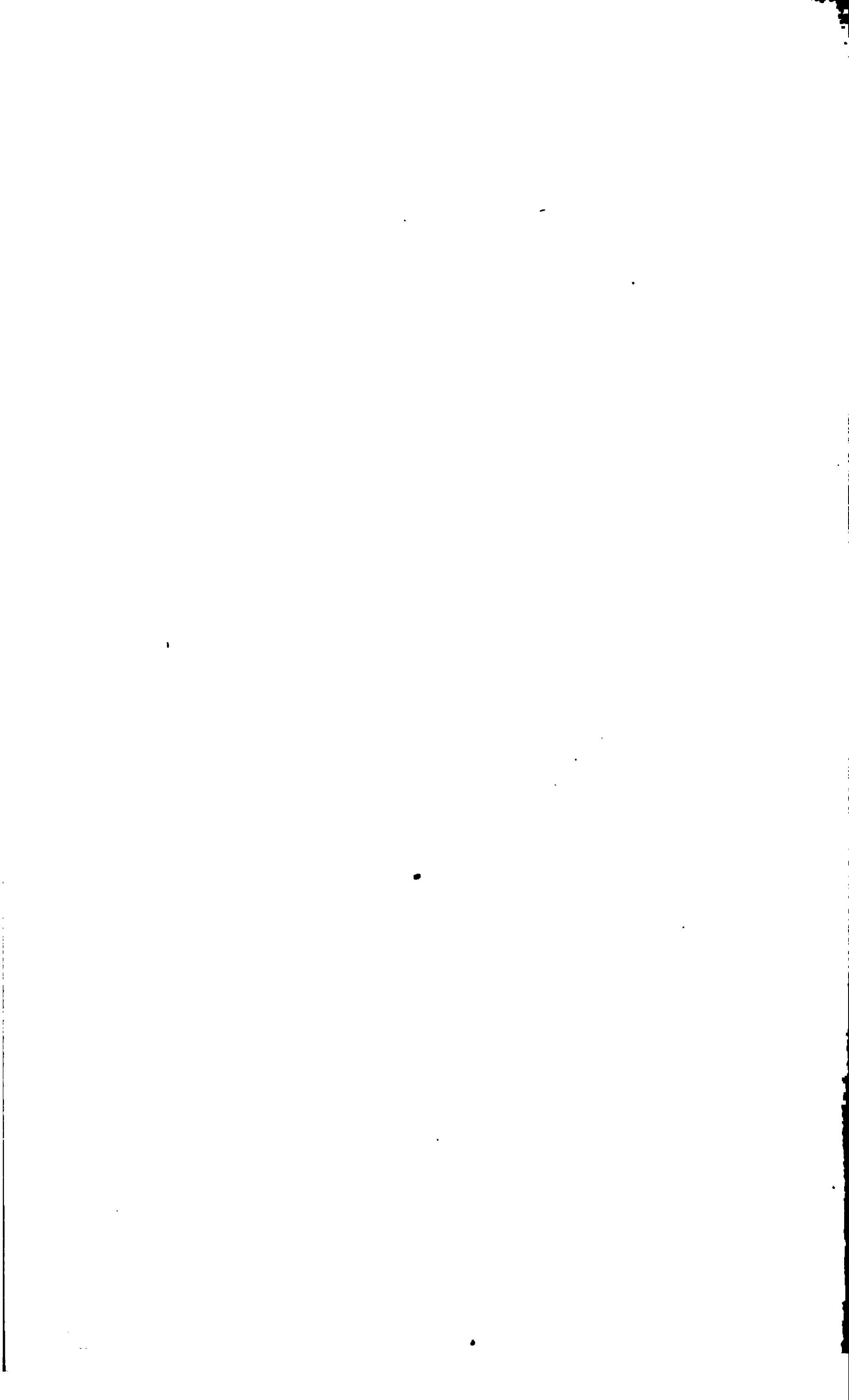
Les mémoires et articles insérés au présent Bulletin n'engagent la responsabilité de la Société qu'autant que les opinions qui y sont émises ont été consacrées par un vote.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. — 1878.

AUXERRE
IMPRIMERIE DE GEORGES ROUILLET
—
1879



**LISTE DES MEMBRES
DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE**

Au 31 Décembre 1878.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

- ADAM, agriculteur, à Mailly la-Ville.
BARAT, entrepreneur, à Auxerre.
BARAT Anatole, huissier, à Saint-Florentin.
BARDOUT-GAILLARD, prop., à Coulanges-la-Vineuse.
BARILLON, propriétaire, à Cheny.
BAUDOIN ainé, propriétaire, à Auxerre.
BERGÉ, marchand de graines, à Auxerre.
BERNOT Théodore, propriétaire, à Neuvy-Sautour.
BERTHELOT, directeur d'assurances, à Auxerre.
BIARD-JEANDEL professeur, à Auxerre.
BOGARD (De), ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
BONNAULT, propriétaire, à Chevannes.
BONNEROT, avoué à Joigny, conseiller général de l'Yonne.
BONNEVILLE-DUCHÉ, à Villeneuve-sur-Yonne.
BOULARD de VAUXCELLES, prop., à Villefargeau.
BOURGEON, propriétaire, à Auxerre.
BRÉJOUX, ferme des Essarts, p. Villeneuve-l'Archevêque.
BRINCARD, conseiller général de l'Yonne, à Paris, rue Castellane, 4.
BRUNOT, propriétaire, à Hauterive.
BRUNOT Alexandre, au Mont-Saint-Sulpice.

- BRUNOT Paul, au Mont-Saint-Sulpice.
CAILLAT, propriétaire, à Pien (Sougères).
CAMBUZAT Jean, propriétaire, à Seignelay.
CHAILLEY, banquier, à Auxerre.
CHAPRON, boucher, à Auxerre.
CHEVALLIER, agriculteur, aux Chesnez, près Auxerre.
COSTE, conseiller général, à Saint-Julien-du-Sault.
DALBANNE Georges, propriétaire, à Auxerre.
DÉCOCHAND, propriétaire, aux Chaudins (Gy-l'Évêque).
DEFRANCE AMIOT, propriétaire, à Auxerre.
DÉLIONS, propriétaire, à Brannay.
DÉLIONS Albert, agriculteur, à Brannay.
DOUCET, propriétaire, à Toucy.
DURAND-DESBORDEAUX, propriétaire, à Chevry.
DURAND-DÉSORMEAUX, conseiller général, à Saint-Julien-du Sault.
ESMELIN, notaire, à Auxerre.
ESCLAVY Charles, propr., à la Gruerie (Fontenouilles).
FÉLIX fils, propriétaire, à Appoigny.
FLANDIN, conseiller général, à Domecy sur-Cure.
FILET Paulin, médecin, à Migé.
FILET Alphonse, propriétaire, à Duchy.
FOACIER. conseiller général, à Paris. rue de Lisbonne, 21.
FOEX, directeur de la Station agronomique, à Auxerre.
FONTAINE (De) Louis, maire, à Fontaine-la-Gaillarde.
FRANÇOIS, propriétaire, à Auxerre.
FRÉMY, directeur de la Société algérienne, à Paris.
GALLOT Albert, imprimeur, à Auxerre.
GAMET fils, propriétaire, à Montigny.
GAUTHERIN-RAMPONT, ancien maire, à Chablis.
GESTE Théodore, agriculteur, à Auxerre.
GICOT Albert, ancien préfet de police, à Paris, rue d'Astorg.
GIRARD, notaire, à Auxerre.
GIRARD ainé, agriculteur, à Saint-Père.

GRAND, vétérinaire, à Briéon.
GUÉNIER, ancien maire, à Saint-Bris
GUÉNIER Jules, à Auxerre.
GUÉNIER, horticulteur pépiniériste, à Flogny.
GUIBLIN, avoué, à Auxerre.
GUICHARD Victor, député, à Soucy, près Sens.
GUICHARD Jules, cons. général, à la Chapelle sur Oreuse.
HÉLIE, ancien maire, à Saint-Florentin.
HERMELIN, ancien juge de paix, à Saint Florentin.
HEROLD Paul, avocat, à Auxerre.
HOUDAILLE, conseiller général, à S^t Germ.-des-Champs.
HOURNON Auguste, propriétaire, à Villemeyer.
HUGOT Jules, propriétaire, à Coulanges-la-Vineuse.
HUNOT, propriétaire, à Briéon.
JACQUOT Eugène, propriétaire, à Auxerre.
JAVAL, conseiller génér., à Paris, 58, r. Grenelle S^t-Germ.
JEANNEZ Édouard, propriétaire, à Vermenton.
JEANNEZ ainé, propriétaire, à Crisenon (Prégilbert).
LABRUNE, architecte, à Auxerre.
LACAILLE, propriétaire, à Sens.
LACOUR, propriétaire, à Saint-Fargeau.
LAMY, avoué, à Paris, 35, rue du Sommerard.
LAURENT-LESSERÉ, négociant, à Auxerre.
LANGIN, docteur, à Noyers
LAVOLLÉE, juge de paix, à Toucy.
LAVOLLÉE, propriétaire, à Champignelles.
LECHICHE, fabricant d'ocre, à Diges.
LEPÈRE Charles, ministre de l'Intérieur, président du
Conseil général de l'Yonne, à Auxerre.
LORDEREAU Ferdinand, fermier, à Sainte-Procaire, près
Pontigny.
LORDEREAU Alphonse, docteur, à Saint-Florentin.
MARTEAU père, à Cuy, par Sens.
MARTENOT Charles, agriculteur, à Maulne.

MARTIN. propriétaire, à Venizy.
MATHIÈ Marie, propriétaire, à Pourrain.
MAYERHOEFFER, brasseur, à Auxerre.
MESSAGER Augustin, propr., à Montpierreux (Auxerre).
MÉTAIRIE, président du tribunal civil, à Auxerre.
MONCEAUX, pharmacien, à Auxerre.
MOREAU-DROIN, propriétaire, à Héry.
MUZARD. propriétaire, à Mézilles.
PAQUEAU, docteur-médecin, maire, à Toucy.
PAULTRE DE LA MOTTE (Vicomte), à Meaux (S.-et M.).
PAILLERET, fermier, à Villegargeau.
PERREAU HARLY, propriétaire, à Paron.
PERRIQUET G., journaliste, à Auxerre.
PETIT, géomètre, à Villeneuve sur-Yonne.
PETIT-AUGÉ, président du tribunal de commerce, à Auxerre.
PETITJEAN, à la ferme des Iles, p. Auxerre.
PICARD, maître de poste, à Villevallier.
PIEYRES (De), maire, à Lain.
PIGNON, avocat, à Paris, rue de la Victoire, 43.
PINARD Gustave, maître de poste, à Auxerre.
PINARD MIRault, à Auxerre.
PINARD Paul, agriculteur, à Labrosse.
PORTIER, propriétaire, à Neuvy Sautour.
POULAIN Eugène agriculteur, à Vermenton.
POUILLOT Charles, notaire à Brienon.
PRÉAUDOT-JORAN, à Auxerre.
PRUDOT, à Mailly-le-Château.
RAIGECOURT (Marquis de), château de Fleurigny.
RAMPONT-LECHIN, sénateur, à Paris.
RAPIN, à la Métairie-Foudriat (Coulanges-la-Vineuse).
RAVEAU, conseiller général, à Merry-sur-Yonne.
RAVIN, notaire, à Villiers-Saint-Benoit.
RENAUDOT, à Saligny, p. Sens.

RIBIÈRE, sénateur, à Auxerre.
RICHARD, propriétaire, à Monéteau.
RIVOIRE, menuisier, rue Joubert. à Auxerre.
ROBLOT, propriétaire, à Auxerre.
ROUGEMONT, propriétaire, à Seignelay.
ROUILLET Georges, imprimeur, à Auxerre.
ROMAND, conseiller général, à Gurgy.
SAULNIER-MONTMARIN, maire, à Charmoy.
SAUTUMIER, notaire, au Mont-Saint-Sulpice.
SAVATIER LAROCHE, avocat, à Auxerre.
SAVOT Louis, agriculteur, à Vermenton.
SÉGUIER (Baron), au château d'Hautefeuille (Malicorne).
SIBILAT, greffier, à Auxerre.
TARTOIS, propriétaire à Senan.
TEXTORIS. au château de Cheney.
THILLIÈRE, maire, à Merry Sec.
THIERRY Eugène, à Noël, p. Briennon.
THIERRY Georges, à Noël, p. Briennon.
THIERRY Toussaint, fermier, à Bouyvieux, p. Briennon
TOUTÉE, docteur médecin, à Saint-Fargeau.
TRIPIER, maire, à Saint Léger.
TRUTEY-MARANGE, négociant, à Auxerre
VALLIER, avocat, à Auxerre.
VERNADÉ, propriétaire, à Saint Martin-sur-Ouanne.
VIGNON, ingénieur en chef, rue Madame, 26, à Paris

BUREAU

Président d'honneur : M. le PRÉFET de l'Yonne.

Président : M. GUICHARD, député.

Vice-présidents : MM. PICARD et SAVATIER-LAROCHE.

Secrétaires : MM. J. GUÉNIER, I. DELIONS.

Trésorier : M. CHAILLEY.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

ARRONDISSEMENT D'AUXERRE

MM. PINARD et RICHARD.

ARRONDISSEMENT D'AVALLON

MM. CORDIER et RAUDOT.

ARRONDISSEMENT DE JOIGNY

MM. LACOUR et PICARD.

ARRONDISSEMENT DE SENS

MM. DE FONTAINE et DÉLIERS.

ARRONDISSEMENT DE TONNERRE

MM. TEXTORIS et duc de CLERMONT-TONNERRE.

MEMBRES HONORAIRES

CHAMBLAIN, conseiller d'État, ancien préfet de l'Yonne.

THIERRY, ancien vétérinaire, à Tonnerre.

MEMBRES CORRESPONDANTS

Le comte de LA LOYÈRE, président du Comice de Reaune.

ARNOULT, président de la Société d'agriculture d'Alger.

ROBIOU DE LA TRÉHONNAIS, directeur de la *Revue agricole*.

GIMEL, directeur des contributions directes, à Lille.

TALLON Eugène, avocat, à Riom.

PELTIER, ancien instituteur, à Auxerre.

LONGUET — à Pont-sur-Yonne.

PERDIJON — à Villeneuve-l'Archevêque.

MONTANDON — à Ancy le Franc.

LASNIER, inspecteur de l'instruction primaire, à Tonnerre.

CAMUS — à Amiens

JUSSOT, instituteur, à Auxerre.

FÈVRE — —

PÈRELADAS — —

AUBERT — Coulanges-la-Vineuse.

LESEUR — Coulanges sur Yonne.

MICHAUT — Monéteau.

BERAULT — Prégilbert.

CONSTANT — Saint Florentin.

DEZERVILLE — Saint Sauveur.

CHANLIN — Toucy.

PETIT — Vermenton.

SOMMET — Vézelay.

DESSIGNOLLES — Bléneau.

DELIGNE — Brinon.

FILLIEUX — La Ferté Loupière.

JEUBERT — Joigny.

COLSON — Saint-Julien du Sault.

POUILLOT — (Aube)

GILLET — Villeneuve sur Yonne.

JAYS — Saint Denis-lès Sens.

CHANOIN — Sens.

REGOBY — Sergines.

NIEUTIN — Cruzy.

DURLOT — Flogny.

LESPAGNOL — Noyers.

GAUTHIER — Tonnerre.

PROT, maire, à Dollot.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

YONNE.

I. *Sociétés et Comices d'arrondissement.*

Comice agricole de l'arrondissement d'Auxerre.
Comice agricole de l'arrondissement d'Avallon.
Société d'agriculture de l'arrondissement de Joigny.
Comice agricole de l'arrondissement de Sens.
Société d'agriculture et d'industrie de l'arrondissement de Tonnerre.

II. *Sociétés et Comices de canton.*

Comice agricole d'Ancy-le Franc.
Société d'agriculture du canton de Briennon.
Comice agricole et viticole du canton de Chablis.
Comice agricole de Flogny.
Comice agricole de Noyers.

PARIS ET DÉPARTEMENTS.

I. *Paris.*

Société générale des agriculteurs de France
Société nationale et centrale d'agriculture, à Paris.
Société nationale et centrale d'horticulture, —
Société nationale et centrale d'apiculture, —
Société protectrice des animaux, —
Le Journal des Cultivateurs, —
Le Journal d'Agriculture progressive. —

II. *Sociétés départementales.*

Association normande, à Caen.
Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimation de Nice et du département des Alpes-Maritimes.
Société d'agriculture d'Alger.
Société d'agriculture de l'Allier.

- Société d'agriculture de l'Ardèche.
- Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
- Société d'agriculture de Caen.
- Société d'agriculture de la Charente.
- Société d'agriculture de la Charente Inférieure.
- Société d'agriculture du Cher.
- Société d'agriculture et d'industrie agricole et viticole de la Côte-d'Or.
- Société d'agriculture et d'industrie agricole et viticole de la Drôme.
- Société d'agriculture et d'horticulture du Gers.
- Société départementale d'agriculture et d'horticulture d'Ille-et-Vilaine.
- Société d'agriculture de l'Indre.
- Société d'agriculture de l'Isère.
- Société d'agriculture de Maine-et-Loire.
- Société d'agriculture, du commerce, des sciences et arts de la Marne.
- Société d'agriculture de la Mayenne.
- Société d'agriculture de la Nièvre
- Société d'agriculture de l'Orne.
- Société centrale d'agriculture du Pas-de-Calais.
- Société d'agriculture de la Haute-Saône
- Société d'agriculture de la Vienne.
- Société d'horticulture de Limoges.
- Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.
- Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise.
- Société d'agriculture de Vaucluse.
- Le Cultivateur Agenais.
- Société de Statistique de Marseille.

III. Sociétés et Comices d'arrondissement et de canton.

Comice agricole de l'arrondissement d'Alençon.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Bagnères-de-Bigorre.

Comité d'agriculture de l'arrondissement de Beaune.

Comité agricole de l'arrondissement de Blois.

Société d'agriculture de Châteauroux.

Comice agricole de l'arrondissement de Clamecy.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Compiègne.

Comice agricole du canton d'Ervy.

Comice agricole de l'arrondissement de Lille.

Société d'agriculture de l'arrondissement d'Orléans.

Comice agricole de l'arrondissement de Provins.

Société d'agriculture de l'arrondissement de La Rochelle.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Saint-Pol (Pas-de-Calais).

Comice agricole de l'arrondissement de Saint-Quentin.

Comice agricole de l'arrondissement de Vitry le-Français.

Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace à Strasbourg.

**COMMISSION DE SURVEILLANCE DE LA VIGNE
D'ESSAI**

SAVATIER-LAROCHE Arthur, avocat.

JACQUOT EUGÈNE, viticulteur, à Auxerre.

BARAT, entrepreneur.

GUÉNIER, agriculteur.

FOEX, directeur de la Station agronomique.

DEFRANCE-AMIOT, propriétaire.

SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

SÉANCE DU 4 JANVIER 1878.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE, VICE-PRÉSIDENT.

Etaient présents : MM. Challe, Cherest, de Boury, Pinard-Miraut, Barat, Picard Gustave, Raoul, Cotteau, Bernot Théodore, Guéner, Lethorre, Joly, Limosin, A. Burret de Sainte-Anne, Piétresson, Foëx, Guiblin, de Clermont-Tonnerre, Richard, David-Gallereux, Laurent-Lesseré, Espinasse, Pailleret, Girard, Descochand et Rapin.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

M. Challe prend la parole pour donner communication de deux lettres de MM. Costel et Montacher, donnant l'un et l'autre leur adhésion à la demande de dissolution posée dans la lettre de convocation.

M. le Président lit ensuite le texte d'une pétition adressée par le président et les deux vice-présidents de la Société au Conseil général de l'Yonne pour engager cette assemblée à revenir aux usages anciennement suivis dans ses rapports avec la Société, c'est-à-dire à lui accorder sa subvention annuelle sans désignation d'emploi.

M. le Président, après avoir rappelé qu'il avait cru,

sur la foi des comptes-rendus du Conseil général, publiés par les journaux, qu'il avait été fait droit à la demande de la pétition, constate, sur un extrait de la délibération du Conseil général apporté en séance par M. Foëx, que le Conseil n'a rien changé à la voie suivie depuis 1874.

M. Challe fait ensuite un court historique du rôle et des travaux de la Société depuis son origine. Au début de sa fondation, dit M. le Président, la Société comptait plus de 300 membres, dont l'activité et les efforts ont été constamment et exclusivement voués à l'extension du progrès agricole. Les différents bureaux qui se renouvelèrent s'appliquèrent constamment aussi à éloigner la politique de ses délibérations. Et cependant il arriva, à maintes reprises, que plusieurs tentatives furent faites pour l'y introduire. Dans ces conditions nouvelles, un certain nombre de membres sentirent peu à peu ralentir leur zèle et leur activité ; en outre, l'extension de plus en plus grande prise par les Comices d'arrondissement vint également contribuer, dans une certaine mesure, à éclaircir les rangs de la Société. C'est en voyant cette situation s'accentuer de jour en jour, que plusieurs membres ont pensé qu'il était conyenable d'examiner si la Société ne croyait pas devoir arrêter le cours de son fonctionnement.

M. Foëx constate que la Société a rendu de grands services, et il croit encore qu'elle est en mesure d'en rendre de nombreux et effectifs, si elle consent à apporter quelques modifications sérieuses dans son mode de recrutement. Suivant M. Foëx, il serait facile de conserver à la Société son rôle prépondérant sur les Comices, en appelant ces Comices eux-mêmes à coopérer à son mode de fonctionnement. Ainsi, le bureau de la Société comprendrait, par exemple, deux sortes de membres, dont

une moitié serait désignée par les Comices et l'autre choisie par la Société elle-même. C'est ainsi que cela se passe dans l'Hérault, et ce mode de recrutement a donné à la Société une impulsion et une activité des plus remarquables.

M. Foëx complète son observation par la demande d'une commission chargée d'examiner cette question : La Société doit-elle se fermer ou procéder à une nouvelle confection de son règlement ?

M. Challe pense que la Société, profondément atteinte par un vote du Conseil général, qui a jeté le découragement parmi ses membres, ne peut pas examiner le projet présenté par M. Foëx ; projet incapable, à son avis, de donner à la Société son activité première. En tout cas, ce projet ne pourra être que porté devant une autre Société, si une nouvelle se forme sur les débris de l'ancienne. Quant à lui, en présence du nombre croissant des démissionnaires, en face de la situation qui lui est faite par le Conseil général, il croit la dissolution inévitable. La dignité de la Société la demande.

M. Foëx objecte que la Société, qui a rendu de grands services à la cause agricole, peut encore en rendre de signalés. Il demande donc de sursseoir à la question de dissolution et de mettre aux voix sa proposition.

M. Cherest réplique que si le projet de M. Foëx comprend seulement une simple modification du règlement, il s'y rallie ; si, au contraire, il signifie réfection complète, il demande le vote sur la question de dissolution.

M. Foëx fait observer que l'article 5 du règlement dit que toute proposition de changement de règlement doit être formulée dans une première séance, et discutée seulement dans une séance suivante. Selon lui, la demande

de dissolution doit exiger l'application de cet article du règlement.

M. Girard et plusieurs membres appuient cette observation de M. Foëx.

M. Pinard ajoute que la Société centrale est loin d'avoir dit son dernier mot, et qu'elle peut rendre encore d'utiles services à l'agriculture.

M. Richard présente des observations analogues. Il réclame également la stricte application du règlement.

M. de Clermont-Tonnerre présente quelques observations en faveur de la dissolution.

M. Challe reprend la parole pour faire observer que la question de dissolution doit primer toutes les autres.

M. Richard combat cette idée. D'après le préopinant, c'est le renouvellement du bureau qui doit avoir la priorité. Aux termes des statuts, le bureau devrait être renouvelé depuis deux mois.

M. Challe réplique que le bureau doit rester en exercice jusqu'à son remplacement.

M. le Président déclare la discussion close et met aux voix la question de dissolution.

M. Foëx demande le vote au bulletin secret.

Le vote a lieu et le scrutin donne, sur 26 votants :

14 bulletins en faveur du maintien ;

12 — pour la dissolution.

Ce vote acquis en faveur du maintien de la Société, plusieurs membres, parmi lesquels M. le Président, M. le Vice-Président et l'un des secrétaires, donnent verbalement leur démission et se lèvent pour partir.

M. Guénier, secrétaire, fait observer que, d'après les paroles mêmes de M. Challe, le bureau doit rester en fonctions jusqu'à ce qu'il soit remplacé.

Le bureau reprend donc sa place.

Les démissions des autres membres sont recueillies par le Secrétaire.

Il est ensuite procédé au renouvellement du bureau.

Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Président, M. Guichard ; vice-présidents, MM. Picard et Savatier-Laroche ; secrétaires, MM. de Bogard et Guénier; trésorier, M. Chailley.

Il est immédiatement procédé à la présentation de nouveaux membres, qui sont MM. Savot, agriculteur à Vermenton ; Adam, agriculteur à Mailly-la-Ville; Petit-Augé, propriétaire à Auxerre; Mayerhœffer, brasseur à Auxerre; Chevalier, agriculteur aux Chesnez; Pinard Paul, agriculteur à Labrosse ; Chapron , marchand - boucher à Auxerre, et Guichard fils, propriétaire à la Pommeraye, commune de La Chapelle-sur-Oreuse.

Il sera statué à la prochaine séance sur l'admission de ces candidats.

La séance est levée.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1878.

PRÉSIDENCE DE M. PICARD.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal, qui est adopté après une rectification demandée par M. Foëx, au sujet de l'oubli du nom de M. Guichard fils dans la nomenclature des membres présentés à la dernière séance.

M. le vice-président lit ensuite une lettre de M. Guichard, président de la Société, qui, retenu à Versailles par les travaux de la Commission du budget de la Chambre des députés, s'excuse de ne pouvoir assister à cette première séance de réouverture. Lecture est également donnée de lettres de M. de Bogard, qui déclare refuser, pour raison de santé, les fonctions de secrétaire ; de M. Tartois, qui s'excuse de ne pouvoir assister à cette séance, et prie le Bureau de lui faire part de la communication de M. Delions ; de M. Savot, de Vermenton, un nouveau membre de la Société, auquel ses occupations n'ont pas permis d'assister à la séance, et qui envoie à la Société la promesse d'une active adhésion.

La parole est ensuite donnée à M. Foëx pour informer l'assemblée que la communication de M. Delions sur le rôle des engrains chimiques sur les prairies artificielles sera remise à la prochaine réunion.

On procède ensuite à l'acceptation des nouveaux membres présentés dans la dernière séance. Les noms de MM. Savot, Adam, Petit-Augé, Mayerhœffer, Pinard, Chapron et Guichard, ayant été acceptés par la réunion,

M. le président procède ensuite à la lecture de la liste des membres présentés dans la séance de ce jour.

Sont présentés : MM. Gustave Coste, maire de Saint-Julien-du-Sault et conseiller général, présenté par MM. Picard et Savatier-Laroche ; Alphonse Patinot, maire et fermier au château de Prunoy, présenté par MM. Picard et Guénier ; Emile Petit, géomètre, présenté par MM. Picard et Guénier ; Bonneville-Duché, négociant à Villeneuve-sur-Yonne, présenté par MM. Picard et Savatier-Laroche ; Théodore Geste, cultivateur à Auxerre, présenté par MM. Picard et Pinard-Miraut ; Biard-Jean-del, professeur à Sens, présenté par MM. Foëx et Picard ; Vallier Louis, avocat à Auxerre, présenté par MM. Richard et Savatier-Laroche ; Grand, vétérinaire à Briennon, présenté par MM. Picard et Foëx ; Esmelin, notaire à Auxerre, présenté par MM. Adam et Savatier-Laroche ; Flandin, vice-président du Conseil général de l'Yonne, présenté par MM. Ribière et Savatier-Laroche ; Faure, secrétaire-général de l'Yonne, présenté par MM. Savatier-Laroche et Foëx ; Vidal, chef de cabinet du préfet, présenté par MM. Savatier-Laroche et Foëx ; Hunot, agriculteur à Briennon, présenté par MM. Picard et Foëx ; Delions Albert, agriculteur à Brannay, présenté par MM. de Fontaine et Foëx ; Thierry Toussaint, fermier à Bouyvieux, près Briennon, présenté par MM. Pinard et Picard ; Poulaine Eugène, agriculteur à Vermenton, présenté par MM. Guénier et Picard ; Romand, propriétaire et conseiller général à Gurgy, présenté par MM. Richard et Pinard Gustave ; Moreau-Droin, agriculteur à Héry, présenté par MM. Rapin et Guénier ; Tillière, agriculteur à Merry-le-Sec, présenté par MM. Pinard et Mayerhœffer ; Jacquot Eugène, viticulteur à Auxerre, présenté par

MM. Savatier-Laroche et Guénier ; Hérold, avocat à Auxerre, présenté par MM. Savatier-Laroche et Guénier ; Rivoire, entrepreneur à Auxerre, présenté par MM. Barat et Richard ; Sautumier, notaire au Mont-Saint-Sulpice, présenté par MM. Pinard et Brunot ; Rougemont, propriétaire à Seignelay, présenté par MM. Pinard et Brunot ; Durand-Désormeaux, conseiller général, à Saint-Julien-du-Sault, présenté par les mêmes ; Brunot Paul, agriculteur au Mont-Saint-Sulpice, Brunot Alexandre, agriculteur au Mont-Saint-Sulpice, présentés par les mêmes, et Lordereau Ferdinand, fermier à Pontigny, présenté par MM. Barillon et Pailleret.

M. le président annonce qu'il sera statué à la prochaine séance sur la présentation de ces nouveaux membres.

M. Savatier-Laroche, vice-président, prend ensuite la parole pour établir les comptes des finances de la Société et le budget de la Société pour l'année 1878.

Le budget de la Société s'établit comme suit :

DÉPENSES

Subvention de la Société centrale...	2,000	»»
Bulletin	800	»»
Frais de bureau.....	100	»»
Vigne d'essai.....	280	»»
Fermage de la vigne d'essai.....	200	»»
Prime d'honneur pour 1878.....	2,000	»»
Concours de 1878.....	2,000	»»
Jetons.....	250	»»
Abonnements au <i>Sud-Est</i>	261	50
Redû pour dernier concours.....	45	»»
Exposition universelle.....	1,899	17
Fonds de réserve.....	2,000	»»
Total.....	11,835	67

RECHETTES

Reliquat	1,725 67
Subvention du Conseil général.....	1,000 »»
— —	2,000 »»
— de l'Etat.....	1,000 »»
— —	3,000 »»
Cotisations.....	1,250 »»
Vigne	480 »»
Subventions des communes.....	300 »»
Fonds de réserve.....	2,000 »»
Intérêts	80 »»
Total.....	<hr/> 11,835 67

Examinant ces différents chapitres du budget, M. le vice-président fait observer, à propos du journal le *Sud-Est*, que le nombre des membres abonnés à ce journal ayant beaucoup diminué, et que, de plus, ce journal étant servi avec une irrégularité dont plusieurs membres se sont plaint depuis longtemps, il conviendrait peut-être de cessèr la subvention accordée pour l'abonnement à ce journal. M. Richard et plusieurs autres membres partageant l'avis de M. le vice-président il est décidé que la subvention accordée au *Sud-Est* sera supprimée et qu'elle servira à l'avenir à un abonnement au bulletin de la Société.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le concours de 1878.

M. de Fontaines, prenant la parole sur ce sujet, fait observer que, d'après l'ordre adopté jusqu'ici par la Société pour fixer le lieu de ses concours, c'est Sens qui, cette année, devra être choisi comme siège du concours de 1878. Le Comice de Sens, déjà saisi de la question, a

choisi le lundi 40 juin. M. de Fontaines demande si la Société a quelque objection à faire sur le choix de cette date. Aucune réclamation ne s'élevant à ce propos, l'époque du 40 juin est adoptée.

M. Savatier-Laroche demande la parole pour faire quelques observations au sujet de la réunion générale des membres de la Société centrale et du Comice, qui se fait, suivant les usages, la veille ou le jour même du concours. M. Savatier-Laroche croit que cette réunion générale pourrait, pour le plus grand profit de ceux qui y assistent, et pour établir des liens plus étroits entre les membres de la Société et des Comices, avoir lieu quelque temps avant le concours et au siège même de la réunion habituelle du Comice. Quand la Société centrale ne pourrait tout entière se transporter à ces réunions, elle pourrait, tout au moins, s'y faire représenter par une délégation.

M. le président, sur l'avis conforme de l'assemblée, décide que cette proposition pourra être utilement examinée lors de la réunion générale qui aura lieu au concours de Sens.

M. de Fontaines demande ensuite si les frais du concours seront répartis entre les deux Sociétés.

M. le président répond que la Société centrale a pour habitude de donner une somme ferme qui, dans tous les concours, arrive généralement à couvrir une bonne moitié du montant des dépenses.

M. de Fontaines expose ensuite que de nombreuses modifications dans le programme du concours seront proposées cette année par le Comice de Sens, il demande de quelle manière la Société entend s'y prendre pour procéder, de son côté, à cet examen du programme.

M. Guénier croit que l'on pourrait, à cet égard, adopter les errements anciens, c'est-à-dire charger les bureaux des deux Sociétés d'examiner de concert quelles modifications ou changements il serait utile d'apporter au programme précédent. Ce travail terminé, chacun des bureaux le soumettra à sa Société.

Après une discussion assez étendue sur ce sujet, il est décidé que cette question sera tranchée dans un délai très rapproché et suivant les prescriptions réglementaires.

L'assemblée adopte ensuite une proposition de M. Foëx sur une demande d'augmentation de crédit à adresser au ministère de l'agriculture.

M. Savatier-Laroche prend ensuite la parole pour une proposition de création de musées cantonaux. S'inspirant des excellents résultats obtenus dans l'enseignement pédagogique par la méthode appelée *Leçon de Choses*, M. Savatier-Laroche voudrait transporter cette méthode sur le terrain agricole en organisant des musées où figurerait tout ce qui est propre à aider au développement du progrès agricole et à mesurer le chemin parcouru. Le département possède un corps d'instituteurs très instruit et très dévoué qui s'ingénierait à doter ces musées de programmes et de traités élémentaires d'enseignement agricole, pour dresser des cartes agronomiques et statistiques, pour éditer de ces tableaux comme on en vit déjà figurer dans les concours et qui contenaient des indications très précieuses.

Une Société agricole du Midi, celle de Nice, a déjà pris l'initiative de cette organisation. M. Savatier-Laroche estime que nous avons chez nous, avec notre Station agronomique, nos instituteurs communaux et nos nom-

breuses Sociétés agricoles, tous les éléments voulus pour procéder à cette organisation.

L'auteur de la proposition allègue en outre en sa faveur l'exemple de ce qui se fait dans toutes les autres branches que cultive l'esprit humain, sciences, arts, histoire, etc. Toutes ont senti le besoin de créer des musées pour centraliser, là où les foyers de travail et d'instruction sont les plus nombreux, tout ce qui peut contribuer à instruire, stimuler la jeunesse intelligente et travailleuse.

Les différents objets et documents qui peuvent utilement servir à la science agricole ne sont pas rares, mais pour leur faire rendre toute leur utilité, il importe de les réunir, de les centraliser, de manière à leur donner tout leur relief et de permettre à l'esprit qui les analyse d'en tirer les utiles conséquences d'une sérieuse étude comparative.

Des musées cantonaux peuvent donc, dit M. Savatier-Laroche, contribuer aussi bien à la marche en avant du progrès agricole qu'à sa vulgarisation. Ils peuvent être un dépôt d'archives pour tout ce qui touche à l'enseignement agricole, à l'agronomie, à la constatation des résultats pratiques, aux innovations locales ; là aussi viendront figurer les cartes géologiques et agrologiques, les types d'animaux et de végétaux intéressants, des dessins et même des photographies représentant tout ce qui peut être mis sous les yeux du visiteur agricole.

Après avoir développé quelques autres considérations en faveur des musées cantonaux, M. Savatier-Laroche demande à la Société de renvoyer sa proposition à la commission.

La réunion, consultée, ayant décidé la nomination de

— 27 —

cette commission, MM. Rapin, Foëx, Richard, Houdaille.
de Bogard, Délions, Laurent-Lesseré, Tartois et Lasnier
sont désignés pour faire partie de cette commission.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

DES MUSÉES AGRICOLES CANTONAUX

PAR M. SAVATIER-LAROCHE.

Une des méthodes d'enseignement les plus utiles et qui tend à se vulgariser de plus en plus, c'est celle qui consiste à joindre aux explications du professeur une démonstration matérielle faite sur le vif ; c'est la méthode qui a été justement appelée *leçon de choses*. Le poète latin Horace avait, il y a longtemps, exprimé cette pensée que l'esprit est plus profondément impressionné par ce que l'on voit que par ce qu'on entend ; et cependant ce n'est que dans ces temps tout rapprochés que la pédagogie a su faire une heureuse application de ce principe. Il est vrai d'ajouter, qu'expérience faite de l'efficacité de cet enseignement, le matériel scolaire a été vite et judicieusement perfectionné ; et la dernière exposition scolaire qu'on organisait à Auxerre, vers les derniers jours de janvier 1878, nous démontrait que la voie était trouvée et qu'il n'y avait plus pour nous qu'à nous y engager résolument.

Que ne pouvons-nous, en effet, attendre de cette brillante phalange des instituteurs de l'Yonne qui nous revenait, en 1877, du concours de la Société des Agriculteurs de France, après y avoir conquis à peu près toutes les couronnes ? Que ne pouvons-nous espérer de ces efforts énergiques faits chaque jour pour nous doter de programmes et de traités élémentaires d'enseignement agricole, pour dresser ces cartes agronomiques et ces statistiques qui sont, chaque année et à l'envi,

récompensées par nos Sociétés agricoles, pour éditer ces tableaux si bien raisonnés et si bien coordonnés qui renferment tant d'utiles indications, tant d'informations précieuses ? Bientôt, il n'en faut pas douter, nous aurons recueilli les fruits de tout ce labeur et grâce à l'impulsion venant et de l'inspection académique et de la Station départementale, nous avons le gage que d'autres progrès, et des plus notables, seront successivement réalisés.

Une société agricole du Midi, celle de Nice, qui, à notre exemple, vient de provoquer l'ouverture d'une station agronomique, estime qu'il convient d'organiser, à côté et comme complément indispensable, les musées cantonaux agricoles.

Y a-t-il là quelque chose de pratique, d'immédiatement réalisable au milieu de nous ? Assurément, mais à la condition de faire une distinction fondamentale.

Pour tout ce qui peut se rattacher à l'histoire, aux progrès scientifiques, aux beaux-arts, les musées ne sont utilement établis qu'à la condition de s'ouvrir dans une ville de quelque importance, où existeront une bibliothèque publique, des sociétés de science et d'art, un personnel de travailleurs s'épaulant et se soutenant les uns les autres, une population active et jeune, docile aux leçons du maître, prête à féconder, elle aussi, le champ de la science et à accroître par son œuvre le patrimoine intellectuel du pays. Il convient, en effet, bien moins de multiplier ces établissements, que de ne pas interrompre des séries, disséminer des documents, que de ne pas isoler les unes des autres des productions artistiques d'un même âge ou d'une même école, car tout cela ne vaut, n'a en quelque sorte de relief que par le groupement, l'enchaînement et par l'étude compara-

tive et raisonnée qu'il est loisible d'en faire; en un mot éparpiller les collections d'un musée, ce serait véritablement les anéantir.

Les musées cantonaux agricoles projetés par la Société d'agriculture des Alpes-Maritimes n'ont pas d'aussi hautes visées. Ils ont moins pour objectif le progrès de la science que sa vulgarisation. Ils veulent être à la fois un dépôt d'archives pour tout ce qui a trait, dans le canton, à l'enseignement agricole, à l'agronomie, à la constatation des résultats pratiques et aux innovations locales, et en même temps une sorte d'exhibition permanente contenant quelques collections ou tableaux bien coordonnés, où nous verrons représentés par exemple les formations géologiques du canton, les types d'animaux et de végétaux intéressants, en un mot tous les éléments de la science plutôt que ses raretés. Et ce qui n'aura pu être ainsi groupé comme échantillon naturel, pourra l'être heureusement encore par des planches coloriées, un ensemble de dessins, quelquefois même des photographies, reproduisant tout ce qu'il importe de connaître dans les cultures ou exploitations du pays.

L'intérêt de pareils documents centralisés et accumulés au chef-lieu du canton ne peut être un moment contestable. Est-ce qu'il n'est pas bon, à certains moments, de mesurer le chemin parcouru, de se rendre compte des progrès réalisés ? Est-ce que si nous avions soit par le dessin, soit par des reproductions plastiques, l'image des fleurs et fruits connus, il y a cent ans, nous ne verrions pas immédiatement en les comparant avec les types actuels, l'immensité des services qui nous ont été rendus par l'horticulture et la science pomologique ? Ne convient-il pas encore, ne serait-ce qu'à titre d'infor-

mation historique, de conserver un dessin exact de tout cet ouillage agricole que nous avaient légué nos pères et que transforment si vite et si heureusement nos constructeurs-mécaniciens ?

Enfin, si l'on doit donner quelque extension encore aux heureuses innovations des sociétés agricoles, ces mémoires statistiques cantonaux, ces cartes agronomiques et agrologiques entreprises avec une si louable émulation, n'ont-elles pas leur place toute trouvée au musée cantonal ?

Il semble donc qu'il y a là une création tout aussi importante que l'était, il y a dix ans, celle des bibliothèques populaires ou communales. La création d'aujourd'hui semble en outre compléter celle d'hier en procurant à cet établissement de premier ordre la Station agronomique instituée chez nous, autant de sous-agences ou de succursales qui faciliteront sa propagande et ses investigations.

Mais comment arriver à cet utile fondation ?

La Société centrale ne devra sans doute point faire sa chose de chaque musée cantonal qui serait fondé ; elle ne peut imposer ni un système, ni une réglementation ; mais à coup sûr elle peut stimuler, encourager, au besoin même faire opportunément quelques subventions. Aujourd'hui, il s'agira seulement d'examiner ce qui est possible, ce qui est réalisable, et lorsque cette étude sera faite, d'appeler sur elle la discussion et la lumière.

Il semble donc, en ce moment, qu'il n'y ait lieu que de provoquer la nomination d'une commission, d'autant mieux que le concours de M. l'inspecteur d'Académie, de M. le directeur de la Station, de MM. les inspecteurs des forêts, nous paraît de tous points indispensable. Nos

société agricoles, s'il y a là une idée pratique, fourniront leur contingent ; mais à côté d'elles le corps enseignant, les administrations spéciales, les délégations cantonales peuvent heureusement intervenir.

C'est donc tout cela qu'il faut coordonner, combiner, élucider. Nous aurons rempli notre tâche du jour, si nous y pouvons parvenir, si la commission qui vraisemblablement sera nommée pour examiner cette proposition arrive à un résultat fécond. Il s'agit donc pour nous aujourd'hui d'élaborer, demain d'agir, et nous avons l'espoir qu'il y aura en cela encore un de ces services rendus à l'agriculture locale venant s'ajouter à tous ceux par lesquels la Société centrale s'est déjà signalée dans son passé.

CONCOURS DE SENS

Le concours de Sens, coïncidant avec les grandes fêtes de la ville des 9 et 10 juin, avait attiré dans la vieille cité sénonaise une affluence considérable d'exposants et de visiteurs.

L'ensemble du concours était donc très satisfaisant, aussi bien au point de vue de l'exposition des animaux que des machines.

Les expériences des moissonneuses et des faucheuses, les concours de labourage, de fauchaison et de moissonnage à la main ont eu lieu au milieu d'une très grande affluence de visiteurs et ont été exécutés par un nombre considérable de concurrents.

La distribution des récompenses a eu lieu dans la salle synodale, sous la présidence de M. le Préfet de l'Yonne. A ses côtés figuraient MM. Guichard et de Fontaine, présidents de la Société centrale et du comice, les membres de ces deux sociétés agricoles, la municipalité de la ville de Sens, M. Lepère, sous-secrétaire d'État à l'intérieur, M. Ribière, sénateur, M. Dethou, député, et un très grand nombre de notabilités politiques et agricoles.

La cérémonie fut ouverte par le discours suivant, prononcé par M. Roussel, préfet de l'Yonne :

MESSEURS,

En m'invitant à prendre la place d'honneur que j'occupe ici et qui eut aussi légitimement appartenu à quelqu'un des éminents représentants dont la présence ajoute encore à l'éclat de cette solennité, vous avez voulu donner

aux populations un témoignage manifeste de votre attachement à notre gouvernement républicain et de votre confiance en sa sollicitude pour les intérêts agricoles. Il ne saurait assurément en avoir de plus chers. Les campagnes sont le nombre, et pendant bien longtemps, quand elles faisaient tout le travail et supportaient toutes les charges de l'État, elles ont été la France elle-même. Aussi leurs habitants, les paysans, ont-ils donné leur nom au sol. De là vient en effet que le mot de pays, qui signifiait d'abord simplement manoir du paysan, village, s'est étendu à tout le territoire national. Aujourd'hui que tout le monde contribue, selon les principes d'égalité posés en 1789, aux charges communes, et l'immense majorité à la production générale sous toutes ses formes, la vraie nation s'est élargie, la France n'apparaît plus exclusivement comme un peuple de paysans ; mais, on peut le dire, tout en glorifiant le savoir et l'industrie des villes, c'est aux champs que résident ses éléments les plus vivaces et les plus sains.

Il faut s'efforcer de les y retenir pour leur bien et dans l'intérêt public, et c'est là, messieurs, une des principales raisons des concours agricoles. Il existe depuis longtemps un mouvement d'émigration des campagnes vers les villes, et je constate avec un profond regret qu'il s'accentue dans ce département d'une façon inquiétante. Indépendamment de ces causes générales et communes à toutes les provinces, il faut reconnaître que chez nous la proximité de Paris et le défaut d'industries locales favorisent singulièrement cette tendance. Ces émigrants, je n'ose dire ces déserteurs, appartiennent presque tous, et là est leur excuse, au prolétariat rural ; beaucoup, sans doute, s'ils prévoyaient les chômagés, les grèves et tant

d'autres misères de la vie d'atelier, resteraient aux champs, où ils se trouvent mieux pour leur santé, et où ils ne désapprennent, comme trop souvent à la ville, ni l'épargne, ni la patience, qui sont les plus solides et les plus honorables fondements des biens après lesquels ils courrent. Oui, messieurs, le travail des champs possède, entre autres avantages, celui de former à cette admirable vertu de la patience, dont un Bourguignon illustre a dit que, dans le champ de l'intelligence, elle était le génie même, et il développe en même temps l'esprit de conservation, j'entends le véritable esprit conservateur, celui qui s'attache aux grands principes sociaux dont le régime républicain surtout fait la base de ses institutions : la propriété et la famille.

Il est dans la nature humaine de s'attacher à cette glèbe qu'on a fécondée ; une partie de notre personne morale la pénètre avec nos sueurs ; on désire s'y fixer, s'y ensevelir, y faire souche, et voilà l'origine de la famille et de la propriété.

Nous avons donc commencé par la vie rurale, et un de nos plus chers désirs est souvent d'y retourner. Après une existence passée dans l'agitation des affaires, vieux fonctionnaires, commerçants, industriels, tous ceux qui en ont le moyen, cherchent une retraite aux champs, et non pas uniquement pour y jouir de la paix de la nature, mais pour y fonder un foyer permanent, une tradition familiale. Il semble, en effet, que la vie du cœur y soit plus intime, et que les affections qui en font le charme y acquièrent plus d'énergie. Certainement l'ignorance et l'impatience peuvent seules en détourner ceux qui y sont nés.

Le spectacle renouvelé de vos expositions, l'émulation

de vos concours, où les services grands ou modestes rendus à l'agriculture reçoivent parallèlement encouragements et récompenses, contribuent sans doute, pour une part qui n'est pas indifférente, à empêcher ce dépeuplement des campagnes ; ils auront des résultats d'autant plus efficaces qu'on y verra se multiplier et se perfectionner davantage ces bienfaisants engins qui, en économisant le temps et la peine de l'homme, non seulement le soulagent, mais accroissent sa capacité de travail personnel, et par conséquent ses chances de gain.

A ce point de vue, je ne conçois rien de plus satisfaisant, de plus réconfortant que l'exhibition qui nous est offerte aujourd'hui. J'ai visité notre Exposition universelle. Cela éblouit. Après ces merveilles qui accablent l'esprit la vôtre repose. Je n'ai pas éprouvé moins de plaisir, quoique la sensation soit différente, au milieu des produits variés de vos champs et de votre industrie réunis ici par vos soins, que devant ces splendeurs de toutes sortes qui attestent si éloquemment la puissance du génie humain. Le but est d'ailleurs le même. Paris et Sens se rencontrent aujourd'hui même dans une pensée commune, la glorification du travail et de la paix. Toutes deux y mettent le même cœur et méritent pareillement nos applaudissements et nos respects. Pour moi, je considère comme la plus heureuse fortune de ma carrière l'honneur de présider cette fête dans un pareil moment.

Puisque j'ai parlé de ce congrès pacifique des peuples récemment inauguré par le chef de l'Etat, au nom de la République, permettez-moi, en terminant, de vous rappeler l'hommage rendu, dans ce Champ de Mars si heureusement transformé, à la grandeur de notre pays par le représentant d'une puissance étrangère et naguère enne-

mie, lorsqu'il conviait l'Europe à s'unir dans ce cri, que nous pouvons redire avec une fierté patriotique, parce qu'il porte le plus éclatant témoignage de notre revanche : Vive la France ! Notre reconnaissance doit y ajouter : Vive la République ! puisque c'est elle qui a relevé la Patrie !

A M. le préfet succéda M. Guichard, qui prit la parole en ces termes :

MESDAMES, MESSIEURS,

Au nom de la Société centrale d'agriculture de l'Yonne, dont j'ai l'honneur d'être, en ce moment, l'interprète, je remercie M. le Préfet de l'Yonne de ses excellentes paroles et vous tous du sympathique empressement que vous avez mis à vous rendre à notre appel.

Nous devons un témoignage particulier de notre reconnaissance à M. le Maire et au Conseil municipal de Sens. Ils ont fait les honneurs de la cité, selon ses vieilles traditions d'hospitalité; en même temps avec un bon goût et un éclat qui font de notre modeste concours départemental comme un reflet de l'Exposition universelle.

Nous sommes heureux de l'occasion qui nous est offerte de rendre un nouvel hommage aux services rendus à la cause du progrès agricole par MM. le Président et les membres du Comice de l'arrondissement de Sens. A leurs connaissances agricoles, à leur expérience, au zèle infatigable qu'ils ont déployé dans l'organisation de notre concours revient une large part des honneurs de la journée.

Nous sommes également l'interprète de tous en adressant nos félicitations à la brillante jeunesse des sociétés

musicales qui sont venues donner à notre fête le prestige dont les artistes possèdent le secret.

Nous ne saurions aussi trop féliciter les concurrents de l'intérêt exceptionnel qu'ils ont donné à notre fête. Nous avons remarqué, parfois admiré, les objets qu'ils ont exposés au point de vue agricole, horticole et industriel.

Notre reconnaissance et, je puis le dire, notre admiration sont, par-dessus tout, acquises à la population entière qui, dans un sentiment unanime de patriotisme, a voulu que notre concours agricole fût, comme la journée du 30 juin à Paris, la fête de la paix et du travail.

Si nos réunions agricoles sont de votre part l'objet de tant d'intérêt, c'est que, depuis quelques années, elles prennent, de plus en plus, un caractère d'élévation dont il est difficile de ne pas être frappé.

Les fêtes publiques d'autrefois avaient pour objet de célébrer le passage d'un prince, son mariage, sa fête, ou la naissance d'un héritier du trône; c'était la nation qu'on s'efforçait de personnaliser dans un homme, dans une dynastie. Aujourd'hui, nos fêtes vraiment populaires sont nos distributions de prix aux écoles, où nous honorons la culture de l'esprit, et nos concours agricoles, où nous honorons la culture de la terre, deux cultures désormais inséparables et de plus en plus d'accord.

Si quelque doute pouvait exister sur ce point, il se dissiperait en voyant le mérite des cultivateurs qui ont concouru pour le grand prix de culture départemental. Assurément les membres du jury n'ont pas dû craindre de se tromper : ils ne pouvaient éprouver qu'un embarras, celui de désigner le premier entre ses pairs.

~~- Jamais on n'a pu la dire avec plus de vérité qu'aujourd'hui « Tant que l'homme tient haut la tête » il élève~~

l'homme, voilà désormais la théorie du progrès agricole.

Le sentiment de cette vérité est pour beaucoup dans l'intérêt croissant qu'inspirent nos réunions agricoles; il faut aussi faire la part qui revient au développement de notre esprit public.

Après nos désastres et la résolution prise par la France d'en prévenir le retour, en ne confiant ses destinées qu'à elle-même, nos réunions calmaient nos anxiétés en nous montrant les uns aux autres également animés du même patriotisme, du même respect de l'ordre et des lois. Plus tard, dans nos réunions, nous avions nos espérances à nous communiquer; aujourd'hui, nous échangeons l'expression de notre ferme confiance dans la régénération de la France.

Oui, si nos réunions agricoles sont devenues des fêtes populaires, nationales, c'est qu'elles ne sont pas seulement des réunions précieuses d'instruction, mais aussi des réunions de patriotisme. A l'Exposition universelle, on n'admire pas seulement des étoffes, des machines, des tableaux et mille prodiges des arts et de l'industrie; ce qu'on y admire le plus, c'est la population de Paris, de la France entière, manifestant son adhésion enthousiaste au gouvernement de la paix et du travail.

Ayons foi dans les destinées de la France; sa régénération s'accomplit. Nous y avons tous contribué dans la mesure de nos forces et nous achèverons notre œuvre.

Dans cette grande œuvre, à vous aussi, Mesdames, il revient une large part. Nous disions tout-à-l'heure : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*; ajoutons, pour compléter la vérité : tant vaut la femme, tant vaut la famille, et tant vaut la famille, tant vaut la patrie. Pour remplir le rôle qui vous est dévolu dans la régénération de la

France, vous n'avez à prendre conseil que de votre amour maternel; il ne vous trompera pas. Le gouvernement qui fait passer avant tout l'enseignement de vos enfants et leur conservation par le maintien de la paix, voilà le véritable gouvernement des mères : c'est la République !

M. de Fontaine, président du comice de Sens, eut aussi un succès mérité, par les sages conseils et les exhortations bien senties qu'il sut adresser aux agriculteurs et à la jeunesse des écoles.

Le soir, un magnifique banquet réunissait à la fois et tous les membres des deux sociétés agricoles et les principaux lauréats, ainsi que les personnages énumérés plus haut.

Dans cette réunion, où ne cessèrent de régner une vive animation et la plus grande cordialité, des toasts nombreux furent portés, dans lesquels l'agriculture ne fut pas oubliée.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES.

PREMIÈRE PARTIE.

Prix offerts aux concurrents de tout le département.

FAMILLES AGRICOLES.

Au père de famille qui a élevé de la manière la plus convenable le plus grand nombre d'enfants restés attachés à la culture :

Prix offert par M. le Président de la Société centrale, une médaille d'or ou 200 fr., au choix du lauréat : M. Pelletier Denis-Cartault, âgé de 55 ans, charretier depuis l'âge de 16 ans, domicilié à Saint-Martin-sur-Oreuse, père de 9 enfants, tous domestiques.

MORALITÉ ET BONS SERVICES.

HOMMES.

Aux plus méritants parmi les hommes de service à gages ou parmi les domestiques et manœuvres attachés à la culture et qui auront les plus longs services dans la même famille :

Domestiques.

1. prix. Une médaille d'argent et 75 fr. : Evrat Amand, âgé de 45 ans, charretier chez M. Delions Isidore, à Brannay, 20 ans de services.

2. prix. Une médaille d'argent et 75 fr. : Aubert François-Denis, ouvrier agricole chez M. Bézinne, à Molinons.

Bergers.

1. prix. Une médaille d'argent et 75 fr. : Popard Jean, chez MM. Lorne père et fils, aux Clérinois, 25 ans de services.

2. prix. Une médaille de bronze et 75 fr. : Thénard Charles, chez M. Boulanger, à Dolot, 24 ans de services.

FEMMES.

Aux plus méritantes parmi les femmes de services à gages

attachées à la culture, et qui auront les plus longs services dans la même famille :

1. prix. Une médaille d'argent et 75 fr. : Moreau Louise, femme Gaujard, servante de cour chez M. Lobjeois, à Passy, depuis 19 ans.
2. prix. Une médaille de bronze et 75 fr. : Mathieu Damase, chez M. Vajou, à Foissy, 15 ans de services.

EXPOSITION DE BESTIAUX.

RACE BOVINE.

Taureaux âgés de moins de 30 mois.

1. prix. Une médaille d'argent et 60 fr. : M. Masson, fermier à Nollon.
2. prix. Une médaille de bronze et 50 fr. : M. Cotthias, fermier aux Popelins.
3. prix. Une médaille de bronze et 40 fr. : M. Moreau, cultivateur, à Galetas (Domats).

Vaches laitières possédées par les exposants depuis six mois au moins et appartenant à des exploitations de 25 hectares au moins.

1. prix. Une médaille d'argent et 50 fr. : M. Cotthias, aux Popelins.
2. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. : M. Masson, à Nollon.
3. prix. Une médaille de bronze et 40 fr. : M. Lemarié, à Pont-sur-Vanne.
4. prix. Une médaille de bronze et 40 fr. : M. Gaillard, régisseur au Glacier, pour ses vaches charolaises.

La Commission regrette de n'avoir pu décerner, faute d'exposants, la prime attribuée à la petite culture.

Veaux et génisses nés et élevés chez les exposants et appartenant à des exploitations de 5 hectares au moins.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. : M. Marseille, cultivateur à Sens.
2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. : M. Masson, à Nollon.

3. prix. Une médaille de bronze et 10 fr. : M. Lemarié, à Pont-sur-Vanne.

Prix supplémentaire, consistant en une médaille d'argent : M. Guillaume, marchand de chevaux à Sens, pour son exposition de 3 génisses normandes.

Prix d'ensemble.

Une médaille d'argent donnée par M. le Ministre de l'agriculture au plus bel ensemble d'animaux de la race bovine, lequel doit comprendre au moins 4 animaux pouvant servir à la reproduction : M. Cotthias, aux Popelins.

RACE OVINE.

Béliers de 1 à 2 ans.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. : M. Dubois, propriétaire à Chigy.

2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. : M. Cotthias, aux Popelins.

Béliers de 2 à 3 ans.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. : M. Boudin, fermier aux Genêtois.

2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. : M. Dubois, à Chigy.

Brebis et agneaux possédés par les exposants depuis 6 mois au moins.

Au plus beau troupeau de 10 têtes au moins appartenant à des propriétaires ou à des fermiers :

1. prix : Une médaille d'argent et 50 fr. : M. Jullien, à La Fosse (Vallery).

2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr. : M. Bréjoux, à Bagneaux.

3. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. : M. Gaillard, régisseur au Glacier.

4. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. : M. Jullien, à La Fosse.

Prix d'ensemble.

Une médaille d'argent offerte par M. le Ministre de l'agriculture

au plus beau troupeau composé de 30 têtes au moins : M. Bréjoux, précité.

RACE PORCINE.

Truies.

Prix. Une médaille d'argent et 30 fr. : M. Voilat, à Saint-Paul.

PRIX HORS CONCOURS.

MM. Guichard père et fils, pour leur belle exposition d'animaux des espèces bovine, ovine et porcine.

MARÉCHALERIE.

Prix offerts par M^{me} veuve Javal.

Aux maréchaux qui ont pratiqué le ferrage avec le plus d'intelligence :

1. prix. Une médaille de vermeil et une ferrière garnie de tous les outils à ferrer, et un tablier de forge : M. Chabanne, maréchal à Paron, 57 points.
2. prix. Une médaille d'argent et un jeu d'outils à ferrer : M. Rebours, maréchal à Gron, 48 points.
3. prix. Une médaille d'argent : M. Pouteau Alexandre, maréchal à Sens, 45 points.
4. prix. Une médaille d'argent : M. Breuillet, maréchal à Sens, 42 points.
5. prix. Une médaille d'argent : M. Boudin-Simonnet, maréchal à Villeneuve-l'Archevêque, 39 points.

MACHINES ET INSTRUMENTS AGRICOLES.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. : M. Daguin, fabricant de charrues, à Sens.
2. prix. Une médaille d'argent et 30 fr. : M. Cochelin, à Villersexel.
3. prix. Une médaille d'argent et 20 fr. : M. Garanger, à Saint-Clément.
4. prix. Une médaille d'argent et 10 fr. : M. Frémy, au Fays (Nailly), pour sa bineuse.
5. prix. Une médaille d'argent donnée par M. le Ministre de l'agriculture : M. Bellanger, constructeur à Troyes.

6. prix. Une médaille d'argent donnée par la Ville de Sens : M. Durand, à Montereau.

7. prix. Une médaille de vermeil : M. Robert, constructeur à Auxerre.

8. prix. Une médaille d'argent : M. Mony, à Sens.

9. prix. Une méd. d'argent : M. Fortin, à Montereau.

10. prix. Une médaille d'argent : M. Méry, à Sens.

11. prix. Une médaille d'argent : M. Poulain, bourrelier, à Sens.

12. prix. Une médaille d'argent : M. Collin, constructeur à Villeneuve-l'Archevêque.

13. prix. Une médaille d'argent : M. Protie, à Vandœuvre (Aube), pour son pressoir.

14. prix. Une médaille d'argent : M. Nuvion, à Châtillon-sur-Seine, pour sa machine à battre.

15. prix. Une médaille de bronze : M. Jullien-Renard, à Sens, pour ses barattes.

16. prix. Une médaille de bronze : M. Huchard, constructeur à Sens.

EXPÉRIMENTATION DES MACHINES.

Concours de faucheuses.

Prix. Une médaille d'argent donnée par M. le Ministre de l'agriculture et 100 fr. : M. Bertin, à Montereau.

DEUXIÈME PARTIE.

Primes réservées aux concurrents de l'arrondissement.

AMÉLIORATIONS AGRICOLES DE TOUTE NATURE.

Prime d'honneur. Une somme de 1,500 fr. et un objet d'art de 500 fr., accordés tant par M. le Ministre de l'agriculture que par le Conseil général du département : M. Bréjoux, fermier aux Essards, près de Villeneuve-l'Archevêque.

2. prix. Un objet d'art de 300 fr. : M. Marteau, à Granchette, près Sens.

3. prix. Une médaille de vermeil offerte par M. le Ministre de l'agriculture : M. Alfred Potin, aux Ursules (Lixy).

PRIX SPÉCIAUX.

1^o Une médaille de vermeil : MM. Marteau père et fils, à la Singerie (Courgenay).

2^o Une médaille de vermeil : M. Cothias, fermier aux Popelins, près de Saint-Clément, pour sa vacherie et sa bonne tenue de ferme.

BONNE TENUE DES FERMES.

A l'exploitation de 50 hectares au plus qui sera jugée la mieux tenue sous tous les rapports :

1. prix. Une médaille de vermeil offerte par M. le Ministre de l'agriculture et 100 fr. : M. Bodier, cultivateur à Sens.

2. prix. Une médaille d'argent et 100 fr. : M. Queudot Henri, à Brannay.

Prix spécial. Une médaille de bronze et 50 fr. : M. Voyou, locataire des biens de l'hospice.

Une médaille d'argent pour desséchement d'étangs et création de prairies naturelles : M. Moreau, à Galetas (Domats).

A la femme qui, par ses soins, son travail et son économie, aura le plus contribué au succès d'une importante exploitation rurale et à la prospérité d'une famille agricole :

Prix. Une médaille d'or de 100 fr. : M^{me} Masson, à la ferme de Nollon.

OUVRIERS AGRICOLES.

PRIX DE CANTON.

Aux ouvriers agricoles les plus méritants et ayant le plus grand nombre d'années dans la même maison ou chez le même maître :

Canton nord.

1. prix. Une médaille d'argent et 30 fr. : M. Boulot Jean, âgé de 61 ans, 45 ans de services et 65 ans, de père en fils, chez M. de Fontaine, à Fontaine-la-Gaillarde.

2. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. : M. Charoué Pierre, chez M. Barbier Hippolyte, à Malay-le-Vicomte, 44 ans de services.

3^e prix *ex æquo*. Une médaille de bronze et 20 fr. : MM. Gobe-

rot Michel, chez M. Baillat, marchand de chevaux à Fontaine-la-Gaillarde, 40 ans de services ; et Denac Alexandre, 57 ans, chez M. Renaudat Sébastien, à Saligny, 40 ans de services.

Canton sud.

1. prix. Une médaille d'argent et 30 fr. : M. Bordereau Maximin, chez M. Marteau Emile, à Granchette (Saint-Denis), 23 ans de services.

2. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. : M. Vienne Louis, agé de 60 ans, chez M. Mathé-Gaillard, à Sens, 34 ans de services.

3. prix. Une médaille de bronzé et 20 fr. : M. Sarcy Auguste, chez M. Baujeu, à Sens, 30 ans de services.

VITICULTURE.

Aux vignerons des deux cantons nord et sud qui auront cultivé avec le plus de soin et d'intelligence les vignes qui leur sont confiées :

Canton nord.

1. prix. Une médaille d'argent et 30 fr. : MM. Hémard père et fils, vignerons à Saint-Clément.

2. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. : M. Lefort Charles, à Sens.

Mention honorable avec médaille de bronze : M. Bignon Amand, à Sens.

Canton sud.

1. prix. Une médaille d'argent et 30 fr. : M. Collin Joseph, à Sens.

2. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. : M. Chevillon Louis, à Sens.

PRIX D'ARRONDISSEMENT.

Aux plus méritants parmi les charretiers, bergers et servantes ayant au moins 10 ans de services dans la même maison ou chez le même maître et qui n'ont pas encore été primés :

Charretiers.

1. prix. Une médaille d'argent et 60 fr. : M. Gaujard Louis, âgé de 47 ans, chez M^{me} Lobjois, à Passy, 19 ans de services.

2. prix. Une médaille d'argent et 60 fr. : M. Barbier Thimothée, chez M. Barbara, à Sens, 15 ans de services.

Bergers.

1. prix. Une médaille d'argent et 60 fr. : M. Huré Emmanuel, chez M. Royer Maximin, à Gisy-les-Nobles, 15 ans de services.
2. prix. Une médaille d'argent et 60 fr. : M. Evrat Paul, chez M. Budan, à Jouancy (Soucy), 12 ans de services.
3. prix. Une médaille de bronze et 60 fr. : M. Devinat Jean-Baptiste, chez M. Renaudat, à Saligny, 10 ans de services.

Servantes.

1. prix. Une médaille d'argent et 60 fr. : M^{me} Evrat, née Bourcier Florentine, chez M. Budan, à Jouancy (Soucy), 12 ans de services.
2. prix. Une médaille de bronze et 60 fr. : M^{me} Linard Adèle, chez M. Chicouard, à Maillot, 11 ans 1/2 de services.

LABOURS.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. : M. Conflant Félix, à Granchette, chez M. Marteau.
2. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. : M. Magé Emmanuel, chez M. Guichard, à La Pommeraye.
3. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. : M. Nodot Jean, chez M. Masson, à Nollon.
4. prix. Une médaille de bronze et 25 fr. : M. Millet Célestin, chez M. Marteau, à Granchette.
5. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. : M. Marc Hippolyte, chez M. Rollin, à Chigy.
6. prix. Une médaille de bronze et 15 fr. : M. Talvat Hippolyte, aux Sièges.
7. prix. Une médaille de bronze et 10 fr. : M. Prince Justin, cultivateur à Saligny.
8. prix. Une médaille de bronze et 10 fr. : M. Couvreur Emile, chez M. Coithias, aux Popelins.

Mentions honorables : MM. Laurent Ernest, au Chaubourg ; Guesnest Jules, à Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes ; Lachat Appolinaire, chez M. Lange, à Milly ; Grégoire Nicolas, cultivateur à Paron.

Prix supplémentaire. Une médaille de bronze et 20 francs : Melle Marie Martin, à Sens.

FAUCHEURS.

1. prix. Une médaille d'argent et 50 fr. : M. Bignon Amand, à Sens.
2. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. : M. Desmarests Georges, à Vareilles.
3. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. : M. Masset Auguste, à Saint-Clément.
4. prix. Une médaille de bronze et 25 fr. : M. Millet Arsène, à Grange-le-Bocage.
5. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. : M. Villadier Eugène, à Villemanoche.
6. prix. Une médaille de bronze et 15 fr. : M. Solas-David, à Villemanoche.

DRAINAGE.

1. prix. Une médaille d'argent : M. Jullien, à Vallery.
2. prix. Une médaille de bronze : M. Boullet Louis, à Brannay.

SYLVICULTURE ET REBOISEMENT.

1. prix. Une médaille de vermeil : M. Marteau père, à la Singerie (Courgenay).
2. prix. Une médaille d'argent : M. Julliot, à Sens.

VOLAILLES DE BASSE-COUR, BEURRE ET FROMAGES.

Coqs et poules.

1. prix. Une médaille de bronze et 15 fr. : M^{me} Moreau Léontine, à Galetas (Domats).
2. prix. Une médaille de bronze et 15 fr. : M^{me} Bordereau, basse-courière, chez M. Guichard, à La Pommeraye.

Dindes.

Prix. Une médaille de bronze et 15 fr. : M^{me} Moreau, au Galetas.

Canards.

Prix. Une médaille de bronze et 10 fr. : M. Bodier, cultivateur à Sens.

Beurre.

Prix. Une médaille de bronze et 10 fr. : M^{me} Moreau, au Gale tas (Domats).

APICULTURE.

1. prix. Une médaille de vermeil : M. Boudier, apiculteur à Sens.
2. prix. Une médaille d'argent : M. Foin, apiculteur à Michery.

HORTICULTURE.

Jardins d'agrément.

Aux jardiniers travaillant pour autrui qui auront le mieux entretenu les jardins confiés à leurs soins et auront le mieux dirigé la taille des arbres fruitiers :

Prix hors concours. Une médaille de vermeil : M. Lecomte Antoine, pour les bons soins qu'il donne depuis 20 ans au jardin de M^{me} Lobjeois, à Passy.

Une médaille d'argent : M. Goberot, instituteur à La Belliole, pour la bonne direction de ses arbres fruitiers et les produits qu'il tire de son jardin.

1^{er} prix *ex æquo*. Une médaille d'argent et 20 fr. : M. Ythier, jardinier à Sens ; et M. Amard, jardinier de M^{me} Salleron, à Sens.

Une médaille de bronze et 15 fr. : M. Petit René, jardinier à Sens.

Une médaille de bronze et 15 fr. : M. Nonat, jardinier à Sens.

Une médaille de bronze et 15 fr. : M. Lécorchez, à Sens.

Jardins potagers.

1. prix. Une médaille d'argent : M. Tailleur, à Sens.

2. prix. Une médaille d'argent : M. Louis Gillet, à Sens.

3. prix *ex æquo*. Une médaille de bronze : M. Cointot, à Sens.

— Une médaille de bronze : M. Adam, à Sens.

EXPOSANTS DES PLUS BEAUX LOTS DE FLEURS ET DE LÉGUMES.

Fleurs.

Médaille d'or *ex æquo* : MM. Joseph Heim fils, à Sens ; et Michel jeune, à Sens, pour leurs belles collections de fleurs de serre.

Médaille de vermeil : M. Lévêque, jardinier à Sens, faubourg Saint-Antoine, pour sa collection de coléus, pépinières et bouquets.

Médaille d'argent : M. Puissant, horticulteur à Montargis.

Médaille d'argent : M. Robert Maurice, jardinier à Sens, pour sa collection de roses.

Médaille de bronze : M^{me} Chevreau, à Sens, pour cache-pots.

Médaille de bronze : M. Guillot Louis, à Sens, pour jardinières.

Médaille de vermeil : M. Pigent, jardinier de M. Sicardy, à Sens, pour plantes grasses.

Médaille de bronze : M. Montarlot, horticulteur à Joigny, pour dessins de jardins.

Légumes.

Prix *ex æquo*. Médaille d'argent et 20 fr. : MM. Lécorchez et Robert Eugène, maraîchers à Sens.

Mention honorable : M. Horace Lefort, à Sens, pour son exposition de fraises.

Mention honorable : M. Mossot, à Sens, pour ses fraises.

Mention honorable : M. Dussauze, à Sens, pour ses pensées.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Concours de compositions agricoles entre les élèves des écoles primaires des cantons nord et sud de Sens, âgés de 10 ans au moins et de 14 ans au plus au jour du concours :

CANTON NORD.

Ecole de garçons. — Élèves.

1. prix. Un ouvrage d'agriculture : Pissier Ernest, de l'école de Noé.

2. prix : Galicier Albert, de l'école de Vaumort.

3. prix : Lamy Emile, de l'école de Véron.

4. prix : Daignas Urbain, de l'école de Fontaine-la-Gaillarde.

5. prix : Ducy Gustave, de l'école de Noé.

6. prix : Vaillant Louis, de l'école de Saligny.

7. prix : Baillat Ernest, de l'école de Fontaine-la-Gaillarde.

Instituteurs.

1. prix. Une médaille d'argent donnée par la Société des agriculteurs de France et un Traité d'agriculture : M. Poisson, instituteur à Noé.

2. prix. Une médaille d'argent et un traité d'agriculture : M. Gaudaire, instituteur à Vaumort.

3. prix. Une médaille d'argent et un traité d'agriculture : M. Moreau, instituteur à Véron.

Ecole de filles. — Elèves.

Prix : Champrobert Marie, élève de l'école libre du faubourg Saint-Pregts, à Sens.

Institutrices.

Prix : M^{me} Jeannest Emilie (sœur Marie-Désirée), faubourg Saint-Pregts, à Sens.

CANTON SUD.

Ecole de garçons. — Elèves.

1. prix : Vallon Zéphirin, de l'école de Saint-Denis.
2. prix : Grémy Théophile, de l'école d'Etigny.
3. prix : Guinot Auguste, de l'école d'Egriselles-le-Bocage.
4. prix : Pouillié Hippolyte de Saint-Martin-du-Tertre.

Instituteurs

1, prix. Une médaille d'argent donnée par la Société des agriculteurs de France et un Traité d'agriculture : M. Jays, instituteur à Saint-Denis.

2. prix. Une médaille d'argent et un Traité d'agriculture : M. Sarrazin, instituteur à Etigny.

Ecole de filles. — Elèves.

1. prix : Boyer Marthe, de l'école d'Egriselles-le-Bocage.
2. prix : Rousseau Héloïse, id.
3. prix : Drouat Anaïs, de l'école de Gron.
4. prix : Guichard Louise, id.
5. prix : Bru Eugénie, id.

Institutrices.

1. prix : Une médaille d'argent et un Traité d'économie domestique : M^{me} Mouturat, institutrice à Egriselles-le-Bocage.

2. prix. Un ouvrage d'économie domestique : M^{me} Mouturat, institutrice à Egriselles-le-Bocage.

3. prix. Une médaille d'argent et un Traité d'économie domestique : M^{me} Glachant, institutrice à Gron.

CONCOURS ENTRE LES ÉLÈVES DES ÉCOLES DE L'ARRONDISSEMENT.

Elèves. — Garçons.

1. prix, Une médaille d'argent et un Traité d'agriculture : Galicier Albert, de l'école de Vaumort.
2. prix : Daignas Urbain, de l'école de Fontaine-la-Gaillarde.
3. prix : Pelletier Auguste, de l'école de Vareilles.
4. prix : Cassedanne Constant, de l'école de Villeblevin.
5. prix : Percheron Constant, de l'école de Villemanoche.
6. prix : Adelmar Charles, de l'école de Sognes.

Instituteurs.

1. prix. Une médaille de vermeil et un Traité d'agriculture : M. Gaudaire, instituteur à Vaumort.
2. prix : M. Lesprillier, instituteur à Fontaine-la-Gaillarde.
3. prix : M. Huchard, instituteur à Vareilles.

Elèves. — Filles

1. prix. Une médaille d'argent et un Traité d'économie domestique : Beau Gabrielle de l'école de Lixy.
2. prix : Clément Clémentine, de l'école de Voisines.
3. prix : Paquot Pauline, de l'école du faubourg Saint-Pregts.
4. prix : Cheneau Clotilde, de l'école de Voisines.
5. prix : Champrobert Marie, de l'école du faubourg St-Pregts.
6. prix : Evrat Ambroisine, de l'école de Sergines.

Instituteurs et institutrices.

1. prix. Une médaille de vermeil et un ouvrage d'agriculture : M. Beau, instituteur à Lixy.
2. prix. Un traité d'économie domestique : M^{me} Nézard, institutrice à Voisines.
3. prix : M^{me} Jeannest (sœur Marie-Désirée), faubourg Saint-Pregts.

Résumé de la conférence de M. Foëx, directeur de la Station agronomique de l'Yonne.

1. prix : Galicier Albert, école de Vaumort.
2. prix : Hulot Arille, école de Villeneuve-la-Dondagre.
3. prix : Descourtis Gaston, école de Villeblevin.
4. prix : Michaut Aimé, école de Villemanoche.

Une médaille d'argent hors concours à M. Tavoillot, instituteur à Villemanoche, pour son musée scolaire.

ENGRAIS.

Une médaille d'argent, pour engrais, à MM. Déon et Pichelin, à Sens.

Une médaille d'argent, pour engrais, à MM. Pichelin-Petit et fils, à Lamotte-Beuvron.

Une médaille d'argent à M. Cordier, à Sens, pour importation d'engrais Bernard, Nath et Alger.

Une médaille de bronze à M. Bellanger, pour engrais chimiques.

Une médaille d'argent, pour ses vins, à M. Guinot, à Sens.

Rappel de ses nombreuses médailles à M. Boudard, à Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes, pour sa collection de maïs.

INDUSTRIE.

Une médaille de bronze à M. Chevalier, fabricant de gâteaux à Villeneuve-l'Archevêque.

Une médaille de bronze à MM. Tressou et Guérin, à Flogny, pour leur pommade arabe.

Une médaille de bronze à M. Bellanger, fabricant d'arrosoirs à Troyes.

Une médaille de bronze à M. Vachon, fabricant de chaises à Very-Châtillon.

INDUSTRIE SÉNONAISE.

Une médaille d'argent à M. Déon Ulysse, pour ses fourrures.

Une médaille d'argent à M. Tallée, naturaliste à Sens.

Une médaille d'argent à M. Cloutier, fabricant de meubles sculptés à Sens.

Une médaille d'argent à M. Billette, fabricant de chaussures à Sens.

Une médaille d'argent à M. Ardilly, fabricant de brosses à Sens.

Une médaille d'argent à M. Rameau, fabricant de rasoirs à Sens.

Une médaille de bronze à M. Marchand, fabricant de chaussures à Sens.

Une médaille de bronze à M. Gey Alix, coiffeur à Sens.

Une médaille de bronze à M. Deschamps, à Sens, pour ses chaises.

Une médaille de bronze à M. Rimbault, pour ses ruches.

Une médaille de bronze à M. Hébert, pour ses cages.

Une médaille de bronze à M. Bourdin, à Sens, pour sa coutellerie.

Une médaille de bronze à M. Gauthier, ouvrier charpentier à Sens.

Une médaille de bronze à M. Gousse, matelassier à Sens.

SÉANCE DU 14 JUILLET 1878.

PRÉSIDENCE DE M. GUICHARD.

M. le Président ouvre la séance par une courte allocution dans laquelle il expose le regret de n'avoir pu remercier plus tôt la Société pour l'avoir appelé, dans sa séance du 4 février, à l'honneur de la présidence. Il ajoute que le département doit savoir gré aux membres de la Société de ne pas avoir désespéré de son avenir et d'avoir su garder intacte sa vitalité. La Société centrale a encore un rôle considérable à jouer dans la défense des intérêts agricoles du département. Entre autres questions importantes à débattre et auxquelles la Société doit toute sa sollicitude, est celle du vinage dont l'adoption par le Parlement tendrait à substituer la fabrication du vin à la culture de la vigne. Pour obtenir gain de cause en cette matière, M. le Président croit qu'il y aura de sérieuses difficultés à surmonter.

L'orateur a pu voir de près la composition des commissions et il a constaté trop souvent que ce sont ceux qui ont un intérêt immédiat dans la question qui avaient su en faire partie. En tous cas, si le projet de loi devait passer, il faudrait de toute nécessité une modification dans notre code pénal garantissant la qualité de la marchandise vendue sous le nom de vin. Malheureusement, ajoute M. le Président, ici comme en bien d'autres cas, la morale et la justice n'ont pas toujours raison. La question n'a pas seulement pour nous un intérêt départemental, elle comporte même un intérêt national ;

vouloir substituer la fabrication du vin à la culture de la vigne, c'est aller à l'encontre des conditions climatériques et naturelles du sol français.

Parmi les autres questions importantes également à étudier sont celles de la taxe unique dans les villes, et des tanneries. Problèmes importants aussi et dont les solutions sont du plus grave intérêt pour les vignerons et les consommateurs.

Il y aura aussi à examiner de près les grands travaux dont l'étude est imminente et concernant l'amélioration de nos moyens de transport, chemins de fer et agrandissements de nos voies navigables. Par sa situation intermédiaire entre le Midi et le Nord, le département sillonné de voies de transport sera appelé un jour à devenir un véritable entrepôt des produits du Nord et du Midi.

Cette allocution terminée, il est procédé à l'admission des membres présentés à la dernière séance. Sont admis MM. Hugot Jules, Gallot Albert, Filet Paulin, Defrance Amyot, Girard aîné et Muzard.

Il est ensuite donné lecture d'une lettre de M. le Préfet, relative à la publication du dessin du doryphora.

La Société décide, conformément à une résolution déjà prise par son bureau, qu'une somme de 25 francs sera affectée à l'achat de 50 exemplaires représentant le Doryphora à différentes phases de son existence.

Il est également donné lecture d'une seconde communication de M. le Préfet demandant à la Société centrale son avis sur l'introduction de l'enseignement agricole dans les cours d'adultes.

Cette question ayant été soumise à une commission spéciale, il est donné lecture de la conclusion de son rapport :

M. le Président croit qu'en pareille matière l'instruction doit principalement porter sur l'instruction horticole, lequel comprend les lois de la végétation et de la restitution au sol ; le jardinage, d'après M. le Président, est destiné à apporter un grand adoucissement aux rudesse de la vie rurale. Suivant lui, la tenue du jardin est la caractéristique de la tenue de la ferme, elle indique à première vue si le fermier est rangé et soigneux.

M. Houdaille demande que les instituteurs reçoivent avant tout des principes généraux d'agriculture ; habitant du Morvan, il a pu constater que quand les maîtres ont reçu leur instruction dans les pays vinicoles, ils ne sont pas au courant des opérations agricoles nécessaires à la culture des contrées à terrains granitiques.

M. Foëx partage complètement ces deux opinions dont il se rend parfaitement compte puisqu'il est chargé du cours d'agriculture du département. Aussi a-t-il toujours basé son enseignement sur les données générales de géologie, d'engrais, de météorologie, de physiologie végétale. Il croit aussi que les adultes qui n'ont pas reçu l'enseignement professé à l'école primaire doivent apprendre les données générales agricoles capables de les familiariser avec les termes scientifiques usuellement employés.

En terminant, M. Foëx propose de renvoyer ce vœu à la commission d'enseignement agricole.

M. Guichard croit à l'utilité des leçons de technologie données avec les objets sous les yeux, il croit que l'enseignement horticole arrivera facilement à ce but. La Société centrale devra, suivant M. le Président, demander que des notions générales d'agriculture soient données

avec des applications constantes au jardin de l'école.

La Société centrale se rallie à l'opinion du Président.

M. Savatier-Laroche donne lecture de son rapport sur les musées cantonaux et appuie cette lecture de quelques explications complémentaires.

M. Guichard craint que la dénomination de musées cantonaux n'implique une idée trop grandiose d'assemblage de matériaux, il croit qu'il serait préférable de s'arrêter à l'expression de collection.

La question est renvoyée à la commission d'enseignement.

M. Pinard rappelle que la Société avait émis le vœu que quelques membres fussent admis dans cette commission.

Ce vœu est renouvelé et devra être transmis à M. le Préfet.

L'ordre du jour appelle la discussion sur la question hippique.

M. Savatier-Laroche lit un rapport sur la question. En présence de l'insuffisance des bons chevaux dans notre département et surtout de la qualité défectueuse des produits de nos éleveurs. il serait utile, suivant le rapporteur, de s'inspirer des exemples qui se font dans les départements voisins comme la Nièvre et la Côte d'Or en achetant, pour les revendre aux enchères, des étalons vigoureux et bien conformés qui resteraient dans le pays, de façon à produire une amélioration certaine dans la conformation des jeunes poulains qui en dériveraient. Pour réaliser ces améliorations, le conseil départemental serait saisi d'un vœu lui demandant d'affecter une somme de six milliers francs à une opération de cette nature.

La commission d'achat et de revente fonctionnerait sous le contrôle du département, de M. le Préfet et de la commission départementale. Elle pourrait se composer de membres désignés par M. le Préfet sur la présentation des sociétés agricoles et du Conseil général.

M. Houdaille croit que le rapport contient quelques erreurs relatives à la Nièvre. Au début le Conseil général est bien venu en aide à la Société, mais son intervention a cessé après les trois premières années, quand il a cru remarquer que les étalons n'étaient plus autant recherchés; c'est donc la Société d'agriculture seule qui a continué le système.

M. Houdaille demande donc que la Société prenne seule la chose en main, en demandant simplement l'appui du Conseil général.

M. Ribière partage l'avis du préopinant, il croit que le Conseil pourra voter des fonds, mais non en faire lui-même emploi.

Après une discussion assez approfondie sur le mode d'achat et de revente des étalons, ainsi que sur les diverses évolutions du jeune poulain avant d'arriver à l'état adulte, discussion à laquelle prennent part MM. Pinard, Foëx, Laroche et Métairie, ; M. Guichard, divisant la question, propose à la réunion de statuer sur les deux points suivants :

1° A-t-on besoin de l'encouragement du département pour l'élevage du cheval ?

2° Une subvention accordée, comment en fera-t-on l'emploi ?

Le rapporteur, faisant observer que ces deux questions se trouvent résolues dans son rapport, demande à l'assemblée si elle veut les adopter.

Lecture est donnée de ces résolutions, qui sont adoptées.

La parole est donnée à M. Foëx pour la révision des statuts.

Suivant M. Foëx, les séances ordinaires de la Société sont trop longues et surtout trop surchargées de questions secondaires qui en ôtent tout l'intérêt et le profit. Son projet consisterait à charger le bureau de résoudre toutes les questions de second ordre, comme les questions budgétaires, de réception des membres, etc., etc., et de résERVER tous les sujets agricoles exigeant un examen sérieux et approfondi pour les grandes séances plénières.

Le bureau de la Société serait modifié ; il comprendrait le bureau actuel et quatre membres pris dans les sociétés agricoles d'arrondissement. Sur ces quatre membres deux seraient désignés par les Comices, les deux autres par la Société centrale,

Suivant le préopinant, la Société devra changer l'organisation actuelle de ses concours.

Elle désignera, dans les arrondissements où se tiendront ses assises, sur quel objet spécial devra porter le concours pour lequel des primes élevées seront accordées.

La Société se divisera en sections permanentes auxquelles seront renvoyées toutes les questions qui auront besoin d'un examen préalable.

Conformément au règlement, qui veut que toute proposition ne puisse être tranchée dans la séance même où elle a été introduite, l'assemblée décide que la proposition sera renvoyée à la prochaine séance.

Il est ensuite procédé à la présentation de nouveaux membres.

Sont présentés : MM. Bréjoux, fermier aux Essarts, près Villeneuve-l'Archevêque ; Lacaille, propriétaire à Sens ; Marteau père, à Cuy ; Renaudat, à Saligny ; Petitjean, aux Iles, près Auxerre ; Berthelot, directeur d'assurance à Auxerre ; Ch. Pouillot, notaire à Brienon ; Lamy, avoué à Paris, conseiller général de l'Yonne ; Bonnerot, avoué à Joigny, conseiller général de l'Yonne.

La séance est levée.

OPINION DE LA COMMISSION
SUR LE PROJET DES MUSÉES CANTONNAUX.

La commission instituée par la Société centrale pour examiner la proposition faite au sujet de la création de musées agricoles cantonaux, a jugé que ces musées rendraient d'incontestables services pour les recherches statistiques cantonales, faciliteraient les études agricoles des sociétés et celles de MM. les instituteurs. Mais si les agriculteurs semblent devoir y apporter tout leur concours, la commission a pensé qu'il fallait d'une part être certain que l'administration de l'enseignement, et dans une large mesure, voudrait bien y aider, et, d'autre part, que quelques subsides, au moins pour les frais de premier établissement, seraient accordés.

La commission croit donc qu'il est nécessaire de renvoyer le mémoire présenté par M. Savatier-Laroche à M. le préfet de l'Yonne pour réclamer l'avis de la commission d'enseignement agricole, récemment instituée, et pour provoquer ensuite toutes mesures qui amèneraient la prochaine réalisation du projet.

Il est ensuite procédé à la pré-
membres.

Sont présentés : MM. Bréjor
Villeneuve-l'Archevêque; M. EU
Marteau père, à Cuy;
aux Iles, près Auxer ~~PRESENTATION DANS LE DÉPARTEMENT~~
à Auxerre; Ch. Pr ~~AS ET REVENTES D'ÉTALONS.~~
à Paris, conseil
à Joigny, co ~~port~~ présenté par M. Savatier-Laroche sur
La séar

Il y a quarante ans une heureuse initiative dotaît la
commune de ses premiers chemins vicinaux. Depuis lors,
chaque année a vu l'Etat, les départements, les com-
munes travailler à l'envi, s'imposer de lourds sacrifices
pour agrandir et compléter l'œuvre commencée. C'est
grâce à toutes ces voies ouvertes que le progrès a péné-
tré jusque dans les bourgades les plus reculées, que nos
campagnes sont, à cette heure, transformées, que la civi-
lisation, le bien-être intellectuel et matériel s'accroissent
cessamment, et que, comme conséquence, l'ignorance
le paupérisme tendent de plus en plus à disparaître.
Le cultivateur possède maintenant les voies ferrées
pour les transports à grande distance et aussi les bonnes
routes pour circuler dans les régions voisines. Est-il aussi
réalisable qu'il ait, du moins en suffisante quantité,
bons chevaux qui lui sont nécessaires, et ne rendrait-
pas grand service à l'intérêt public, comme à l'intérêt
qué, en appelant toute la sollicitude de l'administration
à cette importante question ?

Plus que jamais on fait dans la culture application de
dage anglais : le temps c'est de l'argent. Plus que
nais il faut à nos cultivateurs des attelages vigoureux

· harriots et leurs charrues, et en même temps
· allure rapide lorsqu'ils vont à la ville pour
· en aux marchés voisins, pour leurs ventes
· approvisionnements.

· , on sait malheureusement, au milieu de nous,
· mbién il devient difficile de remplacer, en foire, un
· bon animal qu'on a perdu ; on sait surtout quel sinistre
· c'est pour le cultivateur que la mort d'un cheval emporté
· par une maladie aiguë ou victime d'un accident.

· De toutes parts on voit l'agriculteur, le commerçant,
· le médecin, l'homme d'affaires surpayer le cheval qui
· leur est nécessaire ; et cependant si pour eux, pour nous
· tous nous avons maintenant les routes toujours soigneu-
· sement entretenues, ne faudrait-il pas aussi avoir les
· bons chevaux qui nous mettent à même d'en user ?

La statistique nous fait à ce sujet des révélations qu'il est bon de consigner. Si nous ouvrons le Bulletin du 1^{er} mars 1877 de la Société des agriculteurs de France, page 261, nous y voyons qu'en 1874 nous exportions, pour une valeur de 30 millions, 35,954 animaux de l'espèce chevaline, quand la même année, pour une dépense de 14 millions et demi, nous en introduisons chez nous 10,290 têtes, ce qui donne aux chevaux sor-
· tants une valeur moyenne de 800 francs, et à ceux intro-
· duits la valeur de 1,400 francs. Nous payons donc très
· cher à l'étranger ce qu'il nous vend ; et à ce compte, plus
· de 25,000 têtes d'animaux produits ont quitté le sol
· français.

A ce sujet on objectera sans doute que les interdictions de sortie de leur territoire des chevaux allemands, que les achats considérables faits par l'Allemagne pour compléter son armement après la dernière guerre sont pour

quelque chose dans ces chiffres ; mais il est exact aussi de dire que dans la région d'outre-Rhin comme en Angleterre, on a tout fait pour approvisionner l'agriculture ainsi que l'industrie des chevaux qui leur sont nécessaires ; que de ces pays on vient chez nous chercher tous les jeunes animaux de trois à quatre ans qu'on trouve le plus solidement conformés, et, un juge bien compétent en pareille matière, M. Pinard-Miraut, nous disait que lorsqu'il y avait des concours hippiques on ne revoyait jamais revenir, comme juments, les pouliches remarquables primées quelques années auparavant.

Il est donc incontestable qu'il s'est fait, au profit de l'Etranger, un drainage de tous les jeunes animaux, des meilleurs du moins, qui auraient dû rester sur notre territoire ; il y a, par suite, rareté excessive sur nos marchés, et ce qu'on y trouve ne répond guère aux légitimes espérances des acheteurs. Ce sont des animaux issus de producteurs mal conformés ou mal assortis, souvent découssus, sans vigueur et sans agilité.

Le département de l'Yonne, objectera-t-on peut-être, n'a pas vu décroître sa population chevaline, puisque dans le Comice d'Auxerre, le 20 mars 1877, on constatait que la population chevaline, de 35,991 en 1862, s'était élevée à 40,183 en 1875. A cela nous répondrons sans hésiter, qu'en ce qui concerne les transactions sur les chevaux, la demande excède de plus en plus sur les offres ; que nos fermes, nos exploitations, plus correctement tenues, réclament un nombre toujours plus grand d'animaux de trait ; et qu'en ce qui concerne les bons chevaux, c'est plus que la rareté, c'est-à-dire la pénurie qu'il faut constater sur les foires et marchés.

Les Sociétés agricoles depuis longtemps se préoccupent

de cette situation ; elles ne regrettent pas sans doute que certains producteurs vendent leurs produits en y trouvant profit, mais elles déplorent le sort du cultivateur réduit à se contenter aujourd'hui des types peu satisfaisants trouvés sur nos marchés.

Elles ont donc pensé, et plus particulièrement la Société centrale d'agriculture, que si l'on amenait dans le pays un certain nombre de bons étalons, on lui rendrait un incontestable service. Les cultivateurs trouveraient ainsi avantage à produire chez eux, et de bon type, les jeunes chevaux qu'ils utiliseront ensuite dans leur exploitation ; les chevaux produits auraient une plus haute valeur ; et d'ailleurs dans la plupart de nos fermes on a maintenant et l'installation nécessaire et les herbages appropriés.

Faut-il rappeler, en effet, que sur bien des points les prairies humides et argileuses ont été drainées, que les joncs et herbes marécageuses en ont disparu, que la pratique des irrigations se perfectionne, qu'on sait choisir et combiner judicieusement les semences destinées à la création de nouvelles prairies et qu'on commence à ne plus refuser à celle-ci ni les engrais, ni les amendements. Les bons conseils, les hautes récompenses dans nos concours ne font point défaut aux expérimentateurs, et dans notre département déjà on sait appliquer à la nourriture du cheval l'intelligente alternance de l'aliment excitant, l'avoine, et de l'aliment fortifiant, le maïs.

Nous estimons donc qu'on est prêt à profiter de tous les sacrifices qui seraient faits, soit par l'Etat, soit par le département en faveur de l'espèce chevaline.

Le bureau de la Société, après s'être éclairé auprès de nos collègues les plus autorisés en pareille matière, a

donc pensé que l'heure était venue de faire toucher du doigt à l'administration départementale la plaie dont nous souffrons, d'en chercher résolument le remède, de prendre l'initiative d'un vœu dont le texte serait par nous discuté en séance publique et transmis ensuite, si vous le jugez bon, à notre assemblée départementale.

Nous ne demandons pas sans doute qu'on limite ou qu'on restreigne les profits des producteurs par des prohibitions de sortie ; les idées protectionnistes ne sont pas les nôtres ; nous voulons chercher à agrandir, à améliorer ce que nous avons, le type de nos chevaux dits de pays et qui seront produits avant peu et assez abondants, nous l'espérons, pour satisfaire à toutes les demandes.

On ne peut y parvenir, avons-nous pensé, qu'en imitant ce qui se fait déjà heureusement dans la Nièvre et dans la Côte-d'Or, en achetant pour les revendre aux enchères de solides étalons qui resteraient dans le pays, en un mot en faisant une opération analogue à ce que faisait en 1872 l'administration départementale de l'Yonne pour les céréales de semence.

Dans la Côte-d'Or, nous expliquait M. Pinard, on concède aux propriétaires éleveurs des étalons qui leur demeurent définitivement acquis, quand pendant sept années ils les ont entretenus en santé et vigueur et mis à la disposition du public pour un nombre déterminé de saillies. Dans la Nièvre, grâce à l'heureuse initiative de M. de Bouillé, le conseil général s'est décidé à dépasser tous les ans 12,000 francs en acquisition d'étalons revendus ensuite aux enchères publiques aux cultivateurs nivernais, et les achats sont si bien dirigés que le département récupère souvent sa dépense et qu'on a vu,

certain jour, un étalon, payé au marchand 500 francs, revendu 6,500 francs aux enchères départementales. Or chacun des étalons ainsi acquis peut procréer 50 jeunes animaux de bonne race et remplacer pour autant les types médiocres que dans les conditions actuelles auraient donné les juments poulinières du pays.

Nous demanderions dans l'Yonne que l'autorité départementale voulût bien affecter la somme de 6,000 francs employée, dans les anciens concours, à une opération de cette nature. Il faudrait s'attendre sans doute à un écart, plus grand tout d'abord que dans la Nièvre, entre le prix d'achat et celui des reventes aux enchères, mais tout au moins, avec cette somme, puis avec celle procédant du prix des reventes, arriverait-on, une première année, à mettre dans le pays six bons étalons de trait dont les produits pourraient être évalués à 300 jeunes animaux qu'on trouverait bientôt soit chez nos cultivateurs, soit sur les marchés. En continuant quelques années seulement le même sacrifice, nous serions abondamment pourvus, quand nous le sommes si mal aujourd'hui.

Comment fonctionnerait la commission d'achat et de reventes ? Sous le contrôle du département, du préfet et de la commission départementale. Elle pourrait se composer de membres désignés par le préfet sur la présentation des sociétés agricoles, sur celle du Conseil général, et, nous le croyons, elle aurait toujours à cœur de répondre à la confiance mise en elle. D'autre part on exigerait quelques garanties des cultivateurs admis aux enchères, quelque chose d'analogue à l'agrément que doivent obtenir, avant de soumissionner, les entrepreneurs de travaux publics, et l'engagement aussi de

maintenir un certain temps les étalons acquis dans leur exploitation. Affaire de règlement d'ailleurs et dont il ne convient pas ici de s'occuper davantage.

Grâce à ces mesures, si l'on ne s'effraie pas tout d'abord de quelques mécomptes, si l'on ne s'alarme pas de certaines déceptions dans l'expérimentation, le temps des tâtonnements et des épreuves sera de courte durée, les résultats bientôt seront seconds, et lorsqu'on aura ramené pour le cultivateur le prix du cheval qui lui est nécessaire à sa juste valeur, on aura rendu un important service à l'intérêt privé comme à l'intérêt public.

Nous ne serions pas l'interprète du bureau et des hommes compétents qui l'ont éclairé si nous ne demandions à l'autorité départementale de nous aider de ses vœux et de son influence auprès de l'Etat pour que celui-ci, dans les stations d'étalons qu'il institue, veuille bien mettre, à côté du cheval demi-sang ou cheval de guerre, quelques bons types du cheval de trait. Il ne nous faut pas oublier combien en 1870 nous avions peu de chevaux opposables à un envahisseur qui en avait 300,000 ! Il faut se dire qu'en guerre on utilise non-seulement le cheval demi-sang, celui qui donnera dans une charge de cavalerie, mais que l'autre cheval, celui de trait, rend aussi d'incomparables services, quand une retraite a mis une partie de nos chemins de fer entre les mains de l'ennemi. Est-ce qu' lors le cheval de trait ne concourt pas aux travaux d'assaut et de défense, aux approvisionnements ? Est-ce qu'il ne se replie pas pour revenir sur l'ennemi, avantage que n'auront pas certains chemins de fer du dernier réseau qui le cas échéant serviront peut-être à l'envahisseur contre nous-mêmes ? Il semble donc qu'en même temps qu'on rendrait de notables ser-

vices à l'agriculture en ayant des étalons de trait dans quelques stations, l'Etat lui-même y trouverait au besoin une précieuse ressource.

Toutes ces considérations détermineront certainement l'autorité départementale à résoudre dans le sens où nous insistons les questions aujourd'hui posées.

La Société centrale d'Agriculture de l'Yonne, qui vient d'affirmer sa vitalité au dernier concours de Sens, aurait pu demander, à côté des fonds départementaux qu'elle doit reverser à la Station agronomique, une allocation qui lui permet de donner un peu plus d'importance et d'éclat à son intervention dans les concours d'arrondissement. Mais, convaincue qu'elle défend aujourd'hui un intérêt de premier ordre comme au jour où elle protestait énergiquement contre le projet du vinage à prix réduit, elle acceptera de ne plus figurer que pour des primes spécialisées, dans les concours d'arrondissement, dans les limites du possible ; aussi elle voudra faire paraître, à des échéances plus rapprochées, sinon mensuelles, le bulletin de ses travaux ; elle s'efforcera de rester en communauté de pensées et de vouloirs avec les autres sociétés du département, et si son rôle doit être modeste, tant que s'imposeront d'autres et pressantes exigences budgétaires, elle le tiendra cependant pour honorable, autant du moins que les résultats qu'elle espère pourront être obtenus, notamment en ce qui concerne cette grave question de l'amélioration de l'espèce chevaline.

Elle soumettra donc, si la Société le croit bon, ses observations à cet égard à l'autorité départementale et avec confiance attendra sa décision.

SÉANCE DU 23 NOVEMBRE 1878.

PRÉSIDENCE DE M. SAVATIER-LAROCHE.

La séance est ouverte à 1 h. 1/2 par la lecture du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté sans observation.

Il est ensuite procédé à l'acceptation des membres présentés dans la séance du 14 juillet. A l'unanimité sont admis : MM. Bréjoux, fermier à Villeneuve-l'Archevêque ; Lacaille, propriétaire à Sens ; Marteau père, propriétaire à Cuy ; Renaudat, propriétaire à Saligny ; Petitjean, agriculteur à Auxerre ; Berthelot, directeur d'assurances à Auxerre ; Pouillot, à Briennon ; Lamy, avoué à Paris, et Bonnerot, avoué à Joigny.

MM. Savatier-Laroche et Guénier présentent un nouveau membre, M. Cambuzat Jean, propriétaire à Seignelay.

M. le Président donne lecture de plusieurs lettres émanant de MM. Guichard, Picard, de Fontaine et Richard, qui s'excusent de ne pouvoir assister à la séance, et de M. le président du Comice de Tonnerre, relative au prochain concours de la Société centrale. Dans cette lettre, M. de Clermont-Tonnerre croit pouvoir annoncer que le Comice de Tonnerre ne demandera pas mieux que de s'associer à la Société centrale pour organiser, en 1879, à Tonnerre, le prochain concours agricole.

M. le Président donne également lecture de plusieurs circulaires émanant : de la Société française de l'industrie laitière ; du Congrès international d'hygiène ; de l'Asso-

ciation pour la défense de la liberté commerciale et industrielle, demandant toutes le concours et l'adhésion de la Société centrale.

Sur les observations de M. le Président, les demandes de souscriptions sont ajournées en ce qui concerne les deux premières Sociétés, et renvoyées à l'examen d'une commission spéciale quant à la troisième.

Cette commission est immédiatement composée de la manière suivante : MM. Pinard-Miraut, Bonneville-Duché, Rapin, Richard, de Fontaine, Barat, Trutey, Perriquet, Houdaille, Romand et Foëx.

Communications sont encore données :

D'une lettre de M. Henri Johanet, administrateur de la Société des agriculteurs de France, demandant à la Société d'encourager par sa souscription la publication du *Recueil périodique annoté des lois, décrets et documents officiels relatifs aux diverses branches de l'agriculture*. L'assemblée, comprenant toute l'importance d'une pareille publication, décide qu'elle y accordera sa souscription.

M. le Président lit encore une proposition de la Société des agriculteurs de France, offrant de mettre gratuitement à la disposition de la Société centrale divers ouvrages ou mémoires qui ont été envoyés au Congrès international par les gouvernements, les associations et les agriculteurs étrangers. La collection qui nous est offerte a trait à l'agriculture de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande, de l'Inde, de l'Australie, de la Belgique et enfin du Pérou.

La Société centrale accepte avec gratitude l'offre qui lui est faite et décide que quelques renseignements complémentaires destinés à éclairer le choix des ouvrages offerts,

seront pris auprès du bureau de la Société des agriculteurs de France.

M. le Président poursuit par la lecture d'une circulaire ministérielle demandant l'avis des associations agricoles sur une proposition de loi relative à l'enseignement départemental et communal de l'agriculture.

Il est donné lecture de ce projet de loi.

M. Foëx croit devoir blâmer une des dispositions du projet suivant laquelle les professeurs départementaux sont à la fois sous la dépendance des deux ministères de l'instruction publique et de l'agriculture. S'il y a indépendance d'un côté, dit M. Foëx, il y a forcément servage de l'autre. Aussi croit-il préférable de subordonner les fonctions de professeur départemental au seul ministère de l'agriculture. Au point de vue de l'instruction, ce professeur serait donc assimilé aux professeurs libres des collèges et lycées, qui sont responsables de leur enseignement quand il n'est pas jugé suffisant.

M. Foëx croit, en outre, que si les conseils d'enseignement primaire, dont on connaît la composition, sont très aptes à juger les questions d'enseignement élevé, ils manquent de compétence pour apprécier les questions d'instruction agricole.

En résumé, le projet de loi paraît susceptible de nombreuses modifications, et M. Foëx termine en proposant de renvoyer cette question à l'étude d'une commission.

La proposition est adoptée et le projet de loi est renvoyé à la commission des tarifs douaniers, dont la composition a paru plus haut.

Enfin, et pour clore cette longue liste de communications, M. le Président donne lecture d'une circulaire de la Société protectrice des animaux demandant à la Société

centrale d'examiner s'il ne serait pas utile d'organiser, chaque année, dans les écoles primaires, un concours sur la meilleure manière de répandre les idées protectrices des animaux, surtout relativement aux oiseaux qui sont les utiles auxiliaires de l'agriculture.

Si un pareil concours était ouvert dans les écoles de la circonscription, la Société protectrice s'empresserait d'accorder des récompenses spéciales.

La proposition est adoptée, et la question fera, à l'occasion du prochain concours, l'objet d'une étude approfondie.

La parole est donnée à M. Foëx sur le phylloxéra.

M. Foëx commence par faire l'historique des diverses phases d'évolution que traverse l'insecte, c'est-à-dire à l'état de phylloxera aptère et de phylloxera ailé. Il explique son mode d'action sur les racines de la vigne, ses modes de transports à grande et petite distance. À ce propos, le conférencier cite le cas de ce professeur de Montpellier qui, voyageant en chemin de fer, remarqua sur le livre qu'il avait entre les mains un phylloxera ailé, alors qu'il était très éloigné de tout centre phylloxéré. M. Foëx a également décrit les caractères généraux des vignes au début de la maladie, caractères assez difficiles à observer et qui ne peuvent être constatés qu'avec une très grande expérience : témoin la Commission de la Côte-d'Or, qui, à son retour du Congrès de Montpellier, a immédiatement constaté la présence du phylloxera dans le département.

Le conférencier a également passé en revue les différents moyens préventifs et curatifs à employer sur les vignes atteintes ou menacées. Parmi les premiers, M. Foëx place la submersion, le sulfure de carbone; parmi les

seconds, la destruction complète et absolue des premières taches phylloxérées qui apparaissent, par un mélange intime de chaux et d'huile de pétrole avec le terrain infecté; combustion de la masse mélangée, saturation des mêmes terrains par du sulfure de carbone, et leur isolément des zones épargnées par de larges et profondes tranchées.

Ce sont les moyens que proposerait d'employer la Commission de l'Yonne, si le phylloxera menaçait d'apparaître dans ce département. M. Foëx propose, à cette occasion, à l'assemblée d'adresser un vœu au Conseil général, suivant lequel il accorderait à la Commission départementale du phylloxera une subvention destinée à exécuter les mesures de prévention en cas d'invasion du phylloxera.

M. le directeur de la Station agronomique termine sa conférence par une intéressante dissertation sur les vignes américaines.

M. le Président, après avoir remercié M. le conférencier de ses communications instructives, demande à M. Foëx si, au lieu de se servir des vignes américaines, foyers permanents du phylloxera, il ne serait pas plus utile de revenir aux plants issus des contrées originaires de la vigne, en un mot aux vignes asiatiques.

M. Foëx répond qu'il a vu à Montpellier des ceps de vignes asiatiques aussi bien atteints par l'insecte que les vignes françaises.

La proposition concernant la demande de subvention à adresser au Conseil général en faveur de la commission départementale du phylloxera est ensuite mise aux voix et adoptée.

L'ordre du jour appelant en discussion la question sur

les musées scolaires, M. le Président rappelle à ce propos que M. Paul Bert, député de l'Yonne, ayant l'intention de déposer un projet de loi sur l'organisation des musées cantonaux, il serait utile d'émettre un vœu suivant lequel une large part serait faite, dans ces collections, à l'agriculture.

Ce vœu sera envoyé à M. Guichard, président de la Société, pour le transmettre à qui de droit.

Une courte discussion s'ouvre ensuite à propos de la taxe unique des boissons dans les villes.

M. Perriquet, après avoir rappelé les origines de la loi, son mode de fonctionnement, ses multiples inconvénients au point de vue fiscal et financier, invite l'assemblée à émettre un vœu demandant l'affranchissement de l'impôt sur les vins consommés par le vigneron en dehors de la ville, et que la consommation constatée des non-récoltants soit adoptée pour base de l'abonnement à payer pour la consommation des récoltants.

L'assemblée décide qu'une commission composée de MM. Perriquet, Trutey, Guiblin, Richard, Defrance, Jacquot, Barat et Foëx se réunira à très bref délai dans le but d'examiner cette question avec tout l'intérêt qu'elle comporte.

M. le Secrétaire informe la Société qu'il a reçu, à titre de don, un très bel ouvrage agricole de 16 volumes, offert à la Société centrale par M. François, propriétaire à Paris. L'assemblée accepte avec gratitude le don généreux de M. François.

La séance est levée.

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1879.

PRÉSIDENCE DE M. PICARD.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté sans observation.

M. le Président lit une lettre de M. Tartois, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, en présence surtout de l'importance des questions qui doivent y être traitées.

Il est ensuite procédé à l'admission de M. Cambuzat Jean, propriétaire à Seignelay, présenté dans la précédente séance.

M. le Président donne ensuite lecture d'un certain nombre de présentations : ce sont : MM. Langin, docteur-médecin à Noyers ; Dalbanne Georges, à Auxerre ; Sibilat, greffier de justice de paix à Auxerre ; Rouillé, imprimeur à Auxerre ; Barat Anatole, huissier à Saint-Florentin ; Lordereau Alphonse ; Filey Alphonse, propriétaire à Duchy, et Portier, propriétaire à Neuvy-Sautour.

M. Savatier-Laroche donne lecture du budget de 1879. Le compte des recettes et dépenses s'établit comme suit :

RECETTES.

Reliquat de l'exercice 1878.....	1,952 fr.
Subvention du département.....	2,000
— de l'État.....	2,000
Fonds faits par l'État et le département pour la prime d'honneur...	2,000
Cotisations	4,300
Récolte (vigne d'essai).....	480
Subventions communales.....	100
Intérêts.....	100
<hr/>	
Total.....	9,932 fr.

DÉPENSES.

Station agronomique.....	2,000 fr.
Prime d'honneur.....	2,000
Concours de Tonnerre.....	2,000
Vigne d'essai.....	540
Frais de bureau.....	450
Souscriptions diverses.....	25
Bulletin, affiches, etc.....	1,000
Dépenses imprévues et réserve.....	<u>2,417</u>
Total.....	9,932 fr.

La Société, après lecture de ce budget, déoide qu'il sera renvoyé à la commission du budget.

M. Savatier-Laroche donne ensuite communication de la délibération du conseil municipal de Tonnerre, au sujet de la date du prochain concours qui aura lieu dans l'année en cette ville. Il résulte de cette délibération que la ville de Tonnerre, inaugurant cette année, au 7 septembre, jour de sa fête patronale, un nouveau système de canalisation des eaux urbaines, désirerait voir fixé à cette date le concours de la Société. A l'appui de ces deux raisons, le Conseil fait remarquer que cette époque est parfaitement placée pour permettre le déplacement des habitants de la ville et de la campagne. La moisson est finie, la vendange à peine en voie de préparation, les vacances dans leur plein. Bref, tout concourt, suivant le Conseil municipal, à assurer le succès de cette solennité agricole. Le Conseil ajoute que, si la Société le juge convenable, elle pourra fixer à une époque antérieure à celle du concours proprement dit, l'expérimentation des machines telles que faucheuses et moissonneuses.

Une courte discussion, à laquelle prennent part

MM. Richard, de Fontaine, Delions et Lasnier, délégué du Comice de Tonnerre, s'engage au sujet des conclusions de cette délibération. L'importance de plus en plus grande que prennent chaque année les expérimentations des machines engage tous ces membres à insister pour la fixation d'une date permettant les sérieuses expériences de ces utiles instruments.

La Société tout entière se rallie à l'opinion de ces membres, et il est décidé que le concours sera scindé en deux parties comprenant, l'une l'expérimentation des machines telles que faucheuses et moissonneuses, et dont la date sera prise dans la première quinzaine de juillet; l'autre, l'exhibition des animaux et des machines, qui aura lieu le 7 septembre, jour de la fête patronale.

La discussion s'engage ensuite au sujet du prix de 4,000 fr. offert par M. le comte de Lyonne.

M. le Président commence par rappeler que M. le comte de Lyonne, propriétaire au château de Forges, près Montereau, a légué à la Société des agriculteurs de France une somme de 5,000 fr. pour être distribuée par sommes égales à cinq cultivateurs d'au moins 10 hectares et de 50 hectares au plus appartenant à cinq départements différents.

Le département de l'Yonne se trouve compris cette année parmi les cinq désignés par le sort.

Il y aura donc lieu d'attribuer un prix spécial de 4,000 francs « à la culture la mieux en harmonie avec les conditions économiques du milieu où elle se trouve. » En outre, « le cultivateur devra être le père de la meilleure famille agricole. »

M. le Président propose de nommer une commission de neuf membres chargée d'examiner les titres des can-

didats au prix de Lyonne. Quatre membres de la Société centrale appartiendraient à cette commission et les cinq autres seraient fournis par les Comices d'arrondissement.

M. Richard croit ce nombre insuffisant : suivant le préopinant, le rôle de la commission pourra être difficile et demander beaucoup de temps, si les concurrents sont nombreux. Il serait préférable, suivant lui, de laisser les Comices faire un premier examen des titres des concurrents de chaque arrondissement, et la commission n'aurait plus à statuer que sur le mérite des plus dignes.

Après une courte discussion qui a lieu à ce sujet, il est décidé que la commission nommée à cet effet sera libre de s'entendre avec les délégués des Comices sur les choix à adopter dans les formes de l'examen. Cette commission est composée de la manière suivante : MM. Pinard, Picard, Barillon et Pailleret.

Par l'organe de son président, la Société centrale adresse à la mémoire de M. le comte de Lyonne l'hommage de sa gratitude pour le legs attribué à l'agriculture du département.

M. Savatier-Laroche donne ensuite lecture de son rapport sur l'enquête faite auprès des sociétés agricoles au sujet de la proposition de loi relative à l'enseignement départemental et communal de l'agriculture.

Le rapporteur est d'avis que le projet donne satisfaction à peu près complète aux intérêts agricoles du pays. Il estime cependant que l'article 4 du projet pourrait faire la part plus large à l'agriculture locale dans la composition des jurys de concours pour la nomination des professeurs.

Au sujet de l'article 5 et aussi de l'article 3, le rapporteur fait observer qu'aux termes de ces articles les fonctions de professeur d'agriculture devant ressortir à deux ministères, les professeurs peuvent se trouver parfois dans une situation assez ambiguë. Le rapporteur croit qu'il serait préférable de donner juridiction à un seul ministère, et que ce ministère fût celui de l'agriculture.

Enfin, et sur l'article 9, le rapport ajoute cette addition : que dans les départements ou des laboratoires agricoles seraient entretenus au moyen d'allocations venant des Comices, ces sociétés aient toujours droit à un représentant dans les commissions de réglementation et de surveillance de la Station.

Les conclusions de ce rapport sont adoptées.

L'ordre du jour appelle délibération sur le projet de publication d'un bulletin mensuel.

L'assemblée décide qu'une commission sera nommée à l'effet d'étudier ce projet, et confie ce soin à MM. de Bogard, Trutey, Moreau-Droin, Foëx et Rouillé.

M. Rapin donne ensuite lecture de son rapport sur la demande d'adhésion formulée par l'Association pour la liberté de commerce et de l'industrie.

Dans un rapport fortement motivé et s'appuyant principalement sur les conditions défavorables créées à l'agriculture par les traités de commerce de 1860, M. Fabien Rapin conclut au rejet de la demande d'adhésion formée par l'Association pour la liberté de commerce et de l'industrie.

L'assemblée, consultée, adopte ces conclusions à l'unanimité et décide que la publication de ce rapport trouvera place au Bulletin et sera envoyée aux Comices de l'Yonne

et à un certain nombre de Sociétés agricoles des départements voisins.

Avant de clore la séance, M. le Président donne acte au Comice de Reims de l'envoi de sa délibération sur le même sujet.

La séance est levée.

PROPOSITION DE LOI

Relative à l'enseignement départemental et communal de l'Agriculture, votée par le Sénat et dont la Chambre des députés est actuellement saisie.

Le ministre de l'agriculture, désirant saisir les sociétés agricoles du projet de loi sur l'enseignement agricole dans les écoles, avait adressé, par l'intermédiaire de M. le préfet, un exemplaire du projet à la société centrale, en lui demandant son opinion sur les différents articles qu'il comprenait.

Voici ce projet dont il est fait mention dans la séance précédente :

ARTICLE PREMIER. — Les notions élémentaires d'agriculture et d'horticulture seront, à partir de 1789, comprises dans les matières obligatoires de l'enseignement primaire. Les programmes de l'enseignement dans chaque département seront arrêtés après avis du conseil départemental de l'instruction publique.

ART. 2. — Dans le délai de six ans au plus, à partir de la promulgation de la présente loi, il sera établi une chaire d'agriculture et d'horticulture d'après les règles ci-après, dans les départements non dotés déjà de cet enseignement.

ART. 3. — Les professeurs départementaux d'agriculture et d'horticulture seront choisis au concours, sur le rapport d'un jury composé par le Ministre de l'agriculture. Ils seront nommés par arrêtés concertés entre les Ministres de l'agriculture et de l'instruction publique.

ART. 4. — Le concours aura lieu au chef-lieu du département; il portera sur les principes généraux de l'agriculture et de l'horticulture et sur leur application à la situation, à la production et au climat du département.

La moitié au moins des membres du jury sera prise parmi les propriétaires agriculteurs du département.

ART. 5. — Le programme du concours sera proposé par le préfet, sur l'avis du conseil général et du conseil départemental de l'instruction publique, et arrêté par les Ministres de l'instruction publique et de l'agriculture.

La liste des candidats admis au concours sera dressée par le préfet sur l'avis du conseil départemental de l'instruction publique et de la commission départementale du conseil général.

ART. 6. — Les professeurs départementaux d'agriculture seront chargés de leçons à l'école normale primaire, près de laquelle ils auront, autant que possible, leur résidence ; aux autres établissements d'instruction publique du département, s'il y a lieu, et de conférences aux instituteurs et aux agriculteurs des différentes parties du département.

ART. 7. — Le traitement du professeur départemental d'agriculture et d'horticulture sera payé par portions égales sur les fonds du budget du Ministre de l'instruction publique et sur ceux du budget du Ministre de l'agriculture. Les frais de tournées seront à la charge des départements.

ART. 8. — Les attributions, les conditions d'admissibilité au concours et de révocation des professeurs d'agriculture départementaux seront déterminées par un règlement d'administration publique.

Le règlement déterminera la résidence et le traitement des professeurs départementaux.

Il fixera le minimum des frais de tournée des professeurs d'agriculture et d'horticulture par rapport à chaque département, après avis du conseil général.

Les dispositions nouvelles relatives aux traitements et aux frais de tournées des professeurs d'agriculture et d'horticulture ne s'appliqueront qu'au fur et à mesure des vacances dans les départements où des chaires de cette nature sont déjà instituées.

ART. 9. — Dans les départements où il existe des chaires suffisant partiellement au but de la présente loi, la mise en vigueur des dispositions ci-dessus pourra être différée jusqu'à l'extinction des titulaires.

Voici le rapport de M. Savatier-Laroche sur cette question :

Messieurs.

La commission que vous avez chargée de ce soin a examiné la proposition de loi relative à l'enseignement départemental et communal de l'agriculture votée déjà par le Sénat et dont la Chambre des députés est actuellement saisie.

Les dispositions admises par la haute Assemblée lui ont paru devoir donner satisfaction à peu près complète aux intérêts agricoles du pays.

Le département de l'Yonne d'ailleurs ne peut oublier qu'il a, l'un des premiers, conçu et réalisé l'institution d'une station agronomique, celle d'Auxerre, qui est devenue le type de toutes les créations assez nombreuses faites dans d'autres départements, et qu'aussi, l'un des premiers il a dès à présent un programme d'enseigne-

ment agricole rendu obligatoire dans les écoles primaires et réalisant les vues de l'article 1^{er} du projet de loi.

Les articles 2 et 3 ont paru à la Commission admissibles sans modification.

L'article 4 semble comporter une part un peu plus large à faire à l'agriculture locale dans la composition du jury de concours pour la nomination des professeurs d'agriculture. C'est moitié, et non seulement un tiers des membres du jury qu'il conviendrait de prendre parmi les propriétaires-agriculteurs du département. L'instruction théorique, grâce aux leçons de l'institut agronomique, au stage de préparateur dans les stations, à la collaboration pour quelques-uns, dans certaines publications agricoles, existera toujours et suffisamment précise chez les divers candidats ; et d'ailleurs les hommes de science désignés pour faire partie du jury seront toujours assez disposés à relever l'hérésie doctrinale pour qu'on ait de ce côté toutes les garanties nécessaires ; il a donc paru bon de faire une place au moins égale aux hommes pratiques, à ceux qui retournent et fécondent incessamment le sol et dont la présence rappellera toujours au candidat que s'il doit connaître à fond la théorie, il est non moins essentiel qu'il se rende bien compte de la situation agricole de la région, des acclimatations qui y sont déjà faites, des succès qui déjà y ont été obtenus. N'amènera-t-on pas aussi par cela même les agriculteurs qui auront eu l'honneur d'être appelés au jury à faire eux-mêmes de profitables études théoriques et à s'élever jusqu'à la complète entente des questions que les hommes de science ne manqueront pas de soulever dans ces concours ?

L'article 5 paraît également devoir être adopté ; il implique l'entretien des bonnes relations entre les sociétés agricoles et l'administration du département ; nous les croyons nécessaires, et nous ne pensons pas qu'il faille une disposition réglementaire pour être assurés que les sociétés locales seront toujours sollicitées de donner leur avis au sujet du programme dont le préfet doit faire la proposition sur l'avis du conseil général et du conseil départemental de l'instruction publique. Nous admettons aussi bien entendu qu'un programme type aura été fourni par le ministère, contenant les parties toujours obligatoires s'imposant à tous les concours et aussi les parties facultatives pour lesquelles seulement interviendront les autorités départementales.

Les articles 6 et 7 indiquent quelles leçons ont à donner les professeurs départementaux d'agriculture et sur quels fonds ils doivent être payés ; c'est la consécration légale d'une situation déjà établie en fait, notamment pour le département de l'Yonne.

Mais d'après les observations présentées en séance même de la Société centrale, il y aurait lieu d'appeler toute l'attention du législateur sur la position quelque peu ambiguë des professeurs d'agriculture. Aux termes de ces deux articles et aussi de l'article 3 qui l'indiquait déjà, ces professeurs ressortiraient à deux ministères, celui de l'Instruction publique et celui de l'Agriculture. Or, chacune des administrations peut avoir ses exigences, ses ordres de service parfois contradictoires. Il semble donc qu'il importerait d'indiquer non pas que les professeurs appartiendraient à deux ministères, mais de donner juridiction à un seul ministère, et ce devrait être le ministère de l'Agriculture. Si le professeur-direc-

teur, presque toujours d'un laboratoire ou station agro-nomique, doit résider autant que possible près de l'école normale primaire, il faudra que le règlement détermine dans quelles conditions y seront données les leçons, quelle est sa situation comme professeur de l'école et quels sont ses chefs hiérarchiques. Ainsi par exemple, quand il s'agit du maire, premier magistrat municipal, la loi indique-t-elle dans quelles fonctions administrative il relève du préfet, et dans quelles fonctions judiciaires, celles d'officier de l'état-civil, il relève du procureur de la République, et au-dessus, du ministre de la justice ?

A cet égard il ne faudra pas oublier, et dans l'Yonne particulièrement, que les agriculteurs ont eu l'initiative nécessaire pour organiser la Station, qu'ils font annuellement les fonds d'entretien. Sans doute ils ont voulu que les leçons d'un maître autorisé profitassent aux aspirants instituteurs, qu'une saine théorie leur fût enseignée et que, grâce à eux, d'utiles notions, enfin propagées dans les campagnes, eussent raison de la vieille routine ; mais il ne faut pas non plus perdre de vue que le professeur départemental a toute une impulsion à donner à l'agriculture locale, qu'il doit sur certains points organiser des séries de conférences, d'expérimentations, qu'il lui faut une certaine suite dans ses travaux, dans ses observations, et nous demanderions pour lui toute la liberté d'allure compatible avec les nécessités du service. Ce sera affaire d'ordre intérieur et le règlement prévu par l'article 8, sinon la loi, peut donner au professeur départemental cette indépendance nécessaire que nous sollicitons pour lui.

Un dernier mot sur cet article 8, c'est que l'apprécia-

ion des titres déjà obtenus ou des travaux faits par le candidat et dont il aura à fournir le détail, ne doit être qu'un élément d'appréciation pour le jury et non une cause de non admissibilité au concours.

Quant à l'article 9, votre commission y ferait une seule addition, c'est que sur les points où des laboratoires fonctionneraient et seraient entretenus au moyen d'allocations venant des sociétés agricoles comme dans l'Yonne, ces sociétés aient toujours légalement un représentant dans les commissions de réglementation et de surveillance de la Station.

RAPPORT SUR LES TRAITÉS DE COMMERCE ET SUR LES TARIFS DE DOUANE.

MESSIEURS,

Je dois, au nom de la commission que vous avez nommée, vous entretenir aujourd'hui d'une question excessivement grave. Il s'agit de nos rapports commerciaux avec les nations voisines, avec tous les peuples commerçants du monde.

Les traités de commerce conclus par la France avec un certain nombre d'États voisins sont expirés depuis peu, ou ont été dénoncés par notre Gouvernement, de sorte que tous nos tarifs de douane peuvent être modifiés dans le cours de cette année.

Dans quel sens cette modification aura-t-elle lieu ? La France, faisant un pas de plus dans la voie du libre-échange, ouvrira-t-elle ses portes toutes grandes, alors que les autres nations ferment presque les leurs ? Reviendra-t-elle au système protectionniste à outrance, de manière à empêcher les produits étrangers de faire aucune concurrence à ses propres productions ? Ou bien, exigeant la réciprocité, appliquera-t-elle des tarifs élevés aux nations qui elles-mêmes nous opposent des droits de douane exagérés, les abaissant, au contraire, à l'égard des gouvernements qui voudront bien traiter plus favorablement nos produits ?

Une association pour la défense de la liberté commerciale a été fondée à Paris, sous la présidence de M. d'Eich-

tall, et elle sollicite de la Société centrale d'Agriculture de l'Yonne son appui et son concours pour défendre, dans notre régime économique, les principes de liberté et de progrès, et sauvegarder, dit-elle, les intérêts généraux du pays.

Devons-nous accorder cet appui et ce concours ?

Telle est la question.

Cette association ne réclame pas pour le moment le libre-échange absolu, mais elle voudrait y arriver le plus promptement possible, en abaissant, dès maintenant, les tarifs qui protègent les industries nationales. Elle s'appuie sur deux principes : la liberté du travail et la liberté de l'échange.

Libre échange, dit M. Frédéric Passy, l'un des membres de cette association, c'est « échange libre », ni plus ni moins, échange non libre, que ce soit par contrariété ou par empêchement, c'est échange asservi. Et c'est pourquoi quiconque porte atteinte à la liberté du travail porte atteinte à la liberté du salaire. La protection accordée à un produit, dans la mesure plus ou moins large où elle agit, rend ce produit plus rare, partant plus cher : c'est son but avoué. Mais par là même elle devient une gêne, non seulement pour les consommateurs, mais pour une ou plusieurs catégories de producteurs dont ce produit est plus ou moins la matière première. Ces producteurs lésés réclament à leur tour et il s'établit ainsi une véritable cascade de protections, c'est-à-dire de renchérissements et de raréfactions, dont l'ensemble constitue un appauvrissement général.

On nous dit qu'il ne faut pas nous mettre à la merci de l'étranger, qu'il nous faut être indépendants de l'étranger. L'Angleterre tire de l'étranger le tiers de son alimen-

tation. A-t-elle jamais manqué de pain comme au temps où elle prétendait se suffire à elle-même ? L'agriculture anglaise a été placée, sans protection d'aucune sorte, en face de la concurrence du monde entier. A-t-elle succombé ? Jamais elle n'a été plus florissante. On peut en dire autant de l'agriculture française. Qu'est-ce qui s'occupe de protéger l'agriculture nationale ? qui porte le poids de toutes les taxes dont sont grevés tous les objets qu'elle emploie. On a supprimé l'échelle mobile et on a bien fait, et depuis lors nous mangeons notre pain de chaque jour, tranquillement, sans être inquiets du pain du lendemain ; et le cultivateur, de son côté, sème son grain sans crainte, assuré d'en disposer à son gré et de vendre à droite s'il ne vend pas à gauche. Les prix se sont nivelés, les grands écarts ont disparu. Est-ce que ce n'est pas la vraie sécurité ?

Enfin les partisans du libre échange produisent un argument qu'ils considèrent comme décisif, en faisant observer que le mouvement commercial de la France, qui n'était en 1859 que de 5,400 millions, est arrivé, en 1876, à la faveur des traités de commerce, à une somme approchant 9,500 millions.

Voilà quels sont les principes des libres échangistes. Examinons-les, et surtout rendons-nous compte des conséquences qu'aurait pour la France l'application de ces principes.

Sans doute le libre échange faciliterait les transactions internationales, c'est le but auquel nous devons tendre, l'étoile vers laquelle nous devons diriger nos pas ; et, lorsque la terre sera peuplée partout à peu près proportionnellement à la richesse de son sol, lorsque le prix des salaires se sera peu à peu presque nivelé dans le

monde, lorsque les peuples auront perdu définitivement l'habitude barbare de s'entr'égorger, alors le libre échange sera praticable et sans doute pratiqué. Mais que nous sommes encore loin de cet heureux temps !

Il nous faut, en attendant, descendre des hauteurs sereines de la théorie, regarder autour de nous, et considérer attentivement les conditions économiques au milieu desquelles nous vivons présentement.

Nous croyons qu'une nation a le plus grand intérêt à produire chez elle tout ce qui lui est nécessaire, indispensable. Ainsi que l'un de nos ministres, M. de Freycinet, le proclamait à Bordeaux avec tant de justesse et de vérité, il n'est pas indifférent pour un pays de laisser périr des industries qui lui feraient défaut au moment où il aurait à se défendre. Nous pouvons être en guerre avec un puissant voisin et nos ports peuvent être bloqués par des flottes supérieures au nôtres. Comment pourrions-nous nous défendre si nos industries nationales anéanties par la concurrence étrangère ne pouvaient nous fournir, en quantité suffisante, les canons, les fusils, les blindages, les cuirs, tout le matériel indispensable pour la défense, les tissus de lin, de coton et de laine nécessaires pour l'habillement des troupes et de la population, et aussi (j'insisterai plus tard sur ce point qui nous concerne spécialement) la viande et le pain, substances alimentaires dont l'insuffisance causerait les plus cruelles souffrances. Dans de telles conditions, la défaite serait certaine, nous resterions impuissants et vaincus à la discréption de nos ennemis.

Il n'entre pas dans notre pensée de demander pour nos industries des droits protecteurs élevés, presque prohibitifs, qui leur permettent de s'endormir en toute

sécurité. La concurrence éveille, stimule, exalte les facultés inventives de l'homme et conduit ainsi au Progrès. Il faut que les droits protecteurs soient aussi faibles que possible ; mais si cependant des industries nationales importantes ont besoin d'être protégées en raison des conditions particulières au milieu desquelles elles s'exercent, il nous semble qu'elles doivent l'être suffisamment pour qu'elles puissent vivre et prospérer.

Lorsque nous disons que les produits de notre industrie doivent être protégés aussi peu que possible, nous entendons qu'il en soit ainsi vis-à-vis des gouvernements qui n'opposeront à nos produits d'exportation que des tarifs également modérés ; nous voulons la réciprocité.

La réciprocité ! voilà un mot que les libres échangistes ne prononcent pas et qui a cependant une importance capitale dans le commerce général des peuples.

Par exemple, la grande République américaine des Etats-Unis ne pratique pas la réciprocité vis-à-vis de la République française. Nous recevons en franchise, ou à peu près, ses cuirs, viandes, laines, cotons, graines oléagineuses, huiles de graines de coton, ses immenses cargaisons de grains, tandis que, de son côté, pour reconnaître un procédé si libéral et si désintéressé, elle frappe des droits les plus élevés tous nos produits manufacturés, sans même en excepter nos vins.

Il s'en suit que l'argent de la France s'en va en Amérique et n'en revient jamais. Et c'est là la cause principale à laquelle il nous faut attribuer le triste bilan de notre commerce de 1878. Si le mouvement commercial s'est accru, ainsi que le disent les libres échangistes, il n'en est pas moins vrai que nos importations ont dépassé nos exportations d'une somme qui approche onze cents

millions. Si on n'y met obstacle et si un pareil résultat continue à se produire, la France sera vite appauvrie. On objecte que la perte en espèces métalliques n'est pas aussi grande qu'on le suppose parce que notre pays reçoit chaque année l'intérêt de fonds placés à l'étranger. Cette observation est juste ; mais c'est combler le déficit du temps présent par l'épargne du temps passé, et la situation, au point de vue du commerce international, n'en est pas moins mauvaise. On dit encore que l'argent n'est pas la richesse. Pense-t-on que si la France avait perdu dix milliards en or et en argent, elle ne serait pas considérablement appauvrie ? L'argent n'est pas la richesse parce qu'il n'est pas un produit qui serve directement et par lui-même, mais à lui seul il représente toutes les richesses matérielles, parce qu'il permet ordinairement de se les procurer toutes.

Nous voyons par l'exemple que nous fournit la République des États-Unis que le libre échange pratiqué vis-à-vis d'une nation qui s'entoure d'un réseau protecteur prohibitif, est, pour dire le mot, une véritable duperie. Il faut que dans les traités internationaux les avantages soient réciproques. Agir autrement, c'est autoriser son voisin à puiser dans sa caisse en s'interdisant de rien prendre dans la sienne.

Après ces considérations générales sur le commerce international, nous devons nous occuper de l'industrie qui nous concerne spécialement, de l'industrie agricole.

Depuis la suppression de l'échelle mobile, cette industrie n'est plus protégée. Pourra-t-elle vivre maintenant sans protection ? Telle est la question qu'il nous faut examiner.

Il est un fait incontestable, c'est que la main-d'œuvre

est devenue de plus en plus rare et chère. Depuis vingt ans le prix en a doublé. Ce résultat tient surtout au grand développement qu'ont pris certaines industries qui, en raison de la protection qu'on leur accordait, ont pu payer plus cher que l'agriculture et ont attiré à elles un grand nombre de bras. En présence de cette augmentation considérable de la main-d'œuvre, les principaux produits de l'industrie agricole, blé, laine et viande ont-ils augmenté dans la même proportion ? Le prix moyen du blé est sensiblement le même, il ne s'est élevé dans les seize dernières années que de 1 fr. 14 par hectolitre, la laine a baissé d'un tiers, la viande seule a augmenté de valeur. L'agriculture ne gagne rien sur le blé, rien sur la laine, mais elle a quelque bénéfice sur la production de la viande, ce qui lui a permis de vivre péniblement jusqu'ici. L'agriculture a toujours souffert en France, un peu plus ou un peu moins, mais aujourd'hui, en raison de la concurrence étrangère, il s'agit de son existence même.

Jusqu'à ces dernières années, les blés de Russie ont pesé suffisamment sur les cours des marchés français pour que la valeur des céréales restât stationnaire, mais voici qu'une autre nation exportatrice des blés, la République des Etats-Unis, nous expédie, de son côté, de grandes quantités de grains et farines, de telle sorte que le prix moyen du blé, au lieu de rester stationnaire, va tendre au contraire à baisser de plus en plus.

N'en avons-nous pas la preuve sous les yeux ?

Il est certain que la récolte des céréales, en 1878, a été généralement mauvaise en France. Il semblait que le blé dut, tout au moins, se maintenir aux cours pratiqués avant cette récolte, de manière à atténuer quelque peu pour le producteur les conséquences d'une mauvaise

année ; mais c'est, tout au contraire, la baisse qui se produit, une baisse incessante, continue, qui semble devoir faire tomber la valeur du blé jusqu'aux plus bas prix des années où la production est surabondante.

On ne manquera pas d'objecter que ce fait d'une exportation considérable de grains américains en Europe est un fait isolé, qu'il peut ne pas se reproduire, et qu'il provient d'une récolte extraordinairement productive.

Examinons les faits :

Pendant les années 1867-68, les Etats-Unis exportèrent des grains et farines pour une valeur de 372,497,383 fr., mais pendant les années 1877-1878 l'exportation de ces mêmes produits s'éleva à la somme de 981,582,337 fr., près de un milliard. Il est facile de voir par ces chiffres combien la progression de l'exportation des céréales a été rapide, puisqu'elle a été triplée en dix ans. Cette progression est-elle près de s'arrêter ? Non : l'emblavure faite en 1878 occupe un sixième de plus en étendue que l'emblavure précédente, qui a été cependant assez productive pour encombrer nos ports et nos marchés. Des espaces immenses restent à défricher, on en défriche chaque année des portions de plus en plus grandes, et la production des céréales a tendance à s'accroître dans des proportions considérables.

Le cultivateur américain travaille le sol sur de vastes surfaces, il emploie la vapeur, non seulement pour le battage du blé, mais aussi pour la culture et la préparation du sol ; il s'en sert même pour faire mouvoir de gigantesques moissonneuses. Il a à sa disposition des sols riches provenant de défrichements remplis d'humus et n'exigeant aucun engrais. La rente du sol est minime,

puisque ces terrains si riches et si productifs ne valent souvent que 25 francs l'hectare.

Comment est-il possible que le cultivateur français, payant d'abord sa main-d'œuvre presqu'aussi cher, n'ayant la plupart du temps à sa disposition qu'un sol morcelé, souvent enclavé, où la culture par les machines est impraticable ou bien difficile et coûteuse, un sol qui a besoin de beaucoup d'engrais qu'il faut acheter ou produire à grands frais, un sol grevé d'une rente élevée et de lourdes impositions, puisse soutenir la concurrence contre un adversaire placé dans des conditions aussi heureuses?

La lutte est complètement impossible pour le cultivateur français, ainsi qu'il nous sera facile de l'établir par des chiffres. D'après des renseignements fournis par M. Goussard de Mayolle, dans le *Journal d'Agriculture pratique*, dans l'Etat de Minnesota, aux Etats-Unis, l'hectolitre de blé n'a souvent qu'une valeur de 1 fr. 40 à 1 fr. 50; rendu à la Nouvelle-Orléans, prêt à partir pour l'Europe, son prix s'élève à 9 fr. 15, ou, en comprenant le bénéfice des intermédiaires, à 10 fr. 50 ou 11 fr. Si on y ajoute 3 fr. de fret et 0 fr. 60 de droits, rendu au port du Havre il n'a coûté que 14 fr. 60.

Or, tout le monde sait qu'un hectolitre de blé coûte plus de 20 fr. à l'agriculteur français, et même ce prix s'élève chaque année en raison de l'augmentation croissante de la main-d'œuvre. Nous voyons donc, par les chiffres qui précèdent, que l'agriculteur américain peut nous vendre son blé de 16 à 18 fr. l'hectolitre, tout en gagnant de l'argent, tandis que l'agriculteur français ne peut le faire qu'à sa perte.

Nous touchons ici à une question très délicate, et que

bien des personnes n'osent pas aborder. Il s'agit, en effet, de l'alimentation publique. Il est désirable que le blé, produisant le pain, aliment par excellence, puisse être vendu à un prix aussi bas que possible.

Mais cependant il ne faut pas que le producteur, tout en se livrant aux travaux si pénibles de la culture, ne récolte que la misère et la ruine. On ne saurait vouloir un tel résultat.

Dira-t-on que, le blé étant meilleur marché en Amérique, il est bien naturel de l'acheter, en négligeant les produits français, qui coûtent plus cher, et que, suivant la doctrine des libres échangistes, l'agriculture française est appelée à périr comme toute industrie malingre ?

Il est, en effet, certain que l'agriculture française, je dirai même que l'agriculture européenne, de même qu'elle ne peut lutter contre les laines d'Australie, ne peut soutenir la concurrence contre les agriculteurs du Nouveau-Monde, placés dans des conditions toutes différentes et infiniment plus avantageuses, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut.

Eh bien ! si on veut la ruine de l'agriculture française, voyons, tout au moins, quelles en seraient les conséquences.

Le cultivateur français, voyant ses produits baisser de plus en plus, ainsi qu'il le faisait autrefois, ne cultivera plus que ses meilleures terres et laissera le reste en friche, ce qui lui permettra de restreindre son personnel ; il ne fera plus de travaux d'amélioration, parce que l'argent sera devenu de plus en plus rare dans sa caisse ; il restreindra ses dépenses en toutes choses, n'achetant que ce qui est absolument indispensable. Il s'ensuivra que l'ouvrier agricole, en mangeant le pain américain,

pourra faire quelque économie sur sa nourriture, mais le travail fera défaut, le chômage sera fréquent, et le prix des salaires s'abaissera fatallement, car la ruine ou la misère du cultivateur ne peut pas, au bout d'un certain temps, ne pas se communiquer aux ouvriers qu'il occupe. L'ouvrier paiera le pain quelques centimes de moins, mais il trouvera moins de travail, un travail moins rémunéré, et, en somme, bien certainement, il aura une situation très inférieure à celle qu'il possède actuellement. L'ouvrier agricole a donc lui-même le plus grand intérêt à la prospérité de l'industrie agricole.— Les commerçants qui vivent par l'agriculture souffriront. Toutes les industries qui vendent leurs produits aux cultivateurs souffriront. Toute la France souffrira ; car l'industrie agricole est l'industrie principale, l'industrie du plus grand nombre, et elle a des rapports étroits avec toutes les autres.

Non seulement le prix de la main-d'œuvre baissera, mais la rente du sol subira une énorme diminution, de même que la valeur vénale de ce sol et, par conséquent, la fortune publique.

L'argent, l'argent de la France, au lieu de circuler du maître à l'ouvrier, à l'artisan, au commerçant, vivifiant le corps social, comme le sang alimente le corps de l'homme, cet argent prendra le chemin de l'Amérique et n'en reviendra pas, et la France périra d'anémie.

Voilà quelles seraient pour notre pays les désastreuses conséquences du système libre échangiste en temps de paix ; mais si une guerre survient, si les communications avec l'Etranger producteur et fournisseur de blé sont interrompues, la famine est là, menaçante, certaine à bref délai, avec toutes ses horreurs, toutes ses ruines,

et contre elle le plus fier courage ne peut rien, il faut s'avouer vaincu.

La plus grande faute que pourrait commettre une grande nation serait de laisser périr son agriculture, mettant ainsi son pain de chaque jour à la merci de l'Etranger.

Oui ! qu'on ne l'oublie pas ! la ruine de l'agriculture française, c'est la ruine de la France !

Pour lutter contre la concurrence étrangère, on recommande, il est vrai, à notre agriculture de modifier ses cultures, de transformer et d'augmenter son outillage, de doubler ses rendements sur chaque surface emblavée par une forte accumulation d'engrais ; mais, pour une telle œuvre, il faut du temps et beaucoup d'argent ! Si l'on veut qu'elle mène à bien une pareille entreprise, il faut, dès maintenant mettre un terme aux causes qui l'apauvrisse. Que peut-on attendre d'une agriculture appauvrie ? On l'a dit depuis longtemps : « Pauvre agriculteur, pauvre agriculture ! » Le besoin continual d'argent est le plus ruiné des modérateurs, a dit Mathieu de Dombasle.

Il faut donc, et il est temps, arrêter l'agriculture française sur la pente fatale où elle est entraînée. Nous avons prouvé que la culture des céréales ne pouvait plus être rémunératrice, en présence de la concurrence américaine. Nous savons, d'un autre côté, que l'entrée en franchise des laines étrangères a fait baisser considérablement le prix des laines françaises, à tel point que beaucoup de cultivateurs ont abandonné l'élevage du mouton, et que le nombre des têtes de l'espèce ovine a très notablement diminué en France.

Le prix de la viande, il est vrai, semble avoir haussé

presque proportionnellement aux prix des salaires, mais voici l'importation américaine qui commence encore à faire son œuvre. Déjà le porc salé d'Amérique se vend partout de 0 fr. 90 à 1 fr. le kilogramme. Il existe des pays qui produisent le bétail à bas prix, de même qu'ils peuvent vendre le blé à un prix minime : dans certaines contrées, un bœuf coûte 25 ou 30 francs, un mouton, 2 ou 3 francs. On tente tous les moyens possibles, on essaie divers procédés de conservation pour transporter la viande de ces animaux sur les marchés d'Europe. On a même réussi à les transporter vivants dans de bonnes conditions, et récemment une cargaison de 4 à 500 bœufs est arrivée en Angleterre, sans aucune perte pour l'expéditeur, les animaux se trouvant tous en parfait état de santé et ayant même gagné pendant la traversée.

Ainsi que nous l'avons vu pour les céréales, l'exportation américaine progresse sans cesse. La valeur des animaux exportés par les Etats-Unis, qui n'avait été pour les années 1877-1878 que de 4,257,333 fr., s'est élevée pour les années 1877-1878 à 31,399,126 fr. Les comestibles de toute nature exportés ont monté, pour ces deux périodes, de 163,502,280 fr. à 767,169,924 fr., et, parmi ces comestibles, la valeur seule du lard et du jambon a pu s'élever à la somme importante de 279,451,377 fr.

Ainsi, on le voit, la valeur rémunératrice de la viande, l'unique planche de salut à laquelle l'agriculteur s'attachait désespérément, cette planche de salut est fortement ébranlée, elle commence à manquer : l'effondrement est proche.

Comment l'agriculture française a-t-elle été réduite à la situation mauvaise, pleine de périls, où nous la voyons aujourd'hui ? Par les traités de commerce de 1860.

Les législateurs de ce temps accordèrent aux industries françaises une protection d'autant plus puissante, qu'elle était déguisée sous le mot libéral de *libre échange*; ils n'en exceptèrent qu'une seule, la première, la plus importante, l'industrie agricole, qu'ils jetèrent par-dessus bord et livrèrent à la merci de toutes les concurrences du monde.

Qu'est-il résulté? Les industries protégées purent se développer, occuper un personnel nombreux, le payer plus cher, et forcèrent ainsi l'agriculture, pour conserver ses ouvriers, à offrir des prix de plus en plus élevés, qui n'étaient pas en rapport avec ses prix de vente. C'est ainsi que notre agriculture devait être étouffée entre deux concurrences, la concurrence des industries françaises, pour le recrutement et le prix de sa main-d'œuvre, et la concurrence étrangère pour la vente de ses produits.

A-t-on du moins rendu service aux ouvriers qu'on a arrachés à l'agriculture pour les attirer vers certaines industries qui se sont, à un moment donné, développées outre mesure? Ne voyons-nous pas maintenant un grand nombre de ces mêmes ouvriers, renvoyés par leurs chefs d'ateliers, errer dans les campagnes, de ferme en ferme, mendiant le pain de cette agriculture qu'ils ont abandonnée?

Pour terminer, je dirai qu'il est passé jusqu'à présent en habitude de sacrifier l'agriculture pour le plus grand avantage des autres industries, et, récemment encore, dans une convention conclue avec l'Espagne, n'a-t-on pas compromis les intérêts de la viticulture pour permettre une vente plus facile et plus rémunératrice de produits manufacturés?

Il est temps, enfin, que l'agriculture française fasse

entendre avec énergie sa grande voix, qui est celle du plus grand nombre, et qu'elle porte ses plaintes jusqu'au gouvernement de la République, qui est un gouvernement de liberté, mais aussi de justice. Oui, elle ne réclame que la justice; elle croit qu'elle a droit à la sollicitude de l'Etat autant, tout au moins, que les principales industries de la France, au même traitement, à la même protection.

Aussi, Messieurs, votre Commission ne vous proposera pas de décider que la Société centrale accorde son adhésion et son concours à la Société parisienne fondée pour la défense de la liberté commerciale, car cette société n'admet pas que l'agriculture soit protégée;

Nous vous proposerons, au contraire, d'adresser au Gouvernement, à M. le Ministre de l'agriculture et du commerce, un vœu conçu en ce sens :

La Société centrale d'agriculture de l'Yonne,

Considérant qu'il est d'un intérêt supérieur pour la France de conserver ses principales industries, que l'industrie agricole est la meilleure et de beaucoup la plus importante de toutes, qu'à ce titre elle a droit à toute la sollicitude du Gouvernement;

Que, d'un côté, sa situation d'industrie non protégée, en présence des autres industries protégées, lui crée, pour le recrutement et le paiement de sa main-d'œuvre, une infériorité non moins évidente que ruineuse, et que, d'un autre côté, les conditions économiques dans lesquelles elle exploite le sol français révèlent aussi une infériorité considérable, incontestable, en comparaison des conditions de culture si avantageuses constatées dans certains pays et notamment aux États-Unis d'Amérique;

Émet le vœu :

Qu'en ce qui concerne les droits de douane à établir ou traités de commerce à intervenir entre notre pays et autres nations, traités qu'elle voudrait voir basés sur avantages reciproques, le Gouvernement ne sacrifie l'industrie agricole, comme elle l'a été en 1860 ;
Qu'à l'égal des autres industries il la protège suffisamment, non par des tarifs prohibitifs pour éviter toute concurrence, mais par des droits compensateurs sagement déterminés qui lui permettent de vivre et de prospérer.

CONCOURS FONDÉ PAR LE COMTE DE LYONNE.

Le prix de Lyonne dont il est parlé dans la séance précédente a été fondé dans les conditions suivantes :

M. le comte de Lyonne, propriétaire au château de Forges, près Montereau (Seine-et-Marne), a légué à la Société des Agriculteurs de France une somme de 5,000 francs.

L'extrait du testament est ainsi conçu :

« Je lègue cinq mille francs à la Société des Agriculteurs de France, dont je fais partie, pour être distribués, dans l'année qui suivra mon décès, par le Conseil d'administration, par sommes égales, comme récompenses et encouragements à cinq cultivateurs de cinquante hectares de terre au plus ; ils devront être pères de famille. »

Par décret en date du 25 novembre 1878, la Société des Agriculteurs de France a été autorisée à accepter ce legs.

Le Conseil a décidé que le concours serait ouvert d'abord dans le département de Seine-et-Marne, où habitait le testateur. Ensuite, tous les départements ayant été classés en quatre régions, on a procédé au tirage au sort des quatre départements où seront décernées les récompenses. Ces quatre départements désignés par le sort sont : les Hautes-Alpes, l'Yonne, la Savoie et le Calvados.

Des comices ou associations agricoles des cinq départements sont chargés de décerner les récompenses.

La Société des Agriculteurs de France devra être représentée au moins par l'un de ses membres dans les jurys formés par les Sociétés locales.

Les jurys devront se placer à ce double point de vue :

1° Accorder le prix de 1,000 fr., sans division, selon la volonté du testateur, à la culture le mieux en harmonie avec les conditions économiques du milieu où elle se trouve ;

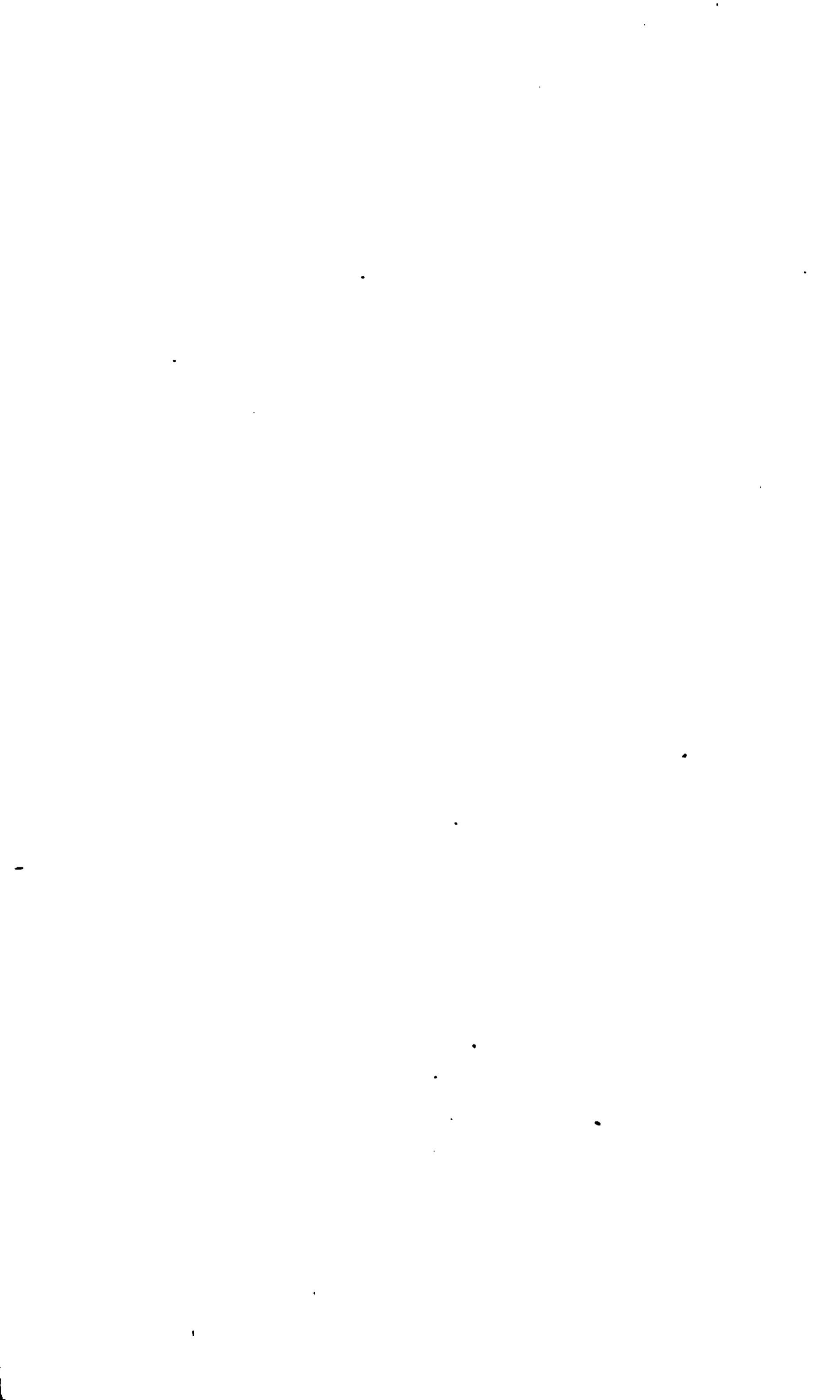
2° Le cultivateur choisi devra être en même temps le chef de la meilleure famille agricole.

Le Conseil pense que le prix devra s'appliquer à une culture à la charrue, d'une importance d'au moins 10 hectares, et de 50 hectares au plus, suivant la volonté exprimée par M. le comte de Lyonne.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Liste des Membres, Bureau, Correspondants.....	5
Procès-verbal de la séance du 4 janvier.....	15
Séance du 4 février.....	20
Rapport de M. Savatier-Laroche sur les musées cantonaux.	28
Concours de Sens	33
Discours du Préfet de l'Yonne.....	—
Discours de M. Guichard	37
Distribution des Prix	41
Procès-verbal du 15 juillet	56
Opinion de la Commission sur le projet des musées cantonaux, rapportée par M. Savatier-Laroche.....	63
Rapport de M. Savatier-Laroche sur les achats et reventes d'étalons.....	64
Séance du 23 novembre 1878	72
Séance du 17 février 1879.. ..	78
Proposition de loi sur l'Enseignement départemental de l'Agriculture.....	84
Rapport sur la question, par M. Savatier-Laroche	86
Rapport de M. Fabien Rapin sur les traités de commerce..	91
Concours du comte de Lyonne	107







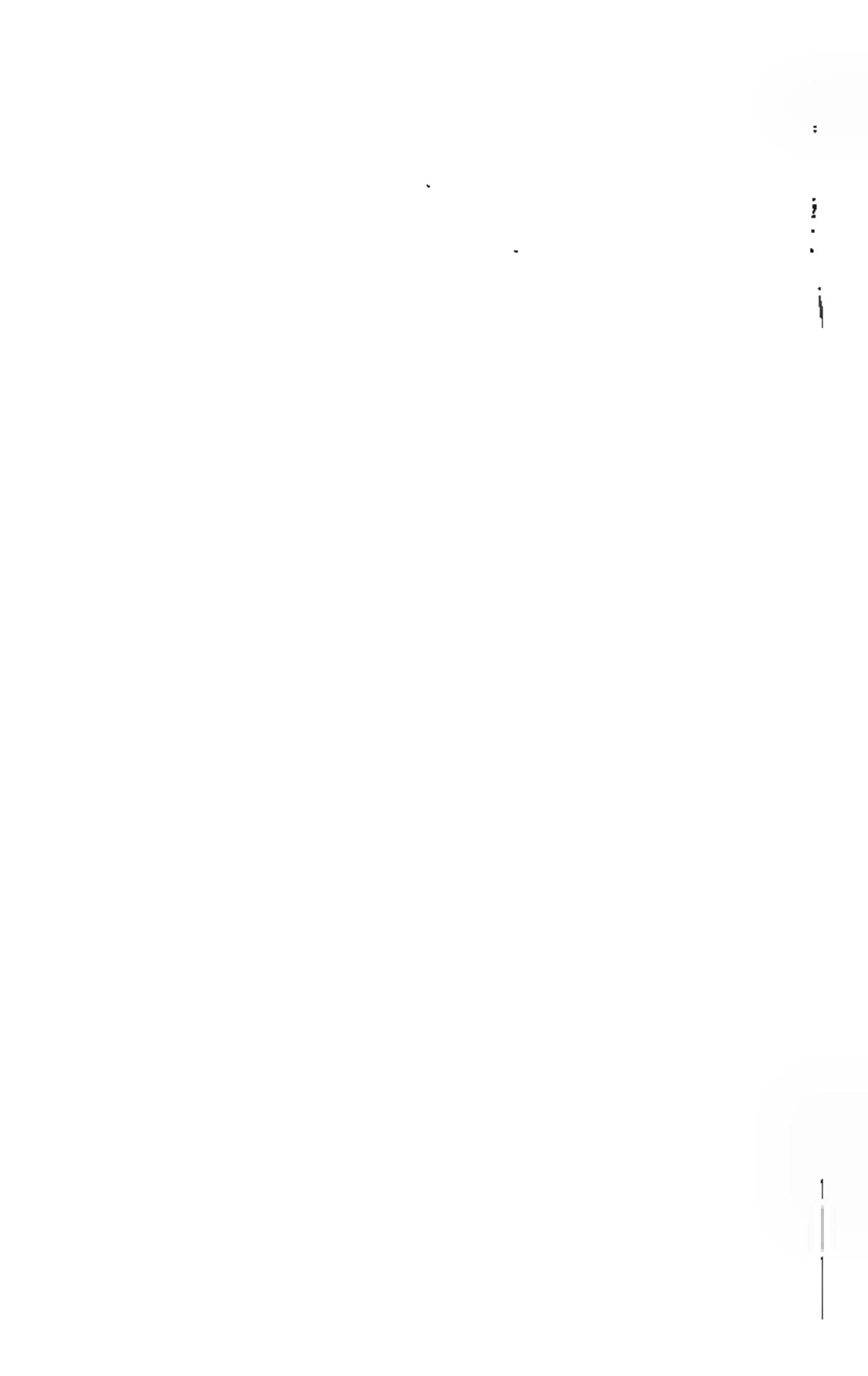
**SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE**

Memoires et articles insérés au présent Bulletin n'engagent la
solidité de la Société qu'autant que les opinions qui y sont émises
sont sacrées par un vote.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

VINGT-TROISIÈME ANNÉE. — 1879.

AUXERRE
IMPRIMERIE DE GEORGES ROUILLET.
—
1880



**LISTE DES MEMBRES
DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE**

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE

Au 31 décembre 1879.

MEMBRES TITULAIRES

M. LE PRÉFET de l'Yonne.

MM.

ADAM, agriculteur, à Mailly-la-Ville.

ARRAULT fils, propriétaire à Joigny.

BARAT, entrepreneur, à Auxerre.

BARAT Anatole, huissier, à Saint-Florentin.

BARBAN, maître de poste à Avallon.

BARDOUT-GAILLARD, juge de paix, à Coulanges-la-Viñ.

BARILLON, propriétaire, à Cheny.

BAUDOIN ainé, propriétaire, à Auxerre.

BEAU, fermier, à Sambourg.

BERDIN fils, à Coulanges-la-Vineuse.

BERGÉ, marchand de graines, à Auxerre.

BERNOT Théodore, propriétaire, à Neuvy-Sautour.

BERRY Gustave, propriétaire, à Fleury.

BERTHELOT, directeur d'assurances, à Auxerre.

BLANC, notaire, à Noyers,

BIARD-JEANDEL, professeur, à Auxerre.

BOGARD (De), ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.

BONNAULT, propriétaire, à Chevannes.

BONNEROT, avoué à Joigny, conseiller général de l'Yonne.

BONNEVILLE-DUCHÉ, à Villeneuve-sur-Yonne.

- BOULARD de VAUXCELLES, prop., à Villefargeau.
BRÉJOUX, ferme des Essarts, p. Villeneuve-l'Archevêque.
BRINCARD, conseiller général de l'Yonne, à Paris, rue
Castellane, 4.
BRUNOT, propriétaire, à Hauterive.
BRUNOT Alexandre, au Mont-Saint-Sulpice.
BRUNOT Paul, au Mont-Saint-Sulpice.
CAILLAT, propriétaire, à Pien (Sougères).
CAILLOT, conseiller d'arrondissement, à Tonnerre.
CAMBUZAT Jean, propriétaire, à Seignelay.
CHAILLEY, baoquier, à Auxerre.
CHAPRON, boucher, à Auxerre.
CHEVALLIER, agriculteur, aux Chesnez, près Auxerre.
CORNIAU, agriculteur, à Avallon.
COSTE, conseiller général, à Saint-Julien-du-Sault.
DALBANNE Georges, propriétaire, à Auxerre.
DECREPT, régisseur, à Cheney.
DÉCOCHAND, propriétaire, aux Chaudins (Gy-l'Évêque).
DEFRANCE AMIOT, propriétaire, à Auxerre.
DÉLIONS, propriétaire, à Brannay.
DÉLIONS Albert, agriculteur, à Brannay.
DOUCET, propriétaire, à Toucy.
DURAND-DESBORDEAUX, propriétaire, à Cheney.
DURAND-DÉSORMEAUX, conseiller général, à Saint-
Julien-du Sault.
ESNELIN, notaire, à Auxerre.
ESCLAVY Charles, propr., à la Gruerie (Fontenouilles).
FÉLIX fils, propriétaire, à Appoigny.
FLANDIN, conseiller général, à Domecy-sur-Cure.
FILET Paulin, médecin, à Migé.
FILET Alphonse, propriétaire, à Duchy, comm. d'Avrilles.
FOACIER, conseiller général, à Paris, rue de Lisbonne, 21.
FOEX, directeur de la Station agronomique, à Auxerre.
FONTAINE (De) Louis, maire, à Fontaine-la-Gaillarde.

- FRANÇOIS, propriétaire, à Auxerre.
FRÉMY, directeur de la Société algérienne, à Paris, 124,
rue de Provence.
GALLOT Albert, imprimeur, à Auxerre.
GAMET fils, propriétaire, à Montigny.
GAUTHERIN-RAMPONT, ancien maire, à Chablis.
GESTE Théodore, agriculteur, à Auxerre.
GIGOT Albert, anc. préfet de police, à Paris, r. d'Astorg, 27.
GIRARD, notaire, à Auxerre.
GIRARD ainé, agriculteur, à Saint-Père.
GRAND, vétérinaire, à Briennon.
GUÉNIER, ancien maire, à Saint-Bris.
GUÉNIER Jules, à Auxerre.
GUÉNIER, horticulteur-pépiniériste, à Flogny.
GUIBLIN, avoué, à Auxerre.
GUICHARD Victor, député, à Soucy, près Sens.
GUICHARD Jules, cons. général, à la Chapelle sur-Oreuse.
HÉLIE, ancien maire, à Saint-Florentin.
HERMELIN, ancien juge de paix, à Saint Florentin.
HEROLD Paul, avocat, à Auxerre.
HOUDAILLE, président du Comice agricole d'Avallon.
HOUDAILLE, conseiller général, à S^t Germ.-des-Champs.
HOURNON Auguste, maire, à Villemér.
HUGOT Jules, propriétaire, à Coulanges-la-Vineuse.
JACQUOT Eugène, propriétaire, à Auxerre.
JAVAL, conseiller génér., à Paris, 58, r. Grenelle S^t-Germ
JEANNEZ Édouard, propriétaire, à Vermenton.
JEANNEZ ainé, propriétaire, à Crisenon (Prégilbert).
LABRUNE, architecte, à Auxerre.
LACAILLE, propriétaire, à Sens.
LACOUR, propriétaire, à Saint-Fargeau.
LALANDE; inspecteur d'académie, à Auxerre.
LAMY, avoué, à Paris, 137, boulevard Sébastopol.
LAURENT-LESSERE, négociant, à Auxerre.

LANGIN, docteur, à Noyers.
LAVOLLEÉ, juge de paix, à Toucy.
LAVOLLEÉ, propriétaire, à Champignelles.
LECHICHE, fabricant d'ocre, à Diges.
LEJAY, au Petit-Beru, commune de Tonnerre.
LEPÈRE Charles, ministre de l'Intérieur, président du Conseil général de l'Yonne, à Auxerre.
LORDEREAU Ferdinand, fermier, à Sainte-Procaire, près Pontigny.
LORDEREAU Alphonse, docteur, à Saint-Florentin
LORDEREAU Victor, propriétaire à Tonnerre.
LUART (Comte du), président du comice de Flagny.
MARTEAU père, à Cuy, par Sens.
MARTENOT Charles, agriculteur, à Maulne
MARTIN, propriétaire à Venizy.
MATHIÉ, propriétaire à Pourrain.
MESSAGER Augustin, propr., à Montpierreux (Auxerre).
MÉTAIRIE, président du tribunal civil, à Auxerre.
MILANDRE, ancien notaire, à Châtel-Censoir.
MOMON, avoué, à Auxerre.
MOMON-DUCHAMP, propriétaire à Accolay.
MONCEAUX, pharmacien, à Auxerre.
MOREAU-DROIN, propriétaire, à Héry.
ODOBÉ, imprimeur, à Avallon.
PAQUEAU, docteur-médecin, maire, à Toucy.
PAULTRE DE LA MOTTE (Vicomte), à Meaux (S.-et-M.).
PAILLERET, fermier, à Villefargeau.
PERNET, constructeur, à Gurgy.
PERRAUD HARLY, propriétaire, à Paron.
PERRIQUET G., ancien président du Tribunal de Commerce, à Auxerre.
PETIT, géomètre, à Villeneuve-sur-Yonne.
PETIT-AUGÉ, président du tribunal de commerce, à Auxerre.

PETITJEAN, à la ferme des Iles, p. Auxerre.
PICARD, maître de poste, à Villevallier.
PIEYRES (De), maire, à Lain.
PICHELIN, fabr. d'engrais, à Lamotte-Beuvron (Loir-et-C.)
PIGNON, avocat, à Paris, rue de la Victoire, 43.
PINARD Gustave, maître de poste, à Auxerre.
PINARD MIRault, à Auxerre.
PINARD Paul, agriculteur, à Labrosse.
PORTIER, propriétaire, à Neuvy Sautour.
POUILLOT Charles, notaire à Briénon.
POUPART Narcisse, agriculteur à Guerchy.
PRÉAUDOT-JORAN, à Auxerre.
PRUDOT, à Mailly-le-Château.
RAIGECOURT (Marquis de), château de Fleurigny.
RAMPONT-LECHIN, sénateur, à Paris, 6, avenue Breteuil.
RAPIN, à la Métairie-Foudriat (Coulanges la Vineuse).
RAVEAU, conseiller général, à Merry-sur-Yonne.
RAVIN, notaire, à Villiers-Saint-Benoit.
RENAUDAT, à Saligny, p. Sens.
RIBIÈRE, sénateur, à Auxerre.
RICHARD, propriétaire, à Monéteau.
RIVOIRE, menuisier, rue Joubert, à Auxerre.
ROUGEMONT, propriétaire, à Seignelay.
ROUILLÉ Georges, imprimeur, à Auxerre.
ROMAND, conseiller général, à Gurgy.
SAULNIER-MONTMARIN, maire, à Charnoy.
SAUTUMIER, notaire, au Mont-Saint-Sulpice.
SAVATIER-LAROCHE, avocat, à Auxerre.
SAVOT Louis, agriculteur, à Vermenton.
SÉGUIER (Baron), au château d'Hautefeuille (Malicorne).
TARTOIS, propriétaire à Senan.
TEXTORIS, au château de Cheney.
THILLIÈRE, maire, à Merry-Sec.

THIERRY Henri, vétérinaire, à Tonnerre.
THIERRY Eugène, à Noël, p. Briénon.
THIERRY Georges, à Noël, p. Briénon.
THIERRY Toussaint, fermier, à Bouyvieux, p. Briénon
TOUTÉE, docteur médecin, à Saint-Fargeau.
TRIPIER, maire, à Saint-Léger.
TRUTEY-MARANGE, négociant, à Auxerre.
VALLIER, avocat, à Auxerre.
VERNADÉ, propriétaire, à Saint-Martin-sur-Ouanne.

BUREAU

Président d'honneur : M. le PRÉFET de l'Yonne.
Président : M. SAVATIER-LAROCHE.
Vice-présidents : MM. PICARD et FLANDIN.
Secrétaires : MM. J. GUÉNIER, I. DELIONS.
Trésorier : M. CHAILLEY.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

ARRONDISSEMENT D'AUXERRE.

MM. PINARD et RICHARD.

ARRONDISSEMENT D'AVALLON

MM. CORNIAU et BARBAN.

ARRONDISSEMENT DE JOIGNY

MM. LACOUR et RAVIN.

ARRONDISSEMENT DE SENS

MM. DE FONTAINE et HARLY PERRAUD.

ARRONDISSEMENT DE TONNERRE

MM. TEXTORIS et LEJAY.

MEMBRES CORRESPONDANTS

ARNOULT, président de la Société d'agriculture d'Alger.
ROBIOU DE LA TRÉHONNAIS, directeur de la *Revue agricole*.

GIMEL, directeur des contributions directes, à Lille.

TALLON Eugène, avocat, à Riom.

PELTIER, ancien instituteur, à Auxerre.

LONGUET — à Pont-sur-Yonne.

PERDIJON — à Villeneuve-l'Archevêque.

MONTANDON — à Ancy-le-Franc.

LASNIER, inspecteur de l'instruction primaire, à Tonnerre.

CAMUS — à Amiens.

JUSSOT, instituteur, à Auxerre.

FÈVRE — —

PÈRELADAS — —

AUBERT — Coulanges-la-Vineuse.

LESEUR — Coulanges-sur-Yonne.

MICHAUT — Monéteau.

BERAULT — Prégilbert.

CONSTANT — Saint Florentin.

DEZERVILLE — Saint-Sauveur.

CHANLIN — Toucy.

PETIT — Vermenton.

SOMMET — Vézelay.

DESSIGNOLLES Bléneau.

DELIGNE — Briennon.

FILLIEUX — La Ferté-Loupière.

JEUBERT — Joigny.

COLSON — Saint-Julien du Sault.

POUILLOT — (Aube.)

GILLET — inspecteur primaire, à Clamecy.

JAYS — Saint-Denis-lès Sens.

CHAMOIN — Sens.

REGOBY — Sergines.

NIEUTIN — Cruzy.

DURLOT — Flogny.

LESPAGNOL — Noyers.

GAUTHIER — Tonnerre.

PROT, maire, à Dollot.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

YONNE.

I. *Sociétés et Comices d'arrondissement.*

Comice agricole de l'arrondissement d'Auxerre.

Comice agricole de l'arrondissement d'Avallon.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Joigny.

Comice agricole de l'arrondissement de Sens.

Société d'agriculture et d'industrie de l'arrondissement de Tonnerre.

II. *Sociétés et Comices de canton.*

Comice agricole d'Ancy-le-Franc.

Société d'agriculture du canton de Briennon.

Comice agricole et viticole du canton de Chablis.

Comice agricole de Flogny.

Comice agricole de Noyers.

PARIS ET DÉPARTEMENTS.

I. *Paris.*

Société générale des agriculteurs de France.

Société nationale et centrale d'agriculture, à Paris.

Société nationale et centrale d'horticulture, —

Société nationale et centrale d'apiculture, —

Société protectrice des animaux, —

Le Journal des Cultivateurs, —

Le Journal d'Agriculture progressive. —

II. *Sociétés départementales.*

Association normande, à Caen.

Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation de Nice et du département des Alpes-Maritimes.

Société d'agriculture d'Alger.

Société d'agriculture de l'Allier.

- Société d'agriculture de l'Ardèche.
Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
Société d'agriculture de Caen.
Société d'agriculture de la Charente.
Société d'agriculture de la Charente Inférieure.
Société d'agriculture du Cher.
Société d'agriculture et d'industrie agricole et viticole de la Côte-d'Or.
Société d'agriculture et d'industrie agricole et viticole de la Drôme.
Société d'agriculture et d'horticulture du Gers.
Société départementale d'agriculture et d'horticulture d'Ille-et-Vilaine.
Société d'agriculture de l'Indre.
Société d'agriculture de l'Isère.
Société d'agriculture de Maine-et-Loire.
Société d'agriculture, du commerce, des sciences et arts de la Marne.
Société d'agriculture de la Mayenne.
Société d'agriculture de la Nièvre.
Société d'agriculture de l'Orne.
Société centrale d'agriculture du Pas-de-Calais.
Société d'agriculture de la Haute-Saône.
Société d'agriculture de la Vienne.
Société d'horticulture de Limoges.
Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.
Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise.
Société d'agriculture de Vaucluse.
Le Cultivateur Agenais.
Société de Statistique de Marseille.
- III. Sociétés et Comices d'arrondissement et de canton.**
- Comice agricole de l'arrondissement d'Alençon.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Bagnères-de-Bigorre.

Comité d'agriculture de l'arrondissement de Beaune.

Comité agricole de l'arrondissement de Blois.

Société d'agriculture de Châteauroux.

Comice agricole de l'arrondissement de Clamecy.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Compiègne.

Comice agricole du canton d'Ervy.

Comice agricole de l'arrondissement de Lille.

Société d'agriculture de l'arrondissement d'Orléans.

Comice agricole de l'arrondissement de Provins.

Société d'agriculture de l'arrondissement de La Rochelle.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Saint-Pol (Pas-de-Calais).

Comice agricole de l'arrondissement de Saint-Quentin.

Comice agricole de l'arrondissement de Vitry-le-Français.

Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace à Strasbourg.

**COMMISSION DE SURVEILLANCE DE LA VIGNE
D'ESSAI**

SAVATIER-LAROCHE Arthur, avocat.

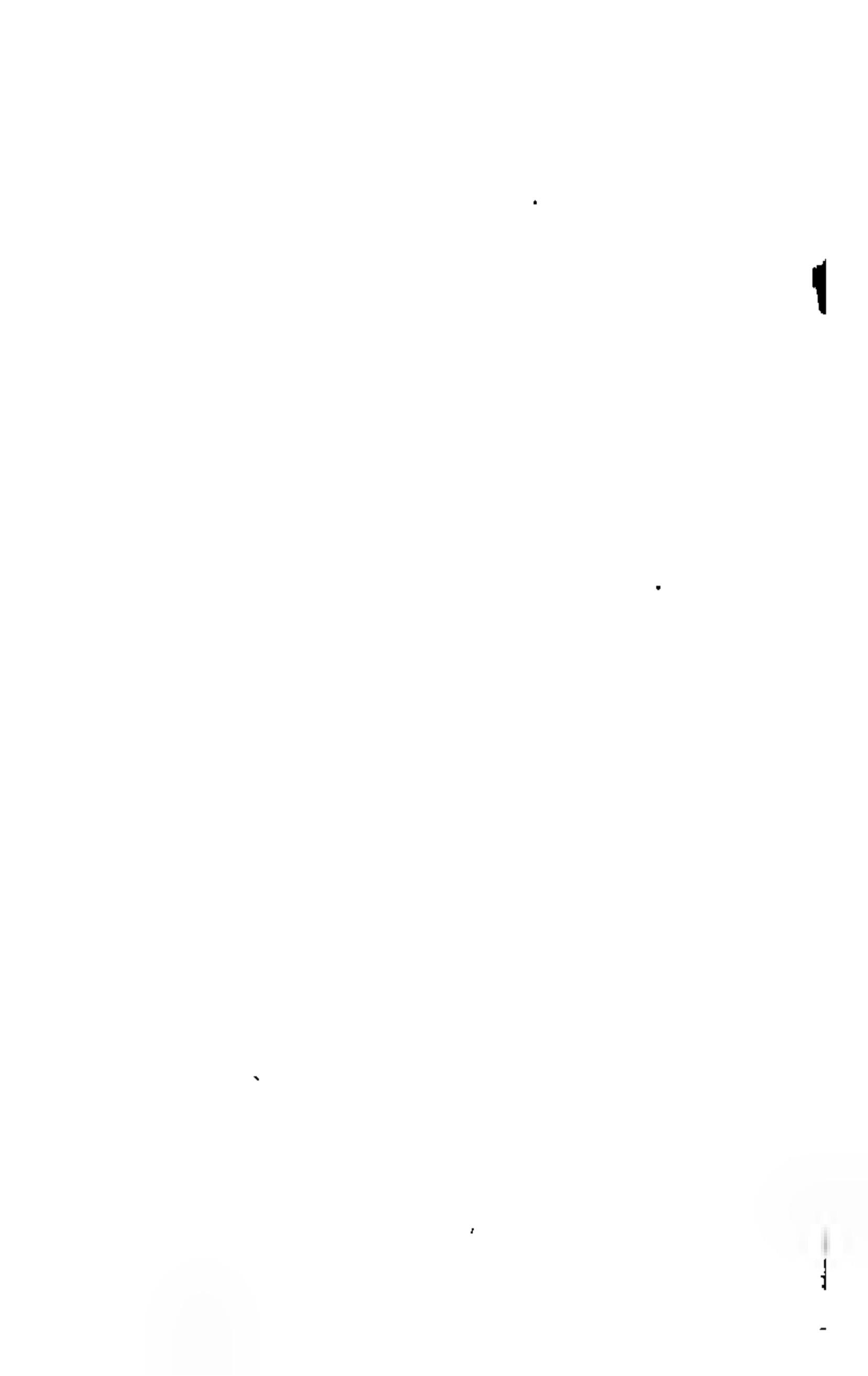
JACQUOT Eugène, viticulteur, à Auxerre.

BARAT, entrepreneur.

GUÉNIER, agriculteur.

FOEX, directeur de la Station agronomique.

DEFRANCE-AMIOT, propriétaire.



SOCIÉTÉ CENTRALE

DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE.

SÉANCE DU 21 AVRIL 1879.

PRÉSIDENCE DE M. PICARD, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Guichard, exprimant tous ses regrets de ne pouvoir présider en ce jour la Société, mais contenant en même temps d'utiles indications sur la question du vinage et du sucre des vins dont il sera ci-après parlé.

Les divers membres présentés à la séance du 17 février sont admis.

De nouvelles présentations sont faites : celles de MM. Berdin fils, de Coulanges-la-Vineuse, par MM. Picard et Bonneville-Duché ; de M. Momon-Duchamp, d'Accolay, par MM. Pinard-Miraut et Savatier-Laroche ; de M. Arrault fils, de Joigny, par MM. Picard et G. Pinard.

M. Pinard-Miraut, au nom de la commission d'examen des comptes du trésorier pour l'exercice 1878, déclare réguliers lesdits comptes et, sur le vu des pièces justificatives, énonce qu'il y a lieu de fixer la balance active à 1,952 fr. 65 c., à la date du 15 janvier 1879. Ces conclusions sont adoptées.

M. Pinard croit devoir en même temps indiquer qu'ayant été nommé membre de la commission de surveillance de la Station agronomique, il lui semble que son mandat est expiré, et qu'il y aurait lieu pour la Société d'élire un nouveau commissaire. La Société décide qu'il ne sera procédé à cette élection qu'en novembre prochain et que, de règle, dorénavant, le délégué de la Société à la commission de surveillance sera rééligible aux mêmes époques que le bureau.

M. Savatier-Laroche, l'un des vice-présidents, communique à la Société le programme de l'exposition horticole qui aura lieu à Nogent-sur-Seine, les 21 et 22 juin 1879, celui de l'exposition industrielle et agricole qui aura lieu à Villeneuve-sur-Yonne, le 15 août 1879, et le programme des prix qui seront décernés par la Société industrielle de Rouen, en décembre prochain.

Il croit en même temps devoir signaler la communication faite par un habitant de Joigny, M. Georges Mersier, représentant, en ce département, de la *Société générale de matériel agricole*, et des programmes et statuts de cette Société, dont le but est la création, dans l'usine de Vierzon, du matériel agricole approprié à *la petite culture* en même temps que l'organisation d'un nouveau système de crédit agricole. Le représentant de cette Société a bien voulu promettre de faire figurer à notre concours de Tonnerre, les 13 juillet et 7 septembre, les plus intéressants spécimens du *petit matériel*, aussi fabriqué et pour lequel la Société dont il s'agit compte sur des débouchés illimités.

La discussion est appelée sur les vœux relatifs au projet de loi concernant le vinage et le sucrage des vins.

M. Guichard, notre président, rappelle dans sa lettre

quelle énergique protestation a soulevé au milieu de nous le projet de loi sur le vinage. Il a déposé 150 pétitions couvertes de 14,000 signatures contre ce projet. L'ajournement avait été obtenu, mais la Chambre des députés, le 15 mai prochain, doit à nouveau en être saisie ; il importe donc que d'ici là les populations, les conseils municipaux dans leur session de mai, le Conseil général, qui s'assemble aujourd'hui même, disent hautement leur pensée et joignent de nouvelles protestations à celles qui ont déjà été recueillies. Il faut proscrire le vinage, c'est-à-dire l'alcoolisation des vins, mais, estime M. Guichard, nous n'avons pas intérêt à combattre l'abaissement des droits sur les sucres, qui, dans certaines années de maturation incomplète, peuvent corriger une acidité excessive ; l'intérêt tout entier de la viticulture n'est pas ici en jeu, et il est peut-être sage de n'avoir pas à lutter tout à la fois et contre certaines régions méridionales qui veulent viner, et contre les industriels du Nord, qui réclament un abaissement des taxes sur les sucres.

Divers membres, MM. Trutey, Bonneville-Duché, Romand et Ravin, s'associent à la pensée de repousser énergiquement le vinage. M. Ravin ne voudrait même autoriser ni vinage, ni sucrage, puisque les anciens cépages de nos coteaux, auxquels il faudrait revenir, donnaient jadis des produits qui n'avaient jamais besoin de pareille addition.

Cependant la Société centrale se rallie à cette pensée que le sucrage n'introduit aucun élément malfaisant dans le vin, ne fait non plus courir aucun péril à la viticulture, et qu'on ne saurait le rendre responsable, comme le vinage, de cette fatale maladie qui devient endémique, l'alcoolisme, et qui s'attaque à la vitalité même de la

nation ; dès lors, en maintenant toutes ses protestations antérieures, la Société déclare s'associer au projet de loi, qui, tout en repoussant le vinage, concéderait un abaissement de droit sur les sucres, pouvant intervenir, le cas échéant, pour le sucrage des vins.

Il est décidé que cette délibération sera transmise au Conseil général de l'Yonne et à la commission législative.

M. Bonneville-Duché présente diverses observations au sujet de la création, dans le département de l'Yonne, d'un syndicat du commerce des vins. Ce serait, dit-il, le régulateur des usages commerciaux, et l'un des premiers services qu'il rendrait serait, par exemple, le redressement de certains abus en matière de jaugeage. La futaille de Basse-Bourgogne, la feuillette, doit contenir 136 litres ; mais combien de tonneliers ne cherchent-ils pas et ne trouvent-ils pas du débit à leur fabrication en faisant des fûts au-dessous de la jauge et, dès lors, profitables au vigneron qui les emplit ? Le syndicat voudrait très certainement arriver à une futaille métrique : 50, 100, 150 ou 200 litres, et toutes les transactions y gagneraient en sincérité.

M. Trutey-Marange ne croit pas que cet abus ait pris une grande extension ; le commissionnaire en vins, dit-il, a le coup d'œil qui le renseigne immédiatement sur la capacité des fûts pleins qui sont vendus et il sait déjouer toutes les supercheries qui en voudraient à sa bourse ; d'ailleurs, il a toujours le droit, vérification faite, d'être indemnisé d'un déficit appréciable.

M. Foëx fait observer qu'il serait bon de généraliser la vente du vin au poids ; l'acheteur mettrait son fût vide sur la bascule ; le fût plein, on aurait le prix du vin vendu, et l'on en supputerait le prix sur une unité de poids déterminée.

Des observations intéressantes sont alors échangées entre MM. Bonneville, Trutey et Foëx au sujet de la pesanteur spécifique du vin; il en résulte que dans notre région un hectolitre de vin à 10 degrés, c'est-à-dire comportant 10 litres d'alcool pur, pèse 98 kilogrammes (10 litres d'alcool faisant approximativement un poids de 8 kilogrammes); si l'année est médiocre ou mauvaise l'hectolitre de vin pèse 99 kilogrammes; et même en 1866, année où des pluies torrentielles tombèrent au moment des vendanges, le poids de l'hectolitre, dit M. Trutey, fut de 100 kilogrammes, exactement comme pour l'eau; pour les vins du Midi, le poids va quelquefois jusqu'à 101 kilogrammes, à raison d'une saturation excessive de sucre. Rien ne serait donc si facile que d'arriver, étant connu le degré alcoolique des vins, à avoir chaque année le poids de l'hectolitre de vin, d'après les données qui viennent d'être indiquées.

M. Trutey-Marange croit devoir cependant ajouter que la proposition de création d'un syndicat n'est intéressante que pour le commerce, et que notre Société, exclusivement agricole, doit laisser à qui de droit le soin d'aviser au sujet de la création de cette chambre syndicale.

M. Savatier-Laroche répond que lorsque le commerce, et plus particulièrement celui des produits agricoles, a une organisation solide, en même temps qu'honnête et régulière, le producteur y trouve son compte comme le négociant; que le producteur pourrait y trouver notamment l'avantage de faire inscrire ses vins disponibles au siège même du syndicat, et que, d'autre part, il trouverait dans le syndicat comme une juridiction disciplinaire contre les agissements de malfaiteurs commerciaux qui font moins facilement des dupes lorsqu'il existe un œil

ouvert sur eux. Il pense donc que les efforts de M. Bonneville-Duché ne doivent pas être découragés ; qu'ils doivent, au contraire, trouver dans la Société concours et sympathie ; la question, dans tous les cas, devant être réservée jusqu'à ce que l'initiative des commerçants vinaigrois nous donne un projet délibéré et non uniquement une simple ébauche de proposition comme aujourd'hui.

La Société accepte le programme des primes et récompenses à décerner au concours de Tonnerre sur les bases proposées par la Société d'agriculture et d'industrie de cette ville.

M. Ravin, notaire à Villiers-Saint-Benoit, voudrait voir décerner des prix de botanique, science qu'il devient indispensable d'enseigner, pour que les jeunes agriculteurs sachent bien la valeur nutritive des plantes, légumes ou fourrages, consommées par le bétail ; de solides notions à ce sujet seraient le point de départ d'essais nouveaux, de combinaisons, de créations, par exemple, de nouvelles prairies, et M. Ravin, joignant l'acte aux paroles, s'inscrit pour une somme de 20 fr. pour l'achat de livres parmi lesquels il voudrait voir la *Flore de l'Yonne*, due à son savant homonyme.

La Société accepte cette offre avec reconnaissance et s'en remet au bureau pour fixer comment ces prix seront décernés.

Il est ensuite procédé à la désignation des commissaires qui, avec ceux de la Société de Tonnerre, auront à décerner les primes et récompenses, lors des concours des 13 juillet et 7 septembre 1879.

La Société entend enfin la lecture du rapport présenté par M. Savatier-Laroche au sujet de la création d'un bulletin mensuel. Ce bulletin, qui suivra immédiatement la

publication du bulletin comprenant le compte-rendu de nos travaux en 1878 et dans le premier semestre 1879, paraîtra le 1^{er} de chaque mois à partir du 1^{er} juillet prochain. Il aura 16 pages, dont 8 consacrées soit aux textes de législation, soit aux comptes-rendus des séances des Sociétés agricoles, et 8 autres à la chronique agricole.

Les explications données par le rapporteur démontrent qu'en le tirant provisoirement à 300 exemplaires, ce bulletin mensuel n'entraînera pas des frais supérieurs à ceux de notre publication annuelle ; il évitera les tirages spéciaux de programmes, listes de commission, lettres de convocation, et il aura aussi cet avantage, tout en étant offert gratuitement à nos collègues ou aux Sociétés correspondantes, d'être à la disposition d'abonnés pour 4 fr. par an, somme qui sera réduite à moitié pour les abonnés appartenant à des Sociétés agricoles de notre département.

La Société s'associe aux conclusions du rapport et décide que le bulletin mensuel paraîtra pour la première fois le 1^{er} juillet 1879.

Aucune autre question n'étant à l'ordre du jour, la séance est levée.

CONCOURS DE TONNERRE.

Le dimanche 7 septembre c'était grande fête à Tonnerre.

Fête de la ville, qui inaugurait la nouvelle distribution de ses eaux, fête de l'agriculture à l'occasion du concours agricole donné par la société centrale unie au comice de Tonnerre.

A de pareilles solennités il faut un décorateur obligé pour leur donner tout leur brillant et tout leur éclat. Ce décorateur, il faut le reconnaître, a consciencieusement rempli son rôle depuis le matin jusqu'à six heures du soir. A huit heures du matin, en effet, le rideau de nuages sur lequel les organisateurs fixaient au début de la journée des regards inquiets, a fait place à un radieux soleil auquel on ne pouvait reprocher qu'un excès de chaleur dans le courant de la journée.

De là nombreuse affluence de visiteurs dès dix heures du matin, que les contingents amenés par les trains de la journée ne font qu'augmenter jusqu'au soir.

La ville de Tonnerre avait convié à ces fêtes M. le préfet de l'Yonne et une grande partie de la représentation du département.

Le premier acte de la fête, l'inauguration officielle de la distribution des eaux de la ville de Tonnerre avait lieu à deux heures sur une estrade appuyée contre cette magnifique promenade du Pâtis dont les vastes ombrages et les verdo�ants abords ont été de tout temps l'emplacement des fêtes de Tonnerre.

Cette première cérémonie avait lieu sous la présidence

de M. le préfet de l'Yonne, au côté duquel on pouvait remarquer une partie de la représentation de l'Yonne, M. Guichard député et président de la Société centrale, MM. Ribièvre, sénateur, Mathé, Rathier, députés, M. le sous-préfet de Tonnerre, M. le maire, M. le duc de Clermont-Tonnerre, président du comice, et quantité d'autres personnes appartenant à l'administration de la ville et aux Sociétés d'agriculture.

A un signal donné par M. Constant, maire de Tonnerre, un élégant jet d'eau placé en face de l'estrade a fait jaillir de toutes ses bouches autant de gerbes liquides qui viennent affirmer que le résultat depuis si longtemps désiré par la ville est cette fois atteint.

Cette cérémonie donne lieu à deux allocutions prononcées, l'une par M. le maire de Tonnerre, l'autre par M. l'ingénieur Porte, directeur des travaux.

Après ces deux discours, le cortège reprend le chemin de la mairie, escorté, comme au départ, par la fanfare de la ville et, à partir de ce moment jusqu'à l'heure du banquet, chacun est libre de jeter un coup d'œil sur le concours agricole.

On a été généralement surpris de voir la faible quantité des animaux de race bovine et ovine. Trente ou quarante sujets d'espèce bovine composaient tout le bilan de cette partie de l'exposition.

Même remarque à faire du côté de l'espèce ovine, et les réflexions à cette égard avaient d'autant plus de raison d'être que nous nous trouvons dans la partie du département qui a, de tout temps, passé pour renfermer le plus grand nombre de beaux troupeaux de métis-mérinos ou mérinos purs.

Quoiqu'il en soit cependant de la faiblesse numérique

de l'exposition bovine et ovine, nous devons, par contre, signaler le mérite très réel de la plupart des sujets exposés.

L'exposition ovine surtout comptait certains lots de bétiers, de brebis et d'agnelles, dishley purs et dishley croisés qui attiraient à bon droit l'attention des connaisseurs.

Le très vaste emplacement réservé aux machines, à l'entrée et sur le côté de la promenade du Pâlis, était complètement rempli par les instruments et les outils les plus variés de la machinerie agricole.

Il est incontestable que nos petits fabricants de province ont réalisé, depuis quelques années, de très sérieux progrès dans leurs procédés de fabrication et d'ajustage des pièces composant les instruments agricoles.

Après avoir été seulement entreposataires de grands fabricants de Paris et de l'étranger, il se mettent aujourd'hui à construire eux-mêmes les instruments les plus compliqués et demandant non-seulement une grande habileté de main, mais des connaissances de mécanique assez étendues.

Aussi, aujourd'hui, sauf pour les moissonneuses et les machines batteuses à grand rendement, les cultivateurs de l'Yonne peuvent hardiment s'adresser aux fabricants du pays pour obtenir, sortant de leurs ateliers, tous les instruments d'intérieur et d'extérieur de ferme.

A cinq heures du soir, la distribution des prix du concours agricole avait lieu sur l'estrade dont nous avons déjà parlé plus haut.

MM. Guichard et de Clermont-Tonnerre présidaient cette cérémonie à laquelle prenaient part l'assistance que nous avons déjà eu l'occasion de signaler plus haut.

M. Guichard a ouvert cette cérémonie par un discours dont nous regrettons de ne pouvoir donner que l'analyse.

Trois questions principales y ont été traitées.

L'instruction, le service militaire, la situation de l'agriculture en face du régime économique actuel, et enfin une charmante péroraison dont nous pouvons heureusement donner le texte complet.

Sur le premier point, M. Guichard commence par émettre certaines considérations générales sur les bienfaits de l'instruction, et rappelle combien le gouvernement de la République faisait de sacrifices pour en permettre l'expansion. A ce propos, l'orateur a cru devoir signaler la situation particulière de l'arrondissement de Tonnerre, un de ceux où la statistique constatait le plus grand nombre de personnes sachant lire et écrire.

Passant au service militaire, M. Guichard a rappelé les raisons qui avaient empêché, après les années 1870-71, une réduction du service militaire aussi complète que celle réclamée par l'unanimité du pays. Il fallait que derrière l'armée active il y eut une puissante réserve d'hommes sortis des drapeaux et capables de reprendre les armes le cas échéant. Il a fallu attendre le passage de plusieurs générations de jeunes hommes sous les drapeaux pour en arriver là. Aujourd'hui, ce résultat est atteint et la réduction du service à trois ans, comme l'avait déjà demandé sous l'empire un homme très versé dans les connaissances militaires, M. Chasseloup-Laubat, aura lieu prochainement.

Abordant le côté économique, M. Guichard a constaté que l'agriculture traversait une phase difficile en raison de la concurrence que lui fait l'agriculture étrangère.

L'orateur veut que l'agriculture française soit prospère, il veut qu'elle soit traitée comme l'industrie, sur le même pied d'égalité. Si l'une est protégée, l'autre ne peut être sacrifiée. La première richesse d'une nation, c'est la prospérité de son agriculture.

Enfin M. Guichard a fini son allocution, fréquemment soulignée par les bravos de l'assistance, par les mots suivants :

« Mesdames, il n'y a pas que les cultivateurs qui aient de bonnes raisons pour être républicains. Le gouvernement, qui veut à tout prix l'instruction et l'éducation des enfants, qui est à la veille d'abréger le service militaire, afin que les jeunes gens puissent, tout à la fois, être les défenseurs de la patrie et les soutiens de la famille ; le gouvernement, dont la politique est le maintien de la paix, tout en rendant notre territoire inexpugnable, n'est-ce pas celui qui répond le mieux aux sentiments des mères, des épouses et des sœurs.

« Oui, mesdames, la République est votre gouvernement. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur l'image qui est l'emblème de la République : Ce n'est pas l'image d'une bête féroce, comme celle que la plupart des monarchies choisissent pour emblème de leur pouvoir ; ce n'est pas un lion, un aigle, un léopard, toutes bêtes dévorantes, armées de griffes, de becs, de dents terribles pour déchirer leur proie, en repaître un estomac carnassier et insatiable. Tout au contraire, l'emblème de la République, c'est l'image de la bonté, de la douceur, de la charité, du dévouement à l'humanité ; en un mot, c'est votre portrait... portrait dont nous décorrons le drapeau de la France, que, dans nos grandes

émotions, nous saluons de nos acclamations enthousiastes.

« Eh bien ! mesdames, ne soyez pas insensibles à ce suprême hommage. Mères et Françaises, rendez à la République affection pour affection : »

M. de Clermont-Tonnerre a pris ensuite la parole après M. Guichard. M. le Président du Comice de Tonnerre a prononcé un discours agricole fort bien dit et contenant les réflexions les plus sages et les plus sensées. M. de Clermont-Tonnerre a été très applaudi.

Le soir, à 7 heures, avait lieu, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, le banquet traditionnel.

M. Denaux, Sous-Préfet, en l'absence de M. le Préfet, indisposé, a porté un toast au Président de la République.

M. Guichard a remercié et félicité la ville de Tonnerre ; il a fait l'éloge de l'agriculture et parlé des eaux nouvellement amenées, eaux qui n'avaient rien de miraculeux, eaux essentiellement laïques.

M. de Clermont-Tonnerre a porté un toast à la Société centrale d'agriculture et à la naïade dont le souvenir ne pouvait manquer à la fête ; à la naïade qui venait enrichir la ville aux vins généreux d'un autre bienfait : l'eau claire.

M. Rathier a bu à l'union politique, agricole et industrielle.

M. Ribière a excité d'unanimes applaudissements par un toast à cette Liberté dont quelques-uns voulaient défigurer le véritable caractère ; puis, faisant allusion à la cérémonie du jour, proposant l'union entre l'eau et le vin ; sous quel régime les marier ; il invoquait les conseils expérimentés de l'honorable maire de Tonnerre, et concluait au régime de la séparation.

Enfin, M. Ernest Petit a porté un toast à la députation Yonne.

Près le banquet, la foule se portait au Pâris, où de belles illuminations éclairaient les danseurs; on sait bien cette promenade du Pâris, avec ses épais ombrages, fait admirablement valoir les lumières des giranges.

Le ciel a respecté une fête si réussie, et c'est seulement une heure qu'une légère ondée s'est produite, mais n'a pas pu pénétrer l'épais feuillage qui protégeait la place.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

PREMIÈRE PARTIE.

PRIX OFFERTS AUX CONCURRENTS DE TOUT LE DÉPARTEMENT

Familles agricoles.

1^{er} prix offert par M. le président de la Société centrale : Une médaille d'or de 100 fr. et 100 fr. à M. Forgeot, de Serrigny, père de cinq enfants.

2. prix. Médaille d'argent et 100 fr. offert par M. Textoris, de Cheney, à M. Garnier à Chassignelles, père de sept enfants dont plusieurs en bas âge.

3. prix. Médaille d'argent et 50 fr. à M. Durand, de Molosmes.

MORALITÉ ET BONS SERVICES

Hommes.

1. prix. Une médaille d'argent et un livret de caisse d'épargne à M. Proudhon Charles, employé à la ferme de Fontaine-Géry.

2. prix. Une médaille d'argent et un livret de caisse d'épargne de 50 fr. à M. Dollaenders Dominique, valet de ferme chez M. Textoris, à Cheney.

Femmes.

Prix. Une médaille d'argent et un livret de caisse d'épargne de 60 fr. à M^{lle} Droche Amélie-Léonie, domestique depuis 15 ans au château de Cheney.

EXPOSITION DE BESTIAUX

RACE BOVINE

Taureaux âgés de 2 à 3 ans.

1. prix. Une médaille d'argent et 50 fr. à M. Paris, à Aisy, pour son taureau charolais.

2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr. à M. Bernard, à Tonnerre, pour son taureau hollandais.

Taureaux âgés de 1 à 2 ans.

1. prix. Une médaille d'argent et 50 fr. à M. Munier Alphonse, à Soulangis, pour son taureau Schwitz.
2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr. à M. Mouchot-Trouble, à Tonnerre, pour son taureau hollandais.
3. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. à M. Ménétrier, à Baon, pour son taureau Schwitz.

Vaches laitières de toutes races.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. à M. Bonnetat, à Saint-Vinnemer, race commune.
2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. à M. Munier Alphonse, à Soulangis, race normande.
3. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. à M. Bernard, de Tonnerre, race normande.

Mention honorable à M. Ménétrier, à Baon, race Schwitz.

Veaux et génisses nés et élevés chez les exposants.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. à M. Rebourg, à Nuisement.
2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. à M. Munier, à Soulangis.
3. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. à M. Bonnetat, à Saint-Vinnemer.
4. prix. Une médaille de bronze et 15 fr. à M. Petion Théodore, à Tonnerre.
5. prix. Une médaille de bronze et 10 fr. à M. Viardot, à Darnemoine.

Prix d'ensemble.

Médaille de vermeil décernée au plus bel ensemble d'animaux de la race bovine, à M. Munier Alphonse, à Soulangis.

RACE OVINE

Béliers de 1 à 2 ans.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. à M. Nicolle, ferme du Fourncau, pour son bélier métis-mérinos.
2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. à M. Pinard, de la Brosse, pour son bélier Dishley-mérinos.

Béliers de 2 à 3 ans.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. à M. Pinard, de la Brosse, pour ses bêliers Dishley pur.

2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. à M. Nicolle, de la ferme du Fourneau, pour ses bêliers métis-mérinos.

Brebis possédées par les exposants depuis six mois au moins.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. à M. Pinard, de la Brosse, pour ses brebis Dishley-mérinos.

2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr. à M. Nicolle, du Fourneau, pour ses brebis métis-mérinos.

3. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. à M. Romain Félix, de Tonnerre, pour ses métis-mérinos.

Agnelles nées chez l'exposant.

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. à M. Pinard, de la Brosse, pour ses agnelles Dishley-mérinos.

Prix d'ensemble.

Mention honorable à M. Martenot, de Fontaine-Géry, hors concours.

Race porcine. — Verrats.

Prix. Une médaille d'argent et 40 fr. à M. de Fontaine, à Vi-viers.

Race chevaline.

1. prix. Médaille de vermeil grand module, à M. Martenot, à Fontaine-Géry.

2. prix. Une médaille d'argent grand module à M. Genet, à Saint-Vinemer.

3. prix. Une médaille d'argent grand module à M. Reddé, à Tonnerre.

4. prix. Une médaille d'argent à M. Billat, à Chéron.

PROTECTION DES ANIMAUX ET DES OISEAUX

Prix de la Société centrale et de la Société de Tonnerre.

1. prix. Une médaille d'argent et un ouvrage d'agriculture, à M. Brunot, instituteur à Cheuilly (Cravant).

5. prix. Une médaille de bronze grand module et un ouvrage d'agriculture, à M. Mathey, instituteur à Junay.

Voitures et animaux de basse-cour.

Prix. Médaille de bronze et 20 fr. à M. Prunier Adolphe, à Tanlay.

EXPÉRIMENTATION DES MACHINES

I. FAUCHEUSES.

Faucheuses à deux chevaux.

1. prix. Médaille d'or de la ville de Tonnerre et 50 fr. : M. Romain Félix, propriétaire à Tonnerre (machine Walter-Wood.)

2. prix. Médaille de vermeil et 25 fr. : MM. Thiney frères, constructeurs à Coussegrey (Aube) (machine Walter-Wood).

3. prix. Médaille d'argent et 25 fr. à M. Francey, à Tonnerre (machine Johnston).

Faucheuses à un cheval.

Prix. Médaille d'argent, grand module : M. Montandon, constructeur-mécanicien à Avallon (machine Aultman).

II. FANEUSES.

Prix. Médaille d'argent : M. Francey à Tonnerre (faneuse Ransomes).

III. RATEAUX À CHEVAL..

1. prix. Médaille d'argent : M. Nicolle, à la Garenne (Tonnerre) (rateau automatique Howard).

2. prix. Médaille de bronze : M. Marion, mécanicien, à Tonnerre (rateau semi-automatique Nicholson).

IV. MOISSONNEUSES.

Moissonneuses lieuses.

Prix. Médaille d'or des vice-présidents de la Société de Tonnerre : M. Martenot, propriétaire de la ferme de Fontaine-Géry (Machine Mac-Cormick de la maison Waite Brunnell, représentée à Tonnerre par M. Marion.)

Moissonneuses à deux chevaux.

1. prix. Médaille d'or et 100 fr. : MM. Thiney frères (machine Walter-Wood).

2. prix. Médaille de vermeil : M. Francey (merveilleuse).
 3. prix. Médaille d'argent grand module : M. Marion (machine Albion.)
- Médaille de bronze. M. Montandon pour sa moissonneuse Aultman à tablier tournant.

Moissonneuses à un cheval.

Prix. Médaille de vermeil, MM. Thiney frères (machine Walter Wood.

MACHINES ET INSTRUMENTS AGRICOLES, EXPOSITION DES MACHINES.

Médaille d'or et 100 fr. à M. Robert, constructeur à Tonnerre, pour l'ensemble de ses machines agricoles et viticoles, notamment pour son système à cric.

Médaille d'or et 100 fr. à M. Marion, constructeur à Epineuil, pour ses charrues à vigne.

Rappel de médaille d'or à M. Textoris, à Cheney, pour son exposition de produits agricoles.

Rappel de ses médailles à M. Mony, à Sens, pour ses charrues.

Médaille de vermeil à M Lhomme, constructeur à Châtillon-sur-Seine, pour son outillage économique.

Médaille d'argent grand module à M. Bertin, à Montereau, pour ses machines à battre.

Médaille d'argent grand module à M. Francey, à Tonnerre, pour son outillage de ferme.

Médaille d'argent grand module, à M. Dutreix, à Tonnerre, pour l'ensemble de son exposition.

Médaille d'argent grand module à MM. Thiney frères, à Coussegray, pour leur collection de machines.

Médaille d'argent grandmodule à M. Marion à Tonnerre, pour l'ensemble de ses machines.

Médaille d'argent à M. Coulon, constructeur à Auxerre, pour sa machine à battre verticale.

Médaille d'argent à M. Milley-Marangé, à Evry, pour son appareil à distiller.

Médaille d'argent à M. Gillet, à Gurgy, pour ses charrues à vignes.

Médaille d'argent à M. Boutolle, à Poilly-sur-Serein, pour ses charrues.

Médaille d'argent à M. Nicolle, fermier à La Garenne, pour son matériel de ferme perfectionné.

Médaille de bronze à M. Méchin fils, à Mélisey, pour ses charrues et son ratelier.

Médaille de bronze à M. Jullien, à Pacy-sur-Arm., pour ses charrues.

Médaille de bronze à M. Montarlot, à Châtillon-sur-Seine, pour sa forge.

Médaille de bronze à M. Chollat, à Saint-Florentin, pour ses instruments et produits de taillanderie.

Médaille de bronze à M. Louis Layne, à Tonnerre, pour ses tarares, trieurs et barrattes.

Médaille de bronze à M. Gallot aîné, à Epineuil, pour son moteur.

Médaille de bronze à M. Renaud Alexandre, à Tonnerre, pour son rateau à la main.

20 fr. et un diplôme à M. Pautard, à Tonnerre, pour son petit moteur à vapeur.

Hors concours : MM. Léger, carrossier à Tonnerre. — Lenoble, photographe à Tonnerre. — Fontant, armurier à Tonnerre.

EXPOSITION AGRICOLE, HORTICOLE ET VINICOLE.

1^o Agriculture.

Médaille de vermeil à M. Decrept, collaborateur de M. Textoris, plusieurs fois lauréat de la Société, pour l'ensemble de son exposition agricole.

Mention : M. de Fontaine, de Viviers, pour son magnifique houblon.

2^o Horiculture.

1. prix. Médaille d'argent et 30 fr. à M. Héault François, à Tonnerre.

2. prix. Médaille de bronze et 30 fr. à M. Charlochet, pépiniériste à Lézinnes.

3. prix. Médaille de bronze et 20 fr. à M. Mathieu, pépiniériste à Flogny.

4. prix. Mention honorable à M. Lizeron, à Vergigny, pour ses asperges.

Apiculture.

Médaille de bronze et 20 fr. à M. Tissier, à Roffey.

DEUXIÈME PARTIE

PRIMES RÉSERVÉES AUX CONCURRENTS DE TOUT
L'ARRONDISSEMENT.

Améliorations agricoles de toute nature.

Prime d'honneur. Une somme de 1,500 fr. et un objet d'art de 500 fr. accordés, tant par M. le Ministre de l'Agriculture que par le Conseil général du département, à M. Munier Alphonse, fermier à Soulangis, commune de Tonnerre.

2. prix. Une médaille d'or, donnée par M. le Ministre de l'Agriculture, à M. Fourier, banquier à Clamecy, propriétaire à la ferme du Patouillet, commune d'Yrouerro.

3. prix. Médaille d'argent, grand module, à M. Renard, de la ferme de Champserein, commune de Noyers.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE

GARÇONS. — 1^{re} CATÉGORIE.

Prix d'arrondissement : Clémardot Gaston, de l'école de Fligny, M. Durlot, instituteur.

Mention, Poitout Paul, de l'école de Ravières, M. Leblanc, instituteur.

PRIX DE CANTON

ANCY-LE-FRANC. — Prix. Poitout Paul, de l'école de Ravières.

Mention. Veuillot Jules, de l'école d'Ancy-le-Franc, M. Demon, instituteur.

CRUZY. — Prix. Gauchot Gustave, de l'école de Trichéy, M. Blancvillain, instituteur.

FLOGNY. — Prix. Moret Albert, de l'école de Sormery, M. Quillaut, instituteur.

Mention. Collon Fernand, de l'école de Carisey, M. Collon, instituteur.

NOYERS. — Prix. Clerget Lucien, de l'école d'Etivey, M. Guillaud, instituteur.

TONNERRE. — Prix. Gérard Armand, de l'école d'Epineuil.

2^e CATÉGORIE.

Prix d'arrondissement ; Noël Henri, de l'école de Lézinnes, M. Noël, instituteur.

1^{re} mention. Accault Valère, de l'école de Noyers, M. Lemaire, instituteur.

2^e mention. Benoît René, de l'école de Tonnerre, M. Gauthier, instituteur.

PRIX DE CANTON.

ANCY-LE-FRANC. — Prix. Houdot Henri, de l'école d'Argentenay, M. Boibien, instituteur.

Mention, Pauthier Auguste, de l'école d'Ancy-le-Franc.

CRUZY. — Prix. Guilleminot Paul, de l'école de Villon, M. George, instituteur.

Mention. Porte Alexandre, de l'école de Béon, M. Pinon, instituteur.

FLOGNY. — Prix. Dupré Adrien, de l'école de Sormery.

NOYERS. — 1. prix. Accault Valère, de l'école de Noyers.

2. prix. Giey Henri de l'école de Noyers.

Mention. Cunault Paul, de l'école de Pasilly.

TONNERRE. — Prix. Benoît René, de l'école de Tonnerre.

Mention. Durand Léon, de l'école de Tonnerre.

FILLES. — 1^{re} CATÉGORIE.

Prix d'arrondissement : Marie Cadet, de l'école de Neuvy-Sautour, M^{me} Hospied, Institutrice.

Mention. Marie Méchin, de l'école des Dames Ursulines de Tonnerre.

PRIX DE CANTON.

ANCY-LE-FRANC. — Prix. Joséphine Manceau, de l'école d'Ancy-le-Franc.

CRUZY-LE-CHATEL. — Prix. Jeanne Drouin, de l'école de Cruzy.

FLOGNY. — 1. prix. Lucie Lespagnol, de l'école de Sormery, M^{me} Dumayet, institutrice.

2. prix. Berthe Dubois, de l'école de Sormery.

Mention. Marie Dupressoir, de l'école mixte de Lasson, M. Dupressoir, instituteur.

— 39 —

NOYERS. — Prix. Berthe Lagoutte, de l'école mixte de Censy.

TONNERRE. — Prix. Marie Méchin, de l'école des Dames Ursulines de Tonnerre.

Mention. Marie Dromon, de l'école d'Epineuil, M^{me} Duval, institutrice.

2^e CATÉGORIE.

Prix d'arrondissement : Eugénie Vincent (dite Alix), de l'école des Dames Ursulines, à Tonnerre.

Mention. Azéma Rousseau, de l'école de Sormery.

PRIX DE CANTON.

ANCY-LE-FRANC. — Prix. Louise Landre, de l'école mixte de Nuits, M. Landre, instituteur.

Mention. Jeanne Houdot, de l'école de Lézinnes.

CRUZY. — Prix. Juliette Rousseau, de l'école mixte de Commisssey, M. Gautherot, instituteur.

Mention. Constance Michaut, de l'école mixte de Commisssey.

FLOGNY. — 1. prix. Azéma Rousseau, de l'école de Sormery.

2. prix. Roza Cachemiche, de l'école mixte de Lasson.

Mention. Noémie Viault, de l'école de Neuvy-Sautour.

NOYERS. — Prix. Camille Dumont, de l'école mixte de Sarry, M. Farcy, instituteur.

Mention. Clotilde Moreau, de l'école mixte de Grimault, M. Blin, instituteur.

TONNERRE. — 1. prix. Jeanne Serrebourse, d'Epineuil.

2. prix. Louise Gallot, de la même école.

Mention. Berthe Picq, de la même école.

AUX INSTITUTEURS

dont les élèves ont obtenu les meilleurs rangs dans le concours.

1. prix. Médaille de vermeil de M. le Ministre, et un ouvrage de botanique à M. Lemaire, instituteur à Noyers, tant pour les succès de son école que pour la valeur de son cours de botanique.

2. prix. Médaille d'argent grand module et un ouvrage d'agriculture à MM. Durlot, instituteur à Flogny; Noël, instituteur à Lézinnes, et Gauthier, instituteur à Tonnerre.

3. prix. Médaille d'argent et un ouvrage d'agriculture, à MM. Quillaut, instituteur à Sormery, et Leblanc, instituteur à Ravières.

AUX INSTITUTRICES

1. prix. Médaille d'argent du Ministre et un ouvrage d'économie ménagère à M^{me} Dumayet, institutrice à Sormery, et à M^{me} la supérieure des Dames Ursulines de Tonnerre.

2. prix. Médaille d'argent grand module et un ouvrage d'économie domestique à M^{mes} Duval, institutrice à Epineuil, et Hospied, institutrice à Neuvy-Sautour.

AGRONOMIE

Aux instituteurs qui ont présenté les meilleurs travaux sur la situation agronomique de leurs communes.

1. prix. Médaille d'argent donnée par la Société des Agriculteurs de France et un traité d'histoire naturelle à M. Bussy, instituteur à Sambourg.

2. prix. Médaille d'argent et un ouvrage d'agriculture à MM. Beaufumé, instituteur à Molosmes, et Mathey, instituteur à Junay.

3. prix. Médaille de bronze et un ouvrage d'agriculture, à M. Guillain, instituteur à Etivey, pour son mémoire d'agronomie et son cours de botanique.

Médaille de bronze grand module à M. Girault, instituteur à Montigny-la-Resle, pour l'ensemble de son exposition.

AUX ÉLÈVES

A. Gervais, élève de l'école de Cheney, pour sa carte de la commune de Cheney, faite sous la direction de M. Guillemot, instituteur.

Boutrolle Désiré, élève de l'école de Poilly-sur-Serein, pour sa carte agricole de la commune, dressée sous la direction de M. Cholet, instituteur.

BOTANIQUE

1. prix. M. Lemaire, instituteur à Noyers (ce prix se confond avec celui qui a déjà été décerné à M. Lemaire à l'enseignement agricole).

— 41 —

2. prix. Médaille d'argent et un ouvrage de botanique à M. Loret, pour l'herbier fait sous sa direction.

PRIX AUX ÉLÈVES

Ces prix sont donnés par M. Ravin, notaire à Guerchy, membre de la Société centrale d'Agriculture.

Accault Valère, de l'école de Noyers, pour ses rédactions de botanique.

Giey Henri, de l'école de Noyers, pour ses rédactions de botanique.

Basset Camille, de l'école d'Arthonnay, pour son herbier.

MENTIONS AUX ÉLÈVES

Thuriot Louis, Patout Lucien, Pelletier Louis, Joublin Eugène, également pour leurs rédactions de botanique et tous élèves de l'école de Noyers.

**PRIMES RÉSERVÉES AUX CONCURRENTS DES CANTONS DE
TONNERRE ET CRUZY.**

Viticulture.

Prime d'honneur. Une médaille d'or offerte par le président de la Société d'agriculture de Tonnerre et une somme de 500 fr. donnée par la Société au propriétaire-vigneron qui a introduit les améliorations les plus utiles dans la plantation, l'entretien et la culture de ses vignes : à M. Mérat Clément, à Epineuil.

2. prix. Une médaille de vermeil à M. Mouchot-Trouble, à Tonnerre.

Serviteurs agricoles.

1. prix. Une médaille d'argent et un livret de caisse d'épargne de 50 fr. à M. Protat Henri, berger, chez M. Munier, à Soulangis (Tonnerre).

2. prix. Une médaille de bronze et un livret de caisse d'épargne de 40 fr. à M. Déhotte, domestique à Cheney, chez M. Textoris.

Engrais et culture du maïs.

Médaille d'or au propriétaire qui a recueilli avec le plus de soin, et employé à la fabrication et à l'amélioration des fumiers de ferme, les déjections des animaux et les purins : M. Textoris, propriétaire à Cheney.

Hors concours, M. Bargy, fabricant d'engrais à Dijon.

Concours de labours. — Labourage des terres

1. prix. Une médaille d'argent et 40 fr. à M. Lardouillat Frédéric, à Lézinnes.
2. prix. Une médaille d'argent et 30 fr. à M. Rebours Jules, à Nuisement, commune de Tonnerre.
3. prix. Une médaille de bronze et 25 fr. à M. Grehin Henri, à Cheney.
4. prix. Une médaille de bronze et 20 fr. à M. Gabriol Léopold, à Baon.

Labourage des vignes à la cahrrue.

1. prix. Une médaille d'argent et 35 fr. à M. Humbert à Vézинnes.
2. prix. Une médaille d'argent et 30 fr. à M. Lhuillier Victor, à Viviers, domestique de M. Lecestre.
3. prix. Une médaille de bronze grand module et 20 fr. à M. Petit Laurent, aux Chesnez, commune d'Auxerre.
4. prix. Une médaille de bronze grand module et 15 fr. à M. Portier, à Tonnerre.
5. prix. Une médaille de bronze et 15 fr. à M. Couillaud Alphonse, d'Epineuil.

Mentions honorables à MM. Clémardot Emile, de Viviers, Lhoste Emile, d'Epineuil, et Mellot, de Serrigny.

Sylviculture.

(Reboisement, plantations importantes d'arbres verts, d'arbres fruitiers, et surtout de cerisiers dans les terrains impropre à toute autre culture.)

1. prix. Une médaille de vermeil à M. Thierry Henri, à Tonnerre.
2. prix. Une médaille d'argent à M. Moreau, à la Grange-Aubert (Tonnerre).

HORTICULTURE.

1^o Tenue des jardins maraîchers.

1. prix. Une médaille de vermeil et 40 fr. à M. Cocagne à Tonnerre.

2. prix. Une médaille d'argent et 30 fr. à M. Tridon, à Tonnerre.

Mention honorable. M. Boiton, à Tonnerre.

2^e Jardiniers à gages.

Prix. Médaille de bronze et 20 fr. à M. Trédaut, jardinier de M. Robin, à Junay.

Mention honorable. M. Dureuil, jardinier à l'hospice de Tonnerre.

3^e Pépiniériste.

Prix. Médaille d'argent et 30 fr. à M. Héault fils, à Tonnerre.

EXPOSITION DE VINS.

La commission de dégustation a classé les vins exposés de la manière suivante :

N^o 1. Collection de M. Textoris, de Cheney, reconnue supérieure.

N^o 2. Vins de M. Mérat, d'Epineuil.

N^o 3. Vins de M. Laporte, d'Epineuil.

N^o 4. Vins de MM. Dromon Pierre et Durand Colin, d'Epineuil (égaux en qualité).

Vins de M. Michecoppin, de Dannemoine, cuvés à l'appareil dont il est l'inventeur ; cassis et sirops de vin, le tout reconnu de 1^{re} qualité.

Vins blancs de M. Quignard, d'Epineuil, classés comme très bons.

ATTRIBUTION DU PRIX DÉPARTEMENTAL

DE M. LE COMTE DE LYONNE.

A Messieurs les Membres du Conseil d'administration de la Société des Agriculteurs de France.

Messieurs,

M. le comte de Lyonne, en son vivant, membre de la Société des Agriculteurs de France a dit dans son testament :

« Je lègue 5,000 francs à la Société des Agriculteurs de France pour être distribués, dans l'année qui suivra mon décès, par le Conseil d'administration, par sommes égales, comme récompenses et encouragements, à cinq cultivateurs possédant 50 hectares de terre au plus; ils devront être pères de famille. »

Avant d'entrer dans les détails du rapport qui doit désigner au Conseil d'administration de la Société des Agriculteurs de France, celui des concurrents, *cultivateur et père de famille*, qui a paru au jury départemental de l'Yonne, le plus méritant, qu'il nous soit permis, à nous agriculteurs, de rendre ici l'hommage respectueux de notre vive et sincère reconnaissance à la mémoire d'un homme qui, non-seulement pendant sa longue carrière a donné des preuves nombreuses de dévouement à notre cause, mais qui a voulu encore qu'un acte de dernière volonté manifestât son attachement et l'intérêt qu'il portait à l'agriculture par un don important destiné à

servir de récompenses à nos cultivateurs les plus laborieux.

C'est une bonne et généreuse pensée, Messieurs, que celle exprimée par M. le comte de Lyonne ; nous nous y associons de grand cœur, d'autant plus que notre expérience nous fait comprendre mieux le mobile qui l'a inspiré.

M. le comte de Lyonne semble nous indiquer, et avec raison, que l'avenir de l'agriculture française est attaché à la moyenne culture.

En effet, les grands domaines qui laissaient autour d'eux tant de vides, d'imperfections, de lacunes dans leur culture, tant de terres en friches, disons le mot, perdues pour tout le monde, se divisent, et en se divisant deviennent la propriété de ceux qui, cultivant par eux-mêmes, ont tant d'intérêt à faire produire le plus et le mieux sans fatiguer le sol, à préparer et à appliquer la culture le plus en harmonie avec les conditions économiques du milieu dans lequel elle se trouve.

Et puis, comme un excès en amène inévitablement un autre, aux vastes domaines a succédé le morcellement indéfini, état transitoire auquel s'attachent d'autres abus, d'autres inconvénients graves, ceux surtout des pertes de temps, de marches, de contre-marches inutiles et coûteuses, de déplacements trop fréquents et de l'impossibilité de faire usage des machines agricoles nécessaires aujourd'hui, demain nos agents indispensables.

M. le comte de Lyonne a compris tous les avantages de la moyenne culture et il a voulu nous mettre en garde contre les dangers du morcellement.

Honneur, Messieurs, honneur et reconnaissance à la mémoire de M. le comte de Lyonne !

Notre département a été désigné par le sort parmi les cinq départements entre lesquels devait être partagé le don de 5,000 francs de M. le comte de Lyonne.

Une circulaire du Conseil d'administration de la Société des Agriculteurs de France a fait connaître aux cinq départements favorisés : Seine-et-Marne, Hautes-Alpes, Yonne, la Savoie, le Calvados, les conditions dans lesquelles ils étaient admis et devaient agir pour répondre aux intentions du donateur.

Les Associations agricoles départementales furent chargées dans chacune de ces circonscriptions de décerner les prix.

Il fut bien spécifié : que la Société des Agriculteurs de France serait représentée par un de ses Membres dans les jurys formés par les Sociétés locales ;

Que les jurys devraient se placer à ce double point de vue :

1° Accorder le prix de 1,000 francs, sans division, à la culture *la mieux en harmonie avec les conditions économiques du milieu où elle se trouve* ;

2° Le cultivateur devrait être en même temps le *chef de la meilleure famille agricole*.

La circulaire terminait en disant : que le Conseil pense que le prix devrait s'appliquer à une culture à la charrue *d'au moins 10 hectares et de 50 au plus*.

En conformité du testament du donateur et de la circulaire qui en a été l'interprète fidèle, la Société centrale d'agriculture qui représente le département de l'Yonne s'est réunie, et le 5 mai 1879 constituait le jury départemental qui devait être chargé des opérations.

Ce jury fut composé de MM.

Picard, vice-président de la Société centrale ;

Pinard et Barillon, président et vice-président du Comice agricole d'Auxerre ;

Pailleret, membre du comice agricole d'Auxerre ;

Arrault, représentant de la Société de Joigny ;

Lejay, — — — de Tonnerre ;

Marteau, — — du Comice de Sens ;

Milandre, vice-président du Comice d'Avallon ;

L. Richard, du Comice d'Auxerre.

Furent nommés : Président, M. Picard ; Secrétaire, M. L. Richard.

Presque tous les membres du jury sont également membres de la Société des Agriculteurs de France.

Dans cette réunion, il fut décidé que pour rendre les opérations préparatoires plus faciles et plus complètes, une sous-commission de cinq membres serait constituée dans chacune des Sociétés d'arrondissement ;

Que ces sous-commissions opéreraient chacune dans leur circonscription ; qu'elles seraient chargées de :

1° Rechercher les concurrents les plus dignes ;

2° Recueillir les demandes des candidats de leur arrondissement ;

3° Visiter les fermes ou exploitations desdits candidats ;

4° Rédiger un rapport détaillé dans lequel seraient exposés les mérites comparatifs des concurrents et de désigner le plus digne au jury départemental.

Le jury départemental n'aurait plus ensuite qu'à visiter, examiner et comparer entre eux les cinq concurrents jugés les plus méritants, un par chacun des cinq arrondissements.

Le 25 juin les rapports des sous-commissions étaient réunis au Secrétaire du jury départemental. En voici le résumé :

ARRONDISSEMENT D'AUXERRE.

La sous-commission de l'arrondissement d'Auxerre composée de MM. L. Richard, président; J. Guénier, rapporteur; Foëx, directeur de la station agronomique, Théodore Geste, Gustave Pinard, membres du Comice agricole, fut saisie seulement de six demandes:

1^o M. Lechien Jules, propriétaire à la Boulaie, commune de Parly, canton de Toucy. — Exploitation, 5 hectares; famille, 3 enfants.

2^o M. Jobert Alfred, fermier à Hauterive, canton de Seignelay. — Exploitation, 50 hectares; famille, 2 fils.

3^o M. Moret Edme, fermier à Coulanges-sur-Yonne. — Exploitation, 45 hectares; famille, 4 fils.

4^o M. Foucault Jacques, fermier de M. Fossé, à la Métairie-des-Champs, commune de Dracy, canton de Toucy. — Exploitation, 50 hectares; famille, 3 enfants.

5^o M. Mourlon père, à Pontigny, canton de Ligny-le-Châtel. — Exploitation, 27 hectares; famille, 7 enfants.

6^o M. Petitjean Ferdinand, à la ferme des Iles, commune d'Auxerre. — Exploitation, 47 hectares; famille, 2 enfants.

La sous-commission crut devoir éliminer du concours les trois premiers, c'est-à-dire: 1^o M. Lechien, dont l'exploitation n'était que de 5 hectares; 2^o M. Jobert, qui ne cultivait la ferme que depuis 18 mois seulement; 3^o M. Moret, dont la demande ne répondait pas à toutes les conditions imposées par le donateur et la Société des Agriculteurs de France.

Les fermes ou exploitations de MM. Foucault, Mourlon et Petitjean, furent seules visitées, et le résultat fut la désignation de M. Petitjean, de la ferme des Iles, comme le plus méritant.

ARRONDISSEMENT DE SENS.

La sous-commission de cet arrondissement était composée de MM. Marteau père, président et rapporteur, Lacaille, Renaudat et Bréjoux.

Elle eut à visiter les exploitations de trois fermiers :

1^o M. Boulay, fermier à Montacher. — Exploitation, 45 hectares.

2^o M. Girard, fermier à Mont-Regnault, commune de Montacher. — Exploitation, 43 hectares.

3^o M. Edme Matignon, fermier à Bagneaux. — Exploitation, 34 hectares ; famille, 3 enfants.

A l'unanimité, la sous-commission proposa en première ligne M. Matignon.

ARRONDISSEMENT DE JOIGNY.

La sous-commission composée de MM. Hubert, Martin-Defrance, Drouet, Thierry fils et Arrault, rapporteur, ont visité quatre exploitations ; celles de :

1^o M. Augustin Beaujard, aux Jaluzots, commune de Tannerre. — Exploitation, 20 hectares ; famille, un enfant et un petit-fils de 18 ans.

2^o M. Amiot, propriétaire au Puits-Anil. — Exploitation, 19 hectares ; famille, 8 enfants.

3^o M. Gonquet Théophile, propriétaire à Bligny-en-Othe, canton de Brienon. — Exploitation, 19 hectares ; famille, 3 enfants.

4^o M. Bagnot, fermier aux Quatre-Vents, canton de Villeneuve-sur-Yonne. — Exploitation, 46 hectares.

Elle proposa comme le plus méritant M. Théophile Gonquet, de Bligny-en-Othe.

ARRONDISSEMENT DE TONNERRE.

La sous-commission se composait de MM. Decrept,

régisseur de M. Textoris, président , Charles Léger, rapporteur ; Paul Rojot de Serrigny, Paul Rigout de Saint-Vinnemer, Henri Lejay, de Tonnerre, membres.

Six propriétés ont été visitées :

1^o M. Roze Isidore, propriétaire à Maison-Rouge, près Tonnerre. — Exploitation, 35 hectares ; famille, 6 enfants.

2^o M. Romain Guillaume, propriétaire et fermier à Tonnerre. — Exploitation, 32 hectares ; famille, 2 enfants.

3^o M. Legoux Charles, propriétaire aux Mulots, commune de Tonnerre. — Exploitation, 21 hectares ; famille, un enfant.

4^o M. Guillot Eugène, propriétaire à Sormery, canton de Flogny. -- Exploitation, 16 hectares ; famille, un fils.

5^o M. Gouot Alexandre, à Ravières, canton d'Ancy-le-Franc. — Exploitation, 22 hectares ; famille, 2 enfants.

6^o Charton Louis, propriétaire à Ravières. — Exploitation, 25 hectares ; famille, 3 enfants.

La sous-commission désigna ce dernier au choix du jury.

ARRONDISSEMENT D'AVALLON.

La sous-commission, composée de MM. François Milandre, président et rapporteur, Corniau père, Gabriel Lemaire, Armand Vallée, Eugène Chevillotte, eut à visiter dix fermes ou propriétés, de :

1^o M. Jean-Baptiste Colas, fermier du domaine des Chaumes (Avallon). — Exploitation, 57 hectares, dont 35 en prés ; famille, 2 fils.

2^o M. Pierre Picard, fermier à Domecy-sur-Cure. — Exploitation, 26 hectares ; famille, 4 enfants.

3^o M. Charles Meunier, fermier à Vilars, canton de Quarré-les-Tombes. — Exploitation, 40 hectares ; famille, 3 enfants.

4^o M. Blaise Guyard, cultivateur aux Chaumes. — Exploitation, 28 hectares 69 ares, famille, 7 enfants mariés.

5^o M. Jean Chauvin, fermier à la Gorge, canton de Quarré-les-Tombes. — Exploitation, 45 hectares 07 ares ; famille, 5 enfants.

6^o M. Claude Levêque, propriétaire et fermier à Pisy, canton de Guillon. — Exploitation, 40 hectares ; famille, 5 enfants.

7^o M. François Serrurier, cultivateur à Reigny, canton de Guillon. — Exploitation, 38 hectares ; famille, 4 enfants.

8^o M. Constant-Bernard Vinaut, à Sceaux. — Exploitation, 48 hectares ; famille, 4 enfants.

9^o M^{me} veuve Lazardaux, fermière du domaine de Monceaux, à Savigny. — Exploitation, 47 hectares de terres et 25 de prés ; famille, 2 fils.

10^o M. Jean-Baptiste Barbier fils, propriétaire à Cisery. — Exploitation, 25 hectares.

Ces cinq derniers du canton de Guillon.

La sous-commission désigna comme le plus méritant M. Chauvin.

Pour nous résumer nous donnons ci-après les noms des concurrents de chaque arrondissement qui ont été présentés au choix du jury départemental par les sous-commissions.

Tonnerre. — M. Louis Charton, propriétaire à Ravières, canton d'Ancy-le-Franc.

Auxerre. — M. Ferdinand Petitjean, à la ferme des Iles, commune d'Auxerre.

Sens. — M. Matignon, propriétaire et fermier à Bagneaux, canton de Villeneuve-l'Archevêque.

Joigny. — M. Gonguet, propriétaire et fermier à Bligny-en-Othe, canton de Briennon.

Avallon. — M. Chauvin, fermier à la Gorge, commune de Quarré-les-Tombes.

Les rapports des sous-commissions étant recueillis, le jury départemental fut appelé à se réunir.

Au jour de la convocation il se trouva composé de :

MM. Milandre, de Châtel-Censoir, membre du comice d'Avallon ;

Lejay fils, de la Société agricole de Tonnerre ;

Pinard Gustave et Louis Richard, de la Société centrale d'Agriculture de l'Yonne, ce dernier également membre de la Société des Agriculteurs de France.

Les autres membres s'excusèrent de ne pouvoir assister aux opérations de la commission.

M. Milandre fut nommé président; M. Richard, rapporteur.

La commission procéda immédiatement, dès la fin du mois de juin, c'est-à-dire assez tôt après la première visite pour trouver les exploitations désignées dans les mêmes conditions où elles s'étaient présentées à chacune des sous-commissions.

Restaient à visiter après les choix faits par arrondissement :

1^o La propriété de M. Charton-Egeley à Ravières, canton d'Ancy-le-Franc (Tonnerre).

2^o La ferme des Iles, à M. Petitjean (Auxerre).

3^o L'exploitation agricole de M. Edme Matignon, à Bagneaux, canton de Villeneuve-l'Archevêque (Sens).

4^o Celle de M. Gonguet Théophile, à Bligny-en-Othe, canton de Briennon (Joigny).

5^e Et celle de M. Chauvin, fermier à la Gorge, canton de Quarré-les-Tombes (Avallon).

Nous reproduisons, sauf quelques appréciations ou rectifications de détail ou de chiffres, les rapports des sous-commissions pour ensuite donner l'avis du jury sur le mérite de chaque concurrent et la proposition finale par laquelle il soumettra, messieurs, à votre approbation et à votre ratification, le plus méritant parmi les candidats.

Arrondissement de Tonnerre.

Ravières, canton d'Ancy-le-Franc. — M. Louis Charton-Egeley.

La famille de M. Charton, qui se compose du père âgé de 52 ans, de la mère âgée de 48 ans, de deux garçons, dont l'un de 22 ans et l'autre de 17, et d'une fille de 21 ans, exploite une propriété divisée, d'une contenance totale de 25 hectares de terres labourables, plus un hectare de vigne.

Le sol est varié, huinide en certains endroits, ailleurs argileux, argilo-calcaire et calcaire, partant difficile d'exploitation, surtout à cause du morcellement et de l'éloignement des pièces de terre.

L'assoulement présente pour l'année 1879 :

Blé, 7 hectares ; seigle, 80 ares ; avoine et orge, 7 h. ; prés, 3 h. 35 a. ; prairies artificielles, 2 h. 80 a. ; betteraves et pommes de terre, 2 h. 80 a. ; vesces pour fourrage, 1 h. 40 a., etc. — Total, 25 h. 45 a.

Deux cinquièmes de l'exploitation sont donc destinés à l'entretien et à la nourriture du bétail. 10 hectares, en effet, sont en prairies naturelles, artificielles, vesces, betteraves et pommes de terre, le tout sans aucune

jachère. M. Charton possède 21 têtes de bétail, dont 3 juments, 2 pouliches et un poulain, 6 vaches laitières, 8 génisses et un taureau; il possérait en plus, au mois de mai, deux vaches et un taureau qu'il a vendus, ce qui portait en hiver le nombre de têtes à 24, soit une tête par hectare.

Heureux le cultivateur qui peut arriver à une aussi grande proportion de bétail; heureux celui qui peut l'entretenir, et nous pensons destiné à la fortune celui dont les terres sont assez rapprochées de la ferme pour pouvoir à moins de frais y conduire les engrais si largement donnés par ce bétail.

Mais M. Charton ne se trouve pas dans ces conditions de rapprochement, car ses terres, très éloignées de chez lui, rendent le transport des engrais et des récoltes difficile et coûteux.

Ses terres sont d'une qualité moyenne, puisque leur valeur locative n'est que de 50 francs à l'hectare pour une valeur vénale de 3,000 francs, mais avec ses 300,000 kilog. de fumier par année il récolte en moyenne de 25 à 30 hectolitres de blé et de 35 à 40 d'avoine par hectare.

Considérant l'unité de la famille, le travail commun, la manière d'agir et de faire produire, il n'y a pas lieu de s'étonner que M. Charton depuis 45 ans ait triplé son avoir en propriétés. Il possédait lors de son mariage 6 hectares 50 ares de terres et 50 ares de prairies, il a eu par succession 75 ares de terre, il a donc acquis 13 hectares environ, 2 hectares 80 ares de prairies et en dehors de la culture proprement dite, un hectare de vigne, soit 17 hectares à 3,000 francs, c'est-à-dire 51,000 francs.

Le matériel de l'exploitation est l'outillage ordinaire

auquel on a adjoint une faucheuse-moissonneuse Johnston, un trieur Lhuillier et un battoir avec manége.

Arrondissement d'Auxerre.

Ferme des Iles. — M. Petitjean Ferdinand.

La famille compte deux enfants, un fils âgé de 20 ans qui a fait d'excellentes études au collège d'Auxerre et se destine aujourd'hui à l'agriculture, et une jeune fille de 12 ans.

La propriété comprend 42 hectares d'un seul tenant.

M. Petitjean est entré en possession de son domaine en 1850, mais alors il n'était pas seul, l'exploitation de la ferme se faisait de concert avec son frère, M. Emile Petitjean.

D'après les explications fournies sur la période de 1850 à 1859, année où prit fin la communauté, il résulte que le mode de culture alors employé se ressentait des mauvais erremens du passé : bétail insuffisant, fumiers mal soignés et dirigés spécialement sur les vignes au détriment des terres à céréales et à fourrages, instruments défectueux ; bref, tout concourrait à la ruine et à la stérilité du terrain.

A ces causes d'épuisement venaient s'en joindre d'autres encore. La moitié des terres fut mise en prairies artificielles dont les récoltes louées à l'extérieur ne prirent jamais le chemin de la ferme.

M. Petitjean n'avait pas attendu l'année 1859 pour être frappé des vices d'un pareil système de culture ; aussi, à peine la dissolution de la communauté lui rendait-elle la liberté de ses mouvements qu'il entraînait résolument dans la voie de l'amélioration.

« J'étais (comme il le dit lui-même dans son exposé

« écrit), j'étais résolu à amener la ferme là où elle est
« maintenant, à savoir : augmenter de beaucoup le
« bétail, spéculer sur la vente du lait, de la volaille, à
« faire de l'engrais, améliorer mes terres, enfin à suppri-
« mer totalement les jachères et demander, en un mot,
« à mes terres tout ce qu'elles pouvaient me donner sans
« les fatiguer. »

Ce résultat, auquel M. Petitjean se proposait si résolument d'arriver en 1859, était-il obtenu en 1879 ?

C'est cela surtout, messieurs, qu'il fallait rechercher.

Mais disons tout d'abord que ce but, auquel M. Petitjean a voué si courageusement ses efforts pendant 20 ans, est le but de perfection par excellence, qui en est le dernier point auquel on puisse prétendre dans le système de l'amélioration et de l'exploitation du sol.

Supprimer la jachère, demander à ses terres tout ce qu'elles peuvent donner sans les fatiguer, c'est la mise en œuvre de toutes les forces naturelles d'un domaine, par un système cultural très améliorateur du sol et le mieux approprié aux ressources naturelles du terrain et du milieu dans lequel il est situé.

Envisagées à ce point de vue, bien peu de fermes, même dans les centres agricoles les plus avancés, sont arrivées à ce terme de perfection.

La ferme des Iles, pour être encore loin de ce but que chacun de nous doit avoir constamment devant les yeux, n'en avait pas moins parcouru sur le chemin du progrès une étape dont nous allons, si vous voulez bien, mesurer avec vous l'étendue.

En 1859, au moment où M. Petitjean prit la direction unique de la ferme, le cheptel ne comprenait que 42 têtes de gros bétail se répartissant ainsi :

Chevaux, 4 ; Vaches, 7 ; Taureau, 1. — Total, 12 têtes.

L'insuffisance d'un pareil cheptel n'en empêchait pas moins d'avoir une sole de céréales considérable, puisque plus de la moitié de la ferme était annuellement consacrée aux emblavures d'automne et de printemps, ainsi réparties :

Blé, 15 hectares ; Avoine, 5 ; Menus grains, 2.

Soit, 22 hectares de céréales pour une exploitation comptant un peu plus d'un quart de tête de bétail par hectare.

Quant à la culture des racines, c'est-à-dire la culture améliorante par excellence, elle occupait la surface dérisoire d'un hectare, dont moitié consacrée aux betteraves et le reste aux pommes de terre.

En 1869 nous constatons un pas en avant ; le bétail a presque doublé. Nous trouvons :

Chevaux, 6 ; Vaches, 14 ; Taureaux, 2. — Total, 22 têtes.

Mais à partir de cette année commence à apparaître, parmi les causes de prospérité de la ferme, un élément qui jusque-là n'était intervenu que dans d'infimes proportions. Nous voulons parler du lait.

Ainsi, alors que la vente du lait ne donnait en 1859 que la somme insignifiante de 400 francs, nous la voyons figurer dans l'année 1869 pour le chiffre de 4,720 francs.

Le produit des veaux et de la basse-cour sont en proportion semblable, ils font plus que quadrupler pendant le même laps de temps.

Si nous sortons au dehors, messieurs, nous constatons que les améliorations du domaine extérieur marchaient

de pair avec les perfectionnements du ressort intérieur de la ferme.

L'assolement mieux compris fait une part plus large aux racines et aux fourrages ; les blés mieux fumés ont un rendement plus élevé, de 16 hectolitres à l'hectare en 1859 ils montent à 19 dix ans plus tard.

Les instruments d'extérieur se perfectionnent aussi; indépendamment du rateau à cheval, du semoir à betteraves qui pour l'époque étaient déjà des instruments seulement employés par les cultivateurs d'une réelle initiative, nous voyons figurer dans le matériel la moissonneuse Mazier, instrument imparfait, comme le sont tous les premiers modèles d'une création nouvelle, mais instrument fort utile malgré tout, et qui rendit de réels services chez M. Petitjean.

A cette époque, messieurs, les progrès sont bien apparents et bien palpables.

Aujourd'hui nous retrouvons, il est vrai, le bétail dans une proportion à peu de chose près identique à celle mentionnée par l'inventaire de 1869. Mais si les animaux n'ont pas sensiblement augmenté par le nombre, il est incontestable que leur grosseur et leur qualité, non moins que les soins donnés à leur nourriture et à leur entretien en ont augmenté les produits dans une très grande proportion.

Aussi, tandis que le produit et la vente du lait atteignait pour l'année 1869 le chiffre de 4,720 francs. nous constatons pour 1878 que ce même produit arrive au chiffre de 8,297 francs, c'est-à-dire qu'il a presque doublé avec la même quantité de vaches.

D'autre part d'excellents taureaux de race normande servent à propager dans le pays le sang et la nature qui

convient le mieux, soit par les saillies nombreuses de ces animaux de choix, soit par la vente des veaux femelles que M. Petitjean consent à ses voisins aux prix même de la boucherie, ce qui la rend plus facile et plus attrayante. Quant au produit des saillies il ne s'élève pas à moins de 400 francs par an.

S'il est vrai, messieurs, que les chiffres se passent de commentaires, en voilà, croyons-nous, qui suffisent à eux seuls à donner une idée des soins et de l'intelligence qui sont appliqués à la ferme des Iles à tous les détails d'exploitation du lait.

A cet égard, du reste, M. Petitjean a la bonne fortune d'être secondé par des aides bien précieux : madame Petitjean d'abord, qui ne laisse à personne le soin de veiller aux plus petits détails de cette branche de l'exploitation, qui se charge aussi de la comptabilité, parfois compliquée, d'une vente journalière de 150 litres de lait ; puis un vacher suisse depuis 17 ans à la ferme et une laitière dont l'ordre et l'activité sont grandement estimés de ses maîtres.

Les profits tirés de l'intérieur de la ferme ne se bornent pas aux seuls produits de la laiterie ; bien d'autres détails, qui ne sont l'objet que de soins très secondaires dans certaines exploitations réputées bien tenues, sont soignés chez M. Petitjean d'une façon toute particulière.

La basse-cour, le jardin, le clapier, objets de ses attentions, y apportent leur notable contingent de recettes. Le marché d'Auxerre leur procure du reste un écoulement facile.

Le choix des instruments agricoles perfectionnés est complet, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

A l'extérieur, la sole des racines fourragères a été

portée au chiffre respectable de 5 hectares 62 ares, soit un huitième de l'exploitation. Elles constituent pour l'hiver le fonds principal de la nourriture des vaches.

Les blés d'automne, d'un aspect satisfaisant, se ressentent des conditions climatériques qui ont été cette année si défavorables à nos céréales, les herbes en maints endroits les ont envahis ; les avoines sont admirables ; les prairies artificielles ont donné une abondante récolte.

Un fait qui a paru significatif à la commission, messieurs, et qui montre bien que la production de la ferme des Iles est constamment ascendante, c'est l'insuffisance notoire des anciens bâtiments d'exploitation affectés aux récoltes.

Déjà le propriétaire de la ferme a fait construire un très grand hangar où il a commencé à emmagasiner les fourrages de cette année. Malgré ses vastes dimensions il est certain que ce bâtiment est loin de répondre aux exigences de la production actuelle de la ferme.

Il faut à M. Petitjean des étables, des écuries plus vastes, plus commodes, mieux aérées que celles où se trouve actuellement son bétail.

On peut dire sans crainte d'exigence que les étables ne sont pas dignes de leurs hôtes, représentés pour la plupart par de belles vaches normandes, hollandaises et suisses.

La commission a également fait observer à M. Petitjean que l'étendue de ses émblavures, son système de culture sans jachères lui commandaient d'augmenter le nombre de son bétail dans une grande proportion. A cette condition il pourrait songer à maintenir et à augmenter le rendement de ses terres.

Ces remarques, messieurs, ont non-seulement trouvé

chez le propriétaire des Iles un auditeur attentif, mais un homme préoccupé depuis longtemps des inconvénients que nous lui signalions et fermement décidé à y remédier. Aussi, doit-il prochainement, par la construction de nouvelles écuries et étables, mieux assurer l'hygiène de son bétail et la commodité du service. L'augmentation dans le nombre des têtes aura lieu parallèlement.

En résumé, messieurs, il résulte de la visite de votre commission à la ferme des Iles qu'elle a trouvé dans cette exploitation et portée à un très haut degré la condition principale insérée dans le legs du généreux donateur dont nous sommes pour cette année les légataires, nous voulons dire :

« La culture la mieux en harmonie avec les conditions économiques du milieu où elle se trouve. »

Arrondissement de Sens.

Exploitation de M. Matignon à Bagneaux, canton de Villeneuve-l'Archevêque.

Dans la famille Matignon, 3 enfants filles et garçon déjà adonnés à l'agriculture.

L'exploitation se compose de 34 hectares de terre dont 23 h. 50 a. à la ferme et 10 h. 50 a., qui sont la propriété de M. Matignon.

L'assolement de l'année comprend :

Froment, 9 hectares; Orge et Avoine, 10 h. 50 a.; Luzerne, 7 h.; Sainfoin, 3 h.; Trèfle incarnat, 2 h.; Betteraves, 2 h. 50 a. — Total, 34 hectares.

Le cheptel se compose de : 1^o 10 bonnes vaches normandes ou croisées normandes; 2^o 9 veaux; 3^o et 3 chevaux.

Le matériel de l'exploitation est celui du commun des cultivateurs. L'intérieur est bien tenu, la culture bien dirigée.

Les terres, d'abord d'un rapport modeste, sont devenues riches par le marnage que le fermier a pratiqué sur une large échelle. Les récoltes sont en général très bonnes, bien que les blés se ressentent de l'humidité persistante de l'année, qui a tant favorisé le développement des mauvaises herbes.

Marié en 1859, Matignon possédait alors un hectare de terre et 1,000 fr. en espèces ; la dot de sa femme se montait à 3,000 fr. Depuis, par son travail et son intelligence, il a pu acquérir les bâtiments où il habite pour une somme de 6,000 fr. Il a fait pour 8,000 fr. de constructions et d'améliorations, et le cheptel dont nous avons parlé ci-dessus, y compris son matériel et son mobilier, peuvent être évalués à plus de 25,000 fr.

Matignon est un excellent cultivateur qui jouit de l'estime publique ; il est courageusement et intelligemment secondé par sa femme, ses filles et son fils dans ses travaux agricoles.

Arrondissement de Joigny.

Exploitation de M. Gonguet, à Bligny-en-Othe, canton de Brienon.

M. Gonguet possède 19 hectares. 5 hectares sont à lui et 14 lui sont affermés au prix de 70 fr.

Les terres sont en général argilo-calcaires, et en quelques endroits la charrue atteint un sous-sol marneux, crayeux, se délitant facilement. Ces terrains produisent par hectare cultivé en blé, luzerne, sainfoin, betteraves,

une moyenne de 30 hectolitres à l'hectare et de 3,000 kil. de fourrages artificiels.

La culture pratiquée par M. Gonquet se décompose ainsi :

Blé, 6 hectares 80 ares ; orge et avoine, 3 h. ; luzerne, 2 h. ; sainfoin, 1 h. 50 a. ; pommes de terre, 50 a. ; vesces, fourrages, trèfle rouge, 3 h. ; vigne, 50 a. — Total, 19 hectares.

Toutes les terres sont utilisées ; jamais de sombres. Les blés sont ordinaires, les avoines belles, les betteraves bonnes, les herbes artificielles très bonnes.

M. Gonquet possède : 2 chevaux, 5 mères vaches du pays, 3 génisses, 1 taureau, 65 volailles, 50 lapins.

M. Gonquet a marié dernièrement son fils, qui habite une maison dans la même cour sans qu'il y ait communauté dans les fourrages, fumiers et bestiaux ; chacun chez soi. Il a aussi deux filles qui, avec la mère, s'occupent du ménage, de la basse-cour et de la laiterie, qui en dehors des besoins de la maison lui fournit par semaine 5 kil. de beurre, soit une moyenne de 15 fr. Le produit des veaux est estimé à 250 fr. par an.

Les travaux de la fauchaison et de la moisson ont été faits jusqu'à ce jour par la famille, et l'année dernière, où les récoltes étaient si abondantes, pendant que le fils et un petit manœuvre moissonnaient, le père et les filles rentraient les récoltes, et la mère était tout à sa vacherie et à son ménage. La vigne est façonnée au prix de 120 fr.

Quand M. Gonquet, ancien domestique, s'est marié en 1854, ses économies personnelles étaient de 1,000 fr., sa femme a eu en mariage 600 fr. et elle a hérité depuis de ses parents 2,000 fr. Total, 3,600. Aujourd'hui il donne à chacun de ses enfants en mariage du bétail pour 600 fr.

et 4,000 fr. en espèces; ayant trois enfants, cela donne 13,800 fr.

Arrondissement d'Avallon.

La sous-commission de l'arrondissement d'Avallon avait proposé comme candidat préféré le sieur Jean Chauvin, fermier à la Gorge, quand, dans sa tournée, le jury départemental, calculant le nombre d'hectares compris dans l'exploitation de M. Chauvin, a constaté que la superficie de terres cultivées par lui dépassait 50 hectares.

En effet, il résultait d'un bail consenti par lui le 6 mars 1875 qu'il détenait comme fermier une quantité de 50 hectares 49 ares, et qu'il possédait de plus, en propre, 7 hectares ; ce qui formait un total de 57 hectares 49 centiares.

Le représentant de l'Avallonnais dans le jury départemental a soutenu cette opinion : qu'il y avait lieu de défaillir la quantité de 12 hectares de prairies naturelles comprises dans le fermage de Chauvin.

Attendu que selon lui, d'après les termes mêmes de la circulaire émanant du conseil d'administration de la Société des agriculteurs de France, exécuteur testamentaire de M. le comte de Lyonne, il était dit que le prix serait accordé à *la meilleure culture à la charrue*.

La majorité du jury fut d'un avis contraire ; elle élimina Chauvin pour ces raisons que la même circulaire précisait, ainsi qu'il suit, les conditions d'admission :

1^o Culture la mieux en harmonie avec les conditions économiques du milieu où elle se trouve;

2^o Culture à la charrue de 10 hectares au moins, de 50 au plus.

Le sieur Chauvin, candidat de la sous-commission d'Avallon, ayant été éliminé pour le motif ci-dessus énoncé, le jury eut à visiter la ferme du sieur Pierre Picard, à Domecy-sur-Cure, appartenant à M. Houdaille, sur la proposition de M. Milandre, représentant la sous-commission d'Avallon.

Ferme de M. Houdaille, à Domecy-sur-Cure, canton de Vézelay.

— Fermier, M. Pierre Picard,

Au point de vue des bâtiments d'habitation et d'exploitation, plus heureux que la plupart de ses concurrents, non seulement Picard est bien logé avec sa famille, qui se compose d'une fille âgée de 12 ans et de trois garçons, l'un de 11 ans, l'autre de 8 ans, et le plus jeune de 5 ans, mais il est en possession de vastes bâtiments d'exploitation parfaitement appropriés à leur destination. On voit tout de suite que Picard, homme actif et intelligent, très aidé, du reste, par sa femme, comprend parfaitement tous les avantages de cette situation, car, chez lui, tout est tenu dans le meilleur état d'ordre et de propreté.

Il cultive avec bœufs et juments ; son bétail, dans son ensemble, est en fort bon état. Il comprend : 1^o 15 bêtes à cornes, dont 8 vaches laitières, 2 bœufs, 4 chatrons de deux ans, 3 d'un an, 3 taures d'un an ; le tout de race morvandelle croisée charollaise ; 2^o en chevaux : 2 pouliches de trois ans et une jument de 5 ans avec son poulain ; 3^o race ovine : 26 brebis et 12 agneaux, ensemble 38, petite race morvandelle ; 4^o race porcine : un bon verrat et 3 truies, l'une suivie de 6 petits, et chacune des deux autres de 10 petits, ensemble 30 têtes.

La basse-cour est garnie de volailles variées, lapins, pigeons.

Dix hectares de pré naturel, dépendant de ce domaine, avec les terres labourables dont la nomenclature suit :

Terres. — Beau blé devant la maison	2 h. 50 a.
A l'ouest de la ferme	1 20
Blé médiocre, lieu dit Pièce des Tuileries, en raison de l'imperméabilité, qui cette année a paralysé les efforts de la culture	4 »»
Avoine, même lieu, assez belle.	2 30
Avoine, lieu dit les Coupes, dont le sous- sol est très chargé de sable.	4 »»
Herbes et pâtures, sainfoin et luzerne mê- langés	2 »»
Trois hectares de pature, lieu dit la Tui- lerie, dont la production laisse beaucoup à désirer faute d'un drainage qui est in- dispensable	3 »»
Sous ce rapport il est à espérer que le pro- priétaire de ce joli domaine ne tardera pas à venir en aide à son intéressant fermier, qu'il a intérêt à conserver, puisque ses succès, dus à son travail et à son intelligence, l'ont mis en état de se munir d'un bon matériel de ferme.	
Ajoutant à ces récoltes 7 hectares de som- bres et jachères	7 »»

On trouve une contenance totale de. **26 h. »»**

Telle était, Messieurs, la situation de culture et de famille des cinq concurrents présentés par les sous-commissions d'arrondissement à l'examen et au choix du jury départemental.

L'examen a été, il est inutile de le dire, sévère et consciencieux ; en présence de candidats dont les mérites

réels se disputaient la prime, il a fallu à la commission une attention soutenue, un examen sérieux ; il lui a fallu faire une comparaison détaillée de chaque chose pour arriver à établir une supériorité déterminante entre eux. C'est ainsi qu'elle a été amenée à se prononcer, par une majorité de 3 voix contre 1, à classer au premier rang M. Louis Charton-Egeley, de Ravières, canton d'Ancy-le-Franc, arrondissement de Tonnerre, qui lui a semblé réunir, d'une façon plus complète, chacune des conditions fixées par le programme du concours : « Culture en harmonie avec les conditions économiques du milieu où elle se trouve ; famille agricole des plus méritantes. »

25 hectares de terre et 24 têtes de gros bétail, soit une tête par hectare ; les 2/5^e de l'exploitation en herbes, c'est-à-dire destinés à la nourriture et à l'entretien du bétail.

La culture, dans ce pays riche et industriel, est par son morcellement onéreuse, elle demande les plus grands soins. La famille Charton fait face par elle-même et par elle seule à toutes ses exigences et à tous les frais d'intérieur et d'extérieur, car chacun travaille dans cette famille : le père, qui n'a que 52 ans ; la mère 48 ; le fils aîné, le véritable chef de la culture, a 22 ans ; le second 18 ; la fille 21 ans.

Avec l'aide de machines agricoles, toute la besogne se fait en famille, et la prospérité règne dans la maison. Les bâtiments d'exploitation se construisent et s'agrandissent en prenant des proportions plus vastes et plus commodes que par le passé, et l'installation des écuries et des étables promet d'être plus heureuse.

Le début a été modeste, nous l'avons dit plus haut, et aujourd'hui, malgré les dépenses occasionnées par l'édu-

cation et l'instruction des trois enfants, devenus les agents les plus actifs de la prospérité commune, l'aisance a été sans cesse croissante, et le patrimoine s'est fort augmenté.

La commission est heureuse de le constater, heureuse de proposer cette famille laborieuse, intelligente, attachée par intérêt et par affection à la profession d'agriculteur, de la proposer pour la prime de 1,000 fr. accordée par M. le comte de Lyonne.

En terminant ce long rapport, la commission, se faisant l'interprète des diverses Sociétés d'agriculture du département et de la Société centrale, exprime à nouveau sa reconnaissance et rend à la mémoire de son généreux bienfaiteur, M. le comte de Lyonne, l'hommage qui lui est dû.

Et ont signé : MM. MILANDRE, président ; RICHARD,
rapporteur ; LEJAY ; PICARD.

Extrait du rapport de la sous-commission d'Avallon.

Chauvin Jean, fermier à la Gorge, commune de Quarré-les-Tombes.

Chauvin est père d'une fille de 26 ans et de quatre garçons, dont le plus jeune est âgé de 16 ans ; tous travaillent avec lui.

Le domaine, qu'il tient de M^{me} Dupantay, comme fermier, et qu'il exploite depuis 23 ans, lui a été livré sans cheptel. On n'y récoltait pas de blé; les genêts et la bruyère y dominaient comme dans tout le Morvand ; mais, engagés qu'ils étaient par un long bail, les époux Chauvin, sans autre aide que leurs enfants, se sont courageusement mis à l'œuvre en défrichant, épierrant et assainissant ce qui avait besoin de l'être, par au moins 5,000 mètres de drainage, sans recevoir d'indemnité.

Si tous ces travaux ont donné une grande valeur à la propriété, dont le fermage, qui était primitivement de 1,200 fr., est aujourd'hui doublé, les fermiers, de leur côté, ont largement profité de leurs travaux, puisque, tout en élévant leur famille, ils ont acquis 7 hectares 65 ares de terre et pré, et que, de plus, tout le bétail qui va être ci-après indiqué leur appartient.

Ce domaine se décompose ainsi :

Une pièce de très bon blé	7 h. 80 a.
Une autre pièce de blé.	1 33
Très bon seigle	2 »»
Un pièce moins bon	1 »»
Belle avoine.	1 32
Autre pièce également belle	» 66
Une pièce sur la route, avoine. . . .	1 15
Sur tillars avoine, bonne ordinaire .	2 »»
Belles pommes de terre	1 »»
Haricots fort beaux	» 25
Chènevière très belle	» 26
Prés naturels clos par des haies vives bien entretenues.	12 »»
Jachères, dont partie en minette et trèfles, servant de pacages qui rendent de grands services à l'alimentation du bétail avant les sables	14 49
Total de l'ensemble qui compose le domaine	45 h. 07 a.

Comme on l'a dit, tout le bétail qui garnit ce domaine appartient aux fermiers.

Ce bétail, qui est également dans un bon état, comprend :

1° Huit gros bœufs de travail et quatre chatrons

d'un an, race croisée charollaise	42
2° Cinq vaches laitières avec leurs veaux, aussi race du pays croisée charollaise.	5
3° Trois taures d'un an	3
4° Quatre chatrons de deux ans et une taure même âge, race charollaise	5
En tout.	25

qui valent au moins 13,150 fr.

Espèce ovine. — 34 moutons et 40 brebis suivies forment un troupeau de 114 têtes, petite race ordinaire du pays, valant ensemble 2,858 fr.

Parvenue à l'endroit le plus culminant de la grande pièce de blé, d'où l'œil découvre un charmant ensemble de culture variée, comprenant une grande partie de celle du sieur Chauvin, la commission demanda à ce dernier comment il se faisait que les genêts et les oseilles se montraient beaucoup moins chez lui que chez ses voisins; « c'est tout simplement parce que je ne les laisse pas pousser », a-t-il répondu.

Après mûre discussion, la sous-commission d'Avallon a unanimement fixé son choix sur le fermier Jean Chauvin, du domaine de la Gorge, commune de Quaré-les-Tombes.

En effet, en plein Morvand, où naguère on ne rencontrait que bois, friches et genêts, cachant ça et là quelques timides semis de seigle et de sarrasin, l'œil est ravi de trouver, grâce au travail persévérant du rustique morvandean, grâce aussi à l'emploi bien réglé de la chaux, des pâturages excellents et des blés qui rivalisent avec ceux des contrées les plus fertiles de l'Avallonnais, sans

en excepter le climat privilégié de Savigny-en-Terre-Pleine.

Aussi, est-ce dans cette conviction que la sous-commission d'Avallon, tout en reconnaissant l'intérêt qui peut s'attacher à d'autres cultures rivales, plus productives avec moins de travail, fait des vœux ardents pour que le prix de M. le comte de Lyonne devienne, en la personne de Chauvin, une récompense dont l'éclat produirait dans tout le Morvand, autrefois si stérile, aujourd'hui si agricole, un rayon de joie qui refléterait sur le nom aimé du donateur.

Dans sa session de février 1880, la Société des Agriculteurs de France, ratifiant les appréciations qui précédent, a prononcé, pour notre département, l'attribution du prix de M. le comte de Lyonne à M. Charton-Egeley, de Ravières.

RAPPORT

DE LA COMMISSION DE L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE AU CONCOURS
DE TONNERRE,

Par M. DE BOGARD,

Membre de la Société centrale d'Agriculture de l'Yonne,
Officier d'Académie.

MESSIEURS,

Les concours, les expositions, provoqués, ouverts par les Sociétés d'agriculture sont autant d'occasions qui dévoilent à l'observateur les tendances du mouvement agricole. Ces tendances s'accentuent de plus en plus, Messieurs, dans le sens de l'étude de tout ce qui peut servir au développement de l'agriculture, de l'examen des données fournies par la science et de leur application ; enfin, de l'enseignement, c'est-à-dire de l'éducation agricole que l'on doit donner, que l'on donnera désormais aux enfants, à la jeunesse des campagnes.

L'occasion de constater les améliorations réalisées depuis trois quarts de siècle, et le désir d'apprendre qui s'empare des populations rurales, se présente naturellement et dans des conditions très favorables à l'observateur, alors que, comme aujourd'hui, la Société centrale d'agriculture du département de l'Yonne tient à Tonnerre, unie à la Société d'agriculture et d'industrie de l'arrondissement de Tonnerre, ses assises périodiques.

Dès l'an 1802, les hommes les plus distingués, les plus clairvoyants, préoccupés de la grandeur, de la richesse du pays, s'associèrent pour servir les intérêts agricoles et fondèrent la Société d'agriculture et d'industrie de l'arrondissement de Tonnerre. Ces grands propriétaires, ces agriculteurs recherchèrent, afin de les vulgariser, les méthodes nouvelles.

Ils distribuèrent des encouragements aux cultivateurs et invitèrent les populations à assister aux concours, aux distributions des récompenses, à prendre part aux fêtes agricoles. Enfin, leur zèle éclairé s'appliqua à développer le goût des études agricoles, à assurer aux enfants, dans les écoles primaires rurales, un enseignement en rapport avec les habitudes de leurs parents.

Le but de la Société d'agriculture et d'industrie de Tonnerre est, « l'amélioration de la culture et l'exci-
« tation à l'industrie, l'émulation entre les propriétaires,
« les laboureurs, vignerons, ouvriers, et leur instruction
« réciproque. » Ces derniers mots me remettent en mé-
moire qu'au commencement du siècle dernier, en 1723,
une pensée identique à celle qu'ils expriment fut mise
en œuvre, dans leur pays, par les Écossais les plus émi-
nents.

L'élan imprimé en Écosse par « la Société honorable des Amis du progrès, » composée de trois cents membres, eut sur l'avenir du Royaume-Uni la plus heureuse influence.

De même que la Société écossaise, la Société d'agriculture de l'arrondissement de Tonnerre s'est transformée plusieurs fois depuis sa fondation. Poursuivant toujours le même but, l'enseignement agricole, par les communi-

cations entre ses membres, par ses concours largement ouverts, par ses appels réitérés au bon vouloir des instituteurs, elle a, elle aussi, préparé et obtenu d'heureux résultats. L'agriculture a prospéré et les enfants des campagnes reçoivent, dans les écoles primaires rurales, une instruction de jour en jour mieux appropriée à la carrière à laquelle ils sont destinés.

L'arrondissement de Tonnerre compte cinq cantons, et, dans chacun d'eux, des agriculteurs chez lesquels on est certain de recevoir de bons exemples et de bons avis. La tenue des domaines, la culture intensive ont démontré, démontrent dans le Tonnerrois l'utilité de l'enseignement agricole, stimulent le zèle des instituteurs; c'est donc avec un empressement que nous nous plaisons à constater, qu'un certain nombre de ces maîtres, de ces amis des enfants, ont répondu aux désirs exprimés par les Sociétés d'agriculture, en adressant des travaux à ces sociétés, en envoyant des élèves aux concours qu'elles ont ouverts, dans les cantons, entre les écoles primaires.

Vous connaissez, Messieurs, la part prise par l'arrondissement de Tonnerre à l'exposition scolaire départementale, en 1878, à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris. Attaché à la section de l'enseignement agricole, j'ai été appelé à signaler dans mon rapport, sans les qualifier, des travaux qu'il nous est d'autant plus permis de louer aujourd'hui qu'ils ont contribué à faire classer le département de l'Yonne aux premiers rangs. La Société des Agriculteurs de France, de laquelle j'ai l'honneur d'être l'un des délégués au Concours de Tonnerre, avait déjà, vous le savez, en 1877, proclamé le mérite de nos

instituteurs dont le zèle, j'en ai acquis la conviction par ceux d'entre eux que je connais, sera persévérand.

Les instituteurs qui vous ont soumis des travaux, soit des mémoires de statistique agronomique communale, soit des cartes, soit des cahiers de botanique ou autres, sont :

**MM. Bussy, de Sambourg, canton d'Ancy-le-Franc ;
Beaufumé, de Molosmes, canton de Tonnerre ;
Guillain, d'Étivey, canton de Noyers ;
Guillemot, de Cheney, canton de Tonnerre, et son
élève, A. Gervais ;
Mathey, de Junay, canton de Tonnerre ;
Brunot, de Cheuilly, commune de Cravant, canton
de Vermenton, arrondissement d'Auxerre ;
Giraud, de Montigny-la-Resle, canton de Ligny-le-
Châtel, arrondissement d'Auxerre.**

Les compositions des élèves, tant filles que garçons, sont au nombre de 224, divisées en deux catégories : 1° les compositions des enfants de 10 à 12 ans ; 2° celles des enfants de 12 à 16 ans. Soit : dans la première catégorie des filles, 32, dans la seconde, 55, au total, 87 compositions ; dans la première catégorie des garçons, 53, dans la seconde, 85, au total, 138 compositions.

256 élèves, garçons et filles, étaient portés sur les états de présentation, mais 6 garçons et 5 filles de la première catégorie, 18 garçons et 3 filles de la seconde n'ont pu, pour des causes diverses, se rendre au lieu du rendez-vous pour composer.

Les deux catégories de filles eurent à répondre à des questions différentes ; les garçons de l'une et de l'autre catégorie traitèrent un même sujet. Les appréciations de

la Commission furent plus ou moins sévères en raison de l'âge des concurrents, âge indiqué par le classement dans l'une ou l'autre catégorie, lors de l'admission au concours.

Les compositions des jeunes filles, ainsi que j'ai dû le signaler dans de précédents rapports, dénotent plus de maturité et aussi une mémoire cultivée. Il est à propos de faire remarquer pour elles, et de même pour les garçons, que la Commission apprécie le travail de la mémoire, juge favorablement le concurrent laborieux qui a retenu exactement sa leçon, mais qu'elle apprécie les réponses faites par l'élève, avec son style à lui, sa manière de penser, de parler, prouvant que l'écolier a réfléchi, a étudié, en s'assimilant les pensées de l'auteur de l'ouvrage mis entre ses mains, la leçon verbale ou dictée de l'institutrice ou de l'instituteur.

Les maîtres peuvent tirer parti pour l'enseignement agricole du devoir, de la composition de style ; une méthode combinée serait avantageuse.

Le classement des élèves selon leur âge offre des avantages actuellement et pour l'avenir : l'enfant de 10 à 12 ans est à son début; il entrevoit plus qu'il ne saisit ce qu'on lui enseigne ; l'élève de 12 à 16 ans commence à raisonner et à prendre part à certains travaux, soit de l'intérieur, soit des champs. Les institutrices et les instituteurs, sachant qu'ils pourront présenter leurs grands élèves sans avoir la crainte de reléguer, par ce fait, les jeunes enfants de leurs classes au dernier rang, suivront ces élèves même après qu'ils seront sortis de l'école ; les maîtres et les élèves seront entraînés à se revoir et à étudier ensemble.

Les questions posées aux jeunes filles de la première catégorie (10 à 12 ans) furent celles-ci :

1° *Faire connaître les principales plantes de nos jardins utiles à la cuisinière ; indiquer leur emploi ;*

2° *Élevage, entretien, utilisation de la volaille.*

Les jeunes filles de la seconde catégorie (12 à 16 ans) eurent à répondre aux questions suivantes :

1° *Décrire l'intérieur de la cuisine d'une exploitation rurale et faire connaître les devoirs de la mère de famille au point de vue de la nourriture du personnel agricole ;*

2° *Travaux des champs qui sont du ressort de la femme.*

Voici les questions posées aux garçons :

1° *Fumier de ferme, soins qu'il réclame. Principaux engrangements chimiques. Emploi de ces deux sortes d'engrais. Effets qu'ils produisent.*

2° *Influence de l'air, de la lumière, de la chaleur et de l'humidité sur le développement des plantes.*

Le cadre offert aux enfants par ces questions est assez vaste et touche à des points importants. L'effort de mémoire, d'intelligence, que les concurrents ont dû faire pour répondre, est un travail qui sera certainement profitable à chacun d'eux.

Les Mémoires présentés par MM. les instituteurs sont tous instructifs et contiennent des renseignements précis ; l'administrateur et le cultivateur les consulteront utilement.

Le Mémoire de M. Bussy, intitulé : *Étude sur la situation agricole du territoire de Sambourg*, « est, dit-il dans une courte préface, en quelque sorte l'explication de la « Carte agronomique que j'ai dressée pour servir à l'enseignement de l'agriculture dans l'école primaire. »

Cette étude comprend deux parties : 1° situation actuelle ; 2° améliorations.

L'auteur a adopté, pour la clarté de son étude, une division en paragraphes, c'est-à-dire en autant de petits chapitres qu'il traite de sujets particuliers. Son exposition en dix-huit parties a, ainsi, netteté et concision, deux qualités très appréciables.

M. l'instituteur de Sambourg introduit le lecteur sur le territoire de sa commune, — une bande de terre d'environ 6 kilomètres 500 mètres de longueur, sur 2 kilomètres 500 mètres de largeur, — il en fait connaître les limites, la situation sur un plateau séparant les vallées de l'Armançon et du Serein, puis l'aspect général, « assez monotone, même triste en certains endroits. »

Il ne montre, dans la partie sud, que de maigres terrains calcaires à peu près incultes, couverts de chétives récoltes, mais découvre dans le centre des terrains meilleurs, mieux cultivés et, ça et là, des vignes, des arbres fruitiers, des noyers.

Il fait remarquer que la partie nord, la meilleure peut-être comme sol, incontestablement la mieux cultivée et la plus productive, est en grande partie occupée par les fermes des Granges et du Boulois, exploitées par M. Beau. Le nom de M. Beau, agriculteur laborieux, persévérant, a été souvent proclamé avec éloge dans les concours. Je me souviens qu'en rendant compte, comme rapporteur, de la visite des fermes au premier concours agricole de la Société centrale d'agriculture de l'Yonne, tenu à Vau-luisant, en 1858, j'eus à signaler, de l'avis unanime de la commission, la haute intelligence de M. Beau, ses mérites comme cultivateur, comme chef de famille (1).

(1) *Bulletin de la Société centrale d'Agriculture de l'Yonne*, année 1857, p. 73.

Depuis lors, en 1874, M. Beau a reçu le prix cultural des fermiers, un objet d'art de 500 fr. et une somme de 2,000 fr., au concours régional agricole d'Auxerre.

Et maintenant M. Bussy, secondé par M. Beau Alfred, par M. Paris, maire de Sambourg, recueille aisément les éléments de la statistique agronomique de la commune de Sambourg. Il trouve aux Granges et au Boulois une direction de domaines, une culture exemplaire, qui l'éducent, qui lui servent de termes de comparaison, l'aident à saisir exactement les imperfections que l'on rencontre chez les cultivateurs, et aussi à noter, *ex professo*, les améliorations désirables et réalisables.

En rédigeant son étude du territoire de la commune de Sambourg, M. Bussy s'est reporté fréquemment à ce qui est, à ce qu'il a vu, à ce qui a réussi chez le fermier des Granges et du Boulois. Des réflexions corroborées par des faits indéniables sont le meilleur enseignement que l'on puisse donner aux élèves.

La nomenclature des natures du sol, inscrite dans le deuxième paragraphe, est accompagnée d'une note par laquelle M. Bussy renvoie à sa Carte agronomique de la commune de Sambourg. Il me semble utile de dire ici, à propos de cette carte et de la dénomination des terrains, que les auteurs qui ont écrit des ouvrages d'agriculture, ont libellé des classifications, assurément rationnelles, mais avec des nuances très sensibles. Aussi l'un d'eux, aujourd'hui professeur administrateur au Muséum, M. Stanislas Meunier, en composant un petit volume intitulé : *La terre végétale, géologie agricole* (1), a-t-il emprunté, ainsi

(1) La terre végétale, de quoi elle est faite, comment elle se forme, comment elle s'améliore, *Géologie agricole*, par Stanislas

qu'il le dit lui-même, « à un agronome des plus estimés, « M. F. Massure (1), la classification qui lui parut la « meilleure, au point de vue agricole, des diverses sortes « de terres arables. »

Il existe au territoire de Sambourg des terrains formés par des alluvions. La désignation de ces terrains, sous le nom seul d'alluvion, dont la signification est bien connue des cultivateurs, n'est pas, cependant, suffisamment explicite ; en effet, ces terrains peuvent être argileux, siliceux, calcaires, humifères, ou un composé de tous les éléments, dans une proportion plus ou moins considérable, selon que ceux-ci ont été entraînés, amenés, puis déposés par les eaux.

M. Bussy indique la superficie du territoire de Sambourg, qui est de 1,226 hectares 82 ares 70 centiares, dont les fermes des Granges et du Boulois occupent une superficie de 288 hectares. Il fait ressortir que la propriété est, en dehors de ces fermes, très divisée et comprend des parcelles de 2 à 3 mètres de largeur. Tous les habitants de cette commune sont propriétaires ; il n'y a pas d'indigents.

Après avoir dit que l'exploitation des mines de fer a cessé par suite, entre autres causes, de la difficulté du transport ; que l'insuffisance des ressources ne permet pas d'améliorer les chemins ruraux, dont la viabilité est en très mauvais état, et la moyenne vicinalité ; que la population décroît, non par l'émigration, mais par l'excès

Meunier, docteur ès-sciences, aide naturaliste au muséum, Paris, J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saint-Pères, édition 1875, page 14 et suiv.

(1) *Leçons élémentaires d'Agriculture*, t. II, liv. 4, chap. IV.

du chiffre des décès sur celui des naissances, l'auteur aborde la question des assolements. Il constate avec regret la persistance des habitudes routinières, malgré les exemples fournis par le fermier des Granges et du Boulois, M. Beau, qui, « pour avoir la succession des différentes « cultures, consulte la force et la qualité du sol qu'il « veut ensemencer, ses ressources en engrais, les exi- « gences des diverses plantes qu'il cultive, les avantages « qu'il peut tirer..... »

En passant en revue les différentes cultures, l'espèce et le nombre des animaux élevés ou entretenus sur la commune de Sambourg, M. Bussy établit la comparaison entre les usages pratiqués et les résultats obtenus, le nombre de têtes de gros bétail nourri par les cultivateurs de Sambourg, et la méthode, les récoltes et le bétail de M. Beau. Aussi relève-t-il que, pour les céréales, le fermier des Granges obtient des produits supérieurs en quantité et en qualités à ceux qui sont généralement récoltés. Ceci tient à ce qu'il fume abondamment la culture qui précède celle du blé et que, s'il le juge à propos, il ajoute pour celui-ci quelque peu de guano.

Quant aux plantes sarclées, elles occupent un espace de 37 hectares 50 ares, dont 18 hectares de betteraves, 1 hectare de pommes de terre et 50 ares de carottes dépendant de la ferme.

Les habitants de la commune, sans être vignerons, possèdent quelques vignes dont les cépages sont : pour le vin rouge, le gamay et le lombard ; pour le vin blanc, le gamay et le plan de Sacy. La disposition, c'est-à-dire l'espacement et la direction des ceps, ne permet pas l'emploi de la charrue vigneronne.

M. l'instituteur de Sambourg a relevé le fait de l'aug-

mentation, depuis 1866, du nombre de têtes de gros bétail, 68 en plus qu'auparavant, dans la commune. Cette augmentation, encore trop restreinte, prouve, cependant, qu'une salutaire influence a été exercée par la bonne direction et la prospérité de la ferme des Granges. Sur les 267 têtes de gros bétail entretenues en 1879, M. Beau en possède à lui seul 118, près de la moitié du chiffre total.

Une des causes majeures qui retardent les améliorations plus complètes est le manque d'engrais de ferme. Ces engrais sont mal soignés dans les cours, ils sont conduits ou enfouis en temps inopportun dans les champs. Le fermier de Sambourg montre à ses voisins, par son exemple, comment on doit soigner et employer le fumier de ferme ; en outre, il fait fabriquer pour son usage un engrais composé de :

Azote, 3 0/0, dont 2/3 ammoniaque ;
Phosphate de chaux, 30 0/0 ;
qu'il cède volontiers, lorsqu'ils le désirent, aux cultivateurs de Sambourg et des environs.

Quant aux machines agricoles, M. Bussy remarque que la grande division de la propriété gêne leur fonctionnement : M. Beau peut sur les terres de la ferme des Granges les utiliser à son gré. Il possède les plus importantes. Quelques habitants de Sambourg ont acquis des machines à battre, système suisse, mues soit à bras, soit par des chevaux, et paraissent en être satisfaits.

Après avoir passé en revue, ainsi que je viens de le résumer, l'état de la culture dans la commune de Sambourg, en comparant les habitudes des habitants avec celles de l'habile agriculteur avec lequel ils sont en rapport, M. Bussy énumère les améliorations nécessaires qu'il serait aisément de réaliser.

Il signale la nécessité : d'un assolement comprenant l'extension de la culture des plantes sarclées et des prairies artificielles ; de soigner les fumiers et de recueillir le purin ; de planter à l'avenir les ceps des vignes en les espacant davantage ; de reboiser les plateaux.

M. Bussy termine son étude en déclarant que l'enseignement agricole peut être donné dans les écoles primaires par les instituteurs. Sa dernière phrase contient l'expression de ses vœux en faveur de l'exécution de la nouvelle loi, « qui rendra cet enseignement obligatoire et « sera de la plus grande utilité. »

La carte agronomique dressée par M. Bussy, à l'échelle de 1/2500°, est un beau travail. Elle a une dimension qui permettra à son auteur d'ajouter, comme il paraît en avoir la pensée, aux indications générales qu'il a fournies, les renseignements précis, détaillés qu'il importe aux cultivateurs de connaître, qui lui serviront à distribuer, pratiquement, aux élèves de l'école primaire et du cours d'adultes, l'enseignement agricole. Ces renseignements, il les recueillera, à son heure, sans se hâter, pas à pas, de lieu-dit en lieu-dit, en prenant des échantillons de terres végétales dont, par la lévigation et des pesées, par l'analyse mécanique et l'emploi d'un acide, il déterminera approximativement les éléments minéralogiques ; en sondant le terrain, de place en place, pour reconnaître la profondeur de la couche arable, la nature du sous-sol ; en appréciant la plus ou moins grande perméabilité ou imperméabilité du sol et du sous-sol ; en déterminant la couleur du sol ; en constatant la nature des pierres, cailloux siliceux, calcaires, ferrugineux, leur volume et leur abondance plus ou moins grands ; en reconnaissant les terrains submersibles ; en repérant, la carte de l'état-

major à la main, le point culminant des plateaux et l'orientation des terrains, les pentes plus ou moins rapides; en visitant les carrières ouvertes, les fondrières, etc., etc. Cette entreprise demande, pour être menée à bonne fin, du temps et, ce que le mémoire présenté par M. l'instituteur de Sambourg dit qu'il possède, de l'attention, de la méthode et de la persévérance.

L'étude agricole de la commune de Sambourg et la carte agronomique qu'elle accompagne, œuvres de M. Bussy, instituteur communal, sont des travaux étudiés, bien présentés et intéressants, pour lesquels il est juste de décerner des éloges à l'auteur.

M. Beaufumé, instituteur installé depuis peu de temps à Molosmes, commune de 552 habitants, a entrepris le travail proposé par les Sociétés d'agriculture, en appréciant les motifs qui inspirent à ces Sociétés le désir de voir les auteurs signaler dans leur étude « les progrès « accomplis dans une localité et rapprocher les résultats « actuels des résultats antérieurs. » Son mémoire, portant en tête cet aphorisme, dont chaque jour constate l'exactitude : « En agriculture, les bonnes méthodes ne prennent « que lentement la place des mauvaises, » a pour titre : *Situation de la commune de Molosmes au point de vue agronomique.*

M. l'instituteur rappelle, dans une courte préface, ce qu'était Molosmes il y a trente-cinq ans, et pose, ensuite, les deux questions suivantes : « Après cette période de « trente-cinq ans, a-t-on constaté des améliorations, des « progrès? Les nuances qui séparent le bien d'alors et le « mieux d'aujourd'hui sont-elles bien accentuées? »

Il répond sans hésiter : Oui, pour la culture, sauf en ce

qui concerne la vigne, les plants fins ayant été arrachés et remplacés par des plants produisant plus de vin, mais d'une qualité ordinaire, et oui pour les bestiaux. « Les mulets et les chevaux, dit-il, ont remplacé la modeste monture ennoblie par Buffon et qui avait valu à Molosmes un dicton connu à vingt lieues à la ronde :

« Molosmes ! ah ! oui, Molosmes !
« Où il y a plus d'ânes que d'hommes ! »

Le territoire de Molosmes, très étendu, occupe une superficie de 2,451 hectares. L'altitude la plus élevée des plateaux environnant Molosmes est de 332 mètres ; l'eau y est assez rare ; celle de la mare à laquelle les animaux se désaltèrent, dans le haut du village, est bourbeuse. Molosme et le hameau de Vaulichère, près duquel est une fontaine, sont assis, d'après la carte géologique de MM. Raulin et Leymerie, sur le calcaire portlandien, appartenant, ainsi que les marnes et calcaires kimméridgiens, sur lesquels repose la majeure partie du territoire nord, nord-est et sud-ouest, à l'étage oolithique supérieur. La partie sud-est du bourg de Molosmes et la partie sud de son territoire sont bordées par le calcaire à astarte de l'étage oolithique supérieur et de l'étage néocomien, des marnes et calcaires kimméridgiens et du calcaire à spatangues.

La population est essentiellement agricole, et les hommes qui exercent un métier, tels que le charron, le maçon, cultivent des parcelles de propriétés.

Il y a un certain nombre de fermes, sur la commune, appartenant à M. Textoris, propriétaire du château de Cheney. « Ces fermes sont bâties sur des terrains de médiocre qualité, composés de terre végétale et de petits

« cailloux calcaires à une grande profondeur, ainsi qu'à la surface, et favorables pour la culture des céréales et de la luzerne. » L'auteur du mémoire s'en tient à ces renseignements, parce que, dit-il, « le mode de culture peut différer d'ici. » On peut répondre à ceci que tout mode de culture a ses avantages et ses inconvénients qu'il est utile de connaître.

L'assolement triennal en usage dans le pays est encore suivi par la majorité des cultivateurs de Molosmes. Les parcelles de terre, au nombre de 4,080, sont malheureusement enclavées les unes par les autres ; il en résulte que l'assolement suivi par les propriétaires dont les champs aboutissent sur les chemins, ne permet pas aux propriétaires enclavés d'en choisir un autre.

Les terres sont mieux labourées qu'autrefois. Les façons sont répétées et intelligemment données. Les personnes ne possédant qu'un cheval ont pris l'habitude de *suiter*, c'est-à-dire de s'associer avec un autre laboureur afin de s'entr'aider et d'atteler, ainsi, deux chevaux à leur charrue.

La culture en billon tend à disparaître; c'est avec raison que l'on prend l'habitude de mettre les terres à plat. Les laboureurs ont conservé : la charrue en usage dans le Tonnerrois, la herse en bois triangulaire que quelques-uns d'entre eux remplacent par des herses en fer et articulées, le rouleau en bois.

Sauf « deux ou trois hardis cultivateurs » qui achètent du guano, le fumier est le seul engrais qui soit employé, et encore l'est-il dans de mauvaises conditions ; il est mal soigné, mené dans les champs après qu'il a perdu ses principes actifs, déposé en petits tas et laissé ainsi durant quinze jours ; enfin il n'est souvent enterré que plusieurs jours après avoir été épandu

M. l'instituteur, habile dessinateur à la plume, a décoré la feuille du titre de son mémoire d'un frontispice dont le motif est gracieux et finement exécuté. A l'occasion du mauvais entretien des fumiers et des soins que l'on devrait leur donner, il rend ses réflexions saisissables en dessinant deux croquis, placés en regard l'un de l'autre, de la maison de M. C. A..., à Molosmes, représentant : 1^o la cour en désordre, le fumier éparpillé et se détériorant; 2^o la cour nivelée, le fumier entassé dans un endroit bien disposé pour le recevoir, et touchant à la fosse à purin, dans laquelle un caniveau déverse l'égoût des écuries.

Les terres produisent cependant plus de blé et de menus grains qu'autrefois. Les labours plus profonds et, ainsi que les façons à la herse, plus fréquents; une distribution plus abondante de fumier, ont amené quand même ce résultat. Tous les ans Molosmes a un excédant de blé et de menus grains à livrer au commerce.

Le territoire de Molosmes compte 500 hectares de vigne et 440 hectares ensemencés en prairies artificielles dont 300 en luzerne. On récolte sur ces prairies 10,300 quintaux de fourrages, qui s'ajoutent à 500 quintaux de foin venant des prairies naturelles.

« Les ménages possèdent en général : une vache, un porc, soit un cheval, ou un mulet ou un âne; » il en est qui ont quelques moutons ou une chèvre, qu'un pâtre communal réunit en un seul troupeau et mène aux champs. Le berger communal enlève aux familles la charge qui incombe ordinairement aux enfants, ce qui permet à ceux-ci de fréquenter plus assidûment l'école.

Les jardins ont une étendue qui ne dépasse guère 2 ares 60 centiares et sont médiocrement entretenus,

l'eau manquant pour arroser les légumes. Les cultivateurs attachent plus d'importance aux paquis, appelés ailleurs concises, c'est-à-dire aux vergers, qui occupent les terrains en pente au-dessus des jardins. Les vigneronnes entretiennent quelques arbres fruitiers dans les vignes. On voit, ici et là, des noyers dans les champs ; ils s'y comportent bien, mais leurs bourgeons sont malheureusement sensibles à la gelée.

Le vignoble de Molosmes avait, de temps immémorial, de la réputation. « Dès l'an 1500, les moines de l'abbaye de Saint-Martin, dont les cellules se groupaient autour de l'église, avaient planté des vignes sur les coteaux qui font la ceinture de la rue de la Voûte, de la rue du Clos et de la Grande-Rue, partie d'en haut. Ces religieux avaient appliqué leurs soins à la culture du pineau. L'ancienne réputation du Tonnerrois était fondée, du reste, sur ses vins gris provenant de l'union du pineau, du beaunois et du fauviot, buriot ou plant de Tockai, très rare aujourd'hui. »

A la suite de ces lignes, qui sont de l'histoire, M. Beaufumé signale « la contrée des *Devoirs* plantée tout en pinots ; » il constate que « les pièces de vigne uniformément plantées avec cette espèce sont rares, » et engage « les amateurs de *bon vin* à se fournir aux Devoirs. » Beaucoup de vignes ont disparu. « Les vignes sont basses et ont autant d'échalas qu'il y a de gaules. » Celles que l'on plante maintenant ont leurs céps plus espacés, 1^m 10 environ. Le labour à la charrue, dans les vignes, s'effectue avec la charrue de M. Marion, d'Epinay, que M. l'instituteur a décrite dans son mémoire et dont il a dessiné le dernier modèle. Les vigneronnes se servent de la pioche pour donner la première façon à

leurs vignes, puis de la mègle et de la charrue pour les autres.

Après avoir énuméré les diverses plantes que l'on trouve dans les vignobles de Molosmes, le nom des côtes couvertes de vigne, M. Beaufumé trace, avec un certain entrain, l'esquisse du caractère accueillant, enjoué, des vignerons et écrit quelques phrases de leur patois. Cette partie de son intéressant mémoire étant achevée, il ne lui reste plus qu'à parler des bois et des friches, où les abeilles, élevées en trop petit nombre, — il n'y a que 20 ou 30 ruches, — trouvent à butiner à foison. Il fait connaître que ces bois couvrent une étendue de 170 hectares et qu'il reste encore 12 hectares de broussailles et mergers et 11 hectares de friches à mettre en valeur.

Une petite carte de la commune de Molosmes, dressée à l'échelle de 1/40000^e, donnant un aperçu des différents sols et de leur disposition, des diverses cultures, est jointe au mémoire et fait corps avec lui.

M. Mathey, instituteur à Junay, a fait parvenir, Messieurs, à votre Commission de l'enseignement agricole des mémoires, une carte, un album ayant pour titre :

- 1^o *Notice agricole sur la commune de Junay ;*
- 2^o *Carte agricole de la commune de Junay ;*
- 3^o *Conseils aux enfants sur la conservation des récoltes et la protection des animaux domestiques ; une lettre adressée à M. l'inspecteur primaire sur le même sujet ;*
- 4^o *Un album formé de six tableaux (gravures coloriées) représentant les principaux animaux utiles ou nuisibles, etc., etc.*

La *Notice agricole sur la commune de Junay*, et la *Carte agricole de la commune de Junay*, — qui devraient être

intitulées : *agronomique et agricole*, -- répondent à la partie du programme invitant MM. les Instituteurs primaires à se renseigner sur l'état de l'agriculture dans la commune qu'ils habitent.

M. l'instituteur de Junay a bien compris que s'il était appelé à faire l'historique du passé agricole de sa commune, à signaler l'état actuel de l'agriculture, à comparer les usages agricoles anciens et nouveaux, à indiquer les habitudes, les méthodes qu'il convient de conserver ou d'introduire, à étudier les différentes natures du sol et les plantes qu'elles sont susceptibles de produire, ce n'était pas aux fins de répondre à une pensée spéculative, mais de mettre en évidence les besoins réels des populations rurales et d'indiquer comment on pourrait arriver à les satisfaire.

Il s'est mis à l'œuvre en ayant, je le vois, le sentiment que : s'enquérant de tout ce qui se rapporte à l'agriculture dans la commune de Junay, visitant toutes les parties du territoire, analysant le sol arable et le sous-sol, il augmenterait la somme de ses connaissances et serait plus à même d'être utile aux cultivateurs au milieu desquels il vit, de s'entretenir avec eux de ce qui peut les intéresser, enfin, de donner dans sa classe, pratiquement, l'enseignement agricole.

Le mémoire de M. Mathey est divisé en trois parties bien distinctes : 1^o Exposé général ; 2^o Agronomie ; 3^o Statistique. Dans la première partie, l'auteur relate ce qu'était autrefois la culture sur le territoire de Junay et émet, au sujet de ce qu'elle est maintenant, quelques considérations générales.

Le village de Junay, dit-il, situé à 3 kilomètres nord-ouest de Tonnerre, au nord de la vallée de l'Armançon et

à l'entrée d'un vallon profond et étroit, n'est important ni par le chiffre de sa population, qui n'est que de 186 habitants; ni par l'étendue de son territoire, qui ne contient que 351 hectares. La diversité des terrains qui le composent a beaucoup contribué à une grande division du sol.

Toute la population de Junay est agricole et se partage en deux catégories : d'une part, les vignerons, et, de l'autre, les cultivateurs, qui vivent en bonne intelligence. La plantation de la vigne dans les terrains de médiocre qualité, la culture des bonnes terres, la facilité d'écouler les produits ont assuré le bien-être. L'aisance a été acquise par un labeur incessant, sans que la vieille routine ait été abandonnée.

Les habitants de Junay ne songent pas à émigrer. Quelques-uns d'entre eux s'étaient absents pour entrer dans des ateliers; mais ils sont revenus après avoir reconnu que la fortune leur sourirait moins ailleurs que dans leur pays, où les terrains achetés à bas prix et plantés en vigne acquièrent une grande valeur.

Le vignoble de Junay s'étend sur 64 hectares, est productif et donne un vin de bonne qualité. Les vieilles vignes ont, en général, été renouvelées; toutefois, les vignes de Vau-Morillon, — dont le vin est à juste titre renommé, — respectées par les différents propriétaires qui se sont succédé, ont pu arriver à atteindre de nos jours un âge d'environ deux cents ans.

Il résulte de la statistique, très clairement exposée dans les tableaux remplissant les dernières pages du travail de M. Mathey, que sur les 223 hectares de terres cultivées qu'ils possèdent, les cultivateurs de Junay en laissent le tiers, 76 hectares, en jachère et n'ont pas plus de 6 hectares occupés par des plantes sarclées, soit 3 hectares de

betteraves et 3 hectares de pommes de terre. Il reste encore 23 hectares de friches et broussailles qui ne sont pas utilisés.

La population de Junay est très laborieuse. Son instituteur pense, je partage son avis, que, éclairée par l'enseignement agricole, elle adoptera un assolement rationnel. Il est certain qu'elle retirerait de la modification de ses usages un double profit : ses récoltes seraient plus abondantes et le nombre des animaux de ferme qu'elle nourrit aujourd'hui — soit 74 têtes de gros bétail — augmenterait.

Vous ne serez pas surpris, Messieurs, que la partie agronomique de l'étude de M. Mathey et sa carte agricole-agronomique m'aient causé une impression particulièrement agréable, lorsque je vous aurai dit que cet instituteur est entré résolument dans la voie que j'ai explorée. Cette étude et cette carte répondent à la pensée que j'ai, à diverses reprises, exprimée, qui fut sanctionnée, en 1876, au concours de Joigny (4) par vos suffrages et, aussi, par l'éminent président de la société des agriculteurs de France qui, dans son éloquente improvisation, me fit l'honneur de reproduire textuellement mes paroles.

M. Mathey ne s'est pas contenté de faire l'historique du mouvement agricole ancien et moderne de la commune de Junay, de corroborer son récit par des chiffres, par la statistique. Envisageant ce que les familles qui l'entourent ont de plus cher, l'avenir de ces familles, c'est-à-dire, les enfants confiés à ses soins, il s'est préoccupé du mode de démonstration qui sera le plus efficace pour

(1) *Bulletin de la Société centrale d'Agriculture de l'Yonne*, année 1876, p. 13, 104 et suiv.

instruire les enfants en les intéressant, pour fixer dans leur esprit les notions premières des connaissances agricoles.

Il a adopté le moyen qui, j'en suis convaincu, l'expérience de chaque jour l'affirme, produira certainement des résultats d'autant plus heureux qu'ils se généraliseront.

A cet effet : M. Mathey a parcouru, pied à pied, le territoire de Junay, en se rendant compte, dans les divers lieux-dits, des cultures, de l'orientation des terrains ; de l'aspect, de la couleur, de la profondeur du sol arable ; de la nature du sous-sol. Il prit, ici et là, autant de fois qu'il le crut nécessaire ou simplement utile, des échantillons du sol superficiel et du sous-sol dont il fit sommairement l'analyse physique; il constata la végétation et le rendement des plantes cultivées ; enfin, il reconnut les plantes naissant et se développant spontanément dans les différents sols.

Ayant relevé à l'échelle de 1/5000^e la feuille d'ensemble du cadastre, M. l'Instituteur a établi, à l'aide de ce canevas, la carte cadastrale, agricole et agronomique de la commune de Junay, sur laquelle il a nettement rapporté et délimité : 1^o les habitations, les cours, les jardins, etc. ; 2^o les voies de communication, les cours d'eau ; 3^o les climats ou lieux-dits ; 4^o les prés, les terres cultivées, les vignes, les bois, les broussailles et les friches ; 5^o les différents sols, leur nature selon la classification qu'il a adoptée. La nature du sous-sol de chacun des terrains est relatée dans la légende. Il a inscrit dans la partie agronomique de son mémoire les indications qu'il ne lui avait pas été possible de noter sur la carte.

Il ressort de ces travaux, pour lesquels M. Mathey

mérite des félicitations, la preuve que trois cartes sont nécessaires pour mettre, clairement, sous les yeux des élèves les renseignements qui intéressent l'agriculture :

- 1^o La carte *agronomique-agrologique communale* ;
- 2^o La carte *géologique cantonale*, et, là où les circonstances le demanderaient, communale;
- 3^o Enfin, la carte *géographique-cadastrale-agricole-communale*, sur laquelle les sections cadastrales, les hameaux, les lieux-dits, etc., etc., seraient exactement rapportés et dénommés ; sur laquelle les mouvements du sol et les diverses cultures seraient indiqués.

L'établissement de ces cartes, à l'usage des écoles primaires, rendrait, j'en suis convaincu et je ne saurais trop le répéter (1), de nombreux services aux instituteurs et aux élèves, aux hommes d'affaires, à l'Etat.

M. Mathey ne s'applique pas seulement à donner à ses élèves l'éducation agricole, il cherche à développer leurs bons sentiments en les engageant à remplir exactement leurs devoirs et en les invitant à protéger les animaux utiles.

Son mémoire intitulé : *Conseils aux enfants sur la conservation des récoltes et la protection des animaux domestiques*, écrit dans un style facile, à la portée des enfants, est un petit cours de morale et d'histoire naturelle.

M. Mathey dirige l'école mixte d'une petite commune ; il est jeune et laborieux ; ses débuts font espérer, Messieurs, qu'il vous fournira de nouveau l'occasion de lui donner un témoignage de votre satisfaction.

(1) *Bulletin du Comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre*, année 1878, p. 137 et suiv.

M. Guillain, instituteur à Etivey, vous a adressé un mémoire dont le titre est : *Statistique agricole*. — Etivey.

— Ce mémoire, auquel est joint une carte dressée au 1/40000^e, faisant corps avec lui, du territoire de la commune d'Etivey, est à la fois un document de statistique agricole et une géographie locale détaillée.

La commune d'Etivey, l'une des plus importantes du canton de Noyers, à l'est et à 12 kilomètres de cette ville, a 528 habitants répartis entre le village et quatre hameaux ; son territoire comprend 2,435 hectares et il s'étend, en grande partie, sur un plateau ; sa population s'occupe presque exclusivement d'agriculture.

La situation topographique de la commune d'Etivey, celle de ses diverses contrées ou lieux-dits, les ressources agricoles du pays sont minutieusement décrites.

Je n'analyserai pas, Messieurs, ce travail, dans lequel les renseignements sont condensés ; je serais entraîné à le reproduire. C'est un document administratif qui a sa place marquée dans nos archives et dans celle de la commune d'Etivey, où il sera utilement compulsé.

La commission a en outre reçu de l'école d'Etivey *le résumé de botanique* de l'élève Lucien Clerget, âgé de 12 ans. C'est un cahier dans lequel sont transcrites des leçons de botanique dictées ou reproduites de mémoire.

La connaissance des notions de la botanique est indispensable. La physiologie végétale enseignée aux enfants de nos campagnes, mais simplement présentée, préviendra les erreurs souvent commises au détriment du développement des plantes, et, par suite, le tort que se causent à eux-mêmes les cultivateurs en enlevant, par exemple, des feuilles aux betteraves.

Il a été beaucoup dit et beaucoup écrit, Messieurs, sur les services que rendent les petits oiseaux : tout le monde est d'accord aujourd'hui sur ce sujet, qu'il est par conséquent inutile de développer ici. Je sais d'ailleurs que vous applaudissez à tout ce qui concourt à faire respecter, à faire protéger les nids par les enfants, que vous appréciez les instituteurs qui font prendre aux enfants l'habitude de bien traiter les animaux domestiques, de ne pas confondre les animaux nuisibles avec les animaux utiles.

L'administration donne, de temps immémorial, des primes pour la destruction des animaux nuisibles ; les sociétés d'agriculture ont pris l'initiative du complément de cette action, et vous-mêmes vous encouragez de tout votre pouvoir, vous récompensez les organisateurs de sociétés protectrices des animaux utiles à l'agriculture.

Votre propagande en faveur des animaux domestiques et autres utiles à l'agriculture, de même que vos encouragements, ont eu le succès que vous souhaitiez.

M. Brunot, instituteur-adjoint à Cheuilly, hameau de Cravant, répond, Messieurs, à vos désirs. Il vous a envoyé :

1^o Un cahier en tête duquel on lit ces mots : *Rapport sur la société protectrice des animaux de l'école de Cheuilly (Cravant)*;

2^o Un livret dans lequel dix-huit associés, garçons et filles, — l'école de Cheuilly est mixte, — sont inscrits et ont chacun une feuille destinée à noter les nids qui ont réussi, les nids détruits, avec le nom des oiseaux ; enfin, à tenir ce qu'on peut appeler leur comptabilité. Quinze enfants ont vu les circonstances répondre à leur zèle.

M. Brunot a probablement rencontré d'abord l'obstacle que signale son confrère, M. Mathey : non l'hostilité, mais

l'apathie des parents se plaisant à offrir eux-mêmes des nids, des oiseaux dénichés, à leurs enfants.

Quoiqu'il en soit, le résumé qu'il donne dans son rapport, transcrit à la suite du règlement de la société fondée récemment, en mai 1879, est très satisfaisant : 208 nichées ont été reconnues et ont produit 874 oiseaux insectivores. Le nombre des individus nuisibles détruits : hennetons, larves, nids de chenilles, papillons, rats et souris, escargots, limaces, etc., etc., est si considérable qu'il vous surprendra, soit : 16,081 au total.

Le but de la société protectrice des animaux domestiques ou utiles à l'agriculture, fondée dans l'école mixte de Cheuilly est ainsi libellé :

« L'étude et la connaissance des animaux utiles ou « nuisibles ;

« La production des animaux utiles et la conservation- « des nids ;

« La destruction par les moyens recommandés des « animaux nuisibles ;

« L'application des principes de douceur et des bons « soins envers les animaux domestiques. »

M. Brunot a joint au règlement et au rapport ci-dessus analysés deux cahiers d'élèves : l'un de l'élève Droin Adolphe, l'autre de l'élève Janot Adrienne. L'examen de ces cahiers, contenant le *résumé du cours fait par M. Brunot pendant l'année scolaire 1878 et 1879*, cours désigné par le titre suivant : *Le règne animal, ses rapports avec l'agriculture*, vous satisferont. La division, l'exposé, la rédaction, les tableaux de ce résumé sont bien ce que l'on doit présenter à des enfants. Le texte n'est pas obscurci et rendu ennuyeux par la multiplicité des expressions techniques, que l'esprit des élèves, la plupart

du temps, saisit mal ou ne comprend pas, et, par conséquent, se refuse à retenir.

Le grand mérite d'un instituteur parlant à des enfants est de leur faire entrevoir la science, de leur faire désirer de la posséder, en ne leur offrant, dans un langage clair et sans aridité, que les notions élémentaires qu'ils peuvent saisir.

M. l'instituteur de Cheuilly paraît avoir ce mérite. Chacune de ses leçons, il y en a 24 du 7 novembre 1878 au 24 mai 1879, est courte et faite sous la forme d'une conversation, d'un récit. Ses élèves doivent l'écouter et assurément profiter de ses leçons.

Nous connaissons déjà M. Brunot, son esprit pratique ; il a exposé en 1877, à Auxerre, au concours de la société centrale d'agriculture de l'Yonne, la carte agricole de la commune d'Appoigny, qui fut alors remarquée.

Je ne pense pas être indiscret en vous disant que comme membre de la commission de l'enseignement agricole du comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre, je viens d'être appelé à apprécier un nouveau travail de M. l'instituteur de Cheuilly, une carte agricole bien dressée de la commune de Cravant.

M. Brunot, nous n'en doutons pas, continuera, ainsi qu'il a commencé, et tous nous espérons le revoir.

M. Giraud, instituteur à Montigny-la-Resle, canton de Ligny-le-Châtel, a exposé, à côté des travaux de ses collègues de l'arrondissement de Tonnerre, dans le charmant jardin de l'exposition horticole, sur un panneau disposé pour les recevoir, des cartes et des tableaux. Parmi ceux-ci on distinguait le tableau intitulé : *Notions de chimie agricole*. Ce tableau, placé dans la classe, sous

les yeux des élèves, éveillera leur attention en faveur d'un sujet à l'ordre du jour.

La protection des animaux utiles à l'agriculture est aussi l'une des préoccupations de M. l'instituteur de Montigny-la-Resle.

La carte de la commune de Cheney, relevée par M. A. Gervais, élève de M. Guillemot, instituteur à Cheney, est dressée avec soin par une main exercée et mérite certainement, Messieurs, de vous être signalée.

Le travail, Messieurs, que nous demandons, par notre programme, aux instituteurs primaires, a pour précédent celui réclamé par l'Etat aux commissions de statistique cantonale organisées il y a 26 ans. Le questionnaire et les réponses de ces commissions peuvent servir de guide, et mieux encore, de points de comparaison.

Les chiffres fournis par la statistique officielle, accompagnés quelquefois de réflexions succinctes sur des faits particuliers, accidentels, sont les éléments d'un bilan ; ils renseignent l'agriculture sur son propre mouvement, sur l'accroissement ou la diminution des ressources qu'elle produit, mais ne lui font connaître ni les causes économiques et surtout agronomiques de l'augmentation ou de l'amoindrissement qu'ils constatent, ni les moyens d'accroître la production. C'est à nous qu'incombe la tâche de rechercher ces causes et ces moyens. Les mémoires, statistique agricole et agronomique communale raisonnée, que nous recevons des instituteurs, sont pour nous, à cet effet, et seront pour nos successeurs de précieux documents.

En répondant à l'appel de la Société centrale d'agriculture du département de l'Yonne et de la Société d'agri-

culture de l'arrondissement de Tonnerre, Messieurs les instituteurs, secondés par des chefs bienveillants et dévoués, ont prouvé que l'on peut compter sur leur bonne volonté, sur leur zèle persévérant. Les travaux qu'ils vous ont adressés, quelle que soit la forme adoptée, selon les aptitudes particulières de l'esprit des auteurs, concourent à la solution des questions qui intéressent au plus haut degré l'agriculture.

Une loi récente ouvre une ère nouvelle en organisant l'enseignement de l'agriculture dans les départements. Notre rôle, Messieurs, n'est pas terminé : après avoir réclamé cette loi, nous devons, par nos avis prudemment donnés, par nos encouragements, faciliter son application.

RAPPORT SUR LA SITUATION DE LA VIGNE D'ESSAI

Par M. SAVATIER-LAROCHE.

Le 31 janvier 1860, la Société centrale d'agriculture de l'Yonne prenait à bail pour vingt années finissant à la récolte 1879, un hectare de terre, sis à Auxerre, lieu dit Moreau et destiné à être complanté en vigne d'essai et d'expérimentation.

C'était à la séance du 28 novembre 1859 que, sur la proposition de M. Challe, cette création était décidée et peu de temps après, sous la direction de M. Théophile Vincent, la plantation était commencée.

Le bulletin de 1860, page 226, nous donne l'indication de divers procédés suivis pour la plantation et la nomenclature des cépages.

Une partie de la vigne, celle longeant le chemin du bas des Moreaux, a été plantée selon le système auxerrois et elle comprend 38 espèces dont 32 originaires du département. Le système auxerrois établit entre les perches une distance de 82 centimètres, il comporte la taille sur souches basses et l'échalas piqué au pied même du cep.

Une seconde partie de vigne comptant 43 espèces, dont 18 du département, a été affectée au système Gentil-Jacob ; il s'agit ici de treilles à la distance l'une de l'autre d'un mètre trente-trois centimètres, la souche de la vigne éle-

vée jusqu'à un mètre au-dessus de terre sur des fils de fer ou raidisseurs et les sarments s'allongent et s'écartent dans d'autres fils de fer tendus jusqu'à deux mètres d'élévation ; la taille à long bois est ici appliquée et le système tout entier paraît s'inspirer des procédés méridionaux.

Une troisième parcelle était consacrée à l'expérimentation du système Guyot dans lequel le cep est taillé à deux coursons, l'un raccourci et poussant en liberté pour produire le bois qui servira à la taille de l'année suivante, l'autre courson au contraire, allongé, portant cinq ou six bourgeons et qui est la branche à fruit de l'année, que l'on étend et que l'on couche sur une perche ou un raidisseur placé horizontalement et qui y est ensuite soumise à des pincements périodiques.

Une quatrième parcelle avait été traitée selon le système Trouillet, c'est-à-dire qu'on s'y passait d'échalas, le cep étant toujours maintenu en buisson ou groseiller et soumis également à un certain nombre de pincements.

Enfin la cinquième parcelle devait être la pépinière et servir à des bouturages, à des semis, sorte de magasins si l'on peut ainsi s'exprimer, où nos collègues auraient trouvé les jeunes plants à introduire dans leurs vignobles.

Rappelons que le rapport de M. Th. Vincent, qui nous donne tous ces détails, y joint celui-ci, c'est que le président de la Société, M. Textoris, avait spontanément versé au trésorier une somme de deux mille quatre cents francs pour subvenir à la création.

Le bulletin de 1865, page 25, contient le rapport de M. Escallier, qui signale la réussite complète de la partie du vignoble système auxerrois, qui exprime en même temps ses regrets de ne pouvoir encore donner une appréciation plus étendue.

ciation sur les systèmes Gentil-Jacob et Guyot et qui conseille déjà l'abandon du système Trouillet qui doit, dit-il, « rester dans les limites des cultures forcées ou d'agrément. »

M. Escallier peut cependant signaler comme particulièrement recommandables les cépages suivants : Un pinot blanc de la Loire, un bordelais blanc, un plant rouge du Cher et un pinot de Marseille.

En 1868 (Bulletin, page 153), c'est M. Rouillé qui entretient la société des expérimentations de notre vigne d'essai.

« La partie plantée selon le procédé auxerrois est, dit-il, après huit années de plantation en plein rapport, le fruit est beau et abondant, la végétation, très vigoureuse.

« Vient ensuite, continue-t-il, le système Gentil-Jacob, qui consiste à éléver la vigne en treilles palissées à l'aide de fils de fer. Ce compartiment, quoique ayant la même date de plantation que le précédent, n'est pas encore en plein rapport et ne présente pas à beaucoup près le même aspect. Ce mode de culture doit-il convenir aux gros cépages comme le *gamay* et le *tressot*, qui y donnent cependant beaucoup de raisins ? C'était un fait incertain à l'époque de notre visite : il semblait que les raisins étaient plus grêles, plus clairs, et qu'ils ne devaient pas acquérir une parfaite maturité. Il s'y produisait le même phénomène que sur les coursons que nos vigneron appellent *gourmandes*.

« Il en est autrement du *romain* et des plants de la famille des *pinots* qui, se prêtant à la taille longue, semblent s'accommoder de cette méthode. Les ceps en sont vigoureux, les raisins en sont beaux et y mûrissent bien,

néanmoins ils nous paraissaient en ce moment encore inférieurs aux raisins des ceps traités par le système auxerrois.

« Sur ce point donc l'expérience nous paraît faite. Et on pourrait peut-être, dès à présent, sans se compromettre, proscrire la méthode Gentil-Jacob pour les cépages autres que le romain et le pinot. Ce système présente toutefois un avantage qu'il ne faut pas négliger. C'est de protéger les ceps contre la gelée, et pour le romain surtout qui y est très sensible. c'est bien à considérer.

Puis M. Rouillé examine le système Trouillet qui économise l'échalassement ; le fruit, dit-il, y est beau, mais on ne peut non plus se prononcer sur les avantages de ce système, non plus que sur ceux du système du docteur Guyot qui ne paraît devoir donner de bons résultats que pour les plants fins.

Les cépages qui paraissaient alors les plus recommandables à M. Rouillé étaient : l'Auvernat de Saint-Aï, le gros lot de Saint-Marc, le plant Mercier, le franc-noir, le pinot de Marseille, le fromenté de Saint-Aï, le Cot du Cher, le gros-noir de Villebaroux, le gamay des gamay et l'Orléans de Joué-les-Tours.

Un certain nombre d'années se sont écoulées depuis, et nous ne voyons plus au bulletin de rapports indiquant quelles expérimentations étaient faites, et quels résultats donnait la vigne d'expérimentation. D'ailleurs on approchait de la fin du bail, et il fallait s'en tenir aux dépenses les plus indispensables d'échalassement ou de fumure. On n'avait point fait planter la cinquième parcelle destinée à la pépinière et qui n'avait produit accidentellement

que quelques légumes ou quelques herbages au profit du vigneron.

Il y a deux ans, la Société reconstituait la Commission et donnait mandat à MM. Barat, Defrance, Foex, Guenier, Jacquot et Savatier-Laroche de surveiller la vigne et de diriger le vigneron dans son travail : l'essentiel devait être de lui faire donner les façons en temps voulu.

La Commission a pu constater que les produits de la vigne couvraient à peu près les dépenses. Aussi en 1877 avec 200 fr. de fermage, et 260 fr., frais du vigneron nous avions dans l'adjudication de la récolte un prix de 460 fr. ; en 1878, avec le même chiffre de 460 fr. de dépense nous avions 565 fr. de produit, mais en 1879, la gelée du 16 octobre nous éprouvant sensiblement et particulièrement dans la parcelle affectée au système Gentil-Jacob, ne nous laissait qu'un produit de 250 fr. pour la même dépense de 460 fr.

A diverses reprises nous avons visité cette année la vigne confiée à notre surveillance et nous avons pu constater que les cépages dénommés plus haut avaient donné de bons produits. Ainsi parmi eux le Cot, appelé Auxerrois dans la Touraine, fournit un raisin rouge assez abondant, fort précoce et paraissant contenir une bonne dose de matière colorante, de même les pinot-gamay ou pinots de Coulanges et tous autres plants hâtifs ; le franc-noir avait aussi des fruits abondants et de même encore les pinots blancs de la Loire qui nous ont paru mériter les éloges décernés par nos prédécesseurs.

Quant aux systèmes expérimentés, les plantations Trouillet successivement réduites nous paraissent devoir être supprimées. Le système Guyot, comme nous l'avons déjà fait observer, doit être restreint aux plants fins. Il

ne reste donc plus qu'à débattre entre la méthode Gentil-Jacob et la méthode auxerroise, quelle est celle qui doit prévaloir. Incontestablement, c'est la méthode auxerroise; tout près de notre vigne d'essai nous voyons des vignes en gamay notamment mûres pour l'année ayant une bonne quantité de fruits, et les propriétaires, c'étaient des vignerons tenant aux vieux procédés et que nos expérimentations n'avaient nullement séduits. De même dans la partie système auxerrois de notre vigne, le raisin y était assez abondant, de bonne apparence, avec une maturité plus grande.

Quant aux treilles Gentil-Jacob, elles avaient sans doute une assez grande quantité de fruits; mais c'étaient ces grappes nombreuses et grêles dont parle M. Rouillé; de plus elles manquaient absolument de maturité. Ajoutons qu'elles étaient aussi particulièrement infestées par l'oïdium; et nous nous l'expliquons aisément. On sait que le champignon destructeur se propage principalement par les journées humides de juillet et d'août et qu'il s'attaque au sarment ou au fruit non aûtés, au raisin qui n'a point passé l'âge critique de la véraison. Or le système Gentil-Jacob ne donnant qu'une fructification tardive, est en somme un mauvais système dans nos régions septentrionales et l'expérience de 1879 le condamne irrévocablement.

Cependant il conviendrait de retenir que ce procédé, comme le dit M. Rouillé, convient au romain et au pinot, aux cépages s'accommodant de la taille longue; que pour préserver ce romain si sensible à la gelée, il conviendrait, par exemple, de laisser la branche à fruit horizontalement dressée tant qu'il y a péril, mais pour la faire courir ensuite sur une perche ou un raidisseur horizontal, non

pas à un mètre de haut, mais seulement à quelques centimètres du sol, de telle manière que le raisin pour mûrir ait non seulement le rayon direct du soleil, mais aussi tout le calorique qui par de chaudes journées s'accumule dans le sol immédiatement ou presque immédiatement contigu. Nous n'oublierons pas que cette année tous les raisins encore verts des treilles Gentil-Jacob ont péri par la gelée et qu'ils n'eussent que médiocrement souffert avec un peu plus de matûrité.

Il semble que c'est ici le cas de consigner une remarque toute personnelle. La vigne, cette année, se serait fort bien trouvée d'un échalassement où le pisseau n'aurait pas été implanté au pied même du cep, mais juste entre les deux ceps dans la perchée. Ce qui a perdu le raisin qu'on voyait abondant au printemps, c'est la coulure, ce désastre que nous amènent les années froides et humides. Or dans les sarments dressés le long des ceps l'ascension de la sève était fougueuse, désordonnée ; on ne suffisait pas à rogner chaque jour la végétation insensée qui s'emportait bien au-dessus des échafaudages ; et ce qui périsseait pendant ce temps c'étaient les jeunes grappes au pied du cep ; le raisin devenait ce que nos vigneron appellent vrilles ou cordes ; il disparaissait, il s'évanouissait à vue d'œil, en un mot c'était la coulure. Or les ceps les plus âgés où la sève monte avec plus de lenteur conservaient leurs raisins et on les voyait surtout soit aux ceps, soit aux sarments dont les échafaudages pour une raison ou une autre, s'étaient affaissés, avaient pris une position oblique ; on voyait encore du fruit aux branches rattachées non à leur propre échafaudage, mais aux ceps voisins. Et nous nous expliquons ce résultat : pour forcer les arbres fruitiers à produire, les jardiniers donnent aux branches une cer-

taine inclinaison se rapprochant de la ligne horizontale, ils les penchent, les recourbent, sachant bien que dans les rameaux qui poussent perpendiculairement, il n'y a que branches et feuillages. L'échalas planté entre deux ceps donnerait non pas un accolage perpendiculaire, mais oblique, et les sarments rattachés mi-partie en avant, mi-partie en arrière, résisteraient beaucoup mieux à la coulure en même temps que le raisin serait mieux exposé aux rayons solaires.

La société devra aujourd'hui examiner s'ils convient de négocier avec M. Vincent, propriétaire, la continuation du bail de la vigne d'essai. La Commission de surveillance estime qu'il conviendrait de le renouveler.

La vigne, qui est toujours un lieu d'expérimentation tout trouvé lors de nos concours peut, ainsi que nous l'avons dit, couvrir à peu près ses dépenses surtout si nous étendons par le provignage la culture sur la parcelle encore en friche. Il faudra sans doute quelque argent pour l'échalassement, pour des fumures devenues nécessaires ; mais le surcroît de récolte couvre habituellement les dépenses.

Nous sacrifierons les treilles Gentil-Jacob, d'abord par le provignage et ensuite en raccourcissant certaines d'entre elles pour les ramener aux proportions du cep auxerrois ; nos collègues, praticiens expérimentés, MM. Jaquot et Defrance affirment le succès de l'opération ; nous verrons aussi les résultats de l'échalassement intermédiaire dont nous venons de parler, de la culture à la charrue avec perchées à un mètre vingt centimètres comme M. Jaquot les dispose dans ses propres vignes et avec un incontestable succès, puisqu'il obtient la facilité de cultiver plus aisément à la charrue et qu'il a tout autant de

fruits, avec une qualité supérieure, qu'il en obtiendrait par les perchées à quatre-vingt-deux centimètres.

La société verra donc si la crainte d'une invasion de l'oïdium, du phylloxera, de pénurie de récoltes ou de cherté de la main d'œuvre peut s'opposer à un renouvellement du bail; nous ne le pensons pas, et si notre avis devait être partagé, nous aurions à traiter avec le propriétaire, M. Vincent, disposé à prolonger le bail, sans aggravation des charges ; nous demanderons une période d'au moins dix années, la vigne pouvant être pendant ce temps encore d'un bon rapport, et si la société le veut bien et sur les indications qui nous seraient par elles données, nous agirions alors de façon à nous réservier la latitude de faire observations et expérimentations pour lesquelles le dernier mot n'a pas encore été dit et qui seraient très certainement complétées sur les divers points que nous avons cru devoir indiquer.

BAIL DE LA VIGNE D'ESSAI.

Entre les soussignés,

M. Théophile Vincent, Commissaire spécial à la gare de Châlons-sur-Marne,

Et la Société Centrale de l'Yonne pour l'encouragement de l'agriculture, représentée par M. Arthur Savatier-Laroche, son président,

A été convenu ce qui suit, après approbation littérale des présentes par la Société, en séance du 26 janvier 1880 :

M. Théophile Vincent continue pour une durée de onze années finissant après la récolte de 1890 le bail consenti à ladite Société Centrale par M. Edme-François Vincent, suivant acte notarié, reçu par M^e Limosin, notaire à Auxerre, en date du 31 janvier 1860, enregistré, et afférant à une pièce de terre, sise à Auxerre, lieu dit Moreau.

Les conditions contenues audit bail notarié et notamment le paiement du fermage annuel de deux cents francs, payable à Auxerre, chez le trésorier de la Société Centrale, le premier janvier après chaque année de jouissance subsisteront entre les parties.

Toutefois il est entendu que les portions actuellement complantées en vigne seront maintenues par la Société Centrale jusqu'à fin de bail et que celle-ci s'engage à les fumer en fumiers d'étable ou d'écurie et à les terrer suivant l'usage Auxerrois, une fois, pour la totalité dans le cours du bail et que ladite Société complantera en

outre, soit en chapons, soit en chevelées, la portion non cultivée entre les deux portions de vigne et que cette nouvelle portion, ainsi d'ailleurs que la vieille vigne sera convenablement entretenue jusqu'à fin de bail, notamment par provins faits annuellement pour remplacer les mauvais céps et propager les meilleures espèces. La Société fera également un bon entretien de l'échalassement et des treillages ou raidisseurs dont les perchées sont garnies.

Si la Société usait de la clause de résiliation prévue dans l'acte du 31 janvier 1860, elle ne devrait, en laissant à M. Vincent toute la plantation, d'indemnité qu'au cas où les fumages et terrages ci-dessus spécifiés et les plantations nouvelles n'auraient pas été faits au prorata du temps écoulé depuis le renouvellement du bail et seulement jusqu'à due concurrence.

Les frais de timbre et d'enregistrement de la présente convention sont à la charge de la Société Centrale.

Fait double à Auxerre, le 26 janvier 1880, et à Châlons-sur-Marne, le 27 janvier 1880.

Signé : A. SAVATIER-LAROCHE et Th. VINCENT.

Enregistré à Auxerre, le 30 janvier 1880, f° 9 recto,
case 3. Reçu 4 francs 80 centimes et décimes 1 fr. 20 c.

Signé : CALVEL.

SÉANCE DU 3 NOVEMBRE 1879.

PRÉSIDENCE DE M. SAVATIER-LAROCHE.

M. le président ouvre la séance par la lecture d'une lettre de M. Guichard, qui, actuellement hors de France, s'excuse de ne pouvoir assister à la réunion. M. le vice-président Picard, empêché pour d'autres raisons, présente les mêmes excuses à la Société.

La lecture du procès-verbal de la dernière séance, en raison de l'absence momentanée du secrétaire, est, remise à la prochaine réunion.

Lecture d'une liste de présentation est donnée par M. le président.

Sont présentés : MM. le comte de Luard, président du comice de Flogny ; Caillot, vice-président de la société d'agriculture et d'industrie de Tonnerre ; Lejay, au petit Béru, commune de Tonnerre ; Milandre, ancien notaire à Châtel-Censoir ; Blanc, notaire à Noyers ; Decrept, régisseur à Cheney ; Pichelin, fabricant d'engrais à Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher), par MM. Picard et Savatier-Laroche ; M. Corniau, agriculteur à Avallon ; par MM. Picard et Richard, MM. Lalande, inspecteur d'académie à Auxerre ; Henri Thierry, vétérinaire à Tonnerre ; présentés par MM. Richard et Savatier-Laroche ; MM. Barbier, maître de poste à Avallon ; Beau, fermier à Sambourg ; Poupart Narcisse, propriétaire agriculteur à Guerchy, présentés par MM. Picard et Savatier-Laroche.

Il sera statué à la prochaine séance sur ces présentations.

Acte est ensuite donné par M. le président de la réception d'un mémoire adressé par M. Hermelin, docteur en droit, à la société centrale. Ce mémoire traite : des abonnements généraux, des chemins d'exploitation, des irrigations, du drainage et du cadastre.

Une proposition du comice de Tonnerre concernant le partage à frais communs d'un excédant dans les dépenses du concours agricole est soumis à la société. M. le président fait observer, à ce propos, que l'intégralité de la part coopérative de la Société centrale dans le concours de Tonnerre a été touchée par le Comice de cette ville. Cette somme a même été dépassée par certaines dépenses supplémentaires, et M. le président estime que l'on ne saurait aller plus loin dans cette voie sans déranger sérieusement l'équilibre de notre budget. La Société décide donc qu'elle ne peut, à son grand regret, accéder à la demande du Comice de Tonnerre.

A ce propos, M. le président rappelle que c'est à Avallon que cette année la Société centrale devra tenir ses assises.

En raison de l'éloignement de cette époque, la Société décide que la date précise de cette solennité sera ultérieurement fixée.

La Société des agriculteurs de France poursuit, avec beaucoup d'attention depuis quelque temps, une enquête sur les baux de fermage et de métayage. Dans le but de s'entourer de tous les documents qui peuvent éclairer la question, elle a envoyé un questionnaire à toutes les sociétés agricoles de France, auquel ces dernières sont invitées à répondre.

M. le président donne lecture dans les principaux chapitres de ce questionnaire qui ont trait à la durée des

baux, aux impôts. à l'assolement, à la vente des pailles et fourrages, à la transmission de la ferme par le fermier sortant au fermier entrant, etc., etc.

M. le président propose de nommer une commission chargée de répondre à ce questionnaire, dont l'importance n'échappe à personne.

En conséquence, sont nommés membres de cette commission : MM. Brunot, Foëx, de Bogard, Pailleret, Savot, Girard, notaire, et Barillon.

M. Savatier-Laroche lit ensuite un rapport sur la situation de la vigne d'essai.

De ce rapport il résulte que les recettes de la vigne d'essai couvrent à peu près les dépenses ; que certains cépages comme les côtés, les pinots-gamays, pinots de la Loire, les francs-noirs, offrent une certaine précocité unie à une abondance et à une qualité satisfaisantes.

Quant aux systèmes expérimentés, celui de M. Trouillet, dit en groseiller et sans échalas, paraît devoir être abandonné, le système Guyot doit être réservé aux plants fins. Le système Gentil-Jacob, dit système de treilles hautement palissées sur trois rangs de fil de fer, doit également être abandonné, l élévation des raisins au-dessus du sol en rendant la maturité toujours insuffisante. Le meilleur de tous les systèmes essayés est donc encore le système auxerrois.

En présence des résultats satisfaisants rendus par la vigne d'essai et en raison aussi des réels services qu'elle peut encore offrir aux viticulteurs par l'observation des cépages nombreux et variés qu'elle contient, le rapport conclut à la conservation de la vigne d'essai et au renouvellement d'un second bail avec son propriétaire.

La Société, adoptant les conclusions de son rapporteur,

décide qu'elle refera un second bail de dix ans avec M. Vincent.

M. le président demande ensuite à la Société si elle consent à faire acte d'adhésion à la Société des agriculteurs de France.

Cette demande est adoptée.

Lecture est ensuite donnée par M. de Bogard d'un rapport sur le concours d'enseignement agricole de Tonnerre.

La Société décide que ce rapport prendra place au bulletin, puis la séance est levée.

SÉANCE DU 26 JANVIER 1880.

PRÉSIDENCE DE M. PICARD.

La séance est ouverte par la lecture d'une lettre de M. Guichard qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance. La discussion sur les tarifs des douanes est commencée et la présence à la Chambre des députés agriculteurs est trop utile en un pareil moment pour que M. le président de la Société puisse abandonner son poste de député.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 21 août 1879 et celui de la séance du 3 novembre.

Ces deux procès-verbaux sont adoptés après une rectification demandée par M. Foëx sur la rédaction des remarques consignées au premier de ces procès-verbaux sur la pesanteur spécifique des vins.

Lecture est ensuite donnée d'une nouvelle liste de présentations. Sont présentés MM. Pernet, fabricant d'instruments agricoles à Gurgy ; Berry Gustave, propriétaire à Fleury, par MM. Chevalier et Pailleret ; M. Lordereau Victor, à Tonnerre, par MM. Picard et Richard ; M. Momon, avoué honoraire à Auxerre, par MM. Pinard et Savatier-Laroche.

L'ordre du jour appelle l'examen de la situation budgétaire de la Société. M. Savatier-Laroche, vice-président, fait connaître l'état des comptes pour l'année 1880.

L'état financier de la Société s'établit comme suit :

Budget de 1880.

RECETTES.

Reliquat de l'exercice 1879.....	1.600	85
Subventions de l'Etat et du département...	6.000	»
Cotisations de 151 membres.....	1.510	»
Subventions communales.....	100	»
Produit de la vigne d'essai.....	200	»
Intérêts de fonds, cotisations arriérées et re- cettes imprévues.....	100	»
		—
	9.510	85

DÉPENSES.

Prime d'honneur.....	2.000	»
Primes diverses et médailles à décerner au concours d'Avallon.....	2.000	»
Subventions à la station agronomique.....	2.000	»
Impressions.....	1.000	»
Souscriptions et abonnements.....	50	»
Frais de bureau.....	150	»
Fermage de la vigne d'essai.....	200	»
Vigneron pour façons ordinaires.....	260	»
Fumures et dépenses extraordinaires.....	500	»
Dépenses imprévues de concours, non-va- leurs, reliquat.....	1.350	85
		—
	9.510	85

Une commission est nommée pour procéder à la vérification de ces comptes. MM. Rouillé, Girard et Pinard Gustave sont nommés membres de cette commission.

Conformément à l'ordre du jour, il est procédé au renouvellement annuel du bureau.

Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Votants 22.

Président : M. Savatier-Laroche, 18 voix ; M. Picard, 3 ; M. Rapin, 1.

Vice-présidents ; MM. Flandin, 20 voix ; Picard, 20.

Secrétaires : MM. Guénier, 19 ; Délions, 15.

Trésorier : M. Chailley, 19.

Après quelques paroles de remerciements adressées à la Société par M. Savatier-Laroche, président et M. Flandin, vice-président, il est procédé à la nomination du conseil d'administration.

Arrondissement d'Auxerre. Sont nommés : MM. Pinard et Richard. — Avallon, MM. Corniau et Barban. — Joigny, MM. Lacour et Ravin. — Sens, MM. de Fontaine et Harly-Perrault. — Tonnerre, MM. Textoris et Lejay.

La parole est donnée à M. Flandin pour rappeler aux membres de la Société que le Conseil général se propose de doter le département d'une école modèle d'agriculture. Plusieurs propositions sont faites au sujet du domaine à acquérir ; cependant le choix du conseil n'est pas fait et le concours reste ouvert. M. le vice-président engage donc ses collègues à donner toutes informations capables d'aider à la désignation de cet établissement dont l'emplacement devra autant que possible être placé au centre du département.

Il est ensuite procédé à l'élection d'un membre du comité de surveillance de la station. M. Pinard père est de nouveau nommé à cette fonction.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le lieu et la date du concours annuel de la Société. A cette délibération prennent part deux membres du Comice d'Avallon,

MM. Odobé et Barban, délégués à cet effet. M. le président commence par faire un court exposé des ressources financières de la Société, tel qu'il résulte du tableau ci-dessus inclus ; il rappelle, en outre, quelles dispositions habituelles prend la Société dans les concours d'expériences de machines et de l'enseignement agricole. M. Odobé expose que les procédés du Comice d'Avallon sont les mêmes que ceux de la Société centrale, et qu'en ce qui concerne l'enseignement agricole notamment, il croit que la Société dont il est membre adoptera pour le prochain concours les mêmes dispositions que celles prises par la Société centrale au concours de Tonnerre. M. Flandin regrette que le Comice d'Avallon ait écarté les instituteurs de l'épreuve du concours ; il croit, au contraire, que c'est surtout auprès des maîtres que devrait porter l'émulation. M. Flandin serait désireux de voir le Comice d'Avallon revenir sur cette détermination. M. Odobé se range à l'avis de M. Flandin ; il croit, au reste, que cette détermination n'a rien d'irrévocable et que le Comice peut revenir sur le principe.

M. le président rappelle qu'il ne s'agit en ce moment que de discuter le siège du concours et la date de sa fixation. Sur le premier point, il n'y a pas de contestation possible. Le roulement adopté par la Société indique Avallon comme lieu du concours. Quant à la date, il faut choisir entre le 22 ou le 29 du mois d'août. Le Comice d'Avallon a écarté les premiers dimanches du mois de septembre en raison de la chasse dont l'ouverture ferait de nombreux vides dans les Commissions du concours et jusque dans les rangs des visiteurs.

M. le président propose de choisir le 22 pour faire à la fois et le concours d'exposition des instruments et

animaux et l'expérimentation des machines. Si l'année est tardive, on pourra encore trouver certaines récoltes permettant l'essai des moissonneuses et faucheuses ; si, au contraire, elle était très précoce, il sera toujours possible de devancer d'une quinzaine de jours la date du concours de machines. On décide que, si la situation des moissons le permet, l'expérience des instruments aura lieu le samedi 21, et le concours général le lendemain dimanche 22.

M. le président propose la nomination d'une Commission chargée de préparer la composition et la rédaction du programme. Sont nommés membres de cette Commission : MM. Richard, Adam, Savot, Pinard, Momond-Duchamp. Cette Commission devra se joindre à celle nommée à cet effet par le Comice d'Avallon pour arriver à la préparation d'un travail commun.

L'ordre du jour appelle la lecture du rapport de M. Richard sur le prix de Lyonne. Sur la proposition du rapporteur et en raison même de la longueur de ce travail, il est décidé que la connaissance de ce rapport sera donnée à une prochaine réunion et que lecture sera seulement faite de ses conclusions. De celles-ci il résulte que le lauréat du prix de Lyonne est M. Charton-Egeley, propriétaire à Ravières.

M. Odobé demande si la Commission n'aurait pas pu accorder quelques récompenses honorifiques aux concurrents les plus méritants.

M. Flandin fait observer que la désignation des noms constitue déjà un honneur pour les autres candidats.

Après une discussion sur cet objet, à laquelle prennent part MM. Richard, Flandin, Odobé et Pailleret, M. le Président met aux voix les propositions de la Com-

mission. Celles-ci sont adoptées et des remerciements sont adressés à la Commission, qui a fait preuve du plus grand zèle dans l'accomplissement de sa difficile mission.

M. le Président propose, en outre, à la Société de faire parvenir ses remerciements à M. Guichard, son président sortant, pour le zèle infatigable qu'il a dépensé à soutenir les intérêts de l'agriculture dans la question du vinage, et aussi pour les services qu'il a rendus à la Société centrale en acceptant la présidence dans les moments les plus difficiles.

La Société s'associe pleinement aux paroles de son Président et charge son bureau de faire parvenir à M. Guichard l'expression de sa gratitude.

Une courte discussion s'engage ensuite au sujet de la publication du Bulletin mensuel. Des questions financières viennent encore retarder cette publication. Il faut donc que cette question soit étudiée à nouveau, afin de connaître exactement quelle part de coopération peuvent bien y apporter les autres Sociétés agricoles du département. La question est renvoyée à la Commission anciennement constituée.

La dernière question portée à l'ordre du jour est celle de la vigne d'essai. M. le Président donne lecture d'une préparation de traité avec le propriétaire de la vigne, M. Vincent. Ce traité, qui assure à la Société la jouissance pour 11 ans de la vigne d'essai, et ce, dans des conditions presque identiques à celles contenues dans l'ancien bail, est adopté.

La séance est levée.

CHRONIQUE AGRICOLE

Il faut remonter bien haut dans les annales de l'agriculture pour retrouver une année qui, comme celle de 1879, se soit signalée, à son déclin, par un hiver aussi remarquable que celui dont nous avons eu à déplorer les effets.

Les plus âgés de nos contemporains, qui ont pu garder souvenir des grands hivers de la fin du siècle dernier, aussi bien que de l'hiver mémorable de 1829, affirment que les rigueurs de ces saisons extraordinaires n'approchent pas en intensité de celle qui a sévi si cruellement pendant toute la durée du mois de décembre.

Il est à remarquer, en effet, que les observations consignées dans l'Annuaire du bureau des longitudes, et dont quelques-unes remontent jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, ne font aucune mention de froids aussi excessifs que ceux qui, dans les journées des 9 et 10 décembre, ont pu faire descendre le mercure aux environs de 28 degrés de froid.

Il suffit de songer quelle perturbation peuvent déjà produire sur les végétaux des froids de 20 degrés pour se rendre compte de la grandeur des désastres occasionnés par une saison aussi exceptionnellement rigoureuse. Peu de végétaux ont pu y résister. Et si, grâce à un adoucissement momentané de la température, une neige d'une certaine épaisseur n'eût recouvert l'espoir de nos futures moissons, ce qui était déjà un grand désastre fut devenu le plus effroyable des fléaux.

A de rares exceptions près, tout ce qui était arbre, arbuste ou arbrisseau, c'est-à-dire exposé par ses dimensions au contact direct de l'air extérieur, a été atteint.

Les végétaux les plus vigoureux, ceux dont l'âge et la nature paraissaient le mieux en situation d'être préservés n'ont pas plus été épargnés que les plus susceptibles des arbrisseaux.

Dans les forêts comme au verger, dans le vignoble comme au jardin, le fléau a partout semé la mort, ne laissant de survivants que juste assez pour témoigner plus tard de sa puissance de destruction.

Une grande moitié de la France a été ainsi atteinte ; et notre département, en raison même de sa situation au centre de la zone réfrigérante, n'a pas été un des moins maltraités.

Faisons un rapide inventaire de ces désastres.

La vigne, en premier lieu, a été des plus gravement éprouvée. Ce n'est pas exagérer le mal que de dire qu'il a atteint les quatre cinquièmes de nos vignobles. En général, toutes les vignes de plaine et de côte sont gelées dans une proportion qui interdit presque tout espoir de récolte pour ces régions.

La neige même, qui aurait dû être le plus efficace des préservatifs, n'a pas joué le rôle de protection qu'on était en droit d'attendre, en raison même de l'excès du froid, qui pénétrait, dans une certaine mesure, l'épaisseur de la couche neigeuse.

Il n'y a eu de sérieusement épargnées que les vignes qu'un heureux coup de vent a pu enfouir sous un demi-mètre de neige et celles que leur altitude, leur situation sur les faîtes, a seulement pu sauver. Il était à remarquer, en effet, que pendant les plus froides nuits de décembre,

le thermomètre offrait, suivant la hauteur du lieu d'observation, des différences qui, dans la ville d'Auxerre seulement, étaient de 5 degrés et qui pouvaient être de 10 degrés en se plaçant à un point plus élevé encore que le centre de la ville. Ce sont ces grandes différences dans la température qui seules peuvent expliquer la répartition fort inégale de la gelée.

Il faut ajouter encore que la vigne devait à un été complètement dépourvu de chaleur et à un automne remarquablement froid de présenter une résistance complètement insuffisante aux rigueurs d'un hiver exceptionnel. Les sarments mal aoûtés offraient une substance ligneuse encore gorgée de sève et des bourgeons dont tous les éléments de conservation n'avaient pu être complètement élaborés.

Dans des conditions aussi défavorables, le mal devait être considérable avec un hiver quelque peu rigoureux.

C'est ce qui est advenu.

De ce chef, la perte est déjà considérable, car elle se chiffre par un gros nombre de millions. Mais ce n'est pas tout, et que dire des pertes incalculables éprouvées par les cultures horticole et forestière, dont la plupart des sujets sont complètement anéantis.

Ce n'est pas sans un douloureux étonnement, en effet, qu'il nous a fallu constater les dommages sans nom qu'a laissés derrière lui, parmi les espèces les plus précieuses de nos jardins, parmi les meilleures essences de nos forêts, l'hiver de 1879.

Il faut bien, en effet, le reconnaître ; mais nos arbres fruitiers presque sans exception, tels que pommiers, poiriers, pêchers et abricotiers, ont payé un si lourd tribut de mortalité à la rigueur du dernier hiver que les

survivants seront, au printemps, considérés comme autant de phénomènes.

C'est une destruction complète, disent tous les jardiniers et pépiniéristes qui nous ont fait part de leurs doléances ; de tous nos arbres à pépins et à noyau, seuls les pruniers et les cerisiers auront offert une résistance assez grande pour avoir pu échapper, dans la proportion d'un quart peut-être, aux atteintes de l'hiver. Mais, pour les premiers, la destruction est radicale et complète. Dans ces espèces, la gelée a non-seulement atteint l'écorce et le liber, mais une partie de la moëlle. Brindilles, rameaux et tronc tout est atteint, tout est hors d'usage ; on ne pourra tirer partie que des sujets enfouis pendant les froids sous la terre ou sous la neige au-dessus de la ligne de greffe, en les ramenant par la taille jusqu'à l'endroit épargné. La végétation et le temps se chargeront seuls de leur redonner leur forme primitive là où la chose sera possible.

Les effets de ces froids meurtriers ont été si sensibles que ni l'exposition, ni l'âge, ni le terrain n'ont pu préserver les espèces les plus précieuses du jardin et du verger.

On nous a cité des poiriers très vigoureux, quoique du plus vieil âge, qui avaient franchi sans encombre l'hiver de 1829 et qui sont voués dès maintenant à la cognée du bucheron. Ce qui ajoute encore à la grandeur de ces pertes, c'est que le remplacement de ces millions de sujets dont la valeur vénale est certainement de plusieurs centaines de millions de francs, étant donnée l'étendue de la zone atteinte, sera des plus difficiles, sinon impossible même pendant un ou deux ans.

Les pépiniéristes et les jardiniers ne sont pas mieux partagés que les simples amateurs de jardins, leurs plan-

tations et leurs pépinières ont subi le sort commun et eux-mêmes devront s'adresser fort loin, dans les régions préservées comme l'Angleterre, le Midi de la France, l'Algérie, la Savoie et l'Italie, pour se réapprovisionner.

Déjà, nous a-t-on dit, quelques-uns de nos compatriotes ont pris cette route, et c'est dans ces pays privilégiés qu'ils sont allés chercher l'espoir de nos futures plantations.

Parmi les arbres ou arbustes d'ornement, les dommages sont également considérables. Sauf les espèces les plus rustiques, dérivant plus ou moins directement de nos essences forestières, plus des trois cinquièmes des sujets d'ornement ont subi, avec les mêmes conséquences calamiteuses, les effets des grandes gelées. Il est surtout à remarquer que la plus grande partie des sujets exotiques, d'origine plus ou moins orientale, conséquemment peu acclimatés encore aux froids exceptionnels de nos régions, ont payé la plus large part au fléau.

Peu d'essences ont été plus maltraitées que les espèces à feuillage persistant; tels que lauriers, aloës, cyprès, sequoias, et cet ornement des pelouses, l'*abies pinsapo*, dont le nom patronymique semblait cependant une garantie de résistance au froid. Là encore l'anéantissement est complet et bien des parcs et des jardins dont ils ornaiient si agréablement les pelouses ou les verts massifs, seront dans l'impossibilité de les remplacer avant de longues années.

Ce n'est pas encore tout; et ces pertes, quelque considérables qu'elles soient, n'approchent pas encore, en grandeur, des désastres causés dans les bois et les forêts.

On sait aujourd'hui que dans l'Yonne et dans les dé-

partements voisins, tous nos taillis de chêne et de châtaignier, de quelque âge qu'ils soient, sont gelés en tout ou en partie : les conséquences d'un phénomène aussi calamiteux ne sauraient au juste être précisées, à l'heure actuelle, mais on peut prévoir néanmoins qu'elles produiront une véritable perturbation dans l'exploitation et le commerce des bois. Si, comme on l'affirme de tous côtés, nos taillis de chêne dont la limite d'âge est ordinairement de 25 ans, sont dans l'impossibilité de fournir une nouvelle sève, on voit d'ici les conséquences de cette situation. En premier lieu l'écorçage qui devait avoir lieu au printemps devient impossible pour cette année et probablement pour de longues années encore ; en outre, il faudra multiplier, dans une proportion complètement en dehors des usages de l'assolement forestier les coupes de tout âge et de toute grandeur. Ce sera, nous le répétons, un complet bouleversement dans l'exploitation forestière qui devra, sous peine de nuire aux récépages futurs, c'est-à-dire aux taillis de l'avenir, débarrasser le terrain de tous ses bois morts ou de végétation languissante.

Le chêne et le châtaignier, avons nous dit, sont les espèces les plus maltraitées. Les essences à peu près épargnées sont donc le charme, le hêtre, le bouleau, l'orme et les différentes variétés de peupliers.

Les résineux ont également dû à leur origine montagneuse une préservation à peu près complète contre la gelée. Il faut dire aussi que leur habitat naturel est en quelque sorte la région des neiges éternelles et leur degré de résistance tient plus à la loi d'hérédité qu'à leur différence de sève avec les autres essences forestières. La présence de la résine dans la sève n'est nullement la cause de leur force de résistance à la gelée, comme le

prouve surabondamment l'exemple du pin maritime, le plus riche en résine de tous les résineux exploités. Cette essence est la seule, en effet, qui ait été complètement gelée dans tous les terrains de l'Yonne où elle était complantée. Les plantations du Thureau du Bar, près d'Auxerre, sont radicalement perdues. Aussi l'administration forestière déclare-t-elle cette expérience suffisante et laissera-t-elle dorénavant l'exploitation du pin maritime aux dunes de la Gascogne. En général les essences résineuses employées en forêt ont parfaitement résisté. Le pin d'Autriche, l'Epicéa et le pin Sylvestre sont sortis complètement indemnes de cette rude épreuve.

En résumé, la situation que nous venons d'exposer n'a rien de rassurant et l'on en comprendra mieux encore la gravité quand on voudra songer qu'elle est la reproduction fidèle de ce qui s'est passé dans la plus grande partie de la France. Sauf, en effet, une quinzaine de départements du midi et autant du littoral méditerranéen et de la Manche, toute la partie du centre, de l'est et du nord de la France, a eu les mêmes pertes, les mêmes désastres à enregistrer.

Ajoutons encore, pour clore ce tableau peu consolant, que dans nombre de fermes et d'exploitations agricoles, une partie des légumes servant aux aliments de l'homme ainsi que les racines mises en réserve pour les animaux, ont été gelées dans les caves et les silos.

Si nous rappelons que les récoltes de fourrages ont été des plus mauvaises en raison de l'humidité qui a constamment entravé la fenaison, nous aurons suffisamment montré dans quelle pénurie devront se trouver ceux des cultivateurs atteints par ce surcroit d'infortunes.
